U d'/of OTTAWA
39003002285426

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/morceauxchoisis00fgma

MORCEAUX CHOISIS

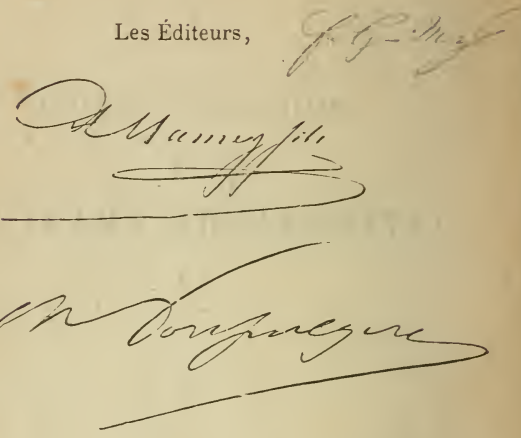
DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

N° 242

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu des trois signatures ci-dessous sera réputé contrefait.

Les Éditeurs,



AUX MÊMES ADRESSES

LEÇONS DE LANGUE FRANÇAISE, 4 vol. : Cours *préparatoire*, *élémentaire*, *moyen* et *supérieur*. — Livre du maître et livre des élèves.

COURS DE LITTÉRATURE.

COURS ABRÉGÉ DE LITTÉRATURE.

RECUEIL DE COMPOSITIONS FRANÇAISES, à l'usage de l'Enseignement secondaire moderne. — Livre du maître et livre des élèves.

PRÉCIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

COURS DE PHILOSOPHIE. (Baccalauréat. Lettres-philosophie.)

ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE. (Baccalauréat. Lettres-mathématiques et lettres-sciences.)

RÉSUMÉS DE LEÇONS DE PHILOSOPHIE SOUS FORME DE TABLEAUX SYNOPTIQUES.

PRÉCIS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE. (Brevet supérieur. Baccalauréat. Lettres-mathématiques et lettres-sciences.)

MORCEAUX CHOISIS DE LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, ANCIENNES ET MODERNES.

MORCEAUX CHOISIS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE, 2e et 1er recueil (*en préparation*).

MORCEAUX CHOISIS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

MOYEN AGE, RENAISSANCE, XVII^{e}, XVIII^{e} ET XIX^{e} SIÈCLES

PAR F. G.-M.

CLASSES SUPÉRIEURES

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE MODERNE

3e Recueil.

DE MME A.

O. M. I.
AWIENSIS

CHEZ LES ÉDITEURS

TOURS	PARIS
ALFRED MAME & FILS	**CH. POUSSIELGUE**
18, rue des Halles.	Rue Cassette, 15.

1897

Tous droits réservés.

PQ
1109
.F3
1897

AVERTISSEMENT

Les *Morceaux choisis de Littérature française* édités par l'Institut des Frères sont répartis en trois recueils indépendants les uns des autres; chacun offre, appropriés aux classes auxquelles on les destine, des extraits empruntés aux écrivains de tous les siècles.

Le premier de ces recueils s'adresse aux *écoles primaires* et aux *classes élémentaires* de l'enseignement secondaire moderne; le second, aux *cours complémentaires* primaires et aux *classes moyennes* de l'enseignement secondaire moderne; le troisième, aux *classes supérieures* de ce dernier enseignement.

Le plan de ces recueils est identique à celui de notre *Précis d'histoire littéraire :* les œuvres des écrivains, poètes et prosateurs, y sont distribuées par époque et dans l'ordre chronologique.

Est-il besoin d'ajouter qu'en citant un extrait d'un écrivain, nous n'entendons pas toujours approuver l'ouvrage

entier auquel cet extrait est emprunté, ni en recommander la lecture ? Notre *Précis d'histoire littéraire* renferme à cet égard des indications que compléteront les leçons du professeur.

La lecture attentive des textes des grands écrivains, accompagnée d'explications littéraires et morales, n'est pas seulement l'auxiliaire utile d'un cours de littérature; elle en constitue la base, l'élément essentiel. L'histoire littéraire et l'étude des préceptes de style trouvent, dans la lecture et l'explication des textes, leur commentaire naturel, vivant et nécessaire. A la composition française, les textes offrent des modèles; à l'étude de la langue, des témoins des variations grammaticales et lexicologiques; à la critique, un objet précis de ses jugements. Sans les textes des grands écrivains, l'enseignement littéraire demeure abstrait ou indécis.

C'est donc avec raison que les programmes officiels insistent sur ces exercices et les prescrivent pour tous les degrés d'enseignement.

Les *Recueils de Morceaux choisis* rendent encore aux jeunes littérateurs ce double service : ils leur permettent de vérifier l'exactitude des jugements renfermés dans les Manuels; ils les initient, — ce qui est de beaucoup plus important, — à formuler une appréciation personnelle sur des œuvres que trop souvent on admire comme par tradition et sans les connaître.

« Les leçons de littérature, pour être utiles et remplir

leur véritable objet, dit Sainte-Beuve, doivent se composer en grande partie de lectures, d'extraits abondants, faits avec choix.

« L'accent qui insiste, qui souligne, pour ainsi dire, en lisant; quelques remarques courantes et comme marginales, qui se glissent dans la lecture et s'en distinguent par un autre ton; quelques rapprochements indiqués comme du doigt suffiront pour mettre l'auditeur à même de bien saisir la veine principale et de se former une impression. On ne peut tout dire sans doute de chaque auteur; il n'est besoin que d'en dire assez pour bien marquer le sens de sa manière et donner au lecteur qui sort de là l'envie d'en savoir plus en recourant à l'original; mais il faut à la rigueur lui en avoir déjà offert et servi un assez ample choix pour que, même sans aller s'informer au delà, il en garde un souvenir propre et attache à chaque nom connu une idée précise. »

Cependant ce ne sont pas les « quelques remarques courantes et comme marginales » auxquelles un *Recueil de morceaux choisis* doit se borner, qui peuvent suffire aux jeunes intelligences pour leur faire comprendre et goûter le mérite de nos grands écrivains. C'est pourquoi le professeur aura soin d'ajouter, aux notes dont les textes sont accompagnés, toutes les explications littéraires ou grammaticales, les jugements moraux et les rapprochements qu'il jugera utiles. Mieux encore, il provoquera par de fréquentes interrogations les appréciations per-

sonnelles des élèves, se réservant, s'il en est besoin, de les modifier ou de les compléter.

Dans le présent recueil, on a fait une large place aux écrivains catholiques, spécialement à ceux de l'époque contemporaine : Mgr Dupanloup, Mgr Gerbet, Mgr Pie, le P. de Ravignan, le P. Félix, Louis Veuillot, etc. C'est justice. Les belles-lettres atteignent leur valeur artistique et morale la plus haute en s'inspirant de l'Évangile.

O. M. I.
OTTAWIENSIS

MORCEAUX CHOISIS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

MOYEN AGE. — POÉSIE

CHANSON DE ROLAND

La *Chanson de Roland,* le plus célèbre des récits du moyen âge, serait notre épopée nationale si elle était écrite dans une langue plus souple et plus variée. Elle a pour sujet la défaite de l'arrière-garde de l'armée qui revenait d'Espagne, la mort de Roland à Roncevaux et les représailles de Charlemagne. Le naturel et la simplicité s'y trouvent unis à la grandeur et au sublime dans les caractères et les sentiments. Si le désastre de Roncevaux est historique, la légende en a exagéré les proportions : elle a imaginé la trahison de Ganelon, la vengeance de l'empereur et créé un lien de parenté entre ce dernier et le paladin Roland. (Pour d'autres détails, voyez le *Précis d'histoire littéraire,* par F. J.)

La tempête.

En France en ad mult merveillus turment;
Orez i ad de tuneire e de vent,
Pluie e gresilz desmesuréement.
Chiédent i fuildre e menut e suvent;
E terremoete ço i ad veirement
De Seint-Michiel de l'Peril jusqu'as Seinz,
De Besençun tresqu'as *porz* de Guitsand :
Nen ad *citet* dunt li murs ne cravent.
Cuntre midi tenebres i ad granz,
N'i ad clartet se li *ciels* nen i fent.
Hum ne le veit ki mult ne s'espaent;

Dient plusur : « C' est li definemenz,
« La fin de l' siècle ki nus est en present. »
Il ne le sevent ne dient veir nient :
C' est la dulur pur la mort de Rollant[1]...

TRADUCTION

Cependant en France il y a eu une merveilleuse tourmente :
Des tempêtes, du vent et du tonnerre.
De la pluie et de la grêle démesurément,
Des foudres qui tombent souvent et menu,
Et (rien n'est plus vrai) un tremblement de terre.
Depuis Saint-Michel-du-Péril jusqu'aux Saints de Cologne,
Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant[2],
Pas une ville dont les murs ne crèvent.
A midi, il y a grandes ténèbres;
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante,
Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,
C'est la consommation du siècle. »
Non, non : ils ne le savent pas, ils se trompent :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland!...

La bataille.

Ganelon a trahi. Le roi sarrasin, à la tête d'une grande armée, vient attaquer les vingt mille hommes de Roland dans la vallée de Roncevaux. Les Francs soutiennent quatre chocs successifs sans reculer d'un pas; mais le cinquième leur est fatal : presque tous les chevaliers succombent.

Par le milieu d'une vallée s'avance le roi Marsile,
Avec la grande armée qu'il a réunie

[1] Nous nous bornons à ce court fragment de la *Chanson de Roland* dans le texte original : l'explication de ce texte nous entraînerait hors des limites de cet ouvrage.

[2] De ces quatre points extrêmes de la France, il en est trois sur lesquels il n'y a aucun doute : Saint-Michel-du-Péril, c'est le célèbre monastère fondé au VIII[e] siècle, sur les confins des marches de Bretagne, dont Roland était gouverneur; Besançon est opposée à Guitsant ou Wissant, port sur les côtes du Pas-de-Calais. On n'est pas d'accord au sujet de Seinz. Ce nom, d'après M. Léon Gautier, désignerait Cologne *la Sainte*, ainsi nommée à cause des nombreuses reliques qu'elle renferme.

Et divisée en vingt colonnes.
Au soleil reluisent les pierreries et l'or des heaumes[1],
Et ces lances et ces gonfanons[2],
Et les écus[3] et les hauberts[4] brodés.
Sept mille clairons sonnent la charge.
Quel bruit dans toute la contrée!
« Olivier mon compagnon, s'écrie Roland, mon frère Olivier,
Le traître Ganelon a juré notre mort,
Et sa trahison n'est ici que trop visible.
Mais l'Empereur en tirera une terrible vengeance.
Quant à nous, nous aurons une forte et rude bataille :
Car on ne vit jamais une telle rencontre.
J'y vais frapper de mon épée Durandal;
Vous, compagnon, frappez de votre épée Hauteclaire.
Nous les avons déjà portées en tant de lieux!
Avec elles déjà nous avons gagné tant de victoires!
Il ne faut pas qu'on chante sur nous de méchantes chansons. »

Quand nos Français voient qu'il y a tant de païens,
Et que la campagne en est couverte de toutes parts,
Ils appellent à leur aide Olivier et Roland
Et les douze Pairs[5], pour qu'ils soient leur défense.
L'Archevêque alors leur dit sa façon de penser :
« Pas de lâche pensée, seigneurs barons.
Au nom de Dieu, ne fuyez pas.
De crainte que les gens de cœur ne chantent contre nous de mauvaises chansons,
Il vaut mieux mourir en combattant.
Or il est très certain que nous allons mourir;
Oui, après ce jour nous ne serons plus vivants.
Mais il est une chose dont je puis vous être garant :
C'est que le saint Paradis vous sera ouvert;

---

[1] *Heaume*, sorte de casque qui couvrait la tête et le visage.
[2] *Gonfanon* ou *gonfalon*, étendard fixé au haut de la lance.
[3] *Écu*, bouclier qui se terminait en pointe.
[4] *Haubert*, tunique de mailles de fer entrelacées, dont les chevaliers se servaient au moyen âge.
[5] La légende donnait à Charlemagne douze pairs en souvenir des douze apôtres de Jésus-Christ. Ces douze pairs sont douze seigneurs égaux entre eux, ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs, et combattant pour la même cause : la défense de leur foi et de leur roi.

Demain vous y serez assis tout près des Saints. »
A ces mots, les Francs redeviennent gaillards et fiers.
Ils éperonnent en avant sur leurs rapides destriers,
Et tous de crier : « Montjoie! Montjoie[1] ! »
Alors le comte Roland interpelle Olivier :
« Sire compagnon, lui dit-il, voici déjà Engelier mort;
Nous n'avions pas de plus brave chevalier. »
« — Que Dieu me donne de le venger, » répond Olivier.
Il pique son cheval de ses éperons d'or pur ;
Dans ses mains est Hauteclaire, dont l'acier est rouge de sang.
Il court frapper le païen de toute sa force,
Tranche le corps, tue le destrier :
Il brandit son coup, et le Sarrasin tombe,
Et les démons emportent son âme.
Puis il a tué le duc Alphaïen,
Tranché la tête d'Escababi,
Et désarçonné sept Arabes
Qui plus jamais ne seront bons pour guerroyer.
« Mon compagnon est en colère, dit Roland,
Et il conquiert grand honneur à mes côtés :
Voilà les coups qui, plus encore, nous font aimer de Charles.
Frappez, chevaliers, s'écrie Roland; frappez toujours. »
D'autre part est le païen Valdabrun,
Qui, pour la chevalerie, fut le parrain du roi Marsile.
Il est seigneur sur mer de quatre cents vaisseaux.
Pas de marinier qui ne se réclame de lui.
C'est ce Valdabrun qui jadis prit Jérusalem par trahison;
C'est lui qui viola le temple de Salomon
Et qui devant les fonts égorgea le Patriarche.
C'est encore lui qui a reçu les promesses du comte Ganelon
Et qui a donné à ce traître son épée avec mille mangons[2].
Le cheval qu'il monte s'appelle Gramimond;
Un faucon est moins rapide.
Il le pique de ses éperons aigus

[1] Cri de ralliement des armées de Charlemagne. L'origine de ce mot est incertaine. Il servit plus tard à désigner l'oriflamme, étendard des rois de France. Il s'allongea dans la suite en « Montjoie Saint-Denis », quand les rois de France, comme comtes du Vexin, devinrent nominalement vassaux de l'abbaye de Saint-Denis.

[2] Pièces de monnaie dont le roi Marsile a payé la trahison de Ganelon.

Et va frapper le puissant duc Samson.
Il met en pièces l'écu du Français, rompt les mailles du haubert,
Lui fait entrer dans le corps les pans de son gonfanon,
Et, à pleine lance, l'abat mort des arçons :
« Misérables, s'écrie-t-il, vous y mourrez tous les uns après les autres.
Frappez, païens, nous les vaincrons. »
Et les Français : « Dieu, s'écrient-ils, quel baron nous venons de perdre! »
Quand le comte Roland vit Samson mort,
Vous pouvez bien penser qu'il ressentit une grande douleur.
Il éperonne son cheval et, de toute sa force, prend son élan.
Dans son poing est Durandal, qui vaut plus que l'or fin;
Le baron va donner à Valdabrun le plus rude coup qu'il peut
Sur le heaume chargé de pierreries et d'or.
Il lui tranche la tête, le haubert, le corps,
La selle incrustée d'or et de pierres précieuses,
Et jusqu'au dos du cheval, très profondément.
Bref (qu'on le blâme ou qu'on le loue), il les tue tous les deux.
« Quel coup terrible pour nous! » s'écrient les païens.
— « Non, s'écrie Roland, je ne saurais aimer les vôtres;
C'est de votre côté qu'est l'orgueil, et non le droit. »
— « Maudit, s'écrient les païens, maudit soit le jour où nous vînmes aux défilés!
C'est nous qui en porterons tout le dommage. »
Ils laissent le champ de bataille, ils tournent le dos aux Français,
Et ceux-ci de les tailler à grands coups d'épée.
La traînée des morts va jusqu'au roi Marsile.
De l'autre côté est Olivier,
Qui assaillit les païens et frappe de rudes coups!
Il tire du fourreau Hauteclaire qu'il aime tant [1] :
Fors Durandal, il n'en est pas de meilleure sous le ciel.
En son poing le comte la tient, et vaillamment se bat.
Jusqu'aux bras il a du sang rouge.
« Dieu! s'écrie Roland, que voilà un bon vassal!

[1] Le chevalier donnait un nom à son épée. L'attachement, l'affection qu'il avait pour elle, et dont la *Chanson de Roland* offre tant de preuves, montre qu'une bonne épée était chose rare encore à cette époque et partant grandement appréciée.

Eh! noble comte, si loyal et si preux,
Voici le jour où notre amitié prendra fin,
Voici le jour de la douloureuse séparation.
L'Empereur ne nous verra plus,
Et jamais il n'y aura eu si grande douleur en douce France.
Pas un Français, pas un qui ne prie pour nous,
Et ne fasse oraison dans les moutiers.
Quant à nos âmes, elles seront en paradis. »
Olivier l'entend, éperonne son cheval,
Et, à travers la mêlée, s'en vient tout près de Roland :
« Compagnon, venez par ici, se disent-ils mutuellement;
S'il plaît à Dieu, nous ne mourrons pas l'un sans l'autre[1]. »
Ah! quel spectacle de voir Roland et Olivier
Combattre et frapper du fer de leurs épées!
L'Archevêque, lui, frappe de sa lance.
On peut savoir le nombre de ceux qu'ils tuèrent :
Ce nombre est écrit dans les chartes, dans les brefs,
Et la Geste[2] dit qu'il y en eut plus de quatre mille...
Aux quatre premiers chocs tout va bien pour les Français;
Mais le cinquième leur fut fatal et terrible;
Tous les chevaliers de France y sont tués.
Dieu n'en a épargné que soixante;
Mais ceux-là, avant de mourir, ils se vendront cher!...

Charlemagne approche.

Les soixante chevaliers qui restent vendent chèrement leur vie. Roland, le corps en sueur et en feu, lutte seul contre une armée entière. Déjà il a sonné de son olifant. Charles l'a entendu à trente lieues et s'est empressé de revenir sur ses pas. Bientôt les monts retentissent du bruit des trompettes de son armée. Les Sarrasins, effrayés, s'enfuient en toute hâte vers l'Espagne.

Il se bat noblement, le comte Roland :
Il a tout le corps en sueur et en feu;
Mais surtout quel mal, quelle douleur dans la tête!
D'avoir sonné son cor sa tempe est tout ouverte;

---

[1] Rien de plus touchant que ces paroles et celles de Roland, expression d'une foi naïve et d'une amitié profonde.

[2] *Geste*, récit des hauts faits (*gesta*) d'un héros.

Toutefois il voudrait bien savoir si Charles viendra.
De nouveau il prend son cor et en tire un son bien faible, hélas!
L'Empereur, là-bas, s'arrêta et l'entendit[1] :
« Seigneurs, dit-il, tout va mal pour nous,
Et mon neveu Roland va nous manquer aujourd'hui.
Aux sons de son cor, je vois qu'il n'a plus longtemps à vivre.
Si vous désirez arriver à temps, pressez vos chevaux.
Tout ce qu'il y a de trompettes dans l'armée, qu'on les sonne! »
Alors on sonne soixante mille trompettes, et si haut,
Que les monts en retentissent et que les vallées y répondent.
Les païens les entendent, ils n'ont garde de rire :
« C'est Charles qui arrive, disent-ils l'un à l'autre, c'est Charles! »
« L'Empereur, s'écrient les païens, l'Empereur revient sur ses pas,
Et ce sont bien les trompettes françaises qu'on entend.
Si Charles arrive, quel désastre pour nous!
Si Roland survit, c'est toute notre guerre qui recommence,
Et l'Espagne, notre terre, est perdue. »
Alors quatre cents d'entre eux se rassemblent, bien couverts de leurs heaumes,
Parmi les meilleurs de toute l'armée païenne.
Et voici qu'ils livrent à Roland un affreux, un horrible assaut.
Ah! le Comte a vraiment assez de besogne.

Quand le comte Roland les voit venir,
Il se fait tout fier, il se sent plus fort, il est prêt.
Tant qu'il aura de la vie, il ne se rendra pas :
Plutôt la mort que la fuite.
Il monte son cheval Veillantif,
De ses éperons d'or fin le pique,
Et, au plus fort de la mêlée, court attaquer les païens.
L'archevêque Turpin y va avec lui.
Et les Sarrasins : « Fuyez, amis, fuyez, disent-ils l'un à l'autre;
« Car nous avons entendu les trompettes de France.
Il revient, le roi puissant! Charles arrive! »

Jamais le comte Roland n'aima les lâches,
Ni les orgueilleux, ni les méchants,

---

[1] Comparer ce passage à la poésie d'Alfred de Vigny, intitulée *le Cor*. — Le talent de son auteur n'a rien ajouté à l'élévation des pensées du trouvère du moyen âge.

Ni les chevaliers qui ne sont pas bons vassaux.
Il s'adresse à l'archevêque Turpin :
« Sire, lui dit-il, vous êtes à pied, et moi à cheval.
Par amour pour vous je veux faire halte.
Nous partagerons ensemble le bien et le mal,
Et pour aucun homme du monde, je ne vous abandonnerai.
Tous les deux nous rendrons aux païens leur assaut :
Les meilleurs coups sont ceux de Durandal!
— Honte à qui ne frappe pas de son mieux! » dit l'Archevêque.
Après cette bataille nous n'en aurons plus d'autre.
Charles arrive qui vous vengera. »...

Mort de Roland.

Roland n'a pas poursuivi les païens, car il a été désarçonné et blessé mortellement. Il est là au sommet d'un pic, couché sur sa vaillante Durandal, qu'il n'a pu briser. Sentant la mort le saisir, il tourne le visage du côté de l'ennemi, demande à Dieu pardon de ses péchés et s'abandonne à sa merci; enfin il expire et les anges emportent son âme au paradis.

Roland sent que son temps est fini.
Il est là, au sommet d'un pic qui regarde l'Espagne;
D'une main il frappe sa poitrine :
« *Mea culpa;* mon Dieu, et pardon au nom de ta puissance,
Pour mes péchés, pour les petits et pour les grands,
Pour tous ceux que j'ai faits depuis l'heure de ma naissance
Jusqu'à ce jour où je suis ainsi frappé. »
Il tend à Dieu le gant de sa main droite[1],
Et voici que les Anges du ciel s'abattent près de lui.
Il est là, gisant sous un pin, le comte Roland;
Il a voulu se tourner du côté de l'Espagne.
Il se prit alors à se souvenir de plusieurs choses :
De tous les pays qu'il a conquis,
Et de douce France, et des gens de sa famille,
Et de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri,
Et des Français qui lui étaient si dévoués[2].

---

[1] Au moyen âge le gant représente la personne elle-même. Roland, considérant Dieu comme son maître et suzerain, lui remet son gant, c'est-à-dire s'abandonne à sa sainte volonté.

[2] Quelle réunion de souvenirs touchants et de sentiments profonds!

Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et de soupirer.
Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,
Et de nouveau réclame le pardon de Dieu :
« O notre vrai Père, dit-il, qui jamais ne mentis,
Qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts
Et défendis Daniel contre les lions,
Sauve, sauve mon âme et défends-la contre tous périls,
A cause des péchés que j'ai faits en ma vie. »
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite;
Saint Gabriel l'a reçu.
Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
Et il est allé, mains jointes, à sa fin.
Dieu lui envoie un de ses anges chérubins,
Saint Raphaël et saint Michel du Péril.
Saint Gabriel est venu avec eux.
Ils emportent l'âme du Comte au paradis...

Le châtiment des Sarrasins.

L'empereur arrive à Roncevaux. Grande est sa douleur à la vue du corps de Roland et du champ de bataille jonché de cadavres. Cependant le duc Naime relève le courage de Charlemagne et l'excite à poursuivre les païens. Ils sont déjà loin, et le soleil descend. Mais Dieu fait un grand miracle : il prolonge le jour et laisse aux Français le temps d'atteindre les Sarrasins et de les jeter dans l'Èbre.

Roland est mort : Dieu en a l'âme aux cieux...
— L'Empereur cependant arrive à Roncevaux...
Pas une seule voie, pas même un seul sentier,
Pas un espace vide, pas une aune, pas un pied de terrain
Où il n'y ait corps de Français ou de païen :
« Où êtes-vous? s'écrie Charles; beau neveu, où êtes-vous?
Où est l'Archevêque? où le comte Olivier?
Où Gerin et son compagnon Gerier?
Où sont le comte Bérengier et Othon?
Ive et Ivoire, que j'aimais si chèrement?
Où est Engelier le Gascon?
Et le duc Samson et le baron Anséis?
Où est Gérard de Roussillon, le vieux?
Où sont les douze Pairs que j'avais laissés derrière moi? »
Mais, hélas! à quoi bon? personne, personne ne répond.

« O Dieu, dit le Roi, j'ai bien lieu d'être en grand émoi
N'avoir point été là pour commencer la bataille! »
Et Charles de s'arracher la barbe, comme un homme en grande colère;
Il pleure, et tous ses chevaliers d'avoir aussi des larmes plein les yeux.
Vingt mille hommes tombent à terre, pâmés:
Le duc Naimes en a très grande pitié.

La douleur est grande à Roncevaux :
Il n'y a pas un seul chevalier, pas un seul baron,
Qui de pitié ne pleure à chaudes larmes.
Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux,
Leurs amis et leurs seigneurs liges [1].
Un grand nombre tombent à terre, pâmés.
Mais le duc Naimes s'est conduit en preux,
Et le premier a dit à l'Empereur :
« Voyez-vous là-bas, à deux lieues de nous,
Voyez-vous la poussière qui s'élève des grands chemins?
C'est la foule immense de l'armée païenne.
Chevauchez, Sire, et vengez votre douleur.
« — Grand Dieu! s'écrie Charles, ils sont déjà si loin!
Le droit et l'honneur [2], voilà, Seigneur, ce que je vous demande;
Ils m'ont enlevé la fleur de douce France. »
Alors le roi donne des ordres à Gebouin et à Othon,
A Thibaut de Reims et au comte Milon :
« Vous allez garder ce champ, ces vallées et ces montagnes.
Vous y laisserez les morts étendus comme ils sont;
Mais veillez à ce que les lions et les bêtes sauvages n'y touchent pas,
Non plus que les écuyers et les garçons.
Je vous défends de laisser personne y poser la main,
Jusqu'à ce que nous soyons de retour, par la grâce de Dieu. »
Et les quatre barons lui répondent doucement, par amour :
« Ainsi ferons-nous, cher Sire, droit empereur. »
Ils retiennent avec eux mille de leurs chevaliers.

---

[1] Un *seigneur lige*, un *homme lige*, était celui qui était engagé envers son suzerain par une fidélité absolue et sans restriction.

[2] Le droit et l'honneur de venger ses vaillants guerriers.

L'Empereur fait sonner ses clairons ;
Puis il s'avance à cheval, le baron, avec sa grande armée ;
Enfin ils trouvent la trace des païens,
Et, d'une ardeur commune, commencent la poursuite.
Mais le roi s'aperçoit alors que le soir descend ;
Il met pied à terre sur l'herbe verte, dans un pré,
S'y prosterne, et supplie le Seigneur Dieu
De vouloir bien pour lui arrêter le soleil,
Dire à la nuit d'attendre, au jour de demeurer.
Voici l'Ange qui a coutume de parler avec l'Empereur,
Et qui, rapide, lui donne cet ordre :
« Chevauche, Charles, la clarté ne te fera point défaut.
Tu as perdu la fleur de la France, Dieu le sait ;
Mais tu peux maintenant te venger de la gent criminelle. »
A ces mots, l'Empereur remonte à cheval.

Pour Charlemagne Dieu fit un grand miracle ;
Car le soleil s'est arrêté, immobile, dans le ciel.
Les païens s'enfuient ; mais les Français les poursuivent,
Et, les atteignant enfin au Val-Ténèbres,
A grands coups les poussent sur Saragosse ;
Ils les frappent terriblement ; ils les tuent ;
Ils leur coupent leurs chemins et leurs voies.
Devant eux est le cours de l'Èbre ;
Le fleuve est profond et le courant terrible.
Pas de bateau, pas de dromond[1], pas de chaland.
Alors les Sarrasins invoquent Mahomet, Tervagant,
Et Apollon[2], pour qu'ils leur viennent en aide.
Puis ils se jettent dans l'Èbre, mais n'y trouvent pas le salut.
Parmi les chevaliers qui sont les plus pesants,
Beaucoup tombent au fond ;
Les autres flottent à vau-l'eau ;
Les plus heureux y boivent rudement.
Tous finissent par être noyés très cruellement.
« Vous avez vu Roland, s'écrient les Français ; mais cela ne vous a point porté bonheur. »

---

1 Nom d'embarcation.

2 Tels sont les trois dieux qu'invoquent les Sarrasins dans la *Chanson de Roland*.

TRISTAN ET YSEULT

Le roman français de *Tristan et Yseult* (XIIe siècle) appartient au cycle breton. Il en existe deux versions principales : l'une est attribuée à un trouvère nommé Bérox ; l'autre a pour auteur un trouvère du nom de Thomas. Ce roman a pour sujet l'amour fatal, irraisonné, que se gardent Tristan et Yseult. Il eut une vogue immense, et fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

Mort d'Yseult.

Tristan, malade en Armorique et sur le point de mourir, a envoyé des messagers à la reine Yseult, dans le pays de Cornouailles, pour la prier d'accourir à son chevet. Elle s'embarque. Arrivée au but du voyage, le calme plat l'empêche d'aborder. Le vent se lève enfin, Yseult débarque, mais il est trop tard: Tristan vient d'expirer. Yseult prie pour lui, et, s'étendant à côté du cadavre, elle rend l'esprit.

Adonc plourent par la maison
Li chevaler, li compagon.
Li criz est halt, la plainte grant.
Saillent chevaler et serjanz,
Et portent li hors de son lit,
Puis le chuchent sur un samit,
Covrent le d'un plaie roié.
Li venz est en la mer levé
Et fert sei en miliu del tref,
A terre faiz venir la nef.
Ysolt est de la nef issue,
Ot les granz plaintes en la rue,
Les sainz as musters, as chapeles;
Demande as homes quels noveles,
Por quei il font tel soneïz
Et de quei seit li ploreïz.
Uns anciens donques li a dit :
« Bele dame, si Deus m'aït,

Nos avom issi grand dolor
Que onques genz n'orent maor.
Tristans, li pruz, li francs, est mort :
A ceus del regne ert desconfort. »
Tres que Ysolt lo novele ot,
De dolor ne puet soner mot;
De sa mort ert si adolee.
La rue vait, desafublee,
Devant les altres el palès.
Breton ne virent onques mès
Femme del la sue bealté;
Mervellent sei par la cité
Dont ele vent, ki ele seit.
Ysolt vait la ou le cors veit,
Si se torne vers orient,
Por lui prie pitosement :
« Amis Tristan, quant mort vos vei,
Par raison vivre puis ne dei.
Mort estes por la meie amor,
E jo muer, amis, de tendror,
Quant a tens ne pooie venir. »
Dejuste lui va donc gesir,
Embrace li e si s'estent,
Son espirit aïtant rend.

Traduction

Alors pleurent par la maison les chevaliers et les compagnons de Tristan. Les cris sont élevés, la plainte est grande. Les chevaliers et les sergents sortent, et le portent hors de son lit, puis le couchent sur une étoffe de soie et le couvrent d'un tapis rayé.

Le vent s'est levé sur la mer et se jette au milieu du pavillon d'Yseult, il fait venir à terre le navire; Yseult en est sortie et entend les grandes plaintes dans la rue, les saints qu'on invoque aux moutiers, aux chapelles; elle demande aux gens quelles nouvelles sont arrivées, pourquoi ils font une telle sonnerie et au sujet de qui a lieu cette lamentation. Alors un ancien lui dit : « Belle dame, si Dieu m'aide, nous avons tellement grande douleur, que jamais gens n'en eurent plus grande. Tristan le preux, le loyal, est mort; à ceux du royaume sera déconfort. »

Une fois qu'Yseult eut entendu la nouvelle, de douleur elle ne peut dire mot, tant de sa mort elle était affligée. Elle va par la rue, les vêtements en désordre, avant les autres au palais. Les Bretons ne virent jamais femme de sa beauté ; ils s'émerveillent par la cité d'où elle vient, qui elle est. Yseult va là où elle voit le corps, puis se tourne vers l'orient et prie pour lui d'une façon touchante : « Ami Tristan, puisque je vous vois mort, raisonnablement je ne puis ni ne dois vivre. Vous êtes mort pour mon amour, et je meurs, ami, de tendresse, parce que je n'ai pu venir à temps. » Près de lui elle va alors se coucher, l'embrasse, s'étend, et à cet endroit même rend son esprit.

DRAME D'ADAM

Le drame d'Adam est le plus ancien de ceux qui nous sont parvenus écrits en langue vulgaire : il est du XII^e^ siècle et est d'un auteur inconnu.

Tentation d'Ève par le serpent.

Tableau de la tentation et de la chute d'Adam et d'Ève.

DIABOLUS. Eva, ça suis venuz à toi.
EVA Dis-moi, Sathan, e tu porquoi?
DIABOLUS. Je vais querant ton pro, t'honor.
EVA. Ço dunge Deu!
DIABOLUS N'aiez poür;
Molt a grant tens que j'ai apris
Toz les conseils de paraïs,
Une grand part jo t'en dirrai.
EVA. Or le commence, e j'o l'orrai.
DIABOLUS. Jo vi Adam, mais trop est fols.
EVA. Un poi est durs.
DIABOLUS. Il serra mols.
Il est plus durs que n'est enfers.
EVA. Il est molt francs.

DIABOLUS. Ainz est molt sers.
Cure ne volt prendre de soi,
Car la prenge, se vels, de toi.
Tu es fieblette et tendre chose
E es plus fresche que n'est rose;
Tu es plus blanche que cristal,
Que nief qui chiet sor glace en val.
Mal couple en fist li Criatur;
Tu es trop tendre, et il trop dur.
Mais neporquant tu es plus sage;
En grant sens as mis ton corrage :
Por ço fait bon traïre a tai.
Parler te voil.
EVA. Or jà ce fai.
DIABOLUS. N'en sache nuls.
EVA. Ki l' deit saveir?
DIABOLUS. Neïs Adam.
EVA. Nenil par moi.
DIABOLUS. Or te dirrai, e tu m'ascote;
N'a que nos dous en ceste rote,
E Adam là, qui ne nos ot.
EVA. Parlez en halt, n'en saurat mot.
DIABOLUS. Je vos acoint d'un grant engin.
Qui vos est fait en cest gardin :
Le fruit que Deus vos ad doné,
Nen a en soi gaires bonté;
Cil qu'il vos ad tant defendu,
Il ad en soi molt grand vertu.
En celui est grace de vie,
De poeste et de seignorie,
De tot saver, et bien et mal.
EVA. Quel savor a?
DIABOLUS. Celestial!
A ton bel cors, a ta figure
Bien covendreit tel aventure,
Que tu fusses dame del mond,
Del soverain et del parfont,
E seüses quanque a estre,
Que de tuit fusses bone maistre.

EVA. Est tel li fruiz?
DIABOLUS. Oïl, par ver.
EVE. Ja me fait bien sol le veer[1].

Traduction

Satan. Ève, je suis venu ici pour toi. — Ève. Dis-moi, Satan, pourquoi es-tu venu? — Je vais cherchant ton profit, ton honneur. — Dieu le donne! — N'aie pas peur, il y a très longtemps que j'ai appris tous les desseins du paradis. Je t'en dirai une partie. — Or commence, et je l'entendrai. — J'ai vu Adam, mais il est trop fou. — Il est un peu dur. — Il s'amollira. Il est plus dur que n'est l'enfer. — Il est bien libre. — Il est plutôt bien serf. Il ne veut prendre soin que de lui-même; c'est pourquoi que je le prenne de toi, si tu veux. Tu es faiblette et tendre chose, et es plus fraîche que n'est rose; tu es plus blanche que cristal, que neige qui tombe sur glace en un vallon. Le Créateur fit de vous un mauvais couple; tu es trop tendre, et lui trop dur. Mais cependant tu es plus sage; tu as grand sens dans ton cœur; aussi fait-il bon de s'adresser à toi, je te veux parler. — Fais-le maintenant. — Que nul n'en sache rien. — Qui le peut savoir? — Non, pas même Adam. — Nenni par moi. — Or je te vais dire, écoute-moi; n'y a que nous deux en cette route et Adam là-bas, qui ne nous entend pas. — Parles-en haut, il n'en saura mot. — Je vous avertis d'une grande ruse qui vous est faite en ce jardin. Le fruit que Dieu vous a donné n'a en soi guère de bonté. Celui qui vous a tant défendu a en soi très grande vertu. En celui-là est grâce de vie, de puissance et de seigneurie, de tout savoir, et bien et mal. — Quelle saveur a-t-il? — Céleste! à ton beau corps, à ta figure, bien conviendrait telle aventure, que tu fusses dame du monde, de celui d'en haut et de celui d'en bas, et que tu susses tout ce qui existe, que de tout tu fusses maîtresse. — Le fruit est tel? — Oui, pour vrai. — Déjà, rien qu'à le voir, il me fait du bien.

---

[1] « Après ce tableau on voyait le meurtre d'Abel; la pièce s'achevait par le défilé des prophètes qui ont annoncé la venue du Messie : cette composition incohérente était conforme aux traditions du drame liturgique; à tel point que le dialogue, tout en français, y est sans cesse interrompu par des *leçons* et des *versets* latins, récités par un lecteur ou chantés par un chœur. » (Petit de Julleville.)

ROMAN DE LA ROSE

Le *Roman de la Rose* comprend deux parties : l'une, de quatre mille vers, a pour auteur Guillaume de Lorris, qui vivait au commencement du XIII^e^ siècle ; l'autre, de dix-huit mille vers, fut écrite au début du XIV^e^ par Jean de Meung. Allégorique et chevaleresque avec le premier, ce roman devient surtout satirique et pédant avec le second. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Le temps.

Le temps fuit et jamais ne s'arrête : il s'écoule comme l'eau d'un torrent. Il fait croître et il use ; il a vieilli nos pères et il nous vieillira nous-mêmes, à moins que la mort ne nous enlève bientôt.

Li tens s'en va nuit et jor,
Sans repos prendre et sans séjor,
Et de nous se part et emble,
Si celéement, qu'il nous semble
Qu'il s'arreste adès en ung point,
Et il ne s'i arreste point;
Ains ne fine de trespasser,
Que nus ne puet néis penser
Quex tens ce est qui est presens
Sel' demandés as clers lisans,
Ainçois que l'en l'éust pensé,
Seroit-il jà li tens passé.
Li tens, qui ne puet séjourner,
Ains vait tous jor sans retorner,
Cum l'iaue qui s'avale toute,
N'il n'en retorne arrière goute :
Li tens, vers qui riens ne dure
Ne fer ne chose tant soit dure
(Car il gaste tout et menjue);
Li tens, qui tote chose mue,
Qui tout fait croistre et tout norist,
Et qui tout use et tout porrist ;
Li tens qui enviellist nos pères

Et viellist roys et emperieres,
Et qui nous enviellira,
Ou mort nous desavancera.

TRADUCTION

Le temps s'en va nuit et jour, sans prendre repos et sans séjour; il se sépare de nous et se dérobe si furtivement, qu'il nous semble s'arrêter court en un point : or il ne s'y arrête point. Mais il ne cesse de passer outre, si bien que nul ne peut dire ce que c'est que le temps présent. Si vous le demandez aux clercs qui savent lire, avant qu'ils aient répondu, ce sera déjà temps passé. Le temps qui ne peut séjourner, mais va toujours sans se retourner, comme l'eau qui dévale toute, sans qu'une goutte reste en arrière; le temps, auquel rien ne résiste, ni fer, ni chose si dure qu'elle soit (car il gâte et mange tout); le temps, qui change toute chose, qui fait croître et qui nourrit tout, et qui use et dévore tout; le temps, qui vieillit nos pères, qui vieillit rois et empereurs, et qui nous vieillira tous, à moins que la mort ne nous prenne d'avance.

RUTEBEUF

(XIII[e] siècle.)

Rutebeuf, esprit fécond et varié, vécut au XIII[e] siècle. Il mena une vie misérable, n'ayant d'autre gagne-pain que ses vers, et s'en prenant à la société, dans son poème satirique de la *Vie du monde*, de son existence pauvre et pénible, dont l'unique cause était son tempérament de bohême et son absence d'énergie morale. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Promettre... et tenir.

Quand la teste est bien avinee,
Au feu, devant la cheminee,
Vous vous croisez sans sermonner.
Donc vous allez grands coups donner
Sur le soudan et sur sa gent :
Fortement les endommagez.
Quand vous levez au matin,
Avez change votre latin;
Car gueris sont tous les blesses,
Et les abattus redresses.

Un pauvre trouvère.

Rutebeuf se plaint de sa misère et du froid accueil qui l'attend chez lui, quand il y entre les mains vides. Il prie Dieu de lui tenir compte de toutes ses souffrances, et de l'admettre un jour dans le paradis.

Je ne suis pas ouvriers de mains;
L'en ne savra ja ou je mains,
Por ma poverte.
Ja ne sera ma porte overte,
Quar ma maison est trop déserte
Et povre et gaste :

Sovent n'i a ne pain ne paste.
Ne me blasmez se je me haste
D'aler ariere;
Que ja n'i avrai bele chiere.
L'en n'a pas ma venue chière[1].
Se je n'aporte.

C'est ce qui plus me desconforte,
Que je n'ose entrer en ma porte
A vuide main.
Savez comment je me demain?
L'espérance de lendemain,
Ce sont mes festes...

Or pri a Deu que il li plaise,
Ceste dolor, ceste mesaise,
Et ceste enfance
M'atort a vraie penitance,
Si qu'avoir puisse s'acointance. *Amen.*

Traduction

Je ne suis pas ouvrier des mains; on ne saura jamais où je demeure, à cause de ma pauvreté. Jamais ma porte ne sera ouverte, car ma maison est trop déserte, et nue et délabrée.

---

[1] *Chière* est ici le féminin de l'adjectif *cher*. — Au vers précédent, c'est un substantif que l'on retrouve encore dans quelques locutions, avec le sens vieilli qu'il a ici de bon *visage, bon accueil.*

Souvent je n'ai ni pain ni pâte. Ne me blâmez pas si je me hâte d'en sortir, vu que jamais je n'y trouverai bon visage; ma venue n'y est pas aimée, si je n'y apporte rien.

C'est ce qui me décourage le plus, de n'oser franchir ma porte les mains vides. Savez-vous où j'en suis réduit? L'espérance du lendemain, voilà mes fêtes...

Or je prie Dieu qu'il lui plaise que cette douleur, ce tourment, cette folie me compte à véritable pénitence, de façon que je puisse vivre près de lui! Amen.

EUSTACHE DESCHAMPS

(1340-1410?)

Né en Champagne, Eustache Deschamps fut à la fois homme de guerre, magistrat et écrivain. Il composa des *ballades*, des *rondeaux*, des *virelais*, des *satires* en vers, et un *Art de dicter* (art poétique) en prose. C'est le principal poète du XIVe siècle. La Fontaine lui a emprunté plus d'une *fable*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Le bon capitaine.

Voici la belle saison. C'est le moment de déclarer la guerre à ses ennemis. Que chacun requière ses amis, paye ses soldats et se dispose à partir pour la frontière.

Aux champs, aux champs! Yssez de vo maison,
Vous qui devez avoir honneur et querre[1];
Vez-ci avril et la douce saison
Que l'on se doit ordonner pour la guerre,
Et que l'on doit son ennemi requerre,
Et la frontière tenir,
Tant qu'il[2] ne puist en voz marches venir[3].
Li temps est doulz pour dormir en la plaine,
L'erbette vient pour chevaulx soustenir :
Ainsi se doit gouverner capitaine.

Car le temps est atrempez[4] par raison,
Ne chaut ne froit : doucement charioz erre[5],
Qui doit mener engins et garnison
Pour les chasteaulx son ennemi conquerre.

---

[1] *Querre*, conquête, profit. — [2] *Tant que*, si bien que. — [3] *Marches*, frontières. — [4] *Atrempez*, tempéré. — [5] *Erre*, marche, chemine: *errer* (de *errare*), se tromper, qui se trouve un peu plus loin.

De ses amis doit un chascun pourquerre[1],
Dès que l'hiver voit fenir,
Ses aliez en amour maintenir,
Et de ses gens faire grosse compaigne[2],
Et souldoiers paier et retenir :
Ainsi se doit gouverner capitaine.
En vostre ost n'ait nulle division ;
Soient vos cuers fermez à une serre[3],
Briefs et consaulx, et en conclusion[4],
Avisez bien le païs et la terre ;
Croyez les bons ; que ce ne fait, il erre.
Faictes justice tenir.
Et de tout l'ost bien amer et cremir[5].
Soiez humble, vertueus à la peine,
Et li premiers pour les coups départir :
Ainsi se doit gouverner capitaine.

Envoi.

Princes, li homs qui veult gens segnourir[6],
Le sien garder et l'autrui conquérir,
Doit estre bons, et que lascheté craingne,
Les bons amer, honourer et chiérir,
Largesse avoir et tout temps poursuir[7] :
Ainsi se doit gouverner capitaine.

(*Ballades.*)

CHARLES D'ORLÉANS

(1391-1464)

Charles d'Orléans, petit-fils de Charles V et père de Louis XII, est le trouvère le plus gracieux du XV^e^ siècle. Prisonnier en Angleterre à la suite de la bataille d'Azincourt, il y chercha l'oubli de la captivité dans la composition de poésies légères, ballades, chansons et rondeaux, où la grâce et la délicatesse de la forme, ne rachètent pas l'absence de vigueur dans la pensée et de profondeur dans le sentiment. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

[1] *Pourquerre*, requérir, convoquer. — [2] *Compaigne*, compagnie, troupe. — [3] *A une serre*, comme avec une serrure. — [4] *Consaulx*, conseils. — *Conclusion*, décision. — [5] *Cremir*, craindre. — [6] *Segnourir*, gouverner en seigneur. — [7] *Poursuir*, pratiquer.

Vive est la souris.

Le bruit a couru, en France, que j'étais mort; les uns s'en sont réjouis, les autres affligés. Grâce à Dieu, je suis sain et dans la force de l'âge. Que personne ne prenne le deuil, car je vis encore.

Nouvelles ont couru en France
Par maints lieux que j'estoye mort;
Dont [1] avoient peu de desplaisance
Aucuns [2] qui me hayent à tort.
Autres en ont eu desconfort [3],
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis,
Si [4] fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive [5] la souris.

Je n'ay éu mal ne grevance [6].
Dieu mercy, mais suis sain et fort;
Et passe temps en esperance
Que Paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soyent maudis
Ceulx qui sont dolents de véoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance;
Mais Vieillesse fait son esfort
De m'avoir en sa gouvernance;
A present faillira son sort [7] :
Je suis assez loin de son port.
De plourer vueil garder mon hoir [8].
Loué soit Dieu de paradis
Qui m'a donné force et povoir
Qu'encore est vive la souris.

---

[1] Ce dont. — [2] Quelques-uns. — [3] Chagrin. — [4] C'est pourquoi. — [5] Vivante. — [6] Douleur. — [7] Pour le moment le sort qu'elle m'a jeté sera sans effet. — [8] Je veux éviter les larmes à mon héritier.

Nul ne porte[1] pour moi le noir;
On vent meillieur marché drap gris;
Or, tiengne chascun pour tout voir[2]
Qu'encore est vive la souris.

(*Ballades.*)

Rondel.

Allez vous en, allez, allez,
Soucy, soing et merencolie;
Me cuidez vous[3] toute ma vie
Gouverner, comme fait avez?

Je vous promets que non ferez;
Raison aura sur vous maistrie[4];
Allez vous en, allez, allez,
Soucy, soing et merencolie.

Se[5] jamais plus vous retournez
Avecques votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie,
Et le jour que vous reviendrez :
Allez vous en, allez, allez[6].

VILLON

(1431-1484.)

François Villon, né à Paris, est, de tous nos poètes du moyen âge, celui sur la vie duquel l'érudition a fait le plus de recherches. Ce que l'on sait de plus certain sur cette vie et sur le tempérament de ce génie, libre et insouciant, se trouve renfermé dans ses deux œuvres principales, le *Grand* et le *Petit Testament*, où, à côté de pensées burlesques et de railleries grivoises, se rencontrent de sages réflexions, de pieuses sentences, un regret profond et sincère de son inconduite. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 *Subjonctif.* — 2 Que chacun tienne pour tout à fait vrai. — 3 Pensez-vous. — 4 Victoire, autorité. — 5 Si. — 6 Michelet a parfaitement qualifié « cette douce gaieté qui ne passe jamais le sourire, et ce sourire est près des larmes. On dirait que c'est pour cela que les pièces sont si petites; souvent le poète s'arrête à temps, sentant les larmes venir... Viennent-elles, elles ne durent guère, pas plus qu'une ondée d'avril. »

Regrets.

Combien je regrette ma jeunesse! Elle s'est envolée et je demeure dénué de tout. Si alors, au lieu de folâtrer, j'avais cultivé la science et la vertu, je serais heureux maintenant.

Je plaings [1] le temps de ma jeunesse
Auquel j'ay, plus qu'autre, gallé [2]
Jusque à l'entrée de vieillesse,
Qui son partement m'a celé [3].

Il ne s'en est à pied allé,
N'a cheval; las! et comment donc?
Soudainement s'en est vollé [4],
Et ne m'a laissé quelque don.

Allé s'en est, et je demeure
Pauvre de sens et de sçavoir.
Triste, failly [5], plus noir que meure [6],
Je n'ay ne cens [7], rente, n'avoir;

Des miens le moindre, je dy voir [8],
De me desadvouer s'avance [9],
Oublyans naturel devoir,
Par faulte d'ung peu de chevance [10].

Hé Dieu! se j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dedié [11],
J'eusse maison et couche molle.

Mais quoy? je fuyoye l'escolle,
Comme faict le mauvays enfant...
En escrivant ceste parolle,
A peu que [12] le cœur ne me fend.

(*Grand Testament.*)

---

[1] Je regrette. — [2] Mené joyeuse vie. — [3] Qui m'a caché la fuite de ma jeunesse. — [4] S'est envolé. — [5] Abattu. — [6] Qu'une mûre. — [7] Ni revenu. — [8] Je dis vrai. — [9] Se risque, ose. — [10] Parce qu'il me manque un peu de bien. — [11] Et me fusse appliqué aux bonnes mœurs. — [12] Peu s'en faut que.

MAURICE DE SULLY

(1105?-1196)

Maurice de Sully fut évêque de Paris et contribua pour une grande part à l'édification de l'église Notre-Dame. Son ouvrage principal, l'*Exposition des Évangiles de toute l'année*, qu'il composa pour offrir des modèles de prônes aux curés de son diocèse, se répandit dans toute la France, et même au delà. On y trouve des leçons simples et pratiques, une familiarité d'exposition bien appropriée à ceux auxquels il était destiné.

L'oiseau du paradis.

Un saint religieux désirait voir quelque chose de la félicité des élus. Dieu lui envoie un ange sous la forme d'un oiseau. Cet oiseau est si beau, son chant si mélodieux, que le bon moine en est ravi d'admiration. L'oiseau disparu, le religieux veut rentrer à son monastère, d'où il croyait n'être sorti que depuis le matin; mais il n'y reconnaît plus personne : l'extase avait duré trois cents ans. On peut juger, d'après cela, de ce que doivent être les délices du ciel.

Il fu uns bons homs de religion qui souvent pria Dieu en ses oroisons que il li donnast veoir et demostrast aucunne [1] chose de la grant douceur et de la grant beauté que promet [2] et octroie

[1] Par son origine, *aucun* n'est nullement négatif. Ce n'est qu'à force d'être joint à la négation *ne* qu'il a pris un sens négatif qu'il n'a pas de lui-même, non plus que *jamais*, *guère*, *personne*. Au pluriel il s'emploie encore, avec un air quelque peu archaïque, dans son sens positif.

[2] L'ancien français, à l'imitation du latin, sous-entendait souvent le pronom sujet.

a ceus qui l'aiment; et Notre Sires l'en oï. Car si com il s'assit une fois a une ajornée ou cloistre de l'abeïe tous seus, si [3] li envoia Diex un angle en semblance d'un oisel qui s'assit devant lui, et comme il esgarda cel angle, de quoi il ne savoit pas qu'il fust angele, ains cuidoit que ce fust uns oiseaus, si ficha son esgart en la bieauté de lui tant durement [1] qu'il oublia quanque il avoit veu ça en arrieres, et si leva [2] sus por prendre cel oisel dont il estoit moult convoiteus. Mès si com il vint près de lui, si s'envola li oisels un poi plus arrieres, et tant que li oiseaus traist le bon home après lui, si qu'il li estoit avis qu'il estoit en un bois hors de l'abeïe. Si se traist vers l'oisel por li prendre; et lores s'envola li oiseaus en une branche. Si commença à chanter tant doucement que nul douceur ne montoit à cele. Si estoit li bons homs devant l'oisel et esgardoit la beauté de lui et escotoit la douceur du chant, et si très ententivement qu'il oublia les choses terriennes.

Et com li oiseaus out chanté tant com a Dieu plout, si bati ses éles, si s'envola. Et li bons homs commença à repairier à soi meïsme, à heure de midi; et com il fut repairiés a soi meïsme, si dist : « Diex! je ne dis hui mes heures, comment recouverrai-je mès? » et com il regarda vers l'abeïe, si ne se reconnust point; ains li sambloit de pluseurs choses qu'eles fussent toutes bestornées. Si dist : « Où sui-je donc? Et n'est ce mie l'abeïe dont je issi hui matin? » Donc vint à la porte, si apela le portier par son nom : « Huevre, » fist-il. Li portiers vint à la porte, et com il vit le bon home, si ne le connut mie, si li demanda qui il estoit. « Je sui, fist-il, moines de céens. — Vous ne vi je onques mès, et se vous estes moines de céens, quant en oissites vos? — Hui matin, fist li moines, et si voil laiens [3] entrer. — De ceens, fist li portiers, n'oissi hui moines; vous ne connois je mie pour moine de céens. » Li bons homs fut mout esbahis, et si li dist : « Faites-moi parler au portier; » si nomma autre portier par son nom : et li portiers li respondi : « Ceens [4] n'a portier se moi non [5]; vos me samblés hom qui n'est mie en son sens.

---

[1] Affirmation explétive : alors certes. — [2] D'une façon si durable, si continue. — [3] *Si* est ici encore la particule affirmative, et *leva* est intransitif avec le sens du réfléchi *se lever*. — [4] Là dedans. — [5] Sinon moi; dans l'ancienne langue, *sinon* est toujours coupé en deux, et un ou plusieurs mots sont intercalés entre les parties de l'expression.

— Si sui, dist li bons homs; don n'est cele abeïe? » si la nomma. « Oi, fist li portiers. — Et je sui moines de ceens : faites moi venir l'abé et le prieur, si parlerai a aus. »

Lors ala li portiers querre l'abé et le prieur. Et cil vinrent à la porte, et com les vit, si nes [1] conut mie, ne il ne connurent lui. « Qui demandés vous? firent il au bon home. — Je demant l'abé et le prieur a cui je voil parler. — Ce somes, firent il. — Non estes, fist li bons homs, car vous ne vi je onques mès. — Quel abé demandés vos ne [2] quel prieur? fist se [3] li abes, et qui connoissiés vos ceens? — Je demant un abé qui ensi estoit apelés, et ge conois celui et celui. » Et com ils oirent ce, si conurent bien les noms : « Beau frere, il sunt mort CCC ans passés; ore esgardés ou vous avés esté et dont vous venés et qui vous demandés. »

Lors s'aperceut li bons homs de la merveille que Diex li avoit faite, et que il par son angle hors de s'abeïe l'avoit mené, et pour la beauté de l'angele et pour la douceur de son chant li avoit demostré tant com li plut de la beauté et de la joie que ont li ami Notre Seignor en ciel. Si s'esmerveilla mout estrangement que CCC ans avoit veu et escouté cel oisel, et pour le grand delit [4] qu'il en avoit eu, ne li sambloit que tant de tens fut tres-passé, mès que [5] tant com il a dès le matin enjusque a midi; et se merveilloit mout que dedens CCC ans n'estoit envieillis, ne sa vesteure usée, ne sui soullier percié.

Seignors, esgardés com gran est la beauté et la douceur que Deus dorra a ses amis en ciel, se la vëance de cel angele qui apparut en semblance d'oisel, et li chans de lui fu si dous que li bons homs dit que l'escouta et esgarda CCC ans, si ne le cuida avoir escouté fors l'espasse de mi jor. Mout i devons tendre,

---

[1] *Nes*, contraction de *ne les*.

[2] Cette conjonction de forme négative s'employait quelquefois avec le sens de *et* et de *ou* quand la phrase renfermait une idée de négation ou de doute, comme dans une interrogation.

[3] Ce pronom n'est ici ni le complément direct, ni le complément indirect du verbe. On le trouve ainsi employé au moyen âge et même dans la langue du XVI[e] siècle, avec une foule de verbes, sans que l'on puisse déterminer le rôle qu'il joue : c'est ainsi qu'on disait *se dormir, se délibérer, se mourir,* comme nous disons encore : s'écrouler, s'emparer.

[4] *Delit*, plaisir, du verbe *se deliter*, se délecter.

[5] Mais seulement. La négation, aujourd'hui employée avec *que*, est ici sous-entendue. De même dans la locution *il y a*, l'ellipse de *y* était générale.

Seignor. Souffrons les tristeces, despisons la joie de cest siecle; deservons le bien du ciel, si com li apostre firent et ensi comme Nostre Sires dit en l'evangile dui; car se nous somes parçonier[1] du travail, si serons parçonier du loier.

(*Sermon du IIIe Dimanche après Pâques.*)

Traduction

Il y avait un saint religieux qui souvent pria Dieu, en ses oraisons, de lui donner à voir et de lui démontrer quelque chose de la grande douceur et de la grande beauté qu'il promet et accorde à ceux qui l'aiment, et Notre-Seigneur l'entendit. Un matin qu'il était assis tout seul dans le cloître de l'abbaye, Dieu lui envoya un ange sous la forme d'un oiseau qui se posa devant lui, et comme il regardait cet ange, sans savoir qu'il fût ange, croyant au contraire qu'il voyait un oiseau, il fixa son regard sur sa beauté si passionnément, qu'il oublia tout ce qu'il avait vu jusqu'à ce temps, et se leva pour prendre cet oiseau qu'il désirait si vivement. Mais, dès qu'il s'approcha de lui, l'oiseau s'envola un peu plus loin, si bien qu'il attira le saint homme après lui, et que celui-ci s'aperçut qu'il était en un bois hors de l'abbaye. Il s'avança vers l'oiseau pour le prendre, et alors l'oiseau s'envola sur une branche. Il se mit à chanter si mélodieusement, que nulle mélodie n'égalait ce chant. Ainsi était le saint homme devant l'oiseau, regardant sa beauté, écoutant la douceur de son chant avec tant d'attention, qu'il oublia toutes les choses de la terre.

Lorsque l'oiseau eut chanté tant qu'il plut à Dieu, il battit des ailes et s'envola. Le saint homme commença à revenir à lui, vers l'heure de midi, et quand il fut revenu à lui, il se dit : « Dieu ! je n'ai pas encore dit mes heures; comment réparer le temps perdu ? » Puis, regardant vers l'abbaye, il ne se reconnut point, et il lui sembla de beaucoup de choses qu'elles étaient toutes bouleversées. Il se dit : « Où suis-je donc? N'est-ce point là mon abbaye, d'où je suis sorti ce matin ? » Il vint donc à la porte et appela le portier par son nom : « Ouvre, » fit-il. Le portier vint à la porte, et apercevant le saint homme, il ne le reconnut pas et lui demanda qui il était. « Je suis, répondit-il, un moine de céans. — Je ne vous ai jamais vu, repartit le portier; et si vous êtes moine de céans, quand donc en êtes-vous sorti ? — Aujourd'hui même, dès le matin, fit le moine, et je voudrais rentrer. — D'ici, fit le portier, il n'est pas sorti de moine aujourd'hui; je ne vous reconnais point pour un moine de céans. » Le saint homme fut fort étonné, et il lui dit : « Faites-moi parler au portier ; » et il nomma un autre portier par son nom, mais le portier

[1] *Parçonier*, qui se partage, prend sa part dans.

lui répondit : « Céans il n'y a pas d'autre portier que moi ; mais vous me semblez bien n'avoir pas votre bon sens. — Je suis bien d'ici, dit le saint homme ; n'est-ce donc pas telle abbaye? » et il la nomma. « Oui, fit le portier. — Eh bien ! je suis moine de céans ; faites-moi venir l'abbé et le prieur ; c'est à eux que je parlerai. »

Le portier alla querir l'abbé et le prieur. Ceux-ci se rendirent à la porte, et dès qu'il les vit, il ne les reconnut pas et ne fut pas reconnu d'eux. « Qui demandez-vous? dirent-ils au saint homme. — Je demande l'abbé et le prieur, à qui je veux parler. — C'est nous, dirent-ils. — Non, ce n'est pas vous, répondit le saint homme, car je ne vous ai jamais vus. — Quel abbé demandez-vous, et quel prieur, dit l'abbé, et qui connaissez-vous ici? — Je demande un abbé dont voici le nom, et je connais tel et tel. » En l'entendant parler, ils reconnurent les noms. « Beau frère, dirent-ils, ceux-là sont morts il y a trois cents ans passés ; songez donc où vous avez été, d'où vous venez et qui vous demandez. »

Le saint homme comprit alors le miracle que Dieu avait fait pour lui ; il comprit que Dieu, par son ange, l'avait mené hors de l'abbaye, et que par la beauté de l'ange et par la douceur de son chant, il lui avait fait voir abondamment la beauté et la joie qu'ont au ciel les amis de Notre-Seigneur. Il s'émerveilla étrangement d'avoir vu et écouté l'oiseau pendant trois cents ans, et que, par suite du grand plaisir qu'il avait ressenti, il ne lui avait pas semblé que tant de temps se fût écoulé, et qu'il eût cru n'être resté que durant l'intervalle du matin à midi. Il admirait fort que pendant trois cents ans il n'eût pas vieilli, et que ses vêtements ne fussent pas usés ni ses souliers troués.

Seigneurs, considérez combien est grande la beauté et les délices que Dieu donnera à ses amis dans le ciel, puisque la vue de cet ange qui apparut sous forme d'oiseau et son chant furent si agréables, que le saint homme dit l'avoir écouté et regardé pendant trois cents ans, tout en croyant ne l'avoir écouté que pendant un demi-jour. C'est là que nous devons tendre, Seigneurs. Souffrons les tristesses, méprisons la joie de ce siècle, méritons le bien du ciel, comme firent les apôtres et comme l'enseigne Notre-Seigneur dans l'Évangile d'aujourd'hui ; car si nous avons part à la peine, nous aurons part aussi à la récompense.

VILLEHARDOUIN

(1150-1213.)

Geoffroy de Villehardouin, né près de Bar-sur-Aube, était maréchal de Champagne lorsque s'organisa la quatrième croisade. Il prit part à l'expédition, devint maréchal de Roumanie, et mourut sur la terre dont il avait raconté la conquête dans ses *Mémoires*. — C'est le plus ancien ouvrage de prose française ayant une valeur littéraire. Le style en est ferme et la lecture facile. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Arrivée des croisés à Constantinople.

Les croisés arrivent en vue de Constantinople, dont la richesse les émerveille et l'étendue les fait frémir. Les chefs débarquent à l'abbaye de Saint-Étienne et y tiennent conseil. Harangue du doge de Venise. Revenus à leurs vaisseaux, ils y passent la nuit, et, le lendemain, un vent favorable les conduit jusque sous les murs de la ville, où ils jettent l'ancre.

Lors se partirent [1] del port d'Avie [2] tuit ensemble. Si pëussiez veoir flori le Braz-Saint-Jorge contremont de nés et de galies et de vissiers [3]; et moult granz mervoille ere la bialtez [4] a regarder. Et ensi corurent contremont le Braz-Saint-Jorge, tant que il vindrent, la veille de la Saint-Jehan-Baptiste en juin, a Saint-Estienne, a une abbaïe qui ere a trois lieues de Costantinoble. Et lors virent tot a plain Costantinoble cil des nés et des galies et des vissiers; et pristrent port, et aancrerent lor vaissiaus.

Or poez savoir que moult esgarderent Costantinoble cil qui onques mais ne l'avoient veue; que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peust estre en tot le monde, com il virent ces halz murs et ces riches tours dont ele ere close tot entor à la reonde, et ces riches palais et ces haltes yglises, dont il i avoit tant que nuls nel poist [5] croire, se il ne le vëist a l'oil, et le lonc et le lé [6] de la vile qui de totes les autres ere soveraine. Et sachiez

---

[1] Beaucoup de verbes, neutres aujourd'hui, se conjuguaient comme essentiellement réfléchis dans la langue du moyen âge. — [2] *Avie*, Abydos, en Asie, sur le détroit des Dardanelles, que Villehardouin appelle le Bras-Saint-Georges. — [3] *Vissiers*, huissiers, nom de certains vaisseaux munis d'une porte (huis) au-dessus de la ligne de flottaison, pour l'embarquement des chevaux. — [4] La *bialtez*, la beauté, la belle chose. — [5] *Poist*, conditionnel : ne l'eût pu croire. *Vaïst*, s'il ne l'eût vu. — [6] *Lé*, large.

que il n'i ot si hardi cui la chars ne fremist; et ce ne fut mie merveille, que [1] onques si granz affaires ne fu enpris de nulle gent, puis que li monz fut estorez.

Lors descendirent a terre li conte et li baron et li dux de Venise; et fu li parlemenz ou mostier Saint-Estienne. La ot maint conseil pris et doné. Totes les paroles qui la furent dites ne vos contera mie li livres; mais la somme del conseil si fut tiels, que li dux de Venise se dreça en estant et lor dist :

« Seignor, je sai plus del convine de cest païs, car altre fois i ai esté. Vos avez le plus grant affaire et le plus périllos entrepris que oncques genz entrepreissent; por ce si convendroit que on ovrast sagemens. Sachiez, se nos alons a la terre ferme, la terre est granz et large, et nostre gens sont povre et diseteus de la viande [2]; et il y a moult grand plenté de la gent el païs; si ne poriens tot [3] garder que nos n'en perdissiens. Et nos n'avons mestier de perdre, que moult avons poi de gent a ce que nos volons faire.

« Il a isles ci près, que vous poez veoir de ci, qui sont habitees de genz et laborees de blez et de viandes et d'autres biens. Alons iqui prendre port, et recuillons les blez et les viandes del païs, et quant nos aurons les viandes recueillies, alomes devant la vile, et faisons ce que Nostre Sires aura porveu. Quar plus seurement guerroie cil qui a la viande que cil qui n'en a point. » A cel conseil s'accorderent li conte et li baron, et s'en ralerent tuit a lor nés chascuns et a ses vaissiaus.

Ensi repouserent cele nuit. Et al maitin, le jor de la feste monseignor Saint-Johan-Baptiste, en juing, furent drecies les banieres et li confanon es chastials [4] des nés et les houces ostees des escuz, et portendu li bort des nés. Chascuns regardoit ses armes tels com a lui convint : que de fi [5] sevent que par tens en aront mestier.

Li marinier traient les ancres, et laissent les voiles al vent aler; et Diex lor done bon vent tel com a els convint. Si s'en passent [6] tres par devant Costantinoble, si près des murs et des

---

[1] *Que*, parce que. — [2] C'est avec le temps et par l'usage que le sens de ce mot s'est spécialisé. Primitivement et selon son étymologie, il désignait les vivres en général. — [3] *Tot*, tout. — [4] *Chastials*, chateau, partie élevée à l'avant ou à l'arrière d'un vaisseau. — [5] *De fi*, en toute certitude. — [6] *Si s'en passent*, ainsi ils passent de là.

tours que a maintes de lors nés traist-on. Si i avoit tant de gent sor les murs et sor les tors, que il sembloit que il n'aust se là non [1].

Ensi lor bestorna [2] Diex Nostre Sires le conseil qui fu pris le soir de torner es ysles, ausi com se chascuns n'en aust onques oï parler. Et maintenant traient a la ferme terre plus droit que il onques puent; et pristrent port devant un palais l'empereor Alexi, dont li leus estoit apelez Chalcidoines; et fu endroit Costantinople, d'autre part del Braz, devers la Turquie. Cil palais fu un des plus biax et des plus delitables [3] que onques oel peussent esgarder, toz les deliz que il covient a cors [4] d'ome, que en maison de prince doit avoir.

Et li conte et li baron descendirent a la terre, et se herbergierent el palais et en la vile entor; et li plusor tendirent lor paveillons [5]. Lors furent li cheval trait fors des vissiers, et li chevalier et li serjant descendirent a la terre a totes los armes, si que il ne remest es vaissiaus que li marinier. La contree fu bele et riche et planteurose de toz biens, et les moies des blez (qui estoient messoné) parmi les champs; tant que chascuns en volt prendre si en prist, com cil qui grant mestier en avoient.

(*Hist. de la Conquête de Constantinople.*)

Traduction

Alors ils partirent du port d'Avie tous ensemble. Vous eussiez pu voir le Bras de Saint-Georges couvert à contremont de nefs et de galères et d'huissiers; et c'était bien grande merveille que cette belle chose à regarder. Et ils naviguèrent ainsi contremont dans le Bras de Saint-Georges, tant qu'ils vinrent, la veille de Saint-Jean-Baptiste en juin (23 juin 1203), à Saint-Étienne, une abbaye qui était à trois lieues de Constantinople. Et alors ceux des nefs et des galères et des huissiers virent tout en plein Constantinople, et ils prirent port et ancrèrent leurs vaisseaux.

Or vous pouvez savoir qu'ils regardèrent beaucoup Constantinople ceux qui jamais ne l'avaient vue: car ils ne pouvaient penser qu'il pût être en tout le monde une si riche ville, quand ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout entour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises, dont il y avait tant

---

[1] *Se la non*, sinon là. — [2] *Lor bestorna*, leur fit changer. — [3] *Délitables*, délectables, agréables. — [4] *A cors*, relatifs aux corps, aux sens. — [5] Leurs tentes.

que nul ne le pourrait croire s'il ne l'eût vu de ses yeux, et la longueur et la largeur de la ville, qui entre toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y eut homme si hardi à qui la chair ne frémit; et ce ne fut pas merveille, car jamais si grande affaire ne fut entreprise par nulles gens, depuis que le monde fut créé.

Alors descendirent à terre les comtes et les barons et le doge de Venise; et le parlement se tint à l'église Saint-Étienne. Il y eut là maint avis pris et donné. Toutes les paroles qui y furent dites, le livre ne vous les contera pas; mais la fin du conseil fut telle, que le doge de Venise se dressa debout et leur dit :

« Seigneurs, je sais plus de l'état de ce pays que vous ne faites; car autrefois j'y ai été. Vous avez entrepris la plus grande affaire et la plus périlleuse que jamais gens aient entreprise; pour cela il conviendrait qu'on agit sagement. Sachez, si nous allons à la terre ferme, que la terre est grande et large, et nos gens sont pauvres et disetteux de vivres. Aussi se répandront-ils par la terre pour chercher des vivres; et il y a bien grande quantité de gens au pays; et nous ne pourrions faire si bonne garde que nous ne perdissions des nôtres. Et nous n'avons pas besoin d'en perdre, car nous avons peu de gens pour ce que nous voulons faire.

« Il y a des îles ici près, que vous pouvez voir d'ici, et qui produisent blés et vivres et autres biens. Allons là prendre port, et recueillons les blés et les vivres du pays; et quand nous aurons recueilli les vivres, allons devant la ville, et faisons ce que Notre-Seigneur aura disposé. Car plus sûrement guerroie celui qui a des vivres que celui qui n'en a pas. » A ce conseil se rallièrent les comtes et les barons, et ils s'en retournèrent tous chacun à leurs nefs et à leurs vaisseaux.

Ils reposèrent ainsi cette nuit. Et au matin, le jour de la fête de monseigneur saint Jean-Baptiste, en juin (24 juin 1203), furent dressés les bannières et les gonfanons sur les châteaux des nefs, et les housses ôtées des écus, et les bords des nefs garnis. Chacun regardait ses armes telles qu'il les devait avoir; car ils savent pour sûr que bientôt ils en auront besoin.

Les mariniers lèvent les ancres, et laissent les voiles aller au vent; et Dieu leur donne bon vent tel qu'il leur fallait. Ils passent ainsi jusque par-devant Constantinople, si près des murs et des tours, qu'on tira contre maintes de leurs nefs. Il y avait tant de gens sur les murs et sur les tours, qu'il semblait qu'il n'y en eût pas ailleurs.

Ainsi Dieu Notre-Seigneur leur fit-il changer le dessein qui fut pris la veille de tourner vers les îles, comme si chacun n'en eût jamais ouï parler. Et maintenant ils vont à la terre ferme aussi droit qu'ils peuvent; et ils prirent port devant un palais de l'empereur Alexis, en un lieu qui est appelé Chalcédoine; c'était en face de Constantinople, de l'autre côté du Bras, devers la Turquie. Le palais était un des plus beaux que jamais yeux eussent pu regarder, avec toutes les délices qui conviennent aux hommes, et qu'il doit y avoir en maison de prince.

Et les comtes et les barons descendirent à terre, et se logèrent

au palais et dans la ville à l'entour; et la plupart tendirent leurs pavillons. Alors les chevaux furent tirés hors des huissiers, et les chevaliers et les sergents descendirent à terre avec leurs armes, en sorte qu'il ne resta sur les vaisseaux que les mariniers. La contrée était belle et riche et plantureuse en tous biens, et les blés (qui étaient moissonnés) en meules parmi les champs; tant que chacun en voulut prendre il en prit, comme gens qui en avaient grand besoin.

JOINVILLE

(1224-1319.)

Jean, sire de Joinville et sénéchal de Champagne, après avoir partagé les périls et su acquérir l'amitié du bon roi Louis IX, relate ses souvenirs dans des *Mémoires* d'une simplicité et d'un naturel charmants; ils font aimer à la fois l'auteur et son héros, et donnent une haute idée des vertus de ce dernier. Les *Mémoires* furent composés à la prière de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, mais, n'ayant été achevés que quatre ans après la mort de la princesse, ils furent dédiés à son fils Louis X le Hutin. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Saint Louis devant Chypre.

Le vaisseau du roi échoue sur un banc de sable, près des côtes de Chypre. Frayeur des passagers. Les matelots conseillent en vain au roi de monter sur un autre navire. Le généreux monarque préfère exposer sa vie et celle de sa famille plutôt que d'abandonner ses compagnons.

Le samedy veimes l'ille de Cypre, et une montaingne qui est en Cypre, que on appele la montaigne de la Croiz. Celi samedi leva [1] une bruine de la terre et descendi de la terre sur la mer; et pour ce cuidierent nostre marinier que nous fussions plus loin de l'ille de Cypre que nous n'estions, pour ce que il veoient la montaigne par desus la bruine.

Et pour ce firent nagier habandonneement, dont il avint ainsi que notre neis heurta a une queue de sablon [2] qui estoit en la mer. Or avint ainsi que se nous n'eussions trouvei ce peu de sablon la ou nous heurtames, nous eussions heurtei a tout plein

---

[1] Se leva.

[2] Un banc de sable étroit et terminé en pointe.

de roches [1] qui estoient couvertes, la ou nostre neis eust estei toute esmiée [2], et nous tuit perillié [3] et noié.

Maintenant que nostre neis ot heurtei, li cris leva en la nef si grans, que chascuns crioit helas! et li marinier et li autre batoient leur paumes, pour ce que chascuns avoit poour de noier. Quant je oy ce, je me levai de mon lit, la ou je gisoie, et alai ou chastel avec les mariniers. Quant je ving la, frere Remon, qui estoit Templiers et maistres desus [4] les mariniers, dist a un de ses vallez : « Giete ta plommée [5], » et si fist-il. Et maintenant que il l'ot getée, il s'escria et dist: « Halas! nous somes a terre. » Quant freres Remons oy ce, il se dessira jusques a la courroie [6], et prist a arrachier sa barbe, et crier : « Ai mi, ai mi [7]! »

Li marinier escrierent [8] : Ça, la galie [9]! pour le roy requeillir. » Mais de quatre galies que li roys avoit la, il nei ot onques galie qui de la s'approchast : dont il firent mout que saige [10]; car il avoit bien huit cents personnes en la nef qui tuit fussent sailli es galies pour leur cors garantir, et ainsi les eussent effondées.

Cil qui avoit la plommée geta la seconde foiz, et revint frere Remons et li dist que la neis n'estoit mais [11] a terre. Et lors frere Remons le ala dire au roy, qui estoit en croiz adenz [12] sur le pont de la nef, touz deschaus, en pure cote et touz deschevelez, devant le cors Nostre Signour qui estoit en la nef, comme cil qui bien cuidoit noier. Si tost come il fu jours, nous veimes la roche devant nous, la ou nous fussions heurtei se la neis ne fust adheurtée a la queue deu sablon.

---

1 En plein sur des roches. — 2 *Esmiée*, mise en miettes. — 3 Et nous tous eussions péri. — 4 Et avait le commandement des matelots. — 5 Jette ta sonde, corde terminée par un *plomb*. — 6 Il déchira sa tunique jusqu'à la ceinture. — 7 Malheur à moi.

8 Dans l'ancienne langue, beaucoup de verbes, neutres aujourd'hui, se conjuguaient sous la forme réfléchie ; réciproquement, il en est d'autres qui, neutres autrefois, sont aujourd'hui accompagnés du pronom ; on vient de voir : *leva une bruine, li cris leva, prist à arrachier sa barbe, escrièrent.*

9 Le canot !

10 *Il firent que saige*, ils firent ce que sages auraient fait. Cf. la Fontaine, V, 11 :

> Disant qu'il ferait que sage
> De garder le coin du feu.

11 *N'était mais*, n'était plus.

12 Prosterné la face contre terre. *Comme cil qui :* comme homme qui...

L'endemain, envoia li roys querre [1] les maistres nothonniers des neis, liquel envoierent quatre plongeours en la mer aval. Et plungièrent en la mer; et quant il revenoient, li roys et li maistre nothonnier les oyoient l'un apres l'autre, en tel maniere que li uns des plongeours ne savoit ce que li autres avoit dit. Toutevoiz trouva l'on par les quatre plongeours que au froter [2] que notre neis avoit fait ou sablon, li sablons en avoit bien ostei quatre taises deu tyson [3] sur quoy la neis estoit fondée.

Lors appela li roys les maistres nothonniers devant nous et leur demanda quel consoil il donroient deu cop [4] que sa neis avoit receu. Il se conseillierent ensemble et louerent [5] au roy que il se descendist de la nef la ou il estoit, et entrast en une autre. « Et ce consoil vous loons nous, car nous entendons de certain que tuit li ais de vostre nef sont tuit eslochié [6] : par quoy nous doutons que quant votre neis venra en la haute mer, que [7] elle ne puisse soufrir les cos des ondes qu'elle ne se despiece. »

Lors dist li roys aus nothonniers : « Je vous demant sur vos loialtés, se la neis fust vostre et elle fust chargie de vos marchandises, se vous en descenderiés. » Et il respondirent tuit ensemble que nanin [8] ; car il ameroient miex mettre leur cors en avanture de noier, que ce que il achetassent [9] une nef quatre mille livres et plus. « Et pourquoi me loez vous donc que je descende? — Pour ce, firent il, que ce n'est pas jeus partis [10]; car ors ne argens ne puet esprisier le cors de vous, de vostre femme et de vos enfans qui sont ceans, et pour ce ne vous louons nous pas que vous metez ne vous ne eus en avanture. »

Lors dit li roys : « Seigneur, j'ai oy vostre avis et l'avis de ma gent [11]; or vous redirai je le mien qui est teix [12], que se je descent

---

1 Même mot que *querir*, autre forme seule conservée.

2 Infinitif pris substantivement. Cet emploi fort restreint était plus libre et plus fréquent dans l'ancienne langue.

3 *Du tyson*, de la quille.

4 *Deu cop*, du coup. au sujet du coup.

5 *Louèrent*, conseillèrent.

6 *Eslochié*, disloqué.

7 Répétition pléonastique fréquente au moyen âge.

8 *Nanin*, nenni.

9 *Que ce que, il achetassent*,... signifie que de perdre...

10 *Jeus partis*, jeu égal. Le verbe *partir* signifie partager (également).

11 *Ma gent*, mes gens, ma suite.

12 *Teix*, tel. — *Tiex*, quelques mots plus loin, est le pluriel, et a le sens adverbial de : quelque, environ.

de la nef, que il a ceans tiex cinc cens persones et plus qui demorront en l'ille de Cypres, pour la poour deu peril de leur cors (car il n'i a celi qui autant n'aint sa vie[1] comme je faiz la mienne) et qui jamais, par avanture, en leur païs ne renterront. Dont[2] j'aim miex mon cors et ma femme et mes enfants metre en la main Dieu, que je feisse tel domage a si grant peuple come il a ceans. (*Mémoires.*)

FROISSART

(1337-1410?)

Jean Froissart, naquit à Valenciennes. Il visita l'Angleterre, l'Écosse, l'Italie, le Brabant, fut successivement secrétaire de plusieurs princes, chapelain de Philippa de Hainaut (reine d'Angleterre), curé de Lestine et chanoine de Chimay. Il a laissé des *Chroniques* et des *poésies*.

Les *Chroniques* forment le tableau le plus complet et le plus vivant des mœurs du XIVe siècle. Elles nous transportent avec leur auteur de pays en pays, par une variété de descriptions et de récits où se révèle le talent du chroniqueur, talent fait d'imagination et de curiosité. L'importance historique et géographique de ces mémoires est très grande, non seulement au sujet des luttes de la France et de l'Angleterre qui y sont rapportées, mais relativement à l'Europe du moyen âge tout entière, et surtout aux nations du Midi. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Comment fut pris le roi Jehan.

Bravoure du roi Jean et du comte de Chargny. Mais l'armée française est enveloppée par les Anglais et les Gascons, et le roi est obligé de se rendre. Il est conduit avec son fils au prince de Galles.

Au vray dire, ceste bataille[3] fut moult grande et felonneuse. Là fit le roy Jehan, de sa main, merveilles d'armes, et tenoit une hache de guerre, dont bien se deffendoit et combattoit. La chace de la déconfiture[4] dura jusques es portes de Poictiers, et là eut grande occision et grand abbatis de gens et de chevaux; car ceux

---

1 *Qui autant n'aint sa vie...* : qui n'aime, qui ne tienne autant à sa vie...

2 *Dont* : c'est pourquoi.

3 Il s'agit de la bataille de Poitiers, dans laquelle Jean II le Bon fut battu et fait prisonnier par le prince Noir, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre (1356).

4 *La chace de la déconfiture* : la poursuite de la déroute, des fuyards.

de Poictiers fermèrent leurs portes, et ne laissoyent nul entrer dedans... Là se combattit[1] vaillamment, assez près du roy, Monseigneur de Chargny. Si estoit toute la presse sur luy, pour ce qu'il portoit la souveraine bannière du roy. Tant y survindrent Anglois et Gascons de toutes parts, que par force ils ouvrirent la presse de la bataille[2] du roy, et furent les François si meslés entre leurs ennemis, qu'il y avoit bien telle fois cinq hommes sur un gentilhomme. Là eut adonc trop[3] grand presse pour la convoitise de prendre le roy Jehan, et luy crioyent ceux qui le congnoissoyent, et qui plus près de luy estoyent : « Rendez-vous, rendez-vous, ou autrement vous estes mort. » Là avoit un chevalier de la nation de Sainct-Omer, et estoit retenu du roy d'Angleterre à gages et appeloit-on iceluy Denis de Maurebeque, qui par cinq ans avoit servi les Anglois, pour tant qu'il avoit, des sa jeunesse, forfait le royaume de France par guerre d'amis[4] et d'un homicide qu'il avoit fait à Sainct-Omer. Si cheut adonc si bien audit chevalier qu'il estoyt delez le roy de France, et le plus prochain qui y fust, quand on tiroit ainsi à le prendre. Si se lança à la presse, à force de bras et de corps (car il estoit grand et fort) et disoit au roy, en bon françois (ou[5] le roy s'arresta plus qu'aux autres) : « Sire, sire, rendez-vous. » Le roy (qui se veoit en dur parti) demanda, en regardant le chevalier : « A qui me rendray-je? à qui? où est mon cousin le prince de Galles? Si je le veoye, je parleroye. — Sire (respondist messire Denis), il n'est pas icy : mais rendez-vous à moy, et je vous meneray devers luy. — Qui êtes-vous? dit le roy. — Sire, je suis Denis de Maurebeque, un chevalier d'Artois : mais je ser le roy d'Angleterre, pource que je ne puis estre au royaume de France, pourtant que j'ay forfait tout le mien. » Lors luy bailla le roy son dextre gand, disant : « Je me ren à vous. » Là eut grand presse, et grand tireurs empres le roy. Car chacun s'efforçoit de dire : « Je l'ay prins! » et ne pouvoit le roy aller avant, ne monseigneur Philippe, son moins aisné fils.

Le prince de Galles demanda aux seigneurs qui estoyent

---

1 *Se combattit*, *se battre* est seul usité aujourd'hui.
2 *De la bataille*, du bataillon, de la troupe qui entourait le roi.
3 *Trop*, très ; *pour*, à cause de.
4 *Guerre d'amis*, guerre privée, entre particuliers.
5 *Ou*, ce à quoi, auquel fait.

entour luy, s'ils savoyent nulles nouvelles du roy de France. « Sire, nenny, pas certaines; mais nous croyons qu'il soit mort ou prins, car il n'est point parti des batailles. » Lors dit le prince au comte de Warvich et à messire Regnaut de Gobeghen; « Je vous prie que partez d'icy, et chevauchez si avant, que si[1] a vostre retour vous m'en sachez dire la vérité. » Ces deux barons de rechef remonterent à cheval, et se partirent du prince, et monterent sur un tertre, pour veoir entour eux. Si aperceurent une flotte[2] de gens d'armes, tous à pié, qui venoyent moult lentement. Là estoit le roy de France, tout à pié, en grand peril, car les Anglois et Gascons en estoyent les maistres: et l'avoyent tolu[3] à messire Denis de Maurebeque, et moult élongné de luy: et disoyent les plus forts: « Je l'ay prins, je l'ay prins. » Mais toutes fois le roy de France, pour eschever[4] le peril, avoit dit: « Seigneurs, seigneurs, menez moi courtoisement, et mon fils aussi, devers le prince, mon cousin: et ne vous riotez[5] plus de ma prinse, car je suis assez grand seigneur pour vous faire tous riches. » Ces parolles, et autres, que le roy leur dit, les saoulerent[6] un petit; mais non pourtant[7] tousjours recommençoyent leur riote: et n'alloyent pié de terre[8], qu'ils ne riotassent. Quand les deux barons dessusdits veirent celle foule de gens, si descendirent du tertre, et brocherent chevaux des esperons. Quand ils furent à la place, si demanderent: Qu'est ce cy? Et on leur dit: « C'est le roy de France, qui est prins; et le veulent avoir et chalanger[9] plus de dix chevaliers et escuyers. » Adoncques les deux barons entrerent à force en la presse; et firent toutes manières de gens tirer arriere; et leur commanderent de par le prince, sur la teste, que tous se tirassent arriere, et que nul ne l'approchast, s'il n'y estoit ordonné et commis. Lors se trairent toutes gens bien en sus[10] du roy, et les deux barons tantost descendirent à terre, et enclinerent le roy tout bas; puis le conduirent, tout en paix, devers le prince de Galles.

(*Chroniques.*)

---

[1] *Si*. ainsi, certes. — [2] Une *flotte*, une multitude. — [3] *Tolu*, enlevé. — [4] *Eschever*, esquiver, échapper à. — [5] *Riote*, dispute, a formé *se rioter*, se disputer. — [6] *Les saoulèrent*, les calmèrent. A l'idée de *rassasier*, se rattache naturellement celle de calmer; se rassasier, c'est calmer sa faim ou sa soif. — [7] *Non pourtant*, néanmoins. — [8] *Et n'allaient pié de terre*, ils n'avançaient d'un pas. — [9] *Chalanger*, réclamer. — [10] *Se trairent en sus*, se retirèrent à l'écart.

CHRISTINE DE PISAN

(1363-1420.)

Né en 1363, à Venise, Chrestienne, dite Christine de Pisan, vint en France à l'âge de cinq ans, à la suite de son père, appelé par Charles V en qualité d'astrologue. Parmi les nombreux ouvrages qu'elle composa, le plus important est le *Livre des Fais et bonnes Mœurs du roy Charles V*. Ce livre joint à l'intérêt des faits et du récit celui de réflexions nobles et élevées, mais le style n'est pas exempt de recherche et de pédanterie.

Une journée du roi Charles V.

Lever matinal du roi. Sa gaieté. Ses fines reparties. Sa bonté paternelle pour tous indistinctement. Ses exercices religieux. La frugalité de ses repas. Ses entretiens avec les étrangers et avec sa famille. Ses études personnelles. Léger souper, récréation et coucher.

L'eure de son descouchier[1] à matin estoit rigléement comme de six à sept heures; et vrayement qui vouldroit user en cest endroit de la manière de parler des pouëtes, pourroit dire que, ainsi comme la déesse Aurora, par son esjoyssement à son lever, rent resjoys les cueurs des voyens[2], se pourroit dire[3] sanz mentir semblablement de nostre roy, rendant joye, à son lever, à ses chambellans et autres serviteurs députez pour son corps à ycelle heure, lequel de rigle commune, quelque cause qu'il eust au contraire, estoit lors de joyeux visage. Car, après le signe de la croix, et, comme très dévot, rendant ses premières parolles à Dieu en aucunes oraisons, avec ses dis serviteurs par bonne familiarité se truffoit[4] de parolles joyeuses et honestes, par si que[5] sa doulceur et clémence donnoit hardement et audience[6], mesmes aux mendres, de hardiement deviser à luy de leurs

---

1 Son *descouchier*, c'est le contraire du coucher, le lever.

2 *Des voyens*, de ceux qui la voient.

3 *Se pourrait dire*, on pourrait dire. Cette répétition est lourde et peu harmonieuse.

4 *Se truffait*, se divertissait, se moquait.

5 *Par si que*, au point que.

6 *Hardement et audience*, hardiesse et permission.

truphes et esbatemens; quelques simples qu'ilz fussent, se jouoit de leur dis et raison leur tenoit [1].

Après, lui peigné, vestu et ordonné, selon les jours, on lui apportoit son bréviaire; le chapellain, personne notable et honeste prest [2], lui aidoit à dire chascun jour ses heures canoniaux, selon l'ordinaire du tems. Environ huit heures de jour, aloit à sa messe laquelle estoit célébrée glorieusement chascun jour à chant mélodieux et solemnel.

A l'issue de sa chapelle, toutes manières de gens, riches ou povres, dames ou damoiselles, femmes vefves ou autres qui eussent a-faire, povoyent là bailler leur requestes; et il, très débonnaire, s'arrestoit à oyr leur supplications, desquelles passoit [3] charitablement les raisonnables et piteuses; les plus doubteuses commectoit à aulcun maistre de ses requestes.

Après ce, aux jours députez à ce, aloit au conseil; après lequel, avec luy aulcuns barons de son sang ou prélats, au chief du dois [4], se aucun cas particulier plus long espace ne l'empeschast, environ dix heures, assëoit à table; son mangier n'estoit mie long, et moult ne se chargeoit de diverses viandes; car il disoit que les qualitez de viandes diverses troublent l'estomac et empêchent la mémoire; vin cler et sain, sans grant fumée, buvoit bien trempé et non foison, ne de divers.

Et, à l'exemple de David, instrumens bas [5], pour resjoyr les espris, si doulcement jouez comme la musique peut mesurer son, oyoit volontiers à la fin de ses mangiers.

Luy levé de table, à la colacion [6] vers luy povoyent aler toutes manières d'estrangiers ou autres venus pour besongnier : là luy estoyent apportées nouvelles de toutes manières de pays, ou des aventures et fais de ses guerres, ou d'autres batailles, et ainsi de diverses choses...

---

1 Et leur donnait la réplique.

2 *Prest*, prêtre; *prest* est la forme italienne. Certaines formes et expressions rappellent quelle était la patrie de Christine de Pisan.

3 *Passait*, accueillait.

4 *Au chief du dois*, à la tête du dais; le mot dais désignait primitivement la table.

5 *Bas*, graves, si doucement que, aussi doucement qu'il est possible.

6 *Colacion*, conférence, entretien. — Au moyen âge, la coutume s'étant introduite de faire le repas à midi, les moines, aux jours de jeûne, prenaient quelques rafraîchissements pendant leur conférence, qui avait lieu vers le soir. De là le sens de léger repas donné au mot collation, lequel seul s'est conservé.

Et ainsi, en telles ou semblables occupations exercitoit comme l'espace de deux heures, après lesquelles il estoit retrait[1] et aloit reposer... Puis aloit a vespres, après lesquelles, se c'estoit en esté temps, aucune foiz entroit en ses jardins, esquelz, se en son hostel de Saint-Paul estoit, aucune foiz venoit la royne vers luy, ou on lui aportoit ses enfens.

En yver, par espécial, s'occupoit souvent à oyr lire de diverses belles ystoires, de la saincte Escripture, ou des faits des Romains ou moralitez de philosophes et d'autres sciences jusques à heure de souper, auquel s'asséoit d'assez bonne heure, et estoit légièrement pris[2]; après lequel une pièce s'esbattoit, pui se retrayoit et aloit reposer : et ainsi, par continuel ordre, le sage roy bien morigéné usoit le cours de sa vie.

(*Livre des Fais et bonnes Mœurs du roy Charles V.*)

COMMYNES

(1445-1511.)

Philippe de Commynes, né au château de Commynes (Flandre), entra d'abord au service de Charles le Téméraire; mais, après l'entrevue de Péronne, il quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de biens et de faveurs. Son crédit ayant baissé à la mort du roi, il se consola de sa disgrâce en consignant dans ses *Mémoires* le souvenir des « habiletés » de son maître, auxquelles il avait eu grande part. Il est le premier écrivain français qui mérite vraiment le nom d'historien. Il apprécie et pèse les témoignages, écrit pour l'enseignement des *futurs hommes politiques*. On regrette seulement qu'une morale irréprochable n'inspire pas toujours ses leçons. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Louis XI à Plessis-lès-Tours.

Louis XI attendait sa guérison des prières de saint François de Paule ; mais on l'avertit de songer uniquement à son salut, car c'en était fait de lui. Malgré ses craintes de la mort, il reçoit cette nouvelle avec calme et résignation. Angoisse des derniers mois de sa vie. La mort le délivre de ses peines, un samedi, ainsi qu'il l'avait demandé à Notre-Dame.

Le Roi avoit toujours esperance en ce bon hermite[3], qui estoit

---

[1] Il faisait retraite, se retirait. — [2] *Et estoit légièrement pris*, et qui était léger. — [3] Il s'agit ici de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, que Louis XI avait appelé auprès de lui.

au Plessis, qu'il avoit fait venir de Calabre, et incessamment envoyoit devers luy, disant que, s'il vouloit, il lui allongeroit bien sa vie. Et pour cette esperance qu'il avoit audit hermite, fut avisé [1] qu'on lui déclareroit qu'il s'abusoit, et qu'en son faict il n'y avoit plus d'esperance qu'à la misericorde de Dieu. Et fut prise cette conclusion par maistre Olivier [2] et maistre Jacques Cothier, son medecin, afin que de tous points il pensast à sa conscience, et qu'il laissast toutes autres pensées et ce saint homme en qui il se fioit.

Et tout ainsi qu'à deux grands personnages qu'il avoit fait mourir de son temps [3] fut signifiée la mort par commissaires deputez à ce faire; lesquels commissaires en briefs mots leur declarerent leur sentence, et baillerent confesseur pour disposer de leurs consciences : tout ainsi signifierent à nostre roy les dessusdits sa mort en brièves paroles et rudes, disans : *Sire, il faut que nous nous acquitions; n'ayez plus d'espérance en ce sainct homme, ny en autre chose : car seurement il est fait de vous, et pour ce pensez à vostre conscience, car il n'y a nul remède.* Et chacun dit quelque mot assez brief, auxquels il respondit : *J'ay espérance que Dieu m'aidera : car par avanture* [4] *je ne suis pas si malade comme vous pensez.*

Quelle douleur lui fut d'ouïr cette nouvelle et cette sentence ! car oncques homme ne craignit plus la mort, et ne fit tant de choses pour y cuider mettre remède, comme luy : et avoit tout le temps de sa vie prié à ses serviteurs, et à moy comme à d'autres, que si on le voyoit en nécessité de mort, que l'on ne lui dit fors tant seulement : *Parlez peu :* et qu'on l'émeust seulement à soy confesser, sans luy prononcer ce cruel mot de *la mort :* car il luy sembloit n'avoir pas le cœur pour ouyr une si cruelle sentence; toutes-fois il l'endura vertueusement, et toutes

---

[1] *Fut avisé*. il fut décidé, tournure impersonnelle.

[2] Maître Olivier le Daim, son barbier. — Au moyen âge, les barbiers étaient en même temps chirurgiens. Leur corporation était importante et exerçait une grande influence; elle avait pour chef le premier barbier, valet de chambre du roi.

[3] Ces victimes de Louis XI sont le comte de Saint-Pol, décapité en 1475, et le duc de Nemours, mis à mort en 1477. Commynes, en rappelant les circonstances de leur exécution et en les comparant à celles qui précédèrent la mort du roi, montre clairement qu'il voit dans cette similitude des événements une manifestation providentielle.

[4] *Par avanture*, peut-être.

autres choses, jusques à la mort, et plus que nul homme que jamais j'aye veu mourir.

Quelque cinq ou six moys devant sa mort, il avoit suspiction de tous hommes, et speciallement de tous ceulx qui estoient dignes d'avoir authorité [1]. Il avoit crainte de son fils, et le faisoit estroitement garder, ne nul homme ne le voyoit, ne parloit à luy, sinon par son commandement. Il avoit doute à la fin de sa fille et de son gendre, à present duc de Bourbon, et vouloit sçavoir quelles gens entroient au Plessis quant et eux [2]...

La porte du Plessis ne s'ouvroit qu'il ne fust huict heures du matin, ny ne baissoit-on le pont jusques à ladite heure, et lors y entroient les officiers : et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires; et puis ordonnoient leur guet d'archers, tant à la porte que parmy la cour, comme en une place frontière estroitement gardée; et n'y entroit nul que par le guichet [3], et que ce ne fust du sceu du roy, excepté quelque maistre d'hostel, et gens de cette sorte, qui n'alloient point devers lui. Est il donques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que [4] luy-mesme se tenoit! Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelque huict pieds en quarré, et luy, qui estoit si grand roy, avoit une petite cour de chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères, mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres, et alloit à la messe sans passer par ladite cour. Voudroit-l'on dire que ce roy ne souffrist pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit, et se faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfans, et de tous ses prochains parens, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient bien ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaînoit ainsi de si estrange chaîne et clostures? Il est vray que le lieu estoit plus grand que d'une prison commune, aussi estoit-il plus grand que prisonniers communs.

Après tant de peur et de suspictions et douleurs, Nostre-Sei-

---

1 Que leur naissance appelait au pouvoir.

2 *Quant et eux*, avec eux.

3 Le *guichet*, nom de la petite porte pratiquée dans la grande à l'entrée des châteaux forts et des prisons.

4 *Que*, ainsi que.

gneur fit miracle sur luy,et le guerit tant de l'ame que du corps, comme toujours a acoustumé en faisant ces miracles : car il le osta de ce miserable monde en grant santé de sens et d'entendement, en bonne mémoire, aiant receu tous ses sacremens, sans souffrir douleurs que l'on congneust, mais toujours parlant jusques à une patenostre [1] avant sa mort. Et ordonna de sa sepulture, et qui il vouloit qui l'accompagnast par le chemin ; et disoit qu'il n'esperoit à mourir qu'au samedy et que Nostre Dame lui procureroit cette grâce, en qui tousjours avoit eu fiance et grande dévotion et prière. Et tout ainsi luy en advint : car il décéda le samedy pénultième jour d'aoust, l'an mil quatre cens quatre-vingts et trois, à huict heures au soir, audit lieu du Plessis, où il avoit pris la maladie le lundy de devant. Notre-Seigneur ait son âme, et la vueille avoir receuë en son royaume de Paradis [2].

(*Mémoires.*)

---

[1] Le temps de réciter un *Pater*.

[2] Ce récit est plein d'une gravité émouvante, et le souhait qui le termine, ainsi que les réflexions dont il est coupé çà et là, témoignent d'une conviction sincère et profonde. L'union de sentiments contradictoires caractérise souvent le politique. L'absence de scrupules, le dédain de la morale en face des intérêts d'État, se rencontre dans le cœur de Commynes avec l'esprit religieux et la dévotion.

MELLIN DE SAINT-GELAIS

(1491-1558.)

Mellin de Saint-Gelais, né à Angoulême, est le plus brillant disciple de Marot. Après de vaines protestations contre la Pléiade, il fut contraint d'accepter le triomphe de l'école nouvelle. Ses poésies faciles et légères étaient d'ailleurs fort goûtées à la cour. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La vraie grandeur.

La vraie liberté consiste, non à faire des actions d'éclat, mais à se commander soi-même.

La liberté, cher ami des Essars[1],
Par le dehors ne se doit demander[2].
Fust-on vainqueur autant que les Césars,
Cela ne peut l'homme recommander,
Si à soy-mesme il ne sait commander,
Et qui le fait est franc[3] et plus que roy.
Mais le commun n'entend point ceste loy,
Car chacun vise aux biens et aux grand's[4] sommes :
Si[5] est-ce plus estre maistre de soy,
Que commander au demeurant des hommes.

---

1 Nicolas Herberay des Essars, traducteur de l'*Amadis des Gaules*, roman de chevalerie espagnole.

2 Ne tient pas aux choses extérieures, honneurs, richesses ou beauté.

3 Libre.

4 *Grand's :* c'est un reste de la langue du moyen âge, où quelques adjectifs n'avaient qu'une forme pour les deux genres ; la trace de ce fait subsiste encore dans les mots *grand'mère*, *grand'tante*, *grand'messe*.

5 Pourtant.

Esprit de contradiction.

Je vy naguere un cheval qui prenoit
Son mors aux dents, et, quand on luy tenoit
La bride courte ainsi qu'on les arreste [1],
Il deslogeoit comme foudre et tempeste ;
Puis, se sentant un peu lascher le frain,
Il s'arrestoit, et alloit petit train.

Ainsi est-il quand on nous veut retraire
De quelque cas [2] : nous voulons le contraire,
Et sommes tous enclains, quand tout est dit [3],
A desirer ce qui est interdit.
Le patient [4] demande tout exprès
L'eau deffendue, et est toujours après [5].

(*Élégie d'Ovide paraphrasée.*)

MAROT

(1495-1544.)

Clément Marot, malgré la faveur de François Ier et la protection de Marguerite d'Angoulême, sœur du roi, fut par deux fois enfermé au Châtelet ; c'est à ces deux captivités que nous devons ses meilleures poésies, les deux épitres adressées l'une à son ami Lyon Jamet, l'autre au roi pour obtenir son élargissement. On y trouve de la familiarité, une insouciance aimable et pleine de bonne humeur, enfin un style expressif d'une tournure archaïque et naïve pleine de charme. (Voir *Précis d'hist. litt.*)

Contentement passe richesse.

D'estre content sans vouloir davantaige,
C'est un trésor qu'on ne peut estimer ;
Avoir beaucoup et tousiours plus aimer,
On ne sçauroit trouver pire heritaige [6]

---

[1] Comme on fait pour les arrêter. — [2] Nous soustraire à quelque aventure, à quelque péril. — [3] La défense une fois faite et malgré les raisons à l'appui. — [4] Le malade. — [5] Réitère sa demande avec importunité. — [6] Fortune, patrimoine.

Un usurier trouve cela servaige :
Mais un franc cueur se doibt à ce sommer [1]
D'estre content.

Qui veut avoir de richesse bon gaige,
Sans en ennuys la vie se consumer,
Pour en vertu se faire renommer,
Tasche tousiours d'avoir cet avantaige
D'estre content.

(*Rondeaux.*)

Fable du lion et du rat.

Marot, alors emprisonné (1526), écrit à son ami Lyon Jamet, seigneur de Chambrun. Sous son spirituel badinage, il cache une sérieuse requête : il ne s'agit de rien moins pour lui que de sortir de l'enfer du Châtelet. Il est compris et remis en liberté.

... Je te veulx dire une belle fable :
C'est assavoir du Lyon et du Rat.
Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une foys que le Rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard et la chair toute crue :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grue [2])
Trouva moyen, et maniere, et matiere [3],
D'ongles et dentz, de rompre la ratiere;
Dont maistre Rat eschappe vistement;
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand beste,
Jurant le dieu des souris et des ratz
Qu'il luy rendroit [4]. Maintenant tu verras
Le bon du compte [5]. Il advint d'adventure
Que le Lyon pour chercher sa pasture
Saillit [6] dehors sa caverne et son siège [7],

---

[1] Se borner à. — [2] Bête et niais comme l'oiseau de ce nom. — [3] *Matière*, occasion. — [4] Sous-entendu : la pareille. — [5] *Compte* et *conte* signifiaient chacun tout à la fois calcul et histoire. — [6] *Saillit*, sortit. — [7] *Siège*, résidence.

Dont[1] (par malheur) se trouva pris au piège
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le Rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy[2],
Mais despita[3] chatz, chates et chatons,
Et prisa fort ratz, rates et ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable;
Auquel a dit : « Tais toy, Lyon lié,
Par moy seras maintenant deslié;
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as;
Bien y parut quand tu me deslias.
Secouru m'as fort lionneusement,
Or secouru seras rateusement[4]. »
Lors le Lyon ses deux grands yeux vertit[5]
Et vers le Rat les tourna un petit,
En luy disant : « O povre vermynière[6],
Tu n'as sur toy instrument ne manière,
Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon,
Pour me jecter de ceste estroicte voye.
Va te cacher que le chat ne te voye[7]! »
« Sire Lyon, dit le fils de Souris,
De ton propos certes je me soubris;
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus tranchant qu'une sye;
Leur gaine c'est ma gencive et ma bouche.
Bien coupperont la corde qui te touche
De si tres pres; car j'y mettray bon ordre. »

---

1 *D'où*, cela fut cause que...

2 Se moqua.

3 Son dédain pour la race des chats s'accroît de toute son estime pour celle des rats, à laquelle il est fier, en cette circonstance, d'appartenir.

4 Ce petit discours est bien joli : le rat a pleine conscience de son importance en ce moment, il le laisse voir.

5 Tourna.

6 Ver de terre, vermine. Cette pitié dédaigneuse fait un vif contraste avec la suffisance du rat.

7 Ce vers si vif était la fin tout indiquée de la réponse du lion : encore fallait-il la trouver.

Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien. Vray est qu'il y songea [1]
Assez long temps, mais il le vous rongea
Souvent et tant, qu'à la parfin tout rompt;
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : Nul plaisir [2], en effect,
Ne se perd point, quelque part ou soit faict.
Voylà le compte en termes rimassez:
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope, et plus d'ung million [3].
Or vien me veoir, pour faire le Lyon,
Et je mettray peine, sens et estude
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude;
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand Lyon, ce qu'il ne vueille faire.

(*Épitres.*)

Au roy, pour avoir esté desrobé.

Dans un moment de détresse, Marot écrit au roi et lui fait le récit d'une mésaventure, probablement imaginaire : il a été volé par un fripon de domestique. Ce n'est pas tout : une longue maladie l'a réduit à toute extrémité. Il supplie le roi de lui prêter quelque argent.

On dict bien vray, la maulvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou troys avecques elle [4], Syre,
Vostre cœur noble en sçauroyt bien que dire [5] :
Et moi chetif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé. Et vous compteray [6] bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.
J'avoys ung jour ung valet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,

---

1 Il est vrai qu'il s'y appliqua.

2 Nul plaisir, c'est-à-dire nul bienfait.

3 C'est beaucoup dire. La Fontaine a imité cette fable : il n'a pu, malgré son génie, faire oublier Marot : il est peut-être même resté au-dessous de lui. Cf. la Fontaine, II, v.

4 Autre forme du vieux proverbe : « Un malheur ne vient jamais seul. »

5 Cette épitre est de 1531. La trahison, les défaites, la captivité les « mauvaises fortunes » de toutes sortes, s'abattaient sur le roi depuis plusieurs années.

6 Voyez la note 5, p. 48, de l'épitre précédente.

Sentant la hart[1] de cent pas à la ronde,
Au demourant, le meilleur filz du monde[2].
Ce venerable hillot[3] fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume[4] :
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle ;
Puis la vous mist tres bien soubz son esselle[5] :
Argent et tout (cela se doibt entendre),
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit ; mais encore il me happe
Saye[6] et bonnet, chausses, pourpoint et cappe :
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaulx : et puis s'en habilla
Si justement[7], qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, et deux chevaulx trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Picque, et s'en va. Pour abreger le compte[8],
Soyez certain qu'au partir dudict lieu
N'oublya rien, fors[9] à me dire adieu.
Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge[10]
Ledict valet, monté comme un sainct George :
Et nous[11] laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au resveil n'eust sceu finer[12] d'un soul.

---

1 *Hart*, corde pour pendre.
2 Ce vers ironique est devenu proverbe.
3 *Hillot*, garçon : emprunt au patois gascon que justifie l'origine du poète.
4 *Apostume*, abcès. L'Académie fait ce mot masculin. Cf. la Fontaine, V, VIII :

J'ai, dit la bête chevaline,
Un apostume sous le pied.

5 Aujourd'hui on écrit : aisselle.
6 *Saye* ou sayon, casaque des paysans et des soldats.
7 Si exactement.
8 Voir p. 48, note 5.
9 *Fors*, terme vieilli aujourd'hui qui signifie hormis, excepté.
10 Appelant la corde qui doit le pendre.
11 Pronom explétif.
12 *Finer*, devenu *financer*.

Ce monsieur-là, Syre, c'estoit moymesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture.
Mais de l'argent, que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné,
Car vostre argent, tres débonnaire Prince,
Sans point de faulte est subject à la pince [1].
Bien tost apres ceste fortune là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chacun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault [2],
Et de ce sault m'envoyer, à l'envers,
Rithmer [3] soubz terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De troys bons moys, qui m'a toute eslourdie [4]
La povre teste, et ne veult terminer [5],
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer
Tant affoibly m'a destrange maniere,
Et si m'a faict la cuisse heronniere,
L'estomach sec, le ventre plat et vague [6]...
Que diray plus? au miserable corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le povre esprit qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire [7].
Et pour autant, Syre, que [8] suis à vous,
De trois jours l'ung viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia [9],
Pour me garder d'aller jusque à quia.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guérison; mais, à ce que j'entends,

---

1 *A la pince*, être volé. — *Sans point de faute*, en toute vérité.
2 De me faire passer de vie à trépas.
3 Orthographe étymologique de rimer.
4 Quelques éditions donnent ici : estourdie.
5 *Terminer*, sens neutre : s'achever; — *cheminer*, marcher.
6 Le tableau est d'une triste réalité.
7 Ce vers empreint de mélancolie dut toucher l'âme du roi-chevalier.
8 Et aussi vrai que.
9 Noms de fantaisie, sans doute. *Jusque à quia* : jusqu'à la dernière extrémité.

Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé[1] de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Voylà comment depuis neuf moys en ça[2]
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long temps[3] a l'ay vendu,
Et en sirops et julez despendu :
Ce neantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :
Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler[4].
Tant qu'ilz vivront, ils demanderont eulx ;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à vos dons m'arrester[5].
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veult prester) qui ne face ung debteur.
Et sçavez vous, Syre, comment je paye ?
Nul ne le sçait, si premier[6] ne l'essaye ;
Vous me devrez (si je puis) du retour[7],
Et vous feray encores ung bon tour ;
A celle fin qu'il n'y ayt faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle[8],
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content ;
Ou (si voulez) à payer ce sera,
Quand vostre loz[9] et renom cessera.
Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains

---

1 Taillé, capable de.
2 *En ça,* en deçà.
3 Il y a longtemps que je l'ai vendu, dépensé. — *Julez*, juleps.
4 *Assembler :* amasser. Ce n'est généralement pas le défaut des poètes.
5 *M'arrester :* compter sur.
6 *Si premier :* si d'abord. — La suppression du sujet est courante, dans la syntaxe du XVI^e^ siècle, à toutes les personnes et à tous les nombres.
7 Vous serez en reste avec moi, et l'affaire sera encore avantageuse pour vous.
8 *Une belle cedulle*, un bon billet.
9 *Loz*, gloire.

Me pleigeront [1]. Je le pense si fermes,
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'ung des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye, ou que je soys trompeur;
Mais il faict bon asseurer [2] ce qu'on preste.
Brief, vostre paye (ainsi que je l'arreste)
Est aussi seure, advenant mon trespas,
Comme advenant que je ne meure pas.
Advisez donc : si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir;
Car puis un peu [3], j'ay basty à Clement,
Là où j'ay faict un grand desboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loing :
Tout tumbera, qui n'en aura le soing.
Voila le poinct principal de ma lettre,
Vous sçavez tout, il n'y faut plus rien mettre;
Rien mettre, las! certes, et si [4] feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : O roy amoureux des Neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc [5] couronné,
Dieu tout puissant te doint pour t'estrener [6]
Les quatre coings du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour aultant, que sur tous en es digne.

(*Épîtres.*)

---

[1] *Pleiger*, encore employé par la Fontaine, se porter caution, devant le plaid ou tribunal. — Ces princes sont Jean, cardinal de Lorraine, et Claude de Lorraine, duc de Guise.

[2] Prendre des garanties pour.

[3] Depuis peu. — C'est une plaisanterie que cette allusion à des terres et à des bâtiments imaginaires.

[4] Et pourtant j'y ajouterai quelque chose.

[5] *Onc*, jamais.

[6] *Estrener*, étrenner, combler.

RONSARD

(1524-1585.)

Ronsard, le chef de la Pléiade, est le poète dont les ouvrages sont le plus conformes à l'esprit qui anima cette école et aux principes pour la défense desquels elle combattit. Ronsard alla même jusqu'à des exagérations ridicules. Toutefois son œuvre est loin de mériter le dédain dont l'accable Boileau. Son poème de la *Franciade* est d'une lecture rebutante; mais dans ses *Élégies*, ses *Églogues*, ses *Hymnes*, ses *Sonnets*, son *Discours des misères du temps*, il fait preuve de grandes qualités poétiques; il a le don de peindre et d'exprimer vivement et d'une façon originale; de plus, un grand nombre de ses pièces sont empreintes d'un sentiment profond et délicat. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Contre les bûcherons de la forêt de Gastine [1].

Les bûcherons ne détruisent pas seulement les forêts, ils tuent les divinités qui les habitent. Ce sont des ingrats : ils abattent les chênes, leurs pères nourriciers. Malheur à qui compte sur la reconnaissance ! Mais tout doit périr, ou plutôt changer de forme.

Escoute, bucheron, arreste un peu le bras;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce[2]?
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?
Forest, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumière...
Tout deviendra muet, Echo sera sans vois;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue[3],
Tu sentiras le soc, le coutre [4] et la charrue;

1 Cette forêt était située dans le Poitou.

2 Croyance païenne que Ronsard fait revivre, dans son amour de l'antiquité.

3 Suivant et reproduisant les mouvements du feuillage lui-même, ou peut-être se déplaçant avec le soleil.

4 Le couteau placé en avant du soc.

Tu perdras ton silence, et haletans d'effroy
Ny satyres ny pans ne viendront plus chez toy.
Adieu, vieille forest, le jouet de zephyre,
Où premier[1] j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner;
Où premier, admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope[2],
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le desdain[3] des passans alterez,
Qui, bruslez en l'esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers[4] et leur disent injures.
Adieu, chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Jupiter, germes dodonéens[5],
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre;
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sçeu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers[6].
Que l'homme est malheureux, qui au monde se fie!
O dieux, que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira[7]!
De Tempé la valée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne;
Neptune quelquefois[8] de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd[9].

(*Élégies.*)

---

1 Adverbe : pour la première fois.
2 *Trope*, troupe des neuf muses.
3 Objet du dédain.
4 Ce mot est ici de deux syllabes.
5 La forêt de Dodone, en Épire, renfermait des chênes célèbres.
6 Les glands, d'après la tradition grecque, ont été l'un des aliments de l'homme aux premiers âges.
7 Elle quittera sa première forme pour en revêtir une autre.
8 Quelque jour.
9 Expression concise d'un grand principe scientifique, auquel le caractère

Les docteurs orgueilleux.

Comment oserions-nous sonder les mystères de la religion, nous qui ne connaissons même pas les objets qui nous environnent? On dirait que les docteurs calvinistes tiennent en leurs mains la clef du ciel. Le libre examen abuse leur raison, bouleverse les États, favorise le vice et ruine la vertu.

Comment pourrions nous bien avec nos petits yeux
Cognoistre clairement les mysteres des cieux,
Quand nous ne sçavons pas regir nos Republicques[1],
Ny mesmes gouverner nos choses domesticques?
Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez?
Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos piez?
Toutefois les docteurs de ces sectes nouvelles,
Comme si l'Esprit Sainct avoit usé ses ailes
A s'appuyer sur eux[2], comme s'ils avoient eu
Du ciel dru et menu[3] mille langues de feu,
Et comme s'ils avoient (ainsi que dit la Fable
De Minos) banqueté des hauts Dieux à la table[4],
Sans que honte et vergongne en leur cœur trouve lieu,
Parlent profondement des mysteres de Dieu;
Ils sont ses conseillers, ils sont ses secretaires,
Ils sçavent ses advis, ils sçavent ses affaires,
Ils ont la clef du ciel et y entrent tous seuls,
Ou qui veut y entrer il faut parler à eux[5].
Les autres ne sont rien sinon de grosses bestes,
Gros chapperons[6] fourrez, grosses et lourdes testes.
Sainct Ambrois, Sainct Hierosme et les autres docteurs
N'estoient que des resveurs, des fols et des menteurs...
O Seigneur, tu devrois, pour chose nécessaire[7],

---

général du morceau donne en même temps une portée philosophique. — L'amour de la nature et le sentiment de ses beautés qui anime cette élégie inspira aussi Mme de Sévigné, lorsqu'elle déplore le massacre des beaux ombrages du Buron sacrifiés par son fils : « Je fus hier au Buron... » Lettre du 27 mai 1680.

1 Sens étymologique du mot : la Chose publique, un État quelconque.
2 A planer au-dessus d'eux. Le poète, par ironie, a exagéré l'expression.
3 *Dru et menu*, expression adverbiale, d'une façon serrée et menue.
4 Mélange bizarre des souvenirs païens avec les croyances religieuses.
5 Vers ironiques et spirituels.
6 Le chaperon était la coiffure des docteurs.
7 Comme une chose nécessaire.

Mettre l'opinion [1] aux talons, et la faire
Loin du chef demeurer, et non pas l'apposer
Si près de la raison, à fin de l'abuser,
Comme un meschant voisin qui abuse à toute heure
Celuy qui par fortune auprès de luy demeure.
Ce monstre, qui se coule en nos cerveaux, après [2]
Va gaignant la raison, laquelle habite auprès,
Et alors toute chose en l'homme est desbordee,
Quand par l'opinion la raison est guidee.
La seule opinion faict les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renverse les grandes villes,
Les couronnes des Roys, les polices civiles [3];
Et, après que le peuple est sous elle abatu,
Lors le vice et l'erreur surmontent la vertu.

(*Discours des Misères du temps.*)

DU BELLAY

(1524-1560.)

Du Bellay, auteur du manifeste de la Pléiade : *Défense et Illustration de la langue française,* a laissé des poésies où il essaye d'appliquer les théories dont il s'était fait le propagateur. Les plus remarquables sont des sonnets, réunis dans un recueil ayant pour titre : *Regrets.* Il composa aussi des *Hymnes,* des *Odes,* des *Élégies* et les *Antiquités de Rome.* (V. *Précis d'hist. litt.*)

La vieillesse de Rome.

Qui a veu quelquefois un grand chesne esseiché [4],
Qui pour son ornement quelque trophee [5] porte,
Lever encor au ciel sa vieille teste morte,
Dont le pied fermement n'est en terre fiché,

---

1 L'*opinion*, le libre examen.
2 Dans la suite.
3 Les institutions, les règlements, les constitutions des États.
4 Desséché.
5 Ce mot est ici de trois syllabes, faute d'élision.

Mais qui dessus le champ plus qu'à demy panché
Monstre ses bras tous nuds et sa racine torte[1],
Et sans fueille umbrageux de son poids se supporte
Sur son tronc noüailleux en cent lieux esbranché :
Et bien qu'au premier vent il doive sa ruine[2],
Et maint jeune à l'entour ait ferme la racine,
Du devoir populaire estre seul reveré[3] :
Qui tel chesne a peu voir, qu'il imagine encores,
Comme entre les citez qui plus florissent ores[4],
Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré.

(*Regrets.*)

Sur lui-même.

Esperez-vous que la postérité
Doyve, mes vers, pour tout jamais vous lire?
Esperez-vous que l'œuvre d'une lyre
Puisse acquerir telle immortalité?

Si sous le ciel fust[5] quelque eternité,
Les monuments que je vous ay fait dire,
Non en papier, mais en marbre et porphyre,
Eussent gardé leur vive antiquité[6].

Ne laisse pas toutefois de sonner,
Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner;
Car, si le temps ta gloire ne desrobe[7],

Vanter te peux, quelque bas[8] que tu sois,
D'avoir chanté, le premier des François,
L'antique honneur du peuple à longue robbe[9].

(*Regrets.*)

---

1 *Torte,* tordue. — *Fueille umbrageux :* le mot feuille était encore du masculin au XVI^e^ siècle.

2 Bien qu'il doive tomber au premier vent.

3 Seul arbre objet du respect populaire.

4 Aujourd'hui.

5 S'il y avait sous le ciel quelque chose de durable.

6 Une confiance naïve et orgueilleuse en leur œuvre et en sa durée aveugle volontiers les membres de la *Pléiade.* — On peut en dire autant de Malherbe : « Ce que Malherbe écrit dure éternellement, » de Corneille, de Lamartine, de V. Hugo et de bien d'autres poètes.

7 Si le temps ne réduit pas à néant sa gloire.

8 Modeste, humble.

9 Des Romains, vêtus de la toge.

REMY BELLEAU

(1528-1577.)

Remy Belleau faisait partie de la Pléiade. Il composa des *Bergeries*, traduisit les *Odes* d'Anacréon, les *Phénomènes* d'Aratus, le *Cantique des cantiques* et l'*Ecclésiaste*.

Avril.

Le printemps embellit les bois, féconde les vergers, émaille les prés de mille couleurs, embaume la terre et l'air de senteurs exquises, ramène les hirondelles de leur exil et donne aux fleurs de nouvelles parures. Alors, les oiseaux recommencent leurs chants mélodieux; les abeilles leurs cueillettes délicieuses, et les fruits mûrissent.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois,
Avril, la douce esperance
Des fruicts, qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des pres verds,
Jaunes, pers[1],
Qui, d'une humeur bigarree[2],
Emaillent de mille fleurs
De couleurs
La parure diapree;

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la Nature, desserre[3]
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embasmant l'air et la terre.

---

1 *Pers*, de couleur mixte, entre le vert et le bleu. Ce terme a vieilli.
2 *Bigarrée*, capricieuse, changeante.
3 *Desserre*, laisse échapper.

Avril, la grace et le ris
De Cypris [1],
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine;

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retire [2] ses passágeres,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messageres.

L'aubespine, et l'aiglantin [3],
Et le thym,
L'œillet, le lys et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes escloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe [4], dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Fretillards,
Au doux chant de son ramage.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Volleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent [5] en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraischeurs,
Ses fruicts meurs,

---

[1] Autre nom de Vénus, honorée dans l'île de Chypre. — [2] *Retire*, rappelle. — [3] L'*aiglantin*, l'églantine. — [4] Mot expressif, mais non exempt de recherche. — [5] *Ils mussent*, ils cachent. *Ils* représente le collectif *essaim*.

Et sa feconde rosee,
La manne et le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grace est arrosee.

Mais moy je donne ma vois
A ce mois
Qui prend le surnom[1] de Celle
Qui de l'escumeuse mer
Vit germer
Sa naissance maternelle[2].

(*Bergeries*, 1re journée.)

JODELLE

(1532-1573.)

Jodelle fut, dans la Pléiade, le réformateur du genre dramatique. Aux *Mystères* du moyen âge, il substitua des imitations de tragédies antiques, dans lesquelles il jouait lui-même, comme acteur, avec ses amis. La première de ces tragédies fut *Cléopâtre captive*, représentée en 1552, à l'hôtel de Reims, à Paris, devant Henri II et sa cour. Il en a laissé une seconde, *Didon*, et une comédie, *Eugène*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Imprécations de Didon.

Didon, reine de Carthage, touchée de l'infortune et du mérite d'Énée, prince troyen, lui offre son trône et sa main. Énée, docile à l'ordre des dieux, refuse et s'éloigne de Carthage. Didon, au désespoir, le charge de malédictions.

DIDON A ÉNÉE

Va, je ne te tiens[3] point! va, va, je ne replique
A ton propos, pipeur[4]; suy ta terre Italique[5].

---

1 Ovide ajoute au mois d'avril, consacré à Vénus, l'épithète de *Cythereius*.

2 « Il suffit, dit Sainte-Beuve, de jeter les yeux sur ce petit tableau étincelant pour sentir quel vernis neuf et moderne la réforme de Ronsard avait répandu sur la langue poétique. » On s'étonne à bon droit que ce rythme pétillant n'ait pas trouvé grâce devant Malherbe.

3 *Tiens*, retiens.

4 Je ne m'oppose pas à ton dessein, trompeur.

5 Pars, marche à la poursuite de l'Italie.

J'espere bien en fin (si les bons dieux, au moins,
Me peuvent estre ensemble et vengeurs et tesmoins)
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice
Que le juste Destin garde à ton injustice.
Assez tost un malheur se fait à nous sentir;
Mais, las! toujours trop tard se sent un repentir.
Quelque isle plus barbare où les flots equitables
Te porteront en proye aux tigres, tes semblables,
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher,
Contre lequel les flots te viendront attacher,
Ou le fons de ta nef[1], après qu'un trait de foudre
Aura ton mas, ta voile et ton chef mis en poudre,
Sera ta sepulture, et mesmes en mourant,
Mon nom entre tes dents on t'orra[2] murmurant,
Nommant Didon, Didon, et lors, toujours presente,
D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,
Comme si de Megere[3] on m'avoit fait la sœur,
J'engraveray ton tort[4] dans ton parjure cœur :
Car, quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
Par tout devant tes yeux se roidira mon ombre
Tu me tourmentes : mais, en l'effroyable trouble
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
Le loyer[5] de mes maux. La peine est bien plus grande
Qui voit[6] sans fin son fait : telle je la demande;
Et si les dieux du ciel ne m'en faisoient raison,
J'esmouvrois, j'esmouvrois l'infernale maison[7].
Mon deuil n'a point de fin : une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

(*Didon se sacrifiant*, acte II.)

---

1 Ou le fond de ton vaisseau.
2 *On t'orra*, on t'entendra.
3 De Mégère et des autres Furies.
4 *J'engraveray ton tort*, je graverai ta faute.
5 Le *loyer*, le payement.
6 *Qui voit* : pour celui qui voit son supplice sans fin.
7 Les dieux des enfers.

BAÏF

(1532 - 1590.)

J.-A. de Baïf fut l'un des plus hardis de la Pléiade dans ses tentatives de réforme. Il voulut introduire dans la langue française les comparatifs et les superlatifs latins, et dans la versification, les mètres grecs et latins, ce qui nécessitait aussi une orthographe nouvelle. Les essais dans cette voie sont oubliés aujourd'hui. Toutefois son souvenir vit encore dans des *Poèmes*, des *Jeux*, des *Passetemps*, des poésies moins savantes qui unissent la fraîcheur à l'élégance, et dans une traduction de l'*Antigone* de Sophocle et des comédies de Plaute. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Condamnation d'Antigone.

Antigone a inhumé son frère Polynice, que le roi de Thèbes, Créon, avait défendu d'ensevelir, parce qu'il était mort en portant les armes contre sa patrie. Elle paraît dans cette scène en face de Créon, dont, par devoir, elle a enfreint la défense.

CRÉON, ANTIGONE

CRÉON

Toy, toy, qui tiens penchant la teste contre bas [1]
Dy, le confesses-tu ou nies[2]-tu le cas?

ANTIGONE

J'avoue l'avoir fait et je ne le vous nie

CRÉON

Quant est de toy [3], va t'en où tu auras envie
Absoust de ce forfait. Toy [4] qui as fait l'offence,
Dy moi sans délaier[5], sçavois-tu la deffence?

ANTIGONE

Ouy [6], je la sçavois et chacun comme moy.

---

[1] *Contre bas*, vers le sol.

[2] *Nies* compte dans ce vers pour deux syllabes, de même qu'*avoue* compte pour trois dans le suivant.

[3] Ceci s'adresse au garde qui a arrêté Antigone, et que l'on avait d'abord accusé.

[4] *Toy*, Antigone.

[5] *Sans délaier*, sans délai, sans tarder.

[6] *Ouy*, deux syllabes.

CRÉON

Et tu as bien osé faire contre la loy.

ANTIGONE

Aussy n'étoit-ce pas une loy, ni donnée
Des dieux, ni saintement des hommes ordonnée.
Et je ne pensoy pas que tes loix peussent tant [1],
Que toy homme mortel tu vinses abatant
Les saintes loix des dieux, qui ne sont seulement
Pour durer aujourd'huy, mais eternellement.
Et pour les bien garder j'ay mieux aimé mourir
Que, ne les gardant point, leur courrous encourir;
Et m'a semblé meilleur leur rendre obéissance
Que de creindre un mortel qui a moins de puissance.
Or si davant [2] le temps me faut quitter la vie,
Je le comte pour rien [3], n'ayant de vivre envie;
Car qui, ainsi que moy, vit en beaucoup de maux,
Que perd-il en mourant sinon mille travaux [4]?
Aussi ce ne m'est pas une grande douleur
De mourir, pour sortir hors d'un si grand malheur;
Mais ce m'ust bien été un plus grand deconfort [5],
Si, sans point l'inhumer, j'usse laissé le mort,
Duquel j'étois la sœur, fille de mesme mere :
Mais, l'ayant fait, la mort ne me peut estre amere.
Or si tu dis que j'ay follement fait l'offence,
Encor plus follement tu as fait la deffence [6].

(*Les Jeux : Antigone.*)

---

1 *Peussent tant*, eussent tant d'autorité.
2 *Davant le temps*, avant l'âge ordinaire de la mort, la vieillesse.
3 *Je le comte pour rien*, cela ne me touche pas.
4 *Travaux*, chagrins, épreuves douloureuses.
5 *Déconfort*, désespoir.
6 Antigone est enterrée vivante dans une caverne.

GARNIER

(1534-1590.)

Robert Garnier fit faire un grand pas à l'art dramatique en France. Comme Jodelle, il imite l'antiquité, mais il sacrifie moins l'action aux développements oratoires; il a le sentiment des situations dramatiques et du pathétique. Ses pièces sont au nombre de huit : *Porcie, Hippolyte, Cornélie, Marc-Antoine, la Troade, Antigone, Bradamante,* tragi-comédie empruntée au *Roland furieux* de l'Arioste, et enfin les *Juives.*

La captivité de Babylone.

Impossible aux Juifs de chanter sur la terre étrangère; trop de malheurs affligent leur nation! La mort seule peut mettre fin à la tristesse qui les accable au souvenir de Sion. Que leurs enfants les abandonnent, que leur langue s'attache à leur palais si jamais ils oublient Jérusalem.

CHŒUR DES JUIVES

Comment veut-on que maintenant
Si desolees,
Nous allions la flute entonnant
Dans ces valees?

Que le luth, touché de nos dois,
Et la cithare,
Facent resonner de leurs vois
Un ciel barbare[1]?

Que la harpe, de qui le son
Tousjours lamente,
Assemble avec nostre chanson
Sa voix dolente?

Trop nous donnent d'affliction
Nos maux publiques[2],
Pour vous reciter de Sion
Les saints cantiques.

[1] *Barbare,* étranger, d'après l'acception grecque du mot.
[2] Les maux qui affligent notre nation.

Hélas! tout souspire entre nous,
Tout y larmoye :
Comment donc en attendez-vous
Un chant de joye?

Nostre ame n'a plus de chanter
Envie aucune,
Mais bien de plaindre et lamenter[1]
Nostre infortune...

Las! il n'y a que la mort,
Que la mort dure,
Qui mette fin au deconfort[2]
Qui nous torture.

Que si son javelot mortel
Ne nous delivre,
Au dueil[3] d'un tourment eternel
Nous faudra vivre.

Car helas qui se contiendra[4]
De faire plainte,
Lors que de toy nous souviendra,
Montagne sainte!

Or tandis[5] qu'en son corps sera
Nostre ame enclose,
Israël jamais n'oublira
Si chère chose.

Nos enfants nous soient desormais
En oubliance,
Si de toy nous perdons jamais
La souvenance.

Nostre langue tienne au gosier,
Et notre dextre[6]
Pour les instruments manier
Ne soit adextre.

---

[1] Sens actif : déplorer. — [2] *Déconfort*. douleur. — [3] *Au dueil*, dans le deuil, douleur. — [4] *Qui se contiendra*, qui se retiendra. — [5] *Tandis que*. tant que. [6] *Dextre*, droite ; *adextre*. adroite.

Que toujours notre nation
Serve captive,
Si jamais j'oublie Sion
Tant que je vive [1].

(*Les Juifves*, acte III.)

L'argent.

Bradamante, fille du duc Aymon et de Béatrix, sa femme, a été demandée en mariage par le prince de Grèce, qui la prendra sans dot.

AYMON, BÉATRIX

AYMON

Ce nous est toutefois un notable avantage
De ne bailler un sou pour elle en mariage.
Mesmement aujourd'hui qu'il n'y a point d'amour,
Et qu'on ne fait sinon aux richesses la cour,
La grace, la beauté, la vertu, le lignage
Ne sont non plus prisez qu'une pomme sauvage.
On ne veut que l'argent; un mariage est saint,
Est sortable et bien faict, quand l'argent est estreint [2].
O malheureux poison!

BEATRIX

Et qu'y sçauriez-vous faire?
Faut-il pour cela que vous [3] mettiez en colere?
C'est le temps du jourd'hui.

AYMON

C'est un siecle maudit.

BEATRIX

Mais c'est un siecle d'or, comme le monde vit;
On a tout, on fait tout pour ce metal estrange;
On est homme de bien, on merite louange,
On a des dignitez, des charges, des estats;
Au contraire, sans luy, de vous on ne fait cas [4].

---

1 Subjonctif équivalent au futur.

2 Quand on tient l'argent.

3 Ce *vous* est le régime; il y a ellipse du sujet, chose fréquente dans l'ancienne langue française et encore au XVI[e] siècle.

4 « La vertu sans argent est un meuble inutile. » BOILEAU.

Il est vray; mais j'ay veu, au temps de ma jeunesse,
Qu'on ne se gesnoit tant qu'on fait pour la richesse.
Alors vrayment, alors on ne prisoit sinon
Ceux qui s'estoient acquis un vertueux renom,
Qui estoient genereux, qui monstroient leur vaillance
A combattre à l'espee, à combattre à la lance.
On n'estoit de richesse, ains de l'honneur espris;
Ceux qui se marioient ne regardoient au prix.
Le bon temps que c'estoit!...

(*Bradamante,* acte II, sc. I.)

PASSERAT

(1534-1602.)

Passerat, poète en latin et en français, fut professeur au collège de France. Il collabora à la *Satire Ménippée,* qu'il égaya de ses vers pleins de verve et de malice.

Contre les Espagnols. (*Sonnet.*)

Les ligueurs avaient appelé les Espagnols à leur secours contre Henri IV, qui assiégeait Paris (1590). Quatre ans après, ils battaient en retraite devant le roi de France.

Mais où est maintenant ceste puissante armee [1],
Qui sembloit en venant tous les dieux menacer?
Et qui se promettoit de rompre et terrasser
La noblesse françoise avec son prince armee?

Ce superbe appareil s'en retourne en fumee,
Et ce duc qui pensoit tout le monde embraser,
Est contraint, sans rien faire, en Flandre rebrosser [2];
Il a perdu ses gens, son temps, sa renommee.

Henry, nostre grand roy, comme un veneur le suit,
Le presse, le talonne; et le renard s'enfuit,
Le menton contre terre, honteux, despit [3] et blesme.

---

[1] L'armée, commandée par le duc de Parme. — [2] *Rebrosser,* rebrousser (chemin). — [3] *Despit,* adjectif, dépité.

Espagnols, apprenés que jamais estranger
N'attaque le François qu'avec perte et danger :
Le François ne se vainc que par le François mesme.

Larmes et rires.

Pleurés, mauvais François, la Ligue est trespassee ;
Riés tous, bons François, la tempeste est passee.
Quand le Roy est entré, les Seize sont sortis,
Et les feus de la guerre ont été amortis.
France se va remettre en paix et en concorde ;
Pendés vous, Espagnols, nous fournirons la corde.

Contre les Allemands et leurs reîtres [1].

Sommation est faite aux Allemands, autres alliés de la ligue, de sortir de France au plus vite, sous peine d'être battus, désarmés et jetés dans le Rhin.

Empistolés [2] au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchés point d'ici :
C'est le sejour des Filles de Memoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire [3] ;
De par Bacchus, dont suivés les guidons,
Qu'alliés ailleurs combattre les pardons [4].
Volés ailleurs, Messieurs les heretiques :
Icy n'y a ne chappes ne reliques.
Les oiseaux peints [5] vous disent en leurs chants :
Retirés vous, ne touchés à ces champs ;
A Mars n'est point ceste terre sacree,
Ains à Phœbus qui souvent s'y recree.
N'y gastés rien et ne vous y joués ;
Tous vos chevaus deviendroient encloués [6] ;

---

1 *Reîtres* ou *rêtres*, cavaliers allemands.

2 *Empistolés*, armés de pistolets, arme d'invention alors récente.

3 Livres dans lesquels les sorciers cherchaient des formules pour conjurer le démon. — Littré identifie *grimoire* avec *grammaire*.

4 Les *pardons*, les indulgences qui furent la première cause de la révolte de Luther.

5 *Peints*, au plumage nuancé de diverses couleurs.

6 *Encloués*, blessés par les clous de leurs fers.

Vos chariots, sans aisseüils [1] et sans roües,
Demeureroient versés parmi les boües.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriés le Roi à Montcontour [2],
Ou maudiriés vostre folle entreprise,
Rassiegeans Mets gardé du duc de Guyse :
Et en fuyant, batus et desarmés,
Boiriés de l'eau que si peu vous aimés.
Gardés vous donc d'entrer en ceste terre :
Ainsi jamais ne vous faille la guerre;
Ainsi jamais ne laissiés en repos
Le porc sallé, les verres et les pots :
Ainsi tousjours rouliés vous soubs la table,
Ainsi [3] tousjours couchiés vous à l'estable,
Vaincueurs de soif, et vaincus de sommeil,
Ensevelis en vin blanc et vermeil,
Sales et nuds, veautrés dedans quelque auge,
Comme un sanglier qui se souille en sa bauge.
Brief, tous souhaits vous puissent advenir,
Fors seulement d'en France revenir,
Qui n'a besoin, o estourneaux estranges [4],
De vostre main à faire ses vendanges.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

(1535-1607.)

Vauquelin de la Fresnaye fut l'un des derniers représentants de l'école de Ronsard, dans le temps même où commençait à s'exercer la réaction de Malherbe. Précepteur de Louis XIII, il exposa ses idées sur l'éducation dans son poème de l'*Institution du prince*. Il a écrit aussi des *Idylles*, des *Satires* et un *Art poétique*, où il se montre d'esprit moins étroit que Boileau dans ses appréciations du merveilleux chrétien opposé au merveilleux païen.

[1] *Aisseüils*, essieux.

[2] Où Henri III avait une première fois battu Coligny et ses renforts allemands.

[3] *Ainsi*, à cette condition; Passerat ne leur ménage pas ses souhaits.

[4] Il les traite d'*étourneaux* par allusion au goût prononcé de ces oiseaux pour le raisin, dont ils se soûlent comme les grives. — *Estranges*, étrangers.

Conseils à son fils Guillaume.

Vauquelin conseille à son fils, alors lieutenant général au bailliage de Caen, d'aimer Dieu, de garder sa foi et la pureté de son âme, d'éviter l'ingratitude, de supporter les défauts du prochain, de travailler en sa jeunesse à se faire une heureuse vieillesse, de se hâter d'avancer dans la vertu, car la vie passe rapidement.

Aime Dieu cependant, et marchant en sa crainte,
Garde que sa lumière en toy ne soit eteinte.
Elle te conduira par les obscurs detours
Où tu chemineras desormais tous les jours.
Car tousjours la jeunesse est la plus agreable,
Qui porte sur son front une douceur aimable,
Montrant par ses discours à chacun en tout lieu
Qu'en son ame est emprainte une image de Dieu,
Et qui, par des effects pleins d'un gentil [1] courage,
Fait gouster de bon fruict dès son apprentissage...
Qui sçait bien à part soy dans son cœur consulter,
Tousjours un saint conseil Dieu lui vient apporter.
Sur tout ne sois ingrat, c'est une tache infette [2],
Qui noircit la blancheur de l'ame la plus nette...
Endure [3] du malade, il a desja peut estre
Bien enduré de toy : son frère il faut connoistre.
Cheri les amitiez qui longues dureront,
Et les inimitiez qui bien tost finiront.
Mais on hait bien souvent les hommes qu'on offense :
Et souvent le bien fait de mal se recompense.
Mais qui ferme se tient au roc de la vertu
Du courrous orageux n'est jamais abatu...
Travaille en tes beaux ans, en tes ans plus parfaits,
Pour porter plus content de tes vieux ans le fais.
Travaille à t'elever aux vertus excellentes :
Les ans coulent tousjours comme les eaux coulantes [4],

---

1 *Gentil* (du lat. *gens*, race, famille), noble, généreux.
2 *Infette*, infecte ; l'emploi de cet adjectif dans un sens moral est déjà ancien.
3 *Endure*, sois patient avec le malade.
4 Métaphore gracieuse qui termine heureusement cette énumération de préceptes moraux, dont l'expression a quelque chose d'original et de neuf.

Comme apres la saison tant de fruicts plantureux
Perdent en pourrissant tous leurs gousts savoureux;
L'age premier se passe : et la vieillesse blanche
Long temps apres les fruicts ne demeure en la branche.

(*Satyres françoises*, livre IV[1].)

La tragédie chrétienne.

Quel plaisir de voir nos poëtes traiter des sujets bibliques et chrétiens selon les formes et les procédés de la tragédie antique. — L'idée était nouvelle et heureuse. Elle fut d'ailleurs mise à exécution par quelques auteurs du XVI[e] siècle et, au XVII[e], par Corneille et Racine. Toutefois les pièces conçues selon cette poétique furent toujours assez froidement accueillies sur notre théâtre.

Hé! quel plaisir seroit-ce à cette heure de voir
Nos poëtes chrestiens les façons recevoir
Du tragique ancien[2]? Et voir à nos misteres
Les payens asservis sous les loix salutaires
De nos saints et martyrs, et du vieux testament
Voir une tragedie extraite proprement?
Et voir representer aux festes de village,
Aux festes de la ville en quelque eschevinage,
Au saint d'une parroisse, en quelque belle nuit
De Noel, où naissant un beau soleil reluit,
Au lieu d'une Andromede au rocher attachee
Et d'un Persé qui l'a de ses fers relachee[3],
Un Saint George venir bien armé, bien monté,
La lance à son arrest, l'espee à son costé,
Assaillir le dragon, qui venoit effroyable
Goulument devorer une vierge agréable,
Que pour le bien commun on venoit d'amener?
O belle catastrophe! on la voit retourner
Sauve avec tout le peuple! Et quand moins on y pense
Le diable estre vaincu de la simple innocence!
Ou voir un Abraham, sa foy, l'ange et son fils!

1 Ce livre contient dix pièces, épîtres plutôt que satires, adressées par Vauquelin à ses enfants : Jérôme, François, Nicolas, Jean-Jacques, Charles et Guillaume.
2 *Du tragique ancien*, de la tragédie ancienne.
3 Délivrée de ses chaînes.

Voir Joseph retrouvé, les peuples deconfis [1]
Par le pasteur guerrier, qui, vainqueur d'une fonde [2],
Montre de Dieu les faits admirables au monde!

(*L'Art poétique françois*, livre III.)

DU BARTAS

(1544-1590.)

Du Bartas fut un des poètes les plus en vogue au XVI[e] siècle. Son poème: la *Semaine* ou la *Création du monde* (1578), fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Il renferme de beaux vers, le sentiment et l'inspiration en sont élevés; mais des excès ridicules dans l'application des théories de Ronsard, des recherches puériles dans l'harmonie des mots, le déparent trop souvent.

Dieu contemple l'œuvre de la création.

Quand l'artiste a produit un chef-d'œuvre, il se délasse à le considérer longuement. L'artiste par excellence fit de même : après avoir tiré l'univers du néant, il cessa de créer, et, contemplant son ouvrage, il le trouva parfait et l'aima, surtout à cause de l'homme, qui est sa créature préférée.

Le peintre qui, tirant [3] un divers paysage,
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui, d'un las pinceau, sur son docte pourtraict [4]
A pour s'éterniser donné le dernier trait,
Oublie [5] ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient tousjours ses yeux collez sur son ouvrage.
Il regarde tantost par un pré sauteler
Un aigneau, qui, tousjours muet, semble besler;
Il contemple tantost les arbres d'un bocage,
Ore [6] le ventre creux d'une grotte sauvage,

---

1 *Deconfis*, vaincus. Au vers suivant, ce *pasteur guerrier*, c'est David.
2 *D'une fonde*, au moyen d'une fronde.
3 *Tirant*, peignant.
4 *Pourtraict* ne signifie ici que peinture, tableau.
5 *Oublie*, trois syllabes, par défaut d'élision.
6 *Ore*, tantôt. — Étymologiquement, *heure* (lat. *horam*, fr. *ore* ou *hore*, puis *heure*). Plus loin on trouvera *or*, mis pour *ore*, *ores*.

Ore un petit sentier, ore un chemin batu.
Ore un pain baise-nue [1], ore un chesne abatu.
Icy, par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé, moitié de mousse verte,
Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
A flots entrecoupez precipite son eau :
Et qui, courant apres, or' sus, or' sous la terre,
Humecte, divisé, les quarreaux d'un parterre...
Icy, deux bœufs suans, de leurs cols harassez,
Le coutre [2] fend-gueret traînent à pas forcez.
Icy, la pastourelle à travers une plaine,
A l'ombre, d'un pas lent son gras troupeau rameine ;
Cheminant, elle file, et à voir sa façon,
On diroit qu'elle entonne une douce chanson.
Un fleuve coule icy, là naist une fontaine;
Icy s'élève un mont, là s'abaisse une plaine ;
Icy fume un chasteau, là fume une cité;
Et là flotte une nef sur Neptune irrité.
Bref, l'art si vivement exprime la nature,
Que le peintre se perd en sa propre peinture :
N'en pouvant tirer [3] l'œil, d'autant qu'où plus avant [4]
Il contemple son œuvre, il se void plus sçavant.
Ainsi ce grand Ouvrier [5], dont la gloire fameuse [6]
J'esbauche du pinceau de ma grossière Muse,
Ayant ces jours passez, d'un soin non soucieux [7],
D'un labeur sans labeur, d'un travail gracieux,
Parfait de ce grand Tout l'infiny paysage,
Se repose ce jour, s'admire en son ouvrage,
Et son œil qui n'a point pour un temps autre objet,

---

1 *Baise-nue, fend-guérets*, etc. Mots composés, que du Bartas affectionne et dont il abuse comme épithètes.

2 *Le coutre*, pour désigner *la charrue* (métonymie, la partie pour le tout). Le coutre est le fer tranchant qui se trouve à l'avant de la charrue.

3 *Tirer*, détacher.

4 D'autant que plus il se plonge dans la contemplation de son œuvre.

5 *Ouvrier*, deux syllabes.

6 *Gloire* est le complément de *j'esbauche* qu'il précède : liberté de construction fréquente encore au XVI[e] siècle. — *Fameuse* se prononçait *famuse*. Aujourd'hui encore : *gageure, vergeure*.

7 *Non soucieux*, qui ne lui cause aucun souci ; n'altère en rien sa sérénité.

Reçoit l'esperé fruit d'un si brave[1] projet
(Si le begayement de ma froide eloquence
Peut parler des projets d'une si haute essence),
Il void ore comment la mer porte-vaisseaux
Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux.
Il void que d'autre part le Ciel ses ondes hume,
Sans que le tribut l'enfle, ou le feu le consume[2]...
Il œillade[3] tantost les champs passementez
Du cours entortillé des fleuves argentez.
Or il prend son plaisir à voir que quatre frères[4]
Soustiennent l'Univers par leurs efforts contraires;
Et comme[5] l'un par temps en l'autre se dissout,
Tant que de leur débat naist la paix de ce Tout;
Il s'égaye tantost à contempler la course
Des cieux glissant autour de la Croix[6] et de l'Ourse,
Et comme sans repos, or' sus, or' sous les eaux,
Par chemins tout divers ils guident leurs flambeaux.
Or il prend ses esbats à voir comme la flamme,
Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme;
Comme le corps glissant des non solides[7] airs
Peut porter tant d'oiseaux, de glaçons et de mers;
Comme l'eau, qui tousjours demande la descente,
Entre la terre et l'air se peut tenir en pente;
Comme l'autre element se maintient ocieux[8],
Sans dans l'eau s'enfondrer[9], ou sans se joindre aux cieux.
Or' son nez, à longs traits odore[10] une grand'plaine,
Où commence à flairer l'encens, la marjolaine,
La canelle, l'œillet, le nard, le rosmarin,
Le serpolet, la rose, et le baume, et le thin.

---

1 *Brave*, merveilleux, étonnant.
2 Ce tribut, sans le grossir, lui permet de résister à la chaleur des hautes régions, qui sans cela le consumerait.
3 *Œillade*, donne un coup d'œil à.
4 Ce sont les quatre éléments.
5 *Comme*, comment. — *Par temps*, parfois. — *Tant que*, si bien que.
6 *La Croix* du sud, constellation de l'hémisphère austral.
7 Ces épithètes négatives sont fréquentes dans la *Sepmaine*.
8 *Ocieux*, tranquille.
9 *S'enfondrer*, s'effondrer.
10 *Odore*, aspire les parfums. — *Flairer*, exhaler une odeur.

Son oreille or' se plaist de la mignarde noise [1]
Que le peuple volant par les forests desgoise [2] :
Car, bien que chaque oiseau, guidé d'un art sans art,
Dans les bois verdoyans tienne son chant à part [3],
Si n'ont-ils toutefois tous ensemble pour verbe
Que du Roy de ce Tout la louange superbe.
Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant,
En son œuvre n'oit [4] rien, rien ne void, rien ne sent,
Qui ne presche son los [5], où ne luise sa face,
Qui n'espande partout les odeurs de sa grace.
Mais, plus que tous encor, les humaines beautez
Tiennent du Tout-Puissant tous les sens arrestez :
L'homme est sa volupté, l'homme est son saint image,
Et pour l'amour de l'homme il aime son ouvrage.

(*Le septième jour de la Sepmaine.*)

DESPORTES

(1546-1606.)

Desportes appartient à l'école qui substitua l'imitation italienne à l'imitation antique. Avec la grâce et l'élégance, il introduisit aussi dans notre poésie l'affectation et la mignardise, ce que Malherbe ne put lui pardonner, et qu'il critiqua vivement dans le commentaire qu'il écrivit en marge des œuvres de son rival. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Tout lasse. (*Sonnet.*)

La vie est riante à son aurore, triste à son déclin; elle passe comme une vaine fumée, ne laissant que des repentirs au cœur des mondains.

La vie est une fleur espineuse et poignante [6],
Belle au lever du jour, seiche en son occident;

---

1 *Se plaît de*, se plaît à. — *Noise*, querelle, tapage.
2 *Desgoise*, tire de son gosier.
3 *Tienne son chant à part*, chante sa partie spéciale.
4 *N'oit*, n'entend, du verbe *oüir*, qui ne s'emploie guère plus qu'à l'infinitif.
5 *Los*, gloire, louange.
6 *Poignante*, de *poindre*, piquer.

C'est moins que de la neige en l'esté plus ardent [1],
C'est une nef rompue au fort de la tourmente.

L'heur [2] du monde n'est rien qu'une roue inconstante,
D'un labeur eternel montant ou descendant;
Honneur, plaisir, profict, les esprits desbordant [3],
Tout est vent, songe et nue et folie evidente.

Las! c'est dont [4] je me plains, moy qui voy commencer
Ma teste à se mesler [5] et mes jours se passer,
Dont j'ai mis les plus beaux en ces vaines fumées;

Et le fruit que je cueille, et que je voy sortir
Des heures de ma vie, helas! si mal semées,
C'est honte, ennuy, regret, dommage et repentir.

Vive l'audace! (*Élégie.*)

Il vaut mieux échouer pour avoir trop présumé de sa force que de réussir en suivant timidement les chemins battus.

Appelle qui voudra Phaëton miserable [6]
D'avoir trop entrepris, je l'estime loüable;
Car au moins il est cheut [7] un haut fait poursuivant,
Et par son trespas mesme il s'est rendu vivant :
J'aimeroy mieux courir à ma mort asseurée,
Poursuivant courageus une chose honorée,
Que lasche et bas de cœur mille biens recevoir
De ceux que le commun aisément peut avoir.
Mon esprit, nay [8] du ciel, au ciel toujours aspire,
Et ce que chacun craint, c'est ce que je désire.
L'honneur suit [9] les hazars, et l'homme audacieux

---

1 *Plus ardent*, le plus ardent, forme du superlatif encore employée au XVI[e] siècle.

2 *L'heur*, le sort, le destin, d'où *bon heur* et *mal heur*, devenus bonheur et malheur.

3 Ces soucis emplissent les esprits tout entiers.

4 *Dont*, de quoi. Cet emploi de *dont* est encore fréquent chez Corneille.

5 *A se mesler* de cheveux gris et blancs.

6 Phaéton, ayant voulu diriger le char du Soleil, trouva la mort dans cette entreprise audacieuse.

7 *Il est cheut*, il est tombé.

8 *Nay*, né du ciel.

9 *Suit*, accompagne; la gloire est attachée aux périls, aux hasards.

Par son malheur s'honore et se rend glorieux.
Le jeune enfant Icare en sert de témoignage,
Car si volant au ciel il perdit son plumage [1],
Touché des chauds rayons du céleste flambeau,
Le fameux ocean luy servit de tombeau,
Et depuis de son nom cette mer fut nommée :
Bien-heureux le malheur qui croist la renommée !

D'AUBIGNÉ

(1550-1630.)

Agrippa d'Aubigné, huguenot ardent, prit une grande part aux guerres civiles et aux disputes religieuses qui divisèrent son siècle. Au milieu de la vie la plus agitée, il trouva cependant le temps de composer un long poème, les *Tragiques*, divisé en sept livres, dans lequel il écrase, sous les traits de la satire, avec une énergie et un emportement dignes de Juvénal, les mœurs corrompues de ses contemporains. L'œuvre est belle, animée et grandiose, mais elle manque d'impartialité. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Contre les flatteurs.

On reproche à mes vers de respirer le carnage. Mais c'est de carnages, fruit de ce siècle, qu'il s'agit. Je ne déguise point la vérité. Princes, ne soyez pas les dupes des flatteurs; ils s'immiscent habilement dans vos affaires et vous trompent par leurs mensonges.

Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez
Ne sont rien que de meurtre et de sang estoffez [2],
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je luy responds : « Ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprens...

---

[1] Icare, fils de Dédale, retenu prisonnier par le roi Minos, s'enfuit avec son père au moyen d'ailes faites de plumes assemblées avec de la cire. Il s'approcha trop du Soleil; la cire se fondit, et le jeune imprudent tomba dans la mer Icarienne, partie de la mer Égée.

[2] *Estoffez*, formés, composés de.

Ce siecle autre en ses mœurs demande un autre style :
Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine desguiser ;
La main peut s'endormir, non l'ame reposer...
Mais où se trouvera qui à langue desclose[1],
Qui à fer esmoulu, à front descouvert, ose
Venir aux mains toucher, faire sentir aux grands
Combien ils sont petits, et foibles, et sanglants!
Des ordures des grands le poëte se rend sale,
Quand il peint en Cæsar un ord[2] Sardanapale,
Quand un traistre Sinon[3] pour sage est estimé,
Desguisant un Neron en Trajan bien aymé...
Flatteurs, je vous en veux; je commence par vous
A desploier les traicts de mon juste courroux,
Serpents qui, retirez de mortelles froidures,
Tirez de pauvreté, eslevez[4] des ordures
Dans le sein des plus grands, ne sentez leur chaleur
Plus tot, que vous picquez de venin sans douleur[5]
Celuy qui vous nourrit, celuy qui vous appuie :
Vipereaux, vous tuez qui vous donne la vie.
Princes, ne prestez pas le costé aux flatteurs :
Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs[6],
Ils ne prennent aucun que celuy qui se donne;
A peine de leurs lacqs voi je sauver personne;
Mesmes en les fuiant nous en sommes deceus,
Et, bien que repoussez, souvent ils sont receus.
Mais en ce temps infect tant vaut la menterie
Et tant a pris de pied l'enorme flatterie,
Que le flatteur honteux et qui flatte à demi
Faict son roy non demi, mais entier ennemi[7].

(*Les Tragiques*, II.)

---

1 *Desclose*, déchaînée, libre. — *Esmoulu*, aiguisé.

2 *Ord* ou *orde* (lat. *horridum*, sale), qui inspire de l'horreur, de la répulsion, infâme.

3 Sinon, dont la trahison livra la ville de Troie aux Grecs. (*Énéide*, liv. II.)

4 *Retirez*, *tirez*, *eslevez*, sont des participes passés.

5 *Sans douleur*, sans que la douleur l'avertisse de sa blessure.

6 *Questeurs*, chercheurs; ils ont le flair subtil.

7 Se fait de son roi un ennemi absolu.

L'enfer.

O enfants de ce siecle, o abusez mocqueurs,
Imployables [1] esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vray ce qu'ils ont pensé une fable [2] en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans mercy.
Vostre ame à sa mesure [3] enflera de soucy.
Qui vous consolera? L'amy qui se desole
Vous grincera les dents au lieu de la parole [4].
Les Saincts vous aymoient-ils? Un abysme est entr'eux [5];
Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.
Mais n'esperez-vous point fin à votre souffrance?
Poinct n'esclaire [6] aux Enfers l'aube de l'espérance!...
Transis, desesperez, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages le port.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veuë
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tuë.
Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir!
La mort morte [7] ne peut vous tüer, vous saisir,
Voulez-vous du poizon? En vain cest artifice!
Vous vous precipitez? en vain le precipice.
Courez au feu brusler? le feu vous gelera.
Noyez-vous? l'eau est feu, l'eau vous embrazera;
La peste n'aura plus de vous misericorde;
Estranglez-vous? en vain vous tordez une corde;
Criez apres l'Enfer? de l'Enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort.

(*Ibid.*, VII.)

---

1 *Imployables*, inflexibles.
2 Ce qu'ils ont tenu pour une fable.
3 *A sa mesure*, selon son mérite. — *Soucy*, douleur, tourment; le sens de ce mot s'est affaibli.
4 Au lieu de vous adresser la parole.
5 Entr'eux, et vous.
6 *N'esclaire*, ne luit. Ce vers exprime d'une façon poétique l'éternité des supplices de l'enfer.
7 *La mort morte* : la mort qui elle-même a été supprimée en enfer.

BERTAUT

(1552-1611.)

Bertaut, né à Caen, jouit d'une brillante situation à la cour de Henri IV. Ses vers sont délicats et gracieux, un peu froids cependant, ce qui explique l'opinion de Régnier traitant Bertaut de « poète trop sage ». (V. *Précis d'hist. litt.*)

Complainte sur la mort du feu roy.

Henri III, assassiné le 1er août 1859, par Jacques Clément, sous les murs de Paris qu'il assiégeait.

Ah! bourreau desloyal, sentis-tu point trembler
Tes sacrileges mains, et ton sang se troubler
En tirant le couteau dont le fer detestable
S'apprestoit au hazard[1] d'un coup si lamentable?
Ton front à tout le moins pallit il point d'effroy
Te sentant de ta main meurtrir[2] ton propre roy,
De qui la seule image en ta memoire empreinte
Devoit remplir ton cœur de respect et de crainte?
Qu'esperoit ta fureur? que t'en promettois-tu?
Quoy! le thrône des loix[3] par la guerre abatu
S'alloit-il relever par ceste mort cruelle,
Et faire naistre en France une paix eternelle?
Quoy! l'amour de la foy, dont ton habit menteur
Te monstroit par dehors d'estre ardant zelateur[4],
Trouvoit-elle[5] en celuy que ta brute ignorance
Voüoit pour successeur au sceptre de la France,
Plus de desir de voir son empire fleurir
Qu'en celuy que ton bras alloit faire mourir,

---

1 *Au hazard*, au risque. Le fanatisme l'aveugle sur l'horreur de son crime et le danger auquel il s'expose.

2 *Meurtrir*, tuer. Ce mot ne signifie plus que blesser, contusionner.

3 *Le thrône des loix*, le pouvoir, l'autorité des lois.

4 Tournure inusitée aujourd'hui : te montrait par le dehors comme un ardent zélateur.

5 *Amour* est encore du féminin au pluriel, en poésie.

Prince qui constamment l'avoit tousiours suivie,
Et cent fois pour sa gloire abandonné sa vie?...
Et toi [1], valeureux roy, la terreur des mutins,
La gloire de nos ans et l'heur de nos destins ;
Prince à qui le grand roy que ce plomb environne [2]
En mourant resigna son sceptre et sa couronne,
Lors que ton bras armé de fer et de valeur
Aura conduit tes pas triomphans du malheur
Dans ces rebelles murs où sans peur de tes armes
Par mille feux de joye on se rit de nos larmes,
Autant que te sont chers, autant qu'ont de pouvoir
Dessus toy ton honneur, ton salut, ton devoir
Puny ce parricide, et dessus les coupables
Lance de ta rigueur les traits plus redoutables [3],
Tant que mesmes les morts deuz à ce chastiment
En fremissent de crainte au fond du monument [4],
Chasse alors de ton cœur ceste illustre clemence
Que l'on dit y reluire avec tant d'eminence.
Estre ici trop clement ce seroit cruauté,
Pense qu'aux rois trop bons nuit souvent leur bonté,
Que souvent le pardon les injures convie [5],
Que punir ce forfait c'est asseurer ta vie.
Souvien toy des propos que tu tins en pleurant
A ce genereux prince, alors que, lui jurant
D'user à le vanger le fil de ton espee,
Tu lui baisois la main de tes larmes trampée.
Qu'à l'heure [6] tout sanglant il s'offre devant toy
Te demandant vangeance, et conjurant ta foy
De joindre en un mesme acte aussi saint que severe
A l'equité d'un roy la piété d'un frere.

1 Henri IV.
2 Qu'enferme maintenant un cercueil de plomb.
3 *Plus redoutables*, les plus redoutables.
4 *Du monument*, du tombeau.
5 *Convie*, appelle, provoque. Ce verbe n'admet plus pour complément direct qu'un nom de personne.
6 *A l'heure*, en ce moment.

SEIZIÈME SIÈCLE : PROSE

CHRONIQUE DE BAYARD

La *Chronique de Bayard* est une biographie pleine de détails intéressants sur la vie du « chevalier sans peur et sans reproche », mais ne renfermant que de rares éclaircissements sur les événements historiques auxquels fut mêlé le héros. Son auteur, le secrétaire de Bayard, par une modestie admirable autant que rare, s'est dissimulé sous le pseudonyme de « Loyal Serviteur ». (V. *Précis d'hist. litt.*)

Comment le bon chevalier fut tué d'un coup d'artillerie.

L'amiral de Bonnivet, vaincu à Rebecco (en Lombardie), battit en retraite sur la Sésia, où il fut blessé, ainsi que le seigneur de Vandemont, et où périt Bayard, les reins brisés par un coup d'arquebuse.

Quelque peu de temps après cette retraicte de Rebec, le seigneur admiral, cognoissant son camp admoindrir de jour en jour, tant par faulte de vivres que de[1] maladie qui couroit parmi ses gens, tint conseil avecques les cappitaines, où pour le mieulx fut délibéré qu'on se retireroit, et ordonna ses batailles[2], où en l'arrière garde, comme tousjours estoit sa coutume aux retraictes, demoura le bon chevalier. Les Espaignolz les suivirent de jour en jour, et marchoient en belle bataille après les François, et souvent s'escarmouchoient; mais quand venoit[3] à charger, tousjours trouvoient en barbe le bon chevalier avecques quelque nombre de gens d'armes, qui leur monstroit ung visage si asseuré qu'il les faisoit demourer tout coy[4], et menu[5] et souvent les

---

1 *De*, par suite de.

2 *Ses batailles*, ses bataillons. Ce mot signifiait primitivement « troupe en ordre de marche ou de combat »; de là le sens « d'ordre de bataille. »

3 Impersonnel, quand on en venait à.

4 *Coy*, immobiles. — Signifie aussi *silencieux*.

5 *Et menu*, et beaucoup, et vivement. A rapprocher de la locution adverbiale *et dru et menu*, et fort et beaucoup.

rembarroit dedans leur grosse troppe[1]. Ilz gectèrent aux deux esles d'ung grant chemin force hacquebutiers et hacquebouziers[2], qui portent pierres aussi grosses que une hacquebute à croc, dont ilz tirèrent plusieurs coups, et de l'un fut frappé le gentil seigneur de Vendenesse, dont il mourut quelque temps après, qui fut ung gros dommage pour la France. Il estoit de petite corpulence, mais de haultesse de cueur et de hardiesse personne ne le passoit. Ce jeune seigneur de Vaudemont, qui de nouvel[3] estoit au mestier des armes, s'i porta tant gaillardement que merveille, et fist tout plein de belles charges, tant qu'il sembloit que jamais n'eust fait autre chose. En ces entrefaictes, le bon chevalier, asseuré comme s'il eust été en sa maison, faisoit marcher les gens d'armes, et se retiroit le beau pas[4] tousjours le visage droit aux ennemys, et l'espée au poing, leur donnoit plus de craincte que ung cent d'autres; mais comme Dieu le voulut permettre, fut tiré ung coup de hacquebouze, dont la pierre le vint frapper au travers des reins, et luy rompit tout le gros os de l'eschine. Quand il sentit le coup, se print à crier : « Jésus! » et puis dist : « Hélas! mon Dieu, je suis mort. » Si print son espée par la poignée et baisa la croisée en signe de la croix, et en disant tout hault : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam;* et devint incontinent tout blesme, comme failly des esperitz, et cuyda tomber; mais il eust encores le cueur de prendre l'arson de la selle, et demoura en estant[5] jusques à ce que ung jeune gentilhomme, son maistre d'hostel, luy ayda à descendre et le mist soubz ung arbre. Ne demoura guères qu'il ne feust sceu parmy les amys et les ennemys que le cappitaine Bayard avoit esté tué d'un coup d'artillerie, dont tous ceulx qui en eurent les nouvelles furent à merveilles desplaisans[6].

(Chap. LXIVe.)

---

1 Les rejetait sur le gros de l'armée.

2 Il y avait alors deux sortes d'arquebuses, comme le prouve ce passage : 1° les *hacquebutes*, que l'on maniait sans les poser sur un croc ou chevalet; 2° les *hacquebouzes*, qui nécessitaient ledit croc. De là le nom des hommes armés de l'une ou de l'autre.

3 *De nouvel*, récemment. — *Que merveille*, que c'était merveille.

4 *Le beau pas*, d'un pas fier.

5 *En estant*, debout, en selle.

6 *Desplaisans*, affligés, fâchés.

RABELAIS

(1495-1553.)

François Rabelais, né à Chinon, appartint successivement aux ordres des Cordeliers et des Bénédictins, puis au clergé séculier. Esprit railleur et critique, il donna libre cours à son humeur dans sa *Chronique gargantuine* et dans les quatre livres de *Pantagruel*, publiés à de longs intervalles, le premier en 1533, le dernier en 1553. Son œuvre, satire mordante des mœurs de la société, est remplie d'allusions; on a reconnu, sous le nom de ses héros, bien des personnages contemporains. Toutefois l'exubérance de l'imagination, l'excès de la fantaisie, la folie de l'invention et l'immoralité, déconcertent à chaque pas le lecteur et justifient tout ensemble les enthousiasmes et les dégoûts dont cette œuvre a été l'objet. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Comment Pantagruel vint à Paris.

Pantagruel est précédé, dans la capitale, par le bruit de ses prouesses. Aussi, à la nouvelle de son arrivée, tout le monde accourt pour le voir.

Après que Pantagruel eut fort bien estudié en Aurelians[1], il delibera visiter la grande université de Paris; mais devant que partir, fut adverty que une grosse et enorme cloche estoit à Sainct Aignan dudict Aurelians, en terre, passez[2] deux cens quatorze ans : car elle estoit tant grosse, que par engin aulcun ne la povoit on mettre seullement hors terre, combien que[3] l'on y eust applicqué tous les moyens que mettent Vitruvius, Albertus, Euclides, Theon, Archimedes et Hero[4], car tout n'y servit de

---

1 Ancien nom d'Orléans, fondé par l'empereur Aurélien en 279.

2 Depuis.

3 Bien que, quoique.

4 Savants anciens ou modernes, dont les ouvrages, relatifs à la mécanique ou à l'architecture, sont demeurés célèbres. — Vitruve fut employé par César à la construction des machines de guerre. — Euclide enseigna les mathématiques à Alexandrie vers 320 av. J.-C. — Théon de Smyrne, célèbre à Alexandrie vers 380 ap. J.-C. — Archimède, fameux géomètre grec, tué en 212 av. J.-C., lors de la prise de Syracuse par les Romains. — A ces noms antiques se trouvent joints ceux d'Albertus, architecte italien (1398-1484), et de Héro, qui vivait à Constantinople au X^e^ siècle.

rien. Dont[1] voluntiers encliné à l'humble requeste des citoyens et habitans de la dicte ville, delibera la porter au clochier à ce destiné. De faict[2] vint au lieu où elle estoit; et la leva de terre avecques le petit doigt aussi facillement que feriez une sonnette d'esparvier[3]. Et devant que la porter au clochier, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville, et la faire sonner par toutes les rues en la portant en sa main, dont[4] tout le monde se resjouyst fort : mais il en advint un inconvenient bien grand, car la portant ainsi, et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Aurelians poulsa[5] et se gasta. De quoy le monde ne se advisa que la nuict ensuyvant : car un chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez, qu'ils ne faisoyent que cracher aussi blanc comme cotton de Malthe, disans : Nous avons du Pantagruel[6], et avons les gorges sallées.

Ce faict, vint à Paris avecques ses gens. Et, à son entrée, tout le monde sortit hors pour le veoir, comme vous sçavez bien que le peuple de Paris est sot par nature, par bequarre et par bemol[7], et le regardoyent en grand esbahyssement, et non sans grande peur qu'il n'emportast le Palais[8] ailleurs, en quelque pays à remotis[9], comme son pere avoit emporté les campanes[10] de Nostre Dame pour attacher au col de sa jument.

(*Pantagruel*, II, VII.)

Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel.

Gargantua se survivra par son fils. Il l'élève dans ce but, avec grande sollicitude. Son père, en des temps plus difficiles, avait agi de même à son égard. Aujourd'hui, tout favorise l'éducation; on ne doit donc rester étranger à aucune science. Mais la science est nuisible

---

1 *Dont*, v. p. 36, note 12. — *Encliné à*, cédant à.
2 *De faict*, en effet, effectivement.
3 Les oiseaux employés à la chasse, épervier, faucon, etc., portaient au cou une sonnette.
4 *Dont*, ce dont.
5 Devint trouble.
6 *Avoir du Pantagruel*, c'est sans doute avoir soif, être altéré.
7 De toutes façons.
8 Le Palais de justice.
9 *A remotis*, très éloigné.
10 *Les campanes* (lat. *campana*), les cloches.

sans la vertu. Il faut donc servir Dieu, mettre en lui toute sa confiance et ne jamais l'offenser, aimer le prochain, honorer ses précepteurs, éviter les compagnies dangereuses.

Non sans juste et equitable cause, je rends graces à Dieu mon conservateur, de ce qu'il m'ha donné pouvoir veoir mon antiquité chenue[1] refleurir en ta jeunesse: car, quand, par le plaisir de luy qui tout regist et modere, mon âme laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totalement mourir, ains[2] passer d'un lieu en aultre, attendu qu'en toy et par toy je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amys, comme je soulois[3]. Laquelle mienne conservation a esté moyennant l'ayde et grace divine, non sans peché, je le confesse (car nous pechons tous, et continuellement requerons à Dieu qu'il efface nos pechés), mais sans reproche.

Parquoy[4], ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluisoient les mœurs de l'âme, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortalité de notre nom, et le plaisir que prendrois, ce voyant, seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demeureroit, et la meilleure, qui est l'ame, et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardie. Ce que je ne dy par defiance que j'aye de ta vertu, laquelle m'a esté jà cy-devant esprouvée, mais pour plus fort t'encourager à proufficter de bien en mieux.

A laquelle entreprinse parfaire et consommer il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné : mais aussi t'y ay-je secouru comme si je n'eusse aultre tresor en ce monde, que de te veoir une fois en ma vie absolu[5] et parfaict, tant en vertu, honnesteté et preudhommie[6], comme en tout sçavoir liberal et honneste, et tel te laissier après ma mort comme un miroir representant la personne de moy ton pere, et sinon tant excellent et tel de faict[7] comme je te souhaite, certes bien tel en desir. Mais encores que mon feu pere de bonne memoire Grandgousier eust donné tout son estude à ce que je prouffictasse en toute per-

---

[1] *Chenue* (lat. *canus*, blanc), ma vieillesse blanche par l'âge. — [2] *Ains*, mais, est à peu près tombé en désuétude. — [3] J'avais coutume. — [4] C'est pourquoi. — *Ainsi comme*, de même que. — [5] Achevé, accompli. — [6] Sagesse. — [7] *De faict*, par le fait, en réalité.

fection et sçavoir politicque, et que mon labeur et estude correspondist très bien, voire[1] encores oultrepassast son desir : toutefois, comme tu peux entendre, le temps n'estoit tant idoine[2] ne commode es lettres comme est de present, et n'avois copie[3] de telz precepteurs comme tu has eu. Le temps estoit encores tenebreux, et sentant l'infelicité[4] et calamité des Gothz, qui avoyent mis à destruction toute bonne litterature. Mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité ha esté de mon eage[5] rendue es lettres, et y voy tel amendement que, de present, à difficulté seroy je receu en la premiere classe des petitz grimaulz[6], qui[7] en mon eage virile estois reputé le plus sçavant dudit siecle.

Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées[8], grecque, hebraïque, chaldaïque, latine. Les impressions[9] tant elegantes et correctes en usance[10], qui ont été inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil[11] l'artillerie, par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs très doctes, de librairies très amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian[12], n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant. Et ne se fauldra plus doresneavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera expoli[13] en l'officine de Minerve.

Parquoy, mon filz, je t'admoneste que employes ta jeunesse à bien proufficter en estude et en vertus. Tu es à Paris, tu has ton precepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocables instructions[14], l'aultre par louables exemples, te peult endoctriner. J'entens et veulx que tu apprennes les langues parfaictement.

---

1 Et même.
2 Propice, favorable.
3 Abondance.
4 Et encore sous le coup du malheur.
5 De mon temps. — *De présent*, aujourd'hui.
6 Barbouilleurs de papiers ; dans les petites classes, on griffonne ou barbouille du papier plus qu'on n'écrit.
7 Moi qui.
8 Renouvelées, remises en honneur.
9 Les livres imprimés, l'imprimerie.
10 Sont en usage.
11 A *contrefil*, au rebours.
12 Jurisconsulte qui vivait sous Marc-Aurèle.
13 Cultivé, perfectionné.
14 Par des leçons orales.

Premierement la grecque, comme le veut Quintilian; secondement la latine; et puis l'hebraïcque pour les Sainctes Lettres[1], et la chaldaïcque et arabicque pareillement; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait hystoire que tu ne tiennes en memoire presente... Laisse moy l'astrologie divinatrice[2], et l'art de Lullius[3], comme abus et vanitez. Du droict civil, je veulx que tu scaiches par cueur les beaulx textes, et me les conferes[4] avecques philosophie.

Puis soigneusement revisite les livres des medicins grecs, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes[5], et par frequentes anatomies acquiers toy parfaicte cognoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Somme[6], que je vois un abysme de science; car, doresenavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra issir[7] de ceste tranquilité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes pour deffendre ma maison, et nos amys secourir en tous leurs affaires contre les assaults des malfaisans. Et veulx que de briefs[8] tu essayes combien tu as proufficté, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions[9] en tout sçavoir publicquement envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrés, qui sont tant à Paris comme ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre poinct en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes les pensées, tout ton espoir, et par foy formée de charité, estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en sois

---

1 L'Écriture sainte.

2 Au XVI[e] siècle, un grand nombre de savants, Bodin entre autres, donnaient encore dans les erreurs de l'astrologie.

3 Raymond Lulle, né vers 1235 dans l'île Majorque, passe pour avoir inventé l'*art universel* ou méthode mécanique, pour raisonner sur toute espèce de sujets, qui est le triomphe et le dernier mot de la scolastique dans l'acception la plus étroite de ce mot.

4 Compares.

5 Le *Thalmud* est le recueil des lois et traditions recueillies par les docteurs israélites; la *Cabale* est l'interprétation mystique et allégorique de l'Ancien Testament.

6 En somme, en résumé.

7 Sortir.

8 Bientôt.

9 Raisonnant, argumentant.

desemparé [1] par peché. Aye suspect les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité : car ceste vie est transitoire ; mais la parole de Dieu demoure eternellement. Sois serviable à tous tes prochains, et les aime comme toy mesme. Revere tes precepteurs, fuy la compagnie des gents esquels tu ne veulx point ressembler ; et les graces que Dieu t'a données, icelles ne receois en vain. Et, quand tu cognoistras que tu auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy, afin que je te voie, et donne ma benediction devant que mourir.

(*Ibid.*, II, VIII.)

MONTLUC

(1501-1577.)

Blaise de Montluc, né en Gascogne, arriva par son seul mérite au grade de maréchal de France. Il prit une grande part aux campagnes d'Italie, se distingua notamment à Cérisoles. Chargé de défendre la ville de Sienne contre les Impériaux, il ne capitula qu'à la dernière extrémité (1555). Nommé lieutenant du roi en Guyenne, il déploya une grande activité et de grands talents, mais se montra cruel dans la lutte contre les dissidents et la répression des révoltes. Il a lui-même raconté sa vie dans ses *Commentaires*. Écrits avec franchise et fierté, dans un style énergique et pittoresque, ils donnent une juste idée de ce qu'était la guerre à cette époque, et du rôle qu'y pouvait jouer un capitaine audacieux.

A un gouverneur de place.

Perdre la place, ce serait déshonorer le roi et causer un grand préjudice aux habitants. Combien les Anglais doivent maudire le gouverneur de Calais ! Prendre garde d'encourir la même honte. Il faut être résolu à se démettre ou à mourir plutôt que de se rendre.

Vous debvés penser, si vous perdés vostre place, quel dommage vous apportés au roy premierement ; car c'est son bien et sa maison, car il n'y a poinct place de garde qui ne soit proprement sa maison, encores qu'il n'y ait point de domicile qui soit à luy ; car les revenuz sont siens, et en perdant la place, vous

[1] Détaché.

remettés son revenu entre les mains de son ennemy, augmentés son honneur, et faictes honte à vostre maistre, qui veoit dens les histoires escript pour jamais que sous son regne une telle place s'est perdue. Puis vous debvés penser au domage que vous portés à ses pauvres subjectz voeisins ou loeingtains; car tout participe au mal; il est vrai que les voeisins en souffrent plus de domage que les autres. Oh! combien de maledictions vous donnent le peuple, la noblesse, l'esglise et toute maniere de gens qui sont voeisins de la place que vous aurés perdus; car par vous ilz sont destruictz, et encores que les autres soinct loeing et qu'ilz n'en ayent pas grand domage, vous n'estes pas pour cella exemptz de leurs maledictions... O que ces pauvres Anglois, qui s'estoinct accasés[1] depuis trois cens ans dans la ville de Calais, doibvent maudire la lascheté et poltronerie de celui qui si laschement laissa perdre une si bonne place[2]! Comment pourrés-vous lever les yeux si vous tombés en tel malheur? Veu que paravant, vous estiés tant honoré et estimé, que vous ne passiés en ville ou village que tout le monde ne se resjouyt de vostre venue, et vous alloinct tous veoir, priant Dieu pour vous qu'il vous conservast la santé. Que si ce malheur vous advient, au lieu de louanges, vous aurés des injures, pour prieres maledictions, et vous donneront à tous les diables; et, au lieu de vous caresser, on vous tournera le dos; chacun vous monstrera au doigt, de sorte que cent fois le jour vous maudirés l'heure que vous n'estes mort dens vostre place, plustost que de la rendre honteusement.

Non seullement le roy, vostre maistre, les princes et seigneurs vous tiendront pour abominable et en horreur, mais aussi tous les estatz du royaulme de France, et non seullement les hommes, mais les femmes et les enfants. Et veux encore passer plus oultre, que vostre femme propre, encore qu'elle face semblant de vous aymer, vous hayra et moingz estimera dens son cœur; car le

---

1 *Accasés*, établis.

2 La ville de Calais, prise en 1347 par Édouard III, fut reprise en 1558 par François de Guise: elle était restée deux cent onze ans entre les mains des Anglais. L'exagération est assez coutumière à Montluc. D'autre part, le sentiment de l'honneur est si vif et si profond chez lui, que malgré sa qualité de Français il ne peut se tenir de plaindre les Anglais à la seule pensée de leur honte et de leur rage au souvenir de Calais. On connaît le mot de la reine d'Angleterre Marie, disant à son lit de mort, que si on lui ouvrait le cœur, on y trouverait gravé le nom de Calais.

naturel de toutes les femmes est tel qu'elles hayssent mortellement les couardz et les poltrons, encore qu'ilz soinct bien peignés, et ayment les hardiz et courageux, combien laidz et difformes qu'ilz soinct.

Mais que dirons-nous de vos enfants? Pour peu qu'ilz vieignent en cognoissance[1], on leur reprochera estre enfans d'ung père qui a rendu une place, dont il en[2] est sorti tant de malheurs. Il court ung si grand malheur pour voz enfans qu'il fault que, pour esteindre vostre malhureuse renommee, et mettre la leur en credit, ilz hasardent leur vie à tout propos, sans discretion; et bien peu en eschappent sans mourir de ceux qui, par ce moyen, se veulent fere remarquer. Combien en ay-je veu en mon temps, lesquelz, ayant faict quelque signalee faute, la voulant reparer, se sont perdus, voire exposés à la mort au premier hazard, ayant regret de vivre! Et si aulcung en eschappe, encores craindra le roy, quelque grande reputation qu'il aura acquize, luy bailler une place en charge, craignant que les enfans retirent[3] au pere. Voilà les inconvenientz où vous allés tomber. Ainsi vous ne vous ruinés pas seulement, mais toute vostre posterité...

Le roy, vostre maistre, ne vous a pas baillé ceste place pour la rendre, mais pour la sauver; il ne vous l'a pas donnee pour y vivre seullement, mais aussi pour y mourir, s'il est besoing, en combatant... Si vous n'avés ceste resolution en vous-mesmes, acceptant la charge qu'on vous donne, vous ferés mieux de vous excuser : il y a assës moyen de se descharger, et il y en a prou[4] qui prendront volontiers ce que vous refuserés. Que si vous l'acceptés en ceste deliberation pour en venir bien à bout, faictes une chose, ne pensés jamais à vostre mort; c'est affaire à ung sot d'avoir peur de mourir; s'il ne la veoit à trois doigtz de luy, encore faut-il qu'il pense lors, qu'elle est à cent lieues... Vous qui commandés dens les places, et qui vous y voulés enfermer, si vous craignés tant la mort, n'y allés pas, combien que ce soit une folie de la craindre : ceux qui soufflent les charbons en leurs maisons, n'en sont pas plus exemptz que les autres; et ne sçay

---

1 Qu'ils atteignent l'âge de raison.

2 *Dont il en est sorti*, ce qui a donné naissance à.

3 Ressemblent.

4 *Prou*, beaucoup. Ce vieux mot subsiste encore dans la locution *peu ou prou*.

pas quel choix il y a de mourir d'une pierre dans les reins, ou d'une balle par la teste : si Dieu me donnoit le choix, je n'aurois pas grand peine de le prendre.

(*Commentaires*, liv. III.)

L'HOSPITAL

(1505-1573.)

Michel de l'Hospital naquit en Auvergne. Chancelier de France sous François II et Charles IX, il donna dans ces fonctions glorieuses, mais que l'époque rendait difficiles à remplir, l'exemple de la droiture et de l'intégrité. Il prêcha la tolérance et travailla sans cesse à la pacification des partis, déployant une grande fermeté dans l'exécution des édits destinés à la réaliser. Il mourut en 1573. Bien qu'en lui l'écrivain soit inférieur à l'homme, l'ensemble de son œuvre, qui comprend des *Harangues*, des *Remontrances* et un *Traité de la réformation de la justice*, lui assure une place distinguée parmi les prosateurs du XVIe siècle.

La tolérance.

Considerons que la dissolution[1] de nostre Eglyse a esté cause de la naissance des heresies, et la reformation[2] pourra estre cause de les esteindre. Nous avons cy-devant[3] faict comme les maulvais capitaines, qui vont assaillir le fort de leurs ennemys avec toutes leurs forces, laissant despourveus et desnuez leurs logis. Il nous les fault doresenavant garnir de vertus et bonnes mœurs, et puys les assaillir avec les armes de charité, prières, persuasions, paroles de Dieu, qui sont propres à tel combat. La bonne vie, comme dict le proverbe, persuade plus que l'oraison[4] : le cousteau[5] vault peu contre l'esprit, si ce n'est à perdre l'ame ensemble avec le corps. Regardez comment et avecque quelles armes vos predecesseurs, anciens Pères, ont vaincu les here-

1 La corruption.
2 La réforme, le rétablissement des anciennes mœurs et de la discipline ecclésiastique.
3 Jusqu'ici.
4 Le discours : — les bons exemples valent mieux que les belles paroles.
5 La violence et les cruautés.

tiques de leur temps. Nous debvons par tous moyens essayer de retirer ceulx qui sont en erreur, et ne faire comme celuy qui, voyant l'homme ou beste chargée dedans la fosse, au lieu de la retirer, luy donne du pied : nous les debvons ayder sans attendre qu'on demande secours : qui fait aultrement est sans charité ; c'est plus haïr les hommes que les vices. Prions Dieu incessamment pour eulx, et faisons tout ce que possible nous sera, tant qu'il y ait esperance de les reduyre[1] et convertir. La doulceur profitera plus que la rigueur. Ostons ces mots diabolicques, noms de partys, factions et seditions, lutheriens, huguenots, papistes : ne changeons le nom de chrestiens. (*Harangues.*)

CALVIN

(1509-1564.)

Le fondateur de la seconde Église réformée naquit à Noyon. En 1534, il fut obligé de quitter la France, à cause de ses opinions luthériennes. Successivement accueilli à Genève, puis banni en 1538, il y rentra en 1542, et y exerça dès lors une influence toute-puissante. Son intolérance et sa dureté y firent de nombreuses victimes, entre autres Michel Servet, qui fut brûlé vif, et Jacques Gruet, qui eut la tête tranchée. De nombreux discours et son livre de l'*Institution chrétienne* témoignent du talent de Calvin comme polémiste et écrivain. Le style de ce dernier ouvrage est clair, énergique et concis, mais d'une froideur, d'une rigidité, qui en rendent la lecture attristante et l'auteur peu sympathique. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Questions sans réponses.

C'est folie à l'homme de vouloir pénétrer les conseils de Dieu.

Que nous ne soyons point troublez de la mocquerie des gaudisseurs[2], qui s'esmerveillent pourquoy Dieu ne s'est plustost avisé de creer le ciel et la terre, mais a laissé passer un terme infini, qui pouvoit faire beaucoup de millions d'aages, demeurant cependent oisif ; et qu'il a commencé à se mettre en œuvre seulement depuis six mille ans, lesquels ne se sont point accomplis

1 Les ramener à la vérité.
2 Des railleurs.

depuis la creation du monde, lequel toutesfois declinant à sa fin, monstre de quelle durée il sera. Car il ne nous est pas licite, ni mesme expedient[1], d'enquester pourquoy Dieu a tant differé : pour ce que, si l'esprit humain s'efforce de monter si hault, il defaudra[2] cent fois au chemin : et aussi il ne nous sera point utile de cognoistre ce que Dieu non sans cause nous a voulu estre celé pour esprouver la sobrieté[3] de nostre foy. Parquoy[4] un bon ancien jadis respondist fort bien à un de ces mocqueurs, lequel par risee et plaisanterie demandoit à quel ouvrage s'appliquoit Dieu avant qu'il creast le monde. Il bastissoit, dit-il, l'enfer pour les curieux. Cest advertissement, aussi grave que severe, doibt reprimer toute convoitise[5] desordonnee, laquelle chatouille beaucoup de gents, mesme les pousse en des speculations aussi nuisibles que tortues[6]. Bref, qu'il nous soubvienne que Dieu, qui est invisible, et duquel la sagesse, vertu et justice est incomprehensible, nous a mis devant les yeux l'histoire de Moyse, au lieu du miroir[7] auquel il veult que son image nous reluise. Car comme les yeux chassieux ou hebetez[8] de vieillesse, ou obscurcis par aultre vice et maladie, ne peuvent rien veoir distinctement, sinon estant aidez par lunettes : aussi notre imbecillité[9] est telle que, si l'Escriture ne nous adresse[10] à chercher Dieu, nous y sommes tanstost esvanouis[11]. Si ceulx qui se donnent licence à babiller sans honte et brocarder ne reçoivent maintenant nulle admonition, ilz sentiront trop tard, en leur horrible ruine, combien il leur eust esté plus utile de contempler de bas en haut les conseils secrets de Dieu avec toute reverence, que de desgorger leurs blasphemes pour obscurcir le ciel. Sainct Augustin se plainct aussi, à bon droict, qu'on faict injure à Dieu, cherchant cause de ses œuvres, laquelle soit superieure à sa volonté[12]. Et en un aultre

1 Utile, à propos. — *Enquester*, rechercher.
2 Il faiblira. — *Défaudra* est un futur archaïque de *défaillir*.
3 C'est-à-dire la retenue que nous apportons dans l'examen des vérités de foi.
4 Aussi, c'est pourquoi.
5 Désir curieux.
6 Compliquées et difficiles.
7 Pour nous tenir lieu du miroir.
8 Affaiblis.
9 Faiblesse intellectuelle.
10 Apprend.
11 Nous y sommes bientôt perdus, engloutis.
12 Cette cause ne saurait être autre que sa volonté.

endroict il nous advertit bien à propos que d'esmouvoir question de l'infinité des temps, c'est une aussi grande folie et absurdité que d'entrer en dispute pourquoy la grandeur des cieux n'est aussi bien infinie. Certes, quelque grandeur ou espace qu'il y ait au pourpris[1] du ciel, si est ce encores qu'on y trouve quelque mesure. Si maintenant quelqu'un plaidoit contre Dieu, de ce qu'il y a cent millions de fois plus d'espace vuide, ceste audace tant desbordee ne sera elle point detestable à touts fideles? Or ceulx qui contrerollent[2] le repos de Dieu, d'autant que contre leur appetit il a laissé passer des siecles infinis avant de creer le monde, se precipitent en une mesme rage. Pour contenter leur curiosité, ils sortent hors du monde comme si en un simple circuit du ciel et de la terre nous n'avions point assez d'objects et rencontres, qui par leur clarté inestimable doivent retenir tous nos sens, et, par maniere de dire, les engloutir; comme si au terme de six mille ans Dieu ne nous avoit donné assez d'enseignemens pour exercer nos esprits, en les meditant sans fin et sans cesse. Demourons donc entre ces barres[3] auxquelles Dieu nous a voulu enclorre, et quasi tenir nos esprits enserrez, afin qu'ils ne decoulent[4] point par une licence trop grande d'extravaguer.

(*Institution de la religion chrestienne*, liv. I, ch. XIV.)

AMYOT

(1513-1593.)

Né dans la condition la plus pauvre, à Melun, il arriva par son énergique persévérance à conquérir le grade de maître ès arts de l'université de Paris. Devenu professeur de grec et de latin à l'université de Bourges, il traduisit le roman grec d'Héliodore, *Théagène et Chariclée*, puis les *Vies* et les *Œuvres morales* de Plutarque, sept livres de l'*Histoire* de Diodore de Sicile et un autre roman grec, *Daphnis*

---

[1] *Pourpris*, enceinte, espace circulaire : participe passé pris substantivement de l'ancien verbe *pourprendre*, embrasser.
[2] Contrôlent, discutent et critiquent.
[3] Barrières, limites.
[4] Ne s'écartent, ne sortent peu à peu de la vérité.

et Chloé. Ces œuvres unissent à la naïveté charmante de l'ancienne langue une grande pureté dans le choix des mots et des constructions, une remarquable richesse dans le vocabulaire et dans les tours. Il fut en haute estime auprès de la plupart des grands écrivains français de tous les siècles. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Utilité de l'histoire.

Les vieillards et les grands voyageurs ont acquis de l'expérience ; la jeunesse peut en acquérir davantage encore par l'étude de l'histoire.

Si le conseil des vieilles gens est grandement estimé, pource qu'ayans vescu longuement, il est force[1] qu'ilz ayent beaucoup veu : et si ceulx qui ont longuement voyagé en païs estranges[2], qui se sont trouvez en beaucoup d'affaires, et ont grande experience des choses de ce monde, sont reputez sages, et dignes à qui l'on mette en main les resnes des grands gouvernements : combien fait à estimer[3] la lecture des histoires, qui en un seul jour nous peut fournir plus d'exemples que ne sçauroit faire le cours entier de la plus longue vie d'un homme ? Tellement que ceulx qui sont exercitez à la lire ainsi qu'il appartient[4], encore qu'ilz soient jeunes, deviennent, quant à l'intelligence des affaires du monde, telz que s'ilz estoyent vieux et chenus[5], et n'ayans jamais bougé de leurs maisons, sont aussi advertis, informez et instruits de tout ce qui est par le monde, que ceulx qui avec travaux innumerables et dangers infinis ont abbregé leurs jours à courir toute la terre habitable : comme au contraire ceulx qui sont ignorans des choses faites ou advenues avant qu'ilz fussent nez, quoy qu'ilz soient suraagez[6], demeurent tousjours enfans, et dedans le propre païs de leur naissance sont en pareille condition que les estrangers.

Brief, il se peut veritablement dire que la lecture des histoires est une eschole de prudence[7], que l'homme se forme en son entendement, en considerant meurement l'estat du monde qui a esté par le passé, et observant diligemment par quelles loix, quelles mœurs et quelle discipline, les empires, royaumes et

---

[1] Il est nécessaire. — [2] Étrangers. — [3] Combien cela conduit à estimer. — [4] Comme il faut. — [5] V. page 88, note 1. — [6] Suraagez (de *eage* ou *eage* ; aujourd'hui *âge*), très âgés. — [7] Sagesse, prévoyance.

O. M. I.
OTTAWIENSIS

seigneuries se sont jadis premierement establies, et depuis maintenues et grandies, ou au contraire changées, diminuées et perdues...

(*Vies des hommes illustres*, préface.)

Amyot juge ses traductions.

Sa tâche était longue et difficile; il a pu commettre bien des fautes. Mais, telle qu'il la donne, cette traduction ne sera pas inutile aux lecteurs français.

Si je me suis en quelques endroits abusé, comme il est bien aisé en autheur si obscur et ouvrage si long, mesmement[1] à personne de si peu de suffisance[2] comme moy, je prieray les lisans de vouloir, pour ma descharge, accepter l'excuse que me donne le poëte Horace, quand il dit :

« En euvre longue il n'est pas de merveille,
Si quelquefois l'entendement sommeille. »

Attendu mesmement que tant de gens de bien et de sçavoir, y ayans par cy devant mis la main pour le traduire, il ne s'en est encore trouvé pas un, que moy seul, qui l'ait entierement achevé en quelque langue que ce soit, au moins que j'aye sçeu ne veu[3]; et que ceulx qui se sont meslez d'en traduire, mesmement en latin, ont evidemment tesmoigné la difficulté qu'il y a, ainsi que pourront facilement cognoistre ceulx qui voudront prendre la peine de conferer[4] nos traductions. Mais si, peut estre, l'on ne trouve le langage de cette translation[5] si coulant, comme l'on a fait de quelques autres miennes, qui de pieça[6] sont entre les mains, je prie les lecteurs de vouloir considerer que l'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son autheur, mais aussi à representer aucunement[7] et à adombrer[8] la forme du style et maniere de parler d'icelüy, s'il ne veut commettre l'erreur que feroit le peintre, qui, ayant pris à pourtraire un homme au vif, le peindroit long, là où il seroit court, et gros, là où il seroit gresle, encore qu'il le feist

[1] Surtout. — [2] Si peu à la hauteur de cette œuvre : Amyot est modeste. — [3] Du moins à ma vue et connaissance. — [4] Comparer avec le texte. — [5] Traduction. — [6] Depuis longtemps. — [7] En quelque chose. — [8] Reproduire, comme l'ombre reproduit la forme du corps.

naïfvement bien ressembler de visage. Car encore puis-je bien asseurer, quelque dur ou rude que soit le langage, que ma traduction sera beaucoup plus aisée aux François que l'original grec à ceulx mesmes qui sont les plus exercitez[1] en la langue grecque, pour[2] une façon d'escrire plus aiguë, plus docte et pressée, que claire, polie ou aisée, qui est propre à Plutarque. (*Ibid.*)

DU BELLAY

(1524-1560.)

Le nom de Joachim du Bellay rappelle surtout la *Défense et Illustration de la langue française*, qui fut le manifeste de la Pléiade, le programme de la nouvelle école. Écrit avec verve et conviction, cet ouvrage a mérité de demeurer, par l'heureuse influence qu'il exerça sur le développement de la langue et du goût. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Pourquoy la langue françoyse n'est si riche que la greque et latine.

La langue française est moins riche que les langues grecques et latines parce qu'elle a été moins cultivée. Ne la dédaignons pas : elle produira un jour des œuvres comparables à celles dont s'enorgueillissent les langues anciennes.

Si nostre langue n'est si copieuse et riche que la Greque ou Latine, cela ne doit estre imputé au default[3] d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouvoit jamais estre si non pauvre et sterile : mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz majeurs[4], qui ayans (comme dict quelqu'un, parlant des anciens Romains) en plus grande recommendation le bien faire que le bien dire, et mieux aymans laisser à leur posterité les exemples de vertu que les preceptes, se sont privez de la gloyre de leurs bienfaitz[5], et nous[6] du fruict de l'immitation d'iceux : et par mesme moyen nous ont laissé nostre langue si pauvre et nue, qu'elle a besoing des ornementz et (s'il fault ainsi parler) des plumes d'autruy.

---

[1] Les plus exercés, les plus habiles. — [2] A cause de. — [3] Défaut de ressources, pauvreté. — [4] Ancêtres. — [5] Hauts faits. — Ils ont perdu cette gloire en laissant périr le souvenir de leurs exploits, au lieu de les relater dans des écrits. — [6] Et nous ont privés, du...

Mais qui voudroit dire que la Greque et Romaine eussent tousjours eté en l'excellence qu'on les a vues du temps d'Homere et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron? Et si ces aucteurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence[1] et culture qu'on y eust peu faire, elles n'eussent sceu produyre plus grand fruict, se fussent ilz tant eforcez de les mettre au point ou nous les voyons maintenant? Ainsi puys-je dire[2] de nostre langue qui commence encores à fleurir sans fructifier, ou plus tost, comme une plante et vergette[3], n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pouroit bien produyre. Cela certainement non pour le default[4] de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe[5] de ceux qui l'ont eue en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance, ains comme une plante sauvaige, en celuy mesmes desert ou elle avoit commencé à naitre, sans jamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des ronces et epines qui luy faisoient umbre, l'ont laissée envieillir et quasi[6] mourir. Que si les anciens Romains eussent esté aussi negligens à la culture de leur langue, quand premierement elle commença à pululer[7] pour certain en si peu de temps elle ne feust devenue si grande. Mais eux, en guise[8] de bons agriculteurs, l'ont premierement transmuée[9] d'un lieu sauvaige en un domestique : puis affin que plus tost et mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont, pour echange d'iceux, restaurée de rameaux francz et domestiques, magistralement tirez de la langue greque : les quelz soudainement se sont si bien entez et faiz semblables à leur tronc, que desormais n'apparoissent[10] plus adoptifz, mais naturelz. De la sont nées en la langue Latine ces fleurs et ces fruictz colorez de cete grande eloquence, avec ces nombres[11] et ceste lyaison si artificielle[12] toutes les quelles choses, non tant de sa propre nature que par artifice, toute langue a coutume de produyre. Donques si les Grecz et Romains, plus diligens à la culture de leurs langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouver en icelles, si non avecques grand labeur et industrie, ny grace, ny nombre, ny finablement[13] aucune

[1] Activité, attention. — [2] J'en puis dire autant. — [3] Branchette. — [4] L'incapacité. — [5] Par la faute. — [6] *Quasi*, mot latin. Il est employé dans le sens de *presque, à peu près.* On ne s'en sert guère plus que dans le style familier, depuis le milieu du XVII[e] siècle. — [7] Se répandre. — [8] A la façon de. — [9] Transportée. — [10] Ne semblent. — [11] Ce rythme, cette harmonie. — [12] Faite avec art, artistique. — [13] Enfin.

eloquence, nous devons nous emerveiller si nostre vulgaire n'est si riche comme[1] il pourra bien estre, et de là prendre occasion de le mespriser comme chose vile et de petit prix? Le tens viendra (peut estre), et je l'espere, moyennant[2] la bonne destinée francoyse, que ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les resnes de la Monarchie, et que nostre langue (si avecques Francoys[3] n'est du tout ensevelie la langue francoyse) qui commence encor'à jeter ses racines, sortira de terre, et s'elevera en telle hauteur et grosseur, qu'elle se poura egaler aux mesmes Grecz et Romains[4], produysant comme eux des Homeres, Demosthenes, Virgiles et Cicerons aussi bien que la France a quelquesfois produit des Pericles, Nicies[5], Alcibiades, Themistocles, Cesars et Scipions.

(*Defense et Illustration de la langue françoyse*, livre I, chap. III.)

BRANTOME

(1527-1614.)

Pierre de Bourdeille, abbé séculier de Brantôme, après avoir vécu à la cour, se retira dans ses terres à la mort de Charles IX. Il rédigea des mémoires qui l'ont rendu célèbre. On y distingue les *Vies des hommes illustres et grands capitaines français*, et les *Vies des grands capitaines étrangers*. Ces écrits, dont l'édition définitive et complète ne date que de notre siècle, prouvent un grand talent, mais par contre bien peu de moralité et d'impartialité chez leur auteur.

Mort de Coligny.

L'amiral de Coligny avait publiquement embrassé et professé la réforme dès 1560, et combattu dans les rangs des protestants. Revenu

---

[1] Autant que. — *Nostre vulgaire*, c'est-à-dire le français.

[2] Considérant l'heureuse destinée de la France.

[3] Si toutefois la langue française ne disparaît pas complètement avec le peuple français.

[4] Aux Grecs et Romains eux-mêmes. Au XVII[e] siècle encore, l'adjectif *même* se plaçait indifféremment avant ou après le substantif.

[5] Nicias, général athénien dont Plutarque a écrit la vie. Il prit part à la guerre du Péloponèse et mourut en 413 av. J.-C.

à la cour après la paix de Saint-Germain en 1570, il fut une des premières victimes de la Saint-Barthélemy. Il avait, quelques jours auparavant, été blessé par Maurevel.

M. l'admiral estant blessé fut fort bien secouru des médecins et chirurgiens du roy, et mesmes de ce grand personnage maistre Ambroyse Paré, son premier chirurgien, qui estoit fort huguenot; et y furent tous envoyés du roy. Il fut aussi visité du roy, qui jura qu'il vangeroit sa blessure, et qu'il prît courage, et qu'il cognoistroit[1] combien cela luy touchoit. La reyne[2] aussi le fut voir, et leur dist à part à tous deux de grandz choses, dict-on, et leur révela de grandz secrets, qui tendoient tous à leur grandeur; et son discours dura fort longtemps, qui fut entendu fort attentivement de Leurs Magestez; et montrarent grand'aparance pour l'extérieur qu'elles le goustoient; mais tout ce beau semblant tourna après à mal, dont[3] l'on s'estonna fort comme Leurs Magestez pouvoient jouer un tel roole ainsi emmasqué, si auparavant elles avoient résolu ce massacre.

L'heure donc de la nuict et des matines de ceste sanglante feste estant venue, M. de Guyze en estant adverty du roy, et bien aise de l'occasion de vanger la mort de M. son père, s'en alla très bien accompaigné au logis de M. l'admiral, qui fut aussitost forcé. Il en ouyt le bruict et se doubta soudain de son malheur, et fit sa prière à Dieu.

Sur ce, Besme, gentilhomme allemand, premier, bien suivy, monta en haut, et, ayant faussé la porte de la chambre, vint à M. l'admiral avecqu'un grand espieu large en la main; à qui M. l'admiral ayant dit : « Ah! jeune homme, ne souille point tes mains dans le sang d'un si grand capitaine, » l'autre, sans nul esgard, luy fourre dans le corps ce large espieu, et puis luy et d'autres le prindrent, (M. de Guyze, qui estoit en bas, crioit : *Est-il mort?*) et le jettarent par la fenestre en la court, non sans peine, car le corps, retenant encor de ceste vigueur généreuse du passé, résista un peu, s'empeschant des jambes contre la muraille de la fenestre à ceste cheute; mais, aydé par d'autres, il fut précipité. M. de Guyze ne fit qu'arregarder seulement, sans

1 Qu'il verrait dans la suite.
2 La reine mère Catherine de Médicis.
3 Aussi, c'est pourquoi.

luy faire outrage, tendant à la mort[1]. De descrire les insolances et opprobres que d'autres firent à son corps, cela est indigne de la plume et escriture d'un honneste cavalier : mais tant y a que telz luy firent des injures, des vilainies, insolances et opprobres, lesquelz auparadvant ne l'osoient regarder et trembloient devant luy. Ainsi vist-on jadis, devant Troye, des Grecz les moins vaillans braver[2] autour du corps d'Hector mort; ainsi voit-on souvent aux désertz de Barbarie les plus timides animaux braver autour d'un grand lion mort, gissant dessus le sable, qui souloit estre auparadvant la terreur de tout un terroir et de toute une grande et spacieuse fourest. Ceux aussi (et des plus grandz) qui craignoient ce grand admiral, et qui à teste basse s'inclinoient à lui auparadvant, bravoient et triomphoient très arrogans autour de ce pauvre tronc...

C'est un grand cas qu'un seigneur simple et non point souverain ayt faict trembler toute la chrestienté et remplie de son nom et de sa renommée tellement qu'alors de l'admiral de France en estoit-il plus parlé que du roy de France. Et si son nom estoit cogneu parmy les chrestiens, il est allé jusques aux Turcz; de telle façon, et il ny a rien de si vray, que le grand sultan Soliman[3], l'un des grandz personnages et capitaines qui regna despuis les Ottomans, un an avant qu'il mourust, l'envoya rechercher amitié et accointance, et lui demander advis comme d'un oracle d'Apolo; et, comme je tiens de bon lieu, ilz avoient quelque intelligence pour faire quelque haute entreprise. Voylà quel a esté ce grand admiral parmy les chrestiens et parmy les infidelles, et sur ce beau renom il est mort. Quel dommage[4] ! Il y eut quelqu'un qui fit son épitaphe en vers grecz, où il introduit un passant qui s'enquiert et demande là où est le tombeau de ce grand admiral tant renommé par le monde, qu'il demande par grand' admiration visiter. Un autre lui respond : « Passant, sans faire plus grand chemin, tu peux bien ne passer plus outre, ou t'en retourner en arrière; car tu n'en trouveras aucun icy bas, d'autant que le monde et le ciel l'ont pris et l'ont porté ensep-

---

1 Pour s'assurer de la mort de l'amiral.

2 Sens neutre : faire les braves.

3 Soliman II, né en 1494, succéda à son père en 1520 et mourut en 1566. Son règne fut l'apogée de la grandeur ottomane.

4 Quelle perte !

velyr dans le sein de l'immortalité, où maintenant il gist à son aise. »

(*Vies des grands capitaines françois.* L'admiral DE CHASTILLON).

LA BOÉTIE

(1530-1563.)

Étienne de la Boétie naquit à Sarlat. Après avoir traduit divers ouvrages de Xénophon et de Plutarque, il écrivit, à dix-huit ans, le *Discours de la servitude volontaire* ou *Le Contre un,* qui lui valut l'amitié de Montaigne. Il mourut âgé de trente-trois ans, à Bordeaux, où il avait rempli les fonctions de conseiller au parlement.

Douceur de la liberté.

Sparte et Athènes, craignant d'avoir irrité les dieux par le meurtre des ambassadeurs de Darius, envoient deux otages à Xerxès. A ceux qui leur demandent pourquoi les Grecs refusent de se rendre au roi de Perse, ils répondent : « Pour conserver la liberté. »

Quand Xerxes faisoit ses appareils[1] de grande armee pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les citez gregeoises[2], demander de l'eau et de la terre (c'estoit la façon que les Perses avoient de sommer les villes). A Sparte ny Athenes n'envoya il point : pource que de ceux que Daire[3] son pere y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Atheniens en avoient jecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient fait sauter dedans un puits, leur disans qu'ils prinssent là hardiment de l'eau et de la terre pour porter à leur prince. Ces gens ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates cogneurent[4] qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, spécialement de Talthybie, dieu des heraults. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eux à sa guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son

[1] Préparatifs. — [2] Grecques. — [3] Darius. — [4] Reconnurent.

pere. Deux Spartiates, l'un nommé Specte, l'autre Bulis, s'offrirent de leur gré[1] pour aller faire ce payement. Ils y allerent, et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que l'on appeloit Gidarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit[2] fort honorablement; et, après plusieurs propos tombans de l'un en l'autre, il leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy : « Croyez, dit-il, Spartiates, et cognoissez par moy comment le roy sçait honorer ceulx qui le valent, et pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesmes. Si vous estiez à luy, et qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous qui ne fust seigneur d'une ville de Grece. — En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois donner bon conseil, (dirent les Lacedemoniens), pource que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé; mais celuy dont nous jouissons, tu ne sçais ce que c'est : tu as esprouvé la faveur du roy; mais la liberté, quel goust elle a, combien elle est doulce, tu n'en sçais rien. Or, si tu en avois tasté toy mesme, tu nous conseillerois de la defendre, non pas avec la lance et l'escu, mais avec les dens et les ongles. » Le seul Spartiate disoit ce qu'il falloit dire : mais certes l'un et l'autre disoient comme ils avoient esté nourris[3]. Car il ne se pouvoit faire que le Perse eust regret à la liberté, ne l'ayant jamais eue; ny que le Lacedemonien endurast la subjection, ayant gousté la franchise[4].

(*Discours sur la servitude volontaire.*)

MONTAIGNE

(1533-1592.)

Montaigne, né au château de Montaigne en Périgord, fut élevé par son père « en toute douceur et liberté ». On retrouve le souvenir de son éducation facile dans les conseils qu'il donne sur la manière d'instruire les enfants (*Essais*, liv. I, ch. xxv). Mêlé à la vie publique, il remplit les fonctions de maire dans la ville de Bordeaux pendant treize ans. Mais la renommée de l'écrivain a presque entièrement effacé le

[1] Spontanément. — [2] Accueillit. — [3] Selon l'éducation qu'ils avaient reçue. — [4] La liberté.

souvenir du magistrat. Montaigne donna deux éditions de ses *Essais*, la première en 1580; la seconde en 1588. Mlle de Gournay, sa *fille d'alliance*, publia en 1595, une nouvelle édition des *Essais*, revue et augmentée. Cet ouvrage, divisé arbitrairement en trois livres, est un vaste répertoire de réflexions et de souvenirs, notés au hasard, sans plan ni méthode. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La vie du soldat.

Noblesse de la carrière militaire. Ses charmes divers. Ses dangers. Mais la mort est plus triste dans un lit que sur le champ de bataille.

Il n'est occupation plaisante, comme la militaire; occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance), et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation sans art [1], et une façon de vie masle et sans ceremonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les oreilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa Republique il en faict part aux femmes et aux enfants : vous vous conviez aux rolles et hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat et de leur importance, soldat volontaire; et voyez quand la vie mesme y est excusablement employée [2],

Pulchrumque mori succurrit in armis [3].

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse [4], de n'oser ce que tant de sortes d'âmes osent, et tout un peuple, c'est a faire a un cœur mol et bas outre mesure : la compagnie asseure [5] jusques aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en force, en fortune, vous avez des causes tierces [6]

---

1 Sans artifice ni dissimulation.
2 Et jugez des occasions où la gloire *excuse* le sacrifice de la vie même.
3 « Et l'on songe qu'il est beau de mourir en combattant. »
4 Un si grand nombre.
5 Rassure.
6 Étrangères, indépendantes de vous.

a qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'âme, vous n'avez a vous en prendre qu'a vous. La mort est plus abjecte, plus languissante et penible dans un lict qu'en un combat : les fiebvres et les caterrhes, autant douloureux et mortels, qu'une harquebusade. Qui seroit faict a porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point a grossir son courage pour se rendre gendarme [1].

(*Essais.*)

Force de l'habitude.

Conséquence de l'habitude : elle devient tellement impérieuse qu'il est presque impossible de la maîtriser. Combien il importe de surveiller les inclinations naissantes des enfants et de leur apprendre à détester le vice.

Celuy me semble avoir tres bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que, tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores : car c'est, à la verité, une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobee, le pied de son auctorité; mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis [2] et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx...

Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tanses de peu de chose. — L'accoustumance, répliqua Platon, n'est pas chose de peu [3]. » Ie treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement [4] est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien ou un chat : et tel pere

1 Homme de guerre, soldat.

2 Établi peu à peu et solidement.

3 Diogène de Laërce, qui rapporte le fait, ne dit pas que la personne « tancée » par Platon fût un enfant; il dit de plus que cette personne jouait aux dés, ce qui rend plus vraisemblable le reproche du philosophe.

4 La direction, le développement de nos penchants et aptitudes.

est si sot [1], de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il le veoid affiner [2] son compagnon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent [3] là et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tres dangereuse institution [4], d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et la legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graile et plus neufve; secondement, la laideur de la piperie [5] ne despend pas de la difference des escus aux espingles; elle despend de soy. Ie treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoy ne tromperoit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles? » que comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture [6], et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce [7] qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur, que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

(*Ibid.*, liv. I, chap. XXII.)

Mieux vaut douceur que violence.

On obtient plus par la raison que par la force, plus par l'amour que par la crainte.

J'accuse [8] toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçay quoy de ser-

1 Assez sot pour.

2 Tromper en usant de finesse. Cf. La Fontaine, liv. III, XVIII :

Notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les *affine.*

3 Ce verbe est devenu neutre.

4 Éducation.

5 Fraude, tromperie. La fraude est toujours fraude, toujours laide, que l'objet en soit important ou minime.

6 En considérant ce qu'ils sont en eux-mêmes.

7 A cette fin que.

8 Je blâme.

vile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui se peult faire par la raison, et par prudence et addresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement... C'est aussi folie et injustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce [1] tres inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere [2]. Quand je pourrois me faire craindre, j'aimerois encores mieulx me faire aimer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris [3], que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens.

(*Ibid.*, liv. II, chap. VIII.)

HENRI IV

(1553-1610.)

Henri IV maniait aussi bien la plume que l'épée. On retrouve dans sa correspondance les qualités de verve et d'entrain qu'il déployait sur les champs de bataille. Ses *lettres* sont en outre remarquables par la justesse des idées, la vivacité des tours, l'esprit, l'originalité des expressions, la délicatesse des sentiments. Ses *proclamations* et *harangues* offrent le même caractère.

A M. de Grillon.

Grillon ou Crillon, illustre capitaine, devint l'ami du Béarnais et combattit à ses côtés dès la mort de Henri III. — Cette lettre que Vol-

---

[1] Une duperie.

[2] On place dans les champs de chanvre des épouvantails pour effrayer les oiseaux.

[3] Elle offre tant de raisons d'être méprisée. L'idée générale est juste, mais ces considérations sur la vieillesse ne sont que d'une vérité relative et particulière à quelques cas.

taire dit par erreur avoir été écrite après la bataille d'Arques, le fut à la suite d'un assaut donné à la ville d'Amiens, dont les Espagnols s'étaient emparés par surprise (1597).

Brave Grillon, pendés-vous de n'avoir esté icy pres de moy lundy dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais veue et qui peut estre se verra jamais. Croyés que je vous y ay bien desiré. Le cardinal [1] nous vint voir fort furieusement, mais il s'en est retourné fort honteusement. J'espere jeudy prochain estre dans Amiens, où je ne sesjourneray guères pour aller entreprendre quelque chose, car j'ay maintenant une des belles armées que l'on sçauroit imaginer. Il n'y manque rien que le brave Grillon, qui sera tousjours le bien venu et veu de moy. A Dieu. Ce XXe septembre, au camp devant Amiens.

HENRY.

(*Lettres missives*, 1597.)

A Mme de la Roche Guyon.

Henri IV était alors devant Paris. La bataille dont il parle fut livrée à Lagny, le 6 septembre.

Madame, je vous escris ce mot le jour de la veille d'une bataille. L'yssue en est en la main de Dieu, qui en a desjà ordonné ce qui doibt en advenir et ce qu'il congnoist estre expedient pour sa gloire et pour le salut de mon peuple. Si je la perds, vous ne me verrés jamais, car je ne suis pas homme qui fuye ou qui reculle. Bien vous puis-je asseurer que si je meurs, ma penultiesme pensee sera à vous, et ma derniere à Dieu, auquel je vous recommande et moy aussy. Ce dernier aoust 1590, de la main de celuy qui baise les vostres et est votre serviteur.

HENRY.

(*Lettres missives*, 1590.)

[1] Il s'agit ici du cardinal Albert, archiduc d'Autriche et lieutenant du roi d'Espagne dans les Pays-Bas, qui était accouru au secours des Espagnols.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

(1567-1622.)

Né près d'Annecy, François de Sales entra dans les ordres en 1593, et commença par prêcher dans le Chablais, où le protestantisme avait fait de nombreux adhérents. Ses missions eurent un immense succès. En 1602 il parut à Paris, y revint en 1618, mais refusa toujours les offres brillantes par lesquelles on chercha à le retenir en France. L'*Introduction à la vie dévote* (1608), le *Traité de l'amour de Dieu*, les *Lettres spirituelles*, adressées pour la plupart à Mme de Chantal, des *Sermons*, telles sont les œuvres qui ont valu à saint François de Sales d'être mis au nombre des plus charmants prosateurs du XVIe siècle. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'âme et son instinct filial.

De même que les petits des animaux reconnaissent leur mère au premier cri d'appel, de même notre âme se porte vers Dieu, dès le premier réveil de sa raison.

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des aultres afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre mères, soit pour leur sottise qui leur fait méconnoistre leurs œufs propres. Et voici chose estrange, mais néanmoins bien tesmoignée; car le perdreau qui aura esté couvé sous les ailes d'une perdrix estrangère, au premier réclame[1] qu'il oyt de sa vraie mère qui avoit pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix larronneuse[2], se rend à sa première mère, et se met à sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa première origine, correspondance toutefois qui ne paroissoit point, ains[3] fust demeurée secrète, et comme dormante au fond de la nature, jusqu'à la rencontre de son object; lors, soudain excitée et réveillée, elle fait son coup, et pousse l'appétit du perdreau à son premier devoir. Il en est de mesme, Théotime, de nostre cœur; car, quoiqu'il soit couvé, nourri et élevé emmi[4] les choses corporelles, basses et transitoires, et par manière de dire, sous les ailes de la nature; néanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connoissance qu'il en reçoit, la première inclination d'aimer Dieu, qui estoit comme assoupie et imper-

[1] Au premier cri d'appel. — [2] Voleuse. — [3] Mais. — [4] Parmi.

ceptible, se réveille en un instant et à l'impourvu [1] paroist comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle, touchant nostre volonté, lui donne un élan de l'amour suprême, dû au souverain et premier principe de toutes choses.

(*Traité de l'amour de Dieu.*)

SATIRE MÉNIPPÉE

La Satire Ménippée, dont le bon sens et l'esprit ironique sont les qualités maîtresses, ne parut qu'en 1604, après la défaite du parti qu'elle ridiculisait. Ce pamphlet politique, composé de prose et de vers, fut imaginé et rédigé en collaboration par quelques hommes d'esprit, que les excès de la ligue et l'ambition mal déguisée de ses chefs avaient dégoûtés et indignés. Outre des descriptions et tableaux pleins de vivacité et de relief, des portraits satiriques, vraies caricatures écrites, elle offre aussi des passages plus élevés, où la situation politique est examinée et discutée avec sérieux et compétence, où sont exprimés des idées larges et des sentiments généreux d'indignation à la vue des tristes conséquences de la guerre religieuse et civile. L'un des plus célèbres parmi ces morceaux est la harangue de M. d'Aubray, que l'on attribue généralement au célèbre jurisconsulte Pierre Pithou. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Harangue de M. d'Aubray pour le tiers estat.

Dans ce discours, qui est la partie sérieuse du pamphlet, Claude d'Aubray réfute tous les sophismes, démasque tous les mensonges, avec une force de raisonnement et une verve de style vraiment remarquables.

Il faut confesser que nous sommes pris à ce coup [2], plus serfs et plus esclaves que les chrestiens en Turquie et les juifs en Avignon [3]. Nous n'avons plus de volonté, ny de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre, que nous puissions dire : Cela est mien : tout est à vous, Messieurs, qui nous tenez le pied sur la gorge, et qui remplissez nos maisons de garnisons. Nos pri-

---

1 A l'improviste.

2 Cette fois.

3 Cette ville appartint aux papes, de 1309 à 1791. — Les papes n'ont jamais persécuté les Juifs; ils les ont au contraire protégés contre les sévérités auxquelles ils étaient en butte.

vileges et franchises anciennes sont à vau l'eau. Nostre Hostel-de-ville, que j'ay veu estre l'asseuré refuge du secours des Roys en leurs urgentes affaires, est à la boucherie [1]. Nostre cour de Parlement est nulle, et l'Université devenuë sauvage. Mais l'extremité de nos miseres est qu'entre tant de malheurs et de necessitez, il ne nous est pas permis de nous plaindre, ny demander secours; et faut, qu'ayants la mort entre les dents nous disions que nous nous portons bien, et que sommes trop heureux d'estre malheureux pour si bonne cause. O Paris qui n'es plus Paris, mais une spelunque [2] de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, ung asyle et seure retraicte de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux tu jamais te ressentir [3] de ta dignité et te souvenir qui tu as esté, au pris de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guerir de ceste frenesie, qui, pour [4] ung legitime et gracieux Roy, t'a engendré cinquante roytelets et cinquante tyrans? Te voila aux fers; te voila en l'inquisition d'Espagne, plus intolerable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sçauroient adviser! Tu n'as peu supporter une legere augmentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux edicts qui ne t'importoient nullement : mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes senateurs [5], qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers, qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats. Tu le vois, et tu l'endures. Tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves, et le loües, et n'oserois, et ne sçaurois faire autrement. Tu n'as peû supporter ton Roy si debonnaire, si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bastiments, accreuë de forts et superbes rampars, ornee de privileges et exemptions honorables. Que dy-je? peû supporter? c'est bien pis: tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lict. Quoy [6]!

1 Jeu de mots : le prévôt des marchands, premier magistrat municipal de Paris, s'appelait Boucher ; il était dévoué partisan de la Ligue.
2 Une caverne, un repaire.
3 Reprendre le sentiment, se ressouvenir.
4 Au lieu de.
5 C'est-à-dire les membres du parlement.
6 Que dis-je?

chassé? tu l'as poursuivy? Quoi! poursuivy? tu l'as assassiné [1], canonizé l'assassinateur, et faict des feux de joye de sa mort. Et tu vois maintenant combien ceste mort t'a prouffícté, car elle est cause qu'ung autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui sçaura bien te serrer de plus prez, comme tu as, à ton dam, déjà expérimenté [2].

Je vous en prie, Messieurs, s'il est permis de jecter encor ces derniers abois en liberté, considerons ung peu quel bien et quel proffict nous est venu de ceste detestable mort, que nos prescheurs nous faisoient croire estre le seul et unique moyen pour nous rendre heureux.

Mais je ne puis en discourir qu'aveq trop de regret de voir les choses en l'estat qu'elles sont, au prix qu'elles estoient lors. Chascun avoit encor en ce temps là du bled en son grenier et du vin en sa cave; chascun avoit sa vaisselle d'argent, et sa tapisserie, et ses meubles; les reliques estoient entieres; on n'avoit poinct touché aux joyaux de la couronne. Mais maintenant qui se peut vanter d'avoir de quoy vivre pour trois sepmaines, si ce ne sont les voleurs, qui se sont engraissez de la substance du peuple, et qui ont pillé à toutes mains les meubles des presents et des absents? Avons-nous pas consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu nostre vaisselle, engagé jusques à nos habits pour vivoter bien chetivement? Où sont nos sales et nos chambres tant bien garnies, tant diaprees et tapissees? Où sont nos festins et nos tables friandes? Nous voilà reduicts au laict et au frommage blanq, comme les Suisses. Nos banquets sont d'un morceau de vache pour tous metz : bien heureux qui n'a point mangé de chair de cheval et de chiens, et bien heureux qui a tousjours eu du pain d'avoine, et s'est passé de [3] bouillie de son, venduë au coing des ruës, aux lieux qu'on vendoit jadis les friandises de langues, cailletes et pieds de mouton, et n'a pas tenu à monsieur le Legat et à l'ambassadeur Mandosse que n'ayons mangé les os de nos peres [4], comme font

---

1 Henri III, assassiné par Jacques Clément, à Saint-Cloud, le 1er août 1589.

2 A ton dam, à ton grand dommage. Les souffrances furent très grandes pendant le siège de Paris.

3 Et a pu se permettre, se procurer.

4 La famine fut telle, qu'il fut question de faire du pain avec les os des morts.

les sauvages de la Nouvelle-Espagne [1]. Peut-on se souvenir de toutes ces choses sans larmes et sans horreur? et ceux qui en leur conscience sçavent bien qu'ils en sont cause, peuvent-ils en ouïr parler sans rougir, et sans apprehender la punition que Dieu leur reserve, pour tant de maux, dont ils sont autheurs? Mesmement, quand ils se representeront les images de tant de pauvres bourgeois, qu'ils ont veuz par les ruës tomber tout roides morts de faim; les petits enfants mourir à la mammelle de leurs meres allangouries; les meilleurs habitants et les soldats marcher par la ville, apuyez d'un baston, pasles et foibles, plus blancs et plus ternis qu'images de pierre, ressemblants [2] plus des fantosmes que des hommes; et l'inhumaine response d'aucuns, mesme des ecclesiastiques, qui les accusoient et menaçoient au lieu de les secourir ou consoler? Fut-il jamais barbarie ou cruauté pareille à celle que nous avons veüe et enduree? Fut-il jamais tyrannie et domination pareille à celle que nous voyons et endurons? Où est l'honneur de nostre Université? où sont les colleges? où sont les escholiers? où sont les leçons publiques, où l'on accouroit de toutes les parties du monde? Où sont les religieux estudiants aux [3] couvents? Ils ont pris les armes; les voyla touts soldats [4]. Où sont nos chasses [5]? où sont nos precieuses reliques? Les unes sont fondues et mangees; les autres sont enfouyes en terre, de peur des voleurs et sacrileges. Où est la reverence qu'on portoit aux gens d'eglise et aux sacrez mysteres? Chascun maintenant faict [6] une religion à sa guise, et le service divin ne sert plus qu'à tromper le monde par hypocrisie. Les prebstres et les predicateurs se sont rendus si venaulx [7] et si mesprisez qu'on ne se soucie plus d'eux, ny de leurs sermons, sinon quand on en a affaire pour prescher quelques faulses nouvelles. Où sont les princes du sang, qui ont tousjours esté personnes sacrees, comme les colomnes et apuis de la couronne

1 Du Mexique, dont les indigènes mangeaient, dit-on, les cadavres de leurs parents.

2 Le participe présent était variable en genre et en nombre dans notre ancienne langue. *Ressembler* ne se construit plus qu'avec un complément indirect.

3 Dans les.

4 Les auteurs de la Satire *Ménippée* nous les montrent sous le harnois dans la description de la procession qui précède l'ouverture des états de la Ligue.

5 Châsses.

6 Se fait.

7 *Venaulx*, pluriel lors usité de *vénal*.

et monarchie françoise? Où sont les pairs de France, qui devroient estre icy les premiers pour ouvrir et honorer les estats? Tous ces noms ne sont plus que noms de faquins [1], dont on faict litiere aux chevaux de messieurs d'Espagne et de Lorraine. Où est la majesté et gravité du parlement, jadis tuteur des Roys et mediateur entre le peuple et le prince? Vous l'avez mené en triomphe à la Bastille, et traîné l'authorité et la justice captive, plus insolemment et plus honteusement que n'eussent faict les Turcs. Vous avez chassé les meilleurs, et n'avez retenu que la racaille passionnee ou de bas courage. Encor, parmy ceux qui ont demouré [2], vous ne voulez pas souffrir que quatre ou cinq dient ce qu'ils pensent, et les menacez de leur donner ung billet [3] comme à des heretiques ou politiques [4]. Et néantmoins vous voulez qu'on croye que ce que vous en faictes n'est que pour la conservation de la religion et de l'Estat...

---

1 Sont tombés dans le dernier mépris.

2 Qui sont demeurés ici.

3 De les gratifier d'un mandat d'arrêt.

4 On avait ainsi nommé ceux qui prêchaient la conciliation, les concessions réciproques entre catholiques et protestants, et qui s'étaient rangés du côté d'Henri IV.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — POÉSIE

MALHERBE

(1556-1628.)

François de Malherbe naquit à Caen. Il suivit d'abord le métier des armes. Vers l'âge de trente ans, il débuta dans la poésie par un *Bouquet de fleurs à Sénèque*, suivi bientôt des *Larmes de saint Pierre*, poèmes gâtés par le mauvais goût, mais qui contenaient de belles strophes. Venu à Paris, Malherbe fut accueilli avec honneur par Henri IV, et devint le poète officiel de la cour. Il écrivit alors des *Odes*, des *Stances* et des *Épigrammes*, qui se distinguent par la correction du style. Son œuvre, qui n'était qu'une œuvre de réaction contre l'école de Ronsard, fut, comme toute réaction, excessive. Elle n'en rendit pas moins d'immenses services à la langue française, qu'elle épura, et à la versification, qu'elle rendit plus régulière. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Ode au roi Louis XIII.

Après un début brusque et un énergique appel à la vaillance du roi, Malherbe fait la peinture des maux que causent à la France les fureurs des protestants, et le tableau de la gloire promise au vainqueur, gloire qu'il se vante de chanter plus magnifiquement qu'aucun de ses rivaux présents ou passés.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête[1].
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion[2].

Fais choir en sacrifice au démon[3] de la France

---

[1] Il s'agissait de réduire la Rochelle, qui, en 1627, s'était soulevée avec l'aide des Anglais, maîtres de l'île de Ré.

[2] Suite de métaphores et d'images assez incohérentes : Louis XIII est successivement comparé à Jupiter, à un lion et à Hercule, vainqueur de l'hydre.

[3] Au génie qui veille sur la France : C'est le sens étymologique du mot grec.

Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer ;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice[1]
A nourri le désordre et la sédition :
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice[2]
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies[3],
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies[4]
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés ?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges,
Les immortels[5] eux-mêmes en sont persécutés,
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence ;
Et suis jusqu'à la fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence,
Qui te parle pour eux[6].

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,

---

1 Méchanceté.

2 Rapprochement ingénieux de mots.

3 Rejet du participe passé à la fin de la proposition ; tombée dans la suite en désuétude, cette construction est encore fréquente au XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècle.

4 Fureurs.

5 Les saints, leurs reliques et leurs images. Expression fort usitée au XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^ pour désigner aussi l'Église triomphante. Tous les poètes latins de cette époque emploient l'expression *divi, cœlicolæ,* etc.; que les poètes français traduisent à bon droit par *immortels.*

6 Ce sont là de mauvais conseils à donner à un roi.

Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts [1].

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre :
Il suffit que la cause est la cause de Dieu,
Et qu'avec ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu [2].

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle et qui semble te dire :
« Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher [3].

Que sa façon est brave [4] et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connaît bien [5], à la voir si parée,
Que tu vas triompher !...

Par cet exploit fatal [6], en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois :
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

Oh ! que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterais la fortune d'Éson [7],
Qui, vieil comme je suis [8], revint contre nature
En sa jeune saison !

---

1 Exagération du style lyrique.

2 Hommage rendu à l'activité déployée par Richelieu au siège de la Rochelle.

3 Une licence admise jusqu'au milieu du XVII[e] siècle autorisait la rime de *er* ouvert avec *er* fermé, de *mer* avec *aimer*, conformément à la prononciation normande, qui est la même pour *er* ouvert que pour *er* fermé.

4 Appliquée à la figure, à la mine, cette épithète a le sens de *fière, ouverte, épanouie*, et par extension de *belle*, comme ici.

5 Il est visible. Emploi impersonnel du verbe réfléchi, dont on entend quelquefois des exemples en province.

6 Marqué par le destin.

7 Éson, père de Jason, le conquérant de la toison d'or, fut rajeuni par les enchantements de Médée.

8 Malherbe avait alors soixante-douze ans.

Toutes les autres morts n'ont ni mérite ni marque ;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme et le met de la barque [1]
A la table des dieux.

Mais quoi ! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir [2],
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Je suis vaincu du Temps, je cède à ses outrages [3] ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours [4] :
Je les possédais jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire [5] ;
Tu verras mon adresse, et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait dû quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix non pareille,
Bâtissant une ville, étonna l'univers [6],
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers [7].

---

1 Celle de Caron.
2 Et s'exhortent à remplir leur devoir.
3 Ses atteintes destructrices.
4 *Les Larmes de saint Pierre* sont de 1587 : le berceau n'était déjà pas si près.
5 Le produire au grand jour en ton honneur.
6 Au son de la lyre d'Amphion, les pierres s'assemblèrent et formèrent la ville de Thèbes.
7 Les exemples de cette admiration naïve pour lui-même et de cette confiance en son génie abondent dans les ouvrages de Malherbe. N'a-t-il pas dit de son œuvre :

Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine,
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis [1]. (*Poésies*, I.)

RÉGNIER

(1573-1613.)

Né à Chartres, Mathurin Régnier, était le neveu et fut le protégé du poète Desportes. Il mourut jeune, après avoir publié lui-même la plupart de ses *Satires*. Boileau, qui le saluait comme son maître, lui reprochait la licence de son langage. Régnier n'est pas un moraliste, il peint les vices de son temps, mais sans les détester; il n'a qu'une haine, celle de l'hypocrisie, et qu'un ennemi, Malherbe, qui prétend assujettir à ses lois le Parnasse et messire Desportes [2]. C'est par le style surtout que vaut Régnier : sa langue, plus moderne que celle de Ronsard, est moins froide que celle de Malherbe. Il a su la retremper à la source populaire. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Contre Malherbe et son école.

La tentative des réformateurs dénote une ridicule et orgueilleuse prétention : n'a-t-on rien écrit de bon avant eux? Ils apportent tous leurs soins à la forme; ils ne tiennent aucun compte de l'inspiration, de la verve, du naturel. Ces enjolivements de la phrase ne cachent pas plus le vide des idées que le fard ne peut faire illusion sur le véritable état du visage.

Il semble en leurs discours hautains et genereux [3]
Que le cheval volant n'ait passé que pour eux [4];
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle;
Que la mouche du Grec, leurs levres emmielle [5];

---

1 Cette ode est remarquable par une inspiration élevée et par un souffle lyrique large et soutenu; cette dernière qualité est rare chez Malherbe : « En général, dit Sainte-Beuve, il débute bien, il entonne son chant avec vigueur et avec essor; mais cela dure peu; la voix se casse vite... Les fameuses stances à du Perrier elles-mêmes sont de moitié trop longues; il aurait fallu un second Malherbe pour les abréger. »

2 A force de corriger, de raturer un exemplaire des œuvres de Desportes, Malherbe avait fini par en effacer presque tous les vers.

3 Orgueilleux.

4 Que Pégase n'ait fait jaillir que pour eux la source d'Hippocrène.

5 L'abeille qui se posa sur les lèvres de Pindare encore enfant.

Qu'ils ont seuls icy bas trouvé la pie au nit[1],
Et que des hauts esprits le leur est le zenit,
Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance,
Et disent librement que leur experience[2]
A rafiné les vers, fantastiques d'humeur[3],
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur ;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la methode,
Et que rien n'est parfaict, s'il n'est fait à leur mode.
Cependant leur sçavoir ne s'estend seulement
Qu'à regrater un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue[4],
Espier si des vers la rime est breve ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant[5],
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage[6].
Nul esguillon divin n'esleve leur courage :
Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tanter les fictions,
Froids à l'imaginer[7] : car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime et polit de façon[8]
Qu'elle rend à l'oreille un agreable son ;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase[9],

---

1 Locution proverbiale : faire quelque heureuse trouvaille.

2 Leur savoir.

3 Avec leur goût bizarre et extravagant.

4 Ou une voyelle. Boileau dira plus tard :

> Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
> Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Malherbe a évité avec grand soin les hiatus, dont les poètes français ne se ouciaient guère avant lui, et auxquels Régnier lui-même ne prenait pas garde. Avec le XVII^e^ siècle et Boileau, cette règle a prévalu : ce n'est que de nos jours qu'on a tenté d'en secouer le joug.

5 Allusion à la règle de Malherbe selon laquelle l'*e* muet devait être élidé dans le corps du vers, parce qu'il est trop faible pour avoir la valeur d'une syllabe entière.

6 Et pour ces minuties négligent le principal, le beau de l'ouvrage. *Laisser le foin sur le vert*, c'est l'abandonner sur le pré, ne pas le ramasser.

7 Infinitif pris substantivement : quand il s'agit d'imaginer.

8 Cf. Boileau (*Art poétique*, I, 175) :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

9 N'embrase pas.

Ils attifent leurs mots, ageollivent[1] leur phrase,
Affectent leur discours tout si[2] relevé d'art,
Et peignent leurs defaux de couleurs et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets[3] se rendent embelies,
Qui, gentes[4] en habits et sades[5] en façons,
Parmy leur point coupé[6] tendent leurs hameçons ;
Dont l'œil rit mollement avecque affeterie,
Et de qui le parler n'est rien que flaterie :
De rubans piolez[7] s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement :
Leur visage reluit de cereuse et de peautre[8],
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre ;
Ou[9], ces divins esprits, hautains et relevez,
Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreuvez,
De verve et de fureur leur ouvrage estincelle,
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle,
Et sont, comme l'on voit, la parfaite beauté
Qui, contante de soy, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais[10] ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grace n'accompagne :
Son front, lavé d'eau claire, esclate d'un beau teint :
De roses et de lys la Nature l'a peint ;
Et, laissant là Mercure[11] et toutes ses malices,
Les nonchalances[12] sont ses plus grands artifices.

(*Satires*, IX.)

---

1 Enjolivent.
2 Pléonasme ironique.
3 Atours.
4 Élégantes.
5 Gracieuses et agréables.
6 Nom d'une dentelle alors à la mode.
7 De deux couleurs comme le plumage de la pie. Ce terme est déjà employé dans le *Roman de la Rose*.
8 Plâtre. Cette mode a été de tous les siècles.
9 *Là où, tandis que, au lieu que,* ces divins esprits,... c'est-à-dire Ronsard, du Bellay et la Pléiade dont Régnier ne parle qu'avec admiration. La phrase n'est pas régulière.
10 Au Palais de justice, rendez-vous des marchandes de modes et de parfumerie.
11 Dieu de la ruse et du mensonge.
12 Le laisser-aller.

RACAN

(1589-1670.)

Honorat de Bueil, marquis de Racan, est le plus distingué des disciples de Malherbe. C'est un vrai poète, doué, chose assez rare alors, d'un vrai sentiment de la nature. Il a publié des *Bergeries,* des *Épitres,* des *Stances,* des *Odes*, des *Psaumes* et des *Sonnets.* On regrette que la pensée chrétienne n'inspire pas toujours sa muse. (V. *Précis d'hist. litt.*)

A M. Maynard, président d'Aurillac.

A quoi bon se consumer dans les laborieuses veilles? Il faut, dit Racan, jouir de la vie; car la mort arrive, et rien ne pourra nous soustraire à ses coups.

Je sais, Maynard [1], que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers [2];
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de mémoire,
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine;
Buvons plutôt à longue haleine [3]
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède [4]
Celui même que Ganymède [5]
Verse dans la coupe des dieux [6].

---

1 Maynard, également disciple de Malherbe, composa des odes et des chansons; il recherchait surtout la précision, la perfection du style.

2 Illusion ou flatterie d'un contemporain et d'un confrère qui fait sourire la postérité. — 3 A longs traits. — 4 Surpasse. — 5 Personnage mythologique, l'échanson des dieux.

6 Cette invitation allait à bonne adresse, à en juger d'après cette épitaphe faite par Maynard pour un buveur :

L'homme qui git en ce lieu
Fut un buveur sans exemple,
Qui ne crut jamais qu'au dieu
Dont la taverne est le temple.
Un batelier ignorant
Le fit choir dans le courant
De la prochaine rivière.
L'heure de sa triste fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans son vin.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées ;
C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Maynard, à pleine tasse :
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours :
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientôt la froidure ;
La mer a son flux et reflux :
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte [1] la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus. (*Épitres.*)

CORNEILLE

(1606-1684.)

Pierre Corneille, né à Rouen, fut destiné au barreau par sa famille; mais un penchant irrésistible l'entraîna vers la poésie et le théâtre. Après quelques pièces médiocres, supérieures pourtant à tout ce que les Garnier et les Hardy avaient produit jusque-là, il obtint un franc et véritable succès avec sa comédie de *Mélite*. On sait avec quel enthousiasme fut accueilli le *Cid*. Corneille était désormais le maître incontesté de la scène française. Il multiplia coup sur coup les chefs-d'œuvre : *Horace, Cinna, Polyeucte,* suivirent le *Cid*. Mais l'illustre poète devait connaître la décadence. Il produisit encore quelques belles pièces : la *Mort de Pompée,* le *Menteur, Rodogune, Nicomède, Don Sanche*. La recherche de situations extraordinaires, des intrigues embrouillées, le jetèrent hors du naturel, et les spectateurs désertèrent les pièces du vieux Corneille, pour courir à celles de Racine, son jeune rival. — Nul n'a mieux exprimé que Corneille

[1] Cède la place.

les instincts généreux, les nobles sentiments; en sacrifiant dans ses pièces la passion au devoir, il a fait de son théâtre une œuvre de haute morale. On admirera toujours l'énergique précision et la couleur de son style. Corneille a laissé encore un beau livre qui fut l'œuvre de ses derniers jours : la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La vengeance.

Outragé par le comte de Gormes, don Diègue charge son fils Rodrigue de réparer son honneur en appelant le comte en duel. Le jeune homme accepte, mais à regret : il voulait épouser Chimène, fille du comte.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère !
Digne ressentiment[1] à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
Ma jeunesse revit à cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi ?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie :
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;

[1] Sentiment de l'injure reçue et besoin d'une vengeance immédiate.

Meurs ou tue[1]. Au surplus, pour ne te point flatter[2],
Je te donne à combattre un homme à redouter :
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et pour t'en dire encore quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

Le...

DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour ;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance[3] :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range[4],
Je vais les déplorer : va, cours, vole et nous venge[5].

(*Le Cid*, acte I, sc. v.)

---

1 « Dans *le Cid*, la vengeance suit de près l'outrage. Don Diègue ne peut pas rester déshonoré, même pendant une heure ; l'orgueil espagnol ne supporterait pas cette attente, et Corneille se reprocherait de laisser reparaître les cheveux blancs de ce vieillard avant qu'ils soient vengés. » (SAINT-MARC GIRARDIN.)

2 *Pour ne te point flatter*, pour te parler sans détour, pour ne pas te tromper en déguisant la vérité.

3 *Tu sais l'affront*, tu sais quel affront j'ai reçu ; *et tu tiens la vengeance*, et la vengeance est en ton pouvoir. Style rapide, précis, énergique.

4 *Où le destin me range*, auxquels me réduit le destin ; cet emploi de *où* pour *auquel, à laquelle*, etc., était plus fréquent au XVII^e^ siècle qu'aujourd'hui.

5 Avec l'impératif, la règle générale est de placer le pronom régime après le verbe quand la phrase est positive, avant le verbe quand la phrase est négative. Mais, au XVII^e^ siècle, quand plusieurs impératifs se suivent, l'impératif, même positif, peut être précédé du pronom. « Faites-nous cette grâce et l'acceptez pour gendre. » (*Le Cid*, act. V, sc. III). « Polissez-le sans cesse et le repolissez. » (*Art poét.*, I.)

La provocation.

Le comte a refusé de réparer ses torts envers don Diègue. Rodrigue ors le provoque au combat et le tue.

LE COMTE, DON RODRIGUE

DON RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

DON RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE

Oui.

DON RODRIGUE

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu[1],
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE

Peut-être.

DON RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE

Que m'importe !

DON RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux !

DON RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

---

[1] *La même vertu*, autrefois, même pouvait avoir le sens de *lui-même, elle-même*, quoique placé devant le substantif. Nous disons aujourd'hui : *la vertu même.*

LE COMTE

Te mesurer à moi [1] ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE

Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes [2] dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur [3].
A qui venge son père il n'est rien impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens [4],
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements [5] cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait [6],
Je ne me trompais point au choix [7] que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;

---

1 On dit plutôt « se mesurer avec quelqu'un ».

2 Par une métonymie du même genre, c'est-à-dire en employant le signe pour la chose signifiée, on dit aussi *les lauriers*. Palmes ou lauriers sont les emblèmes de la victoire, du triomphe.

3 Le courage, qui ne me manque pas, me donnera plus de force qu'il n'en faut pour te combattre.

4 *Qui paraît aux discours que tu tiens*, que révèle ton langage.

5 *Ses mouvements*, les agitations, le trouble qu'elle jette en ton âme.

6 Un homme d'épée, un gentilhomme.

7 *Au choix*, dans le choix.

Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire [1].
On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père [2].

(*Ibid.*, acte II, sc. II.)

Imprécations de Camille. Sa mort.

Les Curiaces sont vaincus et morts. Camille, au désespoir, épuise toute son indignation contre son frère. Celui-ci, transporté de colère, souille sa victoire par un fratricide.

HORACE, CAMILLE

HORACE

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères ;
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rends maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,

1 Vers maxime. Ces vers abondent dans les pièces de Corneille.

2 Tant de fermeté et de noblesse font cesser les hésitations du comte. Homme de cœur lui-même, il comprend ce que le devoir commande à Rodrigue dans ces circonstances, et ce que les lois de l'honneur exigent de lui. « Le dialogue est impétueux, bondissant ; c'est une suite de ripostes qui sent déjà l'escrime : la parole se croise et s'entrelace comme fera tout à l'heure l'acier. » (SAINTE-BEUVE.)

Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs; c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits;
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE

O mon cher Curiace!

HORACE

O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,
Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs;
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs.
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée[1];
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,

[1] *Où tu l'avais laissée*, dans celle que tu as quittée pour aller au combat.

Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas,
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie ;
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité[1]!

HORACE

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur;
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome[2].

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés :
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre[3],

---

1 *Ta brutalité*, ton inhumaine férocité.

2 Nous retrouvons exprimée dans ce vers l'opposition familière à Corneille entre le devoir et la passion. Camille, de par sa naissance, a pour devoir de se réjouir d'une mort dont souffre son cœur, mais qui sert les intérêts de sa patrie.

3 *Ce foudre*, cette catastrophe, cette ruine. Cf. Corneille, *Héraclius*, I, IV :

Ah ! mon prince, ah ! Madame, il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.

Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.

C'est trop; ma patience à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace[1].

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah! traître!

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

(*Horace*, acte IV, sc. V.)

La conspiration contre Auguste.

Un complot est tramé contre Auguste. Émilie, dont le père a été l'une des victimes d'Octave (nom d'Auguste avant qu'il fût empereur), est l'âme du complot; Cinna, petit-fils de Pompée, amant et complice d'Émilie, vient lui rendre compte de l'assemblée dans laquelle les conjurés ont arrêté leurs dernières résolutions.

CINNA, ÉMILIE

ÉMILIE

Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue :
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse;

---

[1] On trouve encore au XVII^e^ siècle *dedans* employé comme préposition. Molière, *l'Étourdi*, II, VI.

Mon argent bien-aimé, rentrez *dedans* ma poche.

Cependant on commence déjà à lui préférer *dans*. Cf. Molière.

Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÉMILIE

Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage[1]
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure[2] enfin nos desseins généreux :
Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome;
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi! »
Là, par un long récit de toutes les misères,
Que durant notre enfance ont enduré[3] nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de les punir :
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles[4],

---

1 *Un tel ouvrage*, une entreprise si grave.

2 *Conclure*, amener la conclusion, l'exécution de nos desseins.

3 Ce n'est qu'avec Condillac et Beauzée que les règles d'accord du participe passé conjugué avec *avoir* furent fixées. Pendant le moyen âge et jusqu'à cette époque, une grande liberté avait régné sur ce point, particulièrement en poésie. Molière, Racine, J.-B. Rousseau, se sont permis, comme Corneille ici, de laisser le participe invariable, pour le besoin du vers; cette licence n'est pas inconnue même aux modernes, qui en usent notamment quand le sujet vient après le verbe.

4 Ces vers magnifiques sont imités du début de la *Pharsale*, de Lucain (poète latin, 39 à 65 après J.-C.). Mais, ainsi que le remarque Naudet, Corneille est ici supérieur à son modèle, dont « il a rendu la pensée plus explicitement et plus complètement. »

Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants;
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques[1];
Le méchant par le prix au crime encouragé;
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant[2] du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon[3] imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère,

---

[1] Dans leur propre maison, à leur propre foyer.

[2] Participe présent pris adjectivement : *qui dégoutte.*

[3] *Un crayon*, un tableau. Ce *crayon imparfait* est une des plus énergiques peintures qu'on ait faites des crimes et des proscriptions du triumvirat.

Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter dans le trône[1] et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître.
Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion alors qu'elle est propice :
Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde, à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe :
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe,
Et je veux, pour signal, que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard[2] dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée :
Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
L'autre moitié me suit et doit l'environner,

---

[1] *Monter dans le trône,* et non *monter sur le trône.* Le trône était primitivement une sorte de chaire élevée et fermée. On disait monter *dans* le trône, comme on dit encore, monter dans la chaire, en chaire.

[2] *Lui donne d'un poignard,* le frappe d'un poignard. On dit de même *donner des deux.*

Prête au premier signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur;
César, celui de prince ou d'un usurpateur.
Du succès[1] qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal à l'endroit[2] des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le Ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais[3] sont égaux pour ta gloire;
Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie :
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers[4] avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse
Autant que de César la vie est odieuse.
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie;
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie[5].

(*Cinna*, acte I, sc. III.)

---

1 *Succès* se disait encore au XVII^e^ siècle, conformément à son étymologie, de l'issue, du résultat bon ou mauvais d'une entreprise.

2 *Dont le jugement varie à l'égard*, expression concise, mais claire.

3 Le bon et le mauvais succès.

4 Racine a dit aussi dans *Iphigénie*, I, II :

Ne laisser aucun nom et mourir *tout entier*.

5 Ce vers, dans son expression voilée et discrète, est un aveu : il nous montre l'amour d'Émilie pour Cinna, et contribue à accroître l'intérêt qui s'attache à leur sort.

Monologue d'Auguste.

Le complot vient d'être révélé à Auguste : il hésite entre la vengeance et le pardon, entre la clémence et la rigueur.

AUGUSTE

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie [1]
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis [2],
Si, donnant des sujets, il ôte des amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr : qui peut tout doit tout craindre [3].
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien [4] ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps [5]
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants ;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur [6] enfonças le couteau ;
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !...
Mais que mon jugement au besoin [7] m'abandonne !

---

1 *Fier*, pour *confier*, ne s'emploie plus que sous la forme réfléchie.
2 *Commis*, remis, confié.
3 Expression éloquente autant que concise de la condition du tyran. — Cf. Racine, *Britannicus*, IV, III :

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.

4 *De sang* sous-entendu. C'est une hyperbole.
5 Dans le même moment, en même temps.
6 Ce tuteur était Toranius, le père d'Émilie.
7 Dans une conjoncture difficile, où j'en aurais le plus grand besoin.

Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toi dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir [1],
Me traite en criminel, et fait seule mon crime
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose pour me perdre au bonheur de l'État?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices...
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute.
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse [2];
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre [3] ou mourir :
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter [4] par un prix si funeste;
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat;
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide;

---

1 Allusion à la scène de l'acte II, dans laquelle Cinna, consulté par Auguste au sujet d'une abdication projetée, lui a conseillé de garder pour le bien public le souverain pouvoir.

2 *S'intéresse*, prend part aux complots tramés contre ta vie.

3 *Ou tout perdre*, ou faire périr tout le monde.

4 Construction à la fois claire et concise, aussi logique que celle de l'infinitif actif après l'impersonnel *il faut;* le sujet de l'infinitif *acheter* est évidemment le pronom de la deuxième personne, exprimé au vers précédent.

Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine;
Et, si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez[1] quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr ou laissez-moi régner[2].

(*Ibid.*, acte IV, sc. II.)

Interrogatoire de Cinna[3].

Auguste rappelle à Cinna les bienfaits dont il l'a comblé, et les oppose aux sinistres projets du conspirateur.

AUGUSTE, CINNA

AUGUSTE

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose[4]
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive, et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après, tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA

Je vous obéirai, seigneur.

---

1 *Ordonnez*, décidez.

2 Ce monologue est tout ensemble remarquable au point de vue dramatique, en ce qu'il donne une idée nette de la situation et laisse le spectateur dans une anxiété douloureuse, et au point de vue moral, en ce qu'il renferme l'analyse approfondie et l'expression éloquente d'un état d'âme, d'une vérité et d'un intérêt général, malgré le rang élevé du personnage. — Si jamais monologue fut nécessaire et bien placé, c'est celui-ci. « En effet, dit Voltaire, deux sentiments contraires partagent l'âme d'Auguste et rendent cette lutte intime vraie et pathétique. »

3 Toute cette scène est tirée du traité de la *Clémence* de Sénèque le philosophe. (V. Morceaux choisis des litt. étrangères, p. 204.)

4 *Sur toute chose* : avant tout.

AUGUSTE

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et, lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main :
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître:
Et l'inclination [1] jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie :
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs.
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu [2],
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène [3],
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui [4], mon plus cher confident :
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue

---

1 C'est-à-dire tes sentiments personnels.

2 Je me suis conduit avec toi, je t'ai traité de façon telle, que...

3 *Mécène*, favori et ministre d'Auguste, est célèbre comme protecteur éclairé et généreux des poètes de son temps.

4 *Après lui*, après sa mort.

Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur [1] et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA

Moi, seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi [2], je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Ecoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé [3];
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :

---

[1] De bonheur. Cf. le proverbe : *Tout n'est qu'heur et malheur.*

[2] Le composé *s'asseoir* a remplacé aujourd'hui le verbe *se seoir*, qui avait le même sens et n'est plus guère usité qu'en poésie.

[3] Le tragédien Monvel, qui fut célèbre dans le rôle d'Auguste, accompagnait ce passage d'un jeu de scène très familier, mais d'un effet saisissant. Il comptait les conjurés sur ses doigts; après le nom de Maxime, il laissait retomber sa main en disant la fin du vers, puis il semblait s'apprêter à reprendre son compte qu'il abandonnait définitivement en disant :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Talma admirait fort ce jeu de scène, mais fut longtemps sans oser le pratiquer.

Un tas[1] d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter[2],
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
Et, si sa liberté te faisait entreprendre[3],
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime ;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux :
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite[4].

---

1 Terme méprisant employé ici à dessein par Auguste.

2 *De les plus éviter*, d'y échapper plus longtemps.

3 *Entreprendre*, employé absolument, former ton entreprise.

4 On raconte que le maréchal de la Feuillade, entendant ces vers, dit tout haut : « Ah ! tu me gâtes le *soyons amis*, Cinna, » et qu'il répondit, après la pièce à l'acteur chargé du rôle et qui croyait cette critique dirigée contre lui : « Ce n'est pas vous qui m'avez déplu, c'est Auguste qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié, et qui ensuite lui dit : *Soyons amis*. Si le roi m'en disait autant, je le remercierais de son amitié. » « Mais, dit Palissot, il y a plus de finesse que de vérité dans cette saillie. Le langage sévère d'Auguste est le seul châtiment qu'il inflige à Cinna, et c'est un

Ose me démentir : dis-moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;
Elle seule t'élève et seule te soutient :
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne [1] ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie :
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps...

CINNA

Je demeure stupide [2] ;
Non que votre colère ou la mort m'intimide :
Je vois qu'on m'a trahi ; vous m'y voyez rêver [3],
Et j'en [4] cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.
Le père et les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ;
Et, puisque à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.

---

châtiment légitime. D'ailleurs il doit lui faire sentir son peu de mérite et tous les obstacles qui s'opposent à son ambition, pour le détourner d'une rechute qui deviendrait impardonnable. »

1 Tout ceci est finement observé et revêtu d'une forme précise et claire.

2 *Stupide*, frappé de stupeur.

3 Penser, réfléchir.

4 Sorte de syllepse : *en* représente le mot *trahison* non exprimé, mais implicitement contenu dans le verbe *trahir* du vers précédent.

Le sort vous est propice, autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime :
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime[1].
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout :
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

(*Ibid.*, acte V, sc. I.)

Clémence d'Auguste.

Émilie, apprenant la découverte du complot, est venue se livrer elle-même comme complice de Cinna. Auguste prend le parti de la clémence et pardonne aux conjurés.

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers;
Je suis maître de moi comme de l'univers[2];
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;
Et, malgré la fureur de ton lâche destin[3],
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.

---

1 *Tu couronnes ton crime*, tu mets le comble à ton crime en le glorifiant.

2 Une force d'âme étonnante, exprimée en quelques mots simples et concis, voilà ce qui fait la beauté grandiose de ce vers.

3 Toutes les éditions de Corneille donnent le mot *destin*. Ce mot paraît être pris ici dans un sens voisin de celui qu'avait autrefois le verbe *destiner*, celui de *se proposer*. Il est donc synonyme de *dessein*, que lui a substitué Voltaire.

Avec cette beauté[1] que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang[2] ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

(*Ibid.*, acte V, sc. III.)

Profession de foi de Polyeucte.

Polyeucte proteste de sa foi en face de Félix, son beau-père. Il oppose à la bonté infinie de Dieu, les crimes dont les dieux du paganisme donnent l'exemple aux hommes.

FÉLIX, POLYEUCTE

POLYEUCTE

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers ;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre[3].
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux :
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître[4] aux cieux ;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

---

1 Émilie.
2 Rapprochement forcé et de mauvais goût.
3 Ce vers est une transition par laquelle Polyeucte passe à l'idée suivante.
4 Dont les dieux ne donnent l'enseignement et l'exemple.

FÉLIX

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Impie !
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien [1].

FÉLIX

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire [2].
Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

(*Polyeucte*, acte V, sc. III.)

Conversion de Pauline.

Pauline, convertie par la mort de Polyeucte, accuse Félix de barbarie et lui déclare qu'elle est chrétienne.

PAULINE, à Félix.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;

---

[1] Ce mot : *je suis chrétien*, deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. a dit Chateaubriand. Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti que l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le ciel comme sa patrie.

[2] La rapidité, l'enthousiasme de cette réponse, sa forme, en opposition avec celle qui précède, opposition nette et tranchée, tout contribue à mettre le spectateur dans un état d'âme semblable à celui du martyr lui-même.

Cette seconde hostie [1] est digne de ta rage.
Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu ;
Ta barbarie en elle a les mêmes matières [2].
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
Je suis chrétienne [3] enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit :
Redoute l'empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle [4] aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? je suis chrétienne ;
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

(*Ibid.*, acte V, sc. v.)

---

1 Mot archaïque ayant le sens de victime.

2 Les mêmes raisons de se manifester. « Ce vers est trop négligé, dit Voltaire, et n'est pas français : *une barbarie* qui a des matières, et des matières en elle, cela est un peu barbare. » L'expression manque sans doute de correction et d'élégance, elle se comprend toutefois ; mais eût-elle des défauts plus graves, que cela ne justifierait pas le procédé de critique employé par Voltaire : « Il retourne et déguise en prose, dit Sainte-Beuve, ces phrases sonores et altières qui vont si bien à l'allure des héros, et il se demande si c'est là écrire, parler *français*. Il appelle grossièrement *solécisme* ce qu'il devrait qualifier d'idiotisme, et qui manque si complètement à la langue étroite, symétrique, écourtée du XVIII[e] siècle. »

3 Heureuse réminiscence de la tranquille et énergique affirmation de Polyeucte en réponse aux menaces de son beau-père.

4 Alliance de mots antithétique.

Flaminius essaye d'intimider Nicomède.

Nicomède, fils aîné de Prusias, roi de Bithynie, a appris à l'école d'Annibal à détester les Romains et à combattre leur ambition tyrannique. Aussi courageux et fier que son père est lâche et docile, Flaminius s'indigne de ce que, dans les États de son père, un Romain ose lui parler en maître.

FLAMINIUS, NICOMÈDE, PRUSIAS

FLAMINIUS

Vous ne pouvez plus, prince, étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi [1],
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains [2] ;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène [3].

PRUSIAS

Prince, vous abusez enfin de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté...

NICOMÈDE

Je ne sais point répondre autrement pour mon roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE

Quoi ! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,

---

1 C'est-à-dire : je ne dépendrai plus que de moi.

2 Mettre dans ces places des garnisons romaines.

3 Ce vers, d'une ironie sanglante, ne doit sa beauté qu'à une erreur historique. Celui que Corneille appelle ici *Flaminius* se nommait en réalité Titus Quinctius Flamininus, tandis que celui qui en 217 av. J.-C. perdit contre Annibal la bataille du lac Trasimène et y périt, avait nom Caïus Flaminius Népos. — Les Romains avaient envoyé, en 184, Titus Quinctius Flamininus à la cour de Prusias, pour lui demander la tête d'Annibal. Celui-ci s'empoisonna pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis.

Qu'au milieu de ma course [1] on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace !
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge :
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

(*Nicomède,* acte II, sc. III.)

Nicomède enseigne à Prusias son devoir.

Nicomède montre à Prusias ce que lui commandent l'honneur et le devoir.

PRUSIAS, NICOMÈDE

PRUSIAS

Accordons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer [2] la reine qui te craint [3].
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle,
Et ne veux pas souffrir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer [4]
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture.

---

1 De ma course victorieuse, de mes triomphes.

2 *Assurer,* pour *rassurer.* Au XVII^e^ siècle on employait souvent le verbe simple là où nous employons maintenant le composé.

3 La reine dont il s'agit ici est Arsinoé, la seconde femme de Prusias, qui, pour assurer le trône à son fils Attale, s'acharne à la perte de Nicomède, enfant d'un premier lit. Elle intéresse les Romains à la cause de son fils ; en même temps elle a suborné deux scélérats pour accuser Nicomède d'avoir voulu faire assassiner son père. Trompé par leur rapport, Prusias a fait mander son fils. Nicomède, indigné de la perfidie d'Arsinoé, dédaigne de se défendre et répond à la reine, qui demande sa grâce, par ces deux vers méprisants :

La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
Et c'est là proprement le partage des femmes.

4 Ces sentiments que Prusias aimerait à voir durer sont la *tendresse* qu'il a pour Nicomède, et la *passion* qu'il a pour Arsinoé.

NICOMÈDE

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier[1] à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS

Et que dois-je être?

NICOMÈDE

Roi[2].

Reprenez hautement ce noble caractère :
Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez :
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurais régner[3].

(*Ibid.*, acte IV, sc. III.)

Mort de Pompée.

Vaincu à Pharsale, Pompée, avec sa femme Cornélie et quelques amis fidèles, fait voile vers l'Égypte. Il va demander asile au jeune roi Ptolémée, dont il a autrefois rétabli le père sur le trône. Mais Ptolémée, sur l'avis de ses conseillers Photin et Septime, a ordonné de le mettre à mort. Cléopâtre, sœur de Ptolémée, bien qu'elle soit aimée de César, n'a pas oublié ce qu'elle doit à Pompée : elle s'indigne de la lâcheté de son frère, et fait des vœux pour que le vaincu de Pharsale échappe à la mort; mais le meurtre est déjà accompli, et un de ses écuyers, Achorée, lui en fait le récit.

CLÉOPATRE, ACHORÉE

CLÉOPATRE

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORÉE

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage.

---

1 Vous en rapporter à moi.

2 Voilà un de ces mots sublimes, propres à Corneille, qui sous l'expression la plus simple, donnent une haute idée de la grandeur humaine.

3 *Je saurais régner*. Ce mot, c'est-à-dire l'ensemble des idées qu'il renferme, des devoirs qu'il impose et des vertus qu'il exige, résume pour Nicomède la conduite à tenir vis-à-vis des Romains.

J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage ;
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort ;
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;
Et, puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.
Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voile bas,
Et, voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi, touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venait recevoir.
Mais, voyant que ce prince, ingrat à ses mérites [1],
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi [2].
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder [3] pas Cornélie avec lui.
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
A la réception que l'Égypte m'apprête ;
Et, tandis que moi seul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roi Juba [4] nous garde une foi plus sincère,
Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père ;
Mais, quand tu les verrais descendre chez Pluton,
Ne désespère point du vivant de Caton [5]. »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste [6],

---

1 *A des services*, et par conséquent aux mérites qu'il s'était acquis auprès de lui.

2 Un certain effroi le saisit d'abord, en quelque sorte par surprise. — La préposition *à* s'employait au XVII^e^ siècle concurremment avec *par*, après certains verbes passifs ou pronominaux.

3 Ne pas exposer aux hasards.

4 Juba I^er^, roi de Numidie, continua la lutte contre César après la mort de Pompée. Vaincu à la bataille de Thapsus, il se donna la mort (45 av. J.-C.). Ce fut aussi après cette défaite que se tua le père de Cornélie, dont Corneille parle au vers suivant.

5 Caton, réfugié à Utique après la défaite des Pompéiens, s'y donna la mort (46 av. J.-C.).

6 Tandis qu'ils rivalisent d'affection, de marques d'amour.

Achillas[1] à son bord joint son esquif funeste,
Septime[2] se présente, et, lui tendant la main,
Le salue empereur en langage romain,
Et comme député de ce jeune monarque.
« Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque :
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
Ce héros voit la fourbe[3], et s'en moque dans l'âme ;
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il[4] donnait les États.
La même majesté sur son visage empreinte
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;
Sa vertu tout entière à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit :
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;
Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE

N'épargnez pas les miens ; achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE

On l'amène, et du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si tôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre.
Il se lève, et soudain, pour signal, Achillas,
Derrière ce héros tirant son coutelas,
Septime[5] et trois des siens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,

---

1 Général de Ptolémée, le roi d'Égypte.

2 L'un des conseillers de Ptolémée.

3 On dirait aujourd'hui *la fourberie*. Le second hémistiche du vers est d'un style trop familier.

4 *Avec la même noblesse, le même calme que...* ; l'emploi de *que* pour *dont*, était admis au XVII[e] siècle.

5 Tribun romain à la solde du roi Ptolémée. C'est lui qui, au premier acte, décide le roi à faire assassiner Pompée.

De ces quatre enragés admire[1] la fureur.

CLÉOPATRE

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes ;
N'imputez rien aux lieux[2], reconnaissez les mains :
Le crime de l'Égypte est fait par des Romains[3].
Mais que fait et que dit ce généreux courage[4] ?

ACHORÉE

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil, contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance[5].
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé[6].
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que le roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe, au bout d'une lance, en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure,
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant,
Au gré de la Fortune, et de l'onde et du vent.
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle[7],

---

1 Sens étymologique du mot : s'étonne de, en demeure surpris.

2 Ne vengez pas ce crime sur les lieux qui en furent témoins, c'est-à-dire sur l'Égypte.

3 Sur l'ordre du roi d'Égypte toutefois.

4 Périphrase emphatique qui désigne Pompée.

5 Ceci est bien subtil et bien raffiné, et nuit au héros même de Corneille.

6 Un gémissement échappé à la nature eût-il rendu Pompée plus digne d'être frappé? On voit déjà que Corneille n'est plus dans tout l'éclat de son génie. Ce qu'il a perdu, tout d'abord, c'est le naturel : ses situations deviennent forcées, ses dénouements pénibles, et le style est subtil.

7 La pensée est revêtue d'une expression elliptique et concise équivalente à celle-ci : tâche de mettre obstacle au meurtre dont elle a le spectacle sous les yeux.

Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux,
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galère évanouie ou morte.
Les siens, en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive et regagnent la mer[1];
Mais sa fuite est mal sûre, et l'infâme Septime,
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort[2].
Cependant Achillas porte au roi sa conquête :
Tout le peuple tremblant en détourne la tête;
Un effroi général offre[3] à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature,
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtiments !
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une âme servile un généreux courage[4],
Examine, d'un œil et d'un soin curieux,
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.

(*Pompée*, acte II, scène II.)

Perfidie de Cléopâtre.

Cléopâtre, reine de Syrie, et Rodogune, sœur du roi des Parthes, se portent une haine mutuelle et cherchent à se perdre l'une l'autre. Cependant des traités conclus entre les Syriens et les Parthes ont décidé le mariage de Rodogune avec Antiochus, fils de Cléopâtre, qui va être couronné roi. Cléopâtre, voyant le pouvoir lui échapper pour

1 Rime insuffisante : V. p. 120, note 3.
2 Dans la personne de son épouse.
3 Présente à l'imagination de l'un.
4 Montrant dans une âme d'esclave les sentiments généreux d'un homme né libre.

passer à son ennemie, veut se venger d'elle et ne recule pas devant le meurtre de ses propres fils Antiochus et Séleucus; ce dernier se montre lui aussi contraire à ses desseins En présence de la cour, elle proclame Antiochus roi, et lui présente la coupe à laquelle il doit boire ainsi que son épouse. A ce moment survient un officier, annonçant que Séleucus a été trouvé assassiné; mais, avant de mourir, il a révélé qu'il était frappé par « une main bien chère », sans pouvoir en dire assez pour qu'Antiochus sache à qui, de Cléopâtre ou de Rodogune, imputer ce meurtre. Cléopâtre fait tomber le soupçon sur Rodogune.

CLÉOPATRE, RODOGUNE, ANTIOCHUS

CLÉOPATRE

Puisque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne;
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal[1] avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix[2] me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir[3],
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en[4] viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux[5].

(A Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs, je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais, ô dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!

---

1 *D'égal* est une locution adverbiale et pour cette raison invariable.

2 Allusion aux traités conclus entre les Syriens et les Parthes.

3 Inversion forcée. La construction régulière est celle-ci : que le souvenir du passé entretient dans son cœur.

4 *J'en viens d'apprendre :* je viens d'apprendre d'elle. *En* ne s'emploie plus aujourd'hui que pour représenter les choses.

5 En permettant votre union.

Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge [1],
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
Il voudra se garder de cette même main [2].
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités [3].
C'est à lui maintenant, en cette occurrence [4],
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier [5].

RODOGUNE, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée [6]
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et, n'ayant rien prévu d'un attentat si grand [7],
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine,
Pour me faire coupable, a quitté Timagène [8].
Au moindre jour ouvert [9] de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée [10] ;
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,

---

1 Vous disposez de son esprit et de son cœur.

2 Insinuation perfide.

3 Démétrius Nicanor, époux de Cléopâtre, qu'elle a fait assassiner, avait formé le dessein de la répudier pour épouser Rodogune : c'est à ce projet que Cléopâtre fait allusion.

4 Sens général du mot : lutte, concours, débat.

5 *Un charme*, un sortilège, un procédé magique. — L'emploi de *à* au lieu de *pour*, est d'un usage fréquent au XVII[e] siècle. Les exemples dans Corneille en sont nombreux. Cf. *Polyeucte*, acte II, scène VI :

Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.

6 Ce mot a ici toute la force de son sens étymologique : frappé de stupeur, comme par un coup de foudre.

7 Comme elle n'a rien prévu.

8 Cléopâtre avait essayé d'abord d'accuser du meurtre de Séleucus cet officier, qui était venu pour l'annoncer.

9 A la moindre facilité, possibilité.

10 La suppression de la négation dans la proposition subordonnée au verbe *craindre* est fréquente au XVII[e] siècle : elle n'est plus permise aujourd'hui.

Vous avez pris soudain le crime entre nous deux [1].
Certes, si vous voulez passer [2] pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien,
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point [3], puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre ;
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

(A Antiochus.)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur [4].

(A Cléopâtre.)

Où fuirais-je de vous après tant de furie [5],
Madame, et que ferait toute votre Syrie,
Où seule, et sans appui contre mes attentats,
Je verrais...? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère,
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux point me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée ;
Pour m'exposer à tout, achevons l'hyménée [6].
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :

---

1 Vous avez restreint le débat au crime et de son auteur, entre nous deux.
2 *Passer* est ici transitif, avec le sens de *faire admettre*.
3 Je ne désavouerai point.
4 On prétend que ce meurtre n'est que le prélude de celui que je médite contre vous.
5 Après tant d'assassinats dont on m'accuse.
6 En buvant cette coupe qui m'est offerte. Antiochus pense, avec raison d'ailleurs, que celle qui a fait tuer Séleucus, quelle qu'elle soit, a dû aussi remplir la coupe d'un vin empoisonné.

La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en[1] défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi...

RODOGUNE, l'empêchant de prendre la coupe.

Quoi ! seigneur ?

ANTIOCHUS

Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.

RODOGUNE

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main.
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE

Qui m'épargnait tantôt[2] ose enfin m'accuser !

RODOGUNE

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve, et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPATRE, prenant la coupe.

Je le ferai moi-même[3]. Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?

---

[1] De cette main.

[2] Tout à l'heure : allusion à ce vers

Je veux bien par respect ne vous imputer rien.

[3] Cette réponse si brève et si simple a quelque chose de terrible. L'émotion tragique est vraiment ici portée au plus haut degré. Cléopâtre parle d'un cœur calme et d'un ton dédaigneux avec lequel ses imprécations furieuses vont bientôt faire un violent contraste. Cette criminelle abominable se montre si énergique et si fière dans le crime, qu'elle étonne et surprend l'admiration. Héroïque dans la perversité et la cruauté, elle forme une des plus belles figures cornéliennes. Cette conception était d'ailleurs celle que préférait Corneille, et *Rodogune* était de tous les enfants de son génie celui qu'il chérissait le plus.

J'ai souffert cet outrage avecque [1] patience.

ANTIOCHUS, prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter [2] sur vous l'horreur de cette mort ;
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tous [3] égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux [4] ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

N'importe : elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie ;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi [5].
Mais j'ai cette douceur dedans [6] cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale à ma place.
Règne : de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !

---

1 Forme archaïque encore employée au XVII[e] siècle, surtout en poésie.

2 *A* est ici l'équivalent de *pour*. Voir p. 158, note 5.

3 Le XVII[e] siècle n'avait pas encore établi d'une façon bien nette la distinction que nous faisons aujourd'hui entre *tout* adjectif et *tout* adverbe.

4 Cette exclamation, devenue familière et même triviale, était admise au XVII[e] siècle dans le style noble.

5 Primitivement, les premières personnes ne prenaient pas d's, conformément à leur étymologie latine.

6 *Dedans*. Voir p. 134, note 1.

Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble[1]!

ANTIOCHUS

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs, Laonice[2],
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.

(*Rodogune,* acte V, sc. IV.)

ROTROU

(1609-1650.)

Né à Dreux, Jean Rotrou rima dès le collège, et, à dix-neuf ans, fit représenter sa première pièce, *l'Hypocondriaque*. Esprit fécond, mais léger, il aurait peut-être dissipé jusqu'à la fin son talent dans des productions éphémères, si l'exemple et l'amitié de Corneille ne lui eussent inspiré une ambition plus haute. Au contact de l'auteur du *Cid*, dont les succès n'éveillèrent jamais sa jalousie, il se perfectionna rapidement dans l'art de composer et d'écrire, et c'est aux œuvres de ses dernières années : *Saint Genest* (1646), *Venceslas* (1647) et *Chosroès* (1649), que Rotrou doit ses plus beaux titres de gloire. Écrivain inégal, négligé, il abonde en vers héroïques, en tirades sublimes; il n'est jamais plat ni vulgaire. *Venceslas* et *Saint Genest* sont les chefs-d'œuvre de Rotrou. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Après le meurtre.

Ladislas, fils de Venceslas, roi de Pologne, âme aussi ambitieuse que caractère fougueux, aime une jeune princesse élevée à la cour de son père; il la croit aimée du duc de Courlande, premier ministre, alors

[1] Dans ces imprécations se retrouve la langue énergique de Corneille, dans les fureurs de Camille. — Comparer les imprécations de Camille (*Hor.*, act. IV), d'Athalie (act. V), d'Agrippine (*Brit.*, act. V.)

[2] Laonice est la confidente de Cléopâtre.

qu'elle est en réalité fiancée secrètement à son frère puîné, l'infant Alexandre. Une nuit, poussé par sa jalousie, il tue son frère, croyant tuer le ministre.

VENCESLAS, LADISLAS

VENCESLAS

Est-ce vous, Ladislas?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche?

LADISLAS

Que lui dirai-je, hélas?

VENCESLAS

Répondez-moi, mon fils;
Quel fatal accident...

LADISLAS

Seigneur, je vous le dis...
J'allais... j'étais... l'amour a sur moi tant d'empire!...
Je me confonds, seigneur, et ne puis rien vous dire[1].

VENCESLAS

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frère?
Votre mauvaise humeur[2] lui fut toute contraire,
Et si pour l'en garder mes soins n'avaient pourvu...

LADISLAS

M'a-t-il pas satisfait[3]? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière?

LADISLAS

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

VENCESLAS

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,

---

1 *Je vous le dis*, lorsqu'on n'a rien dit encore, est l'expression vraie du plus grand désordre d'esprit, et ce qui suit est celle de la passion. (LA HARPE.)

2 *Humeur* conserve ici son sens primitif de *caractère, disposition naturelle.*

3 « Il conserve au milieu de son trouble toute sa fierté naturelle : *M'a-t-il pas satisfait?* Ce sont de ces traits qui peignent l'homme. Il ne se récrie pas sur l'horreur d'attenter aux jours de son frère, mais sur ce qu'il en est incapable après avoir reçu satisfaction. » (LA HARPE.)

Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort :
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instans dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours ;
Sur mon couchant, enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin ?

LADISLAS

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice :
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien :
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide ;
Mais j'ai dû l'être [1].

VENCESLAS

O Dieu ! le duc est mort, perfide !
Le duc est mort, barbare ! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin !
A cette épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience ?

(Entre le duc.)

LE DUC

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS

Que vois-je ? quel fantôme et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

VENCESLAS

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille ?

LADISLAS

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus
Je ne pouvais rien dire et ne raisonnais plus [2] ?

(*Venceslas*, acte IV, sc. III et IV.)

---

1 « C'est toujours Ladislas, dit la Harpe, le Ladislas ombrageux et hautain du *Ma-t-il pas satisfait.* »

2 « Ce dialogue m'a toujours paru admirable. Il est parfaitement adapté aux

Après la condamnation.

Condamné à mort par son père, Ladislas est sauvé par la généreuse intercession du ministre et monte sur le trône, qu'abdique le vieux roi.

VENCESLAS, LADISLAS

LADISLAS

M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce?

VENCESLAS

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS

Seigneur, quelle bonté!
Quel effet de tendresse et quelle nouveauté!

VENCESLAS

Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

VENCESLAS

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens?

LADISLAS

Si je ne les produis, j'en ai les sentimens.

VENCESLAS

Enfin d'un grand effort vous sentez-vous capable?

LADISLAS

Oui, puisque je résiste à l'ennui[1] qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra;

---

circonstances et aux personnages, et il a surtout un caractère de simplicité touchante; on ne trouve rien, même dans Corneille, qui ressemble au ton de cette scène. » (La Harpe.)

[1] Nous avons déjà remarqué combien ce mot avait perdu de sa force depuis le XVII[e] siècle.

Je mourrai plus que vous du coup qui vous tûra.
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample :
Mais à l'État enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort.
J'ai craint de prononcer autant que vous d'entendre
L'arrêt que mon devoir me commandait de rendre.
Pour ne vous perdre pas, j'ai longtemps combattu :
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou, régnant, à l'État je dois ce sacrifice.

LADISLAS

Eh bien ! achevez-le, voilà ce cou tout prêt.
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt :
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrais du dernier m'excuser de l'erreur [1]
D'un bras qui s'est mépris et crut trop ma fureur :
Ma haine et mon amour qu'il voulait satisfaire
Portaient le coup au duc et non pas à mon frère.
J'alléguerais encor que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos États,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour qu'ils pussent de vous solliciter ma grâce ;
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort.

VENCESLAS

Allez vous préparer à cet illustre effort.

(Il l'embrasse.)

Adieu : sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud [2].

(*Ibid.*, acte V, sc. IV.)

---

1 Invoquer l'excuse de l'erreur. — Cette accumulation de compléments est malheureuse.

2 Cf. Racine, *Iphigénie*, IV, IV. Agamemnon dit à sa fille, qu'il envoie au supplice :

Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi...
Allez, et que les Grecs qui vous vont immoler
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

Aspiration au martyre.

Comparaison entre les biens terrestres et la félicité éternelle. — Exemples admirables de courage donnés sous nos yeux par des êtres de tout âge et de tout sexe. Une ardeur si noble et si merveilleuse ne peut venir que du ciel. Cette ardeur enflamme le martyr et lui fait affronter la mort.

ADRIEN, joué par Genest[1], seul.

Ne délibère plus, Adrien; il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattans :
Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
La querelle du ciel à ce combat t'appelle,
La torture, le fer et la flamme t'attend :
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes.
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
Ne peut durer au plus que le cours de sa vie ;
De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours[2].
J'ai vu, ciel, tu le sais, par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux ;
J'ai vu tendre aux enfans une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyoient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux[3] ;
J'en ai vu, que le temps prescrit par la nature
Était près de pousser dedans la sépulture,

---

1 Genest est un acteur romain qui, dans une représentation donnée devant la cour de Dioclétien, se convertit en jouant le rôle d'un martyr chrétien, nommé Adrien.

2 Ces mêmes idées se retrouvent dans les strophes de *Polyeucte*.

3 Image pleine de grâce et de naturel.

Dessus les échafauds presser[1] ce dernier pas
Et d'un jeune courage affronter le trépas.
J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
A qui jusqu'aux tyrans chacun rendait hommage,
Voir[2] avecque plaisir meurtris et déchirés
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez[3] sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte !
Cette vigueur peut-être est un effort humain...
Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main :
L'âme la puise au lieu de sa propre origine,
Et, comme les effets, la source en est divine.
C'est du ciel que me vient cette noble vigueur
Qui me fait des tourmens mépriser la rigueur,
Qui me fait défier les puissances humaines,
Et qui fait que mon sang se déplaît dans mes veines[4],
Qu'il brûle d'arroser cet arbre précieux
Où pend pour nous le fruit le plus chéri des cieux.
J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et sens que, différent[5] et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur
La face de la mort en sa plus noire horreur...

ADRIEN, à Flavie.

C'est le Dieu que je sers qui fait régner les rois
Et qui fait que la terre en révère les lois.

FLAVIE

Sa mort sur un gibet marque son impuissance.

ADRIEN

Dites mieux, son amour et son obéissance.

FLAVIE

Sur une croix enfin...

ADRIEN

Sur un bois glorieux,
Qui fut moins une croix qu'une échelle des cieux.

---

1 *Presser :* hâter.

2 *Voir* et *j'ai vu*, deux vers plus haut ; il y a là une petite négligence.

3 *Craindriez* ne comptait encore que pour deux syllabes au début du XVII[e] siècle.

4 Ce vers n'est pas exempt de recherche.

5 Différent de moi-même, de ce que j'étais naguère.

FLAVIE

Mais ce genre de mort ne pouvait être pire.

ADRIEN

Mais, mourant, de la mort il détruisit l'empire...

FLAVIE

César vous peut ôter vos biens si précieux.

ADRIEN

J'en serai plus léger pour monter dans les cieux[1].

(*Saint Genest*, acte II, sc. v et vi.)

LA FONTAINE

(1621-1695.)

La Fontaine, le premier des fabulistes et l'un des plus grands poètes du XVII^e^ siècle, naquit à Château-Thierry, en Champagne. Après de médiocres études, il entreprit de refaire lui-même son éducation littéraire. Il lut avec avidité et avec un naïf enthousiasme les chefs-d'œuvre anciens et modernes; il s'attacha particulièrement aux conteurs italiens, aux quelques fabliaux du moyen âge alors connus et aux écrivains de la Renaissance française. C'est du suc en quelque sorte de ces lectures diverses qu'il forma son génie, si original et si souple. Une ode de Malherbe lui révéla sa vocation poétique; la disgrâce de Fouquet, son protecteur et son ami, fut l'occasion de son premier chef-d'œuvre : l'*Élégie aux nymphes de Vaux*. Il commença dès lors à fréquenter Boileau, Molière et Racine, qu'il a célébrés dans *Psyché*. Après s'être essayé dans des genres divers et avoir publié des *Contes* licencieux, la Fontaine trouva sa voie dans les *fables*. Le premier recueil, comprenant les six premiers livres, parut en 1668. La Fontaine se plaçait du coup au-dessus de tous les fabulistes connus. Au lieu de se borner au simple apologue orné d'une morale, il faisait de la fable un cadre où toute poésie, même la plus haute, pouvait entrer. Ce cadre, le poète l'élargit encore dans son second recueil. Il est alors dans la pleine maturité du talent : il disserte, il cause, il joue, il s'abandonne, il rêve toujours avec un charme exquis. La langue de la Fontaine est à peu près parfaite : on en vante la simplicité, l'élégance, l'harmonie, la richesse. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

[1] La simplicité naïve de cette réponse, dictée par la foi, touche au sublime.

Élégie aux nymphes de Vaux.

Le poète supplie les Nymphes d'accorder leurs larmes à Oronte (Fouquet), qui, de la plus grande prospérité, est tombé dans la disgrâce la plus affreuse. Enivré par les faveurs de la fortune, il n'a pas su modérer ses désirs, et pourtant le repos, le bonheur, se trouvent dans la modération. Que les Nymphes exhortent le roi à la clémence, lui rappellent l'exemple de son aïeul Henri IV, et éveillent en son âme la pitié en faveur de celui qui a embelli leurs demeures.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil [1] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contents : Oronte [2] est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,

---

1 L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux (note de la Fontaine). Vaux, maison de campagne de Fouquet, était situé sur la rive droite de la Seine à sept ou huit lieues de Versailles. Le surintendant y dépensa, dit-on, dix-huit millions, pour rivaliser avec le roi.

2 Les dilapidations de Fouquet avaient été révélées au roi par Colbert. Dans le moment de sa plus grande fortune, à ce qu'il croyait, de sa plus haute faveur, il venait d'être arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, dix-neuf jours après avoir donné au roi et à la cour une fête magnifique en son château de Vaux. Dans sa disgrâce, il recueillit les sympathies des gens de lettres, surtout de Pellisson, qui prit sa défense dans deux *Mémoires*, de Mme de Sévigné et de la Fontaine. Il mourut dans la forteresse de Pignerol, en 1680, après dix-neuf ans de captivité.

Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs [1].
Jamais un favori ne borne sa carrière :
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge [2] !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour [3] :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage [4] :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le [5] ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri [6], qu'il contemple la vie :

---

1 S'abandonnant plein de confiance aux zéphyrs. — Les images renfermées dans ces quatre vers sont remarquables de grâce et de naturel.

2 *Son âge*, sa vie.

3 Allusion au surnom de Louis XIV : le *Roi-Soleil*.

4 Sorte de métonymie d'un emploi fréquent au XVII[e] siècle : *courage* est mis ici pour *cœur*.

5 *Le* ainsi uni au verbe pouvait s'élider devant une voyelle : *rendez l'ambitieux*, pour *rendez-le ambitieux*.

6 C'est d'Henri IV que la Fontaine parle ici. On sait quels efforts fit Henri IV pour sauver Biron, coupable de trahison.

Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance [1],
Il est assez puni par un sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux [2].

L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Le récit n'a dans cette fable aucune importance : il ne retient le lecteur qu'un moment et n'est que le prétexte des réflexions qui suivent. La Fontaine discute sur la nature du Destin : En tant que hasard, il ne saurait être l'objet d'une science. En tant que manifestation de la volonté divine, la curiosité de l'homme qui s'acharne à la connaître est vaine et criminelle. Les astres suivent un cours régulier et remplissent une mission imposée, et par là même n'ont rien à voir avec le sort. Autre morale : ne pas abandonner la réalité pour les chimères.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre [3] dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens [4] ont chanté,
Qu'est-ce que [5] le Hasard parmi l'antiquité,
Et, parmi nous, la Providence ?
Or du Hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort

---

1 S'il s'est laissé aveugler par les inspirations d'une fortune rapide.

2 La précision, le pathétique et l'harmonie de ce vers ne sauraient justifier la pensée fausse qu'il renferme.

3 On dit plus fréquemment *se plaire à*.

4 Homère est considéré comme le père de toute poésie ; tous les poètes tirent de lui leur origine. — Le Destin, que l'antiquité avait personnifié, joue un grand rôle dans les ouvrages des poètes grecs et latins, et notamment chez Homère.

5 Qu'est-ce [autre chose] que...?

De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort [1],
Toutes choses très incertaines [2].
Quant aux volontés souveraines
De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul [3]? Comment lire en son sein
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles [4]?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus [5],
Les convertir en maux devant [6] qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours;
Le soleil nous luit [7] tous les jours.
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer [8]
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers [9]
Ce train toujours égal dont marche l'univers [10]?
Charlatans, faiseurs d'horoscope [11],
Quittez les cours des princes de l'Europe;

---

1 Nous dirions plutôt ici *ou* fortune *ou* sort. Toutefois la négation s'explique par ce fait que l'expression *on aurait tort*, quoique de forme affirmative, équivaut à une expression négative telle que : *On ne devrait l'appeler ni... ni...*

2 Remarquer la logique nette et précise de l'argument; la science, ayant pour objet le certain, est incompatible avec le sort, chose essentiellement variable et trompeuse.

3 *Qui*, quel autre que lui seul?

4 Ce vers est remarquable par son ampleur, son harmonie grave et majestueuse. — Le rythme s'est élargi, élevé à la hauteur des pensées.

5 Dont on a joui d'avance par la pensée.

6 *Devant que* pour *avant que*, fréquent au XVII[e] siècle.

7 *Nous luit*, c'est-à-dire : luit pour nous.

8 *Inférer*, déduire.

9 *Divers*, variable.

10 Argument précis et décisif.

11 Les astrologues prétendaient trouver la connaissance de l'avenir réservé à une personne, dans l'examen de la situation des astres au jour de sa naissance : c'est ce qu'ils appelaient tirer l'horoscope de quelqu'un.

Emmenez avec vous les souffleurs [1] tout d'un temps :
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
De ce spéculateur [2] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité [3] de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères [4],
Ce pendant [5] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

(*Fables*, liv. II, fab. XIII.)

Un animal dans la lune.

Question de la perception externe : dans quelle mesure doit-on se fier aux indications que nous donnent sur le monde extérieur les organes des sens ? La raison doit rectifier les données de la perception. Vœux du poète en faveur de la paix.

Pendant qu'un philosophe [6] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe [7] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement [8],
Sur le milieu qui l'environne,

---

1 Les alchimistes, qui soufflaient dans leurs fourneaux, pour y trouver la pierre philosophale.

2 *Spéculateur* est pris ici dans son sens étymologique : celui qui examine, qui observe.

3 L'inanité.

4 *Bâillent aux chimères*, à rapprocher de l'expression proverbiale *bayer aux corneilles*. Ces deux verbes, dont l'origine est commune et le sens à peu près identique, ou qui du moins évoquent devant les yeux des images presque semblables, étaient encore confondus pour l'orthographe au XVII[e] siècle.

5 Pendant que.

6 Démocrite.

7 Épicure.

8 En tenant compte de l'éloignement, du milieu qui l'entoure, de l'organe qui le perçoit et de l'instrument qui vient au secours de l'organe.

Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement[1].
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature[2] ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés[3] ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine[4] :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe[5] le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque[6] mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,

---

1 La Fontaine n'a pas tenu sa promesse : il n'a jamais traité ce sujet.

2 De quelle grandeur me paraîtrait-il être, ce soleil, l'œil de la nature ?

3 Par une opération de trigonométrie bien connue : pour déterminer la distance de la terre au soleil, il suffit en effet d'établir un triangle dont le soleil est le sommet et dont la base est la distance qui sépare deux points opposés de l'orbite terrestre ; étant donnée l'ouverture des angles que forme cette base avec les deux côtés du triangle, il est facile de calculer la longueur de ces côtés.

4 En tout ce qui concerne les lois du système solaire : c'est l'ensemble de ces lois que la Fontaine comprend sous le mot *machine*.

5 Le vrai sens du mot *développe* en ce passage se tirera de celui de son contraire *enveloppe*.

6 Voyez page 161, note 1.

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille :
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau :
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances [1]
N'en était point l'effet ? Le monarque [2] accourut :
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres [3].

(*Fables*, VII, XVIII.)

La mort et le mourant.

Dans aucune autre fable, selon Walckenaer, son historien, la Fontaine ne semble s'être élevé plus haut pour la force et la dignité de l'expression ; dans aucune il n'a su mieux allier la naïveté du dialogue et le comique de la scène à la plus parfaite sagesse et à la plus austère éloquence. Il est, en outre, touchant comme il devait l'être sur un sujet qui intéresse tous les hommes.

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps ;
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut [4], tous sont de son domaine ;

---

[1] Allusion à la guerre de Hollande (1672-1679), dans laquelle la France luttait contre l'Espagne, la Hollande et l'Autriche.

[2] Charles II (1660-1685).

[3] L'idée et le sujet de cette fable sont empruntés au poète anglais Butler (1612-1680), l'auteur du célèbre poème satirique *Hudibras*. Le récit de Butler est intitulé l'*Éléphant dans la lune*.

[4] Chaque jour, chaque heure, chaque moment de notre vie peut être celui de

Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La Mort ravit tout sans pudeur [1] ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et puisqu'il faut que je le die [2],
Rien où l'on soit moins préparé.
Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure [3],
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé [4] ? dit-il ; attendez quelque peu :
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
— Vieillard, lui dit la mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu [5], te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

---

notre mort : chacun d'eux est soumis à cette fatalité, à cette nécessité. — Si la pensée renfermée dans ces vers est grave et élevée, l'expression pèche par le manque de précision.

1 Sans honte, avec une audace impudente.

2 *Die*, forme archaïque pour *dise*.

3 *Tout à l'heure*, à l'instant, sur-le-champ : locution d'un emploi familier.

4 A l'improviste. La mort surprend comme un incident fâcheux qui vous arrête au moment où vous avez le pied levé pour vous mettre en marche et vaquer à vos affaires.

5 *Ce dis-tu :* à ce que tu dis.

Du marcher[1] et du mouvement[2],
Quand les esprits[3], le sentiment[4],
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique :
Il n'importe à la république[5]

---

1 Voir, pour l'emploi des infinitifs comme substantifs, *le Savetier et le Financier :*

Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre *le dormir*,
Comme *le manger* et *le boire*.

2 La force musculaire.

3 Le fluide nerveux. Les anciens physiologistes croyaient à l'existence d'un fluide subtil qui se formait dans le cœur et le cerveau, d'où il était distribué par les nerfs dans toutes les parties du corps. Ils désignaient ce fluide sous le nom d'*esprits animaux*. A cette erreur scientifique, qu'ont professée Descartes, Bossuet, Malebranche et tous les physiologistes du XVII[e] siècle, ont survécu les expressions : *la peur glace les esprits, reprendre ses esprits*.

4 *Les sentiments*, les sens, comme le prouve le vers suivant.

5 La chose publique, l'État. — « Ces camarades, dit Saint-Marc Girardin, ou morts, ou mourants, ou malades, qui doivent nous servir d'avertissements, nous les voyons tous et nous les oublions tous. Le trait de la Fontaine est vif et piquant, j'allais dire plaisant, quoiqu'il ait le fond de tristesse qui convient au sujet. Voulez-vous voir le même trait dans Bossuet, exprimé avec le grave et sévère génie de l'orateur chrétien ? « Tout nous appelle à la mort. La nature, « comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare « souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce « peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes « mains, et qui doit être éternellement dans le commerce. Cette recrue conti- « nuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure « qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et « dire : « Retirez-vous, c'est maintenant à notre tour. » Ainsi, comme nous en « voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer qui doivent « à leurs successeurs le même spectacle... J'entre dans la vie avec la loi d'en « sortir ; je viens faire mon personnage ; je viens me montrer comme les autres : « après il faudra disparaître. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, « prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je « ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je « ne suis rien. Je ne suis venu que pour faire nombre : encore n'avait-on que « faire de moi : et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais « demeuré derrière le théâtre. » Ainsi l'orateur et le fabuliste traitent le même lieu commun avec la même vivacité, quoique avec des sentiments différents. l'un gourmandant notre orgueil par la représentation de notre néant, l'autre

Que tu fasses ton testament. »
La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte et qu'on fît son paquet[1] ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes[2] mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret[3] ;
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret[4].

(*Fables*, VIII, 1.)

Épître à Turenne (1674).

Dans cette année, qui précéda celle de sa mort, Turenne avait vaincu, à Sintzheim, l'électeur de Brandebourg, et puni le prince Palatin, son allié, en ravageant le Palatinat. La Fontaine lui écrit pour le féliciter.

Eh quoi ! seigneur, toujours nouveaux combats !
Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout héros passe :
Clothon[5] ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement ;
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême

---

mettant dans une petite comédie sans aigreur un centenaire qui ne veut pas mourir encore. »

1 Expression familière : la Fontaine aime à philosopher ; mais il le fait comme le peuple, sans emphase, avec bonhomie et simplicité.

2 Cet adjectif, pris substantivement, est ici du plus heureux effet.

3 Importun.

4 Saint-Marc Girardin conclut par cette réflexion : « Bossuet a dit dans son oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, qu'elle fut douce avec la mort ; je dirai volontiers que la Fontaine est bonhomme avec la mort. Il écarte tout ce qui en fait l'horreur et l'amertume : ce n'est plus que la sortie d'un banquet, et il ne faut pas même oublier de remercier son hôte. Ces grands lieux communs prennent donc l'empreinte de chaque génie et de chaque caractère : ils se prêtent à toutes les formes. »

5 *Clotho*. L'une des trois Parques qui filaient la vie des hommes : *Clotho* tenait le fuseau, *Lachésis* tournait le fil et *Atropos* le coupait.

Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne [1],
Et je reviens à ce que fait Bellone [2].
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux [3].
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
« Tout est perdu, l'hydre va s'avancer [4].
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
Et, se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas ! »
Quelque démon que l'on ne connaît pas
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.
Voilà, seigneur, ce qui nous en paraît :
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A vos guerriers, qui n'estiment la vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de la vendre bien cher [5].
Toute l'Europe admire leur vaillance ;
Toute l'Europe en craint l'expérience :
Bon fait de loin [6] regarder tels acteurs.

---

1 Cet avis fut une espèce de prophétie : Turenne fut tué l'année suivante le 27 juillet 1675.

2 *Bellone*, déesse de la guerre. A Rome, à la porte du temple qui lui était dédié, était une colonne contre laquelle le héraut lançait une pique lorsqu'on déclarait la guerre.

3 *Un bruit* de guerre..., *autre bruit* de victoire..., *feux* de joie.

4 Après avoir défait les ennemis à Sintzheim, envahi et ravagé le Palatinat, Turenne avait repassé le Rhin devant des forces supérieures. Les ennemis pénétrèrent en France par Strasbourg et Mayence. La crainte fut vive, et on convoqua l'arrière-ban de l'armée. Mais bientôt Turenne, ayant reçu des renforts, rentra en Alsace par le col de Belfort, et força les ennemis par de savantes manœuvres et des victoires répétées à repasser le Rhin après avoir perdu la moitié de leurs troupes.

5 Cette rime serait aujourd'hui défectueuse, v. p. 120, note 3.

6 Inversion familière admise dans le genre léger : *il fait bon regarder de loin*.

A Mme de la Sablière.

Nécessité d'employer sagement les dernières années de sa vie, surtout quand (ainsi que notre poète) on en a consacré les premières à la poursuite de faux biens. La Fontaine veut revenir à la sagesse, mais il veut aussi user de l'indulgence que l'on témoigne pour son caractère et son esprit inconstant. — Il fait ici lui-même une analyse charmante de son génie.

Désormais que[1] ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le Ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force, ni prières,
Sacrifices, ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous[2] sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre.
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens[3].
Les pensers amusans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loisir, délices chimériques ;
Les romans et le jeu, perte des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois[4] ;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux :

---

1 A partir de ce moment où... maintenant que...

2 *Qui vois-je* (autre) *que vous?*

3 Le temps, dont la Fontaine s'accuse d'avoir méconnu le prix.

4 Le jeu, dont la passion régnait avec fureur au XVIIe siècle, a été souvent l'objet des attaques et des flétrissures des prédicateurs et des moralistes : Bossuet, la Bruyère, etc.

Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors ou de gloire ou d'un plaisir frivole.
Tantales[1] obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il[2] qu'à la fin de tels pensers nous quittent :
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts ; à quoi les emploierai-je ?
Si j'étais sage, Iris[3] (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter[4],
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre[5] à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres[6] et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ;
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.

---

1 Tantale, suivant la Fable, était dévoré d'une soif ardente. Plongé au milieu d'un lac, il en voyait l'eau s'abaisser et fuir chaque fois qu'il en approchait les lèvres.

2 *Si faut-il :* et pourtant il faut...

3 *Iris,* nom par lequel la Fontaine désigne souvent Mme de la Sablière, sa protectrice et son amie. — Femme d'un financier, homme d'esprit et poète, elle sut faire de sa maison le rendez-vous de savants et d'auteurs célèbres.

4 Mme de la Sablière menait une vie très pieuse et faisait de fréquentes retraites à la maison des Incurables.

5 Quant au fait de se prendre.

6 Un lustre est un espace de cinq ans. La Fontaine avait soixante-trois ans lorsqu'il lut cette Épître à l'Académie.

Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
Aussi rien de parfait n'est sorti de tes mains[1].
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins :
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière ;
Tente tout, au hasard de gâter la matière[2],
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois[3]. »
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi[4] ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon[5] compare nos merveilles.
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet[6] ;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire[7].
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amour.

---

1 La Fontaine est ici trop modeste.

2 Le sujet que tu essayeras de traiter.

3 La Fontaine lui-même avait promis dès 1681, dans une ballade au roi, de ne plus écrire de contes licencieux, qui étaient d'ailleurs un obstacle à sa réception à l'Académie. La Fontaine avait été élu par la compagnie en 1683 ; mais Louis XIV, qui eût préféré voir élire Boileau, ne donna qu'après l'élection de ce dernier (22 mars 1684) l'autorisation de recevoir le fabuliste.

4 *Aussi.* Entendez : *mais aussi* ne serait-ce pas ? L'ellipse de la négation est fréquente encore au XVII^e^ siècle en poésie, dans les phrases interrogatives.

5 La Fontaine fait ici allusion au passage suivant du dialogue intitulé *Ion* dans lequel le philosophe étudie la nature de l'inspiration poétique : « Ce que se vantent de faire les poètes lyriques, leur imagination le fait véritablement ; ils nous disent que les vers qu'ils nous apportent, ils les ont cueillis dans les vergers et les jardins des muses, où coulent des fontaines de miel ; et que, semblables aux abeilles, ils voltigent çà et là, et ils nous disent la vérité : car le poète est un être sacré, léger, volage. »

6 A rapprocher de ces vers du roman de *Psyché* (1669) :

> J'aime le jeu, les ris, les livres, la musique,
> La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
> Qui ne me soit souverain bien,
> Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.

7 Cherchant beaucoup de plaisirs et n'ambitionnant qu'un peu de gloire. La modeste ambition de la Fontaine a été de beaucoup surpassée.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.

(*Épîtres*, XVI, *Discours à Mme de la Sablière*, 1684.)

MOLIÈRE

(1622-1673.)

Le plus grand de nos poètes comiques, Jean-Baptiste Poquelin, qui plus tard prit le nom de Molière, était fils d'un tapissier du roi. Après avoir achevé ses études au collège des Jésuites, aujourd'hui collège Louis-le-Grand, il étudia le droit, à ce que l'on assure. Mais une vocation irrésistible l'entraîna vers le théâtre. Il forma une troupe et partit pour la province. A Lyon, il fit jouer l'*Étourdi*, sa première comédie d'intrigues ; à Béziers, le *Dépit amoureux*, « trop long et trop romanesque, à notre goût moderne. »

De retour à Paris, et fort de la protection du roi, Molière commença sa campagne hardie contre les vices, les ridicules, les travers, les préjugés de son temps, et malheureusement aussi contre les idées les plus saintes touchant la religion et la famille. Le succès des *Précieuses ridicules* (1659) lui valut la protection de Louis XIV. Depuis 1659 jusqu'en 1673, date de sa mort, il ne composa pas moins de trente-et-une comédies en vers et en prose, dont les principales sont : l'*École des femmes*, le *Tartufe*, le *Misanthrope*, son chef-d'œuvre, l'*Avare*, les *Femmes savantes*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Fourberies de Scapin*, le *Médecin malgré lui*, le *Malade imaginaire*. Partout Molière fait preuve d'une connaissance étonnante du cœur humain et d'une verve intarissable. Son style, plein d'énergie, de précision, de naturel, demeure, quoi qu'en aient pensé la Bruyère, Fénelon et Vauvenargues, le modèle du style comique. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Une partie de chasse.

Un importun, nommé Dorante, vient, après plusieurs autres, exercer la patience d'un homme bien pressé, en lui racontant une partie de chasse qu'il vient de faire.

Cette scène ne se trouvait pas d'abord dans la comédie-ballet des *Fâcheux*, composée pour la fête que l'imprudent Fouquet donna au roi dans sa splendide résidence de Vaux (1661). Après la représentation Louis XIV dit au poète, en lui montrant un seigneur de sa cour :

« Tenez, Molière, voilà encore un *fâcheux* que je vous conseille de joindre aux autres : c'est un chasseur qui m'étourdit quelquefois du récit de ses prouesses. » La même comédie, à quelques jours de là, était représentée à Fontainebleau, avec la nouvelle scène, qui fut trouvée partout le plus beau morceau de l'ouvrage.

ÉRASTE, DORANTE

DORANTE

Ah ! marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE

Je cherche ici quelqu'un et ne puis m'arrêter.

DORANTE

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie ;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même [1].
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf que chacun nous disait cerf dix cors [2] ;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête [3],
Fut qu'il n'était qu'un cerf à sa seconde tête.
Nous avions comme il faut séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais;
Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,

---

[1] *Aller au bois, faire le bois*, en termes de vénerie, c'est chercher dans quelle partie du bois se trouve l'animal (cerf, chevreuil ou sanglier), qu'on viendra chasser tout à l'heure.

[2] On appelle *cors* ou *andouillers* les cornes qui poussent sur les bois du cerf, du daim et du chevreuil. Un *cerf dix cors* est un cerf dont chaque bois compte cinq andouillers. Les cerfs sont dits *quatrième*, *troisième* et *seconde tête*, selon qu'ils ont quatre, trois ou deux andouillers. Les jeunes cerfs d'un an sont appelés *daguets*.

[3] *J'arrête* pour *je m'arrête;* s'arrêter aux *marques*. Un habile chasseur connaît aux *marques*, c'est-à-dire aux traces des pas du cerf, qu'on nomme le *vaucelay*, l'âge et la qualité de la bête.

S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt[1] de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir[2] avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet[3] qui mal à propos sonne ;
De ces gens qui, suivis de dix hourets[4] galeux,
Disent : « Ma meute » et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue et ses vertus prisées,
Nous avons tous été frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait[5], tayaut[6], voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuie et sonne fort.
Mon cerf débûche[7], et passe une assez longue plaine :
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine[8],
Qu'on les aurait couverts tout d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt; nous lui donnons alors
La vieille meute ; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE

Non, je pense.

DORANTE

Comment ! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudrait me tromper, lui qui me considère.
Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait.
Une tête de barbe[9], avec l'étoile[10] nette ;

---

1 Nigaud, niais.
2 De *courir* ou *courre* le cerf.
3 Petit cor de chasse pour appeler (*hucher*) les chiens.
4 Mauvais chiens de chasse.
5 C'est-à-dire à trois longueurs de cheval, les chiens lancent le cerf. — On remarquera l'hiatus *donné aux*, proscrit absolument par Boileau.
6 C'est le cri que poussent les chasseurs quand ils voient le cerf ou le chevreuil.
7 Quitte le bois pour la plaine.
8 On dit mieux *en paquet*.
9 On nomme ainsi les chevaux très estimés de la *Barbarie*, sur la côte d'Afrique.
10 Marque blanche sur le front d'un cheval.

L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite [1],
Point d'épaules non plus qu'un lièvre ; court-jointé [2],
Et qui fait dans son port voir sa vivacité ;
Des pieds, morbleu ! des pieds ; le rein double [3] : à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;
Et sur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant [4],
Petit-Jean [5], de Gaveau, ne montait qu'en tremblant ;
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour [6] d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie était pleine
De voir filer de loin les coupeurs [7] dans la plaine ;
Je pousse et je me trouve en un fort [8] à l'écart,
A la queue [9] de nos chiens, moi seul avec Drécart :
Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens [10], et fais le diable à quatre ;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul ; et tout allait des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :
Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte et Finaut [11] balancer ;
Quelques chiens revenaient à moi quand, pour disgrâce,
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : Tayaut, tayaut, tayaut !
Je ramène les chiens à ma première voie [12],

---

1 Les courtisans prononçaient *dret, drette :* rime pour l'oreille avec net, nette.
2 Cheval dont les articulations inférieures sont courtes : ce qui est fort prisé.
3 Virgile lui-même exige cette qualité des bons chevaux. (*Géorgiques,* III, 87.)
4 Bien qu'il fît le brave.
5 Le palefrenier de Gaveau.
6 On dirait aujourd'hui *en retour.* Le sens est : j'ai refusé de l'échanger contre un autre cheval, et un supplément de cent pistoles.
7 Chiens qui prennent les devants sur la bête.
8 Près d'un fourré.
9 Dans *queue*, l'*e* muet devrait être élidé. — *Drécart,* le piqueur.
10 *Appuyer* les chiens, c'est les exciter, les animer, les soutenir.
11 *Finaut,* le chien de tête, le meilleur, celui qui entraîne après lui les autres.
12 La bonne, la voie du dix cors.

Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent, mais ce coup est-il prévu ?
A te dire vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avait apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : « Ah ! j'ai mis bas la bête. »
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf[1] ! Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE

Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE

Quand tu voudras, nous irons quelque part
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE, seul.

Fort bien. Je crois que je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

(*Les Fâcheux*, acte II, sc. VII.)

Sottes prétentions d'Arnolphe.

Dans cette scène, Chrysalde relève les prétentions ridicules du bourgeois Arnolphe, qui a pris le nom de M. de la Souche.

CHRYSALDE, ARNOLPHE,

CHRYSALDE

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

---

[1] On ne tue jamais un cerf au pistolet; tant qu'on le chasse, les chiens doivent le forcer. C'est donc une faute grossière de vénerie. Quand le cerf est aux abois, on le *sert*, c'est-à-dire on l'achève avec le couteau de chasse.

ARNOLPHE

Bon!

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSALDE

Ah! malgré que j'en aie [1], il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie [2]?

ARNOLPHE

Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSALDE

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères
De la plupart des gens c'est la démangeaison [3];
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux [4].

ARNOLPHE

Vous pourriez vous passer d'exemple de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte;
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas :
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSALDE

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,

---

[1] *Malgré que j'en aie*, quoi que je fasse, malgré moi, malgré l'intention que j'ai de vous nommer autrement.

[2] Dans le *Bourgeois gentilhomme*, Molière tourne en ridicule les mêmes prétentions vaniteuses; mais ici ce n'est pas pour ses enfants, comme M. Jourdain, c'est pour lui-même qu'Arnolphe veut des titres de noblesse.

[3] Cette démangeaison tourmente encore bien des gens aujourd'hui. La Révolution a détruit les privilèges de la noblesse; mais elle n'a pas affaibli le goût des particules et des titres, et plusieurs qui s'en moquent devant les autres seraient au fond très fiers d'avoir eux aussi leur blason.

[4] Cf. la Bruyère, ch. *De quelques usages* : « Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage et qu'on appelle château, pour être cru noble sur parole. »

Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous...

CHRYSALDE

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne vous plus nommer que monsieur de la Souche.

(*L'École des femmes*, acte I, sc. I.)

Le sonnet.

Oronte, homme du monde et poète amateur, se rencontre avec Alceste dans le salon de Célimène, et veut à toute force avoir son opinion sur un sonnet qu'il vient d'écrire.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE

... C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux [1].

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire [2].

ALCESTE

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire [3].

---

1 L'auteur se commente lui-même, et avec une telle complaisance, qu'il n'arrive pas à commencer.

2 *Je n'ai demeuré*, je n'ai passé. — Ce qui en augmente à ses yeux le mérite.

3 Réplique piquante et juste; ce mot est devenu une espèce de proverbe.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTHE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas à Philinte.

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

ORONTE

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises [1] !

ALCESTE, bas à Philinte.

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours [2].

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas à part.

La peste de ta chute, empoisonneur [3], au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez [4] !

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

---

[1] Philinte est sans doute sincère : il juge selon le goût de son époque, il subit avec le plus grand nombre l'influence de la mode. Et puis il aime à louer, il a l'admiration banale.

[2] La pointe n'était pas nouvelle. Elle fut d'ailleurs applaudie du parterre, comme de Philinte, à la première représentation.

[3] *Empoisonneur*... du goût public sans doute.

[4] Alceste, qui tout à l'heure blâmera si vivement les jeux de mots, s'en permet un lui-même, dont le goût est douteux. Son indignation qu'excitent les flatteries et la sottise de Philinte, et qu'il se voit obligé de cacher, lui sert d'excuse en cette circonstance.

ALCESTE, bas à part.

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas à part.

Hé! que fais-tu donc, traître!

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages [1].

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...?

ALCESTE

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme;
Qu'il ne faut que ce faible à décrier [2] un homme;
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire [3],
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,

---

[1] *A jouer de mauvais personnages*, à jouer un rôle ridicule.
[2] *Ce faible à décrier* :... cette faiblesse, ce léger travers suffit *pour* décrier...
[3] *Pour ne point écrire*, pour qu'il n'écrivit point.

Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerais-je?

ALCESTE

Je ne dis pas cela [1]. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations :
Dérobez au public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre [2].
Mais ne puis-je savoir ce qui dans mon sonnet...?

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet [3].
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que : *nous berce un temps notre ennui?*
Et que : *rien ne marche après lui?*
Que : *ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir?

---

[1] Un anonyme, qui avait vu Baron dans le *Misanthrope*, nous dit comment il interprétait le rôle d'Alceste : « Il y mettait non seulement beaucoup de noblesse et de dignité, mais il y joignait comme une politesse délicate et un fonds d'humanité qui faisait aimer le misanthrope... Il se permettait quelques brusqueries et de l'humeur, mais toujours ennoblies par ses tons et par son jeu. Rien d'impoli, rien de grossier ne lui échappait... Baron jugeait avec raison qu'il était nécessaire que l'acteur prît le ton du grand monde. Par ce motif sensé, il adoucissait le rôle au lieu de le pousser trop loin et de l'outrer. »

Les ménagements que prend Alceste, le soin minutieux qu'il met à respecter les formes, tout justifie dans cette scène l'interprétation de Baron.

[2] La leçon, bien qu'indirecte, est fort bien comprise par Oronte.

[3] *A mettre au cabinet.* Il n'est pas douteux que ce mot désigne ici un petit meuble, un coffret quelconque où l'on serrait les livres et les papiers. Molière veut simplement dire à Oronte que son sonnet n'aurait pas dû sortir de son portefeuille, qu'il ne pouvait supporter le grand jour de la publicité.

Et que : *Philis, on désespère*
Alors qu'on espère toujours?
Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature [1].

(*Le Misanthrope*, acte I, sc. II.)

Les portraits.

Philinte, et les marquis Acaste et Clitandre, sont en visite chez Célimène. Celle-ci est fort courtisée, et son salon très fréquenté. Outre ses grâces naturelles et son esprit, Célimène est encore douée d'un entrain, d'une verve, qui réjouit fort ses visiteurs. Cette scène en offre un exemple.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, ÉLIANTE, PHILINTE

CLITANDRE

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé [2],
Madame, a bien paru ridicule achevé [3].
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort [4];
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants :
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;

---

1 Il y a là une véritable théorie de critique littéraire.

2 On distinguait le petit et le grand lever du roi : deux réceptions où, dès le matin, étaient admis les courtisans.

3 *Achevé*, accompli, autant qu'on peut l'être.

4 Il se rend ridicule.

Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit [1] que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte [2].

Ce début n'est pas mal, et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et jusques au bonjour il dit tout à l'oreille [3].

ACASTE

Et Géralde, Madame?

CÉLIMÈNE

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur;
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse :
La qualité l'entête [4], et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
Il tutaye [5] en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!

---

1 *Du bruit*, des sons, des mots vides. « Des mots, rien que des mots », dit Shakespeare dans Hamlet.

2 Éliante, cousine de Célimène, joint à une raison ferme et à un jugement droit une aimable indulgence pour les faiblesses humaines.

3 Cf. ce portrait à celui que fait la Bruyère du *Mystérieux* dans le chapitre *De la cour*, sous le nom de Théodote.

4 Sens étymologique du mot : ne lui sort pas de la tête.

5 On écrit et l'on prononce aujourd'hui : *il tutoie*.

Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs [1] vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même [2].
Son mérite jamais n'est content de la cour :
Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit [3] on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens [4], que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas [5] :

---

1 *Lieu commun*, source générale d'où un orateur peut tirer ses arguments; se dit encore d'un développement qui s'adapte à plusieurs sujets. Cette expression est devenue en français synonyme de *banalité*.

2 Le XVIIe siècle employait encore le pronom *soi* dans bien des cas où le pronom personnel l'a supplanté depuis.

3 Qu'à tout le mérite qu'il se croit.

4 Cf. l'expression : les gens du meilleur monde, gens polis, instruits.

5 Cf. la Bruyère (*De l'homme*, portrait de *Cliton*). Il me fait envie de manger à une bonne table où il ne serait point.

C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, Madame?

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis.

PHILINTE

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage [1];
Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile [2],
Rien ne touche son goût, tant il est difficile;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens;
Aux conversations même il trouve à reprendre :
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit [3].

ACASTE

Dieu me damne [4]! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE

Pour bien peindre les gens, vous êtes admirable.

(*Ibid.*, acte II, sc. IV.)

---

1 *Dont*, V. p. 87, note 3.

2 *D'être habile*, de passer pour connaisseur.

3 Célimène, qui semblait d'abord vouloir épargner Damis, s'est laissé prendre au piège de Philinte. Par esprit de contradiction, son humeur médisante s'est réveillée au banal éloge accordé à Damis; elle ne peut se tenir d'en faire aussi le portrait, aux applaudissements de tout son entourage.

4 Horrible imprécation que nulle légèreté de langage ne saurait excuser.

Visite d'Arsinoé à Célimène.

Arsinoé, que la jeunesse et les charmes de Célimène rendent jalouse et qui lui envie ses succès mondains, vient lui rendre visite sous le prétexte de lui faire connaître le jugement public sur sa conduite, légère et peu réservée. Célimène, dans une réponse calquée avec une habile méchanceté sur le discours d'Arsinoé, lui dévoile à son tour ce qu'elle pense d'elle et de ses apparences de vertus.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE

ARSINOÉ

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celle de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié [1] que pour vous a mon cœur.
Hier [2] j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie [3], et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;

1 C'est déjà la seconde fois que ce mot sort de sa bouche.

2 *Hier* ne comptait autrefois que pour une syllabe.

3 Le mot *galanterie* dépasse la vérité; il est dur à l'adresse de Célimène, qui n'est que coquette.

Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air [1] dont vous vivez vous faisait un peu tort;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements [2]
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements;
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux [3] mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre;
Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi que touche votre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite [4],
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de [5] sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence

---

1 *L'air dont vous vivez*, la façon dont vous vivez, le train que vous menez aux yeux du monde.

2 Ce mot *déportements* a pris un sens défavorable qu'il n'avait pas au XVII[e] siècle; ainsi, dans ce vers, il est synonyme de *conduite*.

3 Pour l'attribuer à tout autre sentiment qu'aux...

4 Célimène, avec une ironie souple et cruelle, riposte coup pour coup aux attaques d'Arsinoé.

5 *De*, au sujet de, ayant pour objet la sagesse et l'honneur.

Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures :
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat [1] ses gens, et ne les paye point...
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis [2] le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts [3].

ARSINOÉ

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur.
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

---

1 Une telle brutalité ne doit pas étonner : les grands, au XVII[e] siècle, en usaient quelquefois ainsi à l'égard de leurs gens et de tous ceux qui étaient attachés à leur personne.

2 *Commis*, confié.

3 Cette réplique spirituelle et mordante de Célimène, qu'elle termine si habilement en répétant mot pour mot les dernières paroles d'Arsinoé, met décidément les rieurs de son côté.

CÉLIMÈNE

Au contraire, Madame; et, si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.
On détruirait par là, traitant de bonne foi[1],
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

(*Ibid.*, acte III, sc. v.)

Monologue de Sosie.

Amphitryon est un personnage fabuleux des temps héroïques de la Grèce. C'était le général des Thébains. Après le combat de Télèbe, il envoie son esclave Sosie vers sa femme Alcmène pour lui faire part de sa récente victoire et de son prochain retour. Sosie se prépare à jouer son rôle.

Qui va là? Heu? Ma peur, à chaque pas, s'accroît[2].
Messieurs, ami de tout le monde[3]!
Ah! quelle audace sans seconde[4]
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour[5]!
Quoi! si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis!
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits;

---

1 *Traitant de bonne foi*, causant, parlant des personnes et des choses en toute sincérité.

2 *S'accroît* se prononçait encore quelquefois *s'accrait :* c'est pourquoi il rime ici avec *est*.

3 Tout ce vers est une exclamation. Sosie semble répondre aux gens qu'il croit voir dans l'obscurité. On voit tout de suite la qualité de son courage.

4 Sans pareille, unique. Locution très usitée au XVII[e] siècle.

5 *Me joue ici d'un vilain tour*, se moque de moi par un vilain tour.

Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous:
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle;
En vain notre dépit quelquefois y consent :
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle [1].
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudrait, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si [2] je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille [3],
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.

---

1 La philosophie de Sosie nous frappe aujourd'hui beaucoup moins qu'elle ne frappait les contemporains de Molière. Les mœurs sont bien changées. Mais, pour l'époque, quelle vive peinture de la condition des courtisans et de celle de Molière lui-même, alors très en faveur auprès du roi!

2 Puisque.

3 *L'estoc* est la pointe de l'épée, la *taille* en est le tranchant. *Frapper d'estoc et de taille*, c'est se battre bravement. Par analogie, *Parler d'estoc et de taille*, c'est parler hardiment.

Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène[1],
Et cette lanterne est Alcmène.
A qui je me dois adresser.
(Il pose sa lanterne à terre et lui adresse son compliment.)
« Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...
(Bon! beau début![2]) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous
Pour vous donner avis du succès de ses armes
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
— Ha! vraiment, mon pauvre Sosie,
A te revoir j'ai de la joie au cœur.
— Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie. »
(Bien répondu!) « Comment se porte Amphitryon?
— Madame, en homme de courage[3],
Dans les occasions où la gloire l'engage. »
(Fort bien! belle conception!)
« Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon âme satisfaite?
— Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément,
« Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite. »
(Ah[4]!) « Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?
Que dit-il? que fait-il? Contente un peu mon âme.
— Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis. »
(Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?)
« Que font les révoltés? dis-moi, quel est leur sort?
— Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
Pris Télèbe[5] d'assaut; et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.

---

1 Que l'on introduit.

2 Les exclamations entre parenthèses sont dites en aparté (mot pris du latin). Ce qu'un acteur dit et que les autres acteurs sont supposés ne pas entendre.

3 Sosie fait un jeu de mots. Alcmène demande comment va, comment se porte Amphitryon; Sosie répond qu'il se *comporte* en homme de courage.

4 Sosie est satisfait de sa trouvaille, de son antithèse (*le plus tôt* qu'il pourra, mais *plus tard* que son cœur ne souhaite).

5 *Télèbe*, capitale des îles Téléboïdes, repaire de pirates dans les temps anciens.

— Ah! quel succès! ô dieux! Qui l'eût pu jamais croire?
Raconte-moi, Sosie, un tel événement.
— Je le veux bien, Madame; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté :

(Il marque les lieux sur sa main ou à terre.)

C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là,
Ici nos gens se campèrent[1];
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent :
Sur un haut[2], vers cet endroit,
Était leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Était la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières[3],
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon, notre roi;
Et voici le corps d'armée,

(On fait un peu de bruit.)

Qui d'abord... Attendez : le corps d'armée a peur. »
J'entends quelque bruit, ce me semble.

(*Amphitryon*, acte I, sc. I.)

---

1 C'est ici que nos gens, nos soldats prirent leur position de combat.

2 Sur une hauteur. Plusieurs fois au XVII[e] siècle le mot *haut* est pris comme substantif.

3 La *croupière* est la partie du harnais du cheval qui passe par-dessous la queue et se rattache à la selle par-dessus la croupe. *Tailler des croupières* se dit proprement « des cavaliers qui en poursuivent d'autres l'épée dans les reins d'assez près pour couper les croupières des chevaux ». (LITTRÉ.)

Les deux pédants.

Les deux pédants Trissotin et Vadius se rencontrent en visite chez les femmes savantes, dont ils recherchent tous deux l'admiration et les applaudissements.

TRISSOTIN, VADIUS, LES FEMMES SAVANTES

VADIUS

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais [1], au Cours [2], aux ruelles [3], aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser [4] des encens,
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles [5].
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers [6] pour de jeunes amants,
Sur quoi [7] je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

---

1 Au Palais de Justice, où les principaux libraires avaient leur boutique.

2 *Au Cours*, au Cours-la-Reine, promenade très à la mode alors; elle s'étend de la place de la Concorde au pont de l'Alma.

3 *Aux ruelles*, c'est-à-dire dans les chambres à coucher, où la mode était alors de recevoir.

4 *Gueuser*, mendier, ainsi qu'un gueux.

5 *Les martyrs de ses veilles*, parce qu'il les torture en leur lisant ses œuvres, fruits de ses veilles.

6 Cette contradiction paraît trop forte à la Harpe. « J'ai vu, dit-il, des spectateurs saisis d'une surprise réelle : ils avaient pris Vadius pour le sage de la pièce. » Il semble, cependant, qu'il y a là un trait de mœurs d'une profonde observation et dont l'effet comique est irrésistible.

7 *Sur quoi*, sur lesquels.

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*[1].

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile[2].

VADIUS

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace[3] après vous.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets[4] que vous faites?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux[5]?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux[6]?

TRISSOTIN

Aux ballades[7] surtout vous êtes admirable.

---

1 L'*ithos* et le *pathos*. Mots techniques des traités de rhétorique grecque qui désignent le premier les *mœurs*, le second les *passions*. Discours emphatique.

2 Théocrite, auteur grec du IIIe siècle avant J.-C., dont les églogues sont célèbres. Virgile (70-19 av. J.-C.) a également laissé des poésies pastorales. — Ménage, qui servit, dit-on, d'original au personnage de Vadius, avait composé des Eglogues assez goûtées de son temps.

3 *Votre Horace*, Horace votre modèle. — Horace (65-7 av. J.-C.), le premier des poètes lyriques latins, a laissé, outre des épitres et des satires, quatre livres d'*odes*.

4 Le sonnet, pièce de quatorze vers, divisée en deux quatrains et deux tercets, était fort en vogue au XVIIe siècle, comme le prouve le vers de Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

(*Art poétique*, ch. II, 94.)

5 Petite pièce de treize vers, divisée en deux parties de cinq vers chacune, séparées par un tercet. Les premiers mots du premier vers reviennent à la fin du tercet et de la dernière partie comme un refrain. Les rondeaux de Voiture et de Benserade sont célèbres.

6 *Le madrigal*, petite pièce dont la forme est libre et dont le principal mérite est d'être spirituel.

7 *La ballade*, fort cultivée au moyen âge, se compose de trois strophes suivies d'une demi-strophe, nommée *envoi*. Les ballades de Villon et de Clément Marot sont des modèles du genre.

VADIUS

Et dans les bouts-rimés[1] je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS

Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur?

VADIUS

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur[2].

---

[1] Vers composés sur des rimes données. C'était un divertissement fort goûté de la société du XVII[e] siècle.

[2] On ne saurait avoir meilleure opinion de soi-même ni l'afficher avec plus d'impudence. — Cf. ce dialogue avec la scène du sonnet dans le *Misanthrope*. (V. p. 190.)

VADIUS

Vous !

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours et voyons ma ballade.

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps.

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud[1], barbouilleur de papier.

VADIUS

Allez, rimeur de balle[2], opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier d'écrits[3], impudent plagiaire.

---

1 Écolier ignorant, mauvais écrivain.

2 On expédie en *balles* ou *ballots* la marchandise vile et sans valeur ; de là l'expression *rimeur de balle*, c'est-à-dire auteur sans talent ni mérite.

3 Le fripier achète et revend les vieux habits ; le *fripier d'écrits* donne au

VADIUS

Allez, cuistre[1]...

PHILAMINTE

Eh ! Messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi[2] les Grecs et les Latins.

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace[3].

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie ; en vain tu la déchires.

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*[4].

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement :
Il me donne, en passant, une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère ;
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :

---

public, comme productions nouvelles et originales, des choses recueillies dans les auteurs anciens et accommodées au goût du jour.

1 Valet de collège, et par extension pédant incorrigible.

2 *Sur toi*, de toi.

3 Construction très ordinaire, que l'inversion seule fait paraître bizarre ; on dit couramment : faire rendre gorge, faire avouer sa faute à quelqu'un.

4 L'abbé Cotin est, en effet, fort malmené par Boileau. Le satirique est moins cruel à l'égard de Ménage.

Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin[1].

(*Les Femmes savantes*, acte III, sc. III.)

Crédulité d'Orgon.

Orgon s'est laissé séduire par les dehors modestes et la fausse dévotion de Tartufe. Cléante cherche à dessiller les yeux à son beau-frère, mais celui-ci s'entête à voir un saint homme dans l'hypocrite dont il est entiché.

CLÉANTE, ORGON

CLÉANTE

Se peut-il bien qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toute chose pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère[2],
Vous en veniez au point...

ORGON

Halte-là, mon beau-frère:
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,

---

[1] Barbin, l'un des principaux libraires du temps. Les deux pédants se proposent de vider leur querelle dans sa boutique; ils iront voir quel est celui dont les livres auront le plus de débit.

[2] Tartufe a été recueilli par Orgon : tiré par lui de la misère, il vit dans sa maison et exploite sa sottise.

Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ah !... un homme... un homme enfin [1].
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière :
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments ;
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie [2],
Il me voulait toujours en rendre une partie :
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et, quand je refusais de vouloir le reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer [3],
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer...
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;

---

1 Dans son enthousiasme, il ne trouve pas de terme pour exprimer la haute opinion qu'il a de son idole.

2 Sens étymologique du mot : dans sa modération, son désintéressement.

3 *Retirer* a ici le sens transitif de *recueillir, admettre*, donner l'hospitalité. Cf. la Bruyère, *Théophraste*, XXIII : « Sa maison est trop petite pour le nombr d'étrangers qu'il retire chez lui. »

Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là[1] qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je croi[2].
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage...

ORGON

Mon frère, ce discours sent le libertinage[3] :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché,
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE

Voilà de vos pareils le discours ordinaire...
Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves[4].
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Eh quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage[5],
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne[6] ?

---

1 Au point que.

2 *Que je croi*, c'est-à-dire, à ce que je crois : tournure elliptique qu'on retrouve dans la locution usuelle *que je sache*. — Remarquer aussi la licence poétique déjà signalée p. 161, note 5.

3 *Libertin*, au XVII[e] siècle, signifiait incrédule, esprit fort, libre penseur.

4 On ne se laisse point prendre et enchaîner, comme Orgon, à toutes ces façons, à toutes ces grimaces hypocrites.

5 *Les traiter d'un semblable langage*, en parler de même, les mettre au même rang.

6 Accumulation de comparaisons, de rapprochements, de métaphores, qui

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste nature[1] on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites ;
En chaque caractère ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré[2] ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et, près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence ;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place[3],
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré :
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,

éclairent, dit-on, sur les intentions de Molière et montrent que son dessein était d'attaquer la fausse dévotion et d'affirmer son respect pour la vraie. Nous ne discuterons pas les intentions de Molière ; quelque droites qu'on les suppose, cette pièce n'en demeure pas moins une mauvaise action ; car « les dehors de la vraie et de la fausse dévotion étant presque tous semblables, les traits dont on peint celle-ci défigurent celle-là. » (BOURDALOUE.)

1 Dans un juste milieu, ainsi que l'enseigne la nature.

2 *Retiré*, réuni, rassemblé.

3 « Au moyen âge et dans le XVII[e] siècle, les domestiques allaient sur les places publiques, — les ouvriers y vont encore, — attendre qu'on vînt engager leurs services. Les *dévots de place*, comme les valets de place, sont donc ceux qui s'affichent à tous les regards. » (LOUANDRE.)

Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités,
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune ;
Qui, brûlants et priants[1], demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts[2], vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître ;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître...
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu :
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions ;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections[3] ;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui[4],
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

---

[1] Participes pris adjectivement et qui expriment un état habituel ou permanent.

[2] *Sont prompts* signifie : qui s'emportent aisément.

[3] *Ces corrections*, ces blâmes ; cette désapprobation continuelle de la conduite d'autrui leur paraît empreinte d'orgueil.

[4] Ils accordent peu de crédit aux seules apparences du mal : ils fondent leur jugement sur des preuves réelles.

Voilà mes gens, voilà comme il faut en user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle ;
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE

Oui.

ORGON, s'en allant.

Je suis votre valet.

(Acte Ier, sc. VI.)

BOILEAU

(1636-1711.)

Nicolas Boileau était le troisième fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du parlement de Paris, et de bonne heure il fut destiné à la chicane. Mais sa vocation l'entraînait vers les lettres; après la mort de son père, il s'y adonna tout entier. Sa raison enjouée, son bon sens supérieur et la seule passion qu'il connut jamais : « la haine d'un sot livre », lui firent aussitôt trouver sa voie, la *satire*. Il n'est pas tout à fait à son aise dans la satire ou l'épître morale, mais il ne le cède à personne dans la satire littéraire : ses jugements sont demeurés pour la plupart ceux de la postérité. Non content de flageller les mauvais écrivains, Boileau voulut tracer, par des lois précises et claires, la route que devaient suivre les bons. Tel est l'objet de son immortel *Art poétique*, qui lui a mérité le surnom de législateur du Parnasse. Ce poème est imité d'Horace, ainsi que ses satires et ses épîtres. La création la plus originale de Boileau et le plus accompli de ses ouvrages par la grâce, l'enjouement et l'habileté merveilleuse du style, est certainement le *Lutrin*. Peut-être faut-il regretter de ne pas voir cette richesse de l'art appliquée à un sujet important. L'influence littéraire de Boileau fut considérable sur ses contemporains. Il soutint Molière et Racine contre leurs ennemis : il les vengea des attaques violentes dont ils étaient l'objet, et en appela pour eux au jugement de la postérité. L'autorité de Boileau a subi des éclipses depuis, mais il demeure toujours le poète immortel du bon sens. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La rime et la raison.

Dans cette satire, Boileau loue et envie la facilité de Molière à trouver l'accord difficile d'une rime aisée et d'une pensée parfaitement juste et naturelle. Il donne de précieux conseils sur le soin qu'on doit apporter aux détails du style, et il formule pour la première fois la grande loi de la correction.

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sait à quel coin se marquent les bons vers[1] ;
Dans les combats d'esprit, savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir,
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir ;
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure[2] ;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault[3] :
Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triste, las et confus, je cesse d'y rêver ;

---

1 Métaphore tirée d'Horace, *Art poétique*, un bon vers ressemble à une pièce d'or, il doit en avoir le poids, le son et le titre ; c'est à ces conditions qu'il est bien frappé.

2 L'abbé de Pure, bel esprit pédant. Boileau avait d'abord cité Ménage :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume pour rimer rencontrera Ménage.

3 On n'*exprime pas un auteur*. Boileau est trop sévère pour Quinault : ses opéras ont de la valeur, mais ils n'avaient pas encore paru. Il reconnut plus tard le mérite de cet auteur.

Et, maudissant vingt fois le démon[1] qui m'inspire,
Je fais mille serments de ne jamais écrire.
Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,
Je la vois qui paraît quand je n'y pense plus.
Aussitôt malgré moi tout mon feu se rallume;
Je reprends sur-le-champ le papier et la plume,
Et, de mes vains serments perdant le souvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète,
Je ferais comme un autre[2], et, sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin :
Si je louais Philis *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt, *à nulle autre seconde;*
Si je voulais vanter un objet *nonpareil*,
Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil;*
Enfin, parlant toujours d'*astres et de merveilles*,
De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*[3],
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide :
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois[4].

(*Difficultés de la rime*, satire II, à Molière.)

---

[1] Se dit, au figuré, de la cause à laquelle on attribue les inspirations de quelqu'un : le démon des vers, du jeu, de la jalousie.

[2] Comme Ménage, qui se fit des ennemis par son pédantisme et son orgueil. (V. note 3, p. 5.)

[3] Cette phraséologie de remplissage était commune non seulement chez Ménage, mais chez tous les poètes du temps.

[4] C'était la méthode de Pascal; et cette méthode, Boileau la conseille aux autres dans son *Art poétique :*

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Conversations littéraires.

Au ridicule du service et du mauvais goût des chants bachiques, se joint celui des conversations entre les convives.

Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard,
Quand un des campagnards, relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragés d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :
« Morbleu ! dit-il, la Serre[1] est un charmant auteur ;
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant[2].
Le Pays[3], sans mentir, est un bouffon plaisant ;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture !
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois[4].
Je ne sais pas pourquoi l'on vante *l'Alexandre*[5],
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre[6].
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et, jusqu'à *je vous hais,* tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,
Qu'un jeune homme...—Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « un auteur sans défaut,
« La raison dit Virgile, et la rime Quinault. »
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.

---

1 Puget de la Serre, de Toulouse (1600-1665), que le vers satirique de Boileau a sauvé de l'oubli, eut au moins une idée neuve, que le XVIII[e] siècle reprendra en l'étendant : celle de la tragédie en prose. Il l'a appliquée dans son *Thomas Morus* et dans son *Comte d'Essex,* dont Thomas Corneille traitera après lui le sujet. »

2 M[me] de Longueville bâilla en l'entendant lire, sans nier que ce fût « beau, mais ennuyeux ».

3 René le Pays, auteur d'*Amitiés*. Boileau fait allusion à ce titre dans l'Épître IX.

4 *François* ne rimait déjà plus que pour l'œil avec *quelquefois,* mais on s'en contentait.

5 La seconde tragédie de Racine.

6 *Satire II*, à Molière.

Et puis blâmer Quinault ! Avez-vous vu l'*Astrate*[1] ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'anneau royal[2] me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.

(*Le repas ridicule*, satire III.)

Un curieux plaidoyer.

Dialogue entre Boileau et son esprit, auquel il reproche le mal que ses censures ont fait aux auteurs. Il provoque ainsi des réponses si adroites, si piquantes, que l'accusé devient accusateur à son tour et verse des flots d'ironie sur tous ses adversaires : Cotin, Chapelain, etc.

Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups.
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique ;
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis[3].
Il ne pardonne pas aux vers de la *Pucelle*[4],
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher, qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace ;
Avant lui Juvénal avait dit en latin

---

[1] « Dans l'*Astrate* de Quinault, un anneau est confié par Élise, reine de Tyr, à son parent Agénor, pour être remis à Astrate. Agénor le garde, pour abuser de l'autorité qu'il confère et perdre Astrate son rival. — Le nom de Quinault est un de ceux qui viennent d'eux-mêmes se placer dans les « hémistiches » de Boileau comme en « leurs niches » (*Sat. IX*). »

[2] « Encore un compliment à côté, qui fait sourire de qui le fait et de qui le reçoit. » (G. MERLET.)

[3] Régnier, *satire XII*, avait dit d'après Horace :

Fuyez ce médisant,
Fâcheuse est son humeur, son parler est cuisant.
Quoi ! Monsieur, n'est-ce pas cet homme à la satire,
Qui perdrait son ami plutôt qu'un mot pour rire ?

[4] La *Pucelle* est un poème épique de Chapelain sur Jeanne d'Arc.

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin[1] ;
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs ; mais tout n'irait que mieux
Quand de ces médisans l'engeance tout entière
Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite, et le monde effrayé,
Vous regarde déjà comme un homme noyé...
Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime après tout, et si noir et si grand ?...
Il n'est valet d'auteurs ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits...
Et je serai le seul qui ne pourrait rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître,
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché ;
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre[2] :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi :
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un : pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,

---

1 Cotin (1604-1682), prédicateur ridicule et pédant, avait dit dans sa *Satire des satires :*

Si le bon Juvénal était mort sans écrire,
Le malin Despréaux n'eût point fait de satire.

2 C'est-à-dire à le mettre en lumière.

Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire[1].
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits[2] :
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne[3]. »

(*A mon esprit*, satire IX.)

La modération dans les désirs.

Le malheur de la plupart des hommes est qu'ils aspirent à changer de position et à s'enrichir, tandis qu'ils seraient facilement heureux avec la vertu.

Qui vit content de rien, possède toute chose[4].
Mais, sans cesse ignorants de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins
« Oh ! que si cet hiver un rhume salutaire,

---

[1] Molière, dans le *Misanthrope*, IV, 1, avait dit avant Boileau :

De quoi s'offense-t-il, et que veut-il me dire ?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers ?
On peut être honnête homme et faire mal des vers.
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières,
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.

[2] Chapelain fut chargé par Colbert, en 1663, de préparer une liste des hommes de lettres qui méritaient d'être pensionnés par le roi. Il ne s'oublia pas lui-même : ses pensions littéraires s'élevaient à plus de dix mille francs.

[3] Le barbier de Midas, roi de Phrygie, savait seul que celui-ci avait des oreilles d'âne. Incapable de garder un secret qu'il n'osait divulguer, il le confia à un trou qu'il fit en terre ; mais il y poussa des roseaux qui, au moindre vent, répétaient ses paroles. (OVIDE. *Métamorphoses*, XI.)

[4] C'est le proverbe populaire : *Contentement passe richesse. — Content de rien. Rien* (*rem*), une chose.

Guérissant de tous maux [1] mon avare beau-père,
Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil [2] !
Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense [3] ! »
Disait le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catarrheux [4],
Voilà son gendre riche ; en est-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse.
Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin [5],
Il est prêt à fournir ses titres en vélin [6].
En mille vains projets à toute heure il s'égare :
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
Il vivrait plus content, si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeait la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile :
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile [7],
L'argent en honnête homme érige un scélérat ;
L'argent seul au palais peut faire un magistrat [8].
« Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme ?
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ;

---

1 *Guérissant de tous maux*, c'est-à-dire tuant, faisant mourir.

2 *Agréable* pour son héritier.

3 Ferait volontiers la dépense.

4 Toutes les éditions faites sous les yeux de Boileau mettent ici *caterrheux*. suivant l'ancien usage, *Catarrheux* a prévalu depuis.

5 Blanc au sortir du moulin, ou de la farine du moulin.

6 Le vélin est une peau de veau (anciennement *veel*). D'ordinaire, c'est sur le vélin que s'écrivaient les titres de noblesse.

7 Boursault, dans *Ésope à la cour*, dit à peu près la même chose :

> La vertu toute nue a l'air trop indigent,
> Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

8 On achetait alors les charges de la magistrature.

Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés[1].
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ! »
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne saurait décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
J'estime autant Patru[2], même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce sage insensé,
Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
Jeta tout dans la mer pour crier : Je suis libre[3] !
De la droite raison je sens mieux l'équilibre ;
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente et vit à peu de frais.

(*La connaissance de soi-même*, épître V.)

Utilité des ennemis.

Le succès suscite l'envie : le génie n'est bien apprécié qu'après sa mort. Ainsi en est-il de Molière. Mais les ennemis même servent à la gloire du poète en l'excitant à faire mieux. C'est aux censeurs d'Andromaque que Racine doit les beaux traits dont il a peint Burrhus ; c'est à ses ennemis que Boileau lui-même est redevable de sa gloire. Qu'importe la critique des ignorants, quand on a l'approbation des gens de goût ?

Que tu sais bien, Racine[4], à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,

---

1 « La plupart de ces vers sont des imitations d'Horace, de Perse et de Juvénal. On pourrait multiplier ici les citations, pour montrer comment un poète de talent, nourri de la lecture des anciens, s'en inspire naturellement et les imite avec originalité. » (Ch. Lebaigue.)

2 Avocat et littérateur, remarquable par son désintéressement. Il introduisit à l'Académie française l'usage du discours de réception.

3 Ce trait est attribué au philosophe Aristippe.

4 Une cabale dirigée par le duc de Nevers, la duchesse de Bouillon, Mme Deshoulières et quelques poètes médiocres, venait d'opposer avec succès la pâle tragédie de Pradon, *Phèdre et Hippolyte*, à la *Phèdre* de Racine. Le grand poète fut très sensible à cette injustice. C'est pour le consoler que Boileau écrivit cette admirable épître. On ne lira pas sans profit à ce sujet le beau livre de M. Deltour, *les Ennemis de Racine*.

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé[1].
Ne crois pas toutefois par tes savans[2] ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon[3] un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales[4] s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière[5],
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis[6], en robe de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur[7] voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte[8] indigné sortait au second acte.

---

1 Allusion au succès inouï de la tragédie de Racine, *Iphigénie en Aulide*, représentée en 1674. Mlle Champmeslé, l'une des plus célèbres actrices du temps, y jouait le rôle d'Iphigénie.

2 *Savans* signifie ici, non pas pleins de science ou d'érudition, mais composés selon toutes les règles de l'art.

3 Apollon, dieu des arts, l'inspirateur divin des poètes.

4 La *Cabale* ou *Kabale*, était une secte de rabbins juifs, qui se donnait pour mission de transmettre, par une tradition orale et secrète, une prétendue sagesse divine. Depuis, ce nom, pris au figuré, a désigné toute sorte de sectes ou de menées secrètes.

5 Molière étant mort comédien, l'archevêque de Paris lui avait refusé la sépulture religieuse. Il ne l'accorda qu'à la demande du roi et avec certaines restrictions.

6 *L'ignorance en habits de marquis*, pour des marquis ignorants. (*Critique de l'École des femmes.*)

7 Le commandeur de Souvré, dit-on.

8 Les commentateurs nomment le comte de Broussin, connu surtout comme gastronome, ainsi que son ami de Souvré. Au second acte de l'*École des femmes*, il était sorti, dit-on, en criant qu'il ne comprenait pas qu'on pût écouter une pièce où l'on violait toutes les règles.

L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu [1] ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre [2].
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir [3].
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle [4], et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris [5],
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit [6].
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.

---

1 Des pamphlets coururent en effet après *Don Juan* et surtout après *Tartufe*, où l'on réclamait pour Molière le supplice du feu.

2 Molière l'a beaucoup mieux vengée lui-même par la bouche de Clitandre, dans les *Femmes savantes*. Boileau fait allusion à ce passage de la *Critique de l'École des femmes* (sc. VI) : « Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde. »

3 Boileau a raison de louer ici sans restriction le génie de Molière, et de rétracter en quelque sorte le *peut-être* de l'*Art poétique* (ch. III, v. 394). Le brodequin, ou chaussure plate, était la chaussure des acteurs comiques dans l'antiquité ; le cothurne était plus élevé, c'était la chaussure des acteurs tragiques. Par extension, brodequin et cothurne ont signifié la comédie et la tragédie.

4 Sophocle, l'un des tragiques grecs, celui que rappelle le plus en effet la perfection de la tragédie racinienne. Mais Racine ne l'imita jamais : il le sentait trop inimitable. Il emprunta au contraire beaucoup à Euripide, moins sublime, moins parfait, mais plus humain et plus pathétique.

5 Corneille, qui avait alors soixante et onze ans, avait quitté depuis trois ans le théâtre. Sa dernière pièce, *Suréna*, est de 1674. — Remarquer le double éloge contenu dans ce vers.

6 *La calomnie en main*, pour l'écrit calomnieux. — Ce vers est une allusion aux sonnets et aux pamphlets satiriques qui coururent contre Racine à l'époque où parut *Phèdre*.

Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance[1].
Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance[2],
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus[3]
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus[4].
Moi-même, dont la gloire, ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs[5].
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale[6],
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir[7].

---

1 Horace, dans une ode, exprime une idée à peu près semblable en parlant du peuple romain.

2 On se souvient des critiques acerbes, de l'émeute littéraire que souleva le *Cid* à son apparition. Entre le *Cid* et *Cinna*, il y eut *Horace;* mais ces deux tragédies se succédèrent de très près.

3 *Pyrrhus*, l'un des héros de l'*Andromaque* de Racine. Cette pièce fut presque aussi combattue que le *Cid*, après avoir obtenu un succès presque égal.

4 Le précepteur de Néron, l'un des personnages de *Britannicus*. Entre ces deux tragédies, Racine avait donné sa comédie *les Plaideurs*.

5 Rien n'est plus vrai. Comme Racine et comme tous les grands écrivains, Boileau avait mis à profit les critiques de ses ennemis. Les amères remarques de Desmarets et même de Pradon lui avaient suggéré des corrections heureuses.

6 *Ravaler*, c'est ramener vers le bas, c'est rabaisser.

7 *Soulever l'équitable avenir* est une expression des plus heureuses.

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi [1], perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin [2] les admire ;
Que l'auteur de *Jonas* [3] s'empresse pour les lire ;
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot [4],
Ou le sec traducteur du français d'Amyot [5] ;
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées ;
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enghien en soit touché ; que Colbert et Vivonne,
Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne [6],
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier [7] voulût leur donner son suffrage !

---

1 *Soi* s'employait autrefois comme pronom réfléchi. Ce pronom tend à disparaître : on peut le regretter pour la clarté de la langue et la précision du style.

2 Perrin, mort en 1680, protégé de Mazarin, auteur d'une mauvaise traduction en vers de l'*Énéide*, et de *Pomone*, notre premier opéra français.

3 L'auteur de *Jonas* ou *Ninive pénitente* est Coras.

4 Linière (1628-1704), mauvais poète et athée.

5 Le sec traducteur d'Amyot est l'abbé Tallemant (1620-1693), de l'Académie française, qui traduisit les *Vies* de Plutarque. Il était le frère de Tallemant des Réaux, l'auteur des *Historiettes*.

6 Tous les personnages nommés ici, hommes d'État ou grands seigneurs, étaient pour Boileau des amis sincères et des juges éclairés. — *Enghien* (Henri-Jules de Bourbon, duc d') (1643-1709) était le fils du grand Condé. — Le duc de Vivonne (1636-1688) était le frère de Mme de Montespan, de cette famille des Mortemart, dont l'esprit parut une distinction dans ce siècle, si fécond en esprits de premier ordre. — La Rochefoucauld (1613-1680), l'auteur des *Maximes*, l'ami de Mmes de la Fayette et de Sévigné ; le prince de Marsillac était son fils. — Arnauld de Pomponne (1618-1690), alors ministre des affaires étrangères.

7 Le duc de Montausier (1610-1690), gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV, n'aimait pas les satiriques, et il avait menacé d'envoyer Boileau, *la tête en bas, rimer dans la rivière*. Ce vers, où la louange est si délicate, le désarma pour jamais et en fit un ami du poète.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits ;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché[1] préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

(Épître VIII.)

RACINE

(1639-1699.)

Le rival de Corneille, Jean Racine, naquit à la Ferté-Milon, en 1639. Destiné à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait aucun goût, il ne tarda pas à se livrer tout entier à la passion des vers. Il termina à Port-Royal les brillantes et sérieuses études qu'il avait commencées au collège d'Harcourt, et la légende le représente sous les grands arbres de l'abbaye, lisant dans le texte original et déclamant avec passion des passages entiers de Sophocle et d'Euripide. Une ode aux *Nymphes de la Seine* (1660) le fit connaître du public et du roi ; bientôt après, il faisait représenter ses premières tragédies : la *Thébaïde* ou les *Frères ennemis* et *Alexandre*. Racine, déjà grand écrivain en vers, n'était encore au théâtre qu'un imitateur plus ou moins heureux de Corneille. Il allait être lui-même dans *Andromaque* (1667). Cette pièce excita presque le même enthousiasme que le *Cid ;* elle inaugurait sur la scène française la tragédie pathétique. Ce fut une révolution ; une nouvelle querelle du *Cid* commença. Racine y répondit en multipliant ses chefs-d'œuvre. Après les *Plaideurs,* comédie pleine de sel et d'esprit, vinrent successivement *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie en Aulide* (1674), *Phèdre* enfin (1677), qui fut si vivement combattue. Lassé des attaques de ses adversaires et agité de quelques scrupules, Racine abandonna dès lors le théâtre. Cependant, sur les instances de Mme de Maintenon, il composa, douze ans plus tard, pour les jeunes filles de Saint-Cyr : *Esther,* idylle charmante plutôt que tragédie, et *Athalie,* le chef-d'œuvre du genre. — La connaissance profonde du cœur humain, la perfection presque absolue du style, sont les deux grands mérites de Racine. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 *Brioché,* joueur de marionnettes, sur le Pont-Neuf, au bas de la rue Guénégaud. A l'autre bout, au coin de la rue Mazarine, était le théâtre où avait été joué la *Phèdre* de Pradon. La *Phedre* de Racine avait été jouée à l'hôtel de Bourgogne.

Porus à Ephestion.

Alexandre a envoyé un de ses généraux, Ephestion, à deux rois de l'Inde, Taxile et Porus, pour leur offrir la paix. Taxile accepte les conditions d'Alexandre. Porus, au contraire, les repousse et répond à Ephestion par ces fières paroles :

Que verrais-je et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Serait-ce sans effort les Persans subjugués [1],
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?
Quelle gloire [2] en effet d'accabler la faiblesse
D'un roi [3] déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des lois ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles [4],
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans [5] ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve partout les armes à la main ;
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes [6],
Plus de soins, plus d'assauts et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.

---

1 C'est-à-dire serait-ce parce qu'il a subjugué les Persans sans effort, et fatigué vos bras à tuer? Inversion se sentant de la tournure latine.

2 Exclamation ironique.

3 Darius Codoman.

4 Allusion à l'oracle prétendu d'après lequel les prêtres du temple d'Ammon, en Libye, auraient reconnu Alexandre pour fils de Jupiter.

5 Donc Alexandre, qui est un tyran, n'est pas un dieu.

6 Alexandre l'avait éprouvé déjà. La prise du rocher Aornos, sur les bords de l'Indus, lui avait coûté beaucoup de peine et beaucoup d'hommes.

Ennemis [1] du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui nait sous nos pas [2] ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.

(*Alexandre le Grand*, acte II, sc. II.)

Prière d'Andromaque à Pyrrhus.

Andromaque, veuve d'Hector, est devenue, après la prise de Troie, la captive du fils d'Achille, Pyrrhus, roi d'Épire. Son fils Astyanax partage sa captivité; mais les Grecs réclament tous à grands cris la mort de cet enfant. Pyrrhus promet à Andromaque de le sauver, si elle consent à l'accepter lui-même pour époux. Fidèle au souvenir d'Hector, Andromaque ne peut accepter de devenir la femme de Pyrrhus, meurtrier de son époux; elle s'adresse une dernière fois aux sentiments généreux de ce roi.

Seigneur, voyez l'état où [3] vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils? Je respire, je sers [4].
J'ai fait plus : je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille [5] :
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité [6].

---

[1] Ce mot ne se rapporte à aucun antécédent exprimé, mais à l'idée *nous* contenue dans les expressions *nos pas*, *nos âmes* du vers qui suit.

[2] C'est-à-dire que produit notre sol.

[3] *Où* était fréquemment employé pour *auquel*, au XVII[e] siècle; il ne s'emploie aujourd'hui qu'après les mots qui marquent une idée de lieu ou de temps. C'est un tour vieilli qu'il faut regretter, et que l'usage tend d'ailleurs à reprendre.

[4] Au sens étymologique du mot, *je sers* signifie : je vis, mais je suis esclave.

[5] On peut lire, dans les *Morceaux choisis des auteurs étrangers, anciens et modernes* (p. 10), l'admirable récit de l'entrevue de Priam et d'Achille.

[6] On remarquera combien ce discours est à la fois émouvant et habile.

Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins [1],
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

(*Andromaque*, acte III, sc. VI.)

Les souvenirs d'Andromaque.

Céphise, la confidente d'Andromaque, cherche à mettre un terme à ses irrésolutions et à la décider à épouser Pyrrhus. Aux raisons de Céphise, Andromaque oppose ses souvenirs. Cependant elle se laisse ébranler par l'imminence du danger que court son fils Astyanax.

ANDROMAQUE, CÉPHISE

CÉPHISE

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle :
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE

Quoi! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent?
Qu'il méprisât, Madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?

---

[1] C'est-à-dire pour me permettre de mourir et de laisser nos cendres reposer dans le tombeau que t'ont élevé mes soins. Allusion au cénotaphe élevé par Andromaque, en Épire, en l'honneur d'Hector, et dont parle Virgile dans le IIIe chant de l'*Énéide*.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles [1]?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle [2]
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner [3].
Non, je ne serai point complice de ses crimes :
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis!

CÉPHISE

Hé bien! allons donc voir expirer votre fils :
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, Madame?

ANDROMAQUE

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irais voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector;
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage.
Hélas! je m'en souviens, le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :
« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.

---

[1] Hector avait tué Patrocle, l'ami d'Achille. Il fut à son tour vaincu et tué par le héros grec, qui traîna trois fois son cadavre autour du tombeau de Patrocle.

[2] La nuit où Troie fut prise, saccagée et brûlée par les Grecs. La ruine de Troie fait le sujet de l'admirable livre II de l'*Énéide*.

[3] Que tu me conseilles d'épouser.

Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux!
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux!
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!...
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE

Hé bien! va l'assurer...

CÉPHISE

De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE

Hélas! pour la promettre, est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père!
O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!
Allons.

CÉPHISE

Où donc, Madame? et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

(*Ibid.*, acte III, sc. VIII.)

Andromaque recommande Astyanax à Céphise.

Andromaque se décide à épouser Pyrrhus, pour sauver la vie à son fils; mais, résolue à ne pas survivre à ce mariage, elle confie Astyanax à Céphise et lui indique comment il faudra l'élever.

ANDROMAQUE, CÉPHISE

Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi :
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée [1];
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race :
Autant que tu pouras, conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été [2];
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger;
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager :
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste [3] :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour [4].

(*Ibid.*, acte IV, sc. I.)

---

1 *Où* pour *auquel*, *rangée* pour *réduite*.

2 Admirable précepte : l'éducation par l'exemple des aïeux qui excite à les imiter, non par l'éloge constant de leur gloire, qui ne fait que développer l'orgueil de l'enfant.

3 « De tels préceptes, dit Chateaubriand, sont directement opposés au cri de l'orgueil; on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette humilité, que le christianisme a répandue, perce à travers tout le rôle d'Andromaque. »

4 « Tout le génie de Racine se révèle dans ces admirables vers. On l'a dit souvent, *Andromaque* est l'avènement d'un genre presque absolument inconnu à Corneille, celui de la tragédie pathétique, c'est-à-dire de celle qui tire son intérêt de la peinture des passions et de la vérité des sentiments. » (LEBAIGUE.

Agrippine reproche à Néron son ingratitude.

Agrippine met en regard ce qu'elle a fait pour élever Néron à l'empire, et le salaire qu'elle en a reçu. Néron lui expose froidement les motifs de sa conduite.

AGRIPPINE, NÉRON

AGRIPPINE, s'asseyant.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place [1].
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse [2].
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même, sans moi, d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent la voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang, qui nous joignait tous deux,
Écartait Claudius d'un lit incestueux :

---

[1] « Voltaire, comparant ce début à celui de la fameuse scène d'Auguste dans *Cinna*, le trouve plus naturel et plus simple; mais la situation est bien différente. Agrippine, accusée, se présente pour se justifier; Auguste, offensé, s'apprête à confondre un ingrat et un traître; deux personnages dans des attitudes si différentes ne doivent pas débuter de la même manière. Auguste, imposant à Cinna des conditions et des lois, doit avoir un autre ton qu'Agrippine invitant son fils et son empereur à écouter sa justification. » (GEOFFROY.)

On remarque d'autre part le ton impérieux d'Agrippine. Elle ne peut se résoudre à voir dans son fils l'empereur. « Obligée à venir se justifier devant son maître, c'est elle qui va l'accuser. Elle parle d'abord comme si elle lui commandait : *Approchez-vous.* Elle ne l'appelle ni mon fils ni César, et elle semble lui permettre de s'asseoir près d'elle. » (L. RACINE.)

[2] Cf. à cette scène celle de Corneille, dont Racine paraît s'être souvenu : Cléopâtre et ses deux fils, dans *Rodogune* (acte II, sc. III).

Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux [1].
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats.
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,

1 Tacite dit : « Tout obéissait à une femme. »

Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis [1].
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse [2];
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs [3].
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte [4].
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome, les autels fumaient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.

---

1 Quelle concision et quelle énergie! Racine n'est pas seulement tendre, il est puissant aussi, et souvent terrible.

2 On ne saurait dire plus honnêtement : « Je l'aidai à mourir. »

3 L'expression est peu grammaticale; pourtant Racine en use de temps en temps. Exemple :

> Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
> N'a pas, *en le traçant*, arrêté votre main?

Ce participe présent, précédé de *en*, qui ne se rapporte pas au sujet de la phrase, forme une sorte de syllepse. Pour dissimuler l'obscurité du tour, Racine a soin d'éloigner ces participes du sujet grammatical, et de les rapprocher autant que possible de leur sujet logique. S'il est un peu irrégulier, ce tour est du moins rapide.

4 Réticence expressive.

J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion [1], jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour [2],
Devient en une nuit l'objet de votre amour;
Je vois de votre cœur Octavie [3] effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée [4];
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier [5].

NÉRON

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire [6],

---

1 Confidents de Néron.

2 Expression peu claire. Racine veut dire que Junie, enlevée de sa demeure, a été transportée dans le palais à la cour de Néron.

3 Octavie, fille de l'empereur Claude et sœur de Britannicus. A l'instigation de l'ambitieuse Agrippine, Claude lui avait fait épouser Néron. Néron la relégua dans l'île de Pandataria et la fit tuer à vingt ans.

4 *Prêt à* indique une idée de volonté; *près de*, qui signifie *sur le point de*, serait donc préférable.

5 « Quelques lecteurs trouveront peut-être invraisemblable que l'impétueux Néron écoute ce long et terrible discours d'Agrippine sans l'interrompre; nous leur répondrons, dans l'intérêt de la vérité dramatique et historique, par l'observation suivante : Il est un degré où les passions sont muettes : *ingentes stupent*. Dans tout autre cas, il n'est pas naturel d'écouter en silence un discours dont on est violemment ému, à moins que la crainte, le respect ou telle autre cause ne nous retienne. Le jeu muet doit donc être une expression contrainte et un mouvement réprimé. » (MARMONTEL.)

6 « Dans chaque mot, on sent la colère concentrée, frémissante, mais encore contenue par l'habitude de sauver les apparences, par la contrainte d'une déférence extérieure qui pèse comme un joug. » (MERLET.)

Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues [1]
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses? .
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander;
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse :
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux [2]
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image [3].
Tout autre se serait rendue à leurs discours;
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours [4].
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée :

---

1 Accusation hypocrite : Néron accuse, mais il met ses reproches sur le compte de la rumeur publique. Il semble vouloir concilier le respect et la haine.

2 Néron invoque l'intérêt public; il fait appel à la raison d'État pour masquer son ingratitude.

3 Les Romains attachaient à leurs enseignes les images de leurs Césars. Ces enseignes étaient sacrées, les Césars ayant été mis au nombre des dieux. Suétone dit d'un roi des Parthes : « Il adora les aigles, et les drapeaux romains, et les images des Césars. » — Ne dirait-on pas que Néron cherche à excuser à l'avance le parricide qu'il a déjà médité dans son cœur?

4 C'est le mot de Tacite à propos d'Agrippine.

Vous voulez présenter mon rival à l'armée;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE

Moi, le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel serait mon dessein, qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre[1]?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère[2],
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre, et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils. O ciel! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue;
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie[3],
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

(*Britannicus*, acte IV, sc. II.)

---

1 Agrippine se justifie de même dans Tacite, quand elle est accusée de conspirer contre Néron. (*Annales*, l. XIII, ch. XXI.)

2 L'argument est puissant, c'est un argument *à fortiori*.

3 Agrippine semble avoir deviné Néron; elle a le pressentiment tragique du parricide qu'il médite : elle ne fait pas appel au sentiment pour l'en détourner, elle sait que c'est inutile; elle met en avant le seul intérêt de l'empereur.

Conseils de l'honnête Burrhus.

Néron a résolu de perdre Britannicus, dont sa mère menace de lui faire un rival. Burrhus conjure le prince de ne pas commettre un premier crime qui sera fatalement suivi de plusieurs autres.

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui [1] fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer [2].

BURRHUS

Quoi, seigneur!

NÉRON

C'en est trop : il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi :
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie [3]?

---

1 A Agrippine.

2 Vers énergique. Rotrou avait déjà dit, mais avec moins de force :

Et le traître m'embrasse afin de m'étouffer.

3 Racine, si correct d'ordinaire, commet ici une grave impropriété de termes : on ne dit pas, on ne saurait dire : *l'envie d'un dessein.*

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON

Burrhus!

BURRHUS

De votre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? quelle est votre pensée [1]?

NÉRON

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour!
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire.

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime [2],
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés [3].
Britannicus mourant excitera le zèle

---

1 C'est pour la première fois que Burrhus surprend chez son élève des sentiments pareils. Néron avait dissimulé devant lui jusque-là; il se découvre à demi, et Burrhus frémit d'horreur à la vue de ce monstre naissant.

2 Quelle profonde leçon de morale en quelques mots dans cette antithèse : *marcher de vertus en vertus* et *courir de crime en crime!* La vertu s'acquiert par de patients efforts; mais, une fois qu'on a glissé dans le crime, la pente est rapide, on va facilement jusqu'au fond, jusqu'à l'abîme.

3 Tout ce passage est imité de Sénèque : *De la clémence* (l. I, ch. III, 8.) On remarquera la force et l'éclat de ces vers. C'est la vigueur de Tacite et presque sa concision.

De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre [1],
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô Ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer [2];
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage. »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire [3]. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

Se jetant aux pieds de Néron.

Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée :
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...

---

1 Corneille a dit aussi :

Auteur de tous les maux, il vous faudra tout craindre.

2 C'est-à-dire dans leurs plaintes, dans les malheurs qui les frappent.

3 Ce fait est rapporté par Sénèque : *De la clémence*, et par Suétone, dans sa *Vie de Néron*.

Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur [1] :
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas.
Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance;
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux [2].

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

(Acte IV, sc. III.)

Narcisse renverse les derniers scrupules de Néron.

Ébranlé par l'éloquence de Burrhus, Néron est prêt à se réconcilier sincèrement avec Britannicus. Mais à ce moment paraît l'instigateur du crime, Narcisse; il annonce que le poison est prêt. Néron résiste d'abord; il fléchit peu à peu.

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE [3]

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste [4]

---

[1] De la *fureur* de ceux qui ont conseillé le crime à Néron.

[2] On ne saurait trop admirer ces pressantes et pathétiques paroles de Burrhus. Elles parviennent à toucher Néron lui-même, et nous n'en sommes pas surpris : c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

[3] Le rôle de Narcisse, de ce personnage vil et méprisable, était un des plus difficiles à mettre sur la scène, sans exciter l'horreur du public. On verra avec quelle habileté Racine l'a présenté. Cette scène a toujours été admirée, à cause du contraste qu'elle offre avec la précédente; à l'éloquence pathétique de Burrhus succède l'éloquence perfide de Narcisse, qui, sachant bien où il faut frapper, s'adresse aux pires instincts de Néron.

[4] Racine suit l'histoire, en faisant préparer par Locuste le poison qui tua Britannicus. Suétone dit qu'on en fit d'abord l'épreuve sur un bouc, ensuite sur un porc. Locuste avait été arrachée au supplice par Agrippine, qui voulait se servir de ses talents : elle était logée dans le palais de Néron, qui la comblait de présents et la faisait travailler devant lui.

A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez, je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secret que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce destin puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? et que voulez-vous dire ?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi ?

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment ;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste ;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier [1].

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse [2] ?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace :
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage ?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides [3] ?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire,
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés ;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibère [4].
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,

---

1 Admirer avec quel art diabolique Narcisse s'y prend pour entraîner Néron ! Il s'est adressé d'abord à la crainte : « *Agrippine, seigneur,* etc. », puis à l'amour, puis à son orgueil, enfin à sa jalousie du pouvoir.

2 Néron est ébranlé ; à lui seul ce *tu*, qui remplace le *vous*, est un indice significatif ; Narcisse va triompher.

3 Narcisse va faire tomber un à un les scrupules de Néron. L'empereur craint l'opinion publique : c'est bien mal connaître les Romains ; ils trouveront toujours des crimes aux victimes les plus innocentes de l'empereur.

4 Allusion au cri de Tibère : « O peuple prêt à toute servitude ! » (Tacite, *Annales*, III, LXV.)

Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes:
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre;
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile:
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille[1].

NARCISSE

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit[2]:
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire;
« Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:
« Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
« Pour toute ambition, pour vertu singulière,
« Il excelle à conduire un char dans la carrière,
« A disputer des prix indignes de ses mains,
« A se donner lui-même en spectacle aux Romains[3],
« A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
« A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,

---

1 Le remords est un dernier lien, bien faible, qui retient Néron dans le devoir. Narcisse va briser ce lien comme il a brisé tous les autres.

2 La Harpe l'a remarqué : tel est l'ascendant de la vertu que Narcisse ne croit pouvoir en triompher qu'en la niant.

3 Après avoir entendu ces beaux vers, Louis XIV renonça pour jamais, dit-on, à figurer dans les ballets et les fêtes qu'il donnait à la cour.

« Tandis que des soldats, de moments en moments,
« Vont arracher pour lui des applaudissements. »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire [1].

(*Ibid.*, acte IV, sc. IV.)

Dernières paroles de Titus à Bérénice.

Pour ne pas soulever contre lui la haine du peuple romain, chez qui le nom de roi est demeuré en horreur, Titus a dû renoncer à son vœu le plus cher, qui était d'épouser Bérénice, reine de Palestine. Il apprend que Bérénice, au désespoir, est résolue à mourir. Il vient la trouver, et tout en demeurant ferme, sans vouloir plus qu'auparavant sacrifier le devoir à son amour, il menace la reine de mourir avec elle, si elle persévère dans ses funestes projets.

TITUS, BÉRÉNICE

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable :
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs ;
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie ;
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée ;
Le Sénat m'a parlé [2] ; mais mon âme accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.

[1] Le lecteur ne s'y trompera pas, Narcisse a triomphé. Néron va désormais *courir de crime en crime*, selon le mot de Burrhus.

[2] Le sénat a exposé à Titus les raisons d'État qui s'opposaient à son mariage avec Bérénice.

Rome de votre sort est encore incertaine :
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait, et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux :
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir,
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen, je tarisse vos larmes :
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit ;
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame ; et je dois encore moins vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour :
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie :
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain ;
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tout moment je tremble pour vos jours,

Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre :
En l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas !

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable[1].

(*Bérénice*, acte V, sc. VI.)

Xipharès engage son frère à venger la défaite de leur père.

La nouvelle vient d'arriver que Mithridate est mort. Trompé par cette fausse nouvelle, son fils aîné Pharnace, allié des Romains, songe aussitôt à épouser Monime, la fiancée de son père. Mais la princesse déclare que pour avoir sa main, il faut rompre avec les tyrans du monde. Pharnace hésite. Xipharès, son frère, le presse de venger leur père dans le sang des Romains.

XIPHARÈS, à Pharnace, son frère.

La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?
Quoi ! nous aurons d'un père entendu la disgrâce[2],
Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli?
Il est mort, savons-nous s'il est enseveli?
Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,

---

[1] « Tout ce que dit Titus, écrit Geoffroy, est d'une éloquence admirable : le sentiment, la noblesse, la bienséance, l'extrême élégance du style, tout se réunit pour faire de ce discours un des morceaux qui honorent le plus notre langue poétique. » — Il y a cependant une réserve à faire. Titus regarderait comme honteux de quitter l'empire pour suivre Bérénice ; mais le suicide concilierait-il d'une manière plus honorable son devoir et son amour? Sans doute les Romains n'avaient pas sur le suicide les mêmes idées que nous ; mais du moins les hommes dont Titus rappelle le souvenir avaient sacrifié leur vie à une grande cause. Aucun d'eux, à coup sûr, ne se serait tué pour une femme.

[2] C'est-à-dire *appris*. — La *disgrâce*, pour la défaite.

Ce roi que l'Orient, plein de tous ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils [1] qui n'osent le venger?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore :
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté [2],
Voilà nos alliés, marchons de ce côté,
Vivons ou périssons dignes de Mithridate,
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

(*Mithridate*, acte I, sc. III.)

Mithridate à ses enfants.

Irrité plutôt qu'abattu par ses défaites, Mithridate ne songe qu'à se venger des Romains. Il expose à ses deux fils, Pharnace et Xipharès, ses projets contre Rome. Il a tout prévu, tout combiné; tous les ennemis de cette ville odieuse se joindront à lui.

MITHRIDATE

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue [3]
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer :
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie [4].
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.

---

1 La grammaire exigerait aujourd'hui d'*indignes fils*.

2 « Ce trait, dit Geoffroy, est conforme à la lettre que Mithridate écrivit au roi des Parthes, pour lui demander son alliance. » On trouve cette lettre dans les *Fragments* de Salluste, mais il n'est guère douteux qu'elle n'ait été composée par cet historien.

3 On trouve dans Justin (XXXVIII, 4-7) un discours semblable de Mithridate.

4 Qui m'est contraire.

La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces [1],
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé [2];
Et gravant en airain [3] ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images [4].
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins! L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés [5],
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête :
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie, et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher [6].
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée

---

1 « Mithridate était bien malaisé à chasser et à prendre par armes, et plus difficile à vaincre quand il fuyait que quand il combattait. » (PLUTARQUE, *Vie de Mithridate*, traduction d'Amyot.)

2 Allusion au char des triomphateurs romains.

3 Les Romains gravaient leurs victoires sur des tables d'airain, conservées dans le Capitole. — *En airain* est un latinisme, pour *sur l'airain*.

4 C'était en effet une coutume romaine. Devant le général qui montait au Capitole, on portait les statues des contrées qu'il avait soumises.

5 C'est le mot du Breton Galgacus dans Tacite (*Vie d'Agricola*, ch. XXX) : « Ces ravisseurs de l'univers, que ni l'Orient ni l'Occident n'ont rassasiés. »

6 Ainsi parle Florus (l. III, VI). Mithridate songea à traverser la Thrace, la Macédoine et la Grèce, et à tomber ainsi à l'improviste sur l'Italie.

Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser [1],
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends [2] dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueillis dans leurs ports, accrus de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs, qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain;
Et la triste Italie encore toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante [3].
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;

---

1 Ne vient entraver mes projets.

2 Je vous conduis. — Sans doute Mithridate exagère ici les facilités d'exécuter son dessein. Ni en trois mois il ne pouvait être au pied du Capitole, ni en deux jours traverser l'Euxin. Mais il a tout intérêt à présenter comme faciles ses projets à ses fils et il a besoin de se le persuader à lui-même. Les géographes et les stratégistes peuvent discuter les paroles de Mithridate et avoir raison contre lui; ils blâmeront dans cette scène si belle, ce qui en fait la principale beauté, cette exagération même, qui est un trait profond de vérité humaine.

3 La guerre sociale, étouffée par Sylla dans le sang.

S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux[1],
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers[2].
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome[3].
Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu[4].
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois et la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie;
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs,
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée[5]...

(*Ibid.*, Acte III, sc. I.)

---

[1] Le seul titre de roi eût suffi pour détourner à jamais les Romains de Mithridate; mais le fier monarque s'illusionne.

[2] Rime inadmissible aujourd'hui. V. p. 120, note 3.

[3] Annibal donnait le même conseil à son hôte, Antiochus de Syrie; et il offrait de se mettre lui-même à la tête de l'expédition.

[4] Comme prisonnier, pour servir d'ornement au triomphe de son vainqueur.

[5] Napoléon, en lisant cette pièce, condamnait tout le plan de campagne de Mithridate: « Il pouvait être beau comme récit, disait-il, mais il n'avait pas de sens comme conception. » C'était le stratégiste qui parlait.

Dernières paroles de Mithridate mourant.

Mithridate, au moment d'être accablé par les Romains, que le traître Pharnace a appelés dans les États de son père, s'est plongé dans la poitrine un poignard, pour ne pas tomber vivant entre leurs mains. Xipharès survient avec une troupe d'amis, bat les Romains, les force à regagner leurs vaisseaux, puis il accourt ensuite vers son père, qu'il trouve expirant. Monime est là aussi, qui pleure sur le malheureux sort du grand roi. Mithridate leur adresse à tous deux ces paroles :

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre :
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié [1]
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés [2] contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendres me vît expirer dans son sein ;
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits,
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils :
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate [3].

(*Ibid.*, Acte V, sc. v.)

---

1 La tendresse de Monime, l'amitié de Xipharès.
2 Rendus illustres par une haine pareille à celle que je porte aux Romains.
3 « Racine n'a manqué aucun des traits dont les historiens ont marqué le carac-

Résignation d'Iphigénie, douleur de sa mère.

Clytemnestre vient d'arriver à Aulis avec sa fille Iphigénie. Elle est accourue sur l'ordre d'Agamemnon, pressé, disait-il, de conclure le mariage de la jeune fille avec Achille. En réalité, le roi des Grecs est résolu à sacrifier Iphigénie, pour obtenir à la flotte un vent favorable, que les oracles n'ont promis qu'à ce prix. Bientôt les aveux d'Arcas, confident d'Agamemnon, apprennent aux deux femmes l'affreuse vérité. Agamemnon paraît. Résignation touchante d'Iphigénie. Imprécations de Clytemnestre.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE

CLYTEMNESTRE

Venez, venez, ma fille ; on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je ! Quel discours ! Ma fille, vous pleurez
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi ;
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous pouvez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas [1] une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

---

tère du fameux roi de Pont. Son infatigable haine contre les Romains, l'audace et les ressources de son génie, sa politique défiante et cruelle, sa dissimulation artificieuse,... tout est fidèlement retracé dans ce rôle, et les couleurs ont autant d'éclat que de force. C'est véritablement une tête antique. » (LA HARPE.)

[1] Le devin, par la bouche duquel a parlé l'oracle.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin. .
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée ;
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre ;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée ;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux ; vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter [1].

[1] « Peut-être me trompé-je, dit Saint-Marc Girardin ; mais dans cette supplication modeste, je sens la vierge chrétienne qui craint de montrer trop d'attachement aux joies de la vie et la martyre qui s'efforce de mourir sans regrets. Elle

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime ;
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté,
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée :
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance[1] :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :

---

immole sa douleur à l'autorité paternelle. Elle se fait scrupule de l'offenser par un murmure trop vif. Outre la différence des sentiments, je suis frappé de la différence des idées. L'Iphigénie moderne, fille du roi des rois et destinée à la main d'Achille, pense aux hommages qui l'environnaient ; et c'est là le genre de regrets qu'elle semble attacher à la vie. L'Iphigénie antique regrette la lumière si douce à voir. « O mon père, s'écrie-t-elle, si j'avais la voix persuasive d'Orphée pour me faire suivre des rochers en chantant et adoucir qui je voudrais « par mes paroles, ce serait là mon refuge : mais je n'ai d'autre science que mes « larmes... Ne me fais pas mourir avant le temps : il est doux de regarder la « lumière, ne me force pas de voir les abîmes souterrains... Et toi, mon frère, « tu es un faible défenseur pour tes amis ; viens cependant avec tes larmes supplier ton père de ne pas tuer ta sœur. Il y a dans les enfants même l'intelligence du malheur : vois, mon père, en se taisant, il te supplie. Épargne-moi, « prends pitié de ma vie. Nous te conjurons tous deux, l'un faible enfant, l'autre « déjà grande. Je n'ajouterai qu'un mot plus fort que tout : rien n'est plus doux « pour les mortels que de voir le jour. Personne ne souhaite la nuit des enfers. « Insensé qui veut mourir : une vie malheureuse est préférable à la plus belle « mort. » On voit combien l'*Iphigénie* de Racine diffère de celle d'Euripide qui l'a inspiré.

[1] C'est-à-dire ne vous fiez pas à ma faible puissance.

Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née :
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler [1].

CLYTEMNESTRE

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin [2].
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus [3] ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts vous condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites donc chercher à Sparte Hermione, sa fille.
Mais non ! l'amour d'un frère [4] et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.

---

1 Rotrou a inspiré ce trait à Racine. Il fait dire à Iphigénie :

Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré vous sa source en se versant.

2 Il n'y a rien de plus sanglant dans la mythologie grecque que la légende des Atrides. Atrée tua le fils de son frère Thyeste, et le lui servit dans un festin. Digne fils d'Atrée, Agamemnon immola sa propre fille. Il fut à son tour tué par Clytemnestre. Clytemnestre périt plus tard sous les coups de son fils Oreste.

3 Pour *livrés*. *Rendre* un combat signifie proprement résister à une attaque.

4 Ménélas, époux d'Hélène, dont l'enlèvement était la cause de l'expédition.

Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre.
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ! Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés[1] ;
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher ;
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère[2] !
Et vous, rentrez, ma fille ; et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

(*Iphigénie*, acte IV, sc. IV.)

---

[1] Vers magnifiques et toujours admirés.

[2] Dans Euripide, Clytemnestre est surtout une mère, égarée par la douleur et la haine et qui ne garde envers son époux aucun ménagement. Elle est à la fois mère et reine dans Racine ; elle se contient au milieu de ses imprécations les plus vives, et sa douleur n'en est pas moins tragique.

Iphigénie fit verser des larmes plus qu'aucune pièce de Racine. Les événements y sont préparés avec art, et enchaînés avec adresse. Cette scène surtout laisse dans le cœur cette tristesse majestueuse, l'âme de la tragédie.

Indignation d'Achille.

Agamemnon se trouve en face d'Achille, qui lui demande à son tour compte de sa conduite [1].

AGAMEMNON, ACHILLE

ACHILLE

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main ;
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur ? que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON

Seigneur, je ne rends pas compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée [2].

ACHILLE

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE

Pourquoi je le demande ? Oh ! ciel, le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?

---

1 Cette scène a été inspirée à Racine par le premier livre de l'*Iliade*. On y trouve de nombreuses imitations d'Homère. C'est à propos de cette scène que Boileau écrivait :

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.

2 Cette fierté hautaine, on le sent, n'a rien d'antique. Agamemnon parle comme parlait Louis XIV. Toutefois ce caractère moderne du « roi des rois » ne détruit pas la vraisemblance de la tragédie. Il n'y a pas anachronisme.

Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur, y consente[1]?

AGAMEMNON

Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrais-je sans vous disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée:
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE

Moi!

AGAMEMNON

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir;
Vous le voulez, partez: sa mort va vous l'ouvrir.

---

[1] Le présent du subjonctif pour le futur est d'un emploi fréquent au XVII[e] siècle et encore aujourd'hui. Ce tour est tout à fait régulier et conforme au génie de notre syntaxe.

ACHILLE

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils[1] ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre[2]
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse[3] un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut : je prétendis lui plaire ;
Elle est de mes serments seule dépositaire ;
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée,
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris ;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

---

1 Achille était fils de la nymphe marine Thétis, et de Pélée, roi des Myrmidons. Il devait périr au siège de Troie : Calchas l'avait prédit. Pour le soustraire à ce sort funeste, sa mère l'avait envoyé, déguisé en femme, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros. Ulysse le découvrit et l'emmena contre Troie.

2 Le Scamandre était un fleuve du pays de Troie.

3 Capitale de son royaume.

AGAMENNON

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense[1] :
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot : c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

(*Ibid.*, acte IV, sc. VI.)

Hippolyte à Thésée son père.

Hippolyte conjure son père, Thésée, de lui permettre de quitter Athènes pour aller, à son exemple, se faire un nom dans l'univers.

Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse :
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,

[1] Ce vers est devenu proverbe. Corneille a dit dans un sens très différent :

Les bienfaits ne sont pas toujours ce que tu penses,
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses.

D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur ;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers [1] assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages ;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère [2] !
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper ;
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable ;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'avenir que j'étais votre fils.

(*Phèdre*, acte III, sc. v.)

Mort d'Hippolyte.

Hippolyte a été injustement accusé par Phèdre devant Thésée son père. Victime d'une funeste erreur, celui-ci, croyant son fils coupable, lui a ordonné de s'éloigner, et il a prié Neptune de le punir. Ces vœux ont été trop tôt accomplis. Le gouverneur du malheureux prince, Théramène, vient annoncer sa mort à Thésée.

A peine nous sortions des portes de Trézène :
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés ;
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes :
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,

[1] De la mer Ionienne et de la mer Égée. *Assuré*, pour *rendu sûrs*.
[2] D'Antiope, reine des Amazones.

Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos[1] de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes :
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux :
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient au pied des chevaux tomber en mugissant,
Se roule et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix :
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite ;
L'essieu crie et se rompt[2] : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé :

[1] Sur la partie supérieure... *Dos* ne s'emploie en ce sens qu'en poésie et dans le style élevé.

[2] Bel exemple d'harmonie imitative.

Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur : cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie :
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.

(*Phèdre*, acte V, sc. VI.)

REGNARD

(1655-1709.)

Pendant que la tragédie dégénérait entre les mains des pâles continuateurs de Corneille et de Racine, la comédie, tout en perdant de cet éclat supérieur que lui avait donné Molière, se faisait justement applaudir encore avec Regnard. Regnard excelle à nouer et à dénouer une intrigue, côté pour ainsi dire matériel de l'art, que néglige assez souvent Molière. Regnard est avant tout plaisant : « Plaisant comme le valet, dit Joubert, et Molière comique comme le maître ; » il cherche à s'amuser lui-même en amusant les autres. Quant à la morale de ses comédies, il laisse au spectateur le soin de la tirer. Son style est souvent digne de Molière, gai, franc, naturel, sans trivialité, puisé au vrai fonds de la langue. Les principales œuvres de Regnard sont : le *Joueur* (1696), le *Distrait* (1697), les *Ménechmes* (1705), le *Légataire universel* (1708).

Un testament.

Éraste, aidé par son valet Crispin, a décidé, non sans peine, son oncle Géronte, à le faire, par testament, légataire universel. Les notaires sont mandés. Soudain le vieillard tombe en léthargie, on le croit mort. Crispin revêt les habits de Géronte, et, sous son nom, dans une chambre de malade, à demi obscure, il dicte le testament. Il a soin, comme on pense, de ne pas s'oublier, malgré les protestations d'Éraste, pris définitivement au piège. Géronte se réveille et le stratagème est découvert.

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, notaires.

LISETTE, aux notaires.

(A Crispin.)

Entrez, Messieurs, entrez. Voilà les deux notaires

Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, aux notaires.

Messieurs, je suis ravi, quoique à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes :
Et, si je me portais aussi bien que vous faites,
Je ne songerais guère à faire un testament.

M. SCRUPULE

Cela ne vous doit point chagriner un moment.
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie ;
Au contraire, Monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude et douce et balsamique[1],
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte !
Messieurs, asseyez-vous.

(A Lisette.)

Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins
Que[2] ces actes secrets se passent sans témoins.
Il serait à propos que monsieur prît la peine
D'aller avec madame en la chambre prochaine.

LISETTE

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

ÉRASTE

Mon oncle sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN

Ces personnes, Messieurs, sont sages et discrètes ;
Je puis leur confier mes volontés secrètes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE

Nous ferons tout au gré de votre intention.

---

[1] Qui tient de la nature du baume.

[2] Nous dirions aujourd'hui *à ce que*, ou bien *nous avons soin que*.

L'intitulé[1] sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira[2] dans le style ordinaire.

(Il dicte à M. Gaspard, qui écrit.)

Par-devant... fut présent... Géronte... *et cætera.*

(A Géronte.)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN

Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE

Fort bien. Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous enterre ?

CRISPIN

A dire vrai, Messieurs, il ne m'importe guère.
Qu'on se garde surtout de me mettre trop près
De quelque procureur[3] chicaneur et mauvais :
Il ne manquerait pas de me faire querelle ;
Ce serait tous les jours procédure nouvelle,
Et je serais encore contraint de déguerpir[4].

ÉRASTE

Tout se fera, Monsieur, selon votre désir.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN

Non, mon neveu ; je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce serait conscience[5] :
Jamais de mon vivant je n'aimai la dépense ;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

---

[1] Manière de procéder dans les actes de justice et de notariat. C'est ce qui se met en tête des actes et des jugements.

[2] Pour *rédigera.*

[3] C'est le représentant du plaideur, celui qui a qualité pour faire en son nom les actes de procédure, aujourd'hui un *avoué.*

[4] C'est-à-dire d'abandonner la place, d'aller ailleurs.

[5] *C'est conscience de* équivaut à *la conscience s'oppose* à ce qu'on fasse ceci ou cela. — On connaît les autres expressions *avoir conscience de, faire conscience de,* etc.

LISETTE, à part.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs[1] qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN

C'est à quoi nous allons nous occuper dans peu.
Je nomme, j'institue Éraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire,
Unique, universel.

ÉRASTE, affectant de pleurer.

O douleur trop amère !

CRISPIN

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts[2],
Vaisselle, argent comptant, maisons, billets ;
Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
Et nièces et neveux, nés aussi bien qu'à naître,
Et tous autres parens, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, affectant de la douleur.

Ce discours me fend l'âme. Hélas ! mon pauvre maître !
Il faudra donc vous voir pour toujours disparaître !

ÉRASTE, de même.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul appas.
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN

Item. Je donne et lègue à Lisette présente...

LISETTE, de même.

Ah !

CRISPIN

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Non autrement...

---

[1] Au moyen âge *legs* s'écrivait *les*, *lecs*, *lecz*, *lats*. On a écrit ce mot depuis avec un *g*. pour le ramener à sa forme étymologique. Il vient du latin *lex*, *legis*, qui signifie *loi*.

[2] « Termes de jurisprudence. *Propre* : immeuble qui devient par succession la propriété (bien particulier, personnel) de quelqu'un. — *Acquêt*, bien acquis par donation ou testament. — Au pluriel, ont spécialement le sens de bien acquis pendant le mariage, les premiers ne tombant pas, les seconds tombant dans la communauté. » (Marcau.)

LISETTE, tombant comme évanouie.

Ah ! ah !

CRISPIN

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenser l'affection, le zèle
Que de tout temps pour moi je reconnus en elle...

LISETTE, affectant de pleurer.

Le bon maître, grands dieux, que je vais perdre là !

CRISPIN

Deux mille écus comptant en espèce[1].

LISETTE, de même.

Ah ! ah ! ah !

ÉRASTE, à part.

Deux mille écus ! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, de même.

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN

Lesquels deux mille écus
Du plus clair de mon bien[2] seront pris et perçus.

LISETTE, à Crispin.

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire !
(A part.)
Il avait bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, bas.

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.
(Haut à Crispin.)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse et lègue à Crispin...

---

[1] *Payer en espèces* ou *espèce* a signifié d'abord payer avec des produits du sol. Nous disons aujourd'hui *payer en nature*, par opposition *à payer en argent*. Puis on a dit *payer en espèces sonnantes*, enfin tout court en *espèces*, ce qui est devenu synonyme d'argent, comme ici.

[2] L'*argent clair*, c'est la monnaie brillante au soleil quand on la compte, la vraie. *Le plus clair de mon bien*, c'est donc le plus sûr, comme l'argent compté à l'heure même.

ÉRASTE, bas.

A Crispin !

Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein ?

CRISPIN

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, bas.

Ah ! le traître !

CRISPIN

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître..

ÉRASTE

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin ;
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous :
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ÉRASTE, à part.

Le chien !

CRISPIN

Quinze cents francs de rentes viagères [1],
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ÉRASTE, à part.

Ah ! quelle trahison !

CRISPIN

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu ?

ÉRASTE

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN

Oui ; sans laquelle clause
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs ?
Vous n'y pensez donc pas ?

CRISPIN

---

[1] Rentes annuelles et à vie. *Viagères* a pour étymologie l'ancien substantif *viage*, cours de la vie.

Je sais ce que je fais,
Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

ÉRASTE

Mais...

CRISPIN

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE

Si...

LISETTE, bas, à Éraste.

Ne l'obstinez pas; je connais son esprit;
Il le ferait, Monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, bas, à Lisette.

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN

N'aurais-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrais faire un fidéicommis[1]?

ÉRASTE, bas.

Le scélérat encor rit de ma retenue;
Il ne me laissera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Est-ce fait?

CRISPIN

Oui, Monsieur.

ÉRASTE, à part.

Le ciel en soit béni!

M. GASPARD

Voilà le testament heureusement fini :
(A Crispin.)
Vous plaît-il de signer?

CRISPIN

J'en aurais grande envie;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, écrivant.

Et ledit testateur déclare en cet endroit

---

[1] Le fidéicommis est un legs qui doit être remis à une autre personne par celui entre les mains duquel il est déposé. Étymologiquement, ce mot signifie *confié à la bonne foi de.*

Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance [1].

CRISPIN

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !
M'en voilà délivré; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Vous n'avez plus besoin de notre ministère?

CRISPIN, à M. Scrupule.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE

Nous ne pouvons, Monsieur; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE

Vous nous ferez plaisir; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN

Lisette, conduis-les.

(*Le Légataire universel,* acte IV, sc. VI.)

---

[1] C'est-à-dire l'ayant interrogé à ce sujet, comme la loi l'ordonne.

BALZAC

(1594-1654.)

C'est à ses *Lettres* surtout que Balzac doit sa réputation ; il a écrit encore des *Entretiens* et des *Traités;* le *Prince,* composé à l'éloge de Louis XIII ; l'*Alcippe,* à l'éloge de Richelieu, et le *Socrate chrétien,* où l'on trouve des pages d'une véritable éloquence. On chercherait vainement dans les œuvres de Balzac une idée nouvelle; mais, le premier, il sut donner à la prose française le nombre et l'harmonie, il « lui fit faire sa rhétorique ». Prétentieux parfois et raffiné à l'excès, il avait le sentiment très vif de la forme; il préparait la voie et, pour ainsi dire, le moule aux grands écrivains qui allaient venir. Médiocre en elle-même, son œuvre est considérable par son influence.

Les fléaux de Dieu.

Attila était l'instrument de la justice divine. Les bouleversements des États sont l'œuvre de la Providence, l'homme qui les fait est son ministre.

Il devait périr, cet homme fatal [1], il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle ou une telle entreprise: mais Dieu se voulait servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde; la justice de Dieu se voulait venger et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances [2]. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer ses passions, il exécutait les arrêts du Ciel. Avant que de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les

[1] Attila, roi des Huns, surnommé le *fléau de Dieu*, vaincu par le patrice Aétius, dans les plaines de Châlons, en 451.

[2] Cette pensée se retrouvera dans Bossuet, mais développée par son puissant génie. — Comparer à ce morceau de Balzac le premier et le dernier chapitre de la troisième partie du *Discours sur l'Histoire universelle*.

États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits et par les exemples qu'il a laissés...

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, plus ou moins porté à endurer, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés. Mais il faut toujours en venir là. Il est très vrai qu'il y a toujours quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions et cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs [1]. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon [2]. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve [3]. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César; elle peut faire, par un enfant, par un nain, ce qu'elle fait par les géants, par les héros, par les hommes extraordinaires.

Dieu lui-même dit de ces gens-là « qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur [4] ». Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne blessent ni ne frappent toutes seules; c'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît

---

1 La pensée est ingénieuse, mais elle manque de grandeur et de justesse absolue dans l'expression. Balzac l'a reproduite plusieurs fois; dans une de ses lettres il dit : « On se moque là-haut de toutes les entreprises d'ici-bas, et nous ne sommes que les machines et les acteurs des pièces composées dans le ciel. » Dans le *Prince :* « Quoique ce soient les différents acteurs qui paraissent, c'est toujours le même théâtre sur lequel on représente, et les mêmes pièces qui se jouent. » Fénelon a dit plus simplement et, ce qui eût étonné Balzac, plus magnifiquement : « L'homme s'agite, et Dieu le mène. »

2 C'est-à-dire le personnage principal, comme Atrée et Agamemnon, dans les pièces grecques de ce nom. — Faquin, de l'italien *facchino,* portefaix, homme de rien.

3 Nous emploierions aujourd'hui l'indicatif; mais Balzac construit encore sa phrase sur le modèle de la phrase latine, qui exige le subjonctif.

4 On connaît le mot de Genséric : « Va où sont les peuples que Dieu veut châtier. »

pas, donnent les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu [1]. (*Socrate chrétien*, VIII.)

DESCARTES

(1595-1650.)

Après avoir fait chez les Jésuites de la Flèche des études brillantes et suivi quelque temps la carrière des armes, Descartes se retire en Hollande pour se livrer tout entier à l'étude des sciences et de la philosophie. C'est surtout au *Discours sur la Méthode* qu'il doit son influence comme philosophe et sa réputation comme écrivain. Pour la première fois, on voyait, en France, de grandes idées exprimées dans un style simple, clair et précis. La prose française était trouvée. Les écrivains qui suivirent y ajoutèrent leurs qualités diverses; mais le fond, désormais invariable, était devenu le patrimoine de tous. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Comment Descartes fut amené à refaire seul tout l'édifice de ses connaissances.

Le doute systématique n'est pas bon pour tous les esprits. Ce qui détermine Descartes à y recourir, c'est la divergence dans les opinions des philosophes. Son projet de méthode.

La résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance [2] n'est pas un exemple que chacun doit suivre. Et le monde n'est quasi [3] composé que de deux

---

[1] L. Racine, dans les vers suivants, semble s'être inspiré de ce passage plein de majesté et de vigueur :

Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur,
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur ?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
Instruments de colère et verges méprisables.
Que prétend Attila ? que demande Alaric ?
Où s'emporte Odoacre ? où vole Genséric ?
Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle
D'un maître qui du nord tour à tour les appelle.

(*La Religion*, ch. IV.)

[2] *Créance* est le même mot que *croyance;* la prononciation seule diffère. *Croyance* est employé de préférence aujourd'hui, si ce n'est dans quelques expressions toutes faites : *donner créance, lettres de créance.*

[3] *Quasi.* V. p. 101, note 6.

sortes d'esprits auxquels il ne convient aucunement, à savoir : de ceux qui, se croyant plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent empêcher de précipiter leurs jugements, ni avoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées; d'où vient que, s'ils avaient une fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont reçus et de s'écarter du chemin commun, jamais ils ne pourraient tenir [1] le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, et demeureraient égarés toute leur vie; puis de ceux qui, ayant assez de raison ou de modestie pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vrai d'avec le faux, que quelques autres par lesquels ils peuvent être instruits, doivent bien plutôt se contenter de suivre les opinions de ces autres, qu'en chercher eux-mêmes de meilleures.

Et pour moi, j'aurais été sans doute du nombre de ces derniers, si je n'avais jamais eu qu'un seul maître, ou que je n'eusse point su les différences qui ont été de tout temps entre les opinions des plus doctes. Mais, ayant appris dès le collège [2] qu'on ne saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable, qu'il [3] n'ait été dit par quelqu'un des philosophes, et depuis, en voyageant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentiments fort contraires aux nôtres ne sont pas pour cela barbares ni sauvages, mais que plusieurs usent autant ou plus que nous de raison; et ayant considéré combien un même homme, avec son même esprit, étant nourri [4] dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait s'il avait toujours vécu entre les Chinois ou des Cannibales [5]; et comment, jusques aux modes de nos habits, la même chose qui nous a plu il y a dix ans, et qui nous plaira peut-être encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante et ridicule; en sorte que c'est bien plus la coutume et l'exemple qui nous persuade qu'aucune

---

[1] C'est-à-dire *suivre toujours*, sans s'en écarter.

[2] Au collège de la Flèche, où Descartes avait été élevé (1604-1612), sous la direction des jésuites.

[3] *Il*, cela, dans le sens du mot latin *illud*, ce rien. Le mot *rien* était primitivement un substantif féminin qui signifiait *une chose*, et avait par conséquent un sens positif. L'habitude de le joindre à une négation lui donna plus tard la valeur négative qu'il a aujourd'hui par lui-même. Il signifie *aucune chose, néant*.

[4] *Nourri*, dans le sens de *élevé*, comme plus haut.

[5] *Cannibales*. Étymologie : *canniba*, nom sous lequel les insulaires anthropophages étaient désignés par les premiers Américains que rencontra Colomb.

(LITTRÉ.)

connaissance certaine, et que néanmoins la pluralité des voix n'est pas une preuve qui vaille rien pour les vérités un peu malaisées à découvrir, à cause qu'il est bien plus vraisemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout un peuple, je ne pouvais choisir personne dont les opinions me semblassent devoir être préférées à celles des autres, et je me trouvai comme contraint d'entreprendre moi-même de me conduire.

Mais, comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres, je me résolus d'aller si lentement et d'user de tant de circonspection en toutes choses, que, si je n'avançais que fort peu, je me garderais bien au moins de tomber. Même je ne voulus point commencer à rejeter tout à fait aucune des opinions qui s'étaient pu glisser autrefois en ma créance sans y avoir été introduites par la raison, que je n'eusse auparavant employé assez de temps à faire le projet de l'ouvrage que j'entreprenais et à chercher la vraie méthode pour parvenir à la connaissance de toutes les choses dont mon esprit serait capable.

(*Discours de la Méthode*, IIe partie.)

Les batailles de la science.

Chercher la science, c'est livrer des batailles. C'est en perdre une que de recevoir une fausse opinion.

Je veux bien qu'on sache que le peu que j'ai appris jusques ici n'est presque rien à comparaison de ce que j'ignore et que je ne désespère pas de pouvoir apprendre : car c'est quasi le même[1] de ceux qui découvrent peu à peu la vérité dans les sciences que de ceux qui, commençant à devenir riches, ont moins de peine à faire de grandes acquisitions qu'ils n'ont eu auparavant, étant plus pauvres, à en faire de beaucoup moindre; ou bien on peut les comparer aux chefs d'armées, dont les forces ont coutume de croître à proportion de leurs victoires, et qui ont besoin de plus de conduite[2], pour se maintenir après la perte d'une bataille qu'ils n'ont, après l'avoir gagnée, à prendre des villes et des provinces : car c'est véritablement donner des batailles que de

[1] *Le même*, comme le latin *idem*, la même chose.
[2] Sagesse, prudence, habileté.

tâcher à vaincre [1] toutes les difficultés et les erreurs qui nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité, et c'est en perdre une que de recevoir quelque fausse opinion touchant une matière un peu générale et importante; il faut après beaucoup plus d'adresse pour se remettre au même état qu'on était auparavant, qu'il ne faut à faire de grands progrès lorsqu'on a déjà des principes qui sont assurés. Pour moi, si j'ai ci-devant trouvé quelques vérités dans les sciences (et j'espère que les choses qui sont contenues en ce volume [2] feront juger que j'en ai trouvé quelques-unes), je puis dire que ce ne sont que des suites et des dépendances de cinq ou six principales difficultés que j'ai surmontées, et que je compte pour autant de batailles où j'ai eu l'heur [3] de mon côté.

(*Discours de la Méthode*, VI[e] partie.)

VOITURE

(1598-1648.)

Vincent Voiture forme avec Balzac un contraste absolu. Balzac vit en solitaire, au fond de sa province; Voiture est au milieu de la société la plus élégante, qu'il amuse en disant des riens. Laissant à Balzac la gravité, la noblesse et la pompe, il représente la poésie légère et le badinage frivole; il sacrifie au succès facile les qualités sérieuses qui étaient en lui et la réputation de meilleur aloi à laquelle il eût pu prétendre. Si on lui reproche avec raison le précieux affecté qu'il a répandu dans ses *Lettres*, on ne saurait lui refuser la grâce, l'à-propos, la plaisanterie élégante, l'art d'intéresser à des riens et de les rendre agréables.

---

[1] *Tâcher à* signifie *faire effort pour arriver à : tacher de* veut dire *faire en sorte de*. La première expression semble donc plus énergique, mais la nuance n'est pas toujours observée par les écrivains.

[2] C'est dans la quatrième et la cinquième partie du *Discours sur la Méthode* que se trouvent les vérités auxquelles Descartes croit être arrivé le premier, dans la métaphysique et dans la physique.

[3] *L'heur*, la fortune.

Apologie de Richelieu.

Résultats qu'il faut attendre des grands projets de Richelieu. Par la guerre il prépare la prépondérance de la France et la paix.

Toutes les grandes choses coûtent beaucoup, les grands efforts abattent et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les États comme immortels et y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, qui, dit-on, a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de la Rochelle [1], laquelle, d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et dans toutes les occasions de révoltes, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense. Ce royaume n'avait que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre, les huguenots et les Espagnols. M. le cardinal, entrant dans les affaires, se mit dans l'esprit de les ruiner tous les deux [2]. Pouvait-il former de plus glorieux et de plus utiles desseins? Il est venu à bout de l'un, et il n'a pas achevé l'autre. Mais s'il eût manqué au premier, ceux qui crient à cette heure que ç'a été une résolution téméraire, hors de temps [3] et au-dessus de nos forces, de vouloir attaquer et abattre celles d'Espagne, n'auraient-ils pas dit qu'il ne fallait pas recommencer une entreprise où trois de nos rois avaient manqué, et à laquelle le feu roi n'avait osé penser? Et n'eussent-ils pas conclu, aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'était pas faisable, à cause qu'elle n'aurait pas été faite?

Ouvrez donc les yeux, je vous supplie, à tant de lumière [4]. Ne haïssez pas plus longtemps un homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis, et cessez de vouloir du mal à celui qui sait tourner le sien à sa gloire et qui le porte si courageusement. Aussi bien une grande partie de ceux qui haïssaient M. le cardinal se sont convertis par le dernier miracle qu'il vient de

1 La Rochelle fut prise par Richelieu, après treize mois de siège, en 1628.

2 Richelieu avait un autre projet encore : abaisser la noblesse. Louis XIV complète l'œuvre de Richelieu.

3 C'est-à-dire inopportune.

4 Cette lettre s'adressait à toute la France : elle parle comme la postérité. Cependant Richelieu n'avait accompli encore qu'une partie de ses grands desseins. La reconnaissance éclairée trouve parfois la voie de l'histoire, et c'est elle qui inspire ici Voiture.

faire ; et si la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'espérer, il trouvera moyen de gagner bientôt tous les autres. Étant si sage qu'il est, il a connu après tant d'expériences ce qui est de meilleur, et il tournera ses desseins à rendre cet État le plus florissant de tous après l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'avisera d'une sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, et qui ne tombe dans l'esprit de personne : de se faire le meilleur et le plus aimé d'un royaume, mais non pas le plus grand et le plus craint. Il connaît que les plus nobles et les plus anciennes conquêtes sont celles des cœurs et des affections, que les lauriers sont des plantes infertiles qui ne donnent au plus que de l'ombre, et qui ne valent pas les moissons et les fruits dont la paix est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de louange à étendre de cent lieues les bornes d'un royaume qu'à diminuer un sou de la taille[1], et qu'il y a moins de grandeur et de véritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en sûreté. Aussi ce grand esprit, qui n'a été occupé jusqu'à présent qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à lever de l'argent et des hommes, à prendre des villes et à gagner des batailles, ne s'occupera désormais qu'à rétablir le repos, la richesse et l'abondance. Cette même tête qui nous a enfanté Pallas armée nous la rendra avec son olive paisible, douce, savante, et suivie de tous les arts qui marchent d'ordinaire avec elle. Il ne se fera plus de nouveaux édits que pour régler le luxe et pour rétablir le commerce. Ces grands vaisseaux qui avaient été faits pour porter nos armes au delà du détroit ne serviront qu'à conduire nos marchandises et à tenir la mer libre, et nous n'aurons plus la guerre qu'avec les corsaires. Alors les ennemis de M. le cardinal ne sauront plus que dire contre lui, comme ils n'ont su que faire jusqu'à cette heure. Alors les bourgeois de Paris seront ses gardes, et il connaîtra combien il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple que dans celle des poètes. Prévenez ce temps-là, je vous conjure, et n'attendez pas à être de ses amis jusques à ce que vous y soyez contraint. Que si

[1] *La taille*, c'était l'impôt. Le mot a changé, la chose est restée. Le mot *taille* vient, dit-on, de ce que l'on faisait des entailles dans deux morceaux de bois, s'ajustant l'un à l'autre, et que se partageaient le percepteur de l'impôt et le débiteur, pour marquer ce que ce dernier avait payé de sa dette

vous voulez demeurer dans votre opinion, je n'entreprends pas de vous l'arracher par force; mais aussi ne soyez pas si injuste que de trouver mauvais que j'aie défendu la mienne, et je vous promets que je lirai volontiers tout ce que vous m'écrirez quand les Espagnols auront repris Corbie [1].

De Paris, ce 24 décembre.

CORNEILLE

(1606-1684.)

Corneille ne fut pas seulement un grand poète dramatique, il fut encore un écrivain estimable en prose. L'édition de son *Théâtre* contient trois discours sur le *Poème dramatique,* sur la *Tragédie* et sur les *Trois unités.* En outre, chaque pièce est accompagnée d'un Examen, où l'auteur se juge en toute impartialité et avec une candeur parfaite. Le style est clair, précis, parfois énergique. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Des unités de temps et de lieu [2].

Opinon de Corneille sur l'unité du temps; réponse à ceux qui trouvent cette règle tyrannique. L'unité du lieu, sa nécessité, comment il faut l'entendre, comment Corneille l'a appliquée.

La règle de l'unité du jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, « que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup. » Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures ou d'un jour artificiel de douze : ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables; et pour moi, je

---

1 Les Espagnols avaient pris Corbie en 1636. Cette place fut démantelée, en 1673, par Louis XIV.

2 Ces règles étroites, ces unités *de temps et de lieu*, ont toujours gêné Corneille : elles lui ont coûté infiniment de peine et l'ont jeté parfois dans l'invraisemblance. On regrette qu'il n'ait pas eu le courage de s'en affranchir, et qu'il se soit contenté de faire les timides réserves que le bon sens et la pratique du théâtre lui dictaient. Des trois unités dramatiques, seule l'*unité d'action* est reconnue nécessaire aujourd'hui.

trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps, que non seulement je leur accorderais les vingt-quatre heures entières, mais je me servirais même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserais sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit, qu'il faut élargir la faveur et restreindre les rigueurs, *odia restringenda, favores ampliandi;* et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans *les Suppliantes,* fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étaient éloignés de douze ou quinze lieues, et revenir victorieux en l'acte suivant; et depuis qu'il est parti jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Etra et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un temps si court.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, et auraient raison si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poème dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressemblerait parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze ni au vingt-quatre heures, mais resserrons l'action du poème dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit : je ne crois pas que *Rodogune* en demande guère davantage, et peut-être qu'elles suffiraient pour *Cinna.* Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix : mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre heures, de peur de tomber dans le dérèglement et de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées et ne soit qu'imperfection...

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte dans Aristote ni dans Horace : c'est ce qui porte quelques-uns à croire

que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité de jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse; et si l'on faisait aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourraient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre, qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en aurait fait; mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu comme pour le temps. Nos anciens, qui faisaient parler leurs rois en place publique, donnaient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son *Ajax*, qui sort du théâtre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer. Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois et les princesses de leurs appartements; et, comme souvent la différence et l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences et ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poèmes : autrement il faudrait prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais, comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderais très volontiers que ce qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela serait un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles.

Beaucoup de mes pièces manqueront de l'unité de lieu, si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois, *Horace*, *Polyeucte* et *Pompée*. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères; mais s'ils voulaient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils

élargiraient peut-être les règles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies touchant les principaux points de l'art; et je ne sais point mieux accorder les règles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, et je serai tout prêt de les suivre lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens.

(*Des trois unités*, IIIe Discours.)

Essai de théorie de la tragédie bourgeoise ou drame.

Voici un poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens[1]. Vous connaissez l'humeur de nos Français : ils aiment la nouveauté; et je hasarde mon *non tam meliora quam nova*[2], sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle,

Apud quos
Illecebris erat et grata novitate morandus
Spectator [3].

et, si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere...
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas [4].

Ainsi, j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite, je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les

---

[1] Il s'agit de *Don Sanche*, tragi-comédie ou comédie héroïque, qui parut en 1650.

[2] Moins les choses meilleures que nouvelles.

[3] Horace, *Épître aux Pisons*, v. 223. « Chez lesquels il fallait captiver le spectateur par le plaisir et quelque nouveauté agréable. »

[4] *Id. ibid.*, v. 286. « Et ils ne méritèrent pas une moindre gloire, en osant abandonner les traces des Grecs,... en composant des tragédies et des comédies nationales. » — A Rome, on appelait la tragédie dont le sujet était romain, *fabula prætextata*, parce que les personnages y paraissaient revêtus de la *prétexte*, robe bordée de pourpre des sénateurs et des patriciens. — On donnait le nom de *fabula togata* à la comédie dont le sujet était romain, et où les acteurs portaient la toge, vêtement des citoyens de condition ordinaire.

personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bonhomme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une ; et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit une comédie, et il lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là : et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous l'a prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires du héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon ; il le demande persécuté par quelqu'un de ses proches ; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes ; et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui par les événements qu'elle traite ; et comme ils n'ont d'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter ; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédaste, qui n'était qu'un paysan de Leuctres [1], soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, et la vengeance de

1 Les filles de Scédaste, enlevées par de jeunes Spartiates, sous le règne de Cléombrote, se tuèrent ; et leur père, ne pouvant obtenir réparation de l'outrage, se tua sur leur tombeau. (PAUSANIAS.)

cette mort par Oreste sur sa propre mère ; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri [1].

Je dirai plus : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, *a simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poème dramatique.

(Lettre *à M. de Zuylichem, secrétaire de M^gr le prince d'Orange*, placée en tête de *Don Sanche*.)

---

[1] Horace, *Épître aux Pisons*, v. 95. « Et souvent le personnage tragique exprime en style simple sa douleur. »

Boileau, *Art poétique*, III, v. 410 :

Que son style humble et doux se relève à propos.

RETZ

(1614 - 1679.)

Entré sans vocation dans les ordres sacrés, coadjuteur de son oncle, archevêque de Paris, puis cardinal, Paul de Gondi fut avant tout un homme d'intrigues. Il nous a raconté lui-même, dans ses *Mémoires,* les troubles de la Fronde, dont il fut l'un des principaux acteurs. Retz est un grand écrivain : il a des récits pleins de mouvement et de vie ; il excelle dans le portrait. La *Journée des barricades* est, entre les autres, une page écrite de génie. C'est un des tableaux les plus achevés qu'il y ait dans notre langue. Malheureusement on ne peut se fier à l'impartialité du cardinal de Retz. Son ambition, ses ressentiments, sa haine pour Mazarin l'ont souvent aveuglé et lui ont fait voir les événements sous un jour faux.

Comment éclatèrent les troubles de la Fronde.

C'est quand on y croit le moins que les révolutions arrivent. Ainsi de la Fronde : le parlement commença, le peuple le suivit.

Les Suisses paraissaient, pour ainsi parler, si étouffés sous la pesanteur de leurs chaînes, qu'ils ne respiraient plus, quand la révolte de trois de leurs paysans forma les Ligues[1]. Les Hollandais se croyaient subjugués par le duc d'Albe, quand le prince d'Orange, par le sort réservé aux grands génies, qui voient, devant[2] tous les autres, le point de la possibilité, conçut et enfanta leur liberté[3]. Ce qui cause l'assoupissement dans les États qui souffrent est la durée du mal, qui saisit l'imagination des hommes et qui leur fait croire qu'il ne finira jamais. Aussitôt

---

1 Il s'agit de la Ligue helvétique, formée en 1307, d'après une tradition qui souvent touche à la légende, à l'instigation de Stauffacher de Schwitz, de Fürst d'Uri et de Melchthal d'Unterwalden, pour arracher la Suisse à la domination tyrannique de l'Autriche. Le poète allemand Schiller a immortalisé cette légende dans son drame *Guillaume Tell.*

2 *Devant.* V. p. 173, note 5.

3 Les Pays-Bas avaient commencé dès 1564 à se soulever contre la domination espagnole. Le duc d'Albe, envoyé par Philippe II pour les soumettre, n'y put réussir, malgré ses cruautés. En 1579, Guillaume de Nassau faisait signer aux provinces bataves l'*Union d'Utrecht*, qui proclamait l'indépendance des Pays-Bas. En 1608, l'Espagne dut signer avec eux, sous la pression de Henri IV, une trêve de douze ans, et en 1648 reconnaître définitivement l'indépendance de la république des Provinces-Unies.

qu'ils trouvent jour à en sortir, ce qui ne manque jamais, lorsqu'il est venu jusques à un certain point, ils sont si surpris, si aises et si emportés, qu'ils passent tout d'un coup à l'autre extrémité, et que, bien loin de considérer les révolutions comme impossibles, ils les croient faciles ; et cette disposition toute seule est quelquefois capable de les faire. Nous avons éprouvé et senti toutes ces vérités dans notre dernière révolution. Qui eût dit trois mois devant la petite pointe des troubles, qu'il en eût pu naître dans un État où la maison royale était parfaitement unie, où la cour était esclave du ministre, où les provinces et la capitale lui étaient soumises, où les armées étaient victorieuses, où les compagnies [1] paraissaient de tout point impuissantes ; qui l'eût dit eût passé pour un insensé, je ne dis pas dans l'esprit du vulgaire, mais je dis entre les d'Estrées et les Senneterres [2]. Il paraît un peu de sentiment, une lueur ou plutôt une étincelle de vie, et ce signe de vie, dans les commencements presque imperceptible, ne se donne point par Monsieur [3], il ne se donne point par M. le prince [4], il ne se donne point par les grands du royaume, il ne se donne point par les provinces : il se donne par le parlement, qui, jusques à notre siècle, n'avait jamais commencé de révolution, et qui certainement aurait condamné par des arrêts sanglants celle qu'il faisait lui-même, si tout autre que lui l'eût commencée.

Il gronda sur l'édit du tarif [5] ; et aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. On chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : l'on ne les trouva plus ; l'on s'effara, l'on cria, l'on se les demanda ; et, dans cette agitation, les questions que leurs explications [6] firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques, et dès là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire : il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire

1 C'est de ce nom qu'on désignait toujours les parlements.

2 Le duc d'Estrées était maréchal de France, et M. de Senneterre, ministre d'État. Agés tous deux, ils étaient regardés comme de fins politiques.

3 Gaston d'Orléans, troisième fils de Henri IV, frère de Louis XIII, oncle de Louis XIV.

4 Le prince de Condé.

5 Cet édit élevait les droits d'entrée dans Paris. Le parlement hésita longtemps à l'enregistrer.

6 L'explication de ces lois.

du droit des peuples et de celui des rois qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. La salle du Palais [1] profana ces mystères. (*Mémoires*, II[e] partie.)

LA ROCHEFOUCAULD

(1613-1680.)

Après avoir dépensé la première partie de sa vie dans de vaines intrigues et s'être épuisé dans d'inutiles complots contre Richelieu et Mazarin, la Rochefoucauld, mécontent et désabusé, disparut de la société pour écrire ses *Mémoires*. Il devait trouver dans le salon de M[me] de Sablé la gloire qu'il avait vainement cherchée dans la politique et les armes. Comme on faisait des portraits chez M[lle] de Montpensier, on faisait des maximes chez M[me] de Sablé. La Rochefoucauld prit goût à ce genre de délassement. Pendant dix ans il composa, retoucha et cisela ses *Maximes*, les soumettant une à une au jugement d'un auditoire d'élite. Quand elles parurent, en 1665, le succès fut immense et aussi le scandale. On reprocha avec raison à l'auteur, de n'avoir présenté que les mauvais côtés de l'homme, et d'avoir tout sacrifié, même la vertu, à l'égoïsme. Comme écrivain, la Rochefoucauld cherche avant tout la concision de la forme et l'exactitude du terme. Il est un des modèles les plus achevés de la prose classique.

Demandeurs et donneurs de conseils.

Le demandeur a pour règle sa vanité ; le donneur, son intérêt.

Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner. L'un paraît avec une déférence respectueuse, et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein le plus souvent est de faire approuver ses sentimens, et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé ; il cherche en même temps dans ses propres intérêts des règles de conseiller, de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit.

---

[1] C'est-à-dire le parlement, qui se réunissait au Palais de justice.

Savoir écouter.

Si peu de gens savent écouter, c'est qu'ils cherchent plus à se placer dans la conversation qu'à plaire aux autres.

Une des choses qui font que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire ; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

De la conversation.

Des moyens de plaire dans la conversation. Les défauts qu'il faut éviter. Les choses dont il faut tenir compte.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler [1].

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur les choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus raison qu'eux.

[1] Rapprocher de La Bruyère. (Début du chapitre de la Conversation.)

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'humeur et la capacité des hommes que l'on entretient, et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Évitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

On ne peut aussi apporter trop d'application à connaître la pente et la portée de ceux à qui l'on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, sans blesser l'inclination ou l'intérêt des autres par cette préférence. Alors on doit faire valoir toutes les raisons qu'il a dites, ajoutant modestement nos propres pensées aux siennes, et lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses[1].

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne : elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache quelquefois la moitié de son esprit, et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal, pour lui épargner la honte de céder.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment dans tout ce qui leur est

[1] Excellent conseil, et qu'il faut appliquer non pas seulement quand on parle, mais aussi quand on écrit.

agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Toute sorte de conversation, quelque spirituelle et agréable qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes de gens d'esprit. Il faut choisir ce qui est de leur goût et ce qui est convenable à leur condition, à leur sexe, à leurs talents : il faut choisir même le temps de le dire.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent; car, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Maximes choisies.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a cours que par notre vanité.

Les fous et les sots ne voient que par leur humeur.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté; nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

ARNAULD

(1612-1694.)

Antoine Arnaud, le plus vaillant champion du jansénisme, est un vigoureux polémiste, mais il n'est pas un grand écrivain. Comme tous les habitués de Port-Royal, Pascal excepté, il est terne et sans couleur, non par manque de génie, mais par système, par jansénisme encore. La vanité du style est à ses yeux une vanité comme une autre, dont il faut se dépouiller. Il a écrit, en collaboration avec Nicole, la *Grammaire raisonnée* et la *Logique de Port-Royal*, livre classique, clair, méthodique et précis. L'approbation d'Arnauld, que son siècle avait surnommé le Grand, paraissait à des hommes comme Racine et Boileau le plus beau titre de leurs ouvrages.

De la justesse de l'esprit.

Rien n'est plus estimable que le bon sens. C'est à le perfectionner qu'il faut appliquer notre étude. Rien n'est plus nécessaire, rien n'est plus rare. La fausseté d'esprit est cause des erreurs et des fautes. Difficulté de la corriger.

Il n'y a rien de plus estimable que le bon sens et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux. Toutes les autres qualités d'esprit ont des usages bornés ; mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties et dans tous les emplois de la vie.

Ainsi la principale application qu'on devrait avoir serait de former son jugement et de le rendre aussi exact qu'il le peut être, et c'est à quoi devrait tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences, et on se devrait servir, au contraire, des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison, la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connaissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides ; ce qui doit porter les personnes sages à ne s'y engager qu'autant qu'elles peuvent servir à cette fin, et à n'en faire que l'essai et non l'emploi des forces de leur esprit[1].

Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à

[1] Prise dans son sens absolu, cette formule est discutable. Elle exprime assez bien l'idée qu'on se faisait des sciences au XVII[e] siècle : elles ne devaient servir que d'exercice à l'esprit, tout devant être subordonné à l'étude morale.

mesurer des lignes, à examiner les rapports des angles, à considérer les divers mouvements de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour l'occuper à de si petits objets; mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux, dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient; et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Ce soin et cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre partout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité; qui prennent toutes choses d'un mauvais biais; qui se payent des plus mauvaises raisons, et qui veulent en payer les autres; qui se laissent emporter par les moindres apparences; qui sont toujours dans l'excès et dans les extrémités; qui n'ont point de serres pour se tenir fermes dans les vérités qu'ils savent, parce que c'est plutôt le hasard qui les y attache qu'une solide lumière, ou qui s'arrêtent, au contraire, à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourrait les détromper; qui décident hardiment ce qu'ils ignorent, ce qu'ils n'entendent pas, et ce que personne n'a peut-être jamais entendu; qui ne font point de différence entre parler et parler, ou qui ne jugent de la vérité des choses que par le ton de la voix : celui qui parle facilement et gravement a raison ; celui qui a quelque peine à s'expliquer, ou qui fait paraître quelque chaleur, a tort. Ils n'en savent pas davantage.

C'est pourquoi il n'y a point d'absurdités si insupportables qui ne trouvent des approbateurs. Quiconque a dessein de piper[1] le monde est assuré de trouver des personnes qui seront bien aises d'être pipées, et les plus ridicules sottises rencontrent toujours des esprits auxquels elles sont proportionnées. Après que l'on voit tant de gens infatués des folies de l'astrologie judiciaire[2] et

[1] *Piper,* latin *pipare,* siffler. Il signifie figurément tromper.

[2] L'*astrologie judiciaire* ou de jugement était l'art prétendu de connaître l'avenir, par l'observation des astres. Elle était ainsi nommée par opposition à l'astrologie *naturelle* ou astronomie. Cet art, venu d'Italie en France avec les Médicis, fut bientôt extrêmement en honneur. On ne manquait jamais, quand naissait un prince ou le fils de quelque grand seigneur, de tirer l'horoscope de cette naissance. De là sont nées des locutions encore usitées aujourd'hui : *naître sous une bonne étoile.* La Fontaine se moque de cette superstition dans deux fables : l'*Horoscope* et l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

que des personnes graves traitent cette matière sérieusement, on ne doit plus s'étonner de rien. Il y a une constellation dans le ciel qu'il a plu à quelques personnes de nommer Balance, et qui ressemble à une balance comme à un moulin à vent ; la balance est le symbole de la justice ; donc ceux qui naîtront sous cette constellation seront justes et équitables[1]. Quelque extravagants que soient ces jugements, il se trouve des personnes qui les débitent et d'autres qui s'en laissent persuader.

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile ; des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur et dans quelque faute de jugement : de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger.

Mais autant que cette correction est souhaitable, autant est-il difficile d'y réussir[2], parce qu'elle dépend beaucoup de la mesure d'intelligence que nous apportons en naissant. Il est vrai néanmoins qu'une grande partie des faux jugements des hommes ne vient pas de ce principe[3], et qu'elle n'est causée que par la précipitation de l'esprit, et par le défaut d'attention qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connaît que confusément et obscurément.

La vanité et la présomption contribuent encore beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter et à ignorer ; et l'on aime mieux parler et décider au hasard que de reconnaître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorances et d'erreurs ; et cependant on a toutes les peines du monde de tirer de la bouche des hommes cette confession si juste et si conforme à leur condition naturelle : *Je me suis trompé*, et *je n'en sais rien*.

(*Logique de Port-Royal*, 1er discours.)

---

1 C'est à cette circonstance que Louis XIII dut le surnom de Juste, qui lui fut donné dès l'enfance.

2 *Autant que... autant...* tournure lourde, vieille syntaxe un peu démodée aujourd'hui. Sans cet indice, on pourrait croire ces pages claires, sobres et précises, écrites dans notre siècle et non pas il y a deux cents ans.

3 C'est-à-dire de cette cause, du défaut naturel d'intelligence.

SAINT-ÉVREMOND

(1616-1703.)

Saint-Évremond n'est ni un homme de génie ni un écrivain de premier ordre, mais c'est un esprit très lettré et doué d'un sens critique très fin. Son œuvre se compose de fragments : il effleure tous les sujets sans en approfondir aucun. Mais ses ébauches devaient profiter à d'autres, surtout ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République.* Les vues justes et neuves que Saint-Évremond hasarde, Montesquieu les recueillera plus tard et les développera dans ses *Considérations.* On a dit de Saint-Évremond qu'il rappelle parfois Voiture, avec moins d'afféterie, parfois Montesquieu et Voltaire, avec moins d'esprit, de sagacité et de profondeur.

Annibal.

Rome est à deux doigts de sa perte. Les ressources d'Annibal. Sa tactique. Ses grandes actions.

Avec toute sa fermeté et tout son bon sens, il n'y avait plus de république romaine[1], si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut ; mais, tandis qu'on remerciait un consul qui avait fui[2], de n'avoir pas désespéré de la république, on accusait à Carthage Annibal victorieux.

Ce général était presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre : nulle ressource au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvait pas de quoi entretenir diverses nations qui suivaient plutôt sa personne qu'elles ne dépendaient de sa république.

Pour contenir tant de peuples différents, il ajoutait à sa naturelle sévérité une dureté concertée[3] qui le faisait redouter des uns, tandis que sa vertu le faisait révérer des autres. Il faisait la guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur, et traitait leurs alliés avec beaucoup de douceur et de courtoisie, cherchant à

1 Tour vif, mais inversion un peu dure, pour : il n'y avait plus de république romaine, quels que fussent la fermeté et le bon sens dont elle avait fait preuve.

2 Térentius Varron.

3 C'est-à-dire préméditée, étudiée, calculée.

ruiner ceux-là tout à fait et à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardait toutes ses civilités pour les Romains et les mauvais traitements pour leurs alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne où il n'avait rien de fort assuré, qu'il a traversé les Gaules, qu'on devait compter pour ennemies, qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile; quand je songe qu'il n'avait en Italie ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni la moindre espérance de retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

(*Réflexions sur les divers génies du peuple romain.*)

Plutarque.

Parallèle entre Plutarque et Sénèque. Mérite des *Vies des hommes illustres*.

Montaigne a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque et Sénèque : tous deux grands philosophes, grands prêcheurs de sagesse et de vertu. Les opinions de Plutarque, comme dit le même Montaigne, sont plus douces et plus accommodées à la société ; celles de Sénèque plus fermes selon lui, plus austères et plus dures selon moi. Plutarque insinue doucement la sagesse, et veut rendre la vertu familière dans les plaisirs même. Sénèque ramène tous les plaisirs à la sagesse, et tient le seul philosophe heureux. Plutarque naturel, et persuadé le premier, persuade aisément les autres. L'esprit de Sénèque s'anime à la vertu ; et comme si ce lui était chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même.

A dire vrai, les *Vies des Hommes illustres* sont le chef-d'œuvre de Plutarque, et, à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous y trouvez ces grands hommes exposés en vue, et retirés chez eux-mêmes : vous les voyez dans la pureté du naturel et dans toute l'étendue de l'action[1]. Il y a une force

[1] Dans leur vie privée et dans leur vie publique.

naturelle, dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions; mais il n'oublie ni les médiocres ni les communes : il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses comparaisons [1], que Montaigne a trouvées admirables, elles me paraissent aussi fort belles. (*Ibid.*)

MOLIÈRE

(1622-1673.)

(Pour la notice, voir plus haut, p. 184.)

Une visite.

Le marquis de Mascarille se fait annoncer. Les précieuses vont en toute hâte à leur toilette, en demandant à Marotte le « conseiller des grâces » (le miroir).

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON

MAROTTE. — Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MAGDELON. — Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles. »

MAROTTE. — Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le *Grand Cyre* [2].

MAGDELON. — L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ? Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE. — Il me l'a nommé le marquis de Mascarille [3].

---

1 Ou *parallèles* de Plutarque.

2 *La filofie dans le Grand Cyre*, c'est-à-dire la philosophie dans le *Grand Cyrus*. — Le *Grand Cyrus* est un roman de Mlle de Scudéri, celui dans lequel elle avait peut-être porté le plus loin l'analyse quintessenciée du cœur et des passions, si fort à la mode chez les *Précieuses*. — Rapprocher Marotte de Martine des *Femmes savantes*.

3 Ce prétendu *marquis de Mascarille* n'est autre que le valet d'un honnête gentilhomme, qui, pour n'être pas assez initié au langage à la mode, s'était vu éconduit par l'une des deux jeunes filles dont il recherchait la main. Le gentilhomme se venge, en envoyant chez elles, pour s'en moquer, son valet, qui se pique de bel esprit, et qui prend le titre de *marquis*. C'est ici pour la première fois que Molière s'attaque aux marquis. Il ne cessera désormais de les

MAGDELON. — Ah ! ma chère, un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir [1]. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS. — Assurément, ma chère.

MAGDELON. — Il faut le recevoir dans cette salle basse [2] plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE. — Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. — Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(*Les Précieuses ridicules* [3], sc. VI.)

Conversation.

L'entrée de Mascarille. Conversation sur Paris, centre des merveilles. L'invitation à la comédie. Mascarille fait admirer son ajustement.

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR

MASCARILLE (*après avoir salué*). — Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite ; mais votre répu-

représenter comme des fats élégants et vains. Mascarille, de l'espagnol *mascarilla* (petit masque que portaient quelques acteurs de la comédie italienne), est un nom de valet. Molière ne l'employa que dans ses trois premières comédies.

1 *On nous peut voir*. Syntaxe constante au XVII[e] siècle. Quand un verbe est suivi d'un infinitif, on met toujours devant ce verbe le pronom régime de l'infinitif. Nous le mettons après, aujourd'hui.

2 *Salle*, ce que nous nommons le *salon*, au rez-de-chaussée, tandis que les *chambres* sont en haut aux différents étages.

3 Les habitués de l'hôtel de Rambouillet s'étaient donné à eux-mêmes le nom de *précieux* et de *précieuses*, c'est-à-dire hommes et femmes distingués, hors du commun. Mais bientôt les salons bourgeois, se faisant un point d'honneur d'imiter les élégances et les finesses de langage des grands seigneurs et des beaux esprits, poussèrent jusqu'au ridicule le raffinement des sentiments et ce qu'ils prenaient pour la délicatesse des expressions. Le mot *précieux* commença dès ce moment à être pris en mauvaise part. C'est ce qu'expliquait Molière lui-même dans la préface de sa pièce : *les Précieuses ridicules*. « Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés ; ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont toujours été la matière de la comédie... Aussi les véritables Précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules de ceux qui les imitent mal. »

tation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MAGDELON. — Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS. — Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené...

MAGDELON. — Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS. — Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

MAGDELON. — Holà ! Almanzor.

ALMANZOR. — Madame !

MAGDELON. — Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation...

MASCARILLE (*après s'être peigné et avoir ajusté ses canons*[1]). — Eh bien ! Mesdames, que dites-vous de Paris?

MAGDELON. — Hélas ! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau[2] des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE. — Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens[3].

CATHOS. — C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE. — Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise[4].

MAGDELON. — Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE. Vous recevez beaucoup de visites : quel bel esprit est des vôtres?

MAGDELON. — Hélas ! nous ne sommes pas encore connues;

---

1 On appelait *canons*, au XVII^e^ siècle, un ornement de toile, rond, fort et large, souvent agrémenté de dentelles, dans lequel on passait le bas de la jambe et qui s'attachait au-dessous du genou.

2 *Bureau* signifiait primitivement une grosse étoffe de bure : il désigna bientôt le meuble couvert de cette étoffe, et enfin la chambre même dans laquelle était le meuble C'était un mot tout à fait à la mode dans le monde des précieuses. On connaît l'expression *tenir bureau d'esprit*, qui vient d'elles et qui a fait fortune.

3 *L'honnête homme*, *les honnêtes gens*, étaient au XVII^e^ siècle les gens de bonne naissance, bien élevés.

4 La chaise à porteur, dont l'usage était alors très répandu dans Paris. Les uns avaient leur chaise à eux; les autres les louaient chez un entrepreneur, qui avait droit d'en faire circuler dans la ville.

mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du *Recueil des pièces choisies*[1]...

MASCARILLE. — A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS. — A rien du tout.

MAGDELON. — Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE. — Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle, que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAGDELON. — Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE. — Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de[2] faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres, gens de condition[3], les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre[4] ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; et, quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau, » devant que[5] les chandelles soient allumées.

MAGDELON. — Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. — C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira...

MASCARILLE. — Que vous semble de ma petite oie[6] ? La trouvez-vous congruante[7] à l'habit ?

---

1 Il y avait dans ce *Recueil* des pièces de Corneille, de Benserade, de Scudéry et d'autres poètes encore. Il avait paru en 1653.

2 On disait plus fréquemment *engager à ;* mais *engager de,* d'après Littré, qui cite plusieurs exemples, n'a rien de fautif.

3 Cette manière de parler de Mascarille a d'autant plus de sel, qu'il n'est en réalité qu'un valet.

4 Le goût du parterre et celui des personnages de qualité assis dans les loges ou sur le théâtre étaient souvent en opposition. Molière l'a signalé plusieurs fois.

5 *Devant, devant que.* V. p. 173, note 5.

6 On désignait ainsi, en général, les parties accessoires de l'habillement : chapeau, bas, rubans, plumes, gants, etc.

7 *Congruante,* c'est-à-dire *convenable à,* du latin *congruens.* C'est le seul passage où l'on trouve ce mot, que l'Académie n'a jamais admis.

CATHOS. — Tout à fait.

MASCARILLE. — Le ruban est bien choisi.

MAGDELON. — Furieusement[1] bien. C'est Perdrigeon[2] tout pur.

MASCARILLE. — Que dites-vous de mes canons?

MAGDELON. — Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE. — Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier[3] plus que tous ceux qu'on fait.

MAGDELON. — Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE. — Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAGDELON. — Ils sentent terriblement bon.

CATHOS. — Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE. — Et celle-là[4]?

MAGDELON. — Elle est tout à fait de qualité[5]; le sublime[6] en est touché délicieusement.

MASCARILLE. — Vous ne dites rien de mes plumes : comment les trouvez-vous?

CATHOS. — Effroyablement belles.

MASCARILLE. — Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON. — Je vous assure que nous sympathisons vous et moi : j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et, jusqu'à mes chaussettes[7], je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

(*Ibid.*, sc. IX.)

---

1 Cet emploi des adverbes : *furieusement, terriblement,* etc., dans le sens de *très, beaucoup,* était cher aux précieuses.

2 *Perdrigeon* était un mercier à la mode.

3 C'est-à-dire un quart d'aune de plus : l'aune valait à Paris un mètre dix-neuf.

4 Il donne à sentir les cheveux parfumés de sa perruque.

5 Toujours le langage des précieuses. Cette expression *de qualité,* employée à propos d'une chose, était « mieux conditionnée ».

6 Le cerveau : « le sublime » est un nouvel exemple du *pathos* des précieuses.

7 Bas de toile sans pied, qu'on mettait sous le bas de soie.

Appréciation de l'École des femmes.

La critique du marquis. Dorante prend la défense de Molière. Portrait du critique ignorant ou passionné.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER OU DORANTE

DORANTE. — Jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus : car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

LE MARQUIS. — Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

DORANTE. — Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS. — Quoi ! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE. — Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS. — Parbleu ! je la garantis détestable.

DORANTE. — Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS. — Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE. — Oui.

LE MARQUIS. — Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE. — Après cela, il n'y a plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais encore, instruis-nous et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS. — Que sais-je, moi ! Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter [1]. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant. Dieu me damne ! et Dorillas, contre qui j'étais [2], a été de mon avis.

DORANTE. — L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé !

LE MARQUIS. — Il ne faut que voir les continuels éclats de rire

---

1 La Bruyère a repris ce portrait du critique à préventions, ch. I des *Caractères*. « Que dites-vous du livre d'Hermodore ? — Qu'il est mauvais, répond Anthime, qu'il est mauvais. — Mais l'avez-vous lu ? — Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et Mélanie l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie. »

2 A côté de qui j'étais.

que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE. — Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre [1] un de mes amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, et tout ce qui égayait les autres ridait son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules et regardait le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie que le chagrin de notre ami : il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols [2] ne fait rien du tout au bon goût; que, debout et assis, on peut donner un mauvais jugement, et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS. — Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre! Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai...

DORANTE. — Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille [3]. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule [4] malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y

---

1 Au XVII[e] siècle, une partie des spectateurs, des gens de qualité en général, étaient sur le théâtre même.

2 La pistole valait dix francs. Le prix des places était de cent dix sous sur le théâtre, et au parterre de quinze sous. Les spectateurs du parterre étaient debout.

3 Personnage des *Précieuses ridicules*.

4 Se rendent ridicules.

connaître ; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits et ne branleront pas à ceux qui sont bons ; qui, voyant un tableau ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Hé ! morbleu ! Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose ; n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler ; et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS. — Parbleu ! chevalier, tu le prends là...

DORANTE. — Mon Dieu ! marquis, ce n'est pas à toi que je parle ; c'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible ; et je les dauberai[1] tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS. — Dis-moi un peu, chevalier : crois-tu que Lysandre ait de l'esprit ?

DORANTE. — Oui, sans doute, et beaucoup.

LE MARQUIS. — Demande-lui ce qu'il lui semble de l'*École des femmes :* tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE. — Hé ! mon Dieu ! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seraient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider. Notre ami est de ces gens-là. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti[2]. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûr que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

---

[1] Au propre, battre à coups de poings ; au figuré, accabler de plaisanteries, d'épigrammes.

[2] On a ici la première esquisse du portrait d'Alceste. Voir le *Misanthrope*, acte II, scène v :

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise, etc.

LE MARQUIS. — Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie en faisant la satire de ceux qui la condamnent...

(*Critique de l'École des femmes*[1], sc. v.)

Usage des règles dans la comédie.

Dorante définit les règles de l'art. La première est de plaire. Une comédie qui plaît est selon les règles.

LYSIDAS, poète; DORANTE, URANIE

LYSIDAS. — Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord que cette comédie[2] pèche contre les règles de l'art[3]...

DORANTE. — Vous êtes de plaisantes gens, avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes[4]; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE. — J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles[5].

---

[1] L'*École des femmes* avait été représentée le lendemain de Noël, 26 décembre 1661. « Bien des gens, dit Molière dans la préface, ont frondé d'abord cette comédie; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. » Cependant, à ces censeurs un peu méprisés, Molière voulut répondre. Il le fit d'une manière inattendue et piquante, en les mettant eux-mêmes en scène dans la *Critique de l'École des femmes*. Ce dialogue fut représenté le 1er juin 1663.

[2] L'*École des femmes*.

[3] Les comédies.

[4] V. plus haut, p. 283, note 2.

[5] « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac, disait le prince de Condé, d'avoir

DORANTE. — Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassantes. Car enfin, si les pièces qui, selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons, dans une comédie, que l'effet qu'elle produit sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE. — Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent ; et lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

DORANTE. — C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier français*.

URANIE. — Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir nous-mêmes.

DORANTE. — Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raisonnements mystérieux : car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusqu'au manger et au boire, nous n'oserons plus rien trouver de bon sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS. — Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que l'*École des femmes* a plu ; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE. — Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez.

(*Ibid.*, scène VII.)

---

si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » L'abbé d'Aubignac (1604-1676) était l'auteur de *Zénobie*. Il fut l'adversaire de Corneille.

Sotte vanité d'un parvenu.

M. Jourdain refuse Cléonte pour gendre : il n'est pas gentilhomme. Il veut que sa fille soit marquise. Opposition de Mme Jourdain.

M. JOURDAIN, Mme JOURDAIN, CLÉONTE

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN. — Avant de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot [1] aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre [2], et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN. — Touchez là, Monsieur : ma fille n'est point pour vous.

CLÉONTE. — Comment?

M. JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

---

1 *Trancher le mot*, c'est dire sans détour ce qu'on veut dire ; ici, c'est déclarer hardiment qu'on est gentilhomme.

2 Tournure énergique et brève, malheureusement délaissée aujourd'hui. — *Faire scrupule* ne s'emploie plus qu'avec un nom de personne pour sujet, et le plus souvent ce verbe est pronominal.

Mme JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhommerie ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis [1] ?

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Mme JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. JOURDAIN. — Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme. J'ai du bien assez pour ma fille ; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mme JOURDAIN. — Marquise ?

M. JOURDAIN. — Oui, marquise.

Mme JOURDAIN. — Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

Mme JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où [2] je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse reprocher à ma fille ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises : « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ! c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens [3]. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille [4], et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

---

1 C'est-à-dire d'une antique noblesse, « comme Ève était de la côte d'Adam, » remarque Génin dans son *Lexique de la langue de Molière*.

2 Pour *à laquelle* (Remarque déjà faite.)

3 C'est-à-dire les voisins nous soupçonneraient d'avoir acquis peu honnêtement ces biens, dont nos enfants seraient si fiers.

4 *Qui m'ait obligation* de lui avoir donné *ma fille*.

M. JOURDAIN. — Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse [1].

(*Le Bourgeois gentilhomme,* acte III, sc. XII.)

PASCAL

(1622-1662.)

Pascal naquit à Clermont-Ferrand. Encore enfant, il effraya son père par la précocité de son intelligence et son ardeur pour l'étude. Jusqu'à trente ans, il cultiva les sciences. Des relations de famille l'amenèrent alors à Port-Royal, dont les solitaires défendaient avec ardeur les doctrines de Jansénius. Il ne tarda pas à devenir l'un de leurs plus fervents disciples, et c'est pour leur cause, pour défendre Arnauld surtout, chassé de la Faculté de théologie de Paris, qu'il publia ses *Provinciales.* Il conçut aussitôt après le dessein d'écrire une apologie de la religion chrétienne. C'est de là que nous est venu le livre des *Pensées :* recueil des notes et des réflexions que Pascal jetait çà et là, en vue de son grand ouvrage. Pascal est l'un de nos plus grands écrivains : la passion, l'émotion, donnent à son style, toujours naturel et simple, une vigueur et un éclat extraordinaire.

(V. *Précis d'histoire littéraire.*)

L'homme entre le passé et l'avenir.

Nous ne tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt ; si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons pas au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et, s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

---

[1] Entêtement et sottise vont de compagnie.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. (*Pensées*, article III.)

Les deux infinis.

Pascal décrit d'abord l'infini de l'immensité, puis l'infini de la petitesse. L'homme est entre ces deux infinis.

Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre [1] décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent [2]. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir [3]. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables : nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part [4]. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

---

[1] Le soleil, *cette lampe éternelle mise là-haut pour éclairer l'univers*. Pascal reproduit l'opinion ancienne : il suppose que le soleil tourne autour de la terre.

[2] « La longue incise qui sépare le *que* du verbe *embrassent*, qui le régit, fait sentir combien ce tour est vaste. Les périphrases pompeuses qui expriment le soleil et les étoiles agrandissent encore ces images dans notre esprit. » (E. Havet.)

[3] Les verbes *concevoir*, *fournir*, pris absolument et sans complément, dit encore M. Havet, disent bien davantage par le vague même qu'ils laissent dans l'esprit.

[4] Définition célèbre qu'on trouve déjà dans Rabelais : « Cette infinie et intellectuale sphère, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence point. » Empédocle, dit-on, la trouva le premier.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce petit cachot[1] où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix[2].

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes[3]; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

---

1 D'après ce petit cachot.

2 Pascal parle seulement de l'univers visible, qui n'est d'après ses propres expressions *qu'un canton détourné de la nature*, dont l'ensemble échappe à nos yeux. — Montaigne définit l'univers *le petit caveau où est logé l'homme*.

3 « Les entomologistes modernes ont restreint le nom de ciron à un petit arachnide voisin du faucheur. Mais dans la langue vulgaire, qui est ici celle de Pascal, on entend sous ce nom les plus petits insectes, voisins des mites et des acarus de Linné. Ces insectes ont un fluide nourricier, qu'on peut appeler du sang; mais ce sang est répandu dans toutes les cavités du corps, il en baigne et en abreuve toutes les parties; il ne circule pas dans des vaisseaux : un ciron n'a donc pas de veines. » (E. Havet.)

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti[1].

(*Pensées*, art. I.)

Sur l'homicide.

Dieu seul a le droit de vie et de mort. Ce droit, il l'a départi aux souverains contre les méchants. Ils doivent en user par l'autorité selon la justice de Dieu, sinon c'est un homicide; causes de l'horreur que l'Église a pour ce crime.

Il est certain que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, et que néanmoins, ayant établi des lois pour faire mourir les criminels, il a rendu les rois ou les républiques dépositaires de ce pouvoir; et c'est ce que saint Paul nous apprend, lorsque, parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel en disant que « ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de Dieu pour exécuter ses vengeances contre les coupables[2] ».

Mais, comme c'est Dieu qui leur a donné ce droit, il les oblige à l'exercer ainsi qu'il le ferait lui-même, c'est-à-dire avec justice, selon cette parole de saint Paul au même lieu : « Les princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux bons,

---

[1] Cf. Bossuet (*Sermon sur la mort*) : « O Dieu! qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme du temps! Je ne suis rien : un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. »

[2] Rom., XIII, 4.

mais aux méchants. Qui veut n'avoir point sujet de redouter leur puissance n'a qu'à bien faire, car ils sont ministres de Dieu pour le bien[1]. » Et cette restriction rabaisse si peu leur puissance, qu'elle la relève, au contraire, beaucoup davantage, parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal et tout-puissant pour faire le bien ; et que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont impuissants pour le bien et n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu et les souverains, que Dieu étant la justice et la sagesse même, il peut faire mourir sur-le-champ qui il lui plaît; car, outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes, il est sans doute qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause ni sans connaissance, puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur. Mais les princes ne peuvent pas agir de la sorte parce qu'ils sont tellement[2] ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins, et non pas dieux. Les mauvaises impressions les pourraient surprendre, les faux soupçons les pourraient aigrir, la passion les pourrait emporter; et c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains et à établir dans leurs États des juges auquels ils ont communiqué ce pouvoir, afin que cette autorité que Dieu leur a donnée ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont reçue.

Concevez donc que, pour être exempt d'homicide, il faut agir tout ensemble et par l'autorité de Dieu et selon la justice de Dieu, et que, si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche, soit en tuant avec son autorité, mais sans justice ; soit en tuant avec justice, mais sans son autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon saint Augustin, que celui qui sans autorité tue un criminel, se rend criminel lui-même, par cette raison principale qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée ; et les juges, au contraire, qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides s'ils font mourir un innocent contre les lois qu'ils doivent suivre.

Voilà les principes du repos et de la sûreté publique, qui ont été reçus dans tous les temps et dans tous les lieux, et sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés et profanes, ont

---

1 *Ibid.*, XIII, 3.

2 *Tellement*, c'est-à-dire dans des conditions telles...

établi leurs lois, sans que jamais les païens mêmes aient apporté d'exception à cette règle, sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte de la pudicité ou de la vie, parce qu'ils ont pensé qu'alors, comme dit Cicéron, les lois mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité [1].

L'Église, cette chaste épouse du Fils de Dieu, qui, à l'imitation de son époux, sait bien répandre son sang pour les autres, mais non pas répandre pour elle celui des autres, a pour le meurtre une horreur toute particulière, et proportionnée aux lumières particulières que Dieu lui a communiquées. Elle considère les hommes non seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux un saint respect qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini pour être faits les temples du Dieu vivant. Et ainsi elle croit que la mort d'un homme que l'on tue sans l'ordre de son Dieu n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilège qui la prive d'un de ses membres; puisque, soit qu'il soit fidèle, soit qu'il ne le soit pas, elle le considère toujours ou comme étant l'un de ses enfants, ou comme étant capable de l'être.

Ce sont ces raisons toutes saintes qui, depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considérable à l'Église, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les détruit, comme un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu... Et pour concevoir plus d'horreur de l'homicide, souvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus a été un homicide en la personne du premier juste; que leur plus grand crime a été un homicide en la personne du chef de tous les justes; et que l'homicide est le seul crime qui détruit tout ensemble l'État, l'Église, la nature et la piété.

(*Provinciales*, XIV [2].)

---

[1] A propos de cette phrase et du style périodique en général, M. Vinet fait une très judicieuse remarque : « Cette période, dit-il, peut sembler un peu longue et un peu chargée. Cependant on ne peut dire qu'elle pèche contre l'unité. Rien ne détermine absolument la longueur et la complication d'une période; mais il faut qu'elle soit *une* pour la pensée. Or cette unité existe, lorsque toutes les idées particulières contenues dans la période sont les parties intégrantes d'une seule idée principale. »

[2] « Une partie des questions traitées dans les *Provinciales* a perdu beaucoup de son intérêt pour nous; mais, quand la controverse porte, comme ici, sur les principes essentiels de la loi morale, on ne saurait étudier de trop près la puissance d'argumentation et les ressources de langage que Pascal met au service

Pensées diverses sur la morale et la littérature.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous? n'en dites point.

Il y a des endroits où il faut appeler Paris *Paris*, et d'autres où il le faut appeler *capitale du royaume*.

Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser; c'en est la marque.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme.

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

(*Pensées*, articles VI et VII.)

NICOLE

(1625-1695.)

Nicole jouit de son temps d'une grande réputation d'écrivain. On sait quelle estime faisait de lui Mme de Sévigné. D'autres partageaient l'enthousiasme et l'admiration de l'aimable marquise pour les *Essais de morale* et les autres œuvres de Nicole. Nous trouvons moins de charme aujourd'hui à ces analyses, fines et pénétrantes sans doute, du cœur humain, mais que ne relèvent ni le trait, ni la force, ni l'originalité personnelle de l'auteur. Le style de Nicole est traînant, il manque d'imagination et d'éclat. Il a les qualités du style des écrivains de Port-Royal: il est pur, lumineux, soutenu. Nicole, nous l'avons dit en parlant d'Arnauld, collabora à presque tous les ouvrages collectifs de Port-Royal, à la *Logique* et aux *Grammaires*. Comme son ami, dont on l'appelait le lieutenant, il fut un controversiste infatigable, lui qui, dans l'intimité, était le plus doux et le plus timoré des hommes.

---

du droit et de la vérité. » (LEBAIGUE.) — Est-il vrai que « les principes essentiels de la loi morale » aient été compromis par les opinions d'un casuiste? Non. Pascal s'emporte contre les adversaires de Port-Royal, et son éloquence manque d'impartialité. S'il ne s'agissait que du style, les éloges seraient sans restriction; mais nous ne pouvons oublier la déloyauté d'un procédé que Voltaire et Sainte-Beuve ont dénoncé et que la saine critique a depuis longtemps flétri. Les *Provinciales* sont un chef-d'œuvre et une mauvaise action.

Vanité de l'ambition humaine.

La fortune de l'ambitieux est semblable à un ouvrage d'ivoire d'une extrême fragilité. Un rien peut l'anéantir.

Je me souviens qu'un jour on montra à une personne de grande qualité et de grand esprit un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicatesse. C'était un petit homme monté sur une colonne si déliée, que le moindre vent était capable de briser tout cet ouvrage, et l'on ne pouvait assez admirer l'adresse avec laquelle l'ouvrier avait su le tailler. Cependant, au lieu d'être surprise comme les autres, elle témoigna qu'elle était tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage et de la perte de temps de celui qui s'y était occupé, qu'elle ne pouvait appliquer son esprit à cette industrie que les autres y admiraient[1]. Je trouvai ce sentiment fort juste ; mais je pensai en même temps qu'on le pouvait appliquer à bien des choses de plus grande conséquence. Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élèvent, comme par différents degrés, sur la tête des peuples et des grands, ne sont soutenues que par des appuis aussi délicats et aussi fragiles en leur genre que l'étaient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un prince, une vapeur maligne qui s'élèvera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition : et, après tout, il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà sa fortune renversée et anéantie[2]. Et qu'y a-t-il de plus fragile et de plus faible que la vie d'un homme? Encore, en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut ; mais, quelque soin qu'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bientôt.

(*De la faiblesse de l'homme*, ch. IV.)

---

1 Mme de Sévigné parle d'un objet semblable dans une de ses lettres à Mme de Grignan (4 décembre 1673) : « On disait l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avait un homme à Paris qui avait fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le prince de Conti : Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnais? — Quelque araignée du voisinage, dit le prince. Cela n'est-il pas joli? »

2 Comparez le magnifique développement oratoire de cette même idée dans l'extrait que nous donnons plus loin du sermon de Bossuet sur l'*Ambition*.

Il faut contredire les autres sans les blesser et être indulgents pour leurs torts.

Nos sentiments choquent moins que la manière dont nous les proposons. Défauts à éviter quand on parle. Vouloir tout corriger chez les autres est une chimère. C'est nous qu'il faut réformer.

Souvent ce ne sont pas tant nos sentiments qui choquent les autres que la manière fière, présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante, avec laquelle nous les proposons. Il faudrait donc apprendre à contredire civilement et avec humilité, et regarder les fautes que l'on y fait comme très considérables.

Il est difficile de renfermer dans des règles et des préceptes particuliers toutes les diverses manières de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, et la crainte charitable de choquer nos frères qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts généraux qu'il faut avoir en vue d'éviter et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manières. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une manière impérieuse de dire ses sentiments, que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnablement contesté ; car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner et d'en juger par leur propre lumière[1], ce qui leur paraît une domination injuste. Ceux qui ont cet air affirmatif témoignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres et s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions et ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par là est que l'on s'applique encore plus qu'on ne ferait aux raisons de douter de ce qu'ils disent,

1 On emploie mieux le pluriel dans ce sens aujourd'hui.

parce que cette manière de parler excite un désir secret de les contredire et de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

Il ne suffit pas, pour conserver la paix avec les hommes, d'éviter de les blesser, il faut encore savoir souffrir d'eux, lorsqu'ils font des fautes à notre égard : car il est impossible de conserver la paix intérieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire et dire de contraire à nos inclinations et à nos sentiments, et il est difficile même que le mécontentement intérieur que nous avons conçu n'éclate au dehors et ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choqués, d'une manière capable de les choquer à leur tour, ce qui augmente peu à peu les différends et les porte souvent aux extrémités.

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions et les querelles, dans leur naissance même ; et l'amour-propre ne manque jamais de nous suggérer, sur ce sujet, que le moyen d'y réussir serait de corriger ceux qui nous incommodent, et de les rendre raisonnables en leur faisant connaître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font.

Mais si nous étions nous-mêmes vraiment raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la réformation des autres est ridicule, par cette raison même que le succès en est impossible. Plus nous nous plaindrons du procédé des autres, plus nous les aigrirons contre nous sans les corriger. Nous nous ferons passer pour délicats, fiers, orgueilleux ; et le pis est que cette opinion qu'on aura de nous ne sera pas tout à fait injuste, puisqu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicatesse et d'orgueil.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire, à quitter absolument le dessein chimérique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres, et à tâcher d'établir notre paix et notre repos sur notre propre réformation et sur la modération de nos passions. Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes ; nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion ; mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles et de nos pensées. Nous sommes chargés de travailler sur nous-mêmes et de nous corriger de nos défauts, et, si nous ne le faisions comme

il faut, rien de ce qui viendrait du dehors ne serait capable de nous troubler[1].

Nous ne nous mettons pas en colère lorsqu'on s'imagine que nous avons la fièvre, quand nous sommes assurés de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commises, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puisque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes et nous donner ces défauts que la pensée d'un homme qui croit que nous avons la fièvre n'est capable de nous la donner effectivement?

C'est, dira-t-on, qu'on ne méprise pas une personne qui a la fièvre et que c'est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde; qu'ainsi le jugement de ceux qui nous l'attribuent ne nous blesse pas; mais que ceux qui nous imputent des défauts y joignent ordinairement le mépris et causent la même idée et le même mouvement dans les autres.

C'est, en effet, la véritable cause de ce sentiment; mais cette cause n'en fait que mieux connaître l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mêmes, nous reconnaîtrions sans peine que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas aussi un grand nombre que nous avons effectivement; et qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugements dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils soient. Les jugements des hommes nous seraient infiniment moins favorables s'ils étaient entièrement conformes à la vérité, et si ceux qui les font connaissaient tous nos véritables maux. S'ils nous font donc

---

[1] « Dans les *Conseils à un jeune homme*, de Vauvenargues, le chapitre V est intitulé : *Sur le moyen de vivre en paix avec les hommes.* C'est à peu près le titre du traité de Nicole. On pourrait établir ici une comparaison, qui serait tout à l'avantage du moraliste du XVIIe siècle. Ainsi, pour ne toucher qu'un point, Nicole, dans la page qu'on vient de lire, est plein de sagesse quand il nous conseille « d'établir la paix non sur la réformation des autres », mais sur la nôtre. Mais il n'entend pas par là que nous devions chercher à leur plaire en nous faisant les complaisants de leurs prétentions et de leurs faiblesses. Vauvenargues a le tort d'aller jusque-là : « Voulez-vous avoir la paix avec les hommes? ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent... Laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables, amusants, plaisants, singuliers; et s'ils avaient des prétentions plus hautes, passez-les encore. » C'est la morale de Philinte; mais Philinte, au fond, a pour l'humanité plus de mépris qu'Alceste lui-même. »

(Feugère.)

quelque petite injustice, ils nous font grâce en mille manières, et nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitassent avec une exacte justice.

(*Des moyens de conserver la paix avec les hommes*, Ire et IIe partie.)

MADAME DE SÉVIGNÉ

Orpheline à six ans, mariée à dix-huit et veuve à vingt-cinq, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, consacra sa vie à l'éducation de ses enfants, une fille et un fils. Plus affectueux que sa sœur, mais moins brillant et moins sage, le jeune marquis de Sévigné n'eut dans le cœur de sa mère que la seconde place. Mais bientôt le mariage de sa fille bien-aimée avec le comte de Grignan l'éloigna de la marquise. La douleur de la séparation d'abord, plus tard le besoin de causer avec la chère absente, de la tenir au courant de tout ce qui se passait à la ville comme à la cour, firent entreprendre à Mme de Sévigné cette correspondance qui est un des plus purs chefs-d'œuvre de notre littérature. L'enjouement, la grâce, la fine raillerie, la vivacité, la franchise, l'originalité piquante du style, sont les qualités naturelles à son esprit et à sa plume. On ne s'ennuie jamais avec elle : la lire est un profit et un plaisir.

A Madame de Grignan.

SÉPARATION

Douleur de Mme de Sévigné après le départ de sa fille. Tout ce qui lui rappelle sa fille renouvelle ses regrets.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi [1]. Je m'en allai donc à Sainte-Marie [2], toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et, en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de Mme du

[1] Ailleurs (5 octobre 1673) : « Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant : qu'avais-je à ménager ? »

[2] Couvent de la Visitation, au faubourg Saint-Jacques, à Paris.

Housset, on me fit du feu ; Agnès me regardait sans me parler, c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures, sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pensez sur quel ton ; j'allai ensuite chez Mme de la Fayette [1], qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse : elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée et du dessein de parler comme il faut à Merlusine [2]. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. Je revins enfin à huit heures chez Mme de la Fayette ; mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes, mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas dans le repos de mon esprit. L'après-dîner se passa avec Mme de la Tronche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles ; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici. Toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais. (*Lettres*, février 1671.)

---

[1] Marie-Madeleine Pioche de Lavergne, comtesse de la Fayette (1633-1693), l'une des femmes les plus distinguées du XVIIe siècle. Elle fut l'amie de la Rochefoucauld et de Mme de Sévigné. Douée d'une imagination gracieuse, d'un goût pur et d'une grande sensibilité naturelle, elle fit une révolution dans le roman, en substituant aux aventures chimériques, aux faux sentiments et au style ampoulé, les événements ordinaires de la vie, l'histoire et le langage du cœur. On lira toujours avec plaisir la *Princesse de Clèves*.

[2] Mme de Montalais, qui avait mérité par sa mauvaise langue le sobriquet de *Merlusine*, la fée grondeuse et sinistre des vieux romans.

Au comte de Bussy-Rabutin.

SUR UN PAMPHLET LITTÉRAIRE

Mépris qu'inspirent à Mme de Sévigné les pamphlétaires. Aucun moyen de les corriger.

Vos lettres et vos vers m'ont donné une vraie joie, et surtout ce que vous écrivez pour défendre Benserade et la Fontaine contre ce vilain *factum*[1]. Je l'avais déjà fait en basse noté[2] à tous ceux qui voulaient louer cette noire satire. Je trouve que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais quand on ne les entend pas d'abord; on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de la Fontaine[3]: cette porte leur est fermée, et la mienne aussi; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver et d'être improuvés aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudrait reprendre par le pied, il y aurait trop d'affaire à le réparer: et enfin nous trouvions qu'il n'y avait qu'à prier Dieu pour eux; car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer.

Je vous embrasse, vous et votre aimable fille. Croyez l'un et l'autre que je ne cesserai de vous aimer que lorsque nous ne serons plus du même sang. Ma fille veut que je vous dise bien des amitiés pour elle. Elle est toujours la belle Madelonne.

(*Ibid.*, mai 1686.)

---

1 Antoine Furetière (1619-1688). Accusé par ses confrères de s'être approprié leur travail pour la rédaction de son dictionnaire, il fut exclu de l'Académie et dépouillé du privilège qu'il avait obtenu pour imprimer son ouvrage. Il se vengea en commençant la publication de libelles contre quelques-uns de ses collègues, intenta un procès à l'Académie, et mourut avant qu'il fût terminé.

2 Tout bas. On dit aussi *à basse note*.

3 Trouver Benserade et la Fontaine sur la même ligne est assez piquant. Mme de Sévigné était dupe de son amitié. Benserade s'était surpassé en composant des madrigaux pour elle et pour Mme de Grignan.

A Madame de Grignan.

LA REPRÉSENTATION D' « ESTHER » A SAINT-CYR [1]

Mme de Sévigné à Saint-Cyr. La représentation d'*Esther* l'a ravie. Le roi lui a fait l'honneur envié de causer avec elle.

Nous allâmes à Saint-Cyr samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle; vous voyez quel honneur. « Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis, avec Mme de Bagnols, au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* [2] de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien; les filles qui font les rois et les personnages sont faites exprès : on est attentif, on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant ; cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* ou de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes; la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une

[1] Racine, on le sait, avait composé *Esther* pour les demoiselles de Saint-Cyr, à la prière de Mme de Maintenon. Louis Racine nous a laissé dans ses *Mémoires* les détails les plus intéressants sur le succès qu'obtint la pièce, et sur la façon remarquable dont elle fut interprétée par les jeunes filles, que Racine lui-même avait exercées.

[2] Parure de tête improvisée par Mlle de Fontanges, pour réparer sa coiffure pendant une promenade. Elle consistait en un ruban noué au-dessus du front. Cette mode durait encore au XVIIIe siècle.

dame qui était bien digne d'avoir vu jouer *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner[1], je répondis : « Sire, je suis charmée; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit[2]. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. — Ah! pour cela, reprit-il, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et Mme la Princesse vinrent me dire un mot ; Mme de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le roi ; je répondis à tout, car j'étais en fortune[3]. (*Ibid.*, février 1689.)

Au comte de Bussy.

LA MORT DE TURENNE

La vie, la santé, les occupations de la marquise. Rapidité de la vie qui s'en va. La mort de Turenne. Mort heureuse pour le héros.

Je ne vous parle plus du départ de ma fille, quoique j'y pense toujours et que je ne puisse jamais bien m'accoutumer à vivre

---

1 Sans me troubler.

2 *Esprit* est pris ici dans le sens le plus large et le plus élevé : il signifie la puissance créatrice. A la même époque, la Bruyère disait de Corneille (*Caract.*, I) : « Ce qu'il y avait en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime. » Aujourd'hui, depuis Voltaire surtout, on n'entend par *esprit* que la finesse, l'enjouement, la grâce ou l'élégance de l'écrivain.

3 Quand on compare cette lettre à celles qui précèdent, on est frappé de la facilité étonnante avec laquelle Mme de Sévigné sait prendre tous les tons sans rien perdre de son originalité native. Avec une merveilleuse souplesse, dit M. Paul Albert, elle se plie et s'accommode à tout, mais sans cesser un seul instant d'être elle-même, c'est-à-dire une femme de sens et d'esprit, droite de cœur, d'imagination vive, tempérée par une raison sûre, d'un caractère à la fois enjoué et sérieux. De là le charme : un auteur de profession est ceci ou cela, il n'a d'ordinaire qu'une note ; Mme de Sévigné est la diversité même. Combien plus exactement on lui appliquerait les vers où Racine croyait peindre Mme de Maintenon !

> Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
> Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.

(Note de M. Ch. LEBAIGUE.)

sans elle ; mais ce chagrin ne doit être que pour moi. Vous me demandez où je suis, comment je me porte et à quoi je m'amuse [1]. Je suis à Paris, je me porte bien, et je m'amuse à des bagatelles. Mais ce style est un peu laconique, je veux l'étendre. Je serais en Bretagne, où j'ai mille affaires, sans les mouvements de cette province qui la rendent peu sûre.

J'ai bien eu des vapeurs[2], et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avais reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connaissez aussi. On la passe avec cinq ou six amis dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. La vie est trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrais qu'on eût cent ans d'assurés et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi, mon cousin ? Mais comment pourrions-nous faire ?

Au reste, vous êtes un très bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne ; mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni le coup de canon tiré au hasard qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité ; je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant

---

[1] Roger, comte de Bussy-Rabutin (1618-1693), gentilhomme célèbre par son esprit et sa malignité. Des couplets contre le roi et Mlle de la Vallière le firent exiler de la cour, où il ne reparut qu'après dix-sept ans. Ses *Lettres*, qu'il croyait supérieures à celles de sa cousine, Mme de Sévigné, ne sont que le récit de ses prouesses guerrières et galantes, comme ses *Mémoires*.

[2] Ce nom désignait autrefois toutes sortes d'affections nerveuses, hypocondrie, névropathie, etc., ainsi appelées parce que les anciens les attribuaient à des vapeurs qui s'élevaient, croyaient-ils, jusqu'au cerveau. (Voir Molière, le *Médecin malgré lui* et le *Malade imaginaire*) : « Vous ne voulez donc pas qu'on dise *vapeurs;* mais que ferons-nous si on nous ôte ce mot, car on le met à tout ? » — « Avez-vous des *vapeurs ?* vous savez que je ne les souffre point aux personnes raisonnables. » (Maintenon.) « C'était un de ces médecins à la mode que les femmes envoient chercher quand elles ont des *vapeurs*, ou quand elles n'ont rien du tout. » (Voltaire.)

[3] *Quoi*, au lieu de *lequel*, etc., s'emploie aujourd'hui quand il s'agit de quelque chose d'indéterminé. Au XVIIe siècle, il s'employait avec tous les noms de chose : tour logique et rapide qui devrait être conservé.

sa conscience en bon état[1]. Que lui faut-il? il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvait plus augmenter; il jouissait même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis, et voyait le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à force de vivre, l'étoile pâlit[2]. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les héros, dont toutes les actions sont si observées. M. de Turenne n'a point senti la mort, comptez-vous encore cela pour rien?

A Madame de Grignan.

L'APPROCHE DE LA VIEILLESSE

Il faut choisir entre ces deux extrémités répugnantes : la vieillesse ou la mort; c'est la loi.

Vous avez donc été frappée du mot de Mme de la Fayette, mêlé avec tant d'amitié[3]? Quoique je ne me laisse pas oublier cette vérité, j'avoue que j'en fus tout étonnée; car je ne me sens aucune décadence encore qui m'en fasse souvenir. Cependant je fais souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je la vois, m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin[4], de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements[5] qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui

---

[1] Avec quelle facilité, quelle aisance parfaite ce langage si élevé et si chrétien succède au ton le plus enjoué! Nulle part, pas même dans les *Lettres* de Voltaire, si remarquables pourtant, on ne trouve au même degré que dans la *correspondance* de la marquise la variété et le naturel.

[2] Réflexion profondément juste. Témoins Louis XIV, Napoléon, Corneille et bien d'autres.

[3] Voici le mot de Mme de Lafayette (*Lettre du 8 octobre 1689, à Mme de Sévigné*) : « Il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit. Vous êtes vieille; les Rochers sont pleins de bois; les catharres et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr. » Mme de Sévigné avait alors soixante-trois ans.

[4] *Ménager de*, expression assez souvent employée par Mme de Sévigné dans le sens de *faire en sorte de*.

[5] Seule phrase où ce mot se trouve employé; l'Académie ne l'a pas admis.

dit : « Il faut marcher malgré vous[1], ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, » qui,[2] est une autre nécessité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop, mais un retour à la volonté de Dieu et à cette loi universelle où[3] nous sommes condamnés remet la raison à sa place et fait prendre patience : prenez-la donc aussi, ma très chère enfant, et que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

(*Ibid.*, novembre 1689.)

BOSSUET

Le plus grand orateur du XVII^e^ siècle, en fut aussi le génie le plus fécond et le plus grand écrivain. Dans l'œuvre immense qu'il a laissé comme orateur, comme éducateur, comme historien, comme philosophe, comme polémiste, Bossuet demeure toujours au premier rang pour l'ampleur et la magnificence du style, pour le naturel, l'aisance et la facilité. Il n'est pas seulement véhément, majestueux, sublime; il a tous les tons, simple quand le sujet l'exige, familier quand il parle aux petits et aux humbles, plaisant et caustique au besoin dans la controverse. Bossuet ne parla et n'écrivit jamais que pour agir : pas une page qui n'ait son objet, pas une phrase qui n'aille à son but. Son œuvre oratoire comprend un nombre considérable de *Sermons*, les *Oraisons funèbres* et les *Panégyriques*. Il composa, pour l'éducation du Dauphin, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, le *Discours sur l'Histoire universelle;* contre les protestants, sa belle *Histoire des variations;* et pour les âmes pieuses, deux livres magnifiques et trop peu lus : les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères*. Enfin, si l'on n'a lu ses *Lettres*, on ne connaît pas tout entier ce grand homme.

---

[1] Ces mots rappellent le fameux passage d'un sermon incomplet de Bossuet : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux; on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche! marche!... etc. »

[2] *Qui est*, latinisme fréquemment employé au XVI^e^ et quelquefois au XVII^e^ siècle. Nous disons aujourd'hui *ce qui*.

[3] *Ou*. A laquelle.

Luttes contre l'établissement de l'Église.

Les sens, les passions, tous les intérêts combattaient pour l'idolâtrie contre le christianisme. Ennemis des dieux de l'empire, les chrétiens étaient regardés comme ennemis de la république.

L'idolâtrie nous paraît la faiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais, au contraire, son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avait à la vaincre ; et un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe [1] était gâté. Le monde avait vieilli dans l'idolâtrie, et, enchanté [2] par ses idoles, il était devenu sourd à la voix de la nature qui criait contre elles. Quelle puissance fallait-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement?

Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts combattaient pour l'idolâtrie. Elle était faite pour le plaisir : les divertissements, les spectacles, et enfin la licence même, y faisaient une partie du culte divin. Les fêtes n'étaient que des jeux, et il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle ne l'était des mystères de la religion. Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion véritable, chaste, sévère, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles? Saint Paul parlait à Félix, gouverneur de Judée, « de la justice, de la chasteté et du jugement à venir. Cet homme effrayé lui dit : Retirez-vous quant à présent, je vous manderai quand il faudra [3]. » Ces discours étaient incommodes pour un homme qui voulait jouir sans scrupule, et à quelque prix que ce fût, des biens de la terre.

Voulez-vous remuer l'intérêt, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines? Dans ce grand décri [4] de l'idolâtrie que commençaient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul [5], les ouvriers qui gagnaient leur vie en faisant

---

1 Le *principe* d'où venait l'idolâtrie, la raison humaine elle-même.

2 Ce mot est pris ici dans toute la force de son sens primitif et étymologique. Il signifie : victime d'une sorte de charme magique.

3 *Actes*, XXIV, 25.

4 C'est-à-dire cette dépréciation de l'idolâtrie.

5 *Actes*, XIX, 24 et suivants.

de petits temples d'argent de la Diane d'Éphèse [1] s'assemblèrent, et le plus accrédité d'entre eux leur représenta que leur gain allait cesser : « Et non seulement, dit-il, nous courons fortune [2] de tout perdre, mais le temple de la grande Diane va tomber dans le mépris ; et la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie et même dans tout l'univers s'anéantira peu à peu. »

Que l'intérêt est puissant, et qu'il est hardi quand il peut se couvrir du prétexte de la religion ! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils sortirent tous ensemble, criant comme des furieux : « La grande Diane des Ephésiens ! » et traînant les compagnons de saint Paul au théâtre, où toute la ville s'était assemblée. Alors les cris redoublèrent, et durant deux heures la place publique retentissait de ces mots : « La grande Diane des Éphésiens ! » Saint Paul et ses compagnons furent à peine [3] arrachés des mains du peuple par les magistrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands désordres dans ce tumulte. Joignez à cela l'intérêt des particuliers, l'intérêt des prêtres qui allaient tomber avec leurs dieux ; joignez à tout cela l'intérêt des villes que la fausse religion rendait illustres, comme la ville d'Éphèse, qui devait à son temple ses privilèges et l'abord des étrangers [4] dont elle était enrichie : quelle tempête devait s'élever contre l'Église naissante ? et faut-il s'étonner de voir les apôtres si souvent battus, lapidés et laissés pour morts au milieu de la populace ? Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine : l'intérêt de l'État va faire agir le sénat, le peuple romain et les empereurs.

Il y avait déjà longtemps que les ordonnances du sénat défendaient les religions étrangères. Les empereurs étaient entrés dans la même politique ; et dans cette belle délibération où il s'agissait de réformer les abus du gouvernement, un des principaux règlements que Mécénas proposa à Auguste fut d'empêcher les

---

1 Diane était la grande déesse d'Éphèse, et son temple élevé d'après les plans de l'architecte Chersiphron, et orné de sculptures par Scopas, était l'une des sept merveilles du monde. Il fut brûlé par un fou, Érostrate, le jour même où naissait Alexandre. Reconstruit plus magnifique encore par Chéromocrate, il eut une statue de la déesse en or, un autel de la main de Praxitèle, des peintures d'Apelles et de Parrhasius, et un trésor immense. Il fut pillé par les Goths en 263 et rasé par ordre de Constantin.

2 Nous risquons.

3 A grand'peine.

4 *L'abord des étrangers*, l'affluence des étrangers.

nouveautés dans la religion, qui ne manquaient pas de causer de dangereux mouvements dans les Etats. La maxime était véritable : car qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits, et les porte à des excès plus étranges? Mais Dieu voulait faire voir que l'établissement de la religion véritable n'excitait pas de tels troubles ; et c'est une des merveilles qui montre qu'il agissait dans cet ouvrage. Car qui ne s'étonnerait de voir que durant trois cents ans entiers que l'Église a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvait inventer de plus cruel, parmi tant de séditions et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul chrétien ni bon ni mauvais? Les chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul ; il n'y en eut jamais aucun[1], tant la doctrine chrétienne inspirait de vénération pour la puissance publique et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu[2]. »

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumière si claire, que jamais les chrétiens ne cessèrent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité. Ce caractère de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies qu'elles inspirent encore aujourd'hui à tous ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et fait voir qu'ils n'attendaient que de Dieu l'établissement du christianisme. Des hommes si déterminés à la mort, qui remplissaient tout l'empire et toutes les armées[3], ne se sont pas échappés[4] une seule fois durant tant de siècles de souffrance ; ils se défendaient à eux-mêmes non seulement les actions séditieuses, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu était dans cette œuvre, et nulle autre main que la sienne n'eût pu retenir des esprits poussés à bout par tant d'injustices.

A la vérité, il leur était dur d'être traités d'ennemis publics et d'ennemis des empereurs, eux qui ne respiraient que l'obéis-

1 Tertullien, *Apologétique*, XXXV et suiv.

2 Saint Matthieu, XXII, 21.

3 Tertullien, *Apologétique*, XXXVII.

4 C'est-à-dire ne se sont pas laissés entraîner à violer la loi. C'est dans le même sens que, dans *Polyeucte* (acte II, sc. I), Fabian dit à Sévère :

Vous vous échapperez sans doute en sa présence.

Il s'agit de Pauline, devant laquelle Fabian craint que Sévère, la trouvant mariée, ne se laisse aller à ses emportements.

sance et dont les vœux les plus ardents avaient pour objet le salut des princes et le bonheur de l'État. Mais la politique romaine se croyait attaquée dans ses fondements quand on méprisait ses dieux. Rome se vantait d'être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus présent dans le Capitole que dans le ciel. Elle croyait devoir ses victoires à sa religion. C'est par là qu'elle avait dompté et les nations et leurs dieux ; car[1] on raisonnait ainsi en ce temps, de sorte que les dieux romains devaient être les maîtres des autres dieux, comme les Romains étaient les maîtres des autres hommes. Rome, en subjuguant la Judée, avait compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avait vaincus : le vouloir faire régner, c'était renverser les fondements de l'empire, c'était haïr les victoires et la puissance du peuple romain.

Ainsi les chrétiens, ennemis des dieux, étaient regardés en même temps comme ennemis de la république. Les empereurs prenaient plus de soin de les exterminer que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les Daces : le christianisme abattu paraissait dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantaient à tort d'avoir détruit une religion qui s'accroissait sous le fer et dans le feu.

(*Discours sur l'histoire universelle*, IIe partie, chap. XXVI.)

Éloquence et mission de saint Paul[2]

Caractère de l'éloquence de saint Paul. Ses conquêtes merveilleuses. La vertu divine qui l'anime. Il faut demander aux prédicateurs chrétiens non ce qui plaît, mais ce qui instruit.

N'attendez pas de l'Apôtre ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les

1 Explication des deux derniers mots de la proposition précédente.

2 Parmi les traits par lesquels est caractérisée ici l'éloquence du grand apôtre, il y en a plus d'un que l'on pourrait appliquer justement à celle de Bossuet. « Jamais éloquence ne fut en effet, comme l'a écrit M. de Barante, plus dégagée de tout artifice, de tout calcul. C'est une grande âme qui se montre toute à nu, et qui entraîne tout avec elle. Les mots, l'art de les disposer, l'harmonie des sons, la noblesse ou la vulgarité des expressions, rien n'importe à Bossuet ; sa pensée est si forte, que tout lui est bon pour l'exprimer. Il a dans sa simplicité

esprits par de vaines curiosités. Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution [1] rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare [2]. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu [3] plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant

---

une sorte de rudesse qui semble braver le lecteur et rejeter dédaigneusement tout ce qui plaît ou qui séduit. » — Bossuet, le plus éloquent des hommes, a dit aussi Villemain, parle sur un ton à la fois sublime et populaire qui n'appartient qu'à lui.

1 On dit aujourd'hui, dans ce sens, *élocution*.

2 *Actes des Apôtres*, ch. XVII.

3 Dans le sens de *force*, conformément à l'étymologie du mot latin *virtus* (*vir*).

qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend [1].

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre assujettit toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables Épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus, aimons l'Évangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Écritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers pour nous attirer par quelque moyen à l'Évangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons dignes de nous que les enseignements qui édifient et accoutumons-nous à aimer tellement Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Église cette première simplicité, qui fait dire au divin Apôtre : *Quum infirmor, tunc potens sum :* « Je suis puissant parce que je suis faible; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples : c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine.

(*Panégyrique de saint Paul,* fin du 1er point.)

---

1 On remarquera la parfaite symétrie de tous les termes de cette admirable comparaison.

L'honneur du monde.

L'honneur du monde, c'est la statue de Nabuchodonosor. Bossuet veut l'abattre devant la croix du Sauveur.

Aujourd'hui que notre monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle ; et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons tout d'un coup changée en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle était d'une hauteur prodigieuse[1], parce que rien ne paraît plus élevé ; elle est toute d'or[2], parce que rien ne semble ni plus riche ni plus précieux. Toutes les langues et tous les peuples l'adorent[3] ; tout le monde lui sacrifie : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée ? ne sont-ce pas là les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire ? C'est donc, Messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent. Je veux faire tomber sur cette idole la foudre de la vérité évangélique ; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur ; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes ; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars

---

1 Daniel, III : d'une hauteur de cent coudées
2 *Id.*
3 *Id.*

et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître; comme ils ont tous été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce Roi que je t'accuse [1].

(*Sermon sur l'honneur du monde.*)

Les mots et les choses.

L'honneur du monde réhabilite toutes les fautes : la concussion, le duel, l'impudicité, etc. Le pécheur est-il troublé? Les louanges des autres lui rendent le calme et l'estime de lui-même.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide; tout le monde le méprise, mais il tient bonne table à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité : c'est un fort honnête homme; il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, vous vous vengez par un assassinat; c'est une action indigne et honteuse, mais ç'a été par un beau combat [2]; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Église vous excommunie, il y a quelque montre de courage; le monde vous applaudit et vous couronne malgré les lois et l'Église. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait soin de se contrefaire? L'impudicité même, c'est-à-dire l'infamie et la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne perd-elle pas son nom pour s'appeler politesse [3] et galanterie? Eh quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes? Ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux

[1] Exorde du sermon sur l'*Honneur du monde*, prêché à Paris dans l'église des Minimes de la place Royale, le 21 mars 1660, devant le prince de Condé, peu de temps après sa rentrée en France, qui fut une suite de la paix des Pyrénées.

[2] Duel.

[3] Gentillesse. (Note de Bossuet.)

choses et mériter de l'honneur à ce qui est, en effet, si digne d'opprobre ? Non, il n'en faut pas davantage : je m'en étonnais au commencement, mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connaît si peu en vertu que la moindre apparence éblouit sa vue, de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et jouit de la réputation publique. Que s'il est troublé en sa conscience et se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur pour donner du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même ; car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans ; ces flatteurs qui sont au dehors s'accordent avec celui qui parle au dedans, et qui a le secret de se faire entendre à toute heure : ils étudient ses sentiments, et le prennent si dextrement par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte ; et, pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de ce qu'il est en lui-même, il se va chercher dans les discours des autres, et s'imagine être tel que la flatterie le représente [1]. » (*Ibid.*)

---

[1] Bossuet dit ailleurs, dans le sermon sur la *Haine de la vérité* :

« Pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses ; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir, et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres ; car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle ; ils agissent de concert et d'intelligence ; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous con-

Le pécheur.

Le pécheur est comme le hérisson. De loin on le voit tel qu'il est. Veut-on le convaincre, il explique tout, et, si on le croit, il avait des raisons plausibles ou du moins de valables excuses à tout ce qu'il a fait.

Les pécheurs toujours superbes ne peuvent endurer qu'on les reprenne, et c'est pourquoi le grand saint Grégoire les compare à des hérissons. Étant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps ; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule ; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez dans vos mains. Il en est ainsi de l'homme pécheur. Vous avez découvert toutes ses menées et démêlé toute son intrigue ; enfin vous avez reconnu tout l'ordre du crime ; vous voyez ses pieds, son corps et sa tête ; aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, par mille adresses il vous retire ses pieds ; il couvre soigneusement tous les vestiges de son crime ; il vous cache sa tête : il recèle profondément ses desseins ; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue, dans un tissu artificieux d'une histoire embarrassée et faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni fin ni commencement ; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue parmi ces vaines défaites. Ainsi étant retranché et enveloppé en lui-même, il ne vous présente plus que des piquants ; à son tour il s'arme contre vous, et vous ne pouvez le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire votre honneur blessé par quelque outrage ; le moindre que vous recevrez sera le reproche de vos vains soupçons [1].

(*Sermon sur la haine de la vérité.*)

---

naître nous-mêmes tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître, excepté nous-mêmes : que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls nous ne les sachions pas ! »

[1] Il faut remarquer que c'est à des courtisans que Bossuet parle avec cette vigueur apostolique.

Inquiétude de l'homme.

L'homme s'agite à travers mille affaires qui absorbent tous ses instants. Il ne fait rien pour l'éternité.

Que dirai-je maintenant de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir et impatiente du repos[1] ? D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur bien, en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? La nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Mais les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même; ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés et se plaignent de cette contrainte; mais, chrétiens, ne les croyez pas: ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos; maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît, et ce mouvement perpétuel, qui les engage en mille contraintes, ne laisse pas de les satisfaire par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches : bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement. Ainsi, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder au vent qui les pousse, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains.

[1] Bossuet dit ailleurs : « Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses! et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices! que de tromperies! que d'iniquités enlacées! »

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité[1]?

(*Sermon sur l'impénitence finale.*)

La fortune.

La fortune se joue ouvertement des hommes. C'est pour cela même qu'on s'attache à elle. Dieu se plaît à renverser cet édifice si péniblement bâti. Tant de sueurs, et pour quels résultats!

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel, sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle pour trouver des appuis contre elle-même; car écoutez parler ce poli-

[1] Il y aurait intérêt à rapprocher cette page de la théorie des *divertissements* dans Pascal. — Si l'évêque et le moraliste se sont parfois rencontrés dans leurs appréciations, c'est qu'ils ont tous deux sondé profondément les plaies de notre nature morale.

tique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses, qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques. Aveugle et malavisé ! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étaient pas encore de son ressort, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant !

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons ; les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches, les familles de ses domestiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre [1]. Un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune ; ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la cour, ne l'égalaient pas [2]. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines. »

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence : « Parce qu'il s'est élevé superbement et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup et le porterai par terre ; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine.

---

[1] Ezech., XXXI, 3. — [2] *Id.*

Cependant il tombera d'une grande chute ; on le verra tout de son long couché sur la montagne, fardeau inutile de la terre, » ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille, ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche ; et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées ; » je veux dire, ces terres et ces seigneuries, qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et en regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde ? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre ? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre ? Je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement ?

— Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. — Folle précaution ! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent ? O homme, ne te trompe pas ; l'avenir a des événements trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre ; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre frappe par en haut. — Mais je jouirai de mon travail. — Eh quoi ! pour dix ans de vie ! — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. — Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir Jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te

dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non, pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue; l'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire, tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes! (*Sermon sur l'ambition.*)

Misère et grandeur de l'homme [1].

Impuissance des philosophes à expliquer la misère et la grandeur de l'homme. La foi seule le peut par les dogmes de la chute et de la réparation.

Les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, Messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il y a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. Maintenant, parler de caprices dans les ouvrages de Dieu, c'est blasphémer contre sa sagesse; mais d'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assor-

[1] Comparer Pascal cité plus haut, page 313 et suiv.

ties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez les marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; je suis prêt à m'écrier avec le prophète : Est-ce là cette Jérusalem? est-ce là cette ville? est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : « Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains? »

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance, et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan; ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras; la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre Évangile. Il vient voir Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le reformer suivant son premier modèle [1].

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle! Mais voici, en la personne de Jésus-Christ, la résurrection et la vie : qui croit en lui ne meurt

[1] Remarquez combien ces apostrophes sont vives, pressantes, inévitables. Bossuet est plein de son sujet : celui de tous qu'il semble avoir traité avec plus de complaisance et regardé comme le plus fécond en résolutions pratiques.

pas; qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce, qui attire après elle la vie de la gloire; mais le corps est cependant sujet à la mort. O âme, console-toi, si ce divin architecte qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité[1]. (*Sermon sur la mort.*)

Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre[2].

Les rois sont dans la main de Dieu, qui les élève ou les rabaisse à son gré. La vie de la reine d'Angleterre est un exemple de la vanité des choses humaines.

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse[3], il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram*[4].

---

1 « Quand Bossuet prêche devant la cour, sa morale, exempte de complaisance et d'exagération, s'inspire des maximes les plus sévères de l'Évangile, mais non sans tenir compte d'une existence qui n'est pas celle du cloître. En cherchant à rompre les liens où les mondains s'enveloppent, elle ne confond avec les vanités du monde ni les intérêts sérieux qui ont leur part de ses soucis, ni les obligations véritables qui sont la tâche de chaque jour. » (M. Gandar.)

2 Henriette de France, fille d'Henri IV, mariée à Charles Ier, roi d'Angleterre. Elle mourut en 1669.

3 Amplification par redoublement d'idées.

4 Et maintenant, ô rois, apprenez, instruisez-vous, juges de la terre. (Psaumes II, X.)

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulé sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois [1]. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertume, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ces paroles pour leur dire : « Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde. »

(*Oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre.*)

[1] Énumération progressive des principales idées qui seront l'objet du discours. Jamais n'ont été mieux atteints les deux buts de l'exorde : donner aux auditeurs une grande idée du sujet et de l'orateur.

Portrait de Cromwell [1].

Le génie de Cromwell, instrument dans les mains de Dieu. Ses actions étonnantes, sa mission déterminée.

Un homme s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique [2], capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant, et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom [3]. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde [4], qu'il était regardé de

1 Olivier Cromwell (1599-1658), trop célèbre dictateur de l'Angleterre; signa l'arrêt de mort de Charles Ier (1649), et, sous le titre de *Protecteur*, gouverna le pays, avec privilège de nommer lui-même son successeur.

2 L'hypocrisie de Cromwell semble bien être le trait caractéristique que Bossuet veut mettre en lumière. — Aujourd'hui l'histoire a peut-être mieux compris la complexité du caractère de Cromwell et la part de responsabilité qui revient à Charles Ier; mais Bossuet le juge avec une entière bonne foi et une étonnante profondeur, eu égard au peu d'années qui le séparaient de ce politique.

3 Vérité d'une application toujours actuelle.

4 Ce ne fut pas la moindre habileté de Cromwell d'avoir développé chez les *saints* le fanatisme religieux. (V. sur ce sujet Guizot et Macaulay.)

toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît, et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets; « et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux; » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

(*Ibid.*)

Mort d'Henriette d'Angleterre [1].

Dieu frappe les grands pour nous instruire. Tableau de la mort de Madame. Le néant des grandeurs. L'œuvre de la mort.

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas; pendant que nous tremblons sous leurs mains, Dieu les

[1] Henriette d'Angleterre (1644-1670), dernière fille de Charles I^er^ et d'Henriette de France, avait été mariée au duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Elle mourut presque subitement à Saint-Cloud, après avoir bu un verre de chicorée. On accusa, mais sans preuves, le chevalier de Lorraine de l'avoir fait empoisonner, pour se venger d'un exil auquel il avait été condamné sur la plainte de la princesse.

frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant ; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourt à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse [1] : partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise [2] : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam,* « je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc ! elle devait périr si tôt ! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup ; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs ; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces ! vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écri-

1 A la douleur publique, dont il est l'interprète ému, Bossuet mêle un deuil personnel.

2 Ce détail touchant prépare le tableau.

ture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales !...

La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie [1] ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places ! Mais ici notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes [2] ! (*Ibid.*)

Péroraison de l'oraison funèbre de Condé.

Bossuet appelle au tombeau de Condé les peuples, les princes, les héros, pour le pleurer et l'imiter; il appelle ses amis, il s'avance lui-même profondément ému ; il ne fera plus de discours funèbres, il va se préparer et se retrancher dans ses devoirs d'évêque.

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre; et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plutôt que tous les autres,

[1] La grâce, l'esprit, le don de plaire, avaient fait de la princesse l'idole de la cour. Après avoir triomphé, à l'entrevue de Douvres, des hésitations de Charles II, « elle se voyait à vingt-six ans, dit Mme de la Fayette, le lien des deux plus grands rois du siècle. Le plaisir et la considération que donnent les affaires se joignant en elle aux agréments que donnent la jeunesse et la beauté, elle était dans la situation la plus agréable où elle se fût jamais vue. »

[2] A-t-on jamais parlé avec plus de mélancolie et de vérité de ce que devient le corps de l'homme après la mort ? Et Bossuet applique le mot de Tertullien, qu'il fait sien en le renouvelant, à une princesse dont l'éclat avait fait l'ornement de la cour de Louis XIV.

princes et princesses ; nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire [1].

Jetez les yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures [2] qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le Roi du ciel. » Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous,

---

[1] C'est parce que M. le Prince est un homme incomparable, que la leçon que nous donne sa mort est plus pressante. De tout ce qu'il fut, rien ne subsiste, sauf ce qu'il fit pour Dieu. Aussi Bossuet veut-il que tous, depuis le peuple jusqu'à la famille royale, recueillent la grande leçon.

[2] Peintes par Lebrun et Mignard.

dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage[1]. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

Pour moi[2], s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint[3].

(*Oraison funèbre de Louis de Bourbon.*)

---

[1] Cette péroraison résume tous les caractères, toutes les grandes idées du discours.

[2] Bossuet, si discret à parler de lui-même, sort de sa réserve habituelle. L'amitié qui l'unissait au grand Condé ne lui permet pas de rester étranger au deuil général et à la leçon que donnait à tous cette mort. C'est le plus beau langage que l'amitié ait jamais parlé.

[3] Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici le jugement de Chateaubriand sur cette page admirable. « Lorsque, après avoir mis Condé au cercueil,

La princesse Palatine [1] à la cour et pendant la Fronde.

Tableau de la cour où la princesse triomphe. Tableau de la Fronde. Le rôle que joue la princesse Palatine.

Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur : quoi ? la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant; et, sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps? Quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère [2], le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand ; ce prince, qu'on regardait comme le héros de son siècle [3], rendu inutile à sa patrie, dont il avait été le soutien; et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle;

---

il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros ; lorsqu'enfin s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité, à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de mes yeux, et le livre est tombé de mes mains. » (*Génie du christianisme*, III[e] partie, l. IV, ch. IV.)

[1] Anne de Gonzague (1616-1684), condamnée par sa famille à vivre dans un cloître, rentra dans le monde à la mort de son père, et y brilla par son esprit et sa beauté. Mariée à Édouard, fils du comte Palatin Frédéric V, d'où lui vint le nom de *princesse Palatine*, elle fut l'ornement de la cour d'Anne d'Autriche pendant la Fronde. Après avoir été mêlée à toutes les intrigues, à tous les plaisirs, elle passa ses dernières années dans la pénitence et les bonnes œuvres.

[2] La *Fronde* (1648-1652). — La guerre avec l'Espagne, terminée en 1659.

[3] Le prince de Condé, qui commanda pendant la *Fronde* les armées espagnoles (1651-1652).

un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine était engagée [1]. Que dirai-je? Était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? Ou bien était-ce [2] les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait céder la place à l'autorité légitime? Ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le signe miraculeux de Louis? Non, non : c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers et qu'il en retire; qu'il secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures [3]. Ce fut là que la princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'État et à la grande reine Anne d'Autriche [4], on sait qu'avec le secret de cette princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle était pénétrante, tant elle s'attirait de confiance, tant il lui était naturel de gagner les cœurs! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager, et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et, en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens? Que lui servit-il d'avoir mérité la confiance intime de la cour? d'en soutenir le ministre, deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins! Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps, les amusements des promesses; l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché et moins trompeur à lui-

[1] Le cardinal Mazarin (1602-1661). — [2] Nous mettrions aujourd'hui le pluriel : *Étaient-ce les...* — [3] *Psalm.* LIX, 4. — [4] Régente sous la minorité de son fils Louis XIV.

même qu'aux autres. O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère ; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes !

(*Oraison funèbre de la princesse Palatine.*)

Luther et Calvin.

Luther, admiré de Calvin lui-même. Son génie. Parallèle entre Luther et Calvin.

Martin Luther[1], augustin de profession, docteur et professeur en théologie dans l'université de Witemberg, donna le branle à ces mouvements[2]. Ce n'a pas été seulement les luthériens ses sectateurs qui lui ont donné à l'envi de grandes louanges. Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paraître contre le pape. C'est la trompette, ou plutôt c'est le tonnerre ; c'est le foudre[3] qui a tiré le monde de la léthargie : ce n'était pas Luther qui parlait, c'était Dieu qui foudroyait par sa bouche.

Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans les discours, une éloquence vive et impérieuse, qui entraînait les peuples et les ravissait ; une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples ; de sorte qu'ils n'osaient le contredire dans les grandes choses ni dans les petites...

Donnons-lui (à Calvin) donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle : mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther : car encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin[4], inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'é-

---

[1] Martin Luther (1483-1546). La prédication des indulgences, confiée aux Dominicains et non aux Augustins, fut pour Luther un prétexte de se séparer avec éclat de l'Église romaine.

[2] A ce mouvement de révolte contre l'autorité du pape, origine du protestantisme.

[3] *Foudre* (latin, *fulgur*, neut.), a été employé au masculin jusqu'au XVII[e] siècle Cf. Corneille, *Horace*, IV, 5 :

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre.

[4] De son vrai nom Cauvin, qu'il traduisait en latin *Calvinus* (1509-1564), le promoteur et le chef de la secte protestante française, à laquelle il a donné son nom.

tude. Luther triomphait de vive voix : mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin ; et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays : l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire ; l'un et l'autre par leurs talents se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs ; l'un et l'autre, enflés de leurs succès, ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Pères ; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredît, et leur éloquence n'a été en rien plus profonde qu'en injures. Ceux qui ont rougi de celles que l'arrogance de Luther lui a fait écrire ne seront pas moins étonnés des excès de Calvin. Ses adversaires ne sont jamais que des fripons, des fous, des méchants, des furieux, des enragés, et le beau style de Calvin est souillé de toutes ces ordures à chaque page : catholiques et luthériens, rien n'est épargné.

(*Hist. des Var. des Églises protestantes*, liv. I et VII.)

Conseils adressés à Louis XIV.

Les devoirs du roi, image et lieutenant de Dieu ici-bas. C'est à lui surtout de vouloir le bonheur de ses peuples. L'exemple de Henri IV.

Vous êtes né, sire, avec un amour extrême pour la justice, avec une bonté et une douceur qui ne peuvent être assez estimées, et c'est dans ces choses que Dieu a renfermé la plus grande partie de vos devoirs, selon que nous l'apprenons par cette parole de son Écriture : « La miséricorde et la justice gardent le roi ; et son trône est affermi par la bonté et la clémence. » Vous devez donc considérer, sire, que le trône que vous remplissez est à Dieu, puisque vous y tenez sa place, et que vous y devez régner selon ses lois. Les lois qu'il vous a données sont que, parmi vos sujets, votre puissance ne soit redoutable qu'aux méchants, et que vos autres sujets puissent vivre en paix et en repos, en vous rendant obéissance. Vos peuples s'attendent, sire, à vous voir pratiquer plus que jamais ces lois que l'Écriture vous donne. La haute profession que Votre Majesté a faite de vouloir changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu les a remplis de consolation : elle leur persuade que Votre Majesté, se donnant à Dieu, se rendra plus que jamais attentive à l'obli-

gation très étroite qu'il vous impose de veiller à leur misère ; et c'est de là qu'ils espèrent le soulagement dont ils ont un besoin extrême [1].

Votre Majesté, sire, doit être persuadée que, quelque bonne intention que puissent avoir ceux qui la servent pour le soulagement de ses peuples, elle n'égalera jamais la vôtre. Les bons rois sont les vrais pères des peuples ; ils les aiment naturellement. Leur gloire et leur intérêt le plus essentiel est de les conserver et de leur bien faire ; et les autres n'iront jamais en cela si avant qu'eux. C'est donc Votre Majesté qui, par la force invincible avec laquelle elle voudra ce soulagement, fera naître un désir semblable en ceux qu'elle emploie : en ne se lassant point de chercher et de pénétrer, elle verra sortir [2] ce qui sera utile effectivement. La connaissance qu'elle a des affaires de son État, et son jugement exquis, lui fera démêler ce qui est solide et réel d'avec ce qui ne sera qu'apparent. Ainsi les maux de l'État seront en chemin de guérir, et les ennemis, qui n'espèrent qu'aux désordres que causera l'impuissance de vos peuples, se verront déchus de cette espérance. Si cela arrive, sire, y aura-t-il jamais un prince plus heureux que vous, ni un règne plus glorieux que le vôtre?

Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peuples sont plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter, quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'État, avait trouvé le moyen de rendre les peuples heureux et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion ; et, dans le temps de sa mort, on vit par tout le royaume et dans toutes les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et si exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un bon père à ses enfants [3]. Il n'y a

[1] « On voit par là le rôle national que remplissaient auprès du plus absolu des rois les glorieux représentants de l'épiscopat français. Les éloges mêmes qu'ils adressaient à la puissance étaient tempérés et ennoblis par les leçons qui s'y mêlaient. » (FEUGÈRE.) — [2] C'est-à-dire *surgir, ressortir*. — [3] Paroles touchantes à la louange de Henri IV, et qu'on est heureux de trouver dans la bouche de Bossuet. L'éloge du bon roi fut peu encouragé et assez rare sous le règne de Louis XIV. Au contraire, durant sa vie et au moment de sa mort, plus de cinq cents panégyristes l'avaient célébré.

personne de nous qui ne se souvienne d'avoir ouï souvent raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de tout ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple et de l'amour extrême de son peuple envers lui.

Sire, vous êtes né pour attirer de loin et de près l'amour et le respect de tous vos peuples. Vous devez vous proposer ce digne objet de n'être redouté que des ennemis de l'État et de ceux qui font mal. Que tout le reste vous aime, mette en vous sa consolation et son espérance, et reçoive de vous le soulagement de ses maux. C'est là, de toutes vos obligations, celle qui est sans doute la plus essentielle ; et Votre Majesté me pardonnera si j'appuie sur ce sujet-là, qui est le plus important de tous.

(*Lettre à Louis XIV*, juillet 1675.)

BOURDALOUE

(1632-1704.)

Louis Bourdaloue, de la Compagnie de Jésus, est, après Bossuet, le plus grand des orateurs de la chaire au XVII^e^ siècle. Ses contemporains avaient pour son génie une admiration incroyable, dont M^me^ de Sévigné s'est faite l'écho dans plusieurs lettres. Une langue forte, une logique vigoureuse, des peintures morales si fines et si profondes, que chacun y reconnaissait son voisin s'il ne s'y reconnaissait pas lui-même, expliquent et justifient cet enthousiasme. La vie de Bourdaloue, sa piété vive, son austérité, donnaient plus de poids encore à ses prédications. Un critique protestant a résumé en quatre mots sa vie : « Il prêcha, il confessa, il consola, et puis mourut. » (V. *Précis d'hist. litt.*)

La médisance.

La médisance est un vice lâche et, par conséquent, un vice odieux.

Si la médisance était réduite à ne se produire qu'en public et devant des témoins, à peine y aurait-il des médisants dans le monde : pourquoi ? parce qu'il y aurait fort peu de gens qui pussent ou qui voulussent essuyer la tache que la médisance im-

prime à celui qui la fait. Mais aujourd'hui l'on est quitte pour un peu de prudence et pour une discrétion apparente ; avec cela on médit librement et impunément : d'où il arrive que les plus lâches y deviennent les plus hardis. Peut-on mieux les dépeindre que le Saint-Esprit dans la Sagesse [1], quand il les compare à des serpents qui piquent sans faire de bruit? Ils demandent le secret à tout le monde, et ils ne voient pas, dit saint Jean Chrysostome, que cela même les rend méprisables. Car demander à celui que j'ai fait le confident de ma médisance qu'il garde le secret, c'est proprement [2] lui confesser mon injustice. C'est lui dire : Soyez plus sage et plus charitable que moi ; je suis un médisant, ne le soyez pas ; en vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple...

Ce n'est pas tout. D'où vient qu'aujourd'hui la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et dans les conversations du monde? Pourquoi emploie-t-elle tant d'artifices et cherche-t-elle tant de tours? Ces manières de s'insinuer, cet air enjoué qu'elle prend, ces bons mots qu'elle étudie, ces termes dont elle s'enveloppe, ces équivoques dont elle s'applaudit, ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines d'une compassion cruelle, ces œillades qui parlent sans parler, et qui disent bien plus que les paroles mêmes : pourquoi tout cela?... Parce qu'autrement la médisance n'aurait pas le front de se montrer ni de paraître... Et de tout ceci je conclus qu'entre les vices, la médisance est évidemment un des plus lâches.

J'ai dit encore que c'était un des plus odieux... Car qu'y a-t-il de plus odieux qu'un homme à la censure de qui chacun se trouve exposé ; dont il n'y a personne, de quelque condition qu'il soit, qui se puisse dire exempt ; et de qui les puissances mêmes ne peuvent éviter les traits? Quoi de plus odieux qu'un tribunal érigé d'une autorité particulière, où l'on décide souverainement du mérite des hommes ; où l'un est déclaré tel que l'on veut qu'il soit ; où l'autre quelquefois est noté [3] pour jamais et

[1] L'orateur ne désigne pas ici le livre de la Bible qu'on appelle *la Sagesse*, mais l'ensemble des livres appelés *sapientiaux* (Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Sagesse, Ecclésiastique, Cantique des cantiques). La citation qu'il emprunte est de l'*Ecclésiaste* (x, 11).

[2] A proprement parler.

[3] Marqué d'une mauvaise note, dans le sens du latin *notare*.

flétri d'une manière à ne s'en pouvoir laver ; où tous reçoivent leur arrêt, qui leur est prononcé sans distinction et sans compassion ?

C'est pour cela que l'Écriture, dans le portrait du médisant, nous le représente comme un homme terrible et redoutable. En effet, il est redoutable dans une ville, redoutable dans une communauté[1], redoutable dans les maisons particulières, redoutable chez les grands, redoutable parmi les petits : dans une ville, parce qu'il y suscite des factions et des partis ; dans une communauté, parce qu'il en trouble la paix et l'union ; dans une maison particulière, parce qu'il y entretient des inimitiés et des froideurs ; chez les grands, parce qu'il abuse de la créance[2] qu'ils ont en lui, pour détruire auprès d'eux qui il lui plaît ; parmi les petits, parce qu'il les anime les uns contre les autres. Combien de familles divisées par une seule médisance ! combien d'amitiés rompues par une raillerie ! combien de cœurs aigris et envenimés par des rapports indiscrets !

(*Sermon sur la médisance*, 1re partie.)

La fausse conscience[3].

On a sans peine la conscience droite tant qu'on est désintéressé. Intéressé, on donne à sa conscience le pli qu'exige l'intérêt.

Dès qu'il ne s'agit point de l'intérêt, il ne nous coûte rien d'avoir une conscience droite, ni même d'être réguliers et même sévères en ce qui regarde les obligations de la conscience. Notre intérêt cessant ou mis à part, ces obligations de conscience n'ont rien d'onéreux que nous n'approuvions, et même que nous ne goûtions. Nous en jugeons sainement, nous en parlons éloquemment, nous en faisons aux autres des leçons, nous en poussons

1 Dans un couvent, dans une *communauté* religieuse.

2 *Créance* et *croyance*, le même mot différemment prononcé. Il y a pourtant une légère nuance. Au sens de croire une chose quelconque ou une religion, *croyance* est plus en usage : pour marquer la confiance qu'on a, on emploie mieux *créance*. On connaît les termes juridiques et commerciaux : *créancier*, *donner créance*, *lettre de créance*, etc.

3 On remarquera dans cette page l'ironie familière et fine. Elle se rencontre chez Bourdaloue plus souvent qu'on ne le pense communément. Mais M. A. Feugère dit justement : « L'esprit chez Bourdaloue ne remplace jamais la raison, et c'est à force de bon sens qu'il trouve la finesse. »

l'exactitude jusqu'à la plus rigide perfection, et nous témoignons sur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'est pas conforme à la pureté de nos principes. Mais est-il question de notre intérêt; se présente-t-il une occasion où, par malheur, l'intérêt et cette pureté de principes ne se trouvent pas d'accord ensemble : vous savez, chrétiens, combien nous sommes ingénieux à nous tromper. Dès là nos lumières s'affaiblissent, dès là notre sévérité se dément, dès là nous ne voyons plus les choses avec cet œil simple, cet œil épuré de la corruption du siècle. Parce qu'il y va de notre intérêt, ces opinions, qui jusqu'alors nous avaient paru relâchées, ne nous semblent plus si larges[1]; et, les examinant de plus près, nous y découvrons du bon sens. Ces probabilités dont le seul nom nous choquait et nous scandalisait ne nous paraissent plus si odieuses. Ce que nous condamnions auparavant comme injuste et insoutenable, à la vue de notre intérêt, change de face et nous paraît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans les autres commence à être légitime et excusable pour nous. Peut-être ne laissons-nous pas de disputer avec nous-mêmes; mais enfin nous nous rendons : et cet intérêt dont nous ne voulons pas nous dépouiller, par une vertu bien surprenante, fait prendre à nos consciences tel biais et tel pli qu'il nous plaît de leur donner. (*Premier Avent*, 3e dimanche.)

La cérémonie des Cendres.

La cérémonie des cendres nous rappelle notre néant. Un cadavre, un peu de cendre, voilà le terme de tous les agréments du corps.

Les cendres qu'on nous met sur la tête nous apprennent ce que nous voudrions peut-être ne pas savoir, et ce que nous tâchons tous les jours d'oublier : elles nous apprennent que toutes ces grandeurs dont le monde se glorifie, et dont l'orgueil des hommes se repaît; que cette naissance dont on se pique, que ce crédit dont on se vante, que ces biens dont on s'applaudit, que ces dignités et ces charges dont on se prévaut, que cette beauté,

[1] Dans le sens de *trop libres*. C'est dans ce sens que Pascal, dans ses *Provinciales*, parle des *opinions larges*. Bourdaloue a souvent emprunté à Pascal ses propres expressions, comme pour réfuter les reproches de relâchement dont on accablait les jésuites. Bourdaloue, a-t-on dit spirituellement, est la meilleure réponse que les jésuites aient faite aux *Provinciales*.

cette valeur, cette réputation dont on est idolâtre; que tout cela, malgré nos préventions et nos erreurs, n'est que vanité et que mensonge. Car, que je m'approche du tombeau d'un grand de la terre, et que j'en examine l'épitaphe : je n'y vois qu'éloges, que titres spécieux; que qualités avantageuses, qu'emplois honorables; tout ce qu'il a jamais été et tout ce qu'il a jamais fait y est étalé en termes pompeux et magnifiques. Voilà ce qui paraît au dehors. Mais qu'on me fasse l'ouverture de ce tombeau, et qu'il me soit permis de voir ce qu'il renferme : je n'y vois qu'un cadavre hideux, qu'un tas d'ossements desséchés, qu'un peu de cendres, qui semblent encore se ranimer pour me dire à moi-même : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* [1].

Fut-il donc jamais un aveuglement plus déplorable que d'idolâtrer un corps qui n'est que poussière et que corruption; un corps destiné à servir de pâture aux vers, et qui bientôt sera, dans le tombeau, l'horreur de toute la nature. Or voilà le terme de tous les plaisirs des sens : c'est là que se réduisent toutes ces grâces extérieures de beauté, de santé, de teint, qui nous font négliger les précieuses grâces du salut; c'est là qu'elles vont aboutir : à un corps qui commence déjà à se détruire, et qui, après un certain nombre de jours, ne sera plus qu'un affreux cadavre dont on ne pourra même pas supporter la vue [2] !

(*Sermon sur la cérémonie des Cendres.*)

Jésus-Christ, par sa mort, a conquis le monde.

Seul un Dieu pouvait prédire que par sa mort il triompherait de l'idolâtrie et attirerait à lui tout le monde devenu chrétien. Sa prédiction s'est ponctuellement réalisée. Le miracle persévère. Convertissons-nous.

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle : c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu : tellement qu'à son seul

[1] Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

[2] Cf. le *Sermon sur la mort*, de Bossuet, surtout le premier point.

nom, et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum.* Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul[1] dans un temps, remarque bien importante dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction; dans un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique ; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé : ce qui fut pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé en quelque façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose, et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croix. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple, et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin[2], a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs, un homme qui sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours ; un homme qui, comme le chante l'Église, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort ; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui pendant sa

---

[1] Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. (*Épître aux Philippiens*, II, 8, 9 et 10.)

[2] *Commentaire sur les psaumes* LIV, LVI, XCV, CXLI.

vie avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que, du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui ; un tel homme n'est-il pas plus qu'homme ? N'est-il pas homme et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix où nous le contemplons n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples ? Combien d'apôtres de son Évangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire ; disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant, de cette croix ?

Ah ! mes frères, les pharisiens voyaient les miracles de ce Dieu sacrifié, et ils ne se convertissaient pas. C'est ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui se passe dans nous est-il moins incompréhensible ? car nous voyons actuellement un miracle de la mort de Jésus-Christ encore plus grand, un miracle subsistant, un miracle avéré et incontestable, je veux dire le triomphe de sa croix, le monde converti, le monde devenu chrétien, le monde sanctifié par sa croix ; nous le voyons, et notre foi, malgré ce miracle, est toujours languissante et chancelante : voilà ce que nous devons pleurer, et ce qui doit nous faire trembler. Mais pour profiter de ce mystère, au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle, tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction. Jésus-Christ mourant a fait des miracles : il faut qu'il en fasse encore un qui doit être le couronnement de tous les autres, et c'est le miracle de notre conversion. Il a fait fendre les pierres, il a ouvert les tombeaux, il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vue de sa croix fasse fendre nos cœurs, peut-être plus durs que les pierres. Il faut qu'elle ouvre nos consciences, peut-être jusqu'à présent fermées, comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les saintes rigueurs de la pénitence. Car pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puisqu'il a bien converti les auteurs de sa mort ? et quand nous convertira-t-il, si ce n'est en ce grand jour où son sang coule avec abondance pour notre salut et notre sanctification ?

(*Sermon pour le Vendredi saint.*)

FLÉCHIER

(1632-1716.)

Esprit Fléchier, trop admiré autrefois et trop négligé aujourd'hui, fut un « des plus ingénieux talents, un des esprits les plus attrayants de son siècle ». Il excella, d'après ses contemporains, dans l'*Oraison funèbre*. Nous le mettons aujourd'hui bien au-dessous de Bossuet. L'art est grand chez Fléchier, mais il paraît trop et souvent dégénère en artifice. A cause même de son élégance continue et cherchée, son style est souvent monotone. Il ne dissimule pas assez le procédé qui le produit. Un petit ouvrage, les *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, que Fléchier composa dans sa jeunesse et qui n'a été publié que de nos jours, est plus goûté maintenant que ses meilleurs discours. Fléchier l'écrivit à Clermont, où il avait accompagné M. de Caumartin, dont il avait le fils pour élève. Des détails intéressants sur ces assises extraordinaires qu'on appelait les grands jours, des anecdotes finement contées, des vues ingénieuses, une connaissance sérieuse des hommes, sont les principaux mérites des *Mémoires*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Exorde de l'oraison funèbre de Turenne.

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israel? Tout le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël[1] ? » — Les exploits de Judas Machabée, la douleur immense qu'éprouve le peuple à sa mort, tout cela ne rappelle-t-il pas les grandes actions de Turenne et les regrets que sa mort a causés? Magnifique sujet de discours.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois

1 *Machab.*, IX. Le choix du texte et la comparaison de Turenne avec Judas Machabée sont des plus heureux. On sait que le héros juif continua la résistance entreprise par son père contre les rois oppresseurs de Syrie, qu'il vainquit successivement, Apollonius, Gorgias, Nicanor, Ptolémée et Lysias, généraux d'Antiochus Épiphane, et qu'il périt dans un combat, l'an 161 av. J.-C.

ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme, qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Ésaü[1], qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme, que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe[2]. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël[3]? »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois[4]? Ne vous reconnaissez-vous

---

1 Les Ammonites et les Iduméens. Esaü s'appelait aussi *Edom*.

2 L'admiration s'est épuisée sur cette magnifique période. Des quatre membres qui la composent, les deux premiers sont de grandeur moyenne; puis la voix de l'orateur se déploie dans une phrase plus ample et plus sonore, et retombe au quatrième membre, par une chute brusque et une cadence sourde, « qui peint bien cette mort funeste succédant à tant de gloire. »

3 Cette citation biblique, ainsi répétée, a quelque chose de triste et de lugubre; malheureusement l'art est un peu trop apparent ici. Mais du moins, l'art aide l'idée et la sert.

4 Turenne fut tué le 27 juillet 1675 à Salzbach, dans la forêt Noire; c'est le 10 janvier 1676 que Fléchier prononça son oraison funèbre, dans l'église de

pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et l'autre sont semblables ; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses [1] !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très haut et très puissant prince Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légère? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire : conduites d'armées, sièges de places, prises des villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consommés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie ; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété? Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix [2] ?

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

Saint-Eustache. Déjà l'évêque de Tulle, Mascaron, plus tard évêque d'Agen, avait prononcé l'oraison funèbre du héros. L'éloquence plus savante du premier ne fit pas oublier l'éloquence plus rude, mais plus émue, du second.

1 On aimerait mieux que l'orateur s'effaçât davantage et ne laissât penser qu'à son héros.

2 Ce langage est assurément pompeux et magnifique ; mais quelques lignes de M^me^ de Sévigné jetées à la hâte dans ses lettres nous donnent une idée plus vive du héros et de la grandeur de sa perte.

Mort de Turenne.

Le génie de Turenne avait tout préparé pour un succès infaillible. Il est emporté lui-même par un boulet de canon. Douleur de l'armée à ce coup funeste.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant[1]. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter[2]. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces[3]. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre[4]. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir

---

1 Montecuculli (1608-1681), célèbre général autrichien.

2 Bossuet avait déjà dit de Cromwell, à peu près dans les mêmes termes : « Un homme s'est rencontré, qui ne laissait rien à la prudence de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance. » *Fortune* est pris ici dans le sens de hasard, et *conseil* dans le sens de réflexion.

3 Inversion célèbre, souvent citée, et du plus bel effet.

4 Antithèse froide. On sait que cette figure est l'une de celles qu'emploie constamment Fléchier; elle semble comme le fond de sa rhétorique et de son éloquence. Il en tire parfois de beaux effets, mais souvent elle donne à son style je ne sais quoi de compassé, qui sent l'apprêt et qui laisse froid.

vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel [1] et que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion et de la Patrie éplorées... Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble [2], Messieurs; Turenne meurt : tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur le général mort [3]. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la Renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les faits extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort [4]. (*Ibid.*)

---

1 On ne voit pas trop pourquoi. Turenne n'a été ni assassiné ni tué par quelqu'un des siens ; son sang n'a donc pas à *crier vengeance*, comme celui d'Abel.

2 Trouble voulu, auquel l'auditeur ne croit guère, et qui ne marque pas dans la symétrie des membres de la période et le contraste de l'antithèse qui vont suivre.

3 Ainsi fit le général de Saint-Hilaire, blessé à mort par le même boulet qui avait tué Turenne. Voyant son fils se lamenter : « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, lui dit-il, mais M. de Turenne. »

4 On a vu plus haut (p. 327) dans quels termes M^me^ de Sévigné décrit ces regrets.

MADAME DE MAINTENON

(1635-1719.)

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, naquit à Niort. Orpheline à quatre ans, mariée plus tard au poète Scarron, veuve dix ans après, gouvernante des enfants de Mme de Montespan, enfin épouse de Louis XIV, Mme de Maintenon fut souvent supérieure et toujours égale à sa fortune. Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, l'a déchirée à plaisir : l'histoire impartiale reconnaît aujourd'hui qu'elle fut, non pas le mauvais, mais le bon génie des dernières années du grand roi. L'établissement de Saint-Cyr fut le premier ouvrage de sa haute fortune. Il est l'objet ou la cause de tous les écrits qui nous restent d'elle : *Entretiens sur l'éducation des filles, Conseils aux demoiselles de Saint-Cyr, Lettres*, etc. Ces ouvrages mettent Mme de Maintenon au premier rang des moralistes qui ont écrit sur l'éducation, sur l'éducation des femmes surtout. Ses lettres sont pleines de délicatesse et de mesure : qualités qui étaient celles de son esprit. Son style n'a pas l'agrément du style de Mme de Sévigné : il est, avant tout, naturel et simple ; mais, quand une grande pensée l'inspire, elle va jusqu'à l'éloquence. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Au comte d'Aubigné.

Soyons modérés dans nos désirs. C'est l'ambition qui rend malheureux.

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez

vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules : il y faut de l'exercice, de la dissipation[1], une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

(*Lettres*, 1676.)

A Mademoiselle d'Aubigné [2].

SUR L'ORGUEIL

Mme de Maintenon donne à sa nièce, un peu trop fière, des leçons d'humilité. Elle n'est rien par elle-même. Désagréable aux hommes, l'orgueil est encore plus désagréable à Dieu.

Chantilly, 11 mai 1693.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire tout ce que je crois qui pourra vous être utile, et je manquerais bien à mes obligations si, étant tout occupée des demoiselles de Saint-Cyr[3], je vous négligeais, vous que je regarde comme ma propre fille. Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on

1 De la distraction. *Dissipation* n'avait pas nécessairement au XVIIe siècle le sens défavorable qu'il a gardé seul depuis.

2 Fille unique du comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon.

3 L'*Institut de Saint-Louis* de Saint-Cyr avait été fondé sous l'inspiration de Mme de Maintenon, pour l'éducation de deux cent cinquante jeunes filles de noblesse pauvre. Le roi nommait aux places d'élèves. Mme de Maintenon, en réglant l'éducation qu'on leur devait donner, voulait faire de ces jeunes filles des femmes du monde aimables, avec des qualités solides. Dans les bâtiments, élevés par Mansart, est établie depuis 1803 l'école militaire.

admire en vous; quoi qu'il en soit, comptez que vous serez insupportable à Dieu et aux hommes, si vous ne devenez plus humble et plus modeste que vous ne l'êtes. Vous prenez un ton d'autorité qui ne vous conviendra jamais, quoi qu'il puisse vous arriver. Vous vous croyez une personne importante, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours; et le lendemain de sa mort, ni le roi ni tout ce que vous voyez qui vous caresse ne vous regardera pas. Si cela arrive avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de campagne fort misérable : car vous ne serez pas riche, et si, pendant ma vie, vous épousez un plus grand seigneur, il ne vous considérera, quand je n'y serai plus, qu'autant que votre humeur lui sera agréable; vous ne pouvez l'être que par votre douceur, et vous n'en avez point. Votre mignonne[1] vous aime trop, et ne vous voit point comme les autres gens vous voient. Je ne suis point prévenue contre vous, car je vous aime fort; mais je ne vous vois pas sans peine, par l'orgueil qui paraît dans tout ce que vous faites. Vous êtes assurément très désagréable à Dieu; voyez son exemple; vous savez l'Évangile par cœur; à quoi vous serviront tant d'instructions, si vous vous perdez comme Lucifer? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père et la vôtre. Vous souffrez qu'on vous rende des respects qui ne vous sont point dus; vous ne pouvez souffrir qu'on vous dise qu'ils sont par rapport à moi; vous voudriez vous élever même au-dessus de moi, tant vous êtes élevée et altière. Comment accommodez-vous cette enflure de cœur avec cette dévotion dans laquelle on vous élève? Commencez par demander à Dieu l'humilité, le mépris de vous-même, qui, en effet, êtes peu de chose, et l'estime de votre prochain. Je souffrais bien, l'autre jour, de tout ce que vous fîtes à Mme de Caylus : vous devez du respect à vos cousines[2]. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous avez l'esprit fort avancé; mais je consentirais de bon cœur que vous en eussiez

[1] Annette Balbien, gouvernante de Mlle d'Aubigné. Elle rendit de grands services à Mme de Maintenon, dans la maison de Saint-Cyr, où elle l'avait placée.

[2] Caylus (Marthe-Marguerite de Villette, marquise de) avait alors vingt ans; cousine de Mme de Maintenon, elle fut arrachée par elle au protestantisme et élevée dans la maison de Saint-Cyr. — C'est pour Mme de Caylus que Racine composa le prologue d'*Esther*. Ses *Lettres* et ses *Souvenirs* placent Mme de Caylus immédiatement après Mme de Sévigné et Mme de Maintenon.

moins, et moins de présomption. S'il y a quelque chose dans ma lettre que vous n'entendiez pas, votre mignonne vous l'expliquera. Je prie Notre-Seigneur de vous changer, et que je vous retrouve, à mon retour, modeste, humble, timide, et mettant en pratique tout ce que vous savez de bon ; je vous en aimerai beaucoup davantage. Je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de travailler sur vous et de prier tous les jours pour obtenir les grâces dont vous avez besoin [1].

(*Lettres sur l'éducation des filles*, mai 1693.)

MALEBRANCHE

(1638-1715.)

Nicolas Malebranche naquit à Paris. A vingt-trois ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire. La lecture du *Traité de l'homme*, de Descartes, lui révéla sa vocation philosophique. Après quatorze ans d'études, il publia son premier volume : la *Recherche de la vérité*. L'élévation de la doctrine, la méthode admirable qui règne dans l'ouvrage, le charme d'un style qui revêt des couleurs de la poésie les idées les plus abstraites, lui valurent un succès extraordinaire. Les mêmes qualités recommandaient les œuvres qui suivirent. Si l'on fait avec raison des réserves sur le système philosophique et les théories métaphysiques de Malebranche, l'on ne saurait en faire sur son merveilleux talent d'écrivain. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Sur les Essais de Montaigne [2].

La vanité de Montaigne étalée dans son livre. Il écrit pour se peindre lui-même. Il se loue à chaque instant; il va jusqu'à décrier ses propres défauts, mais ceux qui sont bien vus du monde.

Le livre de Montaigne contient des preuves si évidentes de la vanité et de la fierté de son auteur, qu'il paraît peut-être assez inutile de s'arrêter à les faire remarquer ; car il faut être bien

[1] Cette lettre est un modèle de leçon maternelle, à la fois simple et élevée ; une raison solide s'y allie à une fermeté affectueuse. C'est le caractère général de la correspondance de M^me^ de Maintenon.

[2] L'influence de Montaigne fut considérable dès l'apparition des *Essais ;* elle grandit encore au début du XVII^e^ siècle, et se soutint jusqu'en 1660. La Rochefoucauld, Saint-Évremond, Pascal lui-même sont les élèves de Montaigne. Pascal,

plein de soi-même pour s'imaginer, comme lui, que le monde veuille bien lire un assez gros livre, pour avoir quelque connaissance de nos humeurs. Il fallait nécessairement qu'il se séparât du commun et qu'il se regardât comme un homme tout à fait extraordinaire.

Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui les veulent adorer vers celui-là seul qui mérite d'être adoré; et la religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit et le cœur de l'homme qui n'est fait que pour Dieu s'occupe de nous et s'arrête à nous admirer et à nous aimer. Lorsque saint Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur, cet ange lui défendit de l'adorer : « Je suis serviteur, dit-il, comme vous et comme vos frères. Adorez Dieu. » Il n'y a que les démons et ceux qui participent à l'orgueil des démons qui se plaisent d'être[1] adorés; et c'est vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure et apparente, mais d'une adoration intérieure et véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré, c'est-à-dire en esprit et en vérité.

Montaigne n'a fait son livre que pour se peindre et pour représenter ses humeurs et ses inclinations : il l'avoue lui-même dans l'avertissement au lecteur inséré dans toutes les éditions : « C'est moi que je peins, dit-il[2], je suis moi-même la matière de mon livre. » Et cela paraît assez en le lisant : car il y a très peu

---

qui lui reproche « le sot projet qu'il a de se peindre », a reproduit dans ses *Pensées*, en les agrandissant, la plupart des idées exprimées déjà par Montaigne dans l'*Apologie de Raymond Sebond*. En 1660, une réaction se fit, un esprit nouveau apparut, avec manière nouvelle de parler et d'écrire, esprit de discipline, de règle, de bonne tenue. On n'aime plus à voir Montaigne en scène, on ne goûte plus son scepticisme. Port-Royal l'attaque (*Logique*, III, ch. xx, 6). Malebranche lui consacre le chapitre que nous citons. Bossuet lui reproche d'abaisser l'homme et la raison de l'homme (*Sermon pour la Toussaint*, III[e] p.), et résume la supériorité de l'homme en disant : « Il connaît Dieu, n'est-ce donc rien? » Au milieu de ces ennemis, quelques fidèles. M[me] de Sévigné et la Bruyère, restent à Montaigne. Ils sont plus nombreux que jamais au XVIII[e] siècle, siècle de scepticisme; et aujourd'hui Montaigne est en faveur générale : on goûte mieux sa langue, son originalité; son besoin de parler de lui est conforme au goût de notre époque.

[1] On dit mieux aujourd'hui *se plaire à*; mais *se plaire de* est une locution fort correcte et employée par nos meilleurs écrivains.

[2] Dans l'avertissement mis à la tête des *Essais*, sous le titre de l'*Auteur au lecteur*. Mais les deux phrases ne se suivent pas dans le texte; il y a entre elles deux phrases plus longues.

de chapitres dans lesquels il ne fasse quelque digression pour parler de lui, il y a même des chapitres entiers dans lesquels il ne parle que de lui. Mais, s'il a composé son livre pour s'y peindre, il l'a fait imprimer afin qu'on le lût. Il a donc voulu que les hommes le regardassent et s'occupassent de lui, quoiqu'il dise que « ce n'est pas sans raison qu'on emploie son loisir sur un sujet si frivole et si vain[1] ». Ces paroles ne font que le condamner ; car, s'il eût cru que ce n'était pas sans *raison* qu'on employât le temps à lire son livre, il eût agi lui-même contre le sens commun en le faisant imprimer. Ainsi on est obligé de croire, ou qu'il n'a pas dit ce qu'il pensait, ou qu'il n'a pas fait ce qu'il devait.

C'est encore une plaisante excuse de sa vanité de dire qu'il n'a écrit que pour ses *parents et amis*[2]. Car, si cela eût été ainsi, pourquoi en eût-il fait faire trois impressions[3]?... Mais sa vanité serait toujours assez criminelle, quand il n'aurait tourné et arrêté que l'esprit et le cœur de ses parents et de ses amis vers son portrait, autant de temps qu'il en faut pour lire son livre.

Si c'est un défaut que de parler souvent de soi, c'est une effronterie, ou plutôt une espèce de folie que de se louer à tous moments, comme fait Montaigne ; car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison.

Les hommes sont faits pour vivre ensemble, et pour former des corps et des sociétés civiles. Mais il faut remarquer que tous les particuliers qui composent les sociétés ne veulent pas[4] qu'on les regarde comme la dernière partie du corps duquel ils sont. Ainsi ceux qui se louent, se mettant au-dessus des autres, les regardant comme les dernières parties de leur société, et se considérant eux-mêmes comme les principales et les plus honorables, ils[5] se rendent nécessairement odieux à tout le monde, au lieu de se faire estimer.

---

1 C'est la dernière phrase de l'avertissement.

2 Montaigne dit encore : « Je l'ai voué à commodité de mes parents et amis. »

3 La première impression est de 1580 ; la seconde, augmentée du III^e^ livre, est de 1588 ; la troisième, augmentée encore d'additions marginales à un dernier manuscrit, est de 1595. Cette dernière fut surveillée par M^lle^ de Gournay ; Montaigne était mort depuis trois ans.

4 Pour : *aucun particulier*.

5 Cet *ils* fait pléonasme. Mais ce tour n'est pas rare au XVII^e^ siècle. Dans la langue oratoire surtout, il est fréquent.

C'est donc une vanité, et une vanité indiscrète et ridicule à Montaigne, de parler avantageusement de lui-même à tous moments. Mais c'est une vanité encore plus extravagante à cet auteur de décrire ses défauts. Car, si l'on n'y prend garde, on verra qu'il ne découvre guère que les défauts dont on fait gloire dans le monde, à cause de la corruption du siècle[1]; qu'il s'attribue volontiers ceux qui peuvent le faire passer pour esprit fort, ou lui donner l'air cavalier, et afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres on le croie plus volontiers lorsqu'il parle à son avantage. Il a raison de dire[2] *que se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance.* C'est toujours une marque certaine que l'on est plein de soi-même; et Montaigne me paraît encore plus fier et plus vain quand il se blâme que lorsqu'il se loue, parce que c'est un orgueil insupportable que de tirer vanité de ses défauts, au lieu de s'en humilier. J'aime mieux un homme qui cache ces crimes avec honte, qu'un autre qui les publie avec effronterie; et il me semble qu'on doit avoir quelque horreur de la manière cavalière et peu chrétienne dont Montaigne représente ses défauts.

(*De la recherche de la vérité*, livre II.)

JEAN RACINE

(1639-1699.)

Pour la notice, voir *Poésie*, p. 228.

Éloge de Corneille.

Corneille a renouvelé et pour ainsi dire créé le théâtre français. Ses chefs-d'œuvre. Son génie. La gloire des grands écrivains vaut celle des héros.

Vous, Monsieur[3], qui, non seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez

[1] Sens théologique du mot : *le monde*.

[2] Au ch. XIII du livre III des *Essais*.

[3] Thomas Corneille (1625-1709), de vingt ans plus jeune que son illustre frère, et comme lui auteur dramatique. Doué d'une grande facilité, il produisit en quelques

les obligations que lui a notre poésie ; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre ; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagants et dénués de ressemblance ; point de mœurs, point de caractères, la diction [1] encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement ; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées [2].

Dans cette enfance ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin et lutté, si j'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle [3], enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement le vraisemblable et le merveilleux [4], et laissa loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain par leurs discours et par leurs frivoles critiques de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler [5].

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur

---

années un grand nombre d'ouvrages. *Ariane* est la meilleure de ses pièces. On connait la touchante légende sur l'amitié qui unissait les deux frères. Ils travaillaient dans deux chambres séparées, l'une au-dessous de l'autre, et communiquant entre elles par une trappe. Parfois la trappe s'ouvrait : c'était Pierre qui demandait à Thomas une rime, que celui-ci trouvait sur-le-champ. Comme pour consacrer cette amitié, l'Académie attribua à Thomas Corneille le siège laissé vacant par la mort de son frère. Racine, en qualité de directeur, répond au discours de réception de l'élu.

1 L'élocution, le style. — 2 Dans les œuvres de Hardy et aussi de Mairet.

3 Allusion aux premières pièces de son théâtre, de beaucoup inférieures à ce qu'il devait produire plus tard, mais déjà supérieures à tout ce qui existait jusque-là.

4 Ce jugement est d'une précision et d'une justesse admirables. Le mérite de Corneille n'est pas d'avoir transporté sur la scène des caractères héroïques : tous les auteurs dramatiques du temps, s'inspirant du théâtre espagnol, le faisaient comme lui ; mais, le premier, à ces caractères héroïques, il prêta des sentiments et un langage naturels et humains.

5 Allusion à la querelle du *Cid*.

naissance le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*[1], tous ces chefs-d'œuvre, représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties : l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie[2] dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il représentés[3], toujours tels qu'ils doivent être[4], toujours uniformes avec[5] eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela[6], une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler[7], capable néanmoins de s'abaisser, quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même[8] qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des

---

1 On remarquera que Racine ne nomme pas *Polyeucte*. Ce ne peut être un oubli. Racine partageait probablement l'opinion de son siècle ou plutôt ses préventions contre cette tragédie. Le mélange de l'amour profane et de l'amour divin dans un même poème devait lui sembler condamnable, comme poète et comme chrétien. — 2 C'est-à-dire quelle belle ordonnance.

3 C'est bien là l'un des caractères du théâtre de Corneille; le poète a puisé ses sujets aux sources les plus variées.

4 C'est en effet le mérite que s'attribuait Corneille, et que lui reconnaissaient ses amis. Du reste, tous nos poètes dramatiques, les grands et les moindres, se sont toujours flattés de reproduire avec fidélité la couleur et la vérité historiques.

5 *Uniformes avec* ne s'emploie plus aujourd'hui; on dit *conséquent avec*.

6 Cette préposition a exactement le sens de *au milieu de*.

7 Fénelon n'est pas de cet avis. Il trouve qu'il « ne paraît point assez de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans *Cinna*, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone nous le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. » (*Lettre à l'Académie*, VI.) Il y a là quelque exagération.

8 Cicéron ne le confesse pas; mais Horace n'en est pas loin. Il est certain, du reste, que les tragiques latins sont restés fort loin des tragiques grecs.

Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie : du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand des poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le Grand [1].

(*Discours prononcé à l'Académie française*, etc.)

---

[1] Ce magnifique et juste éloge de Corneille peut être considéré dans la bouche de Racine comme une réparation envers le grand poète, qu'il avait eu le tort d'attaquer trop vivement jadis, dans les préfaces de *Britannicus*, et de parodier dans les *Plaideurs*.

LA BRUYÈRE

(1646-1696.)

On ne sait que peu de chose sur la vie de Jean de la Bruyère. Né à Paris, avocat au parlement, il devint, sur la recommandation de Bossuet, professeur d'histoire du duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Le milieu nouveau dans lequel il venait d'entrer était des plus favorables à son esprit observateur. Il lui fournit la matière de son livre : les *Caractères* ou les *Mœurs de ce siècle*. Il y a dans cet ouvrage un double élément : des réflexions morales et des portraits ou caractères. La vraie création de la Bruyère, son vrai mérite, ce qui fit le succès de son livre et le continue aujourd'hui, ce sont les portraits. L'auteur excelle à saisir le ridicule des gens et à le peindre, si bien que la malignité contemporaine s'obstinait, malgré les protestations de l'écrivain, à mettre au bas de ses *Portraits* le nom des originaux qui, disait-on, avaient posé devant lui. Quelques délicats reprochent à la Bruyère de n'être plus de la grande époque classique. Ils lui trouvent trop d'art et trop d'esprit. La remarque est juste ; toutefois elle renferme un reproche que beaucoup voudraient mériter. Les *Caractères* sont un des livres les mieux écrits que nous possédions. Nul n'a plus habilement usé que la Bruyère des ressources que notre langue offre à l'écrivain. La finesse, l'agrément, la précision, la variété, l'éclat de son style ne seront jamais trop admirés. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Parallèle de Corneille et de Racine.

Les qualités et les défauts de Corneille, dans le style et l'ordonnance de ses pièces. Racine, plus simple, plus soutenu, plus égal, plus humain. Parallèle entre les deux poètes.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle, il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies[1] sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs[2], un style de déclamateur qui arrête

[1] *Comédie* désigne aussi bien alors les pièces tragiques que les pièces comiques. De là vient le nom de *comédie française* pour *théâtre français*.

[2] Non pas contre la morale, mais contre les habitudes qui appartiennent à telle époque, à telle nation : « On dit d'un poème, écrit Duclos, que les *mœurs*

l'action et la fait languir ; des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un aussi grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements : car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité ; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action : à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout *le Cid,* dans *Polyeucte* et dans les *Horaces*[1] ! Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ! Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes : Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre,* du même auteur, comme l'*Œdipe*[2] et les *Horaces* de Corneille en sont la preuve.

---

y sont bien gardées, lorsque les usages, les coutumes, les caractères des personnages sont conformes à la connaissance ou à l'opinion qu'on en a communément. »

[1] *Horace* est le vrai titre ; mais Corneille lui-même avait employé le pluriel.

[2] Comme la Bruyère, Saint-Évremond classait *Œdipe* parmi les chefs-d'œuvre de l'art. « C'est une chose étrange, écrit Voltaire, que le difficile et concis la Bruyère ait placé *Œdipe* à côté des *Horaces*. Voilà comment l'or et le plomb sont confondus souvent. » Mais, à mesure que la Bruyère se lie davantage avec Racine, son admiration pour Corneille s'affaiblit. Dans son *Discours de réception à l'Académie* (1693), après avoir dit que quelques admirateurs de Racine ne souffraient pas que Corneille lui fût égal, il ajoute : « Ils en appellent à l'autre siècle : ils attendent la fin de quelques vieillards, qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse. »

Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier ; et, par l'autre, ce qu'il y a de flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes, et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral ; Racine, plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide[1].

(*Caractères,* chap. I. *Des ouvrages de l'esprit.*)

Jugement sur quelques écrivains français.

Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de Balzac et de Voiture. Elles sont vides de sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste, que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment

[1] Ce parallèle fut le signal d'une vive et longue polémique entre les partisans de Corneille et ceux de Racine. Dans son livre intitulé *les Ennemis de Racine* (ch. X, *Jugements généraux, Parallèles*), M. Deltour l'a présentée avec beaucoup d'intérêt.

et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit[1].

Il n'a manqué à Térence[2] que d'être moins froid : quelle pureté ! quelle exactitude ! quelle politesse ! quelle élégance ! quels caractères ! Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon[3] et le barbarisme et d'écrire purement : quel feu ! quelle naïveté ! quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule ! mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques !

J'ai lu Malherbe et Théophile[4]. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple ; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie ; tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature, il en fait le roman.

Ronsard et Balzac ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose.

Marot, par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis

---

[1] A qui pensait la Bruyère en écrivant cette page d'un tour si délicat et d'une si fine observation ? A Mme de Sévigné peut-être ; du moins on voudrait le croire. Les lettres de la marquise ne furent publiées que bien plus tard, il est vrai, en 1725 ; mais déjà quelques-unes circulaient manuscrites, et il n'est pas impossible que Bussy-Rabutin ait communiqué à la Bruyère la copie de celles qui lui avaient été adressées.

[2] C'était déjà l'opinion de César : il reprochait au poète de manquer de force comique.

[3] Fénelon reproche aussi à Molière de mal écrire. La postérité n'a pas ratifié le jugement de Fénelon et de la Bruyère. Elle excuse dans l'auteur du *Misanthrope* quelques négligences, quelques métaphores outrées ou même incohérentes, pour n'admirer que la précision, la force, la couleur et la verve du style du grand comique.

[4] On n'est pas peu étonné de trouver ces deux noms rapprochés. Tout en reconnaissant qu'on a trop rabaissé le mérite de Théophile de Viau (1590-1626), et trop exalté celui de Malherbe, on ne peut cependant placer ces deux poètes sur un même rang. Du reste, le jugement sur Malherbe est superficiel et incomplet.

Ronsard : il n'y a guère entre ce premier et nous que la différence de quelques mots.

Ronsard[1] et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection; ils l'ont exposé à la manquer pour toujours, et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de Marot, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poète que Ronsard et que Marot; et, au contraire, que Belleau, Jodelle et du Bartas aient été sitôt suivis d'un Racan et d'un Malherbe, et que notre langue, à peine corrompue, se soit vue réparée.

Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avaient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme[2]; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats.

Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme; il paraît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensait pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles[3].

---

[1] Ronsard voulut être, on s'en souvient, le réformateur de la langue et de la poésie. Trop admiré de ses contemporains, trop déprécié par l'école de 1660, Ronsard est plus équitablement jugé aujourd'hui. Nous lui tenons compte de ses intentions, en même temps que des résultats obtenus. Sainte-Beuve résume dans un vers la critique et l'éloge :

Il osa trop, dit-on ; mais l'audace était belle !

[2] Comparez Horace, *Épître aux Pisons*. v. 1 et suiv.

[3] De ces deux écrivains, celui qui pense trop subtilement est certainement Malebranche. (Voir plus haut la page citée de Malebranche sur Montaigne.) Celui qui ne pense pas assez ne saurait être Nicole : la page de la *Logique de Port-Royal*, dans laquelle il est question de Montaigne, n'avait point paru quand le jugement de la Bruyère fut imprimé. Il s'agit probablement ici de Balzac, qui

Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin : on lit Amyot et Coeffeteau[1] : lequel lit-on de leurs contemporains? Balzac, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que Voiture; mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre. (*Id., ibid.*)

Du vrai mérite dans les actions et les qualités des hommes.

Le motif seul fait le mérite des actions humaines. La vraie grandeur consiste dans la modestie, la sagesse et la bonté.

Celui qui, logé chez soi dans un palais, avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol[2], n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près :

---

a consacré deux *Entretiens à Montaigne;* mais ni l'un ni l'autre n'autorisaient la Bruyère à parler comme il fait Quoi qu'il en soit, l'imparfait *ne pensait pas* s'applique beaucoup mieux à Balzac, mort depuis trente ans, qu'à Nicole, qui vivait encore.

1 Coeffeteau (1574-1623), évêque de Marseille, traducteur et orateur distingué. Vaugelas admirait vivement son style. — Amyot (1513-1593), évêque d'Auxerre, traducteur de *Plutarque*.

2 Avoir un appartement au Louvre et surtout à Versailles, pour être plus près du roi, était une faveur inestimable. Les plus grands seigneurs abandonnaient leurs châteaux et leurs palais, pour loger dans un entresol, comme Saint-Simon, ou sous les combles, comme l'archevêque de Paris.

plus on la connaît, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue : son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands, et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits[1].

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même : il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur ; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs ; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe[2].

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon ; s'il souffre de ceux à qui il fait ce bien, il a une si grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître ; et s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin, elle est héroïque, elle est parfaite. (*Ibid.*, chap. II. *Du Mérite personnel.*)

Zénobie ou la vanité de la magnificence.

Zénobie construit à grands frais un palais magnifique. Quand il est fini, elle n'est plus ; c'est un pâtre enrichi qui l'achète et l'embellit encore pour le rendre digne de lui.

Ni les troubles, *Zénobie*[3], qui agitent votre empire, ni la guerre

---

[1] « Est-ce là celui qui forçait les villes et gagnait les batailles ? s'écrie Bossuet dans l'*Oraison funèbre de Condé*. Quoi ! il semble oublier le haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes. »

[2] « Le désir de la gloire, dit Tacite, est le dernier dont se dépouille le sage. »

[3] Veuve d'Odenat, son second mari, Zénobie avait pris le titre de reine de l'Orient, et déclaré la guerre aux Romains (187-272). Vaincue par Aurélien, elle fut amenée à Rome, et orna le triomphe du vainqueur (273).

que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient du bois du Liban, l'airain et le porphyre, les grues[1] et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez le porter, avant de l'habiter vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine! employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers[2], que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres[3] qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune[4].

Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède : il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de

---

1 Machines pour élever de lourdes masses.

2 *Excellent* a pour nous la valeur d'un superlatif. Il n'en était pas ainsi au XVII^e^ siècle. Molière dit : « *Les plus* excellentes choses, » et Fénelon : « Les plus excellents auteurs de nos jours. »

3 *Quelqu'un de ces pâtres*, quelqu'un de ces fermiers généraux, de ces financiers qui prenaient à ferme les revenus du roi, et dont les fortunes scandaleuses émurent plus d'une fois Louis XIV.

4 Bossuet a dit : « Ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soins et de travail, se partageront en plusieurs mains. » (*Sermon sur l'ambition*, cité plus haut.)

beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé : il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois ; et il est mort de saisissement [1].

(*Ibid.*, *Des Biens de fortune.*)

La maladie, la vieillesse et la mort.

Nous sommes souvent la cause de nos maladies. La vieillesse les aggrave ; il n'y a qu'à mourir. La vie est un sommeil. On ne se réveille, on ne se connaît que quand il faut mourir.

Irène se transporte à grands frais en Épidaure [2], voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue [3] de fatigue : et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire ; elle dit qu'elle est le soir sans appétit : l'oracle lui ordonne de dîner peu ; elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit ; elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ? l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher ; elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète [4]. Ma vue s'affaiblit, dit Irène : Prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine [5] que j'ai été : C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. Fils d'Apollon,

---

1 « Si l'on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau, dit Suard, on verra que tout y est préparé, distribué avec un art infini, pour produire un grand effet. »

2 Nous dirions aujourd'hui : à Épidaure. *En*, correspondant à *in* latin, se met très souvent au XVII^e^ siècle devant un nom de ville. Corneille et Molière ont dit : en Alger ; Bossuet : en Jérusalem ; Racine : en Argos, etc.

3 Dans le sens de *harassée*. *Recru* paraît venir du latin *recrudescere*, dans le sens de *empirer*. Ce mot n'est plus en usage.

4 « La diète et l'exercice, a dit aussi Descartes dans une de ses *Lettres*, sont, à mon avis, les meilleurs de tous les remèdes... cependant après ceux de l'âme. » — Ces prescriptions n'ont rien de bien nouveau ; mais le simple bon sens qui les dicte produit justement un très piquant contraste avec la folie des plaintes d'Irène, qui trouve extraordinaire de vieillir. (FEUGÈRE.)

5 Au XVII^e^ siècle, *sain* signifiait *bien portant, en bonne santé* : c'est d'ailleurs le sens étymologique.

s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin et abréger vos jours par un long voyage[1]!

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie; il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir[2].

L'inquiétude, la crainte, l'abattement, n'éloignent pas la mort, au contraire[3]. Je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

Pensons que, comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus et ne reviendra point, la caducité suivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas assez.

L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse : c'est-à-dire, l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu ne les conduit pas toujours à faire, de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

La vie est un sommeil[4] : les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions louables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs différents âges; ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe, et

---

1 On tint ce discours à Mme de Montespan, aux eaux de Bourbon, où elle allait souvent pour des maladies imaginaires.

2 « La mort est plus aisée à supporter sans y penser que la pensée de la mort sans péril. » (Pascal.)

3 Descartes avait été atteint dans sa jeunesse d'une affection grave, dont il disait plus tard : « Je crois que l'inclination que j'ai toujours eue à regarder les choses qui se présentaient du biais qui me les pouvait rendre le plus agréables, et à faire que mon principal contentement ne dépendît que de moi seul, est cause que cette indisposition, qui m'était comme naturelle, s'est peu à peu entièrement passée. »

4 Pascal a dit : « La vie est un songe un peu moins inconstant. »

sans aucune suite ; ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

(*Ibid.*, *De l'Homme.*)

La religion chrétienne.

Si la religion était fausse, parfaite comme elle est, ce serait pour l'homme un piège inévitable. Fausse, on n'aura perdu que quelques années à la pratiquer ; si elle est vraie, quel malheur pour l'homme vicieux !

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris. Quelle majesté, quel éclat des mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de vertus ! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages et les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? où aller ? où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui approche ? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière ; mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion ; c'en est fait.

La religion est vraie ou elle est fausse ; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire ; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée

seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu [1]. (*Ibid., Des Esprits forts.*)

FÉNELON

(1651-1715.)

François de Salignac de la Mothe-Fénelon naquit dans le Quercy, au château de Fénelon. Il commença à l'université de Cahors de brillantes études, qu'il vint continuer à Paris au collège du Plessis, et qu'il termina au séminaire de Saint-Sulpice. Dans les premières années de son sacerdoce, il composa pour la duchesse de Beauvilliers l'excellent *Traité sur l'éducation des filles,* et, presque en même temps, les *Dialogues sur l'éloquence.* Nommé, à la recommandation de Bossuet, son ami, précepteur du duc de Bourgogne, il écrivit pour son élève les *Dialogues des morts,* les *Fables* et plus tard le *Télémaque.* Le succès inouï de cette éducation valut à Fénelon l'archevêché de Cambrai. Quelque temps après commençait avec Bossuet la querelle du quiétisme. On sait avec quelle humilité Fénelon condamné se soumit et se donna tout entier à son troupeau et aux devoirs de charité que lui imposaient les malheurs de la guerre. Il n'écrivit guère plus que des *Lettres,* le *Traité de l'Existence de Dieu* et la *Lettre à l'Académie française,* qui est son dernier ouvrage. Dans toutes ces œuvres, de genres si divers, Fénelon est toujours un admirable écrivain. Son style n'a ni l'énergie ni la grandeur du style de Bossuet et de Pascal ; mais il se distingue par une élégance, une grâce, une harmonie qu'on dirait renouvelées des Grecs, les maîtres préférés de l'illustre prélat. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 Pascal dans ses *Pensées,* au célèbre passage appelé *la règle des partis* ou *des paris* (art. 10) : « Pesons le gain et la perte en gageant que Dieu est... Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est sans hésiter... Il y a une infinité de vie infiniment heureuse à gagner... Or quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, ami véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné. »

Propagation de la foi évangélique.

En trois siècles, la foi évangélique a dépassé les bornes du monde romain. Les barbares détruisent le vieux monde, elle les conquiert à leur tour. Voici l'Orient ouvert maintenant à cette même et sainte conquête.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui[1]. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien[2] ont montré que l'Église était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes de l'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce[3]. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Église dont ils versaient le sang[4]. Mais la vertu[5] de l'Évangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps; il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire

---

1 Saint Jean (*Ev.*, 12). — Bossuet (*Sermon sur l'unité de l'Église*) : « Tout vient à *lui*, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. »

2 Saint Irénée, évêque de Lyon, martyrisé vers l'an 202. — Tertullien, un des Pères de l'Église latine, mort en 245.

3 Antithèse peu naturelle.

4 Bossuet s'exprime avec plus de mouvement : « Mais je ne vois pas encore les rois et les empereurs. Où sont-ils ces *illustres nourriciers* tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps... Venez maintenant, ô Césars, il est temps... Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise; mais tu vaincras par la croix; Rome verra la première ce grand spectacle : un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple. »

5 Force, puissance.

romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride[1], et le monde en est inondé; mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur : tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés comme par la main au-devant de l'Évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas[2].

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ depuis le VIIIe siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfants révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux[3] ?

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins ; ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène[4]. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits[5].

Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds[6], lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au deçà de vous ; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où l'on

---

1 Bossuet (*Hist. univ.*, III, 3) : « Tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. »

2 Allusion à l'autel élevé par les Athéniens au *Dieu inconnu*, et au discours de saint Paul à l'Aréopage. (*Act. apost.*, XVII, 23.)

3 L'orateur fait allusion aux schismes qui ont déchiré l'Église.

4 Cette phrase énergique et concise est devenue proverbe. Elle pourrait servir d'épigraphe à l'*Histoire universelle* de Bossuet.

5 C'est la parabole du grain de sénevé, qui devient un grand arbre et abrite les oiseaux du ciel.

6 *Daniel*, VIII, 5. « Le voyez-vous, ce conquérant, avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds et ne touche pas à la terre ? » (Traduction de Bossuet dans l'*Oraison funèbre de Condé*.)

découvre un ciel nouveau [1], ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : « O Sion, ton Dieu régnera sur toi [2] ! » Les voici, ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ! Des hommes qui viennent à vous, sans être attirés par aucun motif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

(*Sermon pour la fête de l'Épiphanie* [3].)

Puissance universelle de la raison.

La raison est la même chez tous les individus, chez tous les peuples. Elle n'a jamais permis de confondre le vice avec la vertu.

C'est la raison qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et romains les ont pensées. C'est elle qui fait que les géomètres chinois ont trouvé à peu près les mêmes vérités que les Européens, pendant que ces peuples si éloignés étaient inconnus les uns aux autres. C'est elle qui fait qu'on juge, au Japon comme en France, que deux et deux font quatre; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple

[1] L'équateur.
[2] *Isaïe*, LII, 7.
[3] Ce sermon fut prononcé par Fénelon en 1685, au séminaire des Missions étrangères, en présence des ambassadeurs de Siam.

change jamais d'opinion là-dessus. C'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers points comme on pensait il y a quatre mille ans. C'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux : c'est elle par qui les hommes de tous les siècles et de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables qu'on nomme les premiers principes[1], malgré les variations infinies d'opinions[2] qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices, pour tous leurs autres jugements moins clairs. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres.

On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître intérieur, qu'on nomme raison, le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu, et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires.

De là vient que le vice, quoique triomphant dans le monde, est encore réduit à se déguiser sous le masque de l'hypocrisie ou de la fausse probité, pour s'attirer une estime qu'il n'ose espérer en se montrant à découvert. Ainsi, malgré toute son impudence, il rend un hommage forcé à la vertu, en voulant se parer de ce qu'elle a de plus beau pour recevoir les honneurs qu'elle se fait rendre. On critique, il est vrai, les hommes vertueux, et ils sont effectivement toujours répréhensibles en cette vie par leurs imperfections : mais les hommes les plus vicieux ne peuvent venir à bout d'effacer en eux l'idée de la vraie vertu.

[1] Les *premiers principes* sont des vérités qu'on ne saurait nier, et qu'on ne peut démontrer. Sur elles repose tout l'édifice de la science. Par exemple : il n'y a pas d'effet sans cause ; le tout est plus grand que la partie,... etc.

[2] *Les variations infinies d'opinions* naissent non pas de la raison précisément, mais de l'imagination, soumise elle-même à toutes sortes d'influences intérieures et extérieures.

Il n'y a point encore eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner, ni sur les autres, ni sur lui-même, d'établir dans le monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère; d'être emporté et malfaisant que d'être modéré et de faire du bien.

(*Traité de l'Existence et des attributs de Dieu*, Ire partie, chap. XI.)

En quoi consiste l'art de peindre.

Peindre, c'est faire voir les choses. La mort de Didon dans l'*Énéide* est un modèle parfait de cet art.

Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible, que l'auditeur s'imagine presque les voir. Par exemple, un froid historien qui raconterait la mort de Didon se contenterait de dire : Elle fut si accablée de douleur après le départ d'Énée, qu'elle ne put supporter la vie ; elle monta au haut de son palais; elle se mit sur un bûcher et se tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas. Écoutez Virgile : il le mettra devant vos yeux. N'est-il pas vrai que, quand il ramasse toutes les circonstances de ce désespoir, qu'il vous montre Didon furieuse, avec un visage où la mort est déjà peinte, qui la fait parler à la vue de ce portrait et de cette épée, votre imagination se transporte à Carthage? Vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, et la reine que rien n'est capable de consoler : vous entrez dans tous les sentiments qu'eurent alors les véritables spectateurs. Ce n'est plus Virgile que vous écoutez; vous êtes trop attentif aux dernières paroles de la malheureuse Didon pour penser à lui. Le poète disparaît; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation et de la peinture. De là vient qu'un peintre et un poète ont tant de rapports[1] : l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles; l'un et l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes. (*Dialogues sur l'éloquence*, dial. I.)

[1] Il ne faudrait pas pousser trop loin l'assimilation entre la poésie et la peinture. Dans son *Laocoon*, Lessing établit la différence qui sépare les deux arts, dont l'un peint une action progressive, et l'autre, la peinture, une action permanente.

Un plaidoyer burlesque.

Aucun événement à raconter. Éloquence des Cicérons de Sarlat.

On n'a pas tous les jours un grand loisir et un sujet heureux pour écrire en style sublime. Ne vous étonnez donc pas, Madame, si vous n'avez pas chaque semaine une relation nouvelle de mes aventures ; tous les jours de ma vie ne sont pas des jours de pompe et de triomphe. Mon entrée dans Carénac n'a été suivie d'aucun événement mémorable ; mon règne y a été si paisible, qu'il ne fournit aucune variété pour embellir l'histoire. J'ai quitté ce lieu-là pour venir trouver ici M. de Sarlat, et j'ai passé à Sarlat en venant. Je m'y suis arrêté, pour y entendre plaider une cause fameuse par les Cicérons de la ville. Leurs plaidoyers ne manquèrent pas de commencer par le commencement du monde et de venir ensuite tout droit par le déluge jusqu'au fait [1]. Il était question de donner du pain, par provision, à des enfants qui n'en avaient pas. L'orateur qui s'était chargé de parler aux juges de leur appétit mêla judicieusement dans son plaidoyer beaucoup de pointes fort gentilles avec les plus sérieuses lois du code, et les Métamorphoses d'Ovide avec des passages terribles de l'Écriture sainte. Ce mélange, si conforme aux règles de l'art, fut applaudi par les auditeurs de bon goût. Chacun croyait que les enfants feraient bonne chère, et qu'une si rare éloquence allait fonder à jamais leur cuisine. Mais, ô caprice de la fortune ! quoique l'avocat eût obtenu tant de louanges, les enfants ne purent obtenir du pain. On *appointa* la cause [2], c'est-à-dire, en bonne chicane, qu'il fut ordonné à ces malheureux de plaider à jeun ; et les juges se levèrent gravement du tribunal pour aller dîner. Je m'y en allai aussi, et je partis ensuite pour apporter à monseigneur vos lettres. Je suis arrivé ici presque *incognito*, pour épargner les frais d'une entrée. Sur les sept heures du matin j'ai surpris la ville [3] ; ainsi il n'y a ni harangue ni cérémonie dont je puisse vous régaler. Que ne puis-je, pour réjouir Mlle de

[1] Voir le plaidoyer de l'Intimé dans les *Plaideurs*, act. III, sc. II.

[2] On ajourna le jugement jusqu'à plus ample informé. En terme de palais, un *appointement* est un règlement d'après lequel le tribunal, avant de se prononcer, ordonne aux parties de produire des pièces ou des témoins pour l'éclairer davantage.

[3] J'arrivai sans être attendu, à l'improviste.

Laval, vous faire la part des fleurs de rhétorique qu'un prédicateur de village répandit naguère sur nous, ses auditeurs infortunés ! mais il est juste de respecter la chaire plus que le barreau.

(*Correspondance à la marquise de Laval*[1], 1681.)

Le goût en poésie.

Fénelon indique pourquoi souvent un auteur manque de goût : la recherche de l'effet le conduit à manquer de naturel et de simplicité. Il peint ensuite le poète idéal qu'il souhaite.

On ne se contente pas de la simple raison, des grâces naïves, du sentiment le plus vif, qui font la perfection réelle ; on va un peu au delà du but par amour-propre. On ne sait pas être sobre dans la recherche du beau ; on ignore l'art de s'arrêter tout court en deçà des ornements ambitieux. Le mieux auquel on aspire fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe italien[2]. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de sel, et de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on assaisonne. On fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderies. Le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup, dès qu'on l'affecte et qu'on le prodigue. C'est en avoir de reste que d'en savoir retrancher pour s'accomoder à celui de la multitude et pour lui aplanir le chemin. Les poètes qui ont le plus d'essor, de génie, d'étendue de pensées et de fécondité sont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excès d'esprit. C'est, dira-t-on, un beau défaut, c'est un défaut rare, c'est un défaut merveilleux. J'en conviens ; mais c'est un vrai défaut, et l'un des plus difficiles à corriger[3]. On gagne beaucoup en perdant tous les ornements superflus pour se borner aux beautés simples, faciles, claires et négligées en apparence. Pour la poésie, comme pour l'architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornements naturels[4]. Mais

---

1 Cousine germaine de Fénelon.

2 « Il meglio è nemico del bene. Le mieux est l'ennemi du bien. » Ce proverbe n'est pas d'une vérité absolue. Du reste, Fénelon ne parle que *d'un certain mieux* qu'on voudrait atteindre, non du *mieux* absolu.

3 Horace. *Art poétique*. 443.

4 Cicéron (*Orat.*, III, 45) et Quintilien (VIII, 3) développent les mêmes vérités.

tout ornement qui n'est qu'ornement est de trop; retranchez-le, il ne manque rien, il n'y a que la vanité qui en souffre. Un auteur qui a trop d'esprit et qui en veut toujours avoir, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant. S'il en montrait moins, il me laisserait respirer et me ferait plus de plaisir : il me tient trop tendu, la lecture de ses vers me devient une étude; tant d'éclairs m'éblouissent : je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. Je demande un poète aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux. Je veux un homme qui me fasse oublier qu'il est auteur[1], et qui se mette comme de plain-pied en conversation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un laboureur qui craint pour ses moissons, un berger qui ne connaît que son village et son troupeau, une nourrice attendrie par son petit enfant; je veux qu'il me fasse penser, non à lui ni à son bel esprit[2], mais au berger qu'il fait parler.

Oh ! qu'il y a de grandeur à se rabaisser ainsi pour se proportionner à tout ce qu'on peint et pour atteindre à tous les divers caractères ! Combien un homme est-il au-dessus de ce qu'on nomme esprit, quand il ne craint pas d'en cacher une partie ! Afin qu'un ouvrage soit véritablement beau, il faut qu'un auteur s'y oublie et me permette de l'oublier; il faut qu'il me laisse seul en pleine liberté. (*Lettre à l'Académie*, v.)

---

[1] Pascal dit aussi : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi : car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

[2] Le *bel esprit*, au XVII^e^ siècle, n'est autre chose que la culture des belles-lettres. Cependant Fénelon semble donner ici à cette expression le sens défavorable qu'elle a pris plus tard.

FONTENELLE

(1657-1757.)

Après avoir échoué au théâtre, où il se crut un moment appelé parce qu'il était neveu de Corneille, Fontenelle essaya de la *Pastorale*, où il n'eut pas plus de succès. Ses *Dialogues des Morts* (1683), quoique médiocres, furent mieux accueillis; les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), premier ouvrage français de vulgarisation scientifique, firent sa renommée. La science, qui était jusque-là le monopole des savants, devenait, grâce à Fontenelle, accessible à tous. Les *Entretiens* sont une œuvre originale et qui fait date. Mais ce sont les *Éloges des membres de l'Académie des sciences morts depuis* 1697, qui demeurent son chef-d'œuvre. Il y fait preuve d'un savoir étendu et d'une raison éclairée : il s'y dépouille de ce bel esprit qui gâte si souvent ses autres ouvrages. Avec Fontenelle, la langue française penchait de nouveau vers le précieux et l'afféterie. Il ne fallut pas moins que les efforts et les exemples de Voltaire, pour ramener parmi les écrivains et le public le goût de la simplicité. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Ancien état de l'Amérique.

L'état d'ignorance des Américains avant la découverte du continent. La surprise qu'ils durent éprouver à l'arrivée des Européens.

Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb[1]. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires ; ils n'avaient point d'autres armes que l'arc ; ils n'avaient jamais conçu que les hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au delà duquel il n'y avait rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre portés par les vents et par les flots. Mais comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper. Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite :

[1] C'est-à-dire avant 1492.

qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eau, de tel côté et de tel sens qu'on voulait; qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus; qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au delà : vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu se présente à eux : de grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches [1], qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent des monstres qui courent sous eux, et tenant en leurs mains des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus? qui a pu les amener par-dessus les mers? qui a mis le feu à leur disposition? sont-ce les enfants du soleil? car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde.

(*Entretiens sur la pluralité des mondes.*)

Vauban [2].

L'ingénieur militaire chez Vauban et l'économiste distingué. Les qualités de l'esprit et du cœur. Son désintéressement.

Si l'on veut voir toute sa vie militaire en abrégé, il a fait travailler à trois cents places anciennes et en a fait trente-trois neuves; il a conduit cinquante-trois sièges, dont trente ont été faits sous les ordres du roi en personne, ou de Monseigneur [3], ou de Mgr le duc de Bourgogne, et les vingt-trois autres sous

---

1 C'est en effet l'impression que produisirent sur les indigènes de l'Amérique les premiers vaisseaux qu'ils aperçurent avec les voiles déployées. Voltaire, *Alzire*, I, 1, dit :

L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux
De nos châteaux ailés qui volent sur les eaux.

2 Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban (1633-1707), ingénieur militaire, inventa un système nouveau de fortifications; il fut aussi un ingénieur civil des plus distingués. Louis XIV le créa maréchal de France, malgré lui, en 1703.

3 Le grand Dauphin, fils de Louis XIV et père du duc de Bourgogne.

différents généraux : il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur.

Mais, quoique son emploi ne l'engageât qu'à travailler à la sûreté des frontières, son amour pour le bien public lui faisait porter ses vues sur les moyens d'augmenter de toute manière le bonheur du royaume. Dans tous ses voyages, il avait une curiosité dont ceux qui sont en place ne sont communément que trop exempts. Il s'informait avec soin de la valeur des terres, de ce qu'elles rapportaient, de la manière de les cultiver, des ressources des paysans, de leur nombre, de ce qui faisait leur nourriture ordinaire, de ce que leur pouvait valoir en un jour le travail de leurs mains, détails méprisables et abjects en apparence, et qui appartiennent cependant au grand art de gouverner. Il s'occupait ensuite à imaginer ce qui aurait pu rendre le pays meilleur.

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent ; et d'ailleurs sa vertu était en quelque sorte un instinct heureux si prompt, qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse superficielle dont tout le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait bien à tant de vertu de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent M. le maréchal de Vauban a secouru de sommes assez considérables des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service ; et, quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant tout le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Il était passionnément attaché au roi, sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan : il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité : il avait pour elle une passion presque imprudente et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités

les plus brillantes et n'ont pas même combattu[1]. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république. (*Éloges.*)

MASSILLON

(1663-1742.)

Massillon naquit à Hyères, en 1663. Entré de bonne heure à l'Oratoire, il révéla presque aussitôt ses qualités dans les chaires des collèges que dirigeait alors sa congrégation. Dès qu'il parut à Paris, il fut proclamé le digne successeur de Bourdaloue vieillissant. Bientôt même ses admirateurs le mirent au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé. Nous sommes revenus de cet enthousiasme. — Comme orateur chrétien, Massillon ne vient qu'après Bourdaloue et Bossuet, et même assez loin derrière eux. Comme écrivain, il est remarquable par l'abondance parfois excessive, par la richesse et la facilité du style. Il manque de force, et son élégance soutenue tourne parfois à la monotonie. Artiste habile, il ne dissimule pas assez ses moyens. Massillon n'a rien laissé de mieux écrit que le *Petit Carême,* mais il est plus original dans le *Grand Carême:* il l'est tout à fait dans les *Discours synodaux,* adressés aux prêtres de son diocèse de Clermont. Parmi ses *Oraisons* funèbres, une seule est remarquable, celle de Louis XIV. Encore l'est-elle à cause des premiers mots: « Dieu seul est grand, mes frères. » (V. *Précis d'hist. litt.*)

A ceux qui recherchent trop avidement les amusements.

Il n'y a pas de temps vide pour le juste. On n'est pas ici-bas pour s'amuser, se délasser toujours.

Venez nous dire qu'il y a bien des moments vides dans la journée, qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose. Il y a bien des moments vides dans la journée ! mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux ; les jours du

[1] L'expression sent la recherche. L'auteur veut dire que les mœurs de Vauban, mises aux prises avec les dignités, ne fléchirent pas. Quand Louis XIV voulut le nommer maréchal, Vauban résista de toutes ses forces, disant que ce serait nuire au bien du service, parce que son nouveau grade ne lui permettrait plus de servir sous un général.

juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée ! Mais tous vos devoirs sont-ils remplis? Vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos dignités et de vos places [1] acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée !...

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment et passer le temps à quelque chose. Mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? Mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? Mais le temps passe lui-même si rapidement, et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? Et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens; mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel; mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine; mais [2] vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes. (*Carême. — Sur l'emploi du temps*, 1re partie.)

---

1 C'est-à-dire les soins, les travaux auxquels vous obligent les dignités que vous avez et les fonctions que vous remplissez.

2 On remarquera le grand nombre de *mais*, qui précèdent chacune des réponses de l'orateur aux objections prévues; chacune de ces objections est précédée elle-même de la conjonction *mais*. C'est là l'un des caractères de l'éloquence de Massillon; il se reprend ainsi plusieurs fois à un même tour, pour étendre et développer ses idées. Il le fait avec chaleur sans doute; mais cela sent le procédé, et l'orateur ne s'arrête pas toujours en deçà de l'abus.

L'affabilité.

L'affabilité est le vrai caractère de la grandeur. La fierté marque l'absence du mérite.

L'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur...

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est à dire qu'il n'était pas fait [1] pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes ; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache ; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près ; on couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même ; on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite, et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les grands hommes et les plus grands rois ont toujours été les plus affables : une simple femme thécuite [2] venait exposer simplement à David ses chagrins domestiques ; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône...

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique ; c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

(*Petit Carême* [3] *: Sermon pour le IV^e^ dim.*, 1^re^ partie.)

---

[1] L'usage ayant fait de *c'est à dire* une locution adverbiale, cette phrase nous semble aujourd'hui peu régulière : elle l'est cependant, car *c'est à dire* équivaut exactement à « on peut dire ».

[2] De la ville de Thécua, en Palestine (*Samuel* ou *livre des Rois*, II, XIV).

[3] Voltaire, qui avait toujours sur sa table le *Petit Carême* de Massillon, cite ce passage dans un article sur l'éloquence, comme propre à donner la plus haute idée de l'orateur. « Le lecteur, dit-il, sera bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux *Sermon du petit nombre des élus*. Il y eut un moment où un transport

L'homme en présence de son juge suprême.

Massillon suppose que l'heure du jugement est arrivée pour ses auditeurs. Jésus-Christ veut séparer les boucs des brebis. Qui donc méritera d'être placé à sa droite ?

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes rassemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui on va prononcer ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de cette vie.

Or je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Sei-

---

de saisissement s'empara de tout l'auditoire : presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le mouvement d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. » Il le transcrit ensuite et termine sa citation par ces mots : « Cette figure (c'est une hypotypose), la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes : le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si brillant. »

gneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières[1] ? je vous le demande, et vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien : vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ ; qui sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte : car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes, où êtes-vous ? restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage[2] ?

Mes frères, notre perte est presque assurée[3], et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner, qui de nous ne craindrait d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine?* Et si on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence ?

(*Carême : Sermon sur le petit nombre des élus.*)

---

[1] Allusion aux villes consumées avec Sodome sous une pluie de soufre, parce que le Seigneur n'avait pu trouver en elles dix justes (Genèse, XVIII, XXXII).

[2] Comparer ce morceau à la peinture que Massillon a tracée, dans son *Sermon pour le jour des Morts*, de la mort du pécheur et de celle du juste.

[3] La nature de l'auditoire, soit à l'église de Sainte-Eustache, soit à Versailles, explique cette grande sévérité de Massillon, que plusieurs théologiens estiment presque excessive.

Pourquoi l'Église bénit les symboles de la guerre [1].

La parole évangélique, parole de paix, ne s'élèvera dans une cérémonie militaire et sainte que pour instruire. Massillon donne le sens religieux de cette cérémonie.

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et, par le souvenir de vos victoires passées, vous animer à de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les barbares ; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux ; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu et toute nation ; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes désirs à ceux qui doivent avoir la même espérance ; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grâce.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'Agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre ; dans un temple consacré au chef d'une légion sainte [2] qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix ; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connaît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête et le mérite de celui qui la commande ; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Messieurs, que laissant là le corps, pour ainsi dire, et les dehors de cette cérémonie, je vous en développe

[1] Exorde du discours de Massillon pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat. Nicolas de Catinat (1637-1712) quitta à vingt-trois ans le barreau pour les armes, et s'éleva par son mérite au grade de maréchal de France. Il gagna contre le duc de Savoie les batailles de Staffarde et de la Marsaille, et, en 1701, sauva d'un désastre par une belle retraite l'armée dont Villeroi venait de prendre le commandement, et qu'il avait fait battre à Chiari.

[2] Saint Victor, dont Bossuet a fait le panégyrique.

l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile ; et que, loin de vous entretenir de la gloire des armes et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état, et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous, en effet, que les nations les plus barbares ont toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain ; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées ; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré au pied des autels ; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Église consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension : sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux ; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles ; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples ; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété : et qu'après tout, les guerres et les révolutions des États ne sont que des jeux aux yeux de Dieu et un changement de scène dans l'univers ; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain [1].

(*Discours pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat.*)

[1] Période oratoire magnifique, qui justifie ce passage du cardinal Maury : « Nul n'a porté l'élégance et la beauté continue du style à un plus haut degré

SAINT-SIMON

(1675-1755.)

Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, fut avant tout un grand seigneur, vaniteux, entêté de son titre de duc et pair, et toujours mécontent. Esprit étroit, âme passionnée, il écrivit ses *Mémoires* au moins autant pour épancher ses haines que pour laisser des documents précieux à la postérité. Aussi a-t-il peu d'autorité comme historien, mais c'est un écrivain de génie. Nul ne lui est comparable pour le trait, la verve, la couleur, la faculté d'animer les scènes qu'il raconte, l'art de brosser un portrait. Sa syntaxe, il est vrai, est tout à fait irrégulière et souvent incorrecte, il en convient lui-même; mais il a dédaigné de se corriger, emporté qu'il était par la matière et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. (V. *Précis d'hist. litt.*, p. 240.)

Louis XIII mourant prédit la victoire de Rocroy.

Étonnement de la cour entendant Louis XIII prédire sur son lit de mort la victoire de Rocroy. L'étonnement fut au comble, quand on connut et cette victoire et les circonstances dans lesquelles avait été engagée la bataille.

Ce fut au prince de Condé[1] que Louis XIII, mourant en héros et en saint, adressa tout à coup la parole, le 13 mai 1643, veille de sa mort, et fixant sur lui un regard lumineux, lui dit, mais comme l'ayant déjà vu, que son fils allait gagner une grande et glorieuse bataille. M. le prince et tous ceux qui étaient présents furent si surpris d'une prophétie ainsi faite, qu'ils doutèrent si dans l'extrémité où se trouvait le roi il n'y avait pas de la rêverie. Mais tout ce qui précéda et tout ce qui se passa incontinent après jusqu'à sa sublime fin fut si conséquent, si judicieux, si à temps, si grand, et d'une grandeur si simple et si soutenue, que l'étonnement de la prédiction s'en augmenta de plus en plus.

---

de perfection... C'est ce beau cours d'idées que Cicéron paraît suivre dans ses compositions, et qu'il désigne si bien par une métaphore qui abrège la comparaison en suppléant aux mots, quand il le représente sous l'image d'un fleuve qui roule des eaux limpides dans un lit profond. *flumen orationis.* »

[1] Henri II, prince de Condé (1588-1646), père du grand Condé. Nommé par Louis XIII chef du conseil de régence, il résigna ses pouvoirs entre les mains d'Anne d'Autriche.

Mais il fut extrême quand on sut la victoire de Rocroy, si complètement remportée par le jeune duc d'Enghien, le 19 mai suivant, que cette infanterie espagnole, si redoutable et si fameuse, ne s'en est jamais pu relever depuis, et que les suites de cette bataille furent infinies en cette entrée de régence; et l'étonnement de la prophétie devint prodigieux comme elle, quand on eut appris les circonstances de cette journée, en effet, si grande et si glorieuse [1].

Le duc d'Enghien, qui se rendit depuis si fameux, avait vingt-deux ans et commandait une armée pour la première fois de sa vie. Du Hallier, qui venait d'être fait maréchal de France, et si connu sous le nom du maréchal de l'Hôpital [2], la commandait sous lui. C'était un vieux guerrier, fort homme de cabinet aussi et de cour, qui lui était donné comme un Mentor, à condition de ne rien faire que par son avis, dont on avait tiré de lui sa parole [3]. Plus de huit jours avant la mort du roi, la reine et le conseil leur avaient mandé de ne rien entreprendre et de se garder surtout de se laisser engager dans aucune action. Ces mêmes défenses, et bien plus positives, leur avaient été réitérées lors de la mort du roi imminente, et les choses étaient en ce point, lorsque le duc d'Enghien, voyant sa belle [4] à Rocroy avec Gassion [5], qui la lui faisait remarquer, et qui fut maréchal de France à la fin de la même année, lui témoigna son déplaisir avec amertume d'avoir les bras liés; et comme Gassion n'en parut pas s'arrêter, le duc lui exposa sa dépendance entière du maréchal, qui ne se résoudrait jamais à agir si directement contre ses ordres. Gassion lui répliqua : « Mais que vous fera-t-on si vous êtes battu, à vous qui êtes prince du sang? Si nous le sommes, ce seront leurs affaires; et si vous battez les ennemis à votre âge, à votre

---

[1] Lire le récit de bataille de Rocroy, par Bossuet, dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, et dans Voltaire (*Siècle de Louis XIV*).

[2] François de l'Hôpital, sieur du Hallier (1583-1660), gouverneur de Paris pendant la Fronde, resta fidèle au roi. Il était le frère de Vitry, qui avait tué Concini dans la cour du Louvre, en 1617.

[3] La parole du duc d'Enghien. On peut voir les instructions données au duc d'Enghien, dans l'ouvrage de M. Chéruel : l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* (volume I, p. 25, note 1).

[4] Locution familière signifiant *belle occasion à saisir*.

[5] Jean de Gassion (1609-1647) fit ses premières armes dans la Valteline, sous le duc de Rohan, combattit en Allemagne sous Gustave-Adolphe, commanda l'aile droite des Français à Rocroy et décida de la victoire, fut nommé maréchal de France en 1643, et mourut au siège de Lens d'une balle reçue à la tête.

première campagne de général d'armée, au commencement de la campagne, tout à l'entrée d'une régence, quelle sera votre gloire, et quelle autorité n'acquerrez-vous pas[1] ? » Le jeune prince, frappé de ce raisonnement, embrasse Gassion, lui commande d'engager à l'heure même le combat, le soutient, l'embarque de plus en plus à ne pouvoir plus s'en dédire avant que le maréchal en eût la moindre notion, qui, entraîné par la chose même, y fit de son côté merveille, et le fruit de cette bataille si disputée et enfin si complète, outre l'armée d'Espagne entièrement défaite et détruite, où ce fameux comte de Fontaines périt dans sa chaise avec et au milieu de toute son infanterie réduite en bataillon carré, fut Maubeuge, Barlaymont, Aimeric, Binsche, et, trois mois après, Thionville.

Telle fut l'admirable prophétie de ce grand roi, divinement et subitement inspiré sur le point d'être admis à la couronne immortelle, prophétie que tout conspira à rendre plus digne de vénération. Il est honteux à la gloire de l'État, à l'honneur de nos rois, à la reconnaissance des travaux incomparables de ce prince pour sa France, prince que Dieu même a voulu canoniser, en lui faisant prédire un avenir si profond et si utile à un royaume qu'il quittait avec tant de magnanimité, de piété, même de joie, plus que honteux à tant de comblés de ses bienfaits, qu'une chose si grande, si mémorable à jamais, ne soit pas plus célèbre, et n'ait pas encore servi à faire rendre à sa précieuse mémoire les honneurs qui par cette prophétie semblent lui être décernés de celui-là même qui seul fait et consomme les saints[2].

(*Écrits inédits de Saint-Simon*, édit. Feugère, tome V.)

---

1 Gassion aurait même dit au duc d'Enghien « qu'il se rendrait ainsi considérable et chef d'un grand parti ».

2 La maison de Saint-Simon avait été comblée de bienfaits par Louis XIII. La reconnaissance de l'écrivain explique ces éloges qu'il donne au roi : l'histoire ne saurait les accepter sans réserve. Il est vrai pourtant que les études historiques de ce siècle ont été singulièrement favorables à ce prince, trop longtemps effacé par son ministre.

M. de Montausier et Molière.

Caractère de M. de Montausier. Sa colère contre Molière, qui l'avait représenté, disait-on, dans le *Misanthrope*. Sa joie d'être peint ainsi quand il connaît la pièce. Scène comique avec le poète.

En 1668, monseigneur le dauphin arrivant à l'âge de sept ans, il lui fallut un gouverneur. M. de Montausier, fait chevalier du Saint-Esprit dès 1661, et duc et pair à la fin de 1665, fut choisi[1]. Il avait alors cinquante-huit ans. Le choix ne pouvait être plus digne, et il y répondit pleinement. Il fut seulement accusé de trop de sévérité, et il était vrai que si ses mœurs étaient naturellement austères, son esprit ne l'était pas moins, et que, parvenu à ce degré de faveur, de considération et de confiance, il le contraignit beaucoup moins, et se licenciait assez souvent à des espèces de sorties qui embarrassaient d'autant plus les gens, qu'elles avaient toujours une grande justesse jointe au poids qu'il y donnait.

Cela le faisait craindre à beaucoup de gens, tellement que, dès que la comédie du *Misanthrope* parut[2], il se débita publiquement que c'était lui qui y était joué. Il le sut et s'emporta jusqu'à faire menacer Molière, quoique alors si à la mode, de le faire mourir sous le bâton. Il arriva que, fort peu de jours après, cette pièce fut représentée à Saint-Germain, et comme monseigneur le dauphin commençait à suivre le roi à ces sortes de plaisirs, nécessité fut à M. de Montausier de voir cette comédie, et, spectacle pour toute la cour, de l'y voir après ce qui s'était passé à cette occasion.

M. de Montausier y arriva intérieurement fort en colère; mais il voulut, puisqu'il y était, la voir et l'entendre bien. Plus elle avançait, plus il la goûtait, et il en sortit si charmé, qu'il dit tout haut que ce misanthrope était le plus honnête homme qu'il eût vu de sa vie, et qu'il tenait à grand honneur, quoiqu'il ne le méritât pas, ce qu'on avait dit sur lui, et, sitôt qu'il fut rentré chez lui, il envoya chercher Molière. Le célèbre comique con-

[1] Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier (1610-1690). Montesquieu a dit de lui « que son caractère avait quelque chose des anciens philosophes et de cet excès de leur raison ». Fléchier a fait son oraison funèbre.

[2] Le *Misanthrope* fut représenté pour la première fois le 4 juin 1666.

naissait quel était M. de Montausier. Il avait tremblé des bruits qui avaient couru, dont il s'était disculpé de toutes ses forces; rien ne le pouvait rassurer. Enfin, vaincu par plusieurs messages coup sur coup, il alla sur parole, mais toujours mourant de peur. Dès que M. de Montausier le vit, il courut à lui l'embrasser, le louer, admirer sa pièce, se défendre modestement de sa ressemblance, l'envier toutefois, ne résister pas à en être flatté, céder enfin à vouloir bien croire ce qui l'avait si fort mis en fureur. Molière, toujours plein d'effroi, ne croyait pas à ses oreilles et se défendait; et la fin fut qu'il ne sut plus ni que faire ni que dire, quand M. de Montausier, averti que son souper était servi, convia Molière de se mettre à table. Molière fut longtemps à le comprendre et à l'oser, et ce fut une scène charmante pour ceux qui en furent témoins, qui devint la nouvelle du lendemain. M. de Montausier but à Molière et l'assura de son amitié pour toujours et lui tint fidèlement parole [1].

(*Écrits inédits de Saint-Simon*, édition Feugère, tome VI, pages 317 et suivantes.)

Mort du grand Dauphin, dit Monseigneur, fils de Louis XIV [2].

Circonstances qui accompagnèrent la mort du Dauphin. La douleur du roi. La première impression à Versailles. Les sentiments de Saint-Simon. Il observe la cour. Les raisons de l'intérêt et du plaisir qu'il y trouve. Le roi parti, les courtisans quittent aussitôt le Dauphin mort.

Monseigneur se trouva plus mal vers quatre heures après midi [3],

[1] Après bien d'autres, Cousin, dans la *Jeunesse de Mme de Longueville*, se demande « s'il est vrai que Montausier ait servi de modèle au *Misanthrope* », et il répond en ces termes : « Molière n'a dit son secret à personne, et vraisemblablement il n'y a point ici de secret, excepté celui du génie. Le misanthrope n'est la copie d'aucun original. Bien des originaux ont posé devant le grand contemplateur et lui ont fourni mille traits particuliers; mais le caractère entier et complet du misanthrope est sa création. »

[2] Nisard dit de ce morceau qu'il est le plus beau peut-être des *Mémoires*.

[3] 14 avril 1711. Le Dauphin avait contracté dans des circonstances singulières cette maladie, dont il allait mourir. Le 8 avril, se rendant en carrosse au château de Meudon, sa résidence habituelle, il avait rencontré un prêtre qui portait le viatique à un varioleux mourant. Cette rencontre frappa vivement le Dauphin; il fut saisi de l'appréhension du mal alors si redouté. Le lendemain, en s'ha-

tellement que Boudin proposa à Fagon[1] d'envoyer querir du conseil, et le pressa de mander promptement des médecins de Paris; mais Fagon se mit en colère, ne se paya d'aucunes raisons, s'opiniâtra au refus d'appeler personne, voulut enfin tenir secret l'état de Monseigneur, quoiqu'il empirât d'heure en heure, et que sur les sept heures du soir quelques valets et quelques courtisans même commençassent à s'en apercevoir. Mais tout en ce genre tremblait sous Fagon. Il était là, et personne n'osait ouvrir la bouche pour avertir le roi, ni Mme de Maintenon. Le rare fut qu'on voulut laisser mettre le roi à table pour souper avant d'effrayer par de grands remèdes, et laisser achever son souper sans l'interrompre et sans l'avertir de rien : sur la foi de Fagon et le silence public, il croyait Monseigneur en bon état, quoiqu'il l'eût trouvé enflé et changé dans l'après-dîner, et qu'il en eût été fort peiné.

Pendant que le roi soupait ainsi tranquillement, la tête commençait à tourner à ceux qui étaient dans la chambre de Monseigneur. Fagon et les autres entassèrent remèdes sur remèdes sans en attendre l'effet. Le curé, qui, tous les soirs, avant de se retirer chez lui, allait savoir des nouvelles, trouva contre l'ordinaire toutes les portes ouvertes et les valets éperdus. Il entra dans la chambre, où, voyant de quoi il n'était que trop tardivement question, il courut au lit, prit la main de Monseigneur, lui parla de Dieu; le voyant plein de connaissance, mais presque hors d'état de parler, il en tira ce qu'il put pour une confession, dont qui que ce soit ne s'était avisé, et lui suggéra des actes de contrition. Le pauvre prince en répéta distinctement quelques mots, confusément les autres, se frappa la poitrine, serra la main au curé, parut pénétré des meilleurs sentiments, et reçut d'un air contrit et désireux l'absolution du curé.

Cependant le roi sortait de table et pensa tomber à la renverse lorsque Fagon, se présentant à lui, lui cria, tout troublé, que tout

---

billant, il eut une faiblesse. On le recoucha, il ne se releva pas. La petite vérole ne tarda pas à se déclarer. Bientôt une amélioration eut lieu, et l'on crut être maître de la maladie. Déjà il n'était bruit que de la convalescence du Dauphin, quand une rechute l'emporta.

[1] Gui-Crescent Fagon (1638-1718), d'abord professeur de botanique au jardin du roi, puis médecin des enfants de Louis XIV; enfin, en 1693, médecin du roi. Il était *fort attaché à ses idées*, d'après Fontenelle; on en aura une preuve dans ce récit.

était perdu. On peut juger quelle terreur saisit tout le monde en ce passage si subit d'une sécurité entière à la plus désespérée extrémité.

Le roi, à peine à lui-même, prit à l'instant le chemin de l'appartement de Monseigneur, et réprima très sèchement l'indiscret empressement de quelques courtisans à le retenir, disant qu'il voulait voir encore son fils, et s'il n'y avait plus de remède. Comme il était près d'entrer dans la chambre, Mme la princesse de Conti, qui avait eu le temps d'accourir chez Monseigneur dans le court intervalle de la sortie de table, se présenta pour l'empêcher d'entrer; elle le repoussa même des mains, et lui dit qu'il ne fallait plus désormais penser qu'à lui-même. Alors le roi, presque en faiblesse d'un renversement si subit et si entier, se laissa aller sur un canapé qui se trouva à l'entrée de la porte du cabinet par lequel il était entré, qui donnait dans la chambre. Il demandait des nouvelles à tout ce qui en sortait sans que presque personne osât lui répondre. En descendant chez Monseigneur, car il logeait au-dessus de lui, il avait envoyé chercher le père Le Tellier, qui venait de se mettre au lit, et fut bientôt habillé et arrivé dans la chambre; mais il n'était plus temps.

L'agonie sans connaissance dura près d'une heure depuis que le roi fut dans le cabinet. Mme la princesse de Conti se partageait entre les soins du mourant et ceux du roi, près duquel elle revenait souvent, tandis que la Faculté confondue, les valets éperdus, les courtisans bourdonnant, se poussaient les uns les autres et cheminaient sans cesse sans presque changer de lieu. Enfin le moment fatal arriva : Fagon sortit qui le laissa entendre[1].

Le roi, fort affligé, maltraita un peu ce premier médecin, puis sortit emmené par Mme de Maintenon. L'appartement était de plain-pied à la cour; et comme il se présenta pour monter en carrosse, il trouva devant lui la berline de Monseigneur. Il fit signe de la main qu'on lui amenât un autre carrosse, par la peine que lui faisait celui-là...

Tandis que Meudon était rempli d'horreur, tout était tran-

---

1 Au sujet de la mort du Dauphin, on peut voir une lettre de Mme de Maintenon, adressée au duc de Noailles le 27 avril 1711.

quille à Versailles, sans en avoir le moindre soupçon. Nous avions soupé : la compagnie, quelques heures après, s'était retirée, et je causais avec Mme de Saint-Simon, lorsqu'un ancien valet de chambre à qui elle avait donné une charge de garçon de la chambre de Mme la duchesse de Berry, et qui y servait à table, entra tout effarouché. Il nous dit qu'il fallait qu'il y eût de mauvaises nouvelles de Meudon, que monseigneur le duc de Bourgogne [1] venait d'envoyer parler à l'oreille de M. le duc de Berry, à qui les yeux avaient rougi à l'instant; qu'aussitôt il était sorti de table; que, sur un second message fort prompt, la table où la compagnie était restée s'était levée avec précipitation, et que tout le monde était passé dans le cabinet. Un changement si subit rendit ma surprise extrême. Je courus chez Mme la duchesse de Berry aussitôt; il n'y avait plus personne : ils étaient tous allés chez Mme la duchesse de Bourgogne ; j'y poussai tout de suite.

Je trouvai tout Versailles rassemblé, ou y arrivant [2]; toutes les dames en déshabillés, toutes les portes ouvertes, et tout en trouble. Ce spectacle attira toute l'attention que j'y pus donner [3]. Tous les assistants étaient des personnages vraiment expressifs; il ne fallait qu'avoir des yeux, sans aucune connaissance de la cour, pour distinguer les intérêts peints sur le visage ou le néant de ceux qui n'étaient de rien : ceux-ci tranquilles à eux-mêmes ; les autres, pénétrés de douleur ou de gravité et d'attention sur eux-mêmes pour cacher leur élargissement et leur joie.

Mon premier mouvement fut de m'informer à plus d'une

---

1 Le duc de Bourgogne était le fils aîné, et le duc de Berry le troisième fils du grand Dauphin.

2 Rappelons ici *une autre scène que présentait Versailles*, comme dit Saint-Simon (elle se rapporte au commencement de la maladie du Dauphin) : « Mgr le duc et Mme la duchesse de Bourgogne y tenaient ouvertement la cour, et cette cour ressemblait à la première pointe de l'aurore. Toute la cour était là rassemblée, tout Paris y abondait; et comme la discrétion et la précaution ne furent jamais françaises, tout Meudon y venait : les appartements ne pouvaient contenir la foule. Courriers à tous quarts d'heure, qui rappelaient l'attention aux nouvelles de Monseigneur, cours de maladie à souhait, et facilité extrême d'espérance et de confiance; désir et empressement de tous de plaire à la nouvelle cour, majesté et gravité gaie dans le jeune prince et la jeune princesse. De cette sorte s'écoulèrent cinq jours, chacun pensant sans cesse aux futurs contingents, tâchant d'avance de s'accommoder à tout événement. »

3 Ici commence cette scène, dans laquelle Sainte-Beuve ne savait qu'admirer le plus, du génie pittoresque, de l'étonnante sagacité d'observation et de la richesse de langue inimaginable que déploie Saint-Simon.

fois, de ne croire qu'à peine aux spectacles et aux paroles; ensuite de craindre trop peu de cause pour tant d'alarme; enfin de retour sur moi-même, par la considération de la misère commune à tous les hommes, et que moi-même je me trouverais un jour aux portes de la mort. La joie néanmoins perçait à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler[1]. Ma délivrance particulière me semblait si grande et si inespérée, qu'il me semblait, avec une évidence encore plus parfaite que la vérité, que l'État gagnait tout en une telle perte. Parmi ces pensées, je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade n'en réchappât, et j'en avais une extrême honte.

Enfoncé de la sorte en moi-même[2], je ne laissai pas de percer[3] de mes regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité[4], d'y nourrir les idées que je m'étais formées de chaque personnage, qui ne m'ont jamais guère trompé, et de tirer de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître et qui par là, à qui connaît la carte et les gens, deviennent des inductions sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en tout autre temps rassis.

Je vis arriver Mme la duchesse d'Orléans, dont la contenance majestueuse et compassée ne disait rien[5]. Elle entra dans le petit cabinet avec M. le duc d'Orléans, duquel l'activité et l'air turbulent marquaient plus l'émotion du spectacle que tout autre sentiment. Le duc de Beauvilliers[6], qui vit les princes étouffant dans ce lieu, les fit passer par la chambre, dans le salon qui la sépare

---

[1] Saint-Simon, étant mal avec le grand Dauphin, redoutait fort son règne : « Combien de réflexions fâcheuses, dit-il, me causait la perspective d'un avenir qui s'avançait tous les jours, et qui porterait très certainement sur le trône, avec Monseigneur, les uns ou les autres des ennemis qui ne respiraient que ma perte ! Cette épine m'était cruellement piquante. » De là, lorsqu'il plut à Dieu de l'en délivrer, le mouvement vague de flux et de reflux qui, suivant ses propres expressions, gagnait tour à tour et perdait du terrain dans le cœur du chrétien et de l'homme.

[2] *Enfoncé en moi-même*, recueilli.

[3] *Percer*, examiner les attitudes comme à la dérobée.

[4] *Délecter*, satisfaire une curiosité.

[5] Elle partageait secrètement à l'égard du Dauphin les sentiments de Saint-Simon. Ses *Mémoires* en sont la preuve.

[6] Paul, duc de Beauvilliers, président du conseil des finances et gouverneur du duc de Bourgogne, dont il avait gardé toute la confiance.

de la galerie ; et, depuis quelque temps, on avait fermé ce salon d'une porte pour en faire un grand cabinet...

Là, dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait apertement [1] sur les visages. Monseigneur n'était plus; on le savait, on le disait; nulle contrainte ne retenait plus à son égard ; et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements, peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée...

Monseigneur le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, et poussait non des sanglots, mais des cris, des hurlements [2] : il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait. La plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume ou par un aiguillon de bienséance. Mme la duchesse de Berry était hors d'elle. Le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage. On y voyait comme écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt. Mme la duchesse de Bourgogne consolait son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée : à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle, et souvent entretenues avec soin [3], fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

---

1 Ouvertement.

2 Le duc de Berry était le fils préféré du Dauphin. Celui-ci avait beaucoup moins d'affection pour le duc de Bourgogne, éloigné qu'il était de la contrainte et de l'austérité de ses mœurs. Le duc de Bourgogne, « tout simple, tout saint, tout plein de ses devoirs, » n'en omettait aucun envers son père ; mais, entre ces deux natures si différentes, l'affection semblait difficile, la tendresse impossible.

3 Les larmes feintes, qui souvent tarissent et qu'on prend soin de renouveler à propos.

Madame[1], rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un, ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé, presque en mascarade.

Mme la duchesse d'Orléans s'était éloignée des princes, et s'était assise, le dos à la galerie, vers la cheminée, avec quelques dames. Tout étant fort silencieux autour d'elles, ces dames peu à peu se retirèrent d'auprès d'elle et lui firent grand plaisir. Il n'y resta que la duchesse Sforce, la duchesse de Villeroy, Mme de Castries, sa dame d'atour, et Mme de Saint-Simon. Ravies de leur liberté, elles s'approchèrent en un tas, tout le long d'un lit de veille à pavillon et le joignant; et, comme elles étaient toutes affectées de même à l'égard de l'événement qui rassemblait là tout le monde, elles se mirent à en deviser tout bas ensemble dans ce groupe avec liberté...

Il faut avouer que, pour qui est bien au fait de la carte intime d'une cour, les premiers spectacles d'événements rares de cette nature, si intéressants à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême. Chaque visage vous rappelle les soins, les intrigues, les sueurs employés à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales; les adresses à se maintenir et à en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela; les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manèges, les avancements, les ménagements, les petitesses, les bassesses de chacun; le déconcertement des uns au milieu de leur chemin, au milieu ou au comble de leurs espérances; la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée; la vertu de ressort qui pousse dans cet instant leurs menées et leurs concerts à bien, la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là (et j'en étais des plus avant), la rage qu'en conçoivent les autres,

---

[1] Élisabeth de Bavière, deuxième femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Elle était veuve alors. C'était une princesse honnête, mais de goûts bizarres.

leur embarras et leur dépit à le cacher[1]. La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes, à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres qu'on n'avait pensé, tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes forme un plaisir à qui sait le prendre, qui, tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour[2].

Je m'arrêtai à considérer le spectacle de ce vaste et tumultueux appartement. Cette sorte de désordre dura bien une heure. A la fin, M. le duc de Beauvilliers s'avisa qu'il était le temps de délivrer les deux princes d'un si fâcheux public. Il leur proposa qu'ils se retirassent dans leur appartement. Cet avis fut aussitôt embrassé.

L'horreur régnait à Meudon. Dès que le roi en fut parti, tout ce qu'il y avait de gens de la cour le suivirent et s'entassèrent dans ce qui se trouva de carrosses et dans ce qu'il en vint aussitôt après. En un instant, Meudon se trouva vide. Cette foule de bas officiers de Monseigneur, et bien d'autres, errèrent toute la nuit dans les jardins. Plusieurs courtisans étaient partis épars à pied. La dissipation fut entière et la dispersion générale. Un ou deux valets au plus demeurèrent auprès du corps; et, ce qui est très digne de louange, la Vallière fut le seul des courtisans qui, ne l'ayant point abandonné pendant sa vie, ne l'abandonna point après sa mort. Il eut peine à trouver quelqu'un pour aller chercher des capucins pour venir prier Dieu auprès du corps.

(*Mémoires*, année 1711.)

---

1 Remarquez cette énumération des soucis de l'ambition.

2 Nul n'a goûté ce plaisir plus complètement que Saint-Simon : on peut en juger par les traits qui animent cette vivante peinture. Il était doué, en effet, remarque Sainte-Beuve, dans un article relatif à Fénelon, « d'un double génie qu'on unit rarement à ce degré : il avait reçu de la nature le don de lire dans les esprits et dans les cœurs à travers les physionomies et les visages; et ce qu'il avait comme arraché avec une curiosité acharnée, il le rendait par écrit avec le même feu, avec la même ardeur et presque avec la même fureur de pinceau. »

J.-B. ROUSSEAU

(1671-1741.)

J.-B. Rousseau manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie. Il reçut les conseils de Boileau, et fit espérer au vieux poète un digne héritier. Il composa, jeune encore, des comédies médiocres justement oubliées. C'est à ses *Odes* qu'il dut la gloire. Il a passé longtemps pour le plus grand poète lyrique français. On ne lui reconnaît guère aujourd'hui qu'une certaine ampleur de style, de la magnificence et de l'harmonie, et on s'accorde à lui refuser ce qui fait précisément le grand poète, l'inspiration véritable et l'émotion vraie. Il inaugura par ses *Cantates*[1] un genre tout nouveau en France, et quelques-unes de ces petites pièces sont des chefs-d'œuvre. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Prière de David repentant[2].

La nature entière obéit à Dieu; seul l'homme s'est révolté, il a péché. Mais la miséricorde divine est plus grande encore que le péché de l'homme. Dieu est l'ami, non du juste seul, mais aussi du pécheur repentant.

O monarque éternel, Seigneur, Dieu de nos pères,
Dieu des cieux, de la terre et de tout l'univers;
Vous dont la voix soumet à ses ordres sévères
Et les vents et les mers;

---

[1] La *cantate* était primitivement un poème destiné à être mis en musique; J.-B. Rousseau le premier donna aux vers de la *cantate* une harmonie suffisante pour qu'ils pussent se passer de chant et d'instrument. De nos jours, Lamartine a écrit aussi quelques *cantates*.

[2] Cette ode rappelle quelques passages des Psaumes dont Rousseau s'est inspiré. On n'aura pas de peine à remarquer quelle distance immense il y a entre la grandeur, l'éclat, l'originalité et la poésie de David, et cette imitation froide et pâle de notre poète. J.-B. Rousseau fut un versificateur habile; il n'eut jamais ni l'émotion sincère ni l'éclat qui font le poète lyrique.

Tout respecte, tout craint votre majesté sainte;
Vos lois règnent partout, rien n'ose les trahir :
Moi seul, j'ai pu, Seigneur, résister à la crainte
De vous désobéir.

J'ai péché [1] : j'ai suivi la lueur vaine et sombre
Des charmes séduisants du monde et de la chair;
Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre
Des sables de la mer.

Mais enfin votre amour, à qui tout amour cède,
Surpasse encor l'excès des désordres humains.
Où le délit abonde, abonde le remède;
Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit, Seigneur, la chaîne déplorable
Où [2] depuis si longtemps je languis arrêté,
Quel espoir ne doit point inspirer au coupable
Votre immense bonté?

Au bonheur de ses saints elle n'est point bornée;
Si vous êtes le Dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'âme infortunée
Et des pécheurs soumis.

(*Odes*, livre I.)

---

1 *J'ai péché.* Au point de vue rythmique, l'effet de ces deux mots, de ce repos au début du vers, est des plus heureux.

2 *Où* signifie ici *dans laquelle. Où*, originairement adverbe de lieu, passa de bonne heure du rôle d'adverbe à celui de pronom relatif, sans perdre pourtant jamais sa valeur adverbiale. C'est surtout au XVII[e] siècle que *où* devient très fréquent, et remplace le pronom *lequel*, tombé alors en discrédit. Aujourd'hui *où* n'exprime plus que des rapports de lieu et de temps.

CRÉBILLON

(1674-1762.)

La tragédie s'était énervée entre les mains des fades imitateurs de Racine. Crébillon entreprit de donner une vie nouvelle à ce genre épuisé; il chercha à exciter l'émotion chez les spectateurs par les moyens les plus violents; il étala sous leurs yeux des traits de la plus effroyable cruauté. La terreur est pour lui l'unique ressort de la tragédie, et souvent il émeut par ce procédé. Il abonde en beaux vers, mais isolés. Son style est ordinairement lâche, heurté, raboteux et peu correct; il est parfois déclamatoire, et presque toujours plus théâtral que dramatique. *Rhadamiste et Zénobie* passe pour son chef-d'œuvre. Il a laissé encore *Idoménée, Atrée et Thyeste, Électre, Xerxès, Sémiramis, Pyrrhus, Catilina, le Triumvirat.* (V. *Précis d'hist. litt.*)

Ambassade de Rhadamiste.

RHADAMISTE, PHARASMANE[1].

Rhadamiste, roi dépossédé d'Arménie, vient à la cour de son père, Pharasmane, roi d'Ibérie, qui ne l'a pas vu depuis sa première jeunesse; mais il y vient avec le titre d'ambassadeur des Romains, qu'il doit aux services rendus par lui à Corbulon. Il est chargé, au nom de l'empereur Néron, de défendre à Pharasmane de faire entrer ses troupes dans l'Arménie, dont le roi d'Ibérie convoite la possession. (V. Tacite, *Annales.*)

RHADAMISTE

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous[2] en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous :
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire;

1 Les caractères de ces deux personnages sont éminemment dramatiques : le premier, par ses élans irréfléchis vers le bien comme vers le mal; le second, par son impétuosité fière et son âpreté sauvage.

2 Expression concise, mais peu correcte.

Ce peuple enfin, si fier et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur.
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance :
Ainsi, gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend des souverains.
Vous le savez, seigneur; et du pied du Caucase,
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase [1] ;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe [2] enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron [3] ?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome, instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur :
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles.
Qui fait trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes, aujourd'hui la terreur des Romains ?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images

---

1 Le *Phase,* jadis grand fleuve, aujourd'hui petite rivière, séparait l'Arménie de la Colchide et se jetait dans le Pont-Euxin. — Le *Cyrus,* nom ancien du *Kour,* dont la source est près d'Erzeroum.

2 L'*Araxe* est une rivière d'Arménie, affluent de la rive droite du Cyrus ou Kour.

3 Comparer dans *Nicomède* la scène III du II^e^ acte. L'attitude de Pharasmane devant l'envoyé des Romains rappelle celle de Nicomède devant Flaminius.

A la suite d'un char en butte à ses outrages :
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois [1],
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe pas : la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux ;
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage ;
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats [2] ;
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours [3],
Rome de mes projets veut traverser le cours.
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée ?
Que font vos légions ? ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs ?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins ;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate [4],
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate [5].

(*Rhadamiste et Zénobie*, acte II, scène II [6].)

---

1 Cf. Racine, *Mithridate*, acte III, sc. I :

Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images, etc.

Crébillon ne saurait être comparé à Racine pour le coloris et l'harmonie de l'expression ; mais il y a parfois dans ses vers une énergie d'accent qui les fait admirer.

2 Vers énergique, digne de Corneille.

3 Corneille a dit :

Et pour trancher enfin ces discours superflus.

4 C'était la capitale de la grande Arménie, que brûla Corbulon.

5 Quel dédain ironique dans ces derniers vers ! Ils sont cités comme un modèle de vigueur oratoire.

6 Cette scène était fort admirée des critiques classiques, qui la trouvaient « noble, animée, imposante ». Le caractère de Pharasmane est tracé sur celui

DESTOUCHES

(1680-1754.)

Tour à tour acteur, soldat, diplomate, Destouches ne cesse de travailler pour le théâtre dans ses différentes carrières. Sans doute, il n'eut jamais ni l'intarissable gaieté de Regnard, ni cette fine observation des mœurs qui distingue Marivaux; mais il a des caractères nobles et bien tracés, un dialogue aisé, un style élégant et correct. On lit encore avec plaisir deux de ses comédies: le *Philosophe marié*, et surtout le *Glorieux*, son chef-d'œuvre. C'est la satire agréable et discrète des goûts de luxe et de vanité, si fortement développés en France au début de la Régence dans la haute société et dans la bourgeoisie et la finance qui aspiraient à se hausser. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Le Glorieux [1].

LE COMTE, PASQUIN, son valet.

Le comte, « le Glorieux, » se refuse à donner à Lisimon le titre de « Monseigneur » dans une lettre qu'il lui écrit, croyant que lui seul est de haute noblesse. Au même moment son valet Pasquin lui donne lecture d'une lettre où les ridicules prétentions du comte sont critiquées. Le valet reçoit un soufflet.

LE COMTE, s'adressant à sa lettre.

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.

---

de Mithridate; « il a la même haine pour les Romains, le même orgueil indomptable, la même dureté jalouse, qui le fait redouter de ses enfants. » Mais, au témoignage même de Voltaire, qui n'est pas suspect de partialité envers Crébillon, si le rôle de Pharasmane est moins bien écrit, il est plus tragique et plus fier que celui de Mithridate. La langue même du poète est ici plus pure, plus correcte qu'ailleurs; la pensée vigoureuse trouve sans effort apparent son expression précise, souvent même élégante.

[1] Voltaire, dont le goût était si sûr quand la passion ne l'aveuglait pas, a rendu à l'œuvre de Destouches ce délicat hommage :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

C'était exagérer pourtant que d'égaler cette comédie aux meilleures de Molière, comme il le faisait dans une de ses lettres au comte d'Argental. Geoffroy est tombé dans l'excès contraire, en le dénigrant avec injustice. On ne lira pas sans intérêt l'étude que Saint-Marc-Girardin a consacrée à cette pièce dans le chapitre XXI de son *Cours de littérature dramatique*.

Un homme tel que moi se ferait déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet ;
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet[1].

(Il déchire la lettre.)

Ote-moi cette table. Eh bien ! que dit l'épître ?

PASQUIN

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE

Pourquoi donc ? Lis toujours.

PASQUIN

Vous me l'ordonnez, mais...

LE COMTE

Oh ! trêve de discours !

PASQUIN lit.

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE

« Qui vous écrit... » Le style
Est familier.

PASQUIN

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit.)

« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scrupule,
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très ridicule. »

LE COMTE, se levant brusquement.

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN

Poursuivrai-je ?

LE COMTE

Oui, voyons la fin de tout ceci.

---

1 Cette simple tirade suffit à nous montrer le caractère du comte, son infatuation, sa suffisance.

PASQUIN lit.

« Vous ne manquez pas de mérite;
Mais... »

LE COMTE

« Vous ne manquez pas! » Ah! vraiment, je le croi [1]!
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN lit.

« Vous ne manquez pas de mérite;
Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, donnant un soufflet à Pasquin.

Comment! maraud!...

PASQUIN

Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(Il jette la lettre sur la table.)

LE COMTE

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, lui donnant sa bourse.

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN, va et revient.

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE

Non, pas exactement.

PASQUIN

Je vous en rendrai compte.
(A part.)
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

(*Le Glorieux*, acte II, scène XI.)

[1] *Croi*. Une licence poétique, dont on n'use guère plus aujourd'hui, permet de supprimer l's dans les premières personnes de certains verbes, quand la rime l'exige.

LOUIS RACINE

(1692-1763.)

Louis Racine était le dernier des fils du grand poète. Talent honnête et pur, disciple fidèle et respectueux de Rollin, il voulut prêter aux grandes vérités religieuses le charme de la poésie, et il écrivit ses deux poèmes didactiques de la *Grâce* et de la *Religion*. La versification en est élégante et correcte, mais l'imagination n'y a nulle part; on n'y trouve aucune de ces peintures grandes et sublimes que de pareils sujets semblaient faire espérer. Ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, son père, sont précieux pour l'histoire littéraire, bien qu'ils contiennent quelques erreurs et manquent parfois d'impartialité. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Sur l'existence et l'immortalité de l'âme.

L'existence de l'âme est prouvée par la nature même de la pensée; l'immortalité de cette âme, par sa simplicité, ses aspirations vers l'infini, la croyance universelle, la bonté et la véracité de Dieu. Si l'âme devait périr, Dieu nous aurait trompés en mettant en nous des désirs qui ne seraient jamais satisfaits.

Je pense. La Pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur, ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé[1] de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux :
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image[2].
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes;

---

1 *Chargé* se rapporte à *un autre être*, dans le vers suivant. L'expression est non seulement lourde et obscure, mais assez peu poétique.

2 Beau vers : la pensée est exacte, l'expression élégante et précise.

Mais, par des maux cruels, quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périrait-il? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts:
Un être simple et pur[1] n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Le corps, né de la poudre[2], à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit, plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau[3], s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi[4];
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi[5];
Vous qui nous remplissez de vos douces manies[6],
Poètes enchanteurs, admirables génies;
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, et toi, que je n'ose nommer[7],

---

1 *Simple,* c'est-à-dire qui n'est formé que d'une substance unique, indivisible. *Pur,* qui ne contient rien d'étranger à lui.

2 *Poudre,* fréquemment employé dans le sens de *poussière,* au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle.

3 *Son fardeau,* c'est le corps.

4 C'est l'hommage d'un disciple à un maître aimé. On connaît l'axiome de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Louis Racine s'appuie sur la même affirmation au début de ce morceau : « Je pense! »

5 *J'aperçoi.* (V. note, p. 421.) — Louis Racine fait ici allusion à la vie courte de Pascal, et aussi aux méditations profondes du grand homme, qui le transportaient, pour ainsi dire, au-dessus de la vie d'ici-bas.

6 *Manies* signifient ici imaginations poétiques, inspirations. Le sens étymologique est celui de folie.

7 Allusion tendre et délicate à son père, dont il dit ailleurs :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères?
Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous, dont les grands noms sont exempts de la mort?
Eh! pourquoi, dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au delà de ma vie?
Par de brillants travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse;
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse [1].
Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité [2].
De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner au plaisir d'un instant,
Fallait-il pour si peu m'appeler du néant?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle [3]?

(*La Religion*, chant II.)

VOLTAIRE

(1694-1778.)

Il n'est pas un genre poétique dans lequel Voltaire ne se soit essayé et n'ait plus ou moins réussi. Dans aucun, malgré les qualités supérieures qu'il apportait partout, il ne fut vraiment un maître. Exceptons pourtant la poésie légère: nul n'y déploya jamais plus d'enjouement et de malice; heureux si cet enjouement et cette malice n'eussent pas offensé la religion et la morale! La France n'avait pas d'épopée; Voltaire entreprit de lui en donner une, et il écrivit la *Henriade*. Cette œuvre, qui contient de belles pages, provoqua dès

---

[1] « Aucun homme qui ne sente, ou ne pense, ou ne fasse des choses dont la portée dépasse le tombeau, des choses qu'il ne ferait, ne penserait et ne sentirait point, si l'idée de l'immortalité n'était en lui. » (GUIZOT.)

[2] L'homme a le *désir*, le *besoin* en quelque sorte d'éterniser sa mémoire. Ainsi, sans trop s'en rendre compte, il aspire à l'immortalité; c'est une preuve qu'il est fait pour elle. Tel est le sens de ce vers de Louis Racine.

[3] « L'homme cherche, il cherche la vie; la vie telle que l'homme la cherche, est la vie éternelle: donc la vie éternelle l'attend. » (GRATRY.)

son apparition un enthousiasme que la postérité ne devait pas partager. Jeune encore, « ce fanfaron d'impiété, » comme l'appelait J.-J. Rousseau, avait débuté brillamment au théâtre avec *Œdipe* (1718); il dut à la tragédie quelques beaux succès : *Mérope, Zaïre, Alzire,* continuaient, avec un certain éclat, sur la scène française, la tradition du grand siècle. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La liberté de Rome menacée.

Brutus exhorte ses amis à sauver Rome du péril qui la menace et à n'épargner personne, pas même leur propre fils. Il affranchit l'esclave qui a révélé le complot ourdi pour rétablir les Tarquins.

BRUTUS

Oui, Rome n'était plus ; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie ;
Vos tombeaux se rouvraient ; c'en était fait, Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main [1].
C'est cet ambassadeur [2], c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfants
Qui conspiraient contre elle, et servaient les tyrans :
Messala [3] conduisait leur aveugle furie.
A ce perfide Arons il vendait sa patrie ;
Mais le Ciel a veillé sur Rome et sur vos jours :

(En montrant l'esclave.)

Cet esclave a d'Arons écouté les discours ;
Il a prévu le crime, et son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit :

---

[1] Cette expression se trouve dans Corneille, qui fait dire à Pauline, à la scène III de l'acte I de *Polyeucte :*

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La *vengeance à la main,* l'œil ardent de colère...

[2] Il s'agit d'Arons, ambassadeur de Porsenna. Arons était le fils de Tarquin le Superbe ; il tua plus tard Brutus dans un combat.

[3] Messala était l'un des principaux conspirateurs qui cherchaient à rétablir dans Rome les Tarquins chassés par Brutus. Il était l'ami de Titus, fils du consul.

J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses complices [1] ;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être :
« Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui sait conspirer, sait se taire et mourir [2]. »
On s'écrie ; on s'avance, il se frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti :
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie [3].
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs :
Publicola [4] partout en cherche les auteurs ;
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides,
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfants [5],
Ne voyez que leur crime, et gardez vos serments.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

(A l'esclave.)

Et toi, dont la naissance et l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave et dut faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et, prenant désormais des sentiments plus grands,
Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.

(*Brutus*, acte V, sc. I.)

---

1 C'est-à-dire arrachât le nom de ses complices. L'expression est hardie, mais elle reste claire.

2 Vers énergique, qui rappelle la manière de Corneille.

3 Tullie était la fille de Tarquin.

4 Valerius Publicola, fondateur avec Brutus de la République romaine (509 av. J.-C.), et son collègue au consulat peu de temps après.

5 Brutus prononce ainsi l'arrêt de mort de ses fils, qui tous deux faisaient partie de la conjuration, ce qu'il ignorait encore.

Les triomphes de la foi.

Don Gusman, gouverneur du Pérou, époux d'Alzire, fille de Montèze, a été frappé par le Péruvien Zamore, qui avait été fiancé à Alzire. Le conseil condamne à mort Zamore et Alzire, et charge Alvarez, père de Gusman, d'exécuter la sentence. Mais celui-ci, avant de mourir, pardonne à son meurtrier.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE, ALZIRE,

ZAMORE

Cruels ! sauvez Alzire et pressez mon supplice !

ALZIRE

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur !
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore ;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
Le Ciel, qui veut ma mort et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive et prête à me quitter
S'arrête devant vous, mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire [1] :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière ;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

(A Alvarez.)

Le Ciel venge la terre : il est juste ; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore ;
Seul je puis faire grâce et la fais à Zamore.

[1] L'approche de la mort rend Gusman à lui-même, à ses sentiments chrétiens oubliés.

Vis, superbe ennemi, sois libre et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

(A Montèze, qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(A Zamore.)

Des dieux que nous servons, connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner[1].

ALVAREZ

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN

Je veux plus : je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés et par mon hyménée :
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États ;
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(A Alvarez.)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils et répare ma perte.

ZAMORE

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc ! les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,

---

1 Ces beaux vers sont dans toutes les mémoires. Ils reproduisent la réponse du duc François de Guise au gentilhomme qui faillit l'assassiner pendant le siège de Rouen.

Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire[1].

(Il se jette à ses pieds.)

ALZIRE

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous, mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père !
Vivez longtemps heureux, qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien ! Je suis content, je meurs[2] !

ALVAREZ, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

(*Alzire*, acte V, sc. VII.)

---

1 Ce sont là de beaux sentiments exprimés en beaux vers. Voltaire les a écrits, non en croyant, mais en artiste. Combien il est regrettable, même pour sa gloire d'écrivain, qu'il se soit acharné à combattre de ses libelles et de ses sarcasmes une religion à qui il devait des inspirations si pures !

2 On a critiqué ce dénouement d'*Alzire :* c'est l'un des plus beaux que nous offre le théâtre de Voltaire. La clémence de Gusman, si fier et si vindicatif, il n'y a qu'un instant encore, a paru invraisemblable. Ce n'est pas notre avis. Chrétien convaincu, Gusman a pu oublier dans l'exercice de son pouvoir d'un jour la modération et la justice, mais les approches de la mort le rendent à lui-même : le Dieu qu'il sert lui fait un devoir de pardonner. L'apaisement, un apaisement religieux, se fait dans son âme et passe dans la nôtre ; l'art et la morale sont à la fois satisfaits.

Mérope veut sauver son fils.

Polyphonte a fait croire à Mérope qu'un jeune homme, arrêté sur ses ordres, est le meurtrier d'Égisthe, son fils. Mérope, désespérée, veut frapper de sa main le coupable. Mais, au moment où elle lève le bras, elle apprend que ce jeune homme est son fils. Polyphonte, voyant qu'elle l'épargne, conçoit des soupçons, et pour connaître la vérité, fait conduire Égisthe devant sa mère.

POLYPHONTE, ÉGISTHE, MÉROPE

MÉROPE

Remplissez vos serments, songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel [1] ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel [2].

MÉROPE

Ah ! dieux !

ÉGISTHE, à Polyphonte.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le Ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger [3].
J'ai tué justement un injuste adversaire [4].
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi,
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE

Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente [5]...

---

1 L'expression est déclamatoire.
2 Il n'a que ce moyen pour légitimer sa tyrannie.
3 Maxime philanthropique à la mode du temps.
4 Il était dans le cas de légitime défense.
5 Comme on sent que tout cela est factice ! Ce sont des mots à effets, des figures de rhétorique voulues.

MÉROPE

Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente;
Élevé loin des cours et nourri dans les bois [1],
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE

Qu'entends-je! quel discours! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MÉROPE

Qui? moi, seigneur?

POLYPHONTE

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin [2]?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste;
Mon fils, enveloppé dans un piège funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE

O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE

Je ne les cache point, ils paraissent assez;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, s'avançant.

Cruel ! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

---

[1] Ce vers, qui nous fait sourire, était dans le ton alors à la mode : jamais on n'a plus parlé de la nature, et jamais on ne l'a moins connue; jamais on n'a autant prêché et si peu pratiqué la vertu.

[2] L'expression est prosaïque et lourde, la beauté de la scène est tout entière dans la situation.

POLYPHONTE

Qu'il meure !

MÉROPE

Il est...

POLYPHONTE

Frappez.

MÉROPE, se jetant entre Égisthe et les soldats.

Barbare ! il est mon fils[1].

ÉGISTHE

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, en l'embrassant.

Tu l'es, et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie ;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature[2] :
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé[3].
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE

Que prétendez-vous dire ? et sur quelles alarmes...

---

1 Bien jouée, cette scène est d'un grand effet. « Le mouvement de Mérope, qui trahit le secret qu'elle voulait garder, cette mère empressée à justifier son fils, et qui le dénonce en le justifiant, ces explosions involontaires de l'amour maternel ne sont pas des coups de théâtre ; c'est mieux que cela, ce sont les mouvements du cœur humain. » (SAINT-MARC GIRARDIN.)

2 Sentence philosophique très froide, et vague quant à l'expression.

3 Phrase déclamatoire et de mauvais style.

ÉGISTHE

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes;
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, se jetant à ses genoux.

Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds,
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère [1],
Jugez de mes tourments: ma détestable erreur,
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui deviez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils: je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE

O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère [2].

---

1 « Ce morceau a du mouvement, de l'éloquence; mais le style n'est pas arrêté, définitif. Sa turbulence recouvre l'*à peu près* de l'improvisation. »

(MERLET.)

2 Ce passage est vraiment beau. « Dès qu'Égisthe sait sa naissance et son rang, il en prend les sentiments. Il avait la fierté d'un homme de cœur; il a facilement la dignité d'un roi. Aussi, dans ce moment, il prend le premier rôle; Mérope n'a plus que le second. Naguère si hardie à se jeter au milieu des soldats pour sauver son fils, elle sera maintenant faible et timide. »

(SAINT-MARC GIRARDIN.)

Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent[1] ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, à Mérope.

Eh bien, il faut ici vous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte ;
Son courage me plaît ; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis ;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE

Vous, m'adopter ?

MÉROPE

Hélas !

POLYPHONTE

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver ;
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

MÉROPE

Quoi ! barbare !

POLYPHONTE

Madame, il y va de sa vie :
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie,

1 Vers faible ; on sent toujours l'improvisation. Voltaire n'a pas la patience de se corriger.

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Choisissez, mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me suive.

(A Mérope.)

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir,
Rendez-le [1] à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE

Vous le ferez au temple.

ÉGISTHE, que les soldats emmènent.

O reine auguste et chère,
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi [2].

(*Mérope*, acte IV, sc. II.)

---

[1] *Le*, s'élidant, ne compte plus comme syllabe dans le vers.

[2] On l'a sans doute remarqué, les épithètes inutiles, lss rimes défectueuses, les exclamations factices ne sont pas rares dans le style de Voltaire.

Le pauvre diable.

Le pauvre diable se demande quelle carrière il va embrasser : dans la carrière des armes, il y a trop de rivalités ; dans la magistrature, il lui faudrait acheter une charge ; or il est pauvre, et sans argent on n'arrive à rien.

Quel parti prendre ? où suis-je, et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon destin, de grâce instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct ; bien savoir ce qu'on aime ;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A disparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre :
Du duc de Broglie[1] osez suivre les pas :
Sage en projets et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats ;
Il va venger les malheurs de la France.
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence :
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur ;
Plus on en tue, et plus il s'en présente.
Ils vont trottant des bords de la Charente,

[1] Le duc de Broglie (1718-1804) reçut à quarante-deux ans le bâton de maréchal de France, comme récompense des victoires remportées sur les Prussiens à Landershausen (1758) et à Bergen (1759). Voltaire rend ici un hommage délicat à ses talents et à sa valeur.

De ceux du Lot, des coteaux Champenois,
Et de Provence, et des monts Francs-Comtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille [1],
Tous assiégeant la porte de Crémille [2]
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien, la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes :
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vite achetez un emploi de Caton,
Allez juger. Êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien ; c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent et de l'ambition ?
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant [3] :
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe [4].

---

[1] Ne dirait-on pas déjà les soldats de la république ?

[2] Crémille était le nom d'un commis préposé aux enrôlements volontaires.

[3] Conseiller, président, sous-entendu au parlement. — Les fermiers du roi étaient ceux qui prenaient à ferme ou à bail l'exploitation des diverses branches des revenus publics (sel, tabacs, octrois, etc.). — Les intendants étaient des agents royaux chargés de veiller, dans les provinces, à l'administration de la justice, de la police et des finances.

[4] Ce morceau nous offre un modèle de cette poésie légère, dans laquelle Voltaire fut un maître inimitable. Grâce, esprit, naturel, facilité, malice, rien n'y manque. Le mot final frappe par sa brusque concision. Il est cependant faux : on peut vivre pauvre et ne pas *ramper*.

La vanité.

Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage !
Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :
« Ci-git qui ne fut rien [1]. » Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands Dieu ! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose,
Et l'ami Pompignan [2] pense être quelque chose !

(*Satires : la Vanité.*)

GRESSET

(1709-1777.)

C'est par l'esprit, au sens le plus fin mais le plus léger du mot, que Gresset survit dans ses œuvres. Nous lui devons *Vert-Vert*, charmant petit poème plein de grâce badine, dans lequel il chante les aventures d'un perroquet des Visitandines de Nevers, et le *Méchant*, comédie dont l'intrigue est faiblement conduite, mais dont les portraits sont d'un naturel parfait ; le style en est excellent, le dialogue toujours spirituel et piquant. Gresset a laissé encore quelques *Épîtres*, dont la meilleure est la *Chartreuse*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 Piron Alexis (1689-1773), auteur de la *Métromanie*, comédie célèbre, chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, de bon sens ; malgré tout, ouvrage de second ordre, car elle peint un ridicule et non un caractère. Piron avait composé encore plusieurs tragédies justement oubliées et quelques épigrammes piquantes. Le roi refusa de ratifier son élection à l'Académie française (1757), et Piron composa ainsi son épitaphe :

Ci-git Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

2 Lefranc de Pompignan était l'ennemi personnel de Voltaire, qui le cribla d'épigrammes injustes. Cette satire, dont on ne cite ici que la fin, est tout entière dirigée contre lui. On sentira sans peine le dédain accablant et l'impitoyable malice de ce dernier vers, après la majestueuse période qui le précède et qu'il clôt.

Point de commerce avec les méchants.

ARISTE, VALÈRE

Valère, séduit par les dehors brillants de Cléon (le Méchant), s'est lié avec lui. Le vieil Ariste cherche à l'éclairer sur les dangers de cette liaison. — Ne pas se livrer au premier venu. Portrait du méchant; ce qui fait sa force c'est l'insolence et la faconde, qui d'ailleurs ne peuvent rien changer au mérite des gens. Il est délaissé, on le hait; il vit seul, sans patrie, parmi les honnêtes gens.

ARISTE

Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon ; il faut absolument
Rompre...

VALÈRE

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde ; on en est enivré ;
Au plus frivole accueil, on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences !...
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé [1] !

VALÈRE

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est fort estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux spectacles, partout, il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle !
Il règne ; on l'environne, il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs [2].
Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'on bon esprit doit prendre?

---

[1] *Par ne voir,* c'est-à-dire *par ne fréquenter qu'un homme diffamé.*

[2] Comparer ce que dit de lui-même *Ariste* dans le *Misanthrope.* Mais le marquis de Molière n'est qu'un fat ridicule; Cléon, dont Valère croit ici faire l'éloge, et qu'il condamne en réalité, comme le lui fait remarquer Ariste, est non seulement ridicule, mais dangereux, *méchant* enfin.

ARISTE

L'orateur des foyers et des mauvais propos[1] :
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits du talent et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption,
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre;
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure :
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure[2]...
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants, qui n'étaient que des sots.
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien :
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire;
Examinez-les bien : un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence;
Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès[3].

VALÈRE

Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire...

---

[1] *L'orateur des foyers.* On appelle *foyer* la salle où, dans les entr'actes, se réunissent les spectateurs ou les acteurs dans un théâtre.

[2] Il est parfait ce portrait du juge, du critique éclairé, impartial et qui sait attendre. Par l'*arrêt public*, il faut entendre l'arrêt de la postérité; car l'arrêt du public contemporain n'est pas toujours respecté par elle: par exemple, *Athalie*.

[3] Ce portrait du méchant est tracé d'une main délicate et sûre. Il sera complété plus loin.

ARISTE

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé ?
Combien il en faut peu ! comme il est méprisé [1] !...

VALÈRE

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse ;
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien,
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE

Vous le croyez heureux ? Quelle âme méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Étranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté,
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance [2].
Un commerce de suite [3] avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments ;
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible [4].
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague [5] est déjà malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui, traînant après lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie [6].

(*Le Méchant*, acte IV, sc. IV.)

---

[1] C'est la pensée de la Bruyère : « La moquerie, dit-il, est souvent indigence d'esprit... L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tous les pays de ces sortes d'insectes... Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer. » — [2] Vers charmant. — [3] Assidu. — [4] Agréable tableau de l'amitié. — [5] Inconstant, léger. On n'applique plus cet adjectif qu'aux choses.

[6] Beau vers. La Bruyère avait déjà dit : « Parler et offenser pour de certaines gens est précisément la même chose : ils sont piquants et amers ; leur

LE FRANC DE POMPIGNAN

(1709-1784.)

Honnête homme et chrétien sincère, Le Franc de Pompignan fut toute sa vie l'ennemi déclaré du parti philosophique. Il l'attaqua courageusement, dans son discours de réception à l'Académie française. Mais son entreprise loyale fut maladroitement conduite. Tout le parti, Voltaire à sa tête, firent à Le Franc une guerre de satires, d'épigrammes et de facéties, devant laquelle le poète dut reculer, et qui a nui à sa réputation auprès de la postérité. On ne connaît plus guère aujourd'hui de Le Franc que les *Odes sacrées*. Le style de ces poésies est très inégal : tour à tour âpre, emphatique, monotone, terne, puis très coloré, il révèle néanmoins un vrai poète par des qualités supérieures. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La résurrection des morts.

La plaine couverte d'ossements desséchés. Pourront-ils revivre? Le prophète commande au nom du Seigneur, ils se raniment; il commande encore, l'âme descend dans ces corps, et les morts se lèvent.

Dans une triste et vaste plaine,
La main du Seigneur m'a conduit.
De nombreux ossements la campagne était pleine ;
L'effroi me précède et me suit.
Je parcours lentement cette affreuse carrière,
Et contemple en silence, épars sur la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.
« Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,

---

style est mêlé de fiel et d'absinthe : la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur serait utile d'être nés muets ou stupides. Ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec aigreur, ils attaquent avec insolence... Ce qu'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force, sans regarder derrière soi. »

Le portrait que fait ici Gresset est la peinture fidèle du vice à la mode de son temps, dans cette société du XVIII[e] siècle, sans cœur et sans poésie. C'est à cette actualité qu'il dut surtout son succès. Gresset, en prêchant la raison, sut éviter l'ennui. Il le dut à la grâce, à l'esprit, à l'agrément, à la vie qu'il répandit dans son tableau. Le rôle d'Ariste, dans cette scène, fut l'un des plus appréciés du public.

Que de leurs cendres relevés
Ces morts retournent à la vie ?
— C'est vous seul, ô mon Dieu, vous seul qui le savez.
— Hé bien, parle ; ici tu présides ;
Parle, ô mon prophète [1], et dis-leur :
Écoutez, ossements arides,
Écoutez la voix du Seigneur !
Le Dieu puissant de nos ancêtres,
Du souffle qui créa les êtres,
Rejoindra vos nœuds séparés.
Vous reprendrez des chairs nouvelles ;
La peau se fermera sur elles ;
Ossements secs, vous revivrez [2]. »
Il dit ; et je répète à peine [3]
Les oracles de son pouvoir,
Que j'entends partout dans la plaine
Ces os avec bruit se mouvoir.
Dans leurs liens ils se replacent,
Les nerfs croissent et s'entrelacent,
Le sang inonde ses canaux ;
La chair renaît et se colore ;
L'âme seule manquait encore
A ces habitants des tombeaux.
Mais le Seigneur se fit entendre,
Et je m'écriai plein d'ardeur :
« Esprit, hâtez-vous de descendre ;
Venez, esprit réparateur ;
Soufflez des quatre vents du monde,
Soufflez votre chaleur féconde

[1] Voir Ézéchiel, ch. XXXVII, 1-10. — « La traduction de Le Franc de Pompignan est remarquable. Ce style est presque une hardiesse au XVIII[e] siècle. Le choix même que le poète a fait de ces prophéties marque un esprit peu vulgaire, et que la vraie poésie attire. Il aime le mouvement, l'action ; il choisit de préférence les morceaux bibliques qui se distinguent par la véhémence et l'étrangeté, contrairement à Rousseau, qui s'en tient aux idées abstraites, à la morale générale. » (EUGÈNE MANUEL.)

Pour bien comprendre cette note, il faut se souvenir qu'aucun siècle littéraire en France ne fut moins poétique que le XVIII[e] ; ce n'est donc pas un mince éloge de dire de Le Franc de Pompignan qu'il a senti la vraie poésie et a su la rendre.

[2] Ce vers, d'une rudesse voulue, complète une traduction aussi précise qu'énergique.

[3] Pour : à peine j'ai répété.

Sur ces corps prêts d'ouvrir les yeux. »
Soudain le prodige s'achève,
Et ce peuple de morts se lève,
Étonné de revoir les cieux[1].

(*Poésies sacrées*, livre III : *Prophéties.*)

L'envie.

L'envie s'attaque à toute gloire. Le vrai grand homme n'est apprécié qu'après sa mort. Quand des barbares insultent le soleil, l'astre ne cesse pas pour cela de les éclairer.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque[2] de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme,
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort[3].
Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus[4].
Le chantre d'Ulysse et d'Achille[5],
Sans protecteur et sans asile,

---

[1] Cette ode est vraiment belle. Le XVIII[e] siècle n'a rien produit de supérieur, en fait de poésie lyrique, pour le mouvement, la couleur et le pittoresque. Lamartine a traduit le même passage d'Ézéchiel dans ses *Premières Méditations* (*la Poésie sacrée*). Ses vers sont élégants, harmonieux; mais ils n'ont ni la vigueur ni même la couleur de ceux de Le Franc de Pompignan.

[2] *Offusque*, c'est-à-dire obscurcit.

[3] Horace avait exprimé la même idée dans une de ses épîtres (liv. II, ép. 1). Après avoir rappelé les services des grands bienfaiteurs de l'humanité et l'ingratitude dont ils avaient été ici-bas les victimes, il ajoute : « Le génie brûle de son éclat les talents qu'il écrase au-dessous de lui : *l'astre s'éteint, tout le monde l'adore.* » Comparer aussi la belle épître de Boileau à Racine (Épître VII), et l'on verra la différence qu'il y a de la prose rimée à la vraie poésie.

[4] Antithèse précise, mais prosaïque.

[5] Homère.

Fut ignoré jusqu'au tombeau ;
Il expire : le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau [1].

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers [2].
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs [3].

(*Odes*, livre III, ode I : *la Mort de Rousseau.*

LE BRUN

(1729-1807.)

Peu de poètes eurent une réputation plus grande, au XVIIIe siècle; ses contemporains l'avaient surnommé Le Brun-Pindare; peu sont moins lus aujourd'hui. Cependant Le Brun a un réel talent; il n'eut pas toutes les qualités du poète lyrique, il lui manqua l'enthousiasme sincère; mais il eut souvent du mouvement et de la grandeur. « Son style, dit Sainte-Beuve, a quelque chose de fort, de noble, de nu, de raide, de sec et de décharné; l'accent déclamatoire y perce à tout moment. » Le caractère de ce poète ne valait pas son talent. Pour servir des partis ou des hommes nouveaux, il piétina plus d'une fois sur ceux qui l'avaient d'abord protégé. Lebrun avait beaucoup écrit. On parle encore de ses *Odes*, et on répète parfois quelqu'une de ses *Épigrammes*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

[1] Il s'agit d'Homère. Neuf villes, on le sait, se disputaient l'honneur de l'avoir vu naître. — *Disputent son berceau*, pour : se disputent la gloire d'avoir été son berceau. — *Tombeau, berceau*, rime défectueuse, mais nécessitée par l'antithèse.

[2] C'est Diodore de Sicile qui rapporte cette prétendue coutume des Éthiopiens. (*Bibliothèque historique*, III, IX.)

[3] Cette strophe justement célèbre, et la seule vraiment belle, sauve toute la pièce.

A Mademoiselle Marie Corneille [1].

L'OMBRE DU GRAND CORNEILLE

La misère de Marie Corneille ne saurait ternir le nom qu'elle porte. Sa dot, c'est l'immortalité. La race de Corneille peut marcher rivale des Bourbons.

De gloire et de misère étrange destinée !
O mon sang ! ô ma fille ! ô chère infortunée !
Rends ton malheur auguste et fais rougir le sort.
La sublime vertu ne peut être avilie ;
L'âme de Cornélie
Sut braver les revers, et César, et la mort [2]...

Si le nom de Corneille est ton seul héritage,
Cette gloire n'est point un stérile partage :
O ma fille ! ta dot est l'immortalité ;
Et je laisse à ton sort, que mon destin protège,
Mes lauriers pour cortège :
Leur ombre sert d'asile à ma postérité [3].

Comme un jeune palmier, levant sa noble tête,
Sous l'ombre paternelle affronte la tempête,
Rival du cèdre altier qui règne sur les monts ;
Si ton nom fut le mien et si mon sang t'anime,
Lève un front magnanime :
Ma race peut marcher rivale des Bourbons.

(*Odes*, livre I, ode XXIV.)

---

[1] Marie Corneille était non l'arrière-petite-fille, comme on l'avait cru d'abord, mais l'arrière-petite-nièce du grand Corneille. Elle était dans un état voisin de la misère, et c'est pour la recommander à Voltaire que Lebrun écrivit cette ode. Voltaire entreprit les *Commentaires sur le théâtre de Corneille*, pour lui créer une dot avec l'argent que lui rapporterait cet ouvrage. Quelque temps après il la maria honorablement.

[2] Corneille a mis en relief, dans *Pompée*, ce caractère énergique et fier de Cornélie.

[3] Tout cela a un air de grandeur, mais enflée. Lebrun, dans ses meilleurs morceaux, n'évite pas la déclamation.

Sur la Harpe, qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie [1].
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

(*Épigrammes*, livre I, LXX.)

DUCIS

(1733-1816.)

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, chacun sentait le besoin de renouveler et de rajeunir le théâtre français. Parmi les tentatives qui en furent faites par plusieurs hommes de talent celle de Ducis est peut-être la plus intéressante; elle fut certainement la plus efficace. Charmé des beautés neuves et hardies de Shakespeare, il voulut les révéler à la France, en transportant sur notre scène tout ce que le goût français pouvait comprendre et admirer. Les grands succès de *Hamlet* (1769), de *Roméo et Juliette* (1772), du *Roi Lear* (1783), de *Macbeth* (1784), d'*Othello* (1792), justifièrent ses espérances. Tendre par nature, il fut énergique et terrible par imitation. Ce qui lui manqua, ce fut l'art de composer une phrase, trop souvent l'élégance et la correction dans le style, et surtout l'intelligence vraie du génie de Shakespeare. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

[1] L'Aonie était l'un des noms de la Béotie. *Les sommets d'Aonie* ne sont autre chose que l'Hélicon, montagne de la Béotie, consacrée aux Muses.

Songe de Macbeth [1].

MACBETH, FRÉDÉGONDE (lady Macbeth)

Macbeth raconte un songe qu'il a eu : Trois sorcières horribles lui sont apparues. Elles ont consulté le sort dans les entrailles d'un enfant, puis se sont enfuies en lui criant : « Tu seras roi! » Il n'y croit pas ; mais il sent sous sa main le corps meurtri d'un vieillard.

Je croyais traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé, devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect ! non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse,
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime ;
Et, ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilège ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance : « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige ? »
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche ;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils échappent soudain,

---

[1] *Macbeth* est l'une des plus célèbres tragédies de Shakespeare, son *Athalie*, dit M. Villemain. Macbeth, à qui des sorcières ont prédit qu'il serait roi, tue, avec l'aide de sa femme lady Macbeth, son cousin Duncan, roi d'Écosse, et se fait proclamer à sa place. Mais dès ce jour des visions terribles hantent le criminel, et lady Macbeth essaye vainement d'effacer de sa propre main une tache de sang qui reparaît toujours. Macbeth est à son tour détrôné et mis à mort par le fils de Duncan, Malcolm. Tel est le drame qu'a imité Ducis.

L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide,
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi! »

FRÉDÉGONDE

T'ont-ils réveillé ?

MACBETH

Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée :
Si loin du trône encor, comment y parvenir?
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti sous ma main dégoûtante
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

(*Macbeth*, acte II, sc. VI.)

Infortune du roi Lear [1].

On le voit de très loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, égaré, et promenant sa vue avec douleur et inquiétude.

LEAR, seul.

(Le tonnerre éclate, les éclairs embrasent l'horizon, les vents sifflent, la grêle tombe sur la tête chauve et nue de Lear.)

Je n'aperçois plus Kent. L'ombre épaisse et l'orage
Ont égaré mes pas dans ce désert sauvage.
Mon œil épouvanté le cherche..., et je ne voi
Que ce ciel menaçant prêt à fondre sur moi.

[1] Lear, roi d'Angleterre, a partagé dès son vivant son royaume entre ses deux filles : Volnérille, femme du duc d'Albanie, et Régane, femme du duc de Cornouailles. Il ne tarde pas à recueillir le fruit de cette imprudence. Chassé de son palais par ces filles ingrates, le vieux roi erre dans la campagne, et il sent peu à peu sa raison s'égarer.

Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête !
Versez tous vos torrents, tous vos feux sur ma tête.
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups ;
Lear n'a point le droit de se plaindre de vous ;
Exercez donc sur moi toute votre furie ;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs
Qu'au gré de leurs combats se disputent les vents :
N'y voyez plus la place où fut mon diadème.
Sans pouvoir de mon sort accuser que moi-même [1],
Me voici sous vos coups humblement incliné,
Dans ces vastes forêts sans guide abandonné,
Privé du tendre ami [2] qui suivait ma misère,
Glacé par vos frimas, resté seul sur la terre,
Pauvre et faible vieillard, chassé de sa maison,
Dont les enfants ingrats ont troublé la raison.

(*Ibid.*, acte III, sc. v.)

DELILLE

(1738-1813.)

La traduction des *Géorgigues* de Virgile avait apporté à la fois à Delille la fortune et la gloire. A chaque œuvre nouvelle qu'il allait désormais produire, l'admiration devait croître. La traduction du *Paradis perdu* de Milton, les *Jardins*, l'*Homme des champs*, la *Pitié*, l'*Imagination*, les *Trois règnes de la nature*, la *Conversation* enfin, parurent successivement au milieu d'un concert d'éloges. La gloire de Delille est aujourd'hui singulièrement déchue. « Il décrivit, en vers élégants et froids, tous les objets que le ciel et la terre offraient à ses regards ; » il peignit la nature, il ne la comprit et ne la sentit jamais. « Il fut, a-t-on dit avec raison, le premier des versificateurs, il ne fut jamais un poète. » On trouve dans ses ouvrages quelques morceaux brillants ; il reste le roi des traducteurs en vers. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 Les éléments ne sont pas coupables, ils ne lui doivent rien. Mais ses filles !
2 Le comte de Kent.

Présages de la guerre civile[1].

Des phénomènes étranges suivent la mort de César. Ils annonçaient la guerre civile, de nouveaux combats en Macédoine. Invocation aux dieux pour qu'ils permettent à Auguste de rendre la paix au monde.

Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature :
C'est toi qui nous prédis ses tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère [2],
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière [3];
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux, le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes [4]!
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitaient [5];
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli on vit couler des pleurs;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;

---

1 C'est la traduction de l'un des plus brillants épisodes des *Géorgiques* de Virgile (l. I, v. 463 et suiv.).

2 *Plaignant notre misère*, il s'agit du soleil.

3 Vers élégant, mais qui ne traduit pas l'antithèse de l'original. Virgile dit : « Il couvrit d'une *sombre* rouille son disque *brillant*. »

4 *Vomit ses entrailles*, est étrange. Le vers de Virgile n'est pas traduit : « Il roule des globes de flammes et des rochers liquéfiés. »

5 Virgile dit : « Les Alpes tremblèrent de secousses *inaccoutumées*. » L'épithète a sa valeur : les tremblements de terre sont, en effet, très rares dans les Alpes.

Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde, changée en sang, roule des flots impurs [1];
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs [2];
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler [3].
O père des Romains, fils du dieu des batailles!
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta, dieux paternels, ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris [4]!
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le Ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te recommande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;

---

1 C'est une exagération du traducteur. Virgile dit simplement : « Le sang ne cessa de couler des puits. »

2 Une première fois à Pharsale, où César battit Pompée; la seconde fois à Philippes, où Brutus et Cassius, meurtriers de César, furent battus par Antoine et Octave.

3 Ronsard avait déjà traduit ces vers de Virgile. On connaît l'imitation de V. Hugo (*les Rayons et les Ombres*, VIII) :

Aujourd'hui dans ce champ, vaste plaine muette,
Parfois le laboureur sur le sillon courbé
Trouve un noir javelot qu'il croit des cieux tombé,
Puis heurte pêle-mêle, au fond du sol qu'il fouille,
Casques vides, vieux dards qu'amalgame la rouille,
Et, rouvrant des tombeaux pleins de débris humains,
Pâlit de la grandeur des ossements romains.

4 Le vers du poète latin est autrement coloré, énergique et précis. On sait qu'il s'agit d'Auguste César. Virgile dit : « O dieux, permettez à ce jeune homme de porter secours au monde bouleversé. »

En des chants de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès [1].
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone [2] en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se raidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

(*Géorgiques*, liv. I.)

Le causeur aimable.

Le poète décrit dans les deux premiers chants, les ridicules que l'on apporte dans la conversation. Il fait, dans le troisième, le portrait du causeur aimable. Celui-ci sait interroger et répondre à propos. Il est sans recherche dans son langage, il sait blâmer et n'offense jamais.

Cher même aux rivaux qu'il efface,
Le discoureur aimable est ce mortel charmant
Qui, sans paresse et sans empressement,
Répond avec justesse, interroge avec grâce,
Nourrit l'attention et jamais ne la lasse [3];
Parle, s'arrête et reprend à propos :
De sel sans âpreté, de gaîté sans grimace
Assaisonne ses moindres mots;
D'inutiles détails ne charge point sa phrase;
Et, simple avec noblesse et noble sans emphase,
A l'estime du sage et le respect des sots.
Disciple heureux de la nature,
D'une phrase naïve et pure

---

1 Vers qui devait paraître merveilleux aux contemporains de Delille, et qui n'est que banal et vague pour nous. On sait que l'école descriptive, dont Delille était le chef, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, professait une telle horreur pour le mot *propre*, qu'elle avait fini par ne plus désigner que par des périphrases les choses dont les noms ne lui semblaient pas assez *nobles*. C'est le cas ici. Virgile dit : « Et les faux recourbées étaient forgées en épées homicides. » On voudra que c'est autrement clair, précis et poétique.

2 Virgile dit : « La guerre ! » C'était trop commun et trop bas pour Delille. Il lui faut Bellone : c'est ridicule.

3 *Ne la lasse*, n'est guère harmonieux.

Il ne demande point pardon,
S'exprime avec clarté, parle avec abandon,
N'ambitionne point une finesse obscure;
Fuit d'un style apprêté la pénible tournure;
De fleurs, sans art, sème son entretien;
Quelquefois à la langue, en dépit du purisme,
Ose faire présent d'un heureux solécisme,
Scandale du grammairien,
Et, bravant du logicien
Le pédantesque rigorisme,
M'instruit de quelque chose ou m'amuse d'un rien.
S'il blâme, il veut que la censure
Soit un conseil et non pas une injure;
S'il loue, il fuit le ton flatteur :
Il sait qu'un mot adulateur,
Démenti par la conscience,
D'une juste pudeur fait rougir notre front,
Et qu'un éloge est un affront,
S'il n'est pas une récompense [1].
Quelquefois il plaisante, et ne raille jamais [2] :
On passe à l'homme aimable une juste défense;
L'honnête homme chemine entre ce double écueil;
Même en le combattant il ménage l'orgueil.
Le sage aux sots peut montrer leur image,
Mais ne leur jette point le miroir au visage [3].

(*La Conversation*, ch. III.)

Apostrophe de Satan au soleil.

Satan vient d'arriver aux portes de l'Éden. Prêt à entrer pour séduire l'homme, la créature nouvellement formée des mains de Dieu, l'ange tombé s'arrête : il hésite, en proie à l'envie, au désespoir, au désir ardent de la vengeance, au regret du bonheur perdu, qu'il pourrait reconquérir peut-être. La vue du soleil, dans l'éclat resplendissant du midi, lui arrache ce cri passionné.

Globe resplendissant, majestueux flambeau,
Toi qui sembles le dieu de ce monde nouveau,

1 Remarque très juste.
2 Il sait que la raillerie marque souvent indigence d'esprit.
3 Critique de l'Alceste de Molière.

Soleil, que je te hais et combien ta lumière
Réveille les regrets de ma grandeur première!
Hélas! sans ma révolte, assis au haut des cieux,
Un seul de mes rayons eût éclipsé tes feux;
Et sur mon trône d'or, presque égal à Dieu même,
J'aurais vu sous mes pieds ton brillant diadème.
Je suis tombé! l'orgueil m'a plongé dans les fers;
Il m'a fermé les cieux et creusé les enfers...
Pourquoi fus-je placé si près du rang suprême?
Hélas! tout mon malheur est né du bonheur même :
Plus éloigné du trône, il n'eût pu me tenter;
Le faible se soumet, le puissant veut monter.
Oui, l'orgueil du pouvoir me conduisit au crime.
Je prétendis au trône, et tombai dans l'abîme.
Mais quoi! de sa puissance enivré comme moi,
Quelque autre aurait peut-être osé braver son roi,
Et, suivant de l'orgueil l'amorce enchanteresse,
Aurait dans ses complots entraîné ma faiblesse.
Mais non, de mes égaux aucun n'a succombé;
Tous sont restés debout, et moi seul suis tombé.
Peut-être en s'égarant mon cœur ne fut pas libre?
Il l'était, et moi seul ai rompu l'équilibre.
Dieu signale pour tous son amour paternel...
Eh bien! sois repentant, si tu fus criminel;
N'est-il plus de remords et n'est-il plus de grâce?
Devant le Dieu vengeur fais plier ton audace.
Moi, plier! ce mot seul est un affront pour moi.
Que diraient ces guerriers [1] dont j'ai séduit la foi?
Ah! quand ils m'opposaient à ce Dieu que je brave,
Leur ai-je donc promis de devenir esclave?
Dois-je, aux pieds d'un tyran me courbant en leur nom,
Au lieu de la vengeance implorer le pardon?
Oh! si je dus prétendre à leur obéissance,
C'était sur les débris de la toute-puissance;
Et, quand à pardonner il pourrait consentir,
Le pardon serait court comme le repentir.
Satan s'indignerait d'avoir obtenu grâce;

[1] Les anges rebelles des hiérarchies inférieures qu'il a entraînés avec lui.

Assis au même rang, j'aurais la même audace,
Je briserais mes fers, et bientôt le bonheur
Se jouerait d'un serment qu'arrache le malheur.
Bientôt j'attaquerais ce Dieu que je déteste,
Et ma seconde chute en serait plus funeste.
Faut-il payer si cher cette paix d'un moment,
Qui croîtrait à la fois ma honte et mon tourment?
Adieu donc l'espérance, et la crainte avec elle!
Fuyez, lâches remords! vengeance, je t'appelle!
Que du monde entre nous l'empire soit égal;
Qu'il soit le Dieu du bien, je le serai du mal[1].

(*Le Paradis perdu.*)

GILBERT

(1751-1780.)

Parmi les écrivains en vers du XVIII[e] siècle, Gilbert seul eut vraiment, avant André Chénier, le cœur et l'âme d'un poète. Mort à vingt-neuf ans, sa carrière fut courte et malheureuse; il ne put donner la vraie nuance de son talent. Esprit satirique et lyrique à la fois, il écrivit, en style de Juvénal, le *Dix-huitième siècle,* peinture amère des vices de son temps, pleine de passion et de verve. Tout le monde connaît cette ode, imitée des psaumes, qu'il composa sur son lit d'hôpital[2], quelques jours avant de mourir: les *Adieux à la vie,* et qui renferme plus d'émotion vraie et plus de poésie que tout son siècle n'en avait mis jusque-là dans quinze ou vingt volumes d'odes et d'élégies. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 La traduction de cette page sublime avait déjà tenté Louis Racine et Voltaire. Delille seul en a rendu les vigoureuses beautés. Il s'est montré, comme toujours, le maître des traducteurs en vers. Mais il n'en faut pas moins, pour avoir une idée exacte du génie de Milton, lire cette page dans le texte même ou dans la traduction littérale et fidèle que Chateaubriand a donnée, en prose, du *Paradis perdu.*

2 On sait que Gilbert, après une chute de cheval, fut porté dans un hôpital: l'hospice de Charenton ou l'Hôtel-Dieu. Il mourut quelques jours après, non pas là, mais dans sa maison de la rue Jussienne, où il avait été ramené.

Réponse aux critiques qui lui reprochaient de nommer, dans ses satires, les auteurs par leurs noms.

Le satirique a le droit d'imprimer tout vifs les noms des mauvais auteurs. Ils osent braver publiquement le bon sens et la foi; on doit les flétrir. Faire autrement serait une lâcheté.

Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom?
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés.
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre, orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires [1]?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal [2],
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique [3]?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir une énigme au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qui transpire,
Son nom doit partager l'éloge et la satire.

---

[1] *Leurs extraits mortuaires*, c'est-à-dire leurs éloges. D'Alembert était secrétaire de l'Académie des sciences.

[2] Le *Mercure de France*.

[3] Satire sanglante et que tout le monde applaudit parce qu'on n'aimait pas La Harpe à cause de son orgueil.

De citer un pédant pourrait-on me blâmer,
Quand lui-même il se fait l'affront de se nommer?

(Fragment de la Satire II : *Mon apologie.*)

FLORIAN

(1755-1794.)

Une triple influence dirigea la vie de Jean-Pierre-Claris de Florian : celle de la nature, qui lui donna l'amour des champs; celle de sa mère, qui était Castillane, et qui lui communiqua les ardeurs chevaleresques du sang espagnol; celle de Voltaire, son grand-oncle et son maître, qui fit de lui un conteur charmant. De ces trois influences sont nées trois sortes d'œuvres : des romans pastoraux, *Galatée* (1783) et *Estelle* (1788); des romans poétiques, *Numa Pompilius* (1786) et *Gonzalve de Cordoue* (1791); enfin des *Nouvelles* et des *Contes,* et, par-dessus tout, des *Fables,* le seul des ouvrages de Florian qui méritât de vivre. La composition dans les *Fables* est souvent négligée; mais le naturel, la grâce, la douceur du sentiment et du style, les font lire encore, même après celles de La Fontaine; et depuis deux siècles Florian a eu presque seul cet honneur. (V. *Précis d'Hist. litt.*)

Les deux bacheliers.

Deux bacheliers travaillent assidûment chez un docteur à la préparation de la licence philosophique Après toute une journée passée à argumenter, ils se couchent et discutent en rêvant, avec forces gestes. Un coup de poing donné par l'un des dormeurs à l'autre amène une effroyable lutte. Le docteur survient : « Nous repassons la métaphysique, » disent les combattants!

Deux jeunes bacheliers, logés chez un docteur,
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences [1].
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant [2]

---

[1] On disait également bien, du temps de Florian, *les licences,* ou, comme aujourd'hui, *la licence.* Ce grade est, comme on sait, au-dessus de celui de bachelier et au-dessous de celui de docteur.

[2] *Divisant :* ils établissaient des divisions dans leurs arguments, afin de résoudre avec méthode les difficultés proposées. — *Ergotant,* littéralement cela

Sur la nature et ses substances [1],
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité [2],
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre :
Même par là souvent on dit qu'ils commençaient;
Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments. Qui venait les entendre,
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit qu'ils dormaient, dans le grenier du maître,
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
« Je démontre, dit l'un. — Je distingue, dit l'autre,
Or voici mon dilemme [3]. — *Ergo* [4], voici le nôtre... »
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants [5],
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot [6], soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assenés
Sur le nez.

---

signifie : discutant de manière à aboutir à une conclusion, indiquée par le mot latin *ergo*, donc. L'usage a donné aujourd'hui à ce mot un sens d'une nuance tout à fait différente. Il signifie : discuter quand même, sans raison plausible, sur des riens.

1 Les *substances* sont les êtres réels, sur lesquels reposent les *qualités*, qui n'existent pas par elles-mêmes, qui sont de simples attributs des substances. Ainsi Dieu, l'âme, sont des substances; la bonté, la vertu, des attributs; la matière est une substance, la couleur est un attribut : elle ne peut exister sans la matière.

2 *Le libre arbitre* est la faculté qu'a l'homme de se déterminer entre deux partis différents, sans qu'aucune puissance extérieure à lui puisse le contraindre. — Au *libre arbitre* est opposé la *nécessité*. Ainsi tout corps lancé en l'air retombe *nécessairement* à terre; c'est un effet invariable et inévitable de la loi d'attraction : le corps n'est pas *libre* de s'y soustraire.

3 Le *dilemme* est un argument par lequel on propose à son adversaire deux ou plusieurs propositions qui tournent également contre lui.

4 *Ergo*, c'est le mot qui annonce la conclusion.

5 *Criants, gesticulants*, sont ici des participes présents, non des adjectifs verbaux, et par conséquent devraient demeurer invariables. Mais Florian, imitant La Fontaine, ne fait pas cette distinction, bien qu'elle fût déjà formellement établie de son temps.

6 *Aristote* (384-322) fut le philosophe grec le plus étudié au moyen âge. On ne l'appelait dans les écoles que « le maître ». — *Duns Scot*, célèbre philosophe du moyen âge, surnommé le *docteur subtil*, fut l'adversaire de saint Thomas, l'*ange de l'École*, dans la querelle des *universaux*.

Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber, pêle-mêle avec eux,
Tous les meubles qu'ils ont : deux chaises, une table
Et quatre in-folios [1] écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :
« Le diable est donc ici? dit-il tout hors de soi;
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique?
— Nous ne nous battons point, disent-ils; jugez mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique [2]. »

(*Fables*, livre III, VIII.)

ANDRÉ CHÉNIER

(1762-1794.)

Ce poète est le plus grand de notre XVIIIe siècle. Né à Constantinople, d'une mère grecque et d'un père français, A. Chénier fut amené de bonne heure en France, et se révéla poète dès l'âge de seize ans. Il servit quelques mois dans l'armée, voyagea en Italie et en Suisse, et, le premier, chanta la poésie des grandes montagnes. Après trois ans passés à Londres comme attaché d'ambassade, il revint en France au moment où la Révolution commençait, et l'accueillit avec joie. Mais le règne des violents arriva; André Chénier paya de sa tête le crime de ne pas marcher avec eux. La Révolution brisait dans ses mains une plume qui avait déjà écrit des chefs-d'œuvre et en promettait de plus grands encore. Des *églogues* et des fragments d'*idylles*, des poèmes inachevés ou esquissés à peine, l'*Hermès*, l'*Invention*, l'*Amérique*, l'*Astronomie*, des *élégies*, cinq *épîtres*, enfin les *Iambes* et les *Odes* sont tout ce qui nous reste de lui. Mais cette œuvre incomplète est d'une grande beauté; la forme exquise, l'imitation ori-

---

[1] On écrit au pluriel des *in-folio* sans *s*. Florian, pour éviter dans son vers un hiatus, l'a écrit autrement. Les in-folio sont des volumes dont les feuilles d'impression sont pliées en deux.

[2] La *métaphysique* est cette partie de la philosophie qui s'occupe non des choses et des phénomènes de la nature, comme les sciences *physiques*, mais des principes généraux dont ces choses et ces phénomènes émanent, des causes premières et des premiers principes.

ginale du génie grec, l'harmonie attique, la perfection du rythme enfin, dans les *Odes* et les *Iambes* surtout, la recommandent à l'admiration de la postérité. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'Aveugle [1].

Homère, aveugle, a été abandonné par des matelots inhumains dans l'une des Cyclades. Il est rencontré par trois enfants que ses chants et son infortune captivent. Ils le guident dans leur village, et le poète, inspiré par tant de bonté, célèbre les dieux et la naissance du monde.

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros [2], écoute,
O Sminthée Apollon [3], je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait [4]. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses [5], gardiens de leurs troupeaux bêlants;
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète [6];
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe [7], et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois. »

---

1 Cet aveugle est Homère, que la tradition représente errant de contrée en contrée, offrant de réciter ses poèmes pour prix d'une hospitalité qui n'était pas toujours accordée à sa vieillesse et à son génie.

2 Ville d'Ionie où Apollon était particulièrement honoré.

3 C'est-à-dire Apollon adoré à Sminthe, en Troade.

4 André Chénier a essayé de transporter dans la versification française plusieurs des procédés habituels à la poésie grecque et latine, et en particulier le *rejet*, dont les anciens ont fait un heureux et fréquent usage. Nos poètes du XVII[e] siècle offrent des exemples de semblable enjambement.

5 Nom d'un peuple de la Thrace, pays célèbre par sa race de chiens. (LITTRÉ.)

6 On admettrait peut-être avec quelque difficulté aujourd'hui toutes ces rimes par des épithètes; le procédé paraîtrait par trop commode. Cependant c'est la multiplication même des épithètes tirées *de la nature* qui donne à cette pièce son cachet homérique et en fait la beauté.

7 Grossièrement fabriqué.

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière [1].
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!);
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures [2].
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager :
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux.
— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils. Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants [3],
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encor, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants, venus de Jupiter [4]!

---

1 Tournure vive, empruntée au grec, pour : tend les mains *en signe* de prière.

2 Ce respect dû à la vieillesse a inspiré à Ponsard les beaux vers que voici :

> Cependant Jupiter voit d'un œil indigné
> Qu'on refuse une obole au vieillard dédaigné,
> Et que sous les affronts soit courbée et flétrie
> L'auguste majesté d'une tête blanchie !

3 *Genoux pesants*, mis pour appesantis par la vieillesse.

4 *Venus de Jupiter* signifie-t-il *envoyés de Jupiter* ou *issus de Jupiter?*

Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois [1].
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone [2],
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots :
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon [3], à son autel de pierre,
Un palmier, don du Ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous : je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.
— Des marchands de Cymé [4] m'avaient pris avec eux!
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours :
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.
— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
— Enfants! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir [5] les talents.

---

[1] Touchant tableau, où sont rapprochés la sereine majesté du divin vieillard et le charme des enfants. Homère les dit *beaux*, non qu'il les voie, mais parce que les Grecs unissaient, jusqu'à les confondre parfois, les idées de bien et de beau : le bien pratiqué est la suprême beauté morale de l'homme. — [2] Mère d'Apollon et de Diane. — [3] Près de la statue d'Apollon. — [4] Port de l'Asie Mineure. — [5] A. Chénier imite les poètes du XVII[e] siècle, qui donnent souvent la valeur de *pour* à la préposition *à* :

Je suis mal propre à décider la chose.

(*Le Misanthrope.*)

Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor raisonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux [1] implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable [2],
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris [3].
— Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire [4]?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.
— Les barbares! j'étais assis près de la poupe :
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante; si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui, tu rendras grâce aux dieux...
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre;
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli,
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!
— Viens, suis-nous à la ville, elle est toute voisine
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège à clous d'argent te place à nos festins [5];

---

1 La mythologie grecque avait introduit parmi les dieux une hiérarchie, au sommet de laquelle étaient le douze grands dieux.

2 *J'étais miserable*, pour *un sort affreux eût été le mien si...*

3 C'est-à-dire : Si, pour moi, vous ne vous fussiez armés de pierres et si vous n'eussiez poussé des cris.

4 Les enfants ont appris que les poètes ont civilisé les hommes et fondé les cités; ils s'étonnent que la reconnaissance n'existe plus à leur égard. Voir, sur l'influence civilisatrice de la poésie, le chant IV de l'*Art poétique*, vers 145 et suivants.

5 Tu auras la présidence de nos festins.

Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder des chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.
— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
— Siros [1] est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
— Salut, belle Siros, deux fois hospitalière!
Car sur tes bords heureux je suis déjà venu;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus [2] les rivages fertiles.
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs;
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise [3], et se console et chante [4].
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux [5] de vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses! Vous savez tout, vous, déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous [6]. »

---

1 Petite île des Cyclades.

2 Ancien nom du Nil.

3 L'expression est latine, et mise pour *posée*.

4 Allusion à la gracieuse légende, racontée par Platon, sur les premiers chanteurs qui, passionnés pour la poésie, oublièrent de se nourrir et, étant morts de faim, furent métamorphosés en cigales.

5 Dieux des enfers.

6 Avant de chanter, Homère invoque les Muses, déesses des beaux-arts. La poésie était, à l'origine, marquée d'une empreinte religieuse profonde. Elle célébrait la divinité, ses bienfaits, et les héros envoyés et soutenus par elle.

M.-J. CHÉNIER

(1764-1811.)

Ce poète, frère d'André Chénier, fit du théâtre une tribune, plus encore que ne l'avait fait son maître Voltaire. Son premier succès fut *Charles IX,* représenté en 1789 : c'est une déclamation, mais pleine d'énergie et de feu ; et comme elle répondait aux passions du moment, elle fut accueillie avec enthousiasme. Dès lors les œuvres du poète se succèdent rapidement : *Jean Calas* (1791), *Henri VIII* (1791), *Caïus Gracchus* (1792), *Fénelon* (1793), *Timoléon* (1794). Remplies de l'esprit révolutionnaire, elles n'avaient qu'un but : inspirer la haine des rois et des prêtres. *Tibère,* le chef-d'œuvre tragique de J. Chénier, ne fut jouée qu'en 1844 et sans aucun succès. Si le nom de ce poète vit encore, il le doit, non à ses tragédies, mais à ses *Épîtres* et à ses *Satires,* dans lesquelles il défend avec force et avec une merveilleuse souplesse des réformes légitimes et quelques droits justement acquis. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Aux calomniateurs [1].

Les commissaires de la Convention sont des êtres odieux ; ils ont proscrit le poète, et c'est lui qu'on accuse ; on l'accuse d'avoir laissé périr son frère. Il a tout fait pour le sauver. Il honorera son souvenir chaque année au retour de la date fatale où monta sur l'échafaud celui qu'il aimait.

De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls [2], régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils [3] ont rougi les flots.
J'ai vu fuir à leur nom les épouses tremblantes ;
Le *Moniteur* fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,

---

[1] On reprochait à J. Chénier de n'avoir rien tenté pour arracher son frère à la mort.

[2] On connaît la conduite de la plupart des proconsuls romains, exploiteurs et bourreaux des provinces qu'ils gouvernaient. Aussi ce nom de proconsul était-il devenu une flétrissure. On eut trop souvent l'occasion de l'appliquer aux commissaires de la république, qui régnaient par la terreur, dans les départements où la Convention les avait envoyés.

[3] Il s'agit des terroristes.

Et dénonce à Clio [1] leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes :
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? On les vante, et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort [2], quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois [3]!
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !...
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire [4],
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère [5],
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait [6] égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de Thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année [7],
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.

---

1 *Clio*, muse de l'histoire, mis ici pour *l'histoire* elle-même.

2 J. Chénier, devenu suspect aux dictateurs de la démagogie, dut, en effet, se cacher pour échapper à une arrestation imminente.

3 C'est la contrepartie d'un hémistiche fameux de sa tragédie *Caïus Gracchus*, jouée en 1792, dans lequel le poète avait demandé « des lois et non du sang ».

4 *Leur puissance arbitraire* tomba le 9 thermidor an II (27 juillet 1794). Il y avait deux jours qu'André Chénier avait péri sur l'échafaud.

5 Ce frère s'appelait *Sauveur*. Arrêté à Beauvais par ordre du commissaire André Dumont, il avait été transféré à la Conciergerie.

6 C'est-à-dire aurait péri.

7 Cela signifie chaque fois que le 7 thermidor (25 juillet, anniversaire de la mort d'André Chénier) ramènera la constellation du Lion, etc.

Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée.
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs[1].

---

[1] *Ce discours sur la calomnie* est une des plus belles œuvres de J. Chénier. L'émotion est sincère, l'indignation vraie, le style énergique et coloré. Mais combien sont froids ces regrets où ne brille aucune des espérances que donne le christianisme!

ROLLIN

(1661-1741.)

Après avoir consacré à l'éducation les plus belles années de sa vie, avec un zèle admirable et animé d'une seule ambition : faire son devoir et être utile, Rollin, dont les succès n'avaient pas manqué d'exciter l'envie, dut quitter en 1712 le collège de Beauvais [1], dont il était depuis seize ans le principal. Mais le dévouement à la jeunesse ne devait pas cesser d'être la passion de sa vie. C'est pour la jeunesse qu'il publiait le *Traité des Études,* où les idées, neuves alors, se mêlaient aux conseils les plus sages ; pour elle encore qu'il écrivait plus tard son *Histoire ancienne* et son *Histoire romaine,* entreprenant le premier de raconter, avec suite et méthode, les annales de la Grèce et de Rome. Ces divers ouvrages se recommandent, au point de vue littéraire, par la clarté, la pureté, l'aisance aimable du style. « Ce sont les mieux écrits dans notre langue, a dit Villemain, après les livres de génie. La postérité n'a pas été ingrate envers ce maître dévoué, âme droite et candide, ouverte à tous les beaux sentiments et à toutes les vertus ; elle ne le nomma jamais sans faire de lui le plus bel éloge ; elle l'appelle le *bon Rollin* [2]. »

Périclès.

Origine illustre de Périclès, son caractère, son éloquence, causes de sa popularité.

Périclès, des deux côtés, descendait des premières maisons et des plus illustres familles d'Athènes. Il eut pour maître les

---

1 Le collège de Beauvais disparut à la Révolution.

2 Montesquieu disait de Rollin : « Il a enchanté le public par ses ouvrages. C'est le cœur qui parle au cœur, on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu, c'est l'abeille de la France. Dans le *Temple de la gloire,* Voltaire lui a fait une place :

Non loin de là Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse.

plus savants hommes de son temps, et surtout Anaxagore de Clazomène[1]. Celui-ci instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, et qui, pour cette raison, est appelée *Physique*[2]. Cette étude lui donna une force et une grandeur d'âme qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires et lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux.

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardait comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'est par là que, dans une république comme celle d'Athènes, on dominait dans les assemblées, qu'on entraînait les suffrages, qu'on se rendait maître des affaires, et qu'on exerçait sur les esprits et sur les cœurs un empire absolu[3]. Il tourna donc toutes ses vues de ce côté-là ; il rapporta et fit servir à ce but toutes ses autres connaissances et tout ce qu'il avait appris d'Anaxagore, mettant, pour me servir de l'expression même de Plutarque, l'étude de la philosophie à la teinture de la rhétorique : c'est-à-dire que, pour orner et embellir son discours, il prêtait à la force et à la solidité du raisonnement les couleurs et les grâces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il avait donné à cette étude : car le succès passa toutes ses espérances. Les poètes de son temps disaient de lui qu'il foudroyait, qu'il tonnait, qu'il mettait toute la Grèce en mouvement[4], tant il excellait dans le talent de la parole. Il avait de ces traits vifs et perçants qui touchent et qui pénètrent, et son discours laissait toujours

---

1 Anaxagore (500 à 428 av. J.-C.), philosophe ionien, eut pour élèves non seulement Périclès, mais encore Thémistocle, Thucydide, Démocrite, Empédocle et Euripide. Il découvrit le premier la cause des éclipses, et le premier aussi prétendit que la lune était habitée.

2 « Les anciens, sous ce nom, comprenaient ce que nous appelons physique et métaphysique, dont la première est la science des corps, l'autre celle des choses spirituelles de Dieu et des esprits. » (ROLLIN.)

3 Aucun peuple ne fut jamais plus sensible que le peuple athénien aux charmes de la parole. C'est l'un des traits saillants de son caractère à toutes les époques de son histoire. Démosthène reproche constamment à ses concitoyens leur facilité à se laisser séduire par d'imprudents parleurs qui les trompent ; Aristophane les raille publiquement sur la scène. Les Athéniens reçoivent de bonne grâce la leçon éloquente ou satirique, mais ne changent pas pour cela.

4 C'est la traduction d'un passage d'Aristophane.

dans l'esprit des auditeurs comme une pointe et un aiguillon. Il savait joindre l'agrément à la force ; et Cicéron remarque que, dans le temps même qu'il combattait avec le plus de fermeté le goût et les désirs des Athéniens, il avait l'art de rendre populaire la sévérité même et l'espèce de dureté avec laquelle il parlait contre les flatteurs du peuple[1]. On ne pouvait se défendre contre la solidité de ses raisonnements ni la douceur de ses paroles : ce qui faisait dire que la déesse de la persuasion, avec toutes ses grâces, résidait sur ses lèvres. Aussi, comme un jour on demandait à Thucydide[2], son adversaire et son rival, qui de lui ou de Périclès luttait le mieux : « Quand je l'ai renversé par terre en luttant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé. » Il n'était pas moins prudent et réservé dans ses discours que fort et véhément ; et l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devait paraître dans l'assemblée, avant de sortir il se disait à lui-même : « Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens[3]. »

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connaître les ressorts secrets qu'il fallait mettre en mouvement pour les faire agir, et la manière dont il fallait se conduire à leur égard pour gagner leur confiance : car c'est en cela surtout qu'anciennement ces grands hommes faisaient consister leur habileté et leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faisait sur tout ce qui s'était passé de son temps, que ce qui dominait dans ce peuple était une haine souveraine de la tyrannie et un amour violent de la

1 Thucydide, le premier, avait fait cette réflexion dans son admirable portrait de Périclès (l. II, ch. LXV).

2 Thucydide l'orateur, non l'historien.

3 Périclès n'écrivait pas ses discours ; aussi aucun d'eux n'est-il parvenu jusqu'à nous. La tradition a gardé à peine le souvenir de quelques mots remarquables prononcés par ce grand homme. Qui ne connaît ce cri touchant, sorti de la bouche de Périclès, à la nouvelle d'un désastre, où l'élite de la jeunesse athénienne avait péri : « La Grèce a perdu son printemps. » Thucydide a placé trois discours dans la bouche de Périclès ; mais on sait de quelle liberté usaient les historiens anciens dans la composition de ces discours.

liberté, qui lui inspiraient des sentiments de crainte, de jalousie et de défiance à l'égard des citoyens qui étaient trop distingués par leur naissance, par leur mérite personnel, par leur propre crédit, ou par celui de leurs amis [1]. Outre qu'il ressemblait fort à Pisistrate par la douceur de sa voix et par sa grande facilité à parler, il avait aussi beaucoup de son air et des traits de son visage ; et il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avaient pu voir le tyran, étaient extrêmement frappés de cette ressemblance. D'ailleurs, il était fort riche, d'une naissance illustre, et avait beaucoup d'amis très puissants. Afin donc de ne se point rendre suspect au peuple, et pour ne pas réveiller sa jalousie, il évita d'abord de se mêler des affaires publiques, et ne songea à se distinguer qu'à la guerre et dans les dangers.

Mais, voyant Aristide mort, Thémistocle chassé, et Cimon [2] retenu la plupart du temps hors de la Grèce par des guerres étrangères, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, et se tourna entièrement du côté du peuple pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, et encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit et l'autorité de Cimon, qui s'était déclaré pour les nobles.

En même temps il changea sa manière de vivre, et prit en tout le caractère et la conduite d'un homme d'État, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paraissait dans la rue que pour aller à l'assemblée du peuple ou au conseil. Il renonça tout d'un coup à tous les festins, et aux plaisirs de cette nature, auxquels il était accoutumé ; et pendant tout le temps qu'il gouverna la république, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis qu'une seule fois, aux noces d'un de ses proches parents.

---

[1] C'est pour se débarrasser de ces citoyens-là que les Athéniens avaient imaginé l'ostracisme. Cet exil durait dix ans. Mais ce n'était pas là, même aux yeux des Athéniens, une peine infamante.

[2] Aristide commandait une aile de l'armée grecque, à Marathon. Banni à l'instigation de Thémistocle, il se réconcilia avec son rival à la veille de Salamine ; l'année d'après, il vainquit les Perses à Platée. — Thémistocle (528 à 464 av. J.-C.) combattit aussi à Marathon, gagna la bataille de Salamine (480), fut à son tour banni par l'ostracisme, et mourut en Perse, où il s'était retiré. — Cimon (? à 449 av. J.-C.), fils de Miltiade, combattit à Salamine, vainquit les Perses sur les bords du Thymon. Chef de l'aristocratie, il était cependant en faveur auprès du peuple. Banni par l'ostracisme, il revint, rendit encore de glorieux services et mourut devant Citium.

Il savait que le peuple, naturellement léger et inconstant, se dégoûte ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, et qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse et l'importune, et l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il allait rarement aux assemblées, et ne se présentait devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire désirer, et de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, et qui ne fût point usé et comme flétri par une trop grande assiduité, se réservant avec prudence pour les grandes et importantes occasions. C'est ce qui fit dire qu'il imitait Jupiter, lequel, selon le sentiment de quelques philosophes, ne s'occupait dans le gouvernement du monde que des grands événements, et laissait le soin du détail à des divinités subalternes.

C'est par ces moyens que Périclès s'était acquis un tel crédit sur l'esprit du peuple, qu'on pourrait dire que sous un gouvernement républicain il s'était fait un pouvoir monarchique, donnant à la ville tel mouvement qu'il lui plaisait, et dominant avec une autorité absolue dans les assemblées.

(*Histoire ancienne,* livre VII, ch. I.)

D'AGUESSEAU

(1668-1751.)

Après les études les plus solides, François d'Aguesseau fut nommé à vingt-deux ans avocat général au parlement de Paris, et dix ans après, en 1700, procureur général. Il montra autant de modération que de fermeté dans l'exercice de ses fonctions, et traça de judicieuses instructions sur la procédure criminelle. A ces mercuriales[1], dont on admirera toujours l'éloquence grave et forte, on ne saurait adresser

[1] On appelait primitivement *mercuriales* les assemblées du parlement dans lesquelles le ministère public prononçait un discours pour rappeler aux magistrats les devoirs de leur profession. Elles se tenaient un mercredi (jour consacré par les anciens à *Mercure*). D'abord trimestrielles, elles n'eurent lieu bientôt que tous les six mois, après Pâques et à la Saint-Martin, et enfin seulement une fois l'an, à l'époque de la rentrée du Parlement. Le discours prononcé alors prit lui-même le nom de *mercuriale*. Comme il contenait à la fois des conseils et des remontrances, ce mot a pris le sens général de *réprimande*.

qu'un reproche, celui d'un art un peu trop limé; chancelier en 1717, privé de ses fonctions en 1722, il rédigea dans sa retraite ses *Instructions à mes enfants,* cours complet des devoirs du magistrat dont sa vie fut le modèle. Son talent d'écrivain a contribué, autant au moins que ses travaux judiciaires, à assurer la durée de sa grande réputation.

L'esprit, le pédantisme, la science.

Peu de pensée, une imagination agréable, une conception prompte, l'art de n'effleurer qu'en passant les choses qu'on touche, c'est ce qu'on appelle *esprit* au XVIII^e^ siècle. Il y a des savants peu estimables, bourrés des pensées des autres, incapables de penser par eux-mêmes; chargés de richesses superflues, ils n'ont pas le nécessaire : ce sont les *pédants.* La vraie science aide la nature, ne l'étouffe pas. Profonde, riche, lumineuse, elle donne à l'âme la vérité, dissipe les prétentions et fait aimer le vrai par goût et par instinct.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit; s'exprimer heureusement; avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans savoir se faire estimer; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité; c'est une faible peinture de ce qu'il plaît à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

Tels sont presque toujours ces esprits orgueilleux par impuissance et dédaigneux par faiblesse, qui, désespérant d'acquérir par leurs travaux la science de leur état, cherchent à s'en venger par le plaisir qu'ils prennent à en médire.

Nous savons qu'il est une science peu digne des efforts de l'esprit humain; ou plutôt il est des savants peu estimables, en qui le bon sens paraît comme accablé sous le poids d'une fatigante érudition. L'art, qui ne doit qu'aider la nature, l'étouffe

chez eux, et la rend impuissante. On dirait qu'en apprenant les pensées des autres, ils se soient condamnés eux-mêmes à ne plus penser, et que la science leur ait fait perdre l'usage de leur raison. Chargés de richesses superflues, souvent le nécessaire leur manque ; ils savent tout ce qu'il faut ignorer, et ils n'ignorent que ce qu'ils devraient savoir [1].

A Dieu ne plaise qu'une telle science devienne jamais l'objet de nos veilles! Mais ne cherchons point aussi à faire des défauts de quelques savants le crime de la science même.

Il est une culture savante ; il est un art ingénieux qui, loin d'étouffer la nature et de la rendre stérile, augmente ses forces et lui donne une heureuse fécondité ; une doctrine judicieuse, moins attentive à nous tracer l'histoire des pensées d'autrui qu'à nous apprendre à bien penser ; qui nous met, pour ainsi dire, dans la pleine possession de notre raison, et qui semble nous la donner une seconde fois en nous apprenant à nous en servir ; enfin une science d'usage et de société, qui n'amasse que pour répandre, et qui n'acquiert que pour donner. Profonde sans obscurité, riche sans confusion, vaste sans incertitude, elle éclaire notre intelligence, elle étend les bornes de notre esprit, elle fixe et assure nos jugements.

Notre âme, enchaînée dans les liens du corps et comme courbée vers la terre, ne se relèverait jamais, si la science ne lui tendait la main pour la rappeler à la sublimité de son origine.

La vérité est en même temps sa lumière, sa perfection, son bonheur. Mais ce bien si précieux est entre les mains de la science : c'est à elle qu'il est réservé de le découvrir à nos faibles yeux. Elle dissipe le nuage des préventions, elle fait tomber le voile des préjugés ; elle irrite continuellement cette soif de la vérité, que nous apportons en naissant ; elle forme dans notre âme l'heureuse habitude de connaître, de sentir sa présence, et de saisir le vrai comme par goût ou par instinct.

(VII[e] Mercuriale, *De l'esprit et de la science.*)

[1] Comparer dans Montaigne le portrait du *Pédant*, dans le chapitre XXIV des *Essais*, intitulé *le Pédantisme*. Ce sont les mêmes idées exprimées dans un style moins énergique peut-être, mais plus brillant et plus pittoresque.

MONTESQUIEU

(1689-1755.)

La vie de Montesquieu se confond avec l'histoire de ses œuvres. Né au château de la Brède, près de Bordeaux, il montra de bonne heure un goût très vif pour les études littéraires et philosophiques. Conseiller au parlement de Guienne, bientôt après président à mortier, il s'essaya, tout en remplissant ses fonctions judiciaires, dans quelques ouvrages médiocres. Les *Lettres persanes* furent son vrai début littéraire. Cet ouvrage amusant, mais léger, et d'un dangereux persiflage, ne faisait guère présager l'*Esprit des lois*. C'est pour recueillir les matériaux de ce dernier ouvrage, que Montesquieu vendit en 1726 la charge de président, et fit pendant quatre ans un grand voyage en Europe; il visita successivement l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Deux ans après son retour, il publiait ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Bossuet avait surtout mis en relief les causes de la grandeur. Montesquieu étudie spécialement celles de la décadence. C'est le livre le mieux composé, le mieux écrit et le plus lu de tous ceux de Montesquieu; mais son ouvrage capital est l'*Esprit des lois*. Dans la confusion inouïe des coutumes et des lois qui gouvernent les peuples, Montesquieu démontre que l'arbitraire et le caprice ne règnent pas comme on pourrait le croire dans les choses humaines, mais que certains effets demeurent nécessairement liés à certaines causes. Les vues profondes, les pensées neuves abondent dans cet ouvrage, auquel on reproche quelques lacunes, des défauts de composition et d'assez nombreuses erreurs. Le style est partout pur, énergique, imagé, précis et rapide. Parmi les meilleurs opuscules de Montesquieu, il faut signaler le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*.

Montesquieu mourut en 1755. Il jouissait déjà de la gloire qui s'attache au génie, et de l'estime que commande un beau caractère.

(V. *Précis d'hist. litt.*)

Politique des Romains[1].

Rôle du sénat après la guerre : il juge les peuples et les rois. Tactique des Romains attaqués par plusieurs ennemis. Ils accordaient la paix au vaincu moyennant des otages. Les gouverneurs dans les provinces. Rome, l'effroi du monde : elle divise pour régner.

Dans le cours de tant de prospérités[2], où l'on se néglige pour

[1] « Le chapitre VI, sur la politique des Romains et sur leur conduite dans la soumission des peuples, est un chef-d'œuvre où la prudence et la majesté se combinent. » (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VII.)

[2] Montesquieu parle des conquêtes faites par les Romains hors de l'Italie, après la défaite d'Annibal et la seconde guerre punique.

l'ordinaire, le sénat agissait toujours avec la même profondeur; et, pendant que les armées consternaient[1] tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

Il s'érigea en tribunal, qui jugea tous les peuples : à la fin de chaque guerrre, il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait une partie du domaine du peuple vaincu pour la donner aux alliés ; en quoi il faisait deux choses : il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre et beaucoup à espérer, et il en affaiblissait d'autres dont elle n'avait rien à espérer et tout à craindre...

Quand les Romains avaient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordaient une trêve au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine. Lorsque l'on était occupé à une grande guerre, le sénat dissimulait toutes sortes d'injures, et attendait dans le silence que le temps de la punition fût venu ; que si quelque peuple lui envoyait des coupables, il refusait de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisaient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formait guère de ligue contre eux : car celui qui était le plus éloigné du péril ne voulait pas s'en approcher. Par là ils recevaient rarement la guerre, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière et avec ceux qu'il leur convenait : et de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si on avait voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance étaient sûrement maltraités : ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre[2].

---

[1] *Abattaient, renversaient.* Ce mot *consternaient* ne se dit habituellement que de l'abattement moral ; Montesquieu le prend ici dans l'acception propre, dans sa valeur étymologique. Il aime à employer les termes de cette manière : « Il excelle à retremper ainsi les expressions et à leur redonner toute leur force primitive, ce qui permet à son style d'être court, fort, et d'avoir l'air simple. En parlant des Romains, la langue de Montesquieu s'est faite comme latine, et elle a un caractère de concision ferme qui la rapproche de la langue de Tacite et de Salluste. » (SAINTE-BEUVE.)

[2] « Un exemple de cela, dit Montesquieu, c'est leur guerre contre les Dalmates. » La reine Teuta avait fait attaquer des vaisseaux de commerce romain. Rome lui envoya deux ambassadeurs pour se plaindre ; la reine les fit mettre à mort. La guerre lui fut aussitôt déclarée.

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi[1], et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'État qui les acceptait. Ils faisaient sortir les garnisons des places fortes, ou bornaient le nombre des troupes de terre, ou se faisaient livrer les chevaux ou les éléphants ; et, si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeaient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçait d'opprimer ses sujets et de perdre leur amour[2].

Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage ; ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur ; s'ils n'avaient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples[3].

Quand quelque prince ou quelque peuple s'était soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordaient d'abord le titre d'allié du peuple romain[4], et par là ils le rendaient sacré et inviolable : de manière qu'il n'y avait point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il était néanmoins très recherché[5] ; car on était sûr que l'on ne recevrait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres : ainsi, il n'y avait point de services que les

---

1 « On aurait pu dire la *foi romaine* à plus juste titre que la *foi punique*, tant Rome était habile à éluder ses serments ou hardie à les violer. »

(LAMENNAIS.)

C'est le commentaire du mot de Montesquieu.

2 C'est l'histoire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie. Pour acquitter les tributs énormes que lui avaient imposés les Romains, il pilla le temple de Bélus à Élymaïs, et fut assassiné par ses sujets pour cette impiété.

3 C'est cette politique ambitieuse et perfide que Corneille a mise en action dans sa tragédie de *Nicomède*.

4 « Voyez surtout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées. » (Note de Montesquieu.)

5 « Ariarathe, dit Polybe, fit un sacrifice aux dieux pour les remercier d'avoir obtenu cette alliance. » (Note de Montesquieu.)

peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir[1].

Lorsqu'ils voyaient que deux peuples étaient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissaient pas de paraître sur la scène, et comme nos chevaliers errants, ils prenaient le parti du plus faible.

Ces coutumes des Romains n'étaient point quelques faits particuliers arrivés par hasard; c'étaient des principes toujours constants : et cela se peut voir aisément; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avaient employées dans les commencements contre les petites villes qui étaient autour d'eux[2]...

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe était formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouvernerait dorénavant par ses propres lois sans dépendre d'une autorité commune[3]...

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors; ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolémée, roi de Chypre, avait des richesses immenses, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnèrent l'hérédité d'un homme vivant et la confiscation d'un prince allié.

---

[1] Corneille dans *Nicomède*, III, II :

> Souffrez que je vous die
> Qu'être allié de Rome et s'en faire un appui,
> C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
> Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
> Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte,
> Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi,
> Quand il est honoré du nom de son ami;
> Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
> Que tous ceux dont le front ose en porter la marque,
> Et qu'enfin... Il suffit, je vois bien ce que c'est :
> Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît.

[2] Corneille (*id.*, V, X) :

> Du grand art de régner Rome suit la maxime.

Cette politique romaine que Montesquieu analyse avec tant de profondeur, Bossuet la résume en quelques traits larges et d'une synthèse puissante (*Discours sur l'histoire universelle*, III, VI).

[3] Corneille (*Nicomède*, II, III) :

> Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
> Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
> *Il faut la diviser.*

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avait échappé à l'avarice publique [1]. Les magistrats et les gouverneurs vendaient aux rois leurs injustices [2]. Deux compétiteurs se ruinaient à l'envi pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'était pas entièrement épuisé : car on n'avait pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouillaient les temples, confisquaient les biens des plus riches citoyens : on faisait mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre [3]. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides [4]. Il ne s'agissait pas du degré de leur puissance ; mais leur personne propre était attaquée. Risquer une guerre, c'était s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des regards fixes sur le peuple romain [5] ; et, perdant le courage, ils attendaient de leur patience et de leurs bassesses quelque délai aux misères dont ils étaient menacés [6].

(*Grandeur et décadence des Romains*, VI.)

---

1 C'est-à-dire à l'avidité publique.

2 « Chez Montesquieu, écrit Sainte-Beuve, il y a eu étude, comme chez Tacite, pour faire l'image à la fois magnifique et brève,... et comme chez Salluste, pour revenir à une propriété expressive de termes et à une concision mémorable. »

Vendre la justice est une expression commune. *Vendre ses injustices* est une expression neuve, énergique et tout à fait juste.

3 Corneille (*id.*, III, II) :

> Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire,
> Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
> Carthage étant détruite, Antiochus défait,
> Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet.
> Tout fléchit sur la terre et tout tremble sur l'onde,
> Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

4 *Stupide* est pris ici dans le sens latin et primitif, pour signifier la stupeur physique, l'*immobilité*. Ce mot, pris dans ce même sens, se trouve plusieurs fois dans Corneille. — *Cinna*, acte V, sc. I.

5 *Jeter des regards fixes* est une de ces expressions à la Tacite que recherche Montesquieu ; elle est d'une concision extrême, mais cependant elle reste claire.

6 Ces bassesses, ces terreurs, Corneille les a personnifiées avec un admirable relief dans le roi Prusias. Mais le grand poète fut loin d'être le seul personnage de son siècle que la politique romaine eût intéressé. Balzac et Saint-Évremond

De l'esclavage des nègres.

Raisons que nous avons de rendre les nègres esclaves : notre intérêt, leur aspect physique, leurs habitudes. Ce ne sont pas des hommes; donc point d'injustice à les traiter durement.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves [1].

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un maître très sage, ait mis une âme, surtout une bonne âme, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux

---

avaient ouvert sur ce sujet des aperçus judicieux. Bossuet l'avait étudiée et jugée avec cette hauteur de vues qu'il apportait partout. Il était réservé à Montesquieu d'en dire le dernier mot.

[1] On devine dès les premiers mots que Montesquieu se moque ici de ceux qui se font les défenseurs de la *traite des nègres*. — Tout ce passage est ironique.

tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié[1] ?

(*Esprit des Lois*, chap. xv, 5.)

VOLTAIRE

(1694-1778.)

La France ignorait encore qu'il y eût dans l'auteur de la *Henriade* un prosateur de premier mérite et de beaucoup supérieur au poète, quand parurent en 1731 les *Lettres philosophiques*. L'esprit sceptique, irréligieux et frondeur qui animait ces lettres les fit condamner par le Parlement; elles furent brûlées par la main du bourreau. Voltaire inquiet se retira prudemment en Lorraine, à Cirey, chez Mme du Châtelet. C'est là qu'il écrivit ses premiers *Contes* en prose. Malheureusement Voltaire, si sévère pour les libertés de langage que se permet Rabelais, l'imite trop souvent. L'*Histoire de Charles XII* avait paru en 1731. C'est à la cour de Prusse, où l'avait attiré Frédéric II, que Voltaire acheva son *Histoire du siècle de Louis XIV*. Voltaire n'est pas un grand historien, mais c'est un grand écrivain d'histoire, son style est un modèle de narration, courte, aisée, rapide. Sa connaissance des sources est insuffisante, et trop souvent, dans les derniers temps surtout, ses ouvrages historiques sont écrits dans l'esprit de ses pamphlets. C'est le défaut capital de l'*Essai sur les mœurs*, si remarquable à d'autres points de vue. Voltaire a laissé de plus une immense *Correspondance*, dans laquelle il apparaît tout entier avec ses affections et ses haines, ses bons et ses mauvais côtés. Comme écrivain épistolaire, il se place immédiatement à côté de Mme de Sévigné.

(V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 L'ironie du début tourne à l'indignation dans les derniers paragraphes; la pitié et l'éloquence font presque oublier la raillerie dans les dernières lignes. — On sait que depuis quelques années les nations de l'Europe ont fait « cette convention générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ». Mais la traite des nègres est loin d'être encore abolie. Les musulmans tiennent toujours des marchés de chair humaine au centre de l'Afrique; et ce qui est plus triste encore, on a surpris plus d'une fois des pavillons européens couvrant ce honteux trafic.

Mort de Charles XII, roi de Suède.

Charles XII entreprend et surveille lui-même le siège difficile de Frederickshald. Sa visite dans les tranchées. Sa mort. Le duc de Hesse, son beau-frère, prend des mesures pour s'assurer le trône. Jugement sur Charles XII : il a porté à l'excès toutes les vertus. Sa libéralité devenait profusion; sa fermeté, opiniâtreté; son courage, témérité. Il fut grand conquérant, non pour lui, mais pour les autres.

Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvège, au mois d'octobre 1718. Il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis : c'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistedal, près de la Manche de Danemark, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Frederickshald [1], place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le siège au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace : c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes. Sa constitution, éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles [2], s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seu-

[1] Frederickshald se trouve dans la préfecture de Smaalehnen, sur l'extrême frontière sud-est de la Norvège. La rivière de Tistedal, qui descend de cataracte en cataracte, sépare la ville de la citadelle de *Fredrukstein*, bâtie sur un rocher élevé et se jette dans le Skager-Rack, détroit qui sépare le Danemark de la Norvège, et que Voltaire appelle pour cette raison la *Manche* de Danemark.

[2] On était en octobre 1718. Charles XII était parti de sa capitale le 8 mai 1700, et ne la revit jamais.

lement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes ; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition qu'ayant entendu parler en Scanie[1] d'une femme nommée Johns Dotter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas, à la suite d'un si long jeûne, l'incommodât.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âme si hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit[2], il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de saint André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et, ne trouvant pas la parallèle[3] assez avancée à son gré, il parut très mécontent. M. Mégret, ingénieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours. « Nous verrons, » dit le roi ; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau[4] faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII : ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Mégret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

---

1 Ancienne province de la Suède méridionale, a formé les préfectures actuelles de Malmohus et de Christianster.

2 Il s'agit de l'état de ses affaires.

3 En terme de fortification, la *parallèle* est la tranchée creusée parallèlement au côté de la place qu'on assiège; elle a pour but de resserrer de plus en plus les assiégés dans leurs murs.

4 Le *boyau* est la tranchée qui fait communiquer les parallèles entre elles.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canon pointée vis-à-vis l'angle où il était; il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français : l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse ; l'autre était cet ingénieur [1]. Le canon tirait sur eux à cartouches [2]; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte Schwerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kaulbar, recevaient des ordres de lui. Siquier et Mégret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir; ils s'approchèrent; il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet; l'œil gauche était enfoncé et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude [3]. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon : « Voilà la pièce finie, allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Schwerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris; Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état, on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp,

---

1 M. Mégret, dont il vient de parler.

2 C'est-à-dire *à mitraille*.

3 Cette mort tragique de Charles XII est encore pour l'histoire une énigme. Siquier, l'aide de camp du roi, fut longtemps soupçonné d'en avoir été l'auteur, pour le compte du duc de Hesse, qui aspirait à la couronne. L'*attitude* que Voltaire donne à la victime semble celle d'un homme qui défend sa vie. « Siquier lui-même, dit Voltaire, donna lieu à cette fatale accusation : il m'avoua qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède; que même il avait, dans son accès, ouvert la fenêtre et demandé publiquement pardon de son parricide. Mais lorsque, dans sa guérison, il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. »

et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein, qui pouvait y prétendre[1].

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie[2], ont été bien au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort ; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États ; il voulait gagner des empires pour les donner[3]. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un

---

1 Le duc Frédéric IV de Holstein était, comme le duc de Hesse, beau-frère de Charles XII, par son mariage avec la princesse Sophie de Suède. Il avait ainsi des droits au trône de ce pays. Son neveu, Alphonse-Frédéric, fut en effet élu plus tard, en 1743, prince royal, par l'influence de la Russie, et monta sur le trône en 1751.

2 *Unie* signifie ici *ordinaire*.

3 S'il lutta si longtemps contre Pierre le Grand, c'est pour que le trône de Pologne demeurât à Stanislas Leckzinski, à qui il l'avait donné.

gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuse et noble; il avait un beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé, mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres; presque point de barbe ni de cheveux; il parlait très peu, et ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'inflexibilité de son caractère cette timidité qu'on nomme mauvaise honte; il eût été embarrassé dans une conversation, parce que, s'étant donné tout entier aux travaux de la guerre, il n'avait jamais connu la société[1]. (*Histoire de Charles XII.*)

Du goût[2].

En quoi consiste le goût. Le mauvais goût. Le goût dans les arts se forme. Influence des gens de goût. Le mauvais goût peut être corrigé. En dehors des beaux-arts, il ne faut plus discuter des goûts.

Le goût, ce sens, ce don de discerner nos aliments, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût* le sentiment des beautés et des défauts. C'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient, comme lui, la réflexion; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude[3].

Il ne suffit pas, par le goût, de voir, de connaître la beauté

---

1 Lire le jugement de Montesquieu sur Charles XII, dans l'*Esprit des lois*. Il se termine par ces mots : « Charles XII n'était point Alexandre, mais il eût été le meilleur soldat d'Alexandre. »

2 Rollin a écrit une page sur le même sujet. Tout le monde connaît les *pensées* de La Bruyère, de Vauvenargues et de Joubert sur le goût.

3 A ces réflexions fines et justes, il faut une réserve, un correctif. M. Nisard, citant la définition de Voltaire (*Histoire de la littérature française*, tome IV, § III), la fait suivre de cette remarque : « Voltaire ne fait-il pas tort au goût, en le louant dans la langue du licencié Sedillo, savourant les plats fins que lui sert Gil Blas? Sans compter que Voltaire s'est plus d'une fois trompé à la qualité des plats, par exemple, quand son *sens voluptueux* préfère le Tasse à Homère, et qu'il se soulève devant la *mesquinerie* des draperies de Raphaël. »

d'un ouvrage, il faut la sentir, en être touché; il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse : il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts avec le goût sensuel : car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs; l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles, il verra un défaut à côté d'un agrément.

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnements trop piquants et trop recherchés; ainsi le mauvais goût dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les aliments est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes : c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits, de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel : c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts beaucoup plus que le goût sensuel : car, dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire. Mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre et ses yeux à voir. Il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des

tableaux avec les yeux de Lebrun[1], du Poussin, de le Sueur ; on entend la déclamation notée des scènes de Quinault avec l'oreille de Lulli et les airs et les symphonies avec celles de Rameau ; on lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, et on a raison quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts : comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore ; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers[2]. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser ; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie plutôt que le goût qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie. Il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le

---

1 Lebrun (1619-1690), *peintre de l'école française*. Le *Crucifiement de saint André* commença sa gloire. Ses œuvres capitales sont les *Batailles d'Alexandre* et la grande galerie de Versailles représentant l'*Histoire de Louis XIV*, jusqu'à la paix de Nimègue. Il travailla quatorze ans à cet immense ouvrage. — Le Poussin (1594-1665), dont Lebrun avait reçu les conseils, est le plus grand peintre de l'école française. Le Louvre possède trente-neuf de ses tableaux, dont les plus importants sont les *Aveugles de Jéricho*, le *Triomphe de Flore*, etc. — Lesueur (1617-1655), sur lequel le Poussin exerça une grande influence. Son chef-d'œuvre est la *Vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, au Louvre. — Lulli (1633-1687), célèbre compositeur, auteur d'opéras, parmi lesquels *Alceste, Thésée, Proserpine, Persée, Armide*. — Rameau (1683-1764), auteur de nombreux opéras ou opéras-ballets, parmi lesquels *Castor et Pollux*, la *Princesse de Navarre*, *Anacréon*.

2 Comparer La Bruyère (*Ouvrages de l'esprit*) : « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature ; celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. »

public, amoureux des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers; le goût se perd; on est entouré de nouveautés qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir; c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule [1]. (*Dictionnaire philosophique.*)

Résistance des Hollandais contre Louis XIV (1672).

La Hollande avait arrêté les victoires de Louis XIV en 1668. Celui-ci lui déclare la guerre pour l'en punir (1672). Il commandait en personne ses plus belles troupes. Il avait pour le seconder Turenne, Condé, Luxembourg. Plusieurs provinces s'étaient déjà soumises; Amsterdam allait tomber aux mains des envahisseurs. La Hollande fut sauvée par les décisions héroïques de ses habitants.

Terreur d'Amsterdam menacée. Divisions intestines de Witt. Guillaume d'Orange. Le premier mis en pièces. Conduite calme des magistrats. Leur courage héroïque.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers allant en maraude s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder tout le pays [2], et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent leurs portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, et bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, et à s'embarquer pour Batavia [3]. On

[1] Voltaire était lui-même en littérature un de ces bons esprits, et le meilleur au XVIII[e] siècle, tandis qu'à côté de lui Fontenelle et son école altéraient le goût du siècle précédent, et inclinaient vers ce qui n'est que spirituel, brillant, superficiel.

[2] Quelques parties de la Hollande sont au-dessous du niveau de la mer, et des digues les protègent contre les inondations.

[3] Batavia est la capitale de l'île Java et le chef-lieu de tous les établissements hollandais de la Malaisie. Elle fut fondée par les Hollandais en 1619, et est aujourd'hui l'une des plus belles villes de l'Océanie.

fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, et le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes orientales : ses provinces d'Europe, qui n'achètent leur blé qu'avec leurs richessses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, et, si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout à coup ruinées et dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt et le magasin[1] de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce et les arts, serait devenu bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses et des milliers d'hommes pour élever leurs digues ; elles eussent probablement à la fois manqué d'habitants comme de richesses, et auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier et le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'État était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand pensionnaire de Witt[2] ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, tout républicain et jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du prince d'Orange[3] encore plus que les conquêtes du roi de France; il avait fait même jurer à ce prince l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclu de la charge de stathouder[4].

---

1 Le *magasin* est le lieu où l'on garde les marchandises ; l'*entrepôt*, le lieu où elles sont déposées, en attendant qu'on les dirige vers les pays où elles doivent être consommées. Amsterdam était à la fois l'un et l'autre.

2 Le *grand pensionnaire* était autrefois le premier ministre et le président des états de Hollande. Il correspondait avec les puissances étrangères, faisait observer les lois et surveillait les finances. Ses fonctions duraient cinq ans ; il pouvait être réélu. — On donnait le nom de *pensionnaire* au premier magistrat de chaque ville en Hollande. — Jean de Witt (1625-1672), *pensionnaire* de Dordrecht, sa ville natale, en 1650, devint *grand pensionnaire* deux ans après, et fut réélu jusqu'à sa mort. Il poursuivit un double but dans sa politique : la prospérité commerciale de son pays, ce qu'il lui assura en lui faisant une puissante marine ; et l'affaiblissement de la maison d'Orange, qui menaçait les institutions républicaines de la Hollande.

3 Alors Guillaume III de Nassau (1650-1702), fils de Guillaume II, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles I[er] d'Angleterre. Stathouder en 1672, il devint roi d'Angleterre en 1688, à la place de son beau-père Jacques II, qu'il battit à la Boyne en 1690. Il fut l'implacable ennemi de Louis XIV.

4 *Stathouder*, c'est-à-dire lieutenant, était le nom donné primitivement aux

L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lièrent de Witt à ce serment. Il aimait mieux voir la république subjuguée par un roi vainqueur que soumise à un stathouder [1].

Le prince d'Orange, de son côté, plus ambitieux que de Witt, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, et s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les états résolurent qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les de Witt [2].

Quatre députés vinrent au camp du roi implorer sa clémence au nom d'une république qui, six mois auparavant, se croyait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV avec cette politesse française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs mêmes du gouvernement. Louvois, dur et altier, né pour bien servir plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les suppliants avec hauteur et même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les états [3] lui cédassent tout ce qu'ils avaient au delà du Rhin, Nimègue, des villes et des forts dans le sein de leur pays; qu'on lui payât vingt millions; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande, par terre et par eau, sans qu'ils payassent jamais aucun droit; que la religion catholique fût partout rétablie; que la république lui envoyât tous les ans une ambassade extraordinaire avec une médaille d'or, sur laquelle il fût gravé qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celles qu'ils devaient au roi d'Angleterre [4] et aux princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne et de Munster, par qui la Hollande était encore désolée.

---

gouverneurs des provinces des Pays-Bas, sous la domination des maisons de Bourgogne et d'Autriche. Les stathouders de la province de Hollande, toujours tirés de la maison de Nassau, réunirent souvent plusieurs provinces et aboutirent ainsi au stathoudérat général. Le stathouder fut alors un chef militaire, qui tendit au pouvoir absolu et à l'hérédité de sa charge pour ses enfants. Guillaume III avait, en 1672, vingt-deux ans.

[1] Ni l'un ni l'autre, l'allégation de Voltaire est contredite par des découvertes récentes. De Witt voulait soustraire à la fois sa patrie et à la domination étrangère et à la servitude intérieure dont la maison d'Orange la menaçait.

[2] 8 juillet 1672.

[3] Les *états généraux*, composés des députés des sept Provinces-Unies.

[4] Tous ces princes étaient en ce moment les alliés de Louis XIV. Le roi d'Angleterre était Charles II.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la servitude parurent intolérables, et la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs et toutes les espérances se tournèrent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignirent la politique du prince et l'animosité de son parti. On attenta d'abord à la vie du grand pensionnaire, Jean de Witt; ensuite on accusa Corneille[1], son frère, d'avoir attenté à celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il récita dans les tourments le commencement de cette ode d'Horace : *Justum et tenacem*[2], etc., convenable à son état et à son courage, et qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin :

Les torrents impétueux,
La mer qui gronde et s'élance,
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tyrans la vengeance,
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme et vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans La Haye les deux frères de Witt : l'un qui avait gouverné l'État pendant dix-neuf ans avec vertu, et l'autre, qui l'avait servi avec son épée. On exerça sur leurs corps sanglants toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, car la populace est presque partout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. Ruyter même[3], l'amiral de la république, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces désordres et de ces désolations, les magis-

1 Corneille de Witt, frère de Jean de Witt, avait servi avec distinction son pays dans la marine, et partageait alors avec le grand pensionnaire les soins de l'administration.

2 *Odes*, livre III, III.

3 Ruyter (1607-1676), le plus grand marin de la Hollande au XVII^e siècle. Il s'embarqua comme mousse à l'âge de onze ans, et s'éleva rapidement aux premiers grades par ses connaissances et son activité. Dans une guerre contre l'Angleterre en 1665, il remonta audacieusement la Tamise, détruisit de nombreux navires ennemis, et porta la terreur jusque dans Londres. Envoyé au secours de Messine, en 1674, il fut battu par Duquesne en vue de Catane, et mourut quelque temps après, à la suite des blessures reçues dans ce combat. Louis XIV ordonna qu'on rendît dans tous ses ports les honneurs funèbres au vaisseau qui rapportait en Hollande les restes de Ruyter.

trats montrèrent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque coururent en foule à la banque d'Amsterdam; on craignait que l'on eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire payer du peu d'argent qu'on croyait pouvoir y être encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où le trésor se conserve. On le trouva tout entier tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu qui avait, quelques années auparavant, consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce temps, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être.

A cette vertu républicaine ils joignirent ce courage d'esprit qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leyde, Delft, furent inondés. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples. Ils manquèrent surtout d'eau douce : elle se vendait six sous la pinte ; mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage [1].

(*Siècle de Louis XIV*, ch. x.)

---

1 Tout ce morceau est un modèle de narration historique, dont la qualité principale doit toujours être une netteté sobre. — Cette résolution désespérée des Hollandais fut appréciée comme elle devait l'être par leurs ennemis mêmes. Voici en quels termes, vraiment dignes d'un roi, en parle Louis XIV dans ses *Mémoires :* « La résolution de mettre tout le pays sous l'eau fut un peu violente ; mais que ne fait-on pas pour se soustraire d'une domination étrangère ! Et je ne saurais ni empêcher d'estimer et de louer le zèle, la fermeté de ceux qui rompirent la négociation d'Amsterdam, quoique leur avis, si salutaire pour leur patrie, ait porté un grand préjudice à mon service. »

A Monsieur Helvétius [1].

ÉLOGE DE BOILEAU

Les occupations de Voltaire. L'éloge de Boileau et d'Helvétius. Il manque à ce dernier la qualité maîtresse du premier : l'art d'écrire, sans lequel rien ne vaut.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre [2]. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort; il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous : aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux [3]; mais ces talents-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées

---

1 Helvétius (1715-1771) était, à vingt-trois ans, fermier général, et il dépensait fastueusement, pour le soutien des gens de lettres, les trois cent mille francs que lui rapportait sa charge. A son tour, il s'essaya dans les sciences, dans la poésie, et s'attacha définitivement à la philosophie. Il résuma dans son livre *De l'esprit* les opinions hardies de son temps. En métaphysique, il proclama le matérialisme, et, en morale, l'égoïsme.

2 Voltaire, alors à Cirey, s'occupait beaucoup avec Mme du Châtelet de mathématiques et de physique, et même écrivait des mémoires sur ces peu poétiques sujets. C'est à ces travaux qu'il fait allusion.

3 Voltaire est toujours prodigue de ces sortes d'éloges; il faut les regarder comme des politesses, et non les prendre au sérieux. C'est pour mieux faire accepter sa critique qu'il commence par des compliments. Jugeant ailleurs le livre d'Helvétius, *De l'esprit*, Voltaire l'appelle tout simplement *un fatras*.

souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il vous coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées; enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui[1].

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. (*Lettres*, 20 juin 1741.)

A Monsieur J.-J. Rousseau.

DU PARADOXE DE ROUSSEAU SUR LES LETTRES

Les lettres sont causes de quelques malheurs, mais particuliers; elles n'ont jamais fait le malheur des peuples. Il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie[2]. Vous plairez aux hommes, à qui

[1] Voilà la leçon donnée et bien donnée. Boileau savait écrire, Helvétius ne le sait pas.

[2] « L'état de réflexion, avait écrit Rousseau, est un état contre nature, et l'homme qui médite est un animal dépravé. » Telle semblait être la conclusion de son *Discours sur les arts et les sciences*, comme de celui sur l'*Inégalité des conditions humaines*.

vous dites leurs vérités ; mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe[1], et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris ; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse[2] firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée[3] le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*[4], une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi ; un prêtre ex-jésuite[5] que j'avais sauvé du dernier

1 Tronchin (1709-1781), né à Genève et venu à Paris avec le titre de premier médecin de Son Altesse le duc d'Orléans. C'est à lui que Voltaire écrivit son dernier billet (mai 1778).

2 Le Tasse (1544-1595), le célèbre auteur de la *Jérusalem délivrée*. Les critiques de ses envieux et des peines de cœur troublèrent sa raison.

3 Galilée (1564-1642), célèbre astronome, inventeur du pendule, persécuté pour avoir soutenu que la terre se mouvait autour du soleil. Il fut condamné par l'Inquisition, mais ne fut jamais maltraité.

4 *Œdipe* fut représenté en 1718. C'est la première tragédie de Voltaire. Elle eut un grand succès.

5 L'abbé Desfontaines (1685-1745), élève, puis professeur chez les jésuites, qu'il quitta plus tard. Critique délicat, quand il le voulait, il vendait souvent ses louanges. Ses démêlés avec Voltaire font seuls aujourd'hui sa célébrité.

supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme [1], plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* avec des *notes* dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle*, sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin des hommes assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens [2] et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace [3], n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide [4], lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans

[1] La Beaumelle (1726-1773), auteur de *Notes sur le Siècle de Louis XIV*, qu'il publia en 1753, avec le texte de l'ouvrage.

[2] Pope (1688-1744), célèbre poète anglais, auteur de l'*Essai sur l'homme*, série d'épitres morales. — Descartes (1596-1650), mathématicien et philosophe, auteur du *Discours sur la Méthode*. — Bayle (1647-1706), écrivain et critique français, auteur du *Dictionnaire historique*. — Camoens (1524-1579), l'Homère et le Virgile portugais, auteur du poème épique *les Lusiades*.

[3] Cicéron (107-43 av. J.-C.), le grand orateur romain. — Varron (116-26 av. J.-C.), le *plus savant des Romains*, auteur, entre autres œuvres, d'un *Traité d'agriculture* et des *Satires ménippées*. — Lucrèce (95-44 av. J.-C.), auteur du poème *De la nature des choses*. — Virgile (69-19 av. J.-C.), auteur des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Enéide*. — Horace (64-7 av. J.-C.), auteur d'*odes*, de *satires*, d'*épitres*.

[4] Marius (153-86 av. J.-C.), fameux général romain, rival de Sylla; auteur de proscriptions atroces. — Sylla (136-78 av. J.-C.), proscripteur comme Marius, fait égorger à la fois sept mille prisonniers dans le cirque. — Antoine (86-30 av.

courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace[1] ne firent pas naître les troubles de l'Italie, avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamasp Kouli-Kan[2], qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche[3], dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chapuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches et brouter nos herbes. (*Ibid.*, 1755.)

J.-C.), lieutenant de César; puis triumvir, après la mort du dictateur, avec Octave et Lépide, puis rival d'Octave et vaincu à Actium. — Lépide, triumvir, avec Octave et Antoine, puis vaincu par Octave et exilé. Montesquieu l'appelle « le plus méchant citoyen de la République ». — Octave (64 av. J.-C. à 12 ap. J.-C.) neveu de César, triumvir après la mort de son oncle, vainqueur d'Antoine à Actium; il devint empereur et prit le nom d'Auguste.

1 Pétrarque (1304-1374), grand poète italien, l'auteur des *Sonnets*. — Boccace (1313-1375), écrivain italien, auteur du *Décaméron*.

2 Autrement Nadir-Chah, roi de Perse (1688-1747). Conducteur de chameaux, puis brigand, il entra au service de Thamasp, et régna sous son nom. Celui-ci, ayant tenté de se débarrasser de cette gênante tutelle, fut déposé, et Nadir-Chah se fit proclamer roi. Il fut tué par ses généraux dans une expédition contre les Kurdes.

3 Malebranche (1637-1715), prêtre de l'Oratoire, grand métaphysicien et grand écrivain, auteur de la *Recherche de la vérité*.

A Mademoiselle ***.

SUR LA LECTURE

Lire quelques bons livres seulement. Pourquoi ? Éviter l'affectation. Modèles à imiter. On apprend à bien parler en lisant ceux qui ont bien écrit.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'aie pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils; il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste[1] vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons[2]; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque: il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le cherchent jamais, pensent avec bon sens et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes; rien n'est simple, tout est affecté: on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que les maîtres[3].

Tenez-vous-en à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français

---

1 L'Arioste (1474-1533), célèbre poète italien, auteur du *Roland furieux*.

2 Sénèque a dit non moins justement : « L'exemple mène plus vite au but que les préceptes. »

3 Ces réflexions rappellent la critique juste et vive qu'Alceste faisait déjà de ces dangereux modèles, à propos du *sonnet d'Oronte* (*Misanthrope*, acte I, scène II) :

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
Nos pères tout grossiers l'avaient beaucoup meilleur...

sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent[1]; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de Mme Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler[2]. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers; croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux[3], employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne faire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

(20 août 1756.)

A Monsieur de Vauvenargues.

SUR CORNEILLE

Éloge de Vauvenargues, qui a le courage de son opinion et ose mettre ouvertement le génie de Racine au-dessus de celui de Corneille. Ses préférences sont justifiées; cependant il ne fait pas d'exclusions. Le temps seul marque le prix des choses.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui, d'ail-

1 C'était, on le sait, l'opinion de La Bruyère.

2 Surtout cette pièce émue, touchante et connue de tous, encore que beaucoup trop mièvre, dans laquelle elle recommande ses enfants à la protection du roi :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis...

3 Voltaire n'est pas toujours aimable envers Boileau, par exemple dans son *Épître à Boileau;* mais le plus souvent il en parle avec la plus grande estime. Voir la lettre à Helvétius, citée plus haut.

leurs, était capitaine au régiment du roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues[1]. Il serait, en effet, fort difficile, Monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre; et depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut et de la manière dont il le faut; mais en même temps je suis persuadé que ce même goût qui a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare[2]. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. La belle scène d'Horace et de Curiace, les charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui : de quel œil devons-nous donc les regarder, quand nous songeons au temps où Corneille a écrit? J'ai toujours dit : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*[3]. Molière ne m'a point empêché d'estimer le *Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste* m'a ému même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, Monsieur, de donner des préférences et point d'exclusions[4]. Il y a des choses si sublimes

[1] VAUVENARGUES (1715-1747), auteur de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Réflexions* et des *Maximes*. Il arrivait en ce moment de l'armée d'Allemagne, avec une santé épuisée, qui le forçait de renoncer à la carrière des armes (1743). Il mourut trois ans après.

[2] Lire le tableau que Racine fait de la scène française avant l'apparition de Corneille, dans le discours prononcé à l'Académie française (2 janvier 1685), pour la réception de Thomas Corneille.

[3] « Il y a beaucoup de places dans la maison de mon père. » On pourrait avec raison réclamer contre cet usage profane d'un texte du saint Évangile. Voltaire, hélas! n'y regardait pas de si près.

[4] Rien n'est plus équitable et plus sensé que cette maxime : Juger librement les grands écrivains, sans oublier le respect qu'on leur doit. Voltaire ne s'en est guère souvenu dans son *Commentaire sur Corneille*.

dans Corneille au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien[1].

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par être ébloui. Mais le grand nombre des juges décide à la longue d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, Monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. (15 avril 1743.)

Mme DU DEFFAND

(1697-1780.)

Mariée de bonne heure à un homme qu'elle n'aimait pas, la marquise du Deffand s'en sépara bientôt, et, devenue veuve, ouvrit ses salons aux grands seigneurs et aux philosophes de son temps. Aveugle dès l'âge de cinquante-quatre ans, elle éprouva plus que jamais le besoin impérieux des distractions du monde contre un incurable ennui que n'avaient pu dissiper jusque-là ni les succès de sa beauté ni les charmes de son esprit. Elle se lia à soixante-dix ans d'une étroite amitié avec Horace Walpole[2], et son principal titre au souvenir de la postérité est le recueil de ses *Lettres* à cet homme d'esprit. Mme du Deffand est remarquable par la finesse de son goût; mais son style est sans charme, car elle n'est jamais émue. (V. *Précis d'histoire littéraire.*)

---

1 Léonard de Vinci (1452-1519), célèbre peintre de l'école florentine, sculpteur, architecte, physicien, ingénieur, musicien et poète. Son chef-d'œuvre est la *Cène*, fresque peinte dans le réfectoire d'un couvent de dominicains. — Paul Véronèse (1528-1588), peintre de l'école vénitienne. Un de ses plus célèbres tableaux représente les *Noces de Cana;* il est exposé au Louvre. — Le Titien (1477-1576), peintre de l'école vénitienne. Le *Triomphe de Judith*, à Venise, le *Christ porté au tombeau*, au Louvre, sont au nombre de ses meilleurs tableaux.

2 Horace Walpole (1717-1797), fils du célèbre homme d'État anglais Robert Walpole, s'était consacré tout entier à la culture des lettres. C'est en 1765 qu'il se lia intimement avec Mme du Deffand. Il avait un vrai talent épistolaire. Il a écrit en français avec naturel et esprit.

A Walpole.

SUR MONTAIGNE

Je suis bien sûre[1] que vous vous accoutumerez à Montaigne; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique : il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien; c'est l'opposé du dogmatisme. Il est vain; et tous les hommes ne le sont-ils pas? Et ceux qui paraissent modestes, ne sont-ils pas doublement vains? Le *je* et le *moi* sont à chaque ligne; mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est pas le *je* et le *moi*? Allez, allez, mon tuteur[2], c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu. Le scepticisme de M. Allain à cette femme philosophe qui affirma si tristement son impiété au milieu même des impies qu'elle avait groupés autour d'elle. Ce sont des rhapsodies, si vous voulez, des contradictions perpétuelles; mais il n'établit aucun système, il cherche, il observe et reste dans le doute; il n'est utile à rien, j'en conviens; mais il détache de toute opinion et détruit la présomption du savoir[3].

(*Lettres.*)

Au même.

SUR MADAME DE MAINTENON

Mme de Maintenon est froide, jamais émue. Les événements si graves de l'époque semblent ne pas la toucher. Différence avec Mme de Sévigné. Elle est sans illusion, sans cœur, mais elle n'est pas fausse.

Ce matin[4] j'ai lu une trentaine de lettres de Mme de Maintenon. Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse; mais

---

1 Extrait d'une lettre du 27 octobre 1766.

2 Elle appelle Horace Walpole *son tuteur*, bien qu'il soit plus jeune qu'elle, comme elle appelle *grand'maman* la jeune duchesse de Choiseul, par plaisanterie.

3 « Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables. » (PASCAL, *Entretien avec M. de Sacy.*)

4 Extrait d'une lettre du 21 mars 1768. — Mme de Maintenon (1635-1719), fille de Constant d'Aubigné, mariée d'abord au poète Scarron, puis gouvernante des enfants de Mme de Montespan, enfin épouse de Louis XIV. Ses *Lettres* sur l'éducation des filles sont très appréciées.

elle était sèche, austère, insensible, sans passion; elle raconte tous les événements de ce temps-là, qui étaient affreux pour la France et pour l'Espagne, comme si elle n'y avait pas un intérêt particulier; elle a plus l'air de l'ennui que de l'intérêt; ses lettres sont réfléchies; il y a beaucoup d'esprit, d'un style fort simple; mais elles ne sont point animées, et il s'en faut bien qu'elles soient aussi agréables que celles de Mme de Sévigné; tout est passion, tout est en action, dans celles de cette dernière; elle prend part à tout, tout l'affecte, tout l'intéresse : Mme de Maintenon, tout au contraire, raconte les plus grands événements où elle jouait un rôle avec le plus parfait sang-froid; on voit qu'elle n'aimait ni le roi [1], ni ses amis, ni ses parents, ni même sa place; sans sentiment, sans imagination, elle ne se fait point d'illusions, elle connaît la valeur intrinsèque de toutes choses, elle s'ennuie de la vie [2], et elle dit : « Il n'y a que la mort qui termine nettement les chagrins et les malheurs. » Un autre trait d'elle qui m'a fait plaisir : « Il y a dans la droiture autant d'habileté que de vertu. » Il me reste de cette lecture beaucoup d'opinion de son esprit, peu d'estime de son cœur et nul goût pour sa personne; mais je le dis, je persiste à ne pas la croire fausse. (*Lettres.*)

Au même.

L'ENNUI

Elle ne voudrait pas revenir à trente ans. Il faudrait toujours arriver au même terme. Elle ne craint pas la mort; mais que ne peut-elle chasser l'ennui, ver solitaire qui ronge tout. La raison apprend à souffrir; elle n'empêche pas la solitude d'être la solitude.

Je pensais ce matin que j'étais bien vieille, et je m'examinais pour savoir si je serais bien aise de revenir à trente ans. En vérité, en vérité j'ai senti que non. De quoi remplirais-je le

[1] Cette accusation est plus qu'exagérée, elle est tout à fait injuste. L'*Histoire de Mme de Maintenon*, par le duc de Noailles, nous montre assez que la certitude du jugement ne paralyse jamais chez elle la sincérité et la vivacité du sentiment. « Elle était, dit M. Gréard, passionnée pour la grandeur du roi, qu'elle ne séparait pas de la grandeur de la France. »

[2] Ce portrait, appliqué à Mme de Maintenon, n'est qu'à moitié ressemblant; car elle avait une sensibilité vraie, mais dont elle contenait les épanchements. Il représente au vrai la marquise du Deffand : esprit droit, jugement sain, cœur sec, invincible ennui.

temps que j'aurais à vivre[1] ? Il faudrait toujours en venir au terme où je suis; je suis quitte actuellement des malheurs que j'ai éprouvés, je ne serais pas bien aise d'avoir à recommencer; ce n'est pas que je ne craigne la mort, mais comme on ne peut l'éviter, je ne m'afflige point du peu d'espace qu'il y a entre ce moment-là et celui où je suis. Tout ce que je désirerais, ce serait d'avoir un caractère semblable au vôtre, de ne pas connaître l'ennui; c'est un mal dont on ne peut se délivrer, c'est une maladie de l'âme dont nous afflige la nature en nous donnant l'existence; c'est le ver solitaire qui absorbe tout ce qui fait que rien ne nous profite. Ne me renvoyez point à la raison : à quoi est-elle bonne? Tout ce qu'elle nous apprend, c'est de souffrir sans se plaindre; mais elle n'empêche pas de souffrir. Elle enseigne encore, je l'avoue, à avoir des égards, à ménager les gens avec qui l'on vit, à supporter leurs ridicules, à conserver ses sociétés, à n'écarter personne de soi; je conviens de cela : eh bien! je n'en suis pas moins toute seule aujourd'hui; jusqu'à ma chère compagne la Sanadona[2], qui m'a quittée pour aller à l'opéra.

(*Lettres.*)

A Voltaire[3].

SUR CORNEILLE

Le talent de Corneille, son style.

Je vous en demande très humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste sur Corneille. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez du moins qu'il la peint suivant ce que l'éducation et les mœurs du pays peuvent l'embellir

---

1 Il est triste de lire cette réflexion. La vie de Mme du Deffand, — supposé qu'elle pût se recommencer, — aurait pu se « remplir » de tant d'œuvres utiles et éviter tant d'actes coupables! C'est parce que sa vie a été *vide* que l'ennui l'a envahie. Mme du Deffand ne s'en aperçoit pas.

2 Mlle Sanadon, sa dame de compagnie, qu'elle appelait par plaisanterie *ma Sanadona*. — Extrait de la lettre du 7 février 1773.

3 Voltaire venait de publier ses *Commentaires sur Corneille*. A de justes critiques, il avait mêlé trop souvent des observations mesquines et injustes. Mme du Deffand le lui fait remarquer avec raison. Cette lettre est du 18 juillet 1764.

ou la défigurer, et qu'il n'y a point l'uniformité dans ses personnages qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornélie[1] est plus grande que nature, j'en conviens; mais telles étaient les Romaines[2], et presque toutes les grandes actions des Romains étaient le résultat de sentiments et de raisonnements qui s'éloignaient du vrai.

Le style de Racine est enchanteur et continument admirable. Corneille n'a, comme vous dites, que des éclairs, mais qui enlèvent et qui font que, malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect, de la vénération. (*Lettres.*)

BUFFON

(1707-1788.)

Né à Montbard (Côte-d'Or) en 1707, Buffon eut une jeunesse à la fois mondaine et laborieuse. Il voyagea en Italie et en Angleterre, et commença sa renommée par la traduction du *Traité des végétaux,* de Hales, et du *Traité des fluxions,* de Newton. Il n'avait pas encore de desseins littéraires ou scientifiques bien arrêtés, quand il fut nommé par Louis XV intendant des jardins du roi (jardin des Plantes). Dès lors sa vocation était déterminée : il conçut le dessein d'écrire l'histoire de la nature. Après dix ans de recherches et de méditations, il publia ses trois premiers volumes; on vit paraître successivement la *Théorie de la terre* et le *Système de la formation des planètes,* l'*Histoire générale des animaux,* l'*Histoire naturelle de l'homme,* l'*Histoire naturelle des animaux,* enfin, en 1778, les *Époques de la nature.* L'applaudissement fut universel; l'Europe s'empressait de traduire ces œuvres admirables. Aujourd'hui, on peut en discuter la valeur scientifique, — moins cependant que plusieurs critiques ne l'ont fait, — mais on ne saurait trop en louer la puissante ordonnance, les vues ingénieuses, les initiatives hardies, et, par-dessus tout, le style. La pompe, la noblesse, la dignité, ne sont pas les seules qualités de la

---

1 Cornélie, dans *la Mort de Pompée.*

2 L'assertion est plus que contestable. On ne voyait encore les Romaines au XVIIIe siècle qu'à travers les vers de Corneille, et l'on s'imaginait que le poète avait scrupuleusement observé la vérité historique. Fénelon est loin d'être de cet avis, et peut-être à son tour est-il trop sévère. (*Lettre sur les occupations de l'Académie,* ch. VI.)

langue de Buffon, elle se distingue encore par la clarté, la précision, l'éclat et l'harmonie. Dans son *Discours de réception à l'Académie* quelques-unes de ses idées sur le style sont contestables, mais elles nous prouvent du moins quel culte ce grand savant attachait à la forme. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La guerre.

Les peuples les plus misérables sont les peuples barbares. Les ruines qu'ils ont accumulées. Il faut jouir en paix de la terre de la patrie. Pas de colonies. Espoir que la raison humaine, mûrie enfin, amènera la paix.

La condition la plus misérable de l'espèce humaine n'est pas celle du sauvage, mais celle de ces nations au quart policées, qui de tout temps ont été les vrais fléaux de la nature humaine, et que les peuples civilisés ont encore peine à contenir aujourd'hui : ils ont ravagé la première terre heureuse ; ils en ont arraché les germes du bonheur et détruit les fruits de la science[1]. Et de combien d'autres invasions cette première irruption des barbares n'a-t-elle pas été suivie ? Combien n'a-t-on pas vu de ces débordements d'animaux à face humaine, toujours venant du nord, ravager les terres du midi ! Jetez les yeux sur les annales de tous les peuples, vous y compterez vingt siècles de désolation pour quelques années de paix et de repos.

Il a fallu six cents siècles à la nature pour construire ses grands ouvrages, pour attiédir la terre, pour en façonner la surface et arriver à un état tranquille : combien n'en faudra-t-il pas pour que les hommes arrivent au même point et cessent de s'inquiéter, de s'agiter et de s'entre-détruire ! Quand reconnaîtront-ils que la jouissance paisible des terres de leur patrie suffit à leur bonheur ? Quand seront-ils assez sages pour rabattre de leurs prétentions, pour renoncer à des dominations imaginaires, à des possessions éloignées, souvent ruineuses ou du moins plus à charge qu'utiles ? L'empire de l'Espagne, aussi étendu que celui de la France en Europe et dix fois plus grand en Amérique[2], est-il

[1] Buffon, comme avaient fait avant lui Platon et les Grecs, suppose l'existence préhistorique d'un grand peuple, dont la civilisation serait antérieure de plusieurs siècles aux empires de l'Inde, de l'Égypte et de l'Assyrie. Ce paradis, cet Atlantide, comme l'appellent les Grecs, était on ne sait où.

[2] Les révolutions de l'un et l'autre continent au commencement de notre siècle, ont ruiné cet immense empire.

dix fois plus puissant? l'est-il même autant que si cette fière et grande nation se fût bornée à tirer de son heureuse terre tous les biens qu'elle pouvait lui fournir? Les Anglais, ce peuple si sensé, si profondément pensant[1], n'ont-ils pas fait une grande faute en étendant trop loin les limites de leurs colonies? Les anciens me paraissent avoir eu des idées plus saines de ces établissements; ils ne projetaient des émigrations que quand leur population les surchargeait, et que leurs terres et leur commerce ne suffisaient plus à leurs besoins[2]. Les invasions des barbares, qu'on regarde avec horreur, n'ont-elles pas eu des causes encore plus pressantes, lorsqu'ils se sont trouvés trop serrés dans des terres ingrates, froides et dénuées[3], et en même temps voisines d'autres terres cultivées, fécondes, et couvertes de tous les biens qui leur manquaient? Mais aussi que de sang ont coûté ces funestes conquêtes, que de malheurs, que de pertes les ont accompagnées et suivies!

Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur le triste spectacle de ces révolutions de mort et de dévastation, toutes produites par l'ignorance; espérons que l'équilibre, quoique imparfait, qui se trouve actuellement entre les puissances des peuples civilisés, se maintiendra et pourra même devenir plus stable, à mesure que les hommes sentiront mieux leurs véritables intérêts, qu'ils reconnaîtront le prix de la paix et du bonheur tranquille, qu'ils en feront le seul objet de leur ambition, que les princes dédaigneront la fausse gloire des conquérants, et mépriseront la petite

---

1 Voltaire dans ses *Lettres philosophiques*, Montesquieu dans l'*Esprit des lois*, et généralement tous les écrivains du XVIII[e] siècle, parlent dans les mêmes termes de la sagesse des Anglais.

2 Les idées des économistes et des politiciens contemporains sont bien différentes de celles de Buffon. Ne voyons-nous pas aujourd'hui s'organiser entre les puissances européennes une véritable *chasse* aux colonies? — Il y a plusieurs sortes de colonies : *les colonies de conquête*, par lesquelles un peuple cherche à tirer parti, moins de ses productions particulières, que de l'exploitation des étrangers; telles furent, avant tout, les colonies romaines; — *les colonies de commerce*, créées dans les pays où il y a beaucoup à acheter et à vendre. L'intérêt du commerce et la nécessité de diminuer le nombre des citoyens, dans un pays resserré et peu fertile, en sont la première cause. Telles furent la plupart des colonies grecques. Les villes dominantes trouvaient ainsi le moyen de résoudre la redoutable question du paupérisme. — Il y a encore les colonies de *peuplement :* Algérie, Canada; les *débouchés :* Afrique, Indes; les colonies *stratégiques :* Gibraltar, Aden, Obock, etc.

3 Le participe *dénué* s'emploie rarement sans complément.

vanité de ceux qui, pour jouer un rôle, les excitent à de grands mouvements[1]. (*Époques de la nature.*)

Sur le style.

Le style est l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Mais, avant de chercher cet ordre, il faut un plan plus général. Sans plan on ne sait par où commencer, avec un plan chaque idée se met d'elle-même à sa place, tout s'anime, on a du plaisir à écrire; mais pas de jeux d'esprit, de traits brillants et cherchés : il faut surtout une lumière égale, pas de pensées fines. Être simple, naturel, point singulier dans l'expression. Le contraire est le défaut d'un esprit stérile en idées et riche en mots.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en faire un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées: c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir.

C'est faute de plan[2], c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire[3]. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et comme il ne les a ni comparées ni subor-

---

[1] On remarquera, non sans quelque étonnement, l'émotion vraie qui circule dans cette page, et qui contraste si singulièrement avec la manière ordinairement grave et digne de Buffon. Avant lui, Fénelon, la Bruyère, Massillon s'étaient élevés contre la guerre et l'esprit de conquête ; nul ne l'avait fait avec plus d'éloquence.

[2] Ce n'est pas sans raison que Buffon insiste sur la nécessité de la *composition ordonnée*. Ce grand art des maîtres du XVII[e] siècle semble perdu. On sait combien un Montesquieu lui-même l'a ignoré.

[3] « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, dit Pascal, est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

données, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure dans la perplexité. Mais, lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant où il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile[1]; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, le portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux[2].

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lesquels on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des

---

[1] Les hommes doués, comme Buffon, d'un esprit rassis et d'une mémoire heureuse, peuvent passer aisément de la méditation à la mise en œuvre. Il en est d'autres dont les pensées et les phrases ne se produisent qu'au prix des plus grands efforts. Écoutons J.-J. Rousseau : « Mes idées, nous dit-il, s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement... Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, et chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. De là l'extrême difficulté que j'éprouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire cinq ou six fois avant de les donner à la presse. » — Au reste, Buffon recopiait ou plutôt faisait recopier beaucoup aussi. Il paraît que les *Époques de la nature* ont été écrites dix-huit fois.

[2] Un critique a blâmé avec raison, dans cette phrase, une sorte de tautologie. « Il est très clair, dit-il, que si l'on met de la *lumière* dans le style, il deviendra *lumineux*. »

grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses [1].

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans cet écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style; à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit [2]. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées [3]; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées; ils ne ne savent que tracer des paroles. (*Discours à l'Académie.*)

---

1 Comparer ce que dit Fénelon sur le même sujet, dans sa *Lettre à l'Académie :* Projet de poétique.

2 Ce sont ces mêmes délicats dont parle le Sage, ces précieux que Molière n'avait pas corrigés, mais seulement réduits pour un instant au silence et qui reparaissaient maintenant. Ils se seraient crus déshonorés de dire comme tout le monde : « Les intermèdes embellissent la comédie; » ils disaient, pour n'être point communs : « Les intermèdes font beauté. » D'ailleurs le *précieux* est de tous les temps, et, selon le mot de La Bruyère, le bon goût tient le milieu entre deux extrêmes.

3 On connaît le vers de Voltaire :

Un déluge de mots sur un désert d'idées.

J.-J. ROUSSEAU

(1712-1778.)

L'action que Voltaire exerçait par l'ironie, Rousseau l'exerça bien plus forte et plus durable par l'enthousiasme dans la propagation de ses idées, souvent erronées. Tour à tour ouvrier dans la boutique de son père, horloger à Genève, puis laquais, scribe, professeur et copiste de musique, il avait beaucoup souffert, et il imputa tous ses maux à l'état social de son temps. C'est pour corriger les excès de cette société vieillie et corrompue et ramener les hommes à l'état de nature, qu'il prit la plume à quarante ans. Cette plume allait être la plus éloquente de son siècle. Il débuta par deux discours, l'un sur *Les sciences et les arts* (1750), l'autre sur l'*Inégalité des conditions* parmi les hommes. Ces discours contenaient déjà en germe tous les principes que leur auteur allait développer désormais dans ses divers ouvrages : dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles,* dans la *Nouvelle Héloïse,* dans le *Contrat social* surtout, « où apparurent les trois mots de la Révolution, tracés par une main de feu » (Michelet), et dans *Émile,* traité sur l'éducation telle que la comprenait Rousseau. Ce dernier ouvrage suscita contre l'auteur une violente tempête ; le parlement le condamna, et Rousseau dut s'enfuir en Suisse d'abord, puis en Angleterre. Sa raison se troubla, son esprit ombrageux lui fit voir partout des ennemis et des persécuteurs, la vie lui devint insupportable ; il mourut subitement, peut-être de mort violente, le 3 juillet 1778. En religion, Rousseau est déiste : il ne donne d'autre fondement à la morale que la conscience. En politique, il proclame le principe de la souveraineté du peuple. Il est presque toujours un utopiste dangereux. Comme écrivain, il se place au premier rang des prosateurs du XVIII[e] siècle. Il a l'émotion sincère, l'éloquence vraie : ce fut la marque distinctive de son génie et le secret de son influence. Son style vivant, coloré, harmonieux, ne mériterait que des éloges, s'il n'était trop souvent déclamatoire. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La vraie liberté.

Il faut rester à sa place et agir selon ses forces. La domination, qui dépend des préjugés, est un esclavage. Définition de l'homme vraiment libre.

O homme ! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir ; ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, et n'épuise pas,

à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît et autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, et pas au delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien, par force, que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres, ces visirs, ces courtisans, ces soldats, ces valets, et jusqu'à des enfants, quand tu serais un Thémistocle en génie[1], vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire, jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fièrement. Soit ; mais toi, qu'es-tu ? Le sujet de tes ministres, et tes ministres à leur tour que sont-ils ? Les sujets de leurs commis, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, et puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des lois, des édits, multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours : nous voulons, et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens ; d'où il suit que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté : l'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et ne fait que ce qu'il lui plaît. (*Émile*, livre II^e^.)

[1] Ce petit garçon que vous voyez là-bas, disait Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce, car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs on trouverait souvent aux plus grands empires, si du prince on descendait par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle en secret ! (Note de J.-J. Rousseau.)

L'Évangile.

Différence entre l'Évangile et les livres des philosophes. Il ne peut être l'œuvre d'un homme. Que sont Socrate et sa morale, à côté de Jésus-Christ? La mort de Socrate et la mort de Jésus-Christ. Nul être humain n'eût pu inventer l'Évangile.

Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse, sans ostentation! Quand Platon[1] peint son *Juste* imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point pour oser comparer le fils de Sophronisque[2] au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en homme vertueux. Mais où Jésus avait-il pris

[1] *De la République*, livre I.
[2] Socrate.

chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés.

Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dira-t-on que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros[1]. (*Ibid.*, livre IV.)

Au prince Beloselski.

VIEILLESSE DE J.-J. ROUSSEAU

Remerciements et regrets. Souvenir ému du lac et du paysage au milieu duquel il a vécu enfant. Il ne lit plus, il n'écrira plus.

Je suis vraiment bien aise, monsieur le prince, d'avoir votre estime et votre confiance. Les cœurs droits se sentent et se répondent; et j'ai dit en relisant votre lettre de Genève : *Peu d'hommes m'en inspireront autant.*

Vous plaignez mes anciens compatriotes de n'avoir pas pris ma défense, quand leurs ministres assassinaient, pour ainsi

[1] Cette admirable page, toujours citée, est, au point de vue des idées, d'une justesse absolue, et, au point de vue de l'art, d'une beauté antique. C'est une page digne de Platon. Le portrait du *Juste*, auquel Rousseau fait allusion, peut être mis en regard : elle n'aura pas à souffrir de la comparaison.

dire, mon âme. Les lâches! je leur pardonne les injustices : c'est à la postérité peut-être à me venger[1].

A l'heure qu'il est, je suis plus à plaindre qu'eux : ils ont perdu, dites-vous, un citoyen qui faisait leur gloire; mais qu'est-ce que la perte de ce brillant fantôme, en comparaison de celle qu'ils m'ont forcé de faire? Je pleure, quand je pense que je n'ai plus ni parents, ni amis, ni patrie libre et florissante.

O lac, sur les bords duquel j'ai passé les plus douces heures de mon enfance! charmant paysage où j'ai vu pour la première fois le majestueux et touchant lever du soleil, où j'ai senti les premières émotions du cœur, les premiers élans d'un génie devenu trop impérieux et trop célèbre, hélas! je ne vous verrai plus. Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des sapins, ces troupeaux bêlants, ces ateliers, ces fabriques, bizarrement épars sur des torrents, dans des précipices, au haut des rochers; ces arbres vénérables, ces sources, ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles ne me verront plus!

Brûlez cette lettre, je vous prie; on pourrait encore mal interpréter mes sentiments. Vous me demandez si je copie encore de la musique. Et pourquoi non? Serait-il honteux de gagner sa vie en travaillant? Vous voulez que j'écrive encore; non, je ne le ferai plus. J'ai dit des vérités aux hommes; ils les ont mal prises, je ne dirai plus rien[2].

Vous voulez rire en me demandant des nouvelles de Paris. Je ne sors que pour me promener, et toujours du même côté. Quelques beaux esprits me font trop d'honneur en m'envoyant leurs livres : je ne lis plus. On m'a apporté ces jours-ci un nouvel opéra-comique; la musique est de Grétry, que vous aimez tant, et les paroles sont assurément d'un homme d'esprit; mais

---

[1] Comme il est dit plus haut dans la notice sur Rousseau, le parlement de Paris avait, en 1762, condamné l'*Émile*, et lancé contre l'auteur un décret de prise de corps. Genève prononça les mêmes condamnations contre l'écrivain et l'ouvrage, avant même qu'un seul exemplaire y fût arrivé.

[2] Dès 1767, Rousseau écrivait au marquis de Mirabeau : « Je vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, sur quelque sujet que ce puisse être; que je ne ferai ni laisserai rien imprimer de moi avant ma mort; que je ne puis ni ne veux rien lire désormais de ce qui pourrait réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits... Je suis sincèrement pénétré pour vous de reconnaissance, mais non pas jusqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantissement mental... » La misanthropie de J.-J. Rousseau alla s'accentuant; elle dégénéra en lypémanie. Il semble bien établi qu'il mourut fou.

c'est encore des grands seigneurs qu'on vient de mettre sur la scène lyrique[1]. Je vous demande pardon, monsieur le prince, mais ces gens-là n'ont pas d'accent, et ce sont de bons paysans qu'il faut[2].

Ma femme est bien sensible à votre souvenir. Mes disgrâces ne lui affectent pas moins le cœur qu'à moi ; mais ma tête s'affaiblit davantage. Il ne me reste de vie que pour souffrir, et je n'en ai pas même assez pour sentir vos bontés comme je le dois. Ne m'écrivez donc plus, monsieur le prince; il me serait impossible de vous répondre une seconde fois. Quand vous serez de retour à Paris, venez me voir, et nous parlerons[3].

(*Correspondance*, 1775.)

DIDEROT

(1713-1784.)

Travailleur infatigable, écrivain brillant, mais souvent inégal, Diderot fit connaître le premier à son siècle cette sensibilité vraie, cette émotion sincère que Rousseau devait si largement développer après lui. L'un de ses premiers ouvrages, qui n'était qu'une apologie de l'athéisme, le fit enfermer à Vincennes. La même année (1749), il conçut le projet de l'*Encyclopédie*, vaste recueil où il voulait présenter le résumé de toutes les connaissances humaines. En même temps, il poursuivait une réforme du théâtre. Voulant faire du drame une image de la réalité, jusque-là exclue, disait-il, il composa deux pièces dans lesquelles se mêlaient le tragique et le comique, et qu'il appela pour cela les *Comédies larmoyantes*. Il n'eut aucun succès. Mais cette tentative fait de Diderot l'un des précurseurs du romantisme. Il fut plus heureux dans ses *Salons*, par lesquels il inaugura en France la critique d'art. Toutefois, si l'on veut connaître Diderot, c'est dans sa *Correspondance* qu'il faut le chercher. On a beaucoup

---

1 Il s'agit sans doute de *la Fausse magie*, opéra représenté à Paris cette année-là même.

2 Ce sont de bons paysans que lui-même avait mis en scène dans le *Devin du village*.

3 Cette lettre est une des dernières de J.-J. Rousseau. De 1775 à 1778, année de sa mort, il cessa à peu près de répondre à ceux qui lui écrivaient, résolu à ne pas sortir de cet *anéantissement mental* où l'avaient plongé ses souffrances physiques, ses excès, et le ressentiment des persécutions quelquefois imaginaires, mais le plus souvent trop réelles, qui avaient empoisonné sa vie.

discuté sur ses opinions religieuses ; il semble incliner vers le matérialisme et l'athéisme. Comme tout son siècle, il prêcha beaucoup la vertu et ne cessa de l'outrager. « Homme étrange, singulier mélange de bien et de mal, il eut presque tous les vices et plusieurs vertus. » Écrivain fécond, excellent par endroits, il est ailleurs boursouflé, emphatique et creux. Une qualité ne manque jamais à son style : c'est le mouvement. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'esquisse.

Pourquoi l'esquisse est plus vivante, plus parlante même à l'imagination que le tableau : elle a été faite de verve et sans apprêt ; l'imagination s'y est donné libre carrière.

Les esquisses ont communément un feu que le tableau n'a pas. C'est le moment de chaleur de l'artiste, la verve pure, sans aucun mélange de l'apprêt que la réflexion met à tout ; c'est l'âme du peintre qui se répand librement sur la toile. La plume du poète, le crayon du dessinateur habile, ont l'air de courir et de se jouer. La pensée rapide caractérise d'un trait ; or, plus l'expression des arts est vague, plus l'imagination est à l'aise. Il faut entendre dans la musique vocale ce qu'elle exprime. Je fais dire à une symphonie bien faite presque ce qu'il me plaît ; et comme je sais mieux que personne la manière de m'affecter, par l'expérience que j'ai de mon propre cœur, il est rare que l'expression que je donne aux sons, analogue à ma situation actuelle, sérieuse, tendre ou gaie, ne me touche plus qu'une autre qui serait moins à mon choix. Il en est à peu près de même de l'esquisse et du tableau. Je vois dans le tableau une chose prononcée ; combien dans l'esquisse y supposé-je de choses qui y sont à peine prononcées ! (*Salon* de 1765[1].)

[1] On appelle *salon* l'exposition des œuvres de peinture et de sculpture. Ces expositions n'avaient eu lieu d'abord, sous Louis XV, qu'à d'assez longs intervalles. Elles devinrent plus tard annuelles ; à partir de 1751 elles ne furent plus que bisannuelles.

De l'allégorie dans la peinture [1].

La place de l'allégorie, insupportable ailleurs que dans la peinture mythologique ou fantaisiste. Elle donne à l'histoire l'air d'un conte : c'est le défaut de Rubens. Le monument de Reims, ce qu'il est, ce qu'il devrait être.

Je ne saurais souffrir, à moins que ce ne soit dans une apothéose ou quelque autre sujet de verve pure, le mélange des êtres allégoriques et réels. Je vois frémir d'ici tous les admirateurs de Rubens; mais peu m'importe, pourvu que le bon goût et la vérité me sourient.

Le mélange des êtres allégoriques et réels donne à l'histoire l'air d'un conte, et, pour trancher le mot, ce défaut défigure la plupart des compositions de Rubens. Je ne les entends pas. Qu'est-ce que cette figure qui tient un nid d'oiseau, un Mercure, l'arc-en-ciel, le zodiaque, le sagittaire, dans la chambre et autour du lit d'une reine [2]? Il faudrait faire sortir de la bouche de chacun de ces personnages, comme on le voit à nos vieilles tapisseries de château, une légende qui dit ce qu'elles veulent.

Je vous ai déjà dit mon avis sur le monument de Reims, exécuté par Pigalle [3]; et mon sujet m'y ramène. Que signifie, à côté de ce portefaix étendu sur des ballots, cette femme qui conduit un lion par la crinière? La femme et l'animal s'en vont du côté du portefaix endormi; et je suis sûr qu'un enfant s'écrierait : Maman, cette femme va faire manger ce pauvre homme-là, qui dort, par sa bête! Je ne sais si c'est son dessein, mais cela arrivera si cet homme ne s'éveille, et que cette femme fasse un pas de plus. Pigalle, mon ami, prends ton marteau, brise-moi cette association d'êtres bizarres. Tu veux faire un roi protecteur; qu'il le soit de l'agriculture et du commerce. Ton portefaix dormant sur ses ballots, voilà bien le commerce. Abats, de l'autre côté de ton piédestal, un taureau; qu'un vigoureux habitant des champs se repose entre les cornes de l'animal, et tu

1 L'allégorie régna au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, dans les tableaux, dans les fresques, dans les plafonds de Versailles, au frontispice des livres, etc.

2 Marie de Médicis. Les divers tableaux qui représentent la vie de cette reine sont au musée du Louvre.

3 La statue de Louis XV. — Pigalle, sculpteur célèbre (1714-1785); il est l'auteur du tombeau du maréchal de Saxe, à Strasbourg.

auras l'agriculture. Est-ce que ce n'est pas une belle chose qu'un taureau abattu? est-ce que ce n'est pas une belle chose qu'un paysan qui se repose? est-ce que cela ne me touchera pas plus que tes figures symboliques? Tu m'auras montré le monarque protecteur des conditions subalternes, comme il le doit être, car ce sont elles qui forment le troupeau de la nation.

(*Essai sur la peinture*, chap. v; de la composition.)

VAUVENARGUES

(1715-1747.)

Moraliste délicat et probe, talent pur brisé par une mort prématurée, Vauvenargues est, avec Gilbert et André Chénier, l'un des écrivains les plus sincères et les plus sympathiques du XVIII^e^ siècle. Partout, dans son œuvre éparse et incomplète, il exalte la vertu en conseillant l'amour du devoir, et sa vie n'est pas en contradiction avec sa doctrine. Il a laissé des *Caractères*, des *Dialogues*, de courts traités de morale et de critique : l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, les *Réflexions et Maximes*, sont les plus importantes. Sans doute, malgré l'analyse fine et pénétrante de ses portraits il n'égale pas la Bruyère; mais il a laissé comme critique littéraire des pages que celui-ci n'eût pas hésité à signer. « Vauvenargues attire le lecteur, il le retient par la chaleur de son âme. Son style est à la fois précis par le choix et la sobriété des mots, poétique par l'émotion qu'il y répand et l'harmonie qui y règne. »

(V. *Précis d'hist. litt.*)

Vanité du bonheur sans la foi chrétienne.

Inquiétude des gens du monde, heureux ou malheureux; ils ne sont jamais satisfaits. Ceux qui espèrent en Dieu trouvent leur force dans leur foi, qui les console de toutes leurs misères : ils ont le bonheur.

Heureux ceux dont l'esprit se repose dans les promesses de la religion ! Les gens du monde sont désespérés si les choses ne réussissent pas selon leurs désirs. Si leur vanité est confondue, s'ils font des fautes, ils se laissent abattre à la douleur : le repos, qui est la fin naturelle des peines, fomente leurs inquiétudes; l'abondance, qui devait satisfaire leurs besoins, les multiplie; la

raison, qui leur est donnée pour calmer leurs passions, les perd : une fatalité marquée tourne contre eux-mêmes tous leurs avantages. Ils se perdent dans leurs chimères; et pendant qu'ils y sont plongés, et pour ainsi dire abîmés, la vieillesse, comme un sommeil dont on ne peut pas se défendre vers la fin d'un jour laborieux, les accable et les précipite dans la longue nuit du tombeau.

Formez donc vos projets, hommes ambitieux, lorsque vous le pouvez encore; hâtez-vous, achevez vos songes; poussez vos superbes chimères au période des choses humaines[1]. Élevés par cette illusion au dernier degré de la gloire, vous vous convaincrez par vous-mêmes de la vanité des fortunes : à peine vous aurez atteint, sur les ailes de la pensée, le faîte de l'élévation, vous vous sentirez abattus; votre joie mourra, la tristesse corrompra vos magnificences, et jusque dans cette possession imaginaire des faveurs du monde vous en connaîtrez l'imposture. O mortels! l'espérance enivre; mais la possession sans espérance, même chimérique, entraîne le dégoût après elle : au comble des grandeurs du monde, c'est là qu'on en sent le néant[2].

Seigneur, ceux qui espèrent en vous s'élèvent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque le cœur, pressé sous le poids des affaires, commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras ; et là, oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage et la paix à leur source. Vous les échauffez sous vos ailes et dans votre sein paternel ; vous faites briller à leurs yeux le flambeau sacré de la foi ; l'envie n'entre pas dans leur cœur; l'ambition ne le trouble point ; l'injustice et la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations, les caresses, les secours impuissants des hommes, leurs refus, leurs dédains, leurs infidélités, ne les touchent que faiblement; ils n'en exigent rien ; ils n'en attendent rien ; ils n'ont pas mis en eux leur dernière ressource ; la foi seule est leur saint asile, leur inébranlable soutien. Elle les console de la maladie qui accable les plus fortes âmes, de l'obscurité qui confond l'orgueil des

---

1 C'est-à-dire au *plus haut point;* ce mot est du masculin.

2 Ce lieu commun de la vanité humaine, si souvent développé par les poètes et les moralistes, comme Vauvenargues le renouvelle! A la beauté des images, à l'éclat de l'expression, à ces mouvements rapides et brusques, ne dirait-on pas du Pascal?

esprits ambitieux, de la vieillesse qui renverse sans ressource les projets et les vœux outrés, des erreurs de l'esprit qui l'humilient sans fin, des difformités corporelles qu'on ne peut ni cacher ni guérir[1], enfin des faiblesses de l'âme, qui sont, de tous les maux, le plus insupportable et le plus irrémédiable. Hélas ! que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles ! Vous marchez dans les sentiers sûrs. Auguste religion, comment peut-on vivre sans vous ? Et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes lorsque leur orgueil vous rejette[2] ?

(*Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*)

Du courage.

Le vrai courage suppose la grandeur d'âme. Plusieurs sortes de courage. Le même homme ne les a pas tous. Exemple : Octave et les Romains. Dans le même courage, bien des inégalités. Exemple : Brutus, assez fort pour tuer César, pas assez pour survivre à sa défaite.

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie ; un courage contre les misères, qui est patience ; un courage à la guerre, qui est valeur ; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse ; un courage fier et téméraire, qui est audace ; un courage contre l'injustice, qui est fermeté ; un courage contre le vice, qui est sévérité ; un courage de réflexion, de tempérament, etc.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave, dans le plan de sa fortune élevée sur des précipices, bravait des périls éminents[3] ; mais la mort, présente à la

---

1 Retiré du service, après les fatigues de la retraite de Prague, qui avait ruiné pour jamais sa santé, Vauvenargues fut encore frappé d'une petite vérole qui le défigura.

2 On a parfois contesté les sentiments religieux de Vauvenargues. Cette page suffit à décider de la question ; comment accuser d'indifférence et de scepticisme celui qui écrivait encore : « Le plus sage et le plus vertueux des hommes, M. de Turenne, a respecté la religion, et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes seulement à cause qu'ils la méprisent ! »

3 C'est-à-dire considérables, immenses. Vaugelas n'admettait pas cette expression du XVI^e^ siècle. Plus tard, l'Académie la consacrait en écrivant : *Un péril éminent n'est pas toujours imminent.* Mais l'usage a été plus fort : *éminent* ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le sens de *très élevé*, au propre et au figuré ou de *très remarquable ;* lieu éminent, rang éminent, homme éminent.

guerre, ébranlait son âme. Un nombre innombrable de Romains qui n'avaient jamais craint la mort dans les batailles, manquaient de cet autre courage qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardiesse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avait formé le dessein de détruire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, et il eut la faiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du peuple romain, faute de cette égalité de force et de sentiment, qui surmonte les obstacles et la lenteur des succès. (*Ibid.*)

Bossuet, Pascal, Fénelon.

Parallèle entre Pascal et Bossuet. Les qualités de Fénelon, de l'homme et de l'écrivain. Tous trois sont l'honneur des lettres. On voudrait être à la fois tous les trois.

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet, et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit, sans étonnement, la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connaissance universelle et prématurée? Le premier élève l'esprit; l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et par ses soudaines hardiesses échappe aux génies[1] trop timides; l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité; et, comme si c'était un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections et toutes les pensées des hommes, et paraît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyait être incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art; mais d'un art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite et l'original des préceptes. Que dirai-je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention; Bossuet est plus impétueux, et Pascal plus transcendant; l'un excite l'admiration

[1] *Génie*, pris au sens d'*esprit*, comme au XVII^e^ siècle.

par de plus fréquentes saillies ; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus soutenu.

Mais toi [1], qui les as surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable génie ; toi qui fis régner la vertu par l'onction et par la douceur, pourrais-je oublier la noblesse et le charme de ta parole, lorsqu'il est question d'éloquence? Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples [2]. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarque dans tes écrits ! quel éclat de paroles et d'images ! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre ? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Ah ! que de trésors d'abondance dans ta riche simplicité !

O noms consacrés par l'amour et par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des lettres ! Restaurateurs des arts, pères de l'éloquence, lumières de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours pour vous expliquer dignement et marquer tous les traits qui vous ont été propres !

Si l'on pouvait mêler des talents si divers, peut-être qu'on voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon. Mais parce que la différence de leur style venait de la différence de leurs pensées et de leur manière de sentir les choses, ils perdraient beaucoup tous les trois, si l'on voulait rendre les pensées de l'un par les expressions de l'autre. On ne souhaite point cela en les lisant, car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus assortis au caractère de ses sentiments et de ses idées : ce qui est la véritable marque du génie.

(*Fragments.*)

---

1 Fénelon.

2 Allusion à certains mémoires, surtout à la fameuse lettre anonyme présentée par Mme de Maintenon, dans lesquels Fénelon parlait avec trop de liberté à Louis XIV des malheurs des peuples. Après les avoir lus, le roi se serait écrié : « Parce qu'il écrit bien, voudrait-il donc être ministre ? »

La Fontaine.

Le génie et l'esprit de La Fontaine. Les charmes de son style. Le bon sens et la simplicité font la valeur de ses ouvrages.

Lorsqu'on a entendu parler de La Fontaine et qu'on vient à lire ses ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paraître de son art, et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel.

Il serait superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée et légère de ses vers ; la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens et la simplicité sont les caractères dominants de ses écrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grâce et le brillant hors de la raison et la nature. La simplicité de La Fontaine donne de la grâce à son bon sens, et son bon sens rend sa simplicité piquante : de sorte que le brillant de ses ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources réunies. Rien n'empêche au moins de le croire : car pourquoi le bon sens, qui est un don de la nature, n'en aurait-il pas l'agrément? Un bon sens naturel est presque inséparable d'une grande simplicité, et une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale[1].

(*Réflexions critiques sur quelques poètes.*)

Pensées diverses.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

Les grandes pensées viennent du cœur.

On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

---

[1] Ce portrait de La Fontaine est parfait. Il ne nous dit rien de la personne même du fabuliste ; mais il nous fait, en quelque sorte, toucher du doigt la supériorité de l'écrivain

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée [1].

Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité et pour la dire [2].

Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.

La courte durée de la vie ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

Les premiers jours de printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. (*Réflexions et maximes.*)

BEAUMARCHAIS

(1732-1799.)

Enrichi subitement par des spéculations heureuses, Beaumarchais dut à un procès la renommée qu'il avait cherchée vainement jusque-là dans quelques drames médiocres. D'une affaire de quelques louis il sut faire une question de liberté publique; d'une discussion privée, un événement d'intérêt général. Le succès des *Mémoires judiciaires* qu'il avait écrits contre sa partie l'encouragea; il créa une comédie nouvelle, bizarre, fantastique, satirique; et dans le *Barbier de Séville* (1775), et dans le *Mariage de Figaro* surtout, il retrouva au théâtre les succès de Molière. Cette dernière pièce était la satire audacieuse de toute la haute société du temps: sa hiérarchie, ses principes, ses croyances, ses travers, ses ridicules, ses vices même, tout était flagellé pêle-mêle avec une verve étourdissante. Chose plus extraordinaire, c'est dans l'aristocratie que la pièce, interdite d'abord, trouve ses plus chauds défenseurs : tel est l'aveuglement qui précède les grandes crises. La révolution était ouverte. Beaumarchais disparut désormais dans l'oubli. (V. *Précis d'Hist. litt.*)

---

[1] Comparer la Rochefoucaud : « On est quelquefois un sot avec de l'esprit, on ne l'est jamais avec du jugement. »

[2] Fénelon dit avec plus de finesse encore peut-être : « Une vérité qu'on nous dit, nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-même : on est moins humilié des fonds des vérités que flatté de savoir se les dire. Ce qui vient d'autrui blesse toujours un peu. »

Mésaventures de Figaro.

Figaro, barbier de Séville, rencontre le comte Almavira et lui raconte sa vie. Chassé d'un emploi obtenu grâce au comte, sifflé comme auteur dramatique, il s'est enfui à Madrid. Il a repris le rasoir, a parcouru l'Espagne, s'est installé à Séville.

FIGARO, LE COMTE ALMAVIVA

LE COMTE, à part. — Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO. — Eh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier et noble...

LE COMTE. — Cette tournure grotesque...

FIGARO. — Je ne me trompe point : c'est le comte Almaviva.

LE COMTE. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO. — C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE. — Maraud! si tu dis un mot...

FIGARO. — Oui, je vous reconnais : voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. — Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO. — Que me voulez-vous, monseigneur! c'est la misère...

LE COMTE. — Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO. — Je l'ai obtenu, seigneur, et ma reconnaissance...

LE COMTE. — Appelle-moi *Lindor*. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu?

FIGARO. — Je me retire.

LE COMTE. — Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Hé bien! cet emploi?

FIGARO. — Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE. — Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO. — Non, dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, riant. — Beau début!

FIGARO. — Le poste n'était pas mauvais, parce que, ayant le

district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE. — Qui tuaient les sujets du roi !

FIGARO. — Ah! ah! il n'y a point de remède universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE. — Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO. — Quitté? c'est bien lui-même : on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie, aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE. — Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO. — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. — Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO. — Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal [1].

LE COMTE. — Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO. — Eh, mon Dieu, monseigneur! c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE. — Paresseux, dérangé...

FIGARO. — Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, riant. — Pas mal! Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO. — Non, pas tout de suite. De retour à Madrid, je

[1] Mot resté célèbre, que l'aristocratie étourdie et légère du temps applaudissait à tout rompre, sans s'apercevoir que ce trait satirique était déjà comme l'éclair éloigné qui présageait la prochaine tempête.

voulus essayer de nouveau mes talents littéraires ; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE. — Ah ! miséricorde !

FIGARO. — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès : car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE. — Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur tombé !

FIGARO. — Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE. — L'ennui te vengera d'eux ?

FIGARO. — Ah ! comme je leur en garde ! morbleu !

LE COMTE. — Tu jures ! sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges ?

FIGARO. — On a vingt-quatre ans au théâtre : la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les critiques, les maringoins, les envieux, les feuilletistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres achevaient de déchiqueter et de sucer e peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra Morena, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants ; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le

monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer [1].

(*Le Barbier de Séville*, act. I, sc. II).

LA HARPE

(1739-1803.)

Ce critique célèbre, trop estimé autrefois, et aujourd'hui trop négligé, avait débuté par des tragédies. Ébloui à vingt-trois ans par un premier succès, La Harpe se crut appelé à conquérir un rang distingué sur la scène française. Mais il eut beau désormais multiplier ses pièces, calquer maladroitement, comme un écolier, les tragédies de son maître Voltaire, le public s'obstina à ne plus l'admirer. La Harpe, dégoûté du théâtre, se tourna vers la critique littéraire : c'était sa vocation, il avait le goût juste et très fin, il sentait vivement les défauts et les beautés de toutes sortes d'écrits, et il en parlait avec chaleur. Aussi, de tous les ouvrages de La Harpe, le *Lycée* seul a-t-il survécu. Cet ouvrage n'est que la rédaction d'un cours de littérature que l'auteur avait commencé à professer trois ans avant la Révolution. La Harpe sait assez mal l'antiquité, il ignore le moyen âge et les littératures modernes ; mais il connaît bien le XVII^e^ siècle. Injuste parfois à l'égard de Corneille, il goûte et apprécie admirablement Racine. Nul après Voltaire n'a contribué plus que lui à inspirer à notre époque le respect littéraire du siècle de Louis XIV. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 Sainte-Beuve dit, à propos de cette première scène : « Quel plus vif et plus engageant début que celui de la pièce, quand le comte et Figaro se retrouvent et se rencontrent sous le balcon ! Dès ce premier dialogue, il y avait des gens qui vous disaient alors qu'il y avait trop d'esprit. N'a pas ce défaut qui veut. Beaumarchais a parlé quelque part d'un *monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop* ; lui, il n'était pas ce monsieur-là. Il a tout son esprit à tous les instants ; il le dépense, il le prodigue, il y a des moments même où il en fait : c'est alors qu'il tombe dans les lazzis, les calembours ; mais le plus souvent il n'a qu'à suivre son jet et à se laisser faire. »

Les combats dans l'Iliade.

Étonnement du critique de voir le poète, qu'il croyait épuisé, se relever tout à coup. L'art d'Homère dans le XI[e] chant de l'*Iliade*. La progression dans l'intérêt : tous les chefs blessés. Ajax, dernier espoir des Grecs. Apparition d'Achille.

Je voyais avec regret, je l'avoue, que les combats allaient recommencer après l'ambassade des Grecs [1], et je me disais qu'il était bien difficile que le poète fît autre chose que de se ressembler en travaillant toujours sur le même fond. Mais quand je le vis tout à coup devenir supérieur à lui-même, dans le XI[e] chant [2] et dans les suivants ; s'élever d'un essor rapide à une hauteur qui semblait s'accroître sans cesse ; donner à son action une face nouvelle ; substituer à quelques combats particuliers le choc épouvantable de deux grandes masses, précipitées l'une sur l'autre par les héros qui les commandent et les dieux qui les animent ; balancer longtemps avec un art inconcevable une victoire que les décrets de Jupiter ont promise à la valeur d'Hector : alors la verve du poète me parut embrasée de tout le feu des deux armées ; ce que j'avais lu jusque-là et ce que je lisais me rappelait l'idée d'un vaste incendie qui, après avoir consumé quelques édifices, aurait paru s'éteindre, faute d'aliment, et qui, ranimé par un vent terrible, aurait mis en un moment toute une ville en flamme. Je suivais, sans pouvoir respirer, le poète qui m'entraînait avec lui ; j'étais sur le champ de bataille : je voyais les Grecs pressés entre les retranchements qu'ils avaient construits et les vaisseaux qui étaient leur dernier asile ; les Troyens se précipitant en foule pour forcer cette barrière ; Sarpédon arrachant un des créneaux de la muraille ; Hector lançant un rocher énorme contre les portes qui la fermaient, les faisant voler en éclats, et demandant à grands cris une torche pour embraser les vaisseaux ; presque tous les chefs de la Grèce, Agamemnon, Ulysse, Diomède, Eurypyle, Machaon, blessés et hors de combat ;

[1] Le IX[e] chant de l'*Iliade* est consacré tout entier à cette ambassade. Les Grecs, battus par les Troyens, députent Ulysse, Ajax et Phénix vers Achille, qui s'est retiré sous sa tente, pour essayer de fléchir sa colère et de le ramener au combat.

[2] Les critiques ont toujours regardé ce XI[e] chant comme un des plus beaux de l'*Iliade*.

le seul Ajax, le dernier rempart des Grecs, les couvrant de sa valeur et de son bouclier, accablé de fatigue, trempé de sueur, poussé jusque sur son vaisseau, et repoussant toujours l'ennemi vainqueur; enfin la flamme s'élevant de la flotte embrasée; et, dans ce moment, cette grande et imposante figure d'Achille, monté sur son navire, et regardant avec une joie tranquille et cruelle le signal que Jupiter avait promis, et qu'attendait sa vengeance. Je m'arrêtai comme malgré moi, pour me livrer à la contemplation du vaste génie qui avait construit cette machine, et qui, dans l'instant où je le croyais épuisé, avait pu ainsi s'agrandir à mes yeux; j'éprouvais une sorte de ravissement inexprimable; je crus avoir connu pour la première fois tout ce qu'était Homère; j'avais un plaisir secret et indicible à sentir que mon admiration était égale à son génie et à sa renommée, que ce n'était pas en vain que trente siècles avaient consacré son nom; et c'était pour moi une double jouissance de trouver un homme si grand et tous les autres si justes[1].

(*Cours de litt.*, I, IV).

Mme ROLAND

(1754-1793.)

Dès l'âge de onze ans, Jeanne Phlipon faisait ses délices de Plutarque. Mariée en 1780 à Roland, elle devint, au moment de la Révolution, son conseil et son guide. Sous le ministère de son mari, c'est elle le plus souvent qui rédigeait les pièces officielles, c'est elle qui écrivit la fameuse lettre du 10 juin adressée par Roland à Louis XVI, et qui amena la chute du ministère girondin. Elle fut arrêtée le 2 juin 1793. Pendant son incarcération, elle écrivit, tant sur sa vie privée que sur sa vie politique, des *Mémoires* d'un réel intérêt. Elle mourut sur l'échafaud le 9 novembre 1793, en prononçant cette parole célèbre : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom! » (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

[1] Cette page, pleine de chaleur et de mouvement, est peut-être la plus belle de tout le *Cours de littérature* de la Harpe. (Ragon.)

La promenade à Meudon.

Préférence de Jeanne pour la vraie nature. Le départ pour Meudon le dimanche. Arrivée à Meudon, la maison de la Cartier où avait lieu le goûter. Le *fontainier du Moulin-Rouge* à Villebon. Le jardin. Le goûter. Chambres louées en plein champ.

Nous allions souvent à Meudon : c'était ma promenade favorite ; je préférais ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies [1], aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne, aux décorations de Bellevue [2], aux allées peignées de Saint-Cloud. « Où irons-nous demain, s'il fait beau ? » disait mon père, le soir des samedis d'été ; puis il me regardait en souriant : « A Saint-Cloud ; les eaux doivent jouer, il y aura du monde. — Ah ! papa, si vous vouliez aller à Meudon, je serais bien plus contente. » A cinq heures du matin, le dimanche, chacun était debout : un habit léger, frais, très simple, quelques fleurs, un voile de gaze annonçaient les projets du jour. Les Odes de Rousseau [3], un volume de Corneille ou autre, faisaient tout mon bagage. Nous partions tous les trois ; on allait s'embarquer au Pont-Royal, que je voyais de mes fenêtres, sur un petit batelet qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide, nous conduisait aux rivages de Bellevue, non loin de la Verrerie, dont on aperçoit, d'une grande distance, l'épaisse et noire fumée. Là, par des sentiers escarpés, nous

---

[1] « Rousseau aurait pu justement réclamer une part d'influence dans le développement du goût si vif que Mme Roland avait pour les choses de la nature... Elle l'étudie en naturaliste ; elle la goûte en poète, — non pas la nature travestie et faussée par la fantaisie des désœuvrés de la cour de Sceaux, ni même la nature exaltée et parée par l'imagination d'un Bernardin de Saint-Pierre, — la vraie nature, dans sa simplicité aimable et bienfaisante. » (GRÉARD.)

Le jugement que porte Sainte-Beuve (*Portraits de femmes*) sur Mme Roland est à lire en entier. Nous n'en citons que quelques lignes : « Elle ressentait la vie domestique, la vocation maternelle, pratiquait le ménage dans sa simplicité et savait écouter la nature dans ses secrètes solitudes. Le détail des champs, la couleur des vignes et des noyers, les sueurs des vignerons, la récolte, la basse-cour, les réserves de fruits secs, les *poires tapées*, l'occupent et la passionnent. » Sainte-Beuve fait allusion à une lettre de Mme Roland, dans laquelle se trouvent ces lignes : « Je fais des poires tapées qui seront délicieuses, nous séchons des raisins et des prunes ; on fait des lessives,... etc. »

[2] *Bellevue*, village (Seine-et-Oise) entre Sèvres et Meudon. On y remarquait alors un très beau château, bâti par Mme de Pompadour en 1748 et détruit par la Révolution.

[3] Sur J.-B. Rousseau, voir la notice placée plus haut, *Poésie*, p. 424.

gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle, sur la droite, nous remarquâmes une petite maisonnette qui devint l'une de nos stations. C'était le logis d'une laitière, femme veuve, qui vivait là avec deux vaches et quelques poules. Comme il était pressant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous servirait de pause au retour, et que la ménagère nous y donnerait une jatte de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon que, toutes les fois que nous montions l'avenue, nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le soir ou le lendemain elle nous verrait, et qu'elle n'oubliât point la jatte de lait. Cette bonne vieille nous accueillait fort bien ; le goûter, assaisonné d'un peu de pain bis et de fort bonne humeur, se passait toujours comme une petite fête, qui laissait chaque fois quelques souvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner se faisait chez l'un des suisses du parc [1] ; mais l'envie que j'avais de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts. Un jour, après avoir longtemps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans un espace solitaire, fort dégagé, auquel aboutissait une allée de grands arbres, sous lesquels on voyait rarement des promeneurs ; quelques autres arbres, épars sur une pelouse charmante, voilaient, pour ainsi dire, une petite maison à deux étages, fort proprement bâtie. « Qu'est-ce que cela? » Deux jolis enfants jouaient devant la porte ouverte ; ils n'avaient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère, si communes dans les campagnes ; nous approchons, nous apercevons sur la gauche un jardin potager où travaillait un vieillard. Entrer, converser avec lui, fut bientôt fait ; nous apprîmes que ce local s'appelait *Ville-Bonne* [2], que celui qui l'habitait était *fontainier* du *Moulin-Rouge*, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisaient les eaux dans quelques parties du parc ; que les faibles appointements de cette place soutenaient en partie un jeune ménage dont nous voyions les petits enfants, et dont lui, vieillard, était le grand-père ; que les soins de la famille occupaient la femme, tandis qu'il cultivait ce jardin, dont son fils allait vendre les produits à la ville, dans ses moments de loisirs. Le jardin était un carré long, divisé en

[1] Le parc du château, bâti par le Dauphin, fils de Louis XIV.
[2] Aujourd'hui Villebon.

quatre portions autour desquelles était ménagée une allée assez large; un bassin occupait le centre, et fournissait des moyens d'arrosement; au fond une niche d'ifs, sous laquelle était un grand banc de pierre, offrait le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes rendaient l'aspect du jardin riant et gracieux; le vieillard, robuste et content, me rappelait celui des bords du Galèse [1], que Virgile a chanté; il causait avec plaisir et bon sens; et s'il ne fallait que des goûts simples pour apprécier une telle rencontre, mon imagination ne manquait pas d'y joindre tout ce qui pouvait lui prêter des charmes. Nous nous informons si l'on n'est pas dans l'usage de recevoir des étrangers : « Il n'en vient guère, nous dit le vieillard; ce lieu est peu connu; mais, quand il s'en présente, nous ne refusons pas de leur servir ce que renferment la basse-cour et le jardin. » Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la salade, sous un joli berceau de chèvrefeuille, derrière la maison. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable; mon cœur se dilatait dans l'innocence et la joie d'une situation charmante. Je caressai beaucoup les petits enfants; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien aise de nous avoir reçus : on parla de deux chambres de leur maison dont ils pouvaient disposer pour les personnes qui voudraient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper.

(*Mémoires*, IIe partie.)

Dernière lettre à sa fille [2].

Derniers conseils. On n'est heureux qu'en faisant son devoir. Le travail est le premier préservatif contre les périls. Ses parents laissent pour richesses à Eudora leurs exemples.

Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir ou de t'écrire encore. *Souviens-toi de ta mère.* Ce peu de mots renferme tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heu-

[1] Allusion à un épisode célèbre du IVe livre des *Géorgiques :* le vieillard de Tarente. Le Galèse (aujourd'hui Galeso) est une petite rivière qui se jette dans le golfe de Tarente. Horace l'a chanté, comme Virgile.

[2] Cette lettre est du 18 octobre 1793. — Mme Roland fut condamnée le 8 novembre suivant, et mise à mort le lendemain. — Sa fille avait alors douze ans; elle est morte en 1858.

reuse, par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être.

Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes actions. Il n'y a que ces moyens non plus [1] de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort.

Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes ; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls, et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement [2].

Sois digne de tes parents : ils te laissent de grands exemples, et, si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

Adieu, enfant chérie, toi que j'ai nourrie de mon lait et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image. Je te presse sur mon sein.

Adieu, mon Eudora [3].

(*Dernières lettres,* à la suite des *Mémoires.*)

MIRABEAU

(1749-1791.)

Après une enfance aventureuse, une jeunesse agitée et vicieuse, passée tour à tour dans les camps et dans les prisons, ruiné par la noblesse et par sa famille, Gabriel-Henri de Riquetti, comte de Mirabeau, s'adonna tout entier à l'étude des questions politiques. Déjà ses lettres et ses pamphlets l'avaient rendu célèbre et redoutable, quand éclata la Révolution. Envoyé par la ville d'Aix aux états géné-

---

[1] Il n'y en a pas d'autres, en effet.

[2] La leçon est excellente. Le travail met à l'abri de bien des périls.

[3] « Je ne sais rien de plus poignant que ce sanglot étouffé et cette douleur contenue. » (Gréard.) — Une mère chrétienne aurait trouvé, à ce moment suprême, bien d'autres accents, bien d'autres conseils pour sa fille, et se serait consolée, elle, par d'autres espérances. Mais la femme philosophe qu'est Mme Roland semble ignorer tout ce qu'enseigne le Christianisme.

raux comme député du tiers état, il domina aussitôt l'assemblée par l'universalité de ses connaissances, l'empire de son talent et la puissance de sa parole. Les doctrines politiques de Mirabeau furent presque toujours celles qui triomphèrent aux états généraux. Il avait demandé pour le roi le droit de *veto* absolu, soutenu Necker dans la contribution du quart, et prononcé son fameux discours contre la banqueroute. Il soutint encore avec une admirable éloquence la prérogative royale dans la discussion sur le droit de paix et de guerre. Un rapprochement eut lieu alors entre Louis XVI et Mirabeau, qui eut le tort de se faire payer ses conseils : cette âme passionnée était incapable du dévouement désintéressé. Chef reconnu de la majorité, il pouvait seul arrêter la Révolution sur la pente des excès; mais il mourut quelque temps après dans les luttes acharnées qui suivirent, les violents triomphèrent. Mirabeau fut le plus grand des orateurs de la Révolution; l'on voudrait pouvoir ajouter qu'il fût aussi le plus intègre. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Discours contre la banqueroute.

La situation est effrayante. Chaque instant l'aggrave. Aurait-on un plan à proposer contre celui du ministre? sait-on s'il est meilleur? a-t-on le temps de le discuter? L'orateur ne croit pas le plan de Necker le meilleur possible, mais comment lutter contre la nécessité, contre la popularité de l'auteur du projet. Il faut donc l'accepter. On n'a pas le temps de vérifier les chiffres. Le gouffre est immense, il faut le combler; sinon c'est jouer des millions d'hommes; c'est la ruine, et c'est, en plus, pour ceux qui délibèrent, l'honneur perdu. Sacrifier une partie de son bien pour sauver le reste, c'est de la simple sagesse. Il faut donc voter sans retard, la nécessité y oblige, la banqueroute est à la porte.

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrais-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril? qu'un jour, une heure, un instant, pouvaient le rendre mortel?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose? *Oui!* a crié quelqu'un dans l'assemblée. Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur

a pu se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé ; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances... Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le Ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens! Vainement je les tiendrais pour préférables : on ne rivalise pas en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel [1].

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif; acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre... Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse ni prévoyance...

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez : car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le

---

[1] Malgré les services qu'il avait rendus et la confiance qu'il inspirait à la France, Necker, victime de basses intrigues de cour, reçut, le 11 juillet 1789, l'ordre de quitter la France. Ce fut le signal d'un soulèvement dans Paris, de l'attaque et de la prise de la Bastille (14 juillet). Le roi rappela le ministre, qui rentra au milieu de l'enthousiasme général.

royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme ; il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable ! gratuitement criminel ? car, enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront péniblement jouir de votre crime ? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ?... Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocations du patriotisme. Ah ! ne prostituez pas ces mots de *patrie* et de *patriotisme*. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède ! Eh ! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique ? Je ne vous dis plus : Eh ! quels titres avez-vous à la liberté ? quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution ?... Je vous dis :

Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde jamais... Eh! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère!* Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute, est là ; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur..., et vous délibérez[1].

(*Discours.*)

Mirabeau à ses calomniateurs[2].

La discussion doit être nette, franche et libre. C'est ce qu'on n'admet pas dans une partie de l'assemblée. On l'accuse de trahison et avec elle Mirabeau. Qui donc a fait autant que lui pour la liberté et la patrie ?

Messieurs, c'est quelque chose sans doute, pour rapprocher les oppositions, que d'avouer nettement sur quoi l'on est d'accord

1 « Non, l'on ne délibéra plus, dit la Harpe ; des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur. » Mais ce succès d'un jour ne sauva pas Necker ; son crédit baissait rapidement. Dépassé dans son libéralisme par les agitateurs des clubs, abandonné par l'assemblée, qui décréta la prise de possession des biens du clergé et l'émission des assignats, il quitta le ministère (septembre 1790) et se retira définitivement dans sa terre de Coppet, en Suisse.

2 Dans la discussion du droit de paix et de guerre (mai 1790), Mirabeau défendit la prérogative royale, tout en réservant les droits de l'Assemblée. Barnave combattit Mirabeau, et un instant sa popularité sembla triompher de celle du grand orateur. Au sortir de l'Assemblée, tandis que Barnave était porté en triomphe, on marquait l'arbre où la populace avait résolu de pendre Mirabeau. Presque aussitôt celui-ci saisissait l'occasion de se justifier de la trahison qu'on lui imputait, et il répondait à ses calomniateurs par cette véhémente harangue.

et sur quoi l'on diffère. Les discussions amiables valent mieux pour s'entendre que les insinuations calomnieuses, les inculpations forcenées, les haines de la rivalité, les machinations de l'intrigue et de la malveillance. On répand depuis huit jours que la section de l'Assemblée nationale qui veut le concours de la volonté royale dans l'exercice du droit de la paix et de la guerre est parricide de la liberté publique; on répand des bruits de perfidie, de corruption; on invoque les vengeances populaires pour soutenir la tyrannie des opinions. On dirait qu'on ne peut, sans crime, avoir deux avis dans une des questions les plus délicates et les plus difficiles de l'organisation sociale. C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires.

Et moi aussi on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe; et maintenant on crie dans les rues : *La grande trahison du comte de Mirabeau...* Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne; mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire, cet homme porte avec la récompense de ses services le charme de ses peines et le prix de ses dangers; il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible, qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié [1]

[1] Il y a dans ce langage du tribun l'accent d'un noble cœur et d'une raison courageuse. (MERLET.)

des hommes que je n'ai pas cessé de combattre ; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté ; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé celui qui depuis vingt ans combat toutes les oppressions, qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants. Que m'importe ? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : Répondez si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez [1].

(*Discours.*)

VERGNIAUD

(1759-1793.)

Vergniaud s'était fait une grande réputation comme avocat, à Bordeaux, quand il fut élu député de la Gironde à l'Assemblée législative (1791). Il se montra, dès le début, ennemi de la monarchie. Grand patriote, mais dépourvu de convictions solides, il manquait des connaissances du publiciste et des vues de l'homme d'État. Sa parole, tantôt grave, tantôt impétueuse, était toujours abondante, souple, élégante et colorée. Chef, à trente-deux ans, du fameux groupe politique des *Girondins*, il succomba avec ses amis, sous les coups de Robespierre, et mourut sur l'échafaud, le 31 octobre 1793. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Au camp, citoyens [2] !

Il n'y a que des mercenaires au camp. Point de patriotes. Pourquoi ? Les forfaits commis dans Paris ont épouvanté. Si au lieu de défendre Paris, on égorge des femmes, l'ennemi viendra. Au camp ! comme ceux qui combattent. Au camp !

---

[1] Il n'avait pas trahi, mais il eut le tort de faire payer ses services. (*Ibid.*)

[2] La guerre avait été déclarée à l'Autriche et à la Prusse, et déjà l'armée ennemie était partie de Coblentz pour envahir la France. L'Assemblée s'inquiéta aussitôt de mettre la capitale en état de défense, et le 10 août 1792 décréta, en même temps que la déchéance du roi, la formation d'un camp sous Paris. Quelques jours après, le 19, l'armée austro-prussienne avait franchi la frontière. Du 2 au 7 septembre, les prisonniers politiques furent massacrés par des bandes avinées, sous la direction de Maillard, dans les prisons de Paris (aux Carmes, à l'Abbaye, à la Force). La connaissance de ces faits est nécessaire pour l'intelligence de ce discours.

Il est impossible de se défendre d'un sentiment profond d'inquiétude quand on a été au camp sous Paris. Les travaux avancent très lentement; il y a beaucoup d'ouvriers, mais peu travaillent; un grand nombre se reposent. Ce qui afflige surtout, c'est de voir que les bêches ne sont maniées que par des mains salariées, et non point par des mains que dirige l'intérêt commun. D'où vient cette espèce de torpeur dans laquelle paraissent ensevelis les citoyens restés à Paris? Ne nous le dissimulons pas, il est temps de dire la vérité. Les proscriptions passées, le bruit des proscriptions futures, les troubles intérieurs, ces haines particulières, ces délations infâmes, ces arrestations arbitraires, ces violations de la propriété, enfin cet oubli de toutes les lois, a répandu la consternation et l'effroi. L'homme de bien se cache, il fuit avec horreur ces scènes de sang : et il faut bien qu'il se cache, l'homme vertueux, quand le crime triomphe! Il n'en a pas l'horrible sentiment; il se tait, il s'éloigne; il attend pour paraître des temps plus heureux. Il est des hommes, au contraire, à la fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages. Ces hommes répandent sans cesse les soupçons, les méfiances, les jalousies, les haines, les vengeances; ils sont avides de sang; dans leurs propos séditieux, ils aristocratisent [1] la vertu même, pour acquérir le droit de la fouler aux pieds; ils démocratisent le crime pour pouvoir s'en rassasier, sans avoir à redouter le glaive de la justice. Tous leurs efforts tendent à déshonorer aujourd'hui la plus belle des causes, afin de soulever contre elle les nations amies de l'humanité [2]!

O citoyens de Paris! je vous le demande avec la plus profonde émotion, ne démasquerez-vous jamais ces hommes pervers qui n'ont, pour obtenir votre confiance, d'autres droits que la bassesse de leurs moyens et l'audace de leurs prétentions? Citoyens, vous les reconnaîtrez facilement. Lorsque l'ennemi s'avance, et qu'un homme, avant de vous inviter à prendre l'épée pour le repousser, vous engage à égorger froidement des femmes et des

[1] *Aristocratiser*, néologisme audacieux; dans le sens et le langage révolutionnaire, il signifie être partisan de l'aristocratie. D'où ici : pour eux-mêmes, être vertueux, c'est être aristocrate.

[2] Allusions, ainsi que dans les paragraphes suivants, aux massacres de l'Abbaye et des Carmes.

citoyens désarmés, celui-là est un ennemi de votre gloire, de votre bonheur : il vous trompe pour vous perdre. Lorsqu'au contraire un homme ne vous parle des Prussiens que pour indiquer le cœur où vous devez frapper, lorsqu'il ne vous propose la victoire que par des moyens dignes de votre courage, celui-là est ami de votre gloire, ami de votre bonheur : il veut vous sauver ! Citoyens, repoussez donc les traîtres, abjurez donc vos dissensions intestines... Allez tous au camp ; c'est là qu'est votre salut !

J'entends dire chaque jour : Nous pouvons essuyer une défaite ; que feront alors les Prussiens? Viendront-ils à Paris?... Non, ils n'y viendront pas, non, si Paris est dans un état de défense respectable, si vous préparez des postes d'où vous puissiez opposer une forte résistance ; car alors l'ennemi craindrait d'être poursuivi et enveloppé par les débris mêmes des armées qu'il aurait vaincues, et d'en être écrasé, comme Samson sous les ruines du temple qu'il renversa. Mais si une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos bras contre nous-mêmes, si nous livrons sans défense les postes d'où l'on pourra bombarder la cité, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas s'avancer vers une ville qui, par son inaction, aura paru l'appeler d'elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions où elle aurait pu le vaincre ! Il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes, de ne pas triompher sur nos ruines ! Au camp, donc, citoyens, au camp ! Eh quoi ! tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurerez-vous plongés dans une molle et déshonorante oisiveté? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens : « Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau [1] ? » Ah ! détestons cette avilissante mollesse ! Au camp, citoyens, au camp ! Tandis que nos frères, pour notre défense, arrosent peut-être de leur sang les plaines de la Champagne, ne craignons pas d'arroser de quelques sueurs les plaines de Saint-Denis pour protéger leur retraite. Au camp, citoyens, au camp ! Oublions tout, excepté la Patrie. Au camp, citoyens, au camp ! (*Discours prononcé dans l'Ass. législat., le 16 sept.* 1792.)

---

1 Démosthène, *Philippiq.*, I, IV.

BÉRANGER

(1780-1857.)

Après s'être essayé sans succès dans des genres divers, Béranger trouva dans la chanson sa voie et la célébrité. Ennemi déclaré de la Restauration, il rencontra, en se faisant le chantre des idées libérales et des souvenirs de l'Empire, une popularité que nous avons peine à comprendre aujourd'hui. Ce que nous apprécions encore, c'est l'heureuse variété de tons et de sujets que Béranger sut donner à la chanson, avec l'habile maniement des rythmes et l'art de ramener un refrain presque toujours intéressant et expressif. Ce que nous lui reprochons, c'est la licence, l'immoralité d'un grand nombre de ses couplets. Peu d'écrivains ont plus que lui travaillé leur style. On lui reproche cependant des métaphores, des périphrases, des inversions vieillies, un vocabulaire qui manque parfois de goût, et des tours trop souvent prosaïques. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Les hirondelles.

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous les fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers;
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.

Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous de frais lilas [1].
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour.
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas!
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas [2]?

---

1 Dans un article sur Béranger (*Causeries du lundi*, tome II), Sainte-Beuve dit à propos de ces vers : « Béranger a de ces vers heureux qui sont d'un vrai poète et d'un peintre, de ces coins de tableaux frais et riants, à condition qu'ils ne se prolongent point. Ainsi encore dans *Maudit printemps*, quand il regrette l'hiver, et qu'il voudrait qu'on entendit

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit,

et dans le *Voyage imaginaire*, ce vers tout matinal

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles,

c'est tout un ciel, tout un paysage en un vers. »

2 Béranger traite la chanson comme la Fontaine la fable ; il lui fait prendre tous les tons. Celle-ci est une élégie, d'autres ont des accents d'épopée.

Le bonheur.

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dit l'Espérance?
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence.
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas[1].

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'est pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!

---

1 « Rarement, chez Béranger, la nécessité du refrain est une gêne pour le développement de la pensée. Au contraire, c'est pour lui un puissant moyen de faire ressortir l'idée mère de ses chansons. Ici, le refrain est expressif pour l'esprit et pour l'oreille. Ce *là-bas, là-bas*, qui répète le début de chaque couplet, est comme un écho qui éclate au loin et se prolonge de colline en colline. » (Ch. LEBAIGUE.)

Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie ?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cet Asie !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ?
— Ah ! dit l'homme, enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfant, courez vers ces nuages ! »
Courez, courez : doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas. »

(*Cinquième recueil.*)

Souvenirs d'enfance (1831).

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge !
Salut, parents, que mon amour bénit !
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas ! toujours enclin ;
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin [1].

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît, dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en ces jours de défaites
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

---

1 Franklin avait été dans son enfance apprenti chez un imprimeur de Boston.

MILLEVOYE

(1782-1816.)

Millevoye, né à Abbeville, fut d'abord clerc de procureur, et se fit connaître par des succès académiques de 1804 à 1812. La vie de Millevoye fut courte, et son talent de poète élégiaque, fait de sentiments délicats et d'émotion sincère, n'eut pas le temps de tenir les promesses qu'il avait données. Ses épitres, ses discours en vers, ses essais dramatiques, ses poèmes héroïques sont justement oubliés ; mais la plupart de ses élégies resteront, avec quelques banalités du style de son temps, froides pour nous. On cite beaucoup son *Poète mourant;* la *Chute des feuilles* est classique ; l'*Anniversaire* fait aimer à la fois le fils et le poète.

Ses œuvres couronnées par l'Académie, trois poèmes héroïques, et des tragédies qui n'ont jamais été représentées, sont tombées dans un même oubli. Mais son nom vivra, grâce à quelques petites pièces touchantes et délicates, dont la meilleure est la *Chute des feuilles.*

L'anniversaire (*Élégie*).

Le poète raconte la mort de son père, la douleur qu'il en ressentit, la grandeur de sa perte, le regret profond qu'après dix ans il éprouve encore. A l'automne, il ira poser une fleur sur la tombe chérie.

Hélas ! après dix ans je revois la journée,
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne, j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père.
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort, » et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour [1],
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte.
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,

[1] Style en honneur à la fin du XVIII[e] siècle.

Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir [1].
Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits.
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont pas adouci;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi. »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni nos bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Sur la pierre encor de larmes humectée
Redire ce chant de douleur.

Le poète mourant.

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants;
Et lui, près de mourir comme elle,
Exhalait ses tristes accents :
« La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.
« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil;
Et les hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère

[1] Charmants, délicats et tristes souvenirs !

Où la postérité d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, au bord de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis, ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers. »

Le poète chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

La chute des feuilles.

Un jeune malade se promène dans un bois, à la chute des feuilles. Les médecins l'ont condamné : chaque feuille qui tombe lui présage sa mort. Il meurt quand la dernière est emportée ; on l'ensevelit sous le chêne silencieux.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère [1],
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans :
« Bois que j'aime ! adieu,... je succombe ;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure [2],

[1] Les feuilles n'empêchaient plus de voir à travers.

[2] Épidaure, ville d'Argolide, en Grèce, était célèbre par son temple d'Esculape, le dieu des médecins. — Style conventionnel. Le malade veut simplement dire que les médecins l'ont condamné. Mais le poète, suivant la théorie de son temps, préfère une périphrase, d'ailleurs un peu recherchée, au mot propre.

Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès t'environne :
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau,
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant les pampres du coteau. »
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans[1] :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain... »
Il dit, s'éloigne... et sans retour.
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour !
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Sa mère, peu de temps, hélas !
Visita la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée[2].

---

1 Vent violent, quel qu'il soit, dans le langage poétique.

2 *Mausolée*, sans épithète qui atténue le sens de ce mot, n'est pas exact : *mausolée* désigne un tombeau somptueux, magnifique. A la mort de Mausole, roi de Carie, sa femme, Artémise, lui avait fait élever un tombeau regardé par les anciens comme l'une des sept merveilles du monde, d'où l'idée de grandeur et de magnificence qu'éveille le mot *mausolée*.

LAMARTINE

(1790-1869.)

Alphonse de Lamartine est l'un des plus grands, peut-être le plus grand des poètes du XIXe siècle. Les *Premières Méditations*, qu'il publia en 1820, obtinrent aussitôt un succès qui rappelait le succès du *Cid*. Il était le poète attendu par la génération qui venait de lire Chateaubriand. Les *Nouvelles Méditations* (1823), les *Harmonies poétiques* (1829), *Jocelyn* (1836), les *Recueillements poétiques* (1839), étendirent sa renommée. Lamartine était arrivé à une perfection croissante, à une mélodieuse facilité dans le mécanisme de son instrument poétique; mais sa poésie n'était plus comme au début, il l'avoue lui-même, « le déchirement de son cœur. » L'inspiration était moins vivace, moins pure, moins chrétienne, plus diffuse et plus vague; mais le vers gardait toujours cette harmonie enchanteresse qui charme comme une musique. Quand la poésie eut rendu Lamartine célèbre, la prose le ravit à la poésie [1]. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La nuit.

Dans cette page Lamartine fait sentir le calme de la nuit, à l'aide de l'harmonie des mots, aussi heureusement que le musicien le plus habile pourrait le faire avec des sons et des timbres divers. Aucun poète ne l'égale peut-être pour la douceur et la mélodie des rythmes.

Le séjour de l'homme pendant la nuit : sommeil, silence, majesté à peine parfois un murmure dans la cime des pins.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
Ce sommeil, qui d'en haut tombe avec la rosée
Et ralentit le cours de la vie épuisée,
Semble planer aussi sur tous les éléments
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature;
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure;
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix;
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois;
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,
Roule à peine à la plage une lame plaintive :

[1] Nous parlerons plus loin de Lamartine prosateur.

On dirait, en voyant ce monde sans échos,
Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence,
Et dont le regard seul atteste l'existence,
Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.
Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
Comme pour attester, dans leur cime sonore,
Que ce monde assoupi palpite et vit encore.

(*Harmonies poétiques et religieuses*, livre II, IV : *l'Infini dans les cieux.*)

Bonaparte.

Un tombeau sans nom sur un écueil. Ce nom est inscrit sur tous les rivages, c'est le plus grand qu'un homme ait porté depuis Alexandre et César. Jamais le pied d'un mortel n'a imprimé sur terre une plus forte trace, il s'est arrêté là. L'homme terrible est là, foulé par les pieds d'un enfant, d'un ennemi insensible. Sorti d'un orage, Bonaparte foudroya le monde avant d'avoir un nom. La victoire le fit roi, la révolution recula devant lui. S'il eut rendu le sceptre aux mains légitimes, quelle plus belle gloire! Mais non, il n'aimait que le bruit de l'épée, il voulait l'empire, ne se plaisait qu'aux batailles. Il rêva de renouveler le monde, et il le fit. Il tomba, et le destin lui donna pour dernier asile un écueil.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom, il est écrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar[1],

[1] C'est-à-dire des rives du *Don*, fleuve de la Russie d'Europe, appelé par les anciens *Tanaïs*, au sommet de *Cedar*, ville de l'Arabie, déserte près de la Palestine. Le poète fait allusion dans ce vers à la guerre de Russie et à l'expédition d'Égypte.

Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves [1],
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms [2] qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace;
Et ce pied s'est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure [3]!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

. . . . . .

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage;
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom:
Tel ce Nil dont Memphis [4] boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon [5].

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides,
D'un peuple de Brutus [6] la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course

---

1 Que veut dire Lamartine? Veut-il parler des décorations que les braves portaient sur leur poitrine, ou des blessures reçues à la guerre? Ce dernier sens est le plus probable. C'est celui que semble indiquer l'épithète de *sanglant* deux vers plus haut.

2 Alexandre et César.

3 Comparer Juvénal, parlant d'Annibal (*Satire* X, v. 146 et suiv.) : « Mets dans la balance les cendres d'Annibal : tu verras combien de livres pèse ce grand capitaine. Le voilà celui que n'a pu contenir l'espace compris entre l'océan Maure et les tièdes eaux du Nil. »

4 Ancienne ville célèbre de la moyenne Égypte, sur la rive gauche du Nil, un peu au sud des pyramides de Gizeh.

5 Le poète désigne ainsi la haute Égypte et surtout l'Éthiopie, et les contrées d'au delà, mal connues des anciens.

6 Les Français avaient tué leur roi, comme Brutus avait tué César.

Les mœurs, les rois, les dieux..., refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,
En jetant dans ses fers un nom de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre se lève,
Le frappe avec son sceptre .. Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité !

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème,
La gloire aurait sacré ton nom[1] !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais.... tout obstacle était ton ennemi ;
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

---

[1] Lamartine regrette que Bonaparte, vainqueur et maître des destinées de la France, n'ait pas rendu le trône à l'héritier légitime, le comte de Provence, plus tard Louis XVIII.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure;
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure[1] :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser !

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie;
Émousser le poignard, décourager l'envie;
Ébranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer du sort du monde :
Quel rêve ! et ce fut ton destin !...

Tu tombes cependant de ce sublime faîte;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau[2].

(*Nouvelles Méditations poétiques*, VII.)

---

[1] Toute cette poésie est inspirée par la haine vouée à Bonaparte : il faut se rappeler qu'à cette époque Lamartine était un ardent royaliste; de là quelques violences d'expressions qui semblent un déni de justice.

[2] A cette pièce, on pourrait comparer la VI^e^ *Messénienne*, liv. II, de C. Delavigne; la XI^e^ Orientale : *Lui*, de V. Hugo; l'*Idole*, la VI^e^ pièce des *Iambes et Poèmes*, d'A. Barbier, qui ont chacune leur caractère particulier.

L'immortalité [1].

En vain les doctrines matérialistes enseignent que tout finit à la mort : la mort est une libératrice, et le trépas est le commencement d'une vie nouvelle. La raison ne comprend pas, mais en nous d'invincibles instincts proclament le dogme de notre immortalité.

Je te salue, ô mort ! libérateur céleste [2],
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir plein de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché ? Qui suis-je et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, être inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?

---

[1] L'*Immortalité* est l'un des cris les plus éloquents de la poésie spiritualiste.

[2] C'est le mot de l'Écriture : *O mort ! où est ta victoire ?* C'est le culte de la mort, messagère divine et attendue qui met fin à l'exil de cette terre. — Remarquons ici l'alliance de ces deux mots : *ô mort, libérateur.*

Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels [1] ?...
« Vain espoir ! » s'écriera le troupeau d'Épicure [2],
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit [3].
« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use [4] ;
Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,

---

1 Pour donner à son argumentation plus de souffle et d'élan, Lamartine multiplie les interrogations qui ne sont au fond que des affirmations spiritualistes.

2 *Epicure* (341-270 av. J.-C.), célèbre philosophe grec, reprenant les théories du philosophe Démocrite (Ve siècle), soutenait que les différents êtres étaient formés d'atomes indivisibles, que la mort désagrégeait et à la désagrégation desquels rien ne survivait. — *Troupeau* traduit exactement le mot latin *grex*, qui peut signifier un groupe d'hommes, un groupe d'amis, de disciples, et qu'Horace a justement employé à propos d'Épicure, quand il s'appelle lui-même, par une alliance de mots plaisante et un peu grossière, *un porc du troupeau d'Épicure*.

3 Allusion à la doctrine de ceux que le langage ordinaire appelle matérialistes, qui pensent que rien n'existe en dehors de la matière, que la pensée elle-même n'est que le résultat de certains mouvements du cerveau.

4 Lucrèce (première moitié du Ier siècle av. J.-C.), qui a été le plus éloquent interprète de la doctrine d'Épicure, a dépeint en vers admirables cette marche de toutes choses vers la destruction et le tombeau.

Abattu par le temps, rêve l'éternité ! »
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre [1] !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère.
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore [2] !

(*Premières Méditations poétiques*, V.)

---

[1] Il y a deux manières de répondre aux négations qui viennent d'être formulées : par des arguments tirés de la raison individuelle et exposés philosophiquement, et par la simple affirmation de notre invincible et instinctive croyance à l'immortalité. Lamartine laisse à d'autres les réfutations scientifiques ; il affirme ce qu'il sent et qui ne peut venir que de Dieu.

[2] Ce n'est pas systématiquement d'ailleurs que Lamartine écarte le témoignage de la raison. Il dit à Dieu dans *la Prière :*

Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers les ténèbres.

ALFRED DE VIGNY

(1799-1863.)

Alfred-Victor, comte de Vigny, naquit à Loches, d'une ancienne et noble famille. Entré en 1814 comme sous-lieutenant dans la « maison du roi », il servit jusqu'en 1828. Lassé de la vie de garnison, déjà connu dans le monde des lettres par la publication de ses *Poèmes antiques et modernes* et de son roman historique de *Cinq-Mars*, il donna sa démission, et passa le reste de ses jours dans la solitude désolée que sa misanthropie lui avait faite, et que n'illuminait aucune espérance, aucun rayon d'en haut. Après 1830, il ne publia plus que des œuvres en prose, *Othello*, *Grandeur et servitude militaires*, et un drame, *Chatterton*. Sa fin fut chrétienne. Il laissait un recueil de poésies posthumes, les *Destinées*, qui renferme quelques-unes de ses plus belles œuvres. Il excellait par la pureté du style, la grâce des sentiments et l'originalité de l'inspiration; mais, se souciant peu de parler à la foule, il n'en fut guère entendu.

(Pour plus de détails, voir le *Précis d'hist. litt.*)

Moïse.

Moïse, gravissant le Nébo, s'arrête pour contempler la terre promise, puis disparaît sur la cime entourée d'éclairs. « Puissant et solitaire » dans sa mission de thaumaturge, de prophète et de sage, il demande à Dieu de mourir. Bientôt le haut du mont se découvre. Moïse n'y est plus.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo [1] gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga [2], que les figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,

[1] *Nébo*, aujourd'hui *Djebel-Nébo*, montagne de Palestine, à l'est du Jourdain, non loin de la mer Morte, au seuil de la Terre promise.

[2] Alfred de Vigny s'inspire dans tout ce début des premiers versets du chapitre XXXIV du Deutéronome. Le chapitre XXI des Nombres (v. 20) fait mention de *Phasga*.

S'étend tout Galaad [1], Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale [2] ;
Plus loin [3], dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephthali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho [4] s'aperçoit, c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor [5]
Le lentisque [6] touffu s'étend jusqu'à Ségor [7].
Il voit tout Chanaan et la terre promise [8],
Où sa tombe, il le sait, ne sera pas admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

. . . . . .

Or, des champs de Moab [9] couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu

---

1 *Galaad*, pays montagneux de l'ancienne Palestine, qui fut attribué, pour la plus grande partie, à la tribu de Gad, et pour le reste à Manassé.

2 La mer Occidentale n'est autre que la mer Morte, à l'est de Juda, à l'ouest du Nébo.

3 Ce passage n'est guère précis. Juda occupait le sud, et Nephthali le nord de la Terre promise.

4 *Jéricho*, aujourd'hui *Rihah*, sur un torrent qui se jetait dans le Jourdain (rive droite). La Bible l'appelle la ville des palmes.

5 *Phogor*, montagne voisine du Nébo.

6 Le *lentisque* est une espèce de pistachier cultivé dans le Levant.

7 *Ségor* ou *Bala*, à l'est de la mer Morte, la seule des cinq villes que Dieu épargna, à la prière de Loth.

8 Ces derniers mots ne désignent pas un autre pays que celui de Chanaan, mais ils amplifient le sentiment.

9 La terre de Moab était située au nord de l'Arabie Pétrée, à l'est de la mer Morte. C'est là que les Israélites campèrent avant d'entrer dans la Terre promise, et que Balaam tenta vainement de les maudire.

Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.
Et debout devant Dieu Moïse ayant pris place
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur [1] : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre [2] et la verge d'airain [3].

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo [4]
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;

---

[1] Le Moïse du poète n'est nullement celui de la Bible ; ce nom n'est ici qu'un symbole. Il représente ces esprits élevés, sublimes, que leurs merveilleuses facultés élèvent au-dessus de la foule, et qui n'ont rien de commun avec elle. Il paraîtra étrange que le poète ait choisi un personnage sacré pour lui prêter envers Dieu ces plaintes amères ; mais nul ne sera insensible à la mélancolie profonde que respirent ces vers.

[2] Le Pentateuque.

[3] La verge miraculeuse qu'il tenait de Dieu, au coup de laquelle l'eau s'était changée en sang aux yeux de Pharaon, et plus tard une source avait jailli aux pieds du mont Horeb.

[4] C'est sur le mont Horeb, dans l'Arabie Pétrée, que Moïse avait vu Dieu pour la première fois ; c'est sur le Nébo, en Palestine, qu'il mourut.

Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages,
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre...

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

(*Poésies. Livre mystique.*)

CASIMIR DELAVIGNE

(1793-1843.)

Casimir Delavigne naquit au Havre. S'il ne fut pas un grand poète, il fut du moins un versificateur très habile et une belle intelligence servie par un talent facile et ingénieux. Sous la Restauration, il chanta dans ses *Messéniennes* les douleurs de la patrie vaincue et les regrets du temps passé. Le succès que ses poèmes lui avaient procuré, le suivirent au théâtre. Ses tragédies : les *Vêpres siciliennes*, *Louis XI*, les *Enfants d'Édouard*; ses comédies : l'*École des vieillards*, la *Popularité*, etc., furent applaudies malgré leur peu d'originalité. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Entrevue de Louis XI et de François de Paule [1].

LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE

LOUIS

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE

Que voulez-vous de moi?

LOUIS, prosterné.

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE

Relevez-vous, mon fils!

LOUIS

J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pas ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE

Devant la créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image;
Prince, relevez-vous.

[1] Le fils de ce duc de Nemours, que Louis XI avait fait monter sur l'échafaud, est venu en ambassade à la cour. Il est retenu en prison. Mais Coitier, le médecin du roi, lui donne la clef de son appartement par où il pourra fuir. Furieux à cette nouvelle, Louis XI menace son médecin, quand paraît l'ermite François de Paule qu'il a fait venir de Calabre, où la renommée lui attribuait des guérisons miraculeuses.

LOUIS, debout.

J'espère un bien si grand !
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant ?

FRANÇOIS DE PAULE

Que puis-je ?

LOUIS

Tout, mon père; oui, tout vous est possible :
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS DE PAULE

Moi !

LOUIS

Vous dites aux morts : Sortez de vos tombeaux !
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE

Qui, moi !

LOUIS

Vous dites à nos maux :
Guérissez !...

FRANÇOIS DE PAULE

Moi, mon fils !

LOUIS

Soudain nos maux guérissent.
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent ;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement ;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur !
Voyez, je suis mourant, ranimez ma langueur :
Tendez vers moi les bras ; touchez ces traits livides,
Et vos mains, en passant, vont effacer mes rides [1].

---

1 « Cette scène mériterait un commentaire suivi. Il faudrait faire ressortir l'art avec lequel le caractère si complexe de Louis XI a été développé par le poète dramatique. L'hypocrite douceur du malade s'abaissant devant un pauvre moine, dont il attend la santé, le ton hautain du roi habitué à tout voir fléchir devant sa volonté, forment un contraste saisissant. D'autre part, le calme, la sérénité de François de Paule, et bientôt son indignation au récit des crimes du roi, tempérée par un sentiment de pitié chrétienne, s'opposent fort bien au spectacle de l'âme si troublée, si violente de Louis XI. » (FEUGÈRE.)

FRANÇOIS DE PAULE

Que demandez-vous, mon fils ? vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu ? C'est vous qui m'apprenez
Que je vais par le monde en rendant des oracles,
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS

Au moins dix ans, mon père ! accordez-moi dix ans,
Et je vous comblerai d'honneurs et de présents.
Tenez, de tous les saints je porte ici les restes !
Si j'obtiens ces... vingt ans par vos secours célestes,
Rome, qui peut presser les rangs des bienheureux,
Près d'eux vous placera, que dis-je ? au-dessus d'eux.
Je veux sous votre nom fonder des basiliques,
Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques,
Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et d'encens.
Non ; un miracle entier ! De mes jours renaissants,
Que la clarté sitôt ne me soit pas ravie ;
Un miracle ! la vie ! ah ! prolongez ma vie !

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.
Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel !
Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature
Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.

LOUIS

Je me lasse à la fin : moine, fais ton devoir ;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir,
Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi : sur mon front j'ai reçu l'huile sainte...
Ah ! pardon ! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur poussière ?

FRANÇOIS DE PAULE

Les rois et les sujets sont égaux devant lui :
Comme à tous ses enfants il vous doit son appui ;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS, vivement.

Non, c'est trop à la fois : demandons pour le corps ;

L'âme, j'y songerai [1].

FRANÇOIS DE PAULE

Roi, ce sont vos remords,
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS DE PAULE

Vain espoir! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités.
Confessez votre honte, exposez vos blessures :
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS

Je guérirai?

FRANÇOIS DE PAULE

Peut-être.

LOUIS

Oui, vous le promettez :
Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE

A moi?

LOUIS

Je le veux : écoutez.

FRANÇOIS DE PAULE, qui s'assied, tandis que le roi reste debout les mains jointes.

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS, après avoir dit mentalement son Confiteor.

Je ne puis, et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE

Qu'avez-vous fait?

LOUIS

L'effroi qu'il conçut du Dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim [2].

---

[1] « Seissel écrit de Louis XI, dit Nicolas Pasquier dans ses *Lettres*, X, v, que comme on eut dressé une oraison expresse à saint Eutrope pour lui recommander et son corps et son âme, il fit ôter ce mot de l'*âme*, disant que c'était assez que le saint lui fit recouvrer la santé du corps, sans l'importuner de tant de choses. »

[2] Les derniers jours de Charles VII avaient été attristés par les intrigues du

FRANÇOIS DE PAULE

Un fils a de son père abrégé la vieillesse !

LOUIS

Le Dauphin... , c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE

Vous !

LOUIS

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori :
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'État sont des raisons si hautes !...

FRANÇOIS DE PAULE

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes !

LOUIS

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE

Eh bien ?

LOUIS

Qui fut... empoisonné.

FRANÇOIS DE PAULE

Le fut-il par votre ordre ?

LOUIS

Ils l'ont tous soupçonné [1].

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu !

LOUIS

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance !

FRANÇOIS DE PAULE

Est-ce vrai ?

LOUIS

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS DE PAULE

C'est donc vrai ?

Dauphin, qui prêtait son nom à tous les mécontents et s'était enfui en Bourgogne. Dans la crainte d'être empoisonné par les émissaires de son fils, le vieux roi se laissa mourir de faim à Mehun-sur-Yèvre (Berry), le 22 juillet 1461.

[1] C'est le mot d'Agrippine parlant de la mort de Claude (*Britannicus*, acte IV, scène II) :

Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.

LOUIS

Mais le traître, il l'avait mérité [1].

FRANÇOIS DE PAULE, se levant.

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge !
Tremble ! j'étais ton frère, et je deviens ton juge.
Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal,
Rentre dans le néant, majesté périssable !
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
Fratricide, à genoux !

LOUIS, tombant à genoux.

Je frémis !

FRANÇOIS DE PAULE

Repens-toi.

LOUIS, se traînant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi !
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS DE PAULE, qui retombe assis.

Ce n'est pas tout ?

LOUIS

Nemours !... il avait conspiré :
Mais sa mort..., son forfait du moins est avéré.
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes...
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux [2].

(En se relevant.)

C'était juste.

FRANÇOIS DE PAULE, le rejetant à genoux.

Ah ! cruel !

---

[1] Le duc de Guienne, quatrième fils de Charles VII, mourut subitement, empoisonné, dit-on, le 24 mai 1472. Il était l'ami de Charles le Téméraire. « Louis XI, dit Brantôme, empoisonna son frère par *gentille industrie*, lorsqu'il y pensait le moins. » Brantôme ne mérite aucune créance.

[2] Le duc de Nemours, après être entré dans la *Ligue du Bien public* et avoir obtenu une première fois son pardon, avait renoué contre le roi ses criminelles intrigues. Assiégé dans son château de Carlat, il fut pris, enchaîné, enfermé à la Bastille dans une cage de fer, jugé, condamné et décapité aux Halles (1477). Il avait quarante ans. On plaça, a-t-on dit, ses enfants sous l'échafaud, pour qu'ils fussent baignés de son sang. Mais l'histoire n'a pas admis cette légende.

LOUIS

Juste, mais rigoureux :
J'en conviens : j'ai puni..., non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes [1] ;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier ;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier :
Des captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE

Ah! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens!

LOUIS, debout.

Où donc?

FRANÇOIS DE PAULE

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE, aux pieds du roi.

La charité l'ordonne.
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS

En risquant ma couronne!
Roi, je ne le veux pas.

FRANÇOIS DE PAULE

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE, se relevant.

Ce n'est rien.

LOUIS

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère?

FRANÇOIS DE PAULE

Ils ne s'effacent pas, tant qu'on y persévère.

LOUIS

L'Église a des pardons qu'un roi peut acheter.

[1] Périphrase ingénieuse pour désigner le gibet, mais qui sent trop son Delille, et n'est guère à sa place. On sait que C. Delavigne, dans les luttes littéraires de la première moitié du siècle, entre classiques et romantiques, ne se prononça nettement pour aucun parti, mais chercha à concilier dans ses œuvres leurs différentes doctrines.

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter.

LOUIS, avec désespoir.

Ils me sont dévolus, et par droit de misère !
Ah ! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
Je vous arracherais des larmes de pitié !
Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,
Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise.
L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.
Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords ;
Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.
Ce sont des jours affreux ; j'ai des nuits plus terribles !
L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles ;
Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit?
Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine.
Je l'écarte; un fer nu s'y plonge et m'assassine.
Je me lève éperdu ; des flots de sang humain
Viennent battre ma couche; elle y nage, et ma main
Que penche sur leur gouffre une main qui la glace
Sent des lambeaux hideux monter à leur surface [1]...

FRANÇOIS DE PAULE

Malheureux ! que dis-tu ?

LOUIS

Vous frémissez : eh bien !
Mes veilles, les voilà ! ce sommeil, c'est le mien ;
C'est ma vie ; et mourant, j'en ai soif, je veux vivre,
Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
De toutes mes douleurs cet horrible aliment,
La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment !

---

[1] Les derniers vers de cette tirade sont de mauvais goût. Les classiques se seraient bien gardés de prolonger une image dont le détail est repoussant. Témoin Racine, dans le songe d'*Athalie*, qui parle, mais sans insister,

D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange.

Mais le poète, que nous avons surpris plus haut empruntant aux classiques dégénérés leurs périphrases, sacrifie maladroitement ici au goût des romantiques.

FRANÇOIS DE PAULE

Viens donc, en essayant du pardon des injures,
Viens de ton agonie apaiser les tortures.
Un acte de bonté te rendra le sommeil,
Et quelques voix du moins béniront ton réveil.
N'hésite pas.

LOUIS

Plus tard !

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu voudra-t-il attendre ?

LOUIS

Demain !

FRANÇOIS DE PAULE

Mais dès demain la mort peut te surprendre,
Ce soir, dans un instant.

LOUIS

Je suis bien enfermé,
Bien défendu [1].

FRANÇOIS DE PAULE

L'est-on quand on n'est point aimé ?

(En l'entraînant.)

Ah ! viens.

LOUIS, qui le repousse.

Non, laissez-moi du temps pour m'y résoudre.

FRANÇOIS DE PAULE

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre.

LOUIS, avec terreur.

Quoi ! me condamnez-vous ?

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu peut tout pardonner :
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde :
Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux.
Pardonne, et que le jour recommence pour eux.

---

1 Pour se rendre bien compte de la valeur de ce trait, il faut se souvenir que Nemours, le fils du mort, au lieu de fuir, est entré à l'insu de Coitier dans la chambre de Louis XI, et qu'il est caché derrière les rideaux du lit, décidé à venger son père en tuant Louis XI.

Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

(*Louis XI*, acte IV, sc. VI.)

VICTOR HUGO

(1802-1885.)

Victor Hugo forme, avec Lamartine, un contraste frappant. Lamartine atteint du premier coup la perfection et la gloire, Victor Hugo n'y arrive que par degrés. Lamartine cherche la solitude et le calme, Victor Hugo le bruit et la contradiction. Dans ses premières *Odes*, publiées en 1822, œuvre timide encore et presque classique, Victor Hugo indique déjà sa manière par une exubérance pleine de chaleur. Elle éclate et triomphe dans les *Orientales* (1828), avec ses qualités et ses défauts : la science du rythme, la richesse des rimes, la profusion éblouissante des images, qui ne cachent pas toujours l'insuffisance du sentiment et la fausseté de la pensée. Les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, les *Châtiments*, les *Contemplations*, ne firent qu'affirmer la puissance et les défauts du poète lyrique. Il avait exposé en 1827, dans la préface retentissante de *Cromwell*, les théories de la nouvelle école et les avait appliquées dans ses drames (*Hernani*, *Marion Delorme*, *Ruy-Blas*, etc.). La *Légende des siècles* fut la grande œuvre de la dernière partie de la vie du poète. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Napoléon II.

Les peuples attendaient prosternés l'héritier de l'empire. Il naît. L'empereur, éperdu de joie, s'écrie : « L'avenir est à moi. » Non, l'avenir n'est qu'à Dieu. Demain c'est la déroute, la défaite, l'exil, la mort, le tombeau.

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui,
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : « Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? »

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ces deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né [1] !...
Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
« L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! »

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits.

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,

---

[1] Napoléon II, fils unique de Napoléon Ier et de Marie-Louise, né à Paris le 20 mars 1811. Il reçut à sa naissance le nom pompeux de *roi de Rome*. Conduit en Autriche en 1814, il mourut de phtisie, à Schœnbrunn, le 22 juillet 1832.

Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause ;
Demain, Dieu fait mûrir l'effet [1].

Demain, c'est l'éclair dans la voile [2],
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone [3] ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours [4] !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau ;
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine ;
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !...

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier.
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes vos portes fermées,
Dépasser toutes renommées,

---

[1] L'expression du poète ne satisfait pas : car, précisément, ce qui humilie la raison de l'homme, c'est que l'*effet* déjoue ses prévisions. Si Dieu ne fait que *mûrir l'effet*, l'homme qui a *semé la cause* pourrait prévoir cet effet.
(G. Feugère.)

[2] L'éclair qui déchire la voile du vaisseau. (*Ibid.*)

[3] C'est Paris qui tombe comme Babylone. L'expression est d'une brièveté obscure. (*Ibid.*)

[4] L'image est bizarre ; mais ces taches vont être rachetées par les beaux vers qui vont suivre. (*Ibid.*)

Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace :
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ;
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

(*Chants du crépuscule*, V.)

La conscience.

Caïn fuit devant Jéhovah ; mais du fond du ciel un œil le suit partout. Il fuit, il fuit encore. Qu'il se cache derrière la toile d'une tente ou un mur d'airain, ou dans une fosse au centre de la terre, l'œil est toujours là.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine.
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement :
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur [1].

[1] *Assur* était le nom du second fils de Sem, fondateur du royaume d'Assyrie et de Ninive. Par métonymie, ce nom désigne l'Assyrie elle-même. La *grève des mers* désigne le rivage sud de la mer Caspienne, qui était une des limites du royaume d'Assur.

« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'œil farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond [1] :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien? » dit Tsilla [2], l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore! »
Jubal [3], père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours! »
Hénoch [4] dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle.
Bâtissons une ville et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn [5], père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth [6];
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;

---

1 C'est par ce trait que la Bible (Genèse, IV, 20) caractérise Jabel, le *père de ceux qui habitent* sous des tentes.

2 *Tsilla*, seconde femme du père de Jabel.

3 Ce trait caractérirtique de Jubal est encore emprunté à la Bible (Genèse, IV, XXI).

4 Hénoch fut le premier fils de Caïn. Il ne faut pas le confondre avec le patriarche Hénoch, fils de Jared et père de Mathusalem, qui, après avoir vécu dans la piété pendant trois cent soixante-cinq ans, fut enlevé au ciel sans avoir connu la mort.

5 *Tubaicaïn*, fils de Tsilla, est désigné par la Genèse (IV, 22) comme le père de ceux qui travaillent le fer.

6 *Seth*, troisième fils d'Adam, était né après le meurtre d'Abel; Énos était son fils.

COPPÉE

(1842.)

François Coppée est aujourd'hui l'un des poètes les plus populaires et les plus sympathiques. Il est le poète des petits, des *humbles*, comme il les appelle dans un de ses recueils ; il est aussi le poète de Paris qu'il aime et dont il est aimé. *Le Reliquaire, les Intimités* sont dans toutes les bibliothèques ; des pièces comme *l'Épave, la Veillée, le Naufrage, la Grève des forgerons* sont connues de tous. Si parfois cette poésie ressemble à de la prose cadencée, c'est non manque d'art, mais système ; l'auteur cherche à traduire avec simplicité les événements de la vie ordinaire, et il réussit à donner à ses lectures la sensation du réel. Le *Passant* (1869) fut le premier succès de François Coppée au théâtre ; *Severo Torelli* (1883) et *Pour la Couronne* (1895) furent des triomphes : le poète s'y montre habile à exciter l'intérêt par le développement des caractères et par des coups de théâtre savamment préparés. En François Coppée le prosateur égale le poète ; il répand dans ses écrits une émotion discrète, sincère et communicative. Sous le titre *Mon franc parler,* il a publié ses recueils d'articles en prose précédemment parus dans la presse parisienne.

Ramené à la foi par la maladie chrétiennement supportée, François Coppée a raconté en des pages exquises, dans la *Bonne souffrance* (1898), comment son âme, soumise et reconnaissante, s'est tournée vers le Christ consolateur.

Légende évangélique.

Près du lac, Jésus et Pierre rencontrent un vieux mendiant qui demande à la veuve d'un pêcheur de lui aider à porter un fardeau. Pendant qu'elle lui rend ce service, le divin Maître file la quenouille et veille sur le berceau, où l'enfant s'endort. C'est la récompense de la charité.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth [1],
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,

[1] C'est près du lac de Génésareth, où pêchaient les Apôtres avant leur vocation, que Jésus a prononcé plusieurs discours.

Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.
Soudain un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête [1],
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
« Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas.
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole. »

La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable [2].

Et Pierre dit :

« Il faut se montrer secourable,
Maître! Mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté. »

Mais Jésus répondit à Pierre :

« En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,

---

[1] Remarquez cette forme élégante, mise pour « qui n'ont plus que peu de de temps à vivre ».

[2] C'est obliger deux fois qu'obliger promptement.

Et le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père!
L'œil a-t-il disparu? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre,
Comme dans un sépulcre un homme solitaire;
Dieu ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn [1].

(*La Légende des siècles*, I, II.)

Un chant de fête de Néron [2]. (*Fragment.*)

Néron invite ses amis à une fête auprès de laquelle les jeux du cirque ne sont rien. La fête commence. Rome brûle. Joie du tyran. Il punit la ville de lui préférer Jupiter et Jésus.

Amis! l'ennui nous tue, et le sage l'évite!
Venez tous admirer la fête où vous invite
Néron, César, consul pour la troisième fois;
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,

[1] Rarement les tortures du remords dans une conscience humaine ont été représentées avec plus de force et une plus imposante grandeur.

[2] Dion Cassius et Suétone attribuent nettement à Néron l'incendie de Rome. Tacite se borne à dire qu'on ne sait au juste si le prince y fut pour quelque chose. « Mais, ajoute-t-il, le bruit s'était répandu qu'au moment où la ville était en flammes, il était monté sur le théâtre de son palais, et qu'il avait chanté la ruine de Troie, assimilant les malheurs présents aux désastres passés. » C'est de cette dernière phrase que s'est inspiré le poète.

Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante, en s'accompagnant de la lyre à dix voix !
Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble !
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble,
Chez Pallas l'affranchi, chez le Grec Agénor ;
Ni dans ces gais festins d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or !

Venez, Rome à vos yeux va brûler, — Rome entière !
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière,
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.
Que sont les vains combats des tigres et de l'homme ?
Les sept monts aujourd'hui sont un grand cirque, où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire !
Il doit lancer parfois la foudre comme un dieu !
Mais venez, la nuit tombe et la fête commence !
Déjà l'incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu !...

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errant comme des ombres,
Ce silence de mort par degré renaissant !
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent !
Des flots de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant !

Tout périt : jaspe, marbre, et porphyre, et statues,
Malgré leurs noms divins dans la cendre abattues.
Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux.
Il va tout envahir dans sa course agrandie,
Et l'Aquilon joyeux tourmente l'incendie,
Comme une tempête de feux.
Fier Capitole, adieu ! — Dans les feux qu'on excite,
L'aqueduc de Sylla semble un pont du Cocyte [1].

[1] Il s'agit probablement de l'aqueduc nommé le *Tapula*, dont la partie en substruction dans l'intérieur ou aux portes de Rome semblait, au milieu des flammes qu l'environnaient, un pont du fleuve de l'enfer appelé le *Cocyte*.

Néron le veut : ces tours, ces dômes tomberont.
Bien : sur Rome, à la fois, partout la flamme gronde.
Rends-lui grâces, Reine du monde !
Vois quel beau diadème il attache à ton front !

Enfant, on me disait que les voix sybillines
Promettaient l'avenir aux murs des sept collines ;
Qu'au pied de Rome enfin, mourrait le temps dompté.
Que son astre immortel n'était qu'à son aurore...
Mes amis ! dites-moi combien d'heures encore
Peut durer son éternité ?

Qu'un incendie est beau lorsque la nuit est noire !
Érostrate lui-même eût envié ma gloire.
D'un peuple à mes plaisirs qu'importent les douleurs ?
Il fuit : de toutes parts le brasier l'environne...
Otez de mon front ma couronne ;
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs...

Je punis cette Rome et je me venge d'elle !
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle
Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux ?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple !
Je veux avoir aussi mon temple,
Puisque ces vils Romains n'ont point assez de dieux.

J'ai détruit Rome afin de la fonder plus belle ;
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle !
Plus de chrétiens ! allez, exterminez-les tous !
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes [1] ;
Exterminez !... — Esclave ! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux !

(*Odes et Ballades.*)

[1] « Pour faire tomber le bruit *qui lui attribuait l'incendie de Rome*, Néron insinua que les *coupables* étaient ceux qu'on appelait les *chrétiens*, et il les frappa des châtiments les plus raffinés. » (Tacite, *Annales*, l. XV, ch. XLIV.)

Waterloo.

Ce récit si vivant, si dramatique, de la dernière partie de la bataille de Waterloo, est extrait des *Châtiments* et fait partie de l'*Expiation*.

Le poète s'émeut à la vue du champ de bataille de Waterloo. C'est là que l'empereur, accablé par l'Europe, tomba sous les coups de la fortune, lasse de favoriser ses guerres. La résistance de l'armée fut héroïque, et la lutte de la garde ressembla à un combat de géants. A la fin, la déroute affola ceux que la mort avait épargnés.

Aujourd'hui encore Waterloo semble rempli de deuil, comme si le fantôme de la mort ne cessait d'y planer.

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros [1] Dieu trompait l'espérance :
Tu désertais, Victoire, et le sort était las [2].
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain [3] !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il [4] avait l'offensive et presque la victoire,
Il tenait Wellington [5] acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille [6],
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.

---

1 Les soldats français.
2 La fortune était lasse de protéger Napoléon.
3 Le souffle épique le plus puissant anime ce début grandiose.
4 Napoléon.
5 Général anglais, qui commandait les armées ennemies.
6 Est-il besoin de souligner la richesse et la justesse des rimes?

Soudain, joyeux, il dit : « Grouchy [1] ! » C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés [2].
La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme les épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes [3] !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet [4]
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
« Allons, faites donner la garde, » cria-t-il ;
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback [5] ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli [6],
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : « Vive l'empereur [7] ! »
Puis à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,

---

1 Grouchy, maréchal de France, que Napoléon attendait avec impatience, avait été chargé d'empêcher la jonction des corps de Blücher (général prussien) et de Wellington. Il n'y put parvenir.

2 Nos fantassins formés en carrés.

3 Dans ces deux rimes paraît le défaut du poète, qui abuse de « l'énorme ».

4 Napoléon.

5 Bonnet à poil en forme de tronc de cône.

6 Les soldats qui avaient assisté aux victoires de Rivoli (1797) et de Friedland (1807).

7 Magnifique image, et, en même temps, traduction poétique du : « César, ceux qui vont mourir te saluent ! »

Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier[1],
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques;
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons[2],
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : « Sauve qui peut! »
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles[3],
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! — En un clin
Comme s'envole au vent une paille enflammée, [d'œil,
S'évanouit ce bruit qui fut la Grande Armée,
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encore d'avoir vu la fuite des géants!

(*Les Châtiments.*)

---

1 Résistants comme le granit et l'acier.

2 Dans la déroute, les drapeaux sont parfois abandonnés par les soldats, qui, hélas! ne les considèrent plus que comme des haillons sans valeur. Mais tout autre fut la conduite des soldats de Waterloo. — Le plus souvent, les allégories poétiques sont froides; l'évocation de la Déroute est ici puissante, vivante.

3 Les drapeaux surmontés d'aigles.

A la colonne.

Jadis l'empereur, par ses victoires, avait rendu toute l'Europe tributaire de la France ; aujourd'hui l'intrigue et la jalousie refusent d'honorer ses cendres en les plaçant sous la colonne. Qu'il repose en paix dans la solitude de Sainte-Hélène ; un jour les Français reconnaissants iront le chercher en triomphe, et Paris gardera respectueusement son tombeau.

I

Oh ! quand il bâtissait de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Où la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire,
Dont il savait les noms ;
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille,
Glanant tous leurs canons.

Et puis il revenait avec la Grande Armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie,
L'aigle rentre à son nid.

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis.

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ?

C'était son œuvre à lui ! — Les feux du polygone,
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne,
Furent ses premiers jeux.
Général, pour hochets il prit les Pyramides ;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne ! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux.

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa !

Oh ! quand par un beau jour sur la place Vendôme,
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme,
Tu vins, grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain ;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille,
Où, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits Romains,
Nous, enfants ds six ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortège un père au fier visage,
Nous te battions des mains ;

Oh ! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau !

***

. . . . . .

Ainsi cent villes assiégées ;
Memphis, Milan, Cadix, Berlin ;
Soixante batailles rangées ;
L'univers d'un seul homme plein ;
N'avoir rien laissé dans le monde,
Dans la tombe la plus profonde,
Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint ;
Avoir, dans sa course guerrière,
Ravi le Kremlin au czar Pierre,
L'Escurial à Charles-Quint ;

Ainsi, — ce souvenir qui pèse
Sur nos ennemis effarés ;
Ainsi, dans une cage anglaise,
Tant de pleurs amers dévorés ;
Cette incomparable fortune,
Cette gloire aux rois importune,
Ce nom si grand, si vite acquis,
Sceptre unique, exil solitaire,
Ne valent pas six pieds de terre
Sous les canons qu'il a conquis.

***

. . . . . .

Hélas ! hélas ! garde ta tombe !
Garde ton rocher écumant,
Où, t'abattant comme la bombe,
Tu vins tomber tiède et fumant !
Garde ton âpre Sainte-Hélène
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers ;
Garde l'ombre où tu te recueilles,

Ton saule sacré dont les feuilles
S'éparpillent dans l'univers !

Là, du moins, tu dors sans outrage.
Souvent tu t'y sens réveillé
Par les pleurs d'amour et de rage
D'un soldat rouge agenouillé.
Là, si parfois tu te relèves,
Tu peux voir, du haut de ces grèves,
Sur le globe azuré des eaux,
Courir vers ton roc solitaire,
Comme au vrai centre de la terre,
Toutes les voiles des vaisseaux !

* * *

Dors, nous t'irons chercher ! ce jour viendra peut-être !
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître !
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles ;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté !
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie !
Et nous t'amènerons la jeune poésie,
Chantant la jeune liberté !

Tu seras bien chez nous ! couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel, tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
Où roulent les canons, où les légions passent ; —
Le peuple est une mer aussi.

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
Il a pour le tombeau, profond et centenaire
(La seule majesté dont il soit courtisan),
Un long gémissement, infini, doux et sombre,
Que ne laissera pas regretter à ton ombre
Le murmure de l'Océan.

(*Les Chants du Crépuscule.*)

Saison des semailles. — Le soir.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste du jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur [1].

(*Chansons des rues et des bois.*)

[1] Cette strophe a souvent été citée pour l'admirable image qu'elle renferme. Il y a là tout un tableau du genre où excella notre grand peintre Millet,

AUGUSTE BARBIER

(1805-1882.)

Auguste Barbier, né à Paris, est avant tout le poète des *Iambes*, satire véhémente « des bassesses qui déshonorent le lendemain des révolutions ». L'auteur emprunte la coupe et le rythme aux *Iambes* d'André Chénier ; mais l'inspiration de son œuvre reste profondément originale et tout échauffée des passions du moment. Ses *Iambes* eurent un prodigieux succès : l'on peut dire qu'il dure encore. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'Idole.

La France, semblable à une cavale indomptable, qu'aucune main étrangère n'a touchée, était belle au soleil de messidor. Napoléon s'en empare. Désormais, plus de repos. Elle demande grâce, mais en vain, et finit par succomber sur un champ de bataille.

O Corse à cheveux plats, que la France était belle,
Au grand soleil de messidor [1] !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encore du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,

[1] *Messidor* était le dixième mois de l'année républicaine française. Il commençait le 19 juin et finissait le 18 juillet. Son nom vient du mot latin *messis*, qui signifie *moisson*. Ce mois était en effet l'époque de la moisson des céréales sous le climat de Paris.

Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya des générations;
Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

(*Iambes, l'Idole,* III. — Curel et Fayard, éditeurs.)

Le Campo Vaccino [1].

Le milieu du jour, la campagne romaine. La mélancolie pénétrante de ces ruines monte au cœur du poète.

C'était l'heure où la terre appartient au soleil ;
Où les chemins poudreux luisent d'un ton vermeil ;
Où rien n'est confondu dans l'aride campagne ;
Où l'on voit les troupeaux dormir sur la montagne,
Et le pâtre robuste, avec ses beaux chiens blancs,
Étaler auprès d'eux ses membres nonchalants ;
Où l'on n'entend au loin, sous les herbes brûlantes,
Que les cris répétés des cigales bruyantes ;
L'heure où le ciel est rouge, où le cyprès est noir,
Et Rome en son désert encore superbe à voir...
A cette heure, j'étais sur un monceau de briques ;
Et, le dos appuyé contre des murs antiques,
Je regardais de là s'étendre devant moi
La vieille majesté des champs du peuple-roi.
Et rien ne parlait haut comme le grand silence
Qui dominait alors cette ruine immense.
Rien ne m'allait au cœur comme ces murs pendants,
Ces terrains sillonnés de mâles accidents,
Et la mélancolie empreinte en cette terre,
Qui ne saurait trouver son égale en misère.

(*Il Pianto, le Campo Vaccino.* — Curel et Fayard, éditeurs.)

[1] C'est le nom moderne donné au forum.

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857.)

Alfred de Musset naquit à Paris. A peine sorti du collège, il fut introduit et fêté dans cette société d'amis de Victor Hugo qu'on appelait le *Cénacle*. A dix-huit ans, il publiait son premier volume de vers dans le goût de l'école romantique; à vingt ans, il était célèbre. Il ne tarda pas à rompre avec le *Cénacle* et ses théories, pour rester ce qu'il était au fond, le plus classique des poètes de son temps. Toujours ému, sincère, éloquent, il prend tous les tons avec la plus naturelle aisance. Dans les genres secondaires, et qu'on nomme légers, nul n'a plus d'esprit, de piquant et de grâce. Sans être toujours exempte de négligence, sa langue est pure et correcte, le trait net et bien gravé. Malheureusement, ce poète si bien doué a prématurément éteint son génie dans une vie de débauches, et gâté ses plus belles œuvres par un dévergondage déplorable. (V. *Précis d'Hist. litt.*)

L'espoir en Dieu.

Il y a, dit-on, une philosophie qui explique tout sans révélation. Où sont-ils ces faiseurs de systèmes? Le poète les écoute tour à tour. Ils se contredisent, ils en arrivent à conclure au néant. Puisque la menace ne peut rien, le poète aura recours à la prière. Invocation au Dieu qui l'a fait naître et le fera mourir, au Dieu que l'homme découvre dans l'univers, qu'il trouve en lui-même, que les plus nobles intelligences cherchent à prouver, que toute la nature bénit.

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. Où sont-ils ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour sont tous deux immortels[1];

[1] Manès, renouvelant sous une forme un peu différente la doctrine de Zoroastre, enseigna que le monde est l'ouvrage de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants. On appelait ses disciples *manichéens*.

L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels [1].
Je vois rêver Platon et penser Aristote;
J'écoute, j'applaudis et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être [2].
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa [3], fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais [4] l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut au néant [5].
Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,

---

[1] Il s'agit d'Épicure, dont Lucrèce a exposé la doctrine dans son poème *De la nature des choses*.

[2] Le reproche convient bien au philosophe grec, à l'inventeur de la *métempsycose*, à Pythagore, mais non à Leibnitz, dont le poète interprète mal le système des *monades*.

[3] Baruch Spinosa, philosophe hollandais, panthéiste. Pour lui, la substance seule existe; c'est l'être absolu, unique. Pyrrhon, philosophe grec, nommé plus haut, le père du scepticisme ou du système du *doute universel*. Zénon, philosophe grec, fondateur de l'école stoïcienne.

[4] John Locke. Il cherche à prouver, dans son *Essai sur l'entendement humain*, que nos idées sont le produit, non de notre intelligence, mais de nos sensations ou de la réflexion agissant sur les données des sens.

[5] Emmanuel Kant, l'auteur de la *Philosophie critique*. D'après lui, nous ne pouvons, par la *raison pure*, rien savoir de certain sur ces trois grands objets de la connaissance humaine : le *moi*, le *monde* et *Dieu;* c'est le scepticisme qu'on a décoré du nom d'idéalisme subjectif. — Mais, sceptique en théorie, Kant essaya d'échapper à cette conclusion désolante en faisant appel à la *raison pratique*, en appuyant la loi morale sur la conscience, sur ce qu'il appelle l'*impératif catégorique* du devoir. Il relève ainsi tout ce qu'il a abattu plus haut : la liberté morale, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc.

Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble: abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance.
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.

O toi que nul n'a pu connaître
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom[1].

---

[1] « *Ambition* et *nom*, et plus haut *rempli* et *infini* sont des rimes insuffisantes. On a dû s'en apercevoir. A. de Musset, s'autorisant du XVIII[e] siècle, rime généralement avec négligence, surtout dans ses premières poésies. A cet égard, il se vante d'être un réformé, et il se sépare des grands poètes de nos jours, Lamartine, V. Hugo, Béranger, qui ont ramené la rime à la sévérité primitive. Jamais, avait dit J.-B. Rousseau,

Mauvais rimeur n'a fait un bon poète.

« Ce trait, qui vise Voltaire, ne l'atteint pas, et nul n'aurait l'idée de l'appliquer

Le monde entier te glorifie :
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

(*Poésies nouvelles.* — E. Fasquelle, éditeur.)

L'âme est immortelle.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier, laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière ;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle et va s'en souvenir.

(*Poésies nouvelles.* — E. Fasquelle, éditeur.)

à A. de Musset. Cependant il faut convenir que cette négligence de la rime a eu pour effet de l'entraîner à d'autres négligences. Son vers, débarrassé de cette salutaire entrave, échappe quelquefois au contrôle d'une méditation approfondie. Le travail de la rime profite à l'expression et même à la pensée. »

(Ch. Lebaigue.)

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique ;
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.
On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron :
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.

Je hais comme la mort l'état de plagiaire ;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien ;
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N'étant pas amoureux de la place publique.
D'ailleurs, il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traîneurs.
On est toujours à sec, quand le fleuve s'écoule.
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté
Comme ils chantaient les rois ou l'homme de brumaire !
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rourie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant ; mais tel qu'il est,
Si vous le trouvez beau, moi, je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre ;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort ;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.

(*Premières Poésies.* — E. Fasquelle, éditeur.)

Qu'est-ce que la poésie?

Chasser tout souvenir et fixer la pensée;
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie,
Écouter dans son cœur l'écho de son génie,
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard,
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

(*Poésies nouvelles.* — E. Fasquelle, éditeur.)

A La Fontaine.

Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le Bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaieté.
Mais quoi! la mode vient et tue un vieil usage.
On n'en veut plus, du sobre et franc langage
Dont il enseignait la douceur,
Le seul français, et qui vienne du cœur;
Car, n'en déplaise à l'Italie,
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout n'imita rien;
Il est sorti du sol de la patrie
Le vert laurier qui couvre son tombeau;
Comme l'antique, il est nouveau.

(*Silvia.* — L'œuvre de Musset. — Charpentier, éditeur.)

L'oubli des hommes.

Quel homme fut jamais si grand, qu'il se pût croire
Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire
Où son souvenir, jeune et bravant le trépas,
Pût revivre une vie et ne s'éteindre pas?
Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue et que boit le soleil;
Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le sommeil.

(*Premières Poésies.* — E. Fasquelle, éditeur.)

JEAN REBOUL

(1796-1864)

Jean Reboul, originaire de Nîmes, est un poète distingué, auteur des *Nouvelles poésies*, des *Traditionnelles*, etc.

Son admirable élégie *l'Ange et l'Enfant* lui fit une réputation universelle et lui valut la dédicace d'une ode de Lamartine : *le Génie dans l'obscurité*. On sait que Reboul était boulanger.

Les langes de l'Enfant Jésus [1].

Une femme de Nazareth interroge la Vierge Marie sur l'origine et la vertu miraculeuse d'une source qui a récemment jailli dans le village. La Vierge sait que les langes de Jésus, qu'elle y vient laver, ont donné aux eaux cette divine efficacité; mais, dans son humilité, elle se tait.

Auprès de Nazareth, au bord de la piscine,
La Vierge vint laver les langes de Jésus.
Or une pauvre femme était là, sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

« De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson;
Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire;
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

[1] Cette pièce est marquée des mêmes qualités de grâce sobre, de concision parfaite qui ont fait le succès de *l'Ange et l'Enfant*.

« Ses flots semblent créer des Édens dans leur course,
Et sous les feux du jour redoubler de fraîcheur;
On dirait que quelque ange a remué leur source. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste;
Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur,
Leurs fruits semblent mûris dans le jardin céleste. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur[1]. »

« Et pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlissait ; il reprend sa couleur
Depuis que dans ses eaux je viens laver ses langes. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« Toute la Galilée en est dans l'allégresse,
Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?
Nos scribes, nos docteurs y perdent leur sagesse. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme.
Marie à ce prodige avait longtemps rêvé ;
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme[2],
Et le temps de son fils n'était pas arrivé.

(*Les Traditionnelles.*)

DE LAPRADE

(1812-1884.)

Victor de Laprade est le poète des beautés de la nature, des forêts touffues et des hautes montagnes; c'est aussi un poète chrétien. « Il a rendu, dans une forme digne de la majeté du sujet, les plus nobles idées religieuses et philosophiques. » Il a publié *Psyché, Odes et Poèmes, Poèmes évangéliques, Idylles héroïques.* (V. *Précis d'Hist. litt.*)

---

1 Remarquez le charme de cette réponse répétée quatre fois. Elle rappelle la parole de l'Évangile : « Marie conservait toutes ces choses dans son cœur. »

2 L'idée exprimée par ce vers n'a pas une suffisante liaison avec celle du vers précédent. Une légère contradiction semble même exister entre eux.

Aux jeunes gens.

On calomnie la jeunesse, elle n'est pas morte, elle sait préférer la vertu à l'intérêt. Le poète veut chercher avec elle l'idéal dans la nature, dans l'histoire; et plus haut encore, du côté de Dieu.

On dit qu'impatients d'abdiquer la jeunesse,
Aux sordides calculs vous livrez vos vingt ans ;
Qu'à moins d'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse,
La France et l'avenir ont perdu leur printemps.

On dit que le franc rire est absent de vos fêtes ;
Que l'ironie à flots y coule par moments ;
Que chez vous le plaisir, pour parer ses conquêtes,
Rêve, au mépris des fleurs, l'or et les diamants...

On dit vos cœurs tout pleins d'ambitions mort-nées ;
On dit que vos yeux secs se refusent aux pleurs ;
Qu'avec vous le rameau des nouvelles années
Porte un fruit corrompu, sans avoir eu des fleurs.

Mais je vous connais mieux, malgré votre silence :
Le poète a chez vous bien des secrets amis.
D'autres vous ont crus morts et vous pleurent d'avance,
Frères de Roméo, vous n'êtes qu'endormis !...

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute !
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor ;
Portez-la fièrement sans en perdre une goutte ;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions ;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse,
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles.
La muse vous conseille, et vous saurez choisir :

Restez dans le sentier des vertus difficiles ;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir [1].

Venez donc, je vous suis, et nous volons ensemble,
Nous remontons le cours du temps précipité ;
Vous me faites revoir tout ce qui vous ressemble,
Toute chose où rayonne un éclair de beauté.

Avec vous je suis jeune, avec vous j'ai des ailes,
Vos ailes de vingt ans, l'espérance et la foi !
Ces deux vertus des forts qui vous restent fidèles,
Me rouvrent votre Éden déjà trop loin de moi :

Non pour cueillir sans fin la fleur d'or sur les landes,
Pour perdre nos printemps à tresser dans les bois,
A nouer de nos mains tant de folles guirlandes
Qui, l'automne arrivé, nous pèsent quelquefois.

Non ! c'est pour y tenter la cime inaccessible
Où les héros d'Arthur cherchaient le Saint-Graal [2].
A vous, audacieux qui pouvez l'impossible,
A vous d'y découvrir, d'y ravir l'idéal !

Faisons, si vous voulez, ce périlleux voyage,
Loin du sentier banal où notre ardeur se perd ;
Montons pour respirer la pureté sauvage,
L'héroïque vigueur qu'on retrouve au désert.

Venez vers ces sommets inondés de lumière ;
L'extase y descendra sur votre front bruni.
Sous ces chênes, vêtus de leur beauté première,
Imprégnez-vous là-haut d'un souffle d'infini.

---

[1] C'est un noble conseil, sur lequel le poète revient ailleurs :

> La vertu difficile est le but de la vie :
> Des héros de tout temps, amis, vous l'apprendrez...

[2] Le *Saint-Graal* était le vase dans lequel, suivant une légende bretonne du moyen âge, Jésus-Christ avait mangé le jour de la Cène. Joseph d'Arimathie l'emporta chez lui, et y recueillit plus tard le sang et l'eau qui coulèrent des plaies du Sauveur crucifié. Porté en Bretagne par Joseph lui-même, ce vase fut perdu. C'est pour le retrouver que le roi Arthur institua l'ordre des chevaliers de la *Table ronde*. La *Quête du Saint-Graal* est un des poèmes du cycle d'Arthur.

Et dans votre âme, avec le concert qui s'élève,
Avec le bruit du vent et l'odeur des ravins,
Quand vous aurez senti couler comme une sève
Tout ce que la nature a d'éléments divins,

Vous irez moissonner dans un autre domaine,
Dans un autre infini qu'on n'épuise jamais :
Les œuvres des penseurs vous ouvrent l'âme humaine;
Visitez avec eux l'histoire et ses sommets.

Là, vous évoquerez les héros et les sages,
Vous y respirerez leur âme et leur vertu.
Gravez dans votre cœur leurs augustes images;
Haïssez avec eux ce qu'ils ont combattu.

Puis sans vous arrêter même à ces temps sublimes,
Au réel trop étroit par votre essor ravis,
Toujours plus haut, toujours plus avant dans les cimes,
Lancez dans l'idéal vos cœurs inassouvis,

Plus haut ! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont pas de flux ni de reflux,
Où le bruit de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus !

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours ! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu[1] !

(*Idylles héroïques.* — Perrin et Cie, éditeurs.)

[1] C'est le *sursum corda*, magnifiquement commenté. Comparez ce passage de Cousin : « Si vous aimez la liberté et la patrie, fuyez ce qui les a perdues. Loin de nous cette triste philosophie qui prêche le matérialisme et l'athéisme comme des doctrines nouvelles destinées à régénérer le monde : elles tuent, il est vrai, mais elles ne régénèrent point... Ne fléchissez pas le genou devant la fortune, mais accoutumez-vous à vous incliner devant la loi. Entretenez en vous le noble sentiment du respect. Sachez admirer; ayez le culte des grands hommes et des grandes choses... Défendez-vous de la maladie de notre siècle, ce goût fatal de la vie commode, incompatible avec toute ambition généreuse. Quelque carrière que vous embrassiez, proposez-vous un but élevé, et mettez à son service une constance inébranlable. *Sursum corda*, tenez en haut votre cœur : voilà toute la philosophie. »

Les fleurs du désert.

Le poète prête la voix aux fleurs des Alpes, qui lui disent les soins dont elles sont l'objet de la part de Dieu.

Les Alpes nous gardent encore,
Sur quelques sommets préservés,
Des jardins que le monde ignore
Et que Dieu seul a cultivés.

Là, nos fleurs vivent dans la joie
D'un parfum qui reste inconnu;
Mais s'il faut qu'un homme nous voie,
Poète, sois le bienvenu!

L'orgueil, dont tu connais l'empire,
T'avait dit peut-être à quoi sert
La fleur que pas un ne respire
Et qui sèche au fond du désert?

Eh bien! à l'auguste nature,
Quand elle compte son trésor,
Le bouquet de fleur sans culture
Est plus cher que la mine d'or.

Nous sommes les beautés secrètes
Dont la terre au jour de bonheur
Se pare, en ses chastes retraites,
Pour s'offrir aux yeux du Seigneur.

Dieu voit la pervenche sourire
A l'ombre du rocher natal,
Pareil aux yeux bleus qu'on admire
Voilés du bandeau virginal.

Dans son ravin, seul et paisible,
La fleur n'y connaît pas l'ennui;
Car le jardinier invisible
Nous cultive au désert pour lui.

Il nous aime, il nous connaît toutes,
Et, malgré son amour jaloux,
Il cède aux humains quelques gouttes
Du baume qu'il prépare en nous.

S'il cache au désert ses corbeilles,
S'il a fait si haut son jardin,
Il permet à quelques abeilles
De boire aux fleurs de notre Éden;

Et l'âme, aspirant à les suivre,
Goûte, avec leur miel merveilleux,
Un parfum qui l'excite à vivre
Pour atteindre aussi les hauts lieux [1].

(*Symphonies.* — Perrin et Cie, éditeurs.)

Retour aux Alpes.

Le séjour des montagnes enseigne au poète de nobles vertus : l'amour de Dieu et le mépris de la servitude et des lâches plaisirs.

Dites, ô blancs sommets, rochers qu'on croit stériles,
Bois sombres dont l'amour est mon heureux travers,
Que ne vous dois-je pas de tendresses viriles,
De fierté dans mon cœur, de sève dans mes vers?

Par vous, j'aime à braver ce que mon siècle loue,
Et ses lâches grandeurs et ses plaisirs épais;
J'appris de votre neige à mépriser leur boue,
J'apprends de leur tumulte à chérir votre paix.

Vous m'avez enseigné l'horreur des choses viles,
Des idoles qu'encense un vulgaire hébété;
Vous dressez, pour ma foi, qui se perd dans les villes,
Deux autels : l'un à Dieu, l'autre à la liberté.

C'est chez vous que l'on fuit pour y rompre ses chaînes,
Pour y porter ses deuils ou ses bonheurs cachés;
Là qu'on abrite mieux ses amours et ses haines;
Les cygnes ont vos lacs, les aigles vos rochers.

[1] C'est un thème familier à V. de Laprade, qu'il faut chercher et goûter Dieu dans la solitude vivifiante des hautes montagnes.

Tout homme qui frémit sous quelque joug infâme,
Dans vos libres déserts échappe à ses tyrans :
De ces chastes hauteurs où vous portez mon âme,
Coulent de froids dédains que je verse à torrents.

Je voudrais, n'en déplaise à des muses banales,
Pareil, comme on l'a dit, à ces monts nébuleux,
Suspendre ainsi dans l'air des glaces virginales,
Armé de l'avalanche et de fleuves comme eux.

(*Les Voix du silence.* — Dentu, éditeur.)

La croix relevée.

Deux jeunes gens vont faire l'ascension d'une montagne. Dans le ravin, ils ont trouvé une croix gisant abandonnée sur le sol. Fervents chrétiens, ils veulent mettre cette croix en honneur, et, au prix des plus grands efforts, ils la portent jusque sur le sommet et la dressent sur un autel de pierres. Ce pieux souvenir leur vaut force et courage tout le reste de leur vie.

Un jour, un jour de juin, ce mois où tout s'embaume,
Dans un champ de genêt, près de la Sainte-Baume,
Oiseaux et pèlerins nous avions pris l'essor.
Les fleurs, autour de nous, pleuvaient en neige d'or;
Le soleil éclatait sur une ardente cime
D'où l'âme et le regard prennent un vol sublime :
Des glaciers à la mer, des forêts aux jardins,
Les sommets flamboyants s'abaissent par gradins;
L'œil embrasse à la fois, des Alpes aux Stœchades,
Les pins sur les rochers et les mâts sur les rades.
Amoureux des hauteurs, des sentiers hasardeux,
L'assaut de l'infini nous invitait tous deux;
Nous sortions de la grotte où mourut Madeleine;
De prière et d'amour nous avions l'âme pleine,
Et l'air gardait pour nous la mystique saveur
Des parfums répandus sur les pieds du Sauveur.

. . . . . .

Nous partons. Au détour d'une rampe glissante,
Mon pied heurte une croix sur les cailloux gisante;
Sans honneurs, sur un sol par les eaux ruiné,
L'arbre saint, dès longtemps, semblait déraciné.
Tristes, chrétiens tous deux, nous songeons au Calvaire,

Au Dieu clément pour qui le monde est si sévère.
« Laisserons-nous, ami, sans lui tendre la main,
Jésus tomber encor dans son âpre chemin?
Laisserons-nous, dans l'ombre et la poussière infâme,
Périr ce labarum des grands combats de l'âme?
Non ! pour fleurir encore et pour féconder tout,
L'arbre de liberté sera remis debout.
Mais là, dans ce ravin, disciples sans audace,
Nous ne cacherons pas notre étendard vivace;
Osons, frère, et si loin que l'on pourra monter,
C'est là-haut, dans l'azur qu'il faut l'aller planter. »
Et, courbés, tous les deux, nous chargeons à grand'peine,
Sur nos bras d'écoliers l'énorme croix de chêne :
En marche ! et nous prenions courage en la baisant.
Le sentier était rude et le fardeau pesant,
L'air brûlait, la sueur inondait nos corps frêles;
Mais au cœur la fierté nous avait mis des ailes;
Harassés, fléchissants, nous chantions à grands cris,
A notre aide invoquant nos compagnons chéris :
Nos poètes sacrés, ces donneurs de courage,
Tous, de leurs plus beaux vers prenaient part à l'ouvrage :
Et la forte amitié qui marchait avec nous,
Doublait de son airain nos bras et nos genoux.
« O bonheur de porter ce fardeau l'un pour l'autre !
Cette croix du Sauveur à jamais devient nôtre.
Ainsi, dans la même œuvre, avec le même effort,
Frère, et du même cœur marchons jusqu'à la mort. »

. . . . . .

Vers le sommet choisi, sous un ciel tout en flammes,
A travers les rochers, trois heures nous montâmes,
Non sans reprendre haleine et sans tomber souvent;
Alors, un livre aimé nous criait : « En avant ! »
Et la croix fut portée et parvint jusqu'aux faîtes
Avec les deux amis portés par leurs poètes.

. . . . . .

Enfin, sur un autel de pierre et de gazon
Quand notre Christ ouvrit ses bras à l'horizon,
Autour de ce rocher, comme un orage immense,
Éclata de nos cœurs la pieuse démence;

Nous tombons à genoux et restons embrassés ;
Nous célébrons, là-haut, des rites insensés,
Chantant, pleurant, poussant des clameurs éperdues,
Aux quatre points du ciel les deux mains étendues,
Comme si nous avions le pouvoir de bénir,
Faisant appel aux morts, implorant l'avenir,
Sur toutes les cités et sur tous les royaumes
Versant notre âme entière avec le flot des psaumes,
Mêlant tous les objets de notre jeune foi,
Les chants républicains aux versets du saint roi,
Évoquant des grands morts les stoïques histoires,
Lançant d'âpres défis aux injustes victoires,
Et demandant, pour prix du chêne replanté,
A souffrir pour le Christ et pour la liberté.

. . . . . .

Écoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies,
L'ivresse où nous puisions nos rudes élégies ;
C'était notre soleil dans les travaux obscurs
Qui nous ont gardé fiers en nous conservant purs.
Peut-être, en se donnant ces fêtes insensées,
Nos cœurs ont-ils cueilli leurs plus mâles pensées ;
Peut-être l'homme fait s'est-il, plus d'une fois,
Armé de ce serment prêté sur une croix ;
Quand il cherche, aujourd'hui, son courage ou sa verve,
C'est l'écolier peut-être, en nous qui les conserve !

VICTOR DE LAPRADE.

(*Poèmes civiques. Jeunes fous et jeunes sages.* — Perrin et Cie, éditeurs.)

AUTRAN

(1813-1877.)

Joseph Autran naquit à Marseille. Il fut l'un des rares poètes de notre époque qui ne laissèrent chanter à leur muse que de beaux sentiments et de nobles idées. « Tous les dévouements qui honorent l'humanité ont fait vibrer son luth. » Il est l'auteur des *Poèmes de la mer,* de *Laboureurs et soldats,* de la *Vie rurale,* de *Milianah*, des *Épîtres rustiques* et d'une tragédie, la *Fille d'Eschyle.*

Eschyle vaincu.

Vers la fin de sa vie, Eschyle (525-456 av. J.-C.) quitte sa patrie pour aller se fixer en Sicile. La cause de cet exil volontaire est restée inconnue. Plusieurs biographes l'attribuent au dépit qu'avait conçu l'illustre poète après avoir été vaincu par le jeune Sophocle dans un concours de poésie. C'est ce que peint Autran dans ce morceau.

ESCHYLE, MÉGANIRE

ESCHYLE entre, sans voir sa fille Méganire.

C'en est fait! tu n'es plus, ô ma gloire effacée!
Soixante ans d'une vie à t'accroître passée,
Soixante ans de labeurs et d'austères ennuis,
Prolongés sans repos sous la lampe des nuits,
Soixante ans de succès parvenus jusqu'au faîte,
Tout s'est évanoui dans un beau jour de fête;
Tout a jonché le sol comme un temple divin,
Qui tomba sous la foudre et que l'œil cherche en vain.
Quel était, malheureux, ton rêve, ton délire,
Lorsque sur un tombeau tu voulais faire écrire :
« L'athlète qui dort là ne fut jamais vaincu [1] ! »
Ah! je le sentais bien que j'avais trop vécu!

MÉGANIRE

Vous l'entendez, amis! est-ce à tort que je pleure?

---

1 Dans une scène précédente (I, 1), Eschyle avait dit :

Cette immense nature, en tout lieu rajeunie,
Semble n'avoir pour moi qu'un regard d'ironie;
Le luxe universel qu'étale ce printemps
Présente à ma douleur des tableaux insultants.
Il est dur au vieillard, dont la tête glacée
Perd, d'instant en instant, un rayon de pensée,
De voir étinceler sur son front assombri
Ce ciel, qui d'un rayon n'est jamais appauvri!
Elle est dure à subir, la vérité morose
Qui lui dit : « Tout renaît, l'arbre, l'eau qui l'arrose,
La fleur, après l'hiver, sur les plus froids sommets;
Et le génie éteint seul ne renaît jamais! »

Et comme Méganire lui demandait s'il avait un rival : « Non, ma fille, dit-il, je ne me connais pas de rival;

Car, avant de subir ce comble à mes chagrins,
Je m'ensevelirais dans les lieux souterrains.
Tu connais le seul but auquel mon âme aspire;
Je veux que sur ma tombe une main puisse écrire :
« L'athlète qui dort là ne fut jamais vaincu.
Il repose au cercueil, grand comme il a vécu. »

ESCHYLE, toujours absorbé.

Dieux qui m'avez trahi, j'ai trop vécu d'une heure;
Pourquoi dérobiez-vous, dans un péril récent[1],
A la main des bourreaux le front de l'innocent?
Que n'a-t-elle à propos fermé là mon histoire?
Ou plutôt dans un jour doré par la victoire,
Aux champs de Marathon[2] que ne fus-je compté
Parmi ceux qui sont morts en criant : « Liberté! »
Le ciel voyait ma gloire avec un œil d'envie[3];
Le ciel n'a prolongé ma déplorable vie
Que pour mieux avilir, à mes derniers instants,
Un nom dont la splendeur l'offusqua trop longtemps.
O malheur! ô revers dont mon orgueil s'indigne!
Encor, si j'avais eu quelque rival insigne,
Seulement Pratinas, Chœrile ou Phrynicus[4],
Lutteurs que mon génie a tant de fois vaincus!
Mais non, un inconnu fut mon vainqueur superbe :
Le géant fut dompté par un lutteur imberbe;
Le colosse orgueilleux, douze fois triomphant,
A dû courber le front sous le pied d'un enfant!...
Cet enfant, je le hais! — Devant l'Aréopage
Sa parole pour moi du salut fut le gage[5];
Que m'importe! Pourquoi vint-il me secourir?
Ne valait-il pas mieux qu'il me laissât mourir!
Je hais ce conquérant qui m'a pris mon royaume;
Par lui, je ne suis plus qu'une ombre, qu'un fantôme,
Quelque chose de moins. De mes concitoyens
J'évite les regards; — je voudrais fuir les miens.
D'un si honteux revers que pensera la Grèce?
Qu'en diras-tu, ma fille, ô ma seule tendresse,

---

1 Autran a représenté plus haut Eschyle accusé de sacrilège devant l'Aréopage et acquitté par ses juges : c'est d'ailleurs une tradition douteuse.

2 Eschyle avait combattu à Marathon (490), en même temps que son frère l'héroïque Cynégire.

3 C'était une croyance répandue chez les Grecs, à laquelle tous les poètes depuis Homère faisaient souvent allusion, que les dieux étaient jaloux des mortels trop heureux, et qu'ils s'en vengeaient cruellement.

4 Pratinas, Phrynicus, Chœrilus (Ve siècle av. J.-C.), poètes tragiques, rivaux, qu'éclipsa Eschyle.

5 Autran a feint un procès dans lequel Eschyle, défendu par Sophocle, avait été unanimement acquitté.

Quand je reparaîtrai devant tes yeux surpris,
Vaincu, baissant le front sous mes lauriers flétris?

MÉGARINE, se précipitant vers lui.

O mon père! à vos pieds votre fille inclinée
Dira que tout revers tient à la destinée;
Qu'en vain l'aveugle sort vous trahit en ce jour,
Et que votre malheur fait croître mon amour.

(*La Fille d'Eschyle*, acte IV, sc. IV. — Calmann-Lévy, éditeur.)

PONSARD

(1814-1867.)

Les romantiques, et en particulier V. Hugo dans les *Burgraves*, avaient poussé si loin l'audace et l'excès de leurs innovations au théâtre, que le public avait refusé de les suivre. Un jeune poète, inconnu la veille, François Ponsard, profita de ces circonstances avec un merveilleux à-propos pour faire jouer une tragédie classique, *Lucrèce*. Le succès fut immense. Ponsard donna successivement *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, *l'Honneur et l'argent*, comédie, la *Bourse*, le *Lion amoureux* et *Galilée*. La plupart de ces pièces furent bien accueillies. (V. *Précis d'Hist. litt.*)

Marat, Danton et Robespierre.

Danton veut reconstruire après avoir détruit, faire aimer la république et constituer un gouvernement. « Avant, dit Robespierre, il faut réformer les mœurs. » Marat va droit au but, il lui faut un dictateur qui fasse tomber trois cent mille têtes; il faut que le peuple soit maître, que les aristocrates s'inclinent devant les haillons. Danton ne veut d'aucune tyrannie. Marat le traite d'aristocrate[1].

DANTON

Je dis qu'il faut régler, par un commun accord,
La révolution dont nous tenons le sort.
— Voulez-vous la pousser jusques aux derniers actes,
Ouvrir aux passions toutes leurs cataractes,

[1] Après avoir été le chef du parti des violents, Danton, dépassé à son tour, fut rangé parmi les indulgents. Sur son rôle et son attitude, on ne lira pas sans intérêt l'ouvrage de M. Vallon : *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, t. III.

Et tout bouleverser, au point que le soleil
N'aura pas encor vu cataclysme pareil?
Nous le pouvons. — Pourtant songez-y, vous dirai-je;
Nous avons abattu le dernier privilège :
Que reste-t-il encore qui puisse être emporté,
Sinon les fondements de la société?
— Croyez-vous que la crise approche de son terme?
Voulez-vous établir un gouvernement ferme?
Nous le pouvons. — D'un mot, créateurs ou fléaux,
Nous allons faire l'ordre ou faire le chaos.
De l'audace! ai-je dit en lançant le tonnerre :
L'audace est l'instrument révolutionnaire;
Mais, après la bataille, il faut pacifier;
Nous avons démoli, sachons édifier.
Autres sont les moyens de construire et d'abattre;
S'il fallait faire peur, quand il fallait combattre,
Quand nous avons vaincu, nous devons consommer
L'œuvre républicaine en la faisant aimer.
Elle aura tous les cœurs, si l'ordre recommence.
Pour cela que faut-il? La force et la clémence.
L'égalité, respect à la Convention,
Gouvernement puissant, unité d'action.
Tout est là. — Mais d'abord désarmons la Commune[1].
Deux souverainetés, c'est trop. Il n'en faut qu'une.
— Qu'en dis-tu, Robespierre?

ROBESPIERRE

Ah! que demandes-tu?
Je suis bien fatigué d'avoir tant combattu.
A quoi bon les efforts du patriote austère?
La vertu fut toujours trop rare sur la terre,
Et l'on se décourage à poursuivre ici-bas
Le bien que l'on veut faire et que l'on ne fait pas.

DANTON

(A part.) (Haut.)
Bon, sa vieille chanson! — Essayons tous ensemble.

ROBESPIERRE

Les essais ne sont pas si faciles qu'il semble.

---

[1] On nommait ainsi la municipalité de Paris, formée en 1789 pour remplacer le conseil de ville.

La liberté ne vit que par les bonnes mœurs ;
Pour réformer l'État, réformez donc les cœurs.
Sinon, vainqueurs d'un roi, mais vaincus par le vice,
Vous n'aurez fait bientôt que changer de service.

(Danton se lève avec impatience.)

Eh bien, substituer, pour le commun bonheur,
Les lois de la morale aux lois d'un faux honneur,
La raison éclairée au sombre fanatisme,
Le devoir au calcul, l'amour à l'égoïsme ;
Développer l'essor des instincts généreux ;
Ne pas souffrir qu'en France il soit un malheureux ;
Fonder l'égalité, ce beau rêve du juste,
En faisant respecter ce qui doit être auguste :
Ce n'est pas là, Danton, l'effet d'un coup de main ;
C'est un travail immense et le chef-d'œuvre humain,
Et la probité seule, alliée au génie,
Peut des mœurs et des lois créer cette harmonie.

DANTON, à part.

Déclamateur !

MARAT, à part.

Tartufe !

DANTON, se rapprochant de Robespierre.

Un chef-d'œuvre, en effet ;
Pour en venir à bout, dis-nous comment on fait.

ROBESPIERRE

Cultivez la raison, l'instruction première
Doit luire à tout le monde ainsi que la lumière.
Formez la conscience, et d'abord sachez bien,
S'il ne parle de Dieu, que ce mot ne dit rien.
On foule aux pieds la loi qui n'a pas pour tutelle
Le dogme d'un Dieu juste et d'une âme immortelle.
— Dogmes consolateurs, soutenez l'innocent !
Troublez, dogmes vengeurs, le crime pâlissant !
Célestes alliés de la justice humaine,
Épurez, exaltez l'âme républicaine !
Vous faites les héros, et l'athéisme abject
Fait le tyran cruel et le lâche sujet.

DANTON

D'accord, et je partage en tout point ta doctrine ;

Encore faut-il du temps avant qu'on l'enracine.
Les enfants grandiront sans doute, et leur raison
Portera d'heureux fruits, quand viendra la saison;
(Il s'incline vers Robespierre.)
Mais le peuple actuel, qui manqua de bons maîtres,
Nous peut, en attendant, jeter par les fenêtres.
— Je ne vois rien d'où sort un prochain résultat;
J'entends le philosophe et non l'homme d'État.
J'ai peur qu'à dire vrai tes regards ne se noient
Dans un fond vaporeux dont les lignes ondoient,
Et que tous ces grands mots, bonheur, vertu, raison,
Dont la demi-lueur flotte sur l'horizon,
N'éclairent qu'une vague et faible perspective
Qu'on voit s'évanouir aussitôt qu'on arrive.

ROBESPIERRE, se levant et allant à Danton.

Oui, je sais que ces mots excitent tes dédains;
Ils faisaient, avant toi, rire les Girondins [1].
Tous les ambitieux ont eu cette méthode;
Le matérialisme à leurs plans est commode;
Corrompus, corrupteurs, ils avaient observé
Qu'on asservit sans peine un peuple dépravé.
César, qui méditait l'esclavage de Rome,
Soutient qu'après la mort rien ne survit à l'homme;
Mais Socrate mourant entretient ses amis
Des immortels destins que Dieu nous a promis.
— Je sais aussi, je sais que la vertu succombe :
Le chemin du devoir est celui de la tombe.
Haï, calomnié, dans ses meilleurs desseins,
L'homme intègre est toujours entouré d'assassins.
Eh bien, je m'abandonne à leur main scélérate :
Je boirai, sans regret, la coupe de Socrate.

(Il se rassied.)

DANTON, toujours debout.

On ne te l'offre pas. — Voyons, parle, Marat.

[1] Les Girondins étaient à l'Assemblée législative et à la Convention un parti politique, formé des principaux députés de la Gironde et de quelques autres départements. Après avoir voté la déchéance et la mort de Louis XVI, ils luttèrent énergiquement, mais sans succès, contre les Montagnards, et périrent presque tous sur l'échafaud. Les principaux étaient Vergniaud, le grand orateur du parti; Barbaroux, Gensonné, Pétion, Brissot, Roland, etc.

MARAT, toujours assis.

Ah! tu t'abaisses donc jusqu'à moi, frère ingrat?
Et Marat n'est donc plus ce maniaque acerbe
Qui compromet les plans de Danton le superbe!
(Regardant Robespierre. Regardant Danton.)
Je ne suis ni cafard, ni faiseur de discours,
Et vais tout droit au but par des chemins très courts.
Eh bien! la liberté ne sera pas fondée,
Si l'on ne suit ma simple et lumineuse idée.
On la connaît déjà : je l'ai dans mes écrits
Indiquée aux penseurs, et non aux beaux esprits.
— Il faut qu'on nomme un chef, un tribun militaire,
Un dictateur; le nom ne fait rien à l'affaire;
Il faut que ce tribun, entouré de licteurs,
Recherche et mette à mort tous les conspirateurs [1];
De crainte des abus, que son unique tâche
Soit de faire tomber les têtes sous la hache,
Et qu'un boulet aux pieds, insigne du pouvoir,
L'enchaîne au châtiment, s'il manque à son devoir.
— Je coupe ainsi d'un coup les trames qu'on prépare,
Et j'épargne le sang dont il faut être avare.

DANTON, à Robespierre.

Toujours fou.

MARAT

L'an passé c'était encor plus sûr :
Nous jouirions déjà du calme le plus pur.
Cent têtes, qu'il fallait couper en temps utile,
Nous auraient dispensés d'en couper trois cent mille.

ROBESPIERRE

Trois cent mille!

MARAT

Ah! Danton, j'avais espoir en toi;
Je voulais te donner ce redoutable emploi.
Ton audace m'a plu; mais j'ai connu bien vite
Que l'audace était grande et la sphère petite.
Ton esprit ne sait pas planer dans ces hauteurs
Où tout scrupule échappe aux vrais législateurs;

[1] Marat fit voter le principe du *Comité de salut public*, et obtint la *Loi des suspects* qui fit emprisonner plus d'un demi-million de personnes.

Les terrestres liens t'empêchent de m'y suivre;
D'un misérable orgueil ta parole t'enivre;
Des flatteurs empressés te prodiguent l'encens;
L'or, l'amour, les festins, ont captivé tes sens,
Et la dépouille belge, hélas! est la Capoue,
Où le victorieux dans la mollesse échoue [1].

ROBESPIERRE, à demi-voix.

J'en connais de plus fous.

MARAT

J'ai, la lanterne en main,
Cherché; je n'ai point vu d'homme sur mon chemin.
(Regardant Danton. Regardant Robespierre.)
L'un manque de grandeur, et l'autre de courage.
— Alors ce sera moi qui ferai votre ouvrage.
(Il se lève et marche d'un pas agité.)

DANTON

Enfin, que veux-tu donc?

MARAT

Je ne pense pas, moi,
Que tout soit terminé dès qu'on n'a plus de roi;
C'est le commencement. — Je sais que chez les nôtres.
Quelques-uns ne voulaient que la place des autres,
Et tiennent que chacun doit être satisfait,
Quand ce sont eux qui font ce que d'autres ont fait.
Leur révolution se mesure à leur taille.
— Ce n'est pas pour si peu, Danton, que je travaille.
Ami du peuple hier, je le suis aujourd'hui;
J'ai souffert, j'ai lutté, j'ai haï comme lui;
Misère, oubli, dédain, hauteur patricienne,
Ses affronts sont les miens, sa vengeance est la mienne.
Il le sait; il défend celui qui le défend.
Or, je porterai loin son drapeau triomphant.
Il ne me suffit pas de changement de forme;
Au sein des profondeurs j'enfonce la réforme.
Je veux, armé du soc, retourner les sillons.
A l'ombre, les habits! au soleil, les haillons!

[1] Allusion à la mission de Danton auprès de Dumouriez. Chargé, avec Lacroix, de révolutionner la Belgique, ils reçurent pour cet objet quatre millions de francs, dont ils dilapidèrent une partie. Pour faire diversion, Danton accusa Roland d'être le complice de Dumouriez.

Je veux que la misère écrase l'opulence,
Que le pauvre à son tour ait le droit d'insolence,
Qu'on tremble devant ceux qui manqueront de pain,
Et qu'ils aient leurs flatteurs, courtisans de la faim.
Chapeau bas, grands seigneurs, bourgeois et valetaille!
Vos maîtres vont passer : saluez la canaille!
— Oh! ce sont des plaisirs lentement savourés,
Et qui compensent bien tant d'affronts dévorés,
Que cet abaissement d'une classe arrogante,
Se parant gauchement de la veste indigente,
S'exerçant aux jurons, et, chute sans grandeur!
Des cris qu'elle déteste exagérant l'ardeur.

DANTON

Morbleu! — la liberté ne veut pas de despotes.
Chapeaux bas, grands seigneurs! chapeau bas, sans-culottes!
Et saluez la loi, non les individus :
Car ce n'est qu'à la loi que ces respects sont dus.
Le nouveau droit commun confond toutes les classes;
Je ne distingue plus ni familles ni races;
Le peuple est tout le monde, et les nobles anciens,
Tombés nobles, se sont relevés citoyens.

MARAT

Tu n'y comprends rien.

DANTON

Non; je n'ai pas ce génie.
Je veux tout simplement briser la tyrannie;
Qu'elle vienne d'en haut, qu'elle vienne d'en bas.
Elle est la tyrannie, et je ne l'aime pas.

MARAT

C'est fort bien. Va du pauvre au riche que tu flattes;
Prends-toi d'amour subit pour les aristocrates;
Va, va, ce n'est pas toi qui les peux relever;
— Prends garde de te perdre, en voulant les sauver.
Quant au peuple, il saura se passer de ton aide.
— Tu m'as interrogé; je t'ai dit le remède [1]...

(*Charlotte Corday*, acte IV, scène VII. — Calmann Lévy, édit.)

[1] M. Nisard, recevant Ponsard à l'Académie française, s'est particulièrement arrêté sur cette scène : « Vous êtes historien et poète, disait-il à l'auteur, quand

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872.)

Théophile Gautier, né à Tarbes, est un des écrivains les plus remarquables de la pléiade romantique. Ses poésies ne valent guère que par la richesse de la forme ; les pensées y sont rares, le sentiment y fait souvent défaut et la morale s'offense des libertés de l'auteur.

Ses principales œuvres en vers sont : *Albertus, ou l'Ame et le Péché* (1832) ; la *Comédie de la mort* (1838) ; *Émaux et Camées* (1852). En prose, il a écrit le *Capitaine Fracasse* (1863), des relations de *Voyages en Espagne et en Russie*, et des études critiques sur les arts.

Le chasseur de la Sierra-Nevada.

Le chasseur vante la complète indépendance dans laquelle il est né, il vit et espère vivre jusqu'à la mort.

Je suis enfant de la montagne,
Comme l'isard, comme l'aiglon ;
Je ne descends dans la campagne
Que pour ma poudre et pour mon plomb [1] ;
Oui, je reviens, et de mon aire
Je vois en bas l'homme ramper,
Si haut placé que le tonnerre
Remonterait pour me frapper.

---

vous faites parler ces trois hommes qui, à peine vainqueurs de leurs ennemis communs, sont insupportables l'un à l'autre, et qui, venus en apparence pour se mettre d'accord, ne font que se mesurer du regard pour la lutte à mort à laquelle ils se préparent. Il y a du sang dans toutes leurs paroles. Danton en a comme le cœur soulevé ; Marat en a soif, comme d'un calmant pour la fièvre qui le consume ; Robespierre ne veut pas dire combien il lui en faudra. Mais, dans la répulsion qu'ils inspirent tous les trois, il est des degrés, que vous avez marqués avec la fidélité de l'histoire. Marat cause presque plus de stupeur que d'aversion : on veut le croire fou pour n'avoir pas à lui porter plus de haine que n'en contient le cœur humain. Danton, par son retour à la générosité, excite une secrète sympathie, dont on a honte. Pour Robespierre, il nous fait sentir quelque chose de cette crainte inouïe que connurent nos pères, et qui s'appela la *Terreur*, crainte d'un péril hypocrite et inconnu, où le mépris se mêlait à l'angoisse, et qui fit plus d'une fois envier les morts par les survivants. » (*Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 2e série, p. 351.)

[1] Remarquez la richesse de ces rimes si naturelles et de celles qui suivent. C'est le trait caractéristique de la poésie romantique de Théophile Gautier.

Je n'ai, pour boire après ma chasse,
Que l'eau du ciel dans mes deux mains;
Mais le sentier par où je passe
Est vierge encore de pas humains.
Dans mes poumons nul souffle immonde,
En liberté je bois l'air bleu,
Et nul vivant en ce bas monde
Autant que moi n'approche Dieu.
Pour mon berceau j'eus un nid d'aigle,
Comme un héron ou comme un roi,
Et j'ai vécu sans frein ni règle [1]
Plus haut que l'homme et que la loi.
Après ma mort une avalanche
De son linceul me couvrira,
Et sur mon corps la neige blanche,
Tombeau d'argent, s'élèvera.

(*Voyage en Espagne.* — E. Fasquelle, éditeur.)

DE BORNIER

(1825)

Le Vte Henri de Bornier a composé plusieurs poèmes lyriques pleins de grâce et de fraîcheur : *Premières feuilles*, la *Sœur de charité*. Mais il est surtout pour nous, et peut-être restera-t-il seulement pour la postérité, l'auteur tant et si justement applaudi de la *Fille de Roland*. Nous lui devons encore quelques autres drames remarquables : les *Noces d'Attila*, l'*Apôtre*, *Mahomet*, le *Fils de l'Arétin*.

Remords de Ganelon.

Le traître Ganelon raconte à son chapelain qu'il a voulu revoir Roncevaux, le théâtre de son crime. C'est là que les preux sont tombés. Il y reste trois jours. Tout le passé lui revient en mémoire. L'orage. Les fantômes. La voix sinistre.

---

1 Singulière alliance d'idées : Approcher Dieu plus que tout homme et vivre sans règle ni loi. L'auteur, on le sait, n'avait aucune croyance religieuse et afficha plusieurs fois son incrédulité dans ses œuvres.

AMAURY [1], RADBERT [2]

AMAURY

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr qu'en retrouvant ces lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.
Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime,
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts Pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon!
Je les reconnais trop, ces pics tristes et sombres,
Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres;
C'était bien Roncevaux! Seulement par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois;
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée;
C'est que, si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais!
C'est qu'on découvre encor sous les roches voisines,
Des cadavres percés de flèches sarrasines!...

RADBERT

Calmez-vous, Amaury!

AMAURY

Moi, je suis Ganelon,
Ganelon, le Judas, le traître, le félon!
Je restai là trois jours; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrasins d'Espagne
Par moi, comte et baron, parent de Charlemagne!
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,

[1] Nom d'emprunt de Ganelon.
[2] Moine, chapelain du comte Amaury.

Olivier [1] et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant!
J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée;
Je priais, je pleurais; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,
Disait : C'est le grand deuil pour la mort de Roland!
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant : « Pardonne!
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix;
Suis-je donc condamné pour jamais? — Pour jamais! »
Répondit une voix; je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
« Eh! quoi, Roland! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais? — Jamais! » répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal : Jamais!
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombai sur le sol comme un cadavre tombe [2].
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.
Un moment je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes;

---

[1] Olivier, l'un des preux, des douze pairs de Charlemagne, l'ami de Roland. Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs aussi. Ils tombèrent les derniers, avec Roland, dans la lutte gigantesque mais inégale contre les Sarrasins.

[2] Remarquer l'harmonie imitative de ce vers.

Mais je me rappelai, mon Père, vos avis :
D'autres devoirs me sont imposés : j'ai mon fils !

RADBERT

Comte, votre récit n'a rien dont je m'effraie :
Ainsi plus d'une fois se rouvrira la plaie;
Éloignez maintenant, d'autres soins occupé,
Ces vaines visions de votre esprit frappé.
L'écho répondait seul à votre voix fiévreuse,
Et l'ombre de Roland serait plus généreuse;
Les vivants, dont la haine irrite les tourments,
Osent dire : Jamais! — Les morts sont plus cléments [1].

(*La Fille de Roland*, acte I, scène II. — Curel et Fayard, édit.)

Le dialogue des statues.

Un dialogue s'établit une nuit, à Rouen, entre les statues de Boïeldieu, de Corneille, de Jeanne d'Arc et de Napoléon, car une nouvelle statue a été élevée. « Est-ce un nouveau roi de l'art, un illustre conquérant que l'on honore ainsi? — Non; c'est Jean-Baptiste de La Salle, l'humble et saint prêtre devenu l'éducateur des enfants du peuple, un véritable héros, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

I

C'est à Rouen, la nuit. Ville et port tout sommeille
Sous l'obscure clarté que connaissait Corneille;
La lune large et douce éclaire vaguement
Sur une place ancienne un nouveau monument,
Dont la base de marbre et les fermes pilastres
Dressent un bronze noir sous la blancheur des astres.

***

La nouvelle statue, hier voilée encor
Et qui vit à ses pieds, sous les bannières d'or,
Peuple, prêtres, soldats, passer la ville entière
N'est pas la seule dont cette cité soit fière.
Napoléon le Grand, le grand Corneille aussi,
Boïeldieu, Jeanne d'Arc, ont leur statue ici.

[1] Cette belle scène est digne de figurer à côté des meilleures de nos plus grands poètes.

Et l'on pourrait entendre, ainsi que dans un rêve,
Des quatre monuments une voix qui s'élève.

***

« Est-ce, dit Boïeldieu, quelque roi de notre art,
Un Beethoven français ? Est-ce un autre Mozart ?
D'une âme tour à tour noble, ardente, attendrie,
A-t-il trouvé soudain, pour sauver la patrie,
Un de ces chants qui sont comme le cri d'un Dieu ? »
Mais le bronze inconnu répond : « Non, Boïeldieu. »

***

« Est-ce un frère nouveau que la gloire m'envoie?
Dit Corneille; mon âme espérait cette joie.
Vous tous qui m'appelez et le maître et l'aïeul,
Je me plaignais ici que vous me laissiez seul!
L'honneur vrai du poète et son orgueil suprême
Est d'avoir des rivaux qu'il a créés lui-même,
J'en eus et j'en aurai d'autres, si Dieu m'entend;
Toi qui viens de monter sur ce socle éclatant,
Quelle est l'œuvre dont l'art grâce à toi s'émerveille?
Quel est ton *Cid?*
— Aucun, » dit le bronze à Corneille.

***

« Est-ce une sœur qu'on vient de me donner ici ?
De Dieu par toi la France obtient-elle merci ?
Humble fille partant des marches de Lorraine,
As-tu montré comment un grand peuple s'entraîne?
As-tu chassé l'Anglais et couronné ton roi ?
Dans les flammes au ciel allas-tu comme moi?
— Non, » répond la statue à Jeanne la Pucelle.

***

Alors Napoléon, dont l'œil noir étincelle,
Dit brusquement, croyant qu'on peut dire cela
Aux morts comme aux vivants : « Pourquoi t'-a-t'on mis là ?
Bronze d'hier, quel est le nom dont on te nomme?
As-tu pris Berlin, Vienne, Alexandrie ou Rome?
Sais-tu tous les chemins qu'un héros peut gravir ?
Sais-tu sauver un peuple et sais-tu l'asservir?
De quels éclairs ta gloire est-elle revêtue?
De quels bronzes de guerre a-t-on fait ta statue?

Pourquoi tous ces honneurs, ces drapeaux triomphants ?
Réponds.
— J'appris à lire à de petits enfants.
J'étais un simple prêtre et mon nom est La Salle.
J'eus pour seuls ennemis l'ignorance fatale,
La paresse, l'oubli du devoir et de Dieu.
Ainsi, j'ai fait du bien aux hommes, mais trop peu.
Ce qu'ils doivent au soin que de tous j'ai su prendre,
C'est de vous mieux connaître et de vous mieux comprendre,
Poètes ou héros : sans moi, Napoléon,
Plus d'un homme aurait peine à déchiffrer ton nom ;
Plus d'un ne pourrait pas lire tes vers, Corneille ;
Mais pourquoi ma statue à la vôtre est pareille,
Je me l'explique mal, et l'on pouvait choisir
Plus d'un grand homme à qui ce bronze eût fait plaisir [1] ! »

II

Tu te trompes, héros du travail populaire,
Le vrai maître du monde est celui qui l'éclaire,
Et César, qui d'un geste auguste et souverain,
Porte le glaive d'or ou le sceptre d'airain,
N'est pas plus grand aux yeux du poète et du sage,
Que ce prêtre arrêtant deux enfants au passage,
Et leur montrant, avec un regard paternel,
D'une main un vieux livre et de l'autre le ciel !

(*Poésies complètes.* — Curel et Fayard, éditeurs.)

---

[1] Avec une rare habileté, l'auteur prête à chacun des interlocuteurs non seulement des pensées, mais encore le style qui lui convient : le langage de Boïeldieu est poétique, musical; celui de Corneille recherche la sentence; Jeanne d'Arc parle avec simplicité, et Napoléon avec une martiale et hautaine brusquerie; enfin l'humilité et la conscience d'un grand devoir accompli inspirent à J.-B. de la Salle une calme et noble réponse.

A remarquer, la fine ironie de ce vers :

Plus d'un grand homme à qui ce bronze eût fait plaisir !

Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.
Et quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva, — sans deviner jamais par quel ami, —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

(*Récits épiques.* — A. Lemerre, éditeur.)

Moisson d'épées.

Jeanne d'Arc essaie vainement de soulever contre les Anglais les habitants d'un bourg : leurs fils sont morts et les ennemis ont enlevé les armes. Elle prie, entraîne les hésitants au cimetière où des croix de bois marquent les tombes creusées la veille. O miracle ! les croix se sont changées en épées : l'héroïne les donne aux habitants, qu'elle envoie au combat.

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle[1] passa sur sa jument de guerre,
Et dit aux habitants :
« Armez-vous et venez. »
Un échevin[2] suivi de vieillards consternés,
Lui répondit :
« Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot[3]
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves. »
— Mais la brave Lorraine[4], aux regards triomphants,
S'écria :
« Venez donc, les vieux et les enfants ! »
— L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
« Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,

---

1 Jeanne d'Arc, la sainte héroïne que les Anglais brûlèrent à Rouen en 1431.

2 Officier municipal chargé de la police et des intérêts de la commune avant 1789 (du latin *scabinus,* juge, dans les textes carolingiens). A Toulouse, l'échevin se nommait *capitoul;* à Bordeaux, *jurat.*

3 Le chef anglais Jean Talbot se signala dans les guerres contre Charles VI et Charles VII. Il fut tué à Castillon (1453).

4 Elle naquit à Domremy (Vosges), arrondissement de Neufchâteau, alors *marches* de Lorraine. Domremy faisait, au XV^e^ siècle, partie de la Champagne.

La dague[1] avec l'estoc[2], les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc!
Mais nous n'avons plus même un couteau. »
La Pucelle,
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et, quand elle eut prié :
« Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix?
— Je l'ai dit.
— Eh bien donc, allons au cimetière. »
Et la vierge, entraînant la foule tout entière,
Où déjà plus d'un front rougissait de remords[3],
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel[4] exauce la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux
Faites hâtivement de deux branches coupées[5],
Par miracle, et soudain, devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance[6].
Alors Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :
« Armez-vous et venez!
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié[7] du royaume de France[8]. »

(*Poètes lyriques du XIX*e *siècle.* — A. Lemerre, éditeur.)

[1] La *dague* est une espèce de poignard à lame plate et longue; d'où *daguet* (jeune cerf qui porte des cornes droites comme des dagues).

[2] Primitivement *bâton* (*stock*, allemand), puis *épée* longue et étroite.

[3] Ils rougissent de n'avoir pas, eux, des hommes, cru la sainte, l'inspirée, qui cependant n'est qu'une faible jeune fille.

[4] C'est le patron des armées. L'expression *Monsieur, monseigneur Saint-Michel* est commune au moyen âge. *Monsieur* n'est d'ailleurs qu'une abréviation de *monseigneur*.

[5] Après le passage des Anglais et leurs massacres, on avait planté sur les tombes des croix improvisées.

[6] Ce n'est pas une vengeance personnelle que réclament les morts; mais la vengeance pour la patrie humiliée, les familles éprouvées, les autels détruits.

[7] Infortune.

[8] Le mot est historique : c'est une des paroles de l'archange à Jeanne d'Arc.

L'Angélus.

Si le son de la cloche est triste, il l'est bien plus
L'hiver, quand vient la nuit, et quand c'est l'Angélus
Qui sonne lourdement au clocher du village,
Rythmé par les sanglots de la mer sur la plage[1].
Dans les cœurs son écho lugubre retentit :
Celle qui reste songe à celui qui partit
Sur sa barque, parmi la brume et la tempête,
Se demandant, au bruit du rouet qui s'arrête,
Si là-bas, dans les flots, son homme, le marin,
A, comme elle, entendu les coups du grave airain,
Et si, malgré la lame affreuse qui grommelle[2],
Il s'est bien souvenu de se signer[3] comme elle.

(*Poèmes modernes : Angelus*, II.)

---

1 Tout un paysage, sombre et grandiose, en quelques vers.

2 *Grommeler*, s'est se plaindre entre ses dents. Le poète peint ici le bruit constant et sourd de la lame qui bat la plage.

3 Au moyen âge, *signer* signifie souvent marquer du signe de la croix. Il n'a plus cette signification qu'à la forme réfléchie.

J. DE MAISTRE

(1753-1821)

Joseph-Marie, comte de Maistre, naquit à Chambéry, d'une famille française établie depuis cent ans en Savoie. Fils du président du sénat de Savoie, il fut élevé par sa mère dans les principes d'une grande piété et destiné à la magistrature. Après la réunion de la Savoie à la France, en 1792, il se retira à Lausanne. C'est là qu'il publia son premier ouvrage, les *Considérations sur la France,* où se montrent déjà la hauteur de ses vues, sa clairvoyance politique et son talent d'écrivain. Nommé en 1802 ministre plénipotentiaire de Sardaigne en Russie, il passa quatorze ans à Saint-Pétersbourg; il y composa ses principaux ouvrages, entre autres le *Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg* [1]. On a publié depuis un recueil de *Lettres* choisies dans sa volumineuse correspondance. Génie profond et puissant, Joseph de Maistre fut un grand écrivain et rappelle parfois la manière de Bossuet. Son style est vif, animé, mais n'est pas toujours exempt d'un peu de mauvais goût. Ses lettres sont écrites avec une finesse et un esprit entièrement français. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Deux caractères de l'esprit français.

Ces deux caractères sont l'esprit d'association et celui de prosélytisme. Invasion « fulminante » d'un goût, d'une idée parmi les Français. Besoin de les répandre au dehors. Le moyen pour cela c'est la langue, plus nette, plus ferme, entendue de plus loin que les autres.

Deux caractères particuliers vous distinguent de tous les peuples du monde : l'esprit d'association et celui de prosélytisme. Les idées chez vous sont toutes nationales et toutes passionnées. Il me semble qu'un prophète, d'un seul trait de son

[1] Les *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont un dialogue entre trois interlocuteurs catholiques, le comte (c'est de Maistre lui-même), le sénateur (un Russe) et le chevalier (un Français).

fier pinceau, vous a peints d'après nature, il y a vingt-cinq siècles, lorsqu'il a dit : « Chaque parole de ce peuple est une conjuration[1]. » L'étincelle électrique, parcourant, comme la foudre dont elle dérive, une masse d'hommes en communication, représente faiblement l'invasion instantanée, j'ai presque dit fulminante, d'un goût, d'un système, d'une passion parmi les Français, qui ne peuvent vivre isolés. Au moins, si vous n'agissiez que sur vous-mêmes, on vous laisserait faire ; mais le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur les autres, est le trait le plus saillant de votre caractère. On pourrait dire que ce trait est vous-mêmes. Chaque peuple a sa mission : telle est la vôtre. La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin ; et comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée du moyen de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen dans votre langue, par laquelle vous régnez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. L'empire de cette langue ne tient point à ses formes actuelles : il est aussi ancien que la langue même ; et déjà dans le XIII^e^ siècle, un Italien écrivait en français l'histoire de sa patrie, « parce que la langue française courait parmi le monde, et était la plus dilettable à lire et à oïr que nulle autre[2]. » Il y a mille traits de ce genre. Je me souviens d'avoir lu jadis une lettre du fameux architecte Christophe Wren, où il examine les dimensions qu'on doit donner à une église. Il les déterminait uniquement par l'étendue de la voix humaine ; ce qui devait être ainsi, la prédication étant devenue la partie principale du culte, et presque tout le culte dans les temples qui ont vu cesser le sacrifice. Il fixe donc les bornes, au delà desquelles la voix, pour toute oreille anglaise, n'est plus que du bruit ; « mais, dit-il encore, un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus ferme. » Ce que Wren a dit de la parole orale me semble encore bien plus vrai de cette parole bien autrement pénétrante qui retentit dans les livres. Toujours celle du français est entendue de plus loin : car le style est un accent. Puisse cette force

1 Isaïe, VIII, 12.
2 Le frère Martin de Casal.

mystérieuse, mal expliquée jusqu'ici, et non moins puissante pour le bien que pour le mal, devenir bientôt l'organe d'un prosélytisme salutaire, capable de consoler l'humanité de tous les maux que vous lui avez faits [1] !

(*Les Soirées de Saint-Pétersbourg,* sixième entretien.)

Loi universelle de la mort.

La loi de mort portée par Dieu s'exerce dans toute la nature. Les animaux s'entre-tuent, l'homme tue les animaux, et c'est l'homme qui extermine l'homme.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite, qui arme tous les êtres les uns contre les autres. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouverez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir sa loi; depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tuées ! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Ce roi superbe et terrible, il a besoin

[1] De la lecture de cette page, malgré quelques traits sévères ou excessifs, se dégage une leçon pour nous. C'est que les étrangers ont souvent mieux parlé de la France, de son caractère et de son génie, que les Français eux-mêmes. Tantôt nous nous mettons au-dessus de tout, dans un excès d'infatuation ridicule ; tantôt, par vanité encore, nous tournons contre nous-mêmes notre esprit en nous persiflant avec injustice. Les deux écueils sont également dangereux. Il est aussi mauvais de se mépriser que de s'adorer.

de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique, sur le carton des musées, l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du mont Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observations.

Le cheval, qui porte son maître à la chasse du tigre, se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout : à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe ; à la baleine, ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art; à l'éléphant, ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant. Ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous?... Lui; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme.

Pensées détachées.

La première fois que je lus dans le grand ouvrage de l'admirable Malebranche que *Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner : les hommes ont peu dit de choses aussi belles.

Dieu n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinoza sont une corruption de cette grande idée; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité.

Le plus frénétique ennemi du saint-siège n'oserait pas nier, l'histoire à la main, que sur aucun trône de l'univers il ait existé, compensation faite, plus de sagesse, plus de vertu et plus de science que sur celui des souverains pontifes. Pourquoi donc

n'aurait-on pas autant et plus de confiance en cette souveraineté qu'en toutes les autres?

Pour Dieu, créer n'est que le *jeu ; convertir,* c'est l'*effort* de sa puissance ; car le mal lui résiste plus que le néant.

(*Du Pape.*)

La conscience est une lumière si profonde et si éclatante, que l'orgueil même n'a pas la puissance de l'éteindre entièrement.

Il est beau de se distraire de la douleur par la pitié.

La gloire, l'honneur, la renommée d'un grand écrivain, sont une propriété de la nation qui l'a produit. Elle doit en être jalouse et défendre ce dépôt sacré. C'est par ces grands hommes qu'elle est célèbre elle-même : pour prix de la gloire qu'elle en reçoit, elle doit au moins protéger leur cendre et faire respecter leur mémoire.

Le peuple français a un grand nom, puisqu'il l'a donné à la *franchise,* ou que la *franchise* l'a reçu de lui.

Le Français, une fois assis, se trompe peu ; ce qui l'égare, c'est de juger debout.

Tout homme qui ne met pas sa mort au rang des événements possibles à chaque instant, n'a pas fait de grands progrès dans la philosophie. (*Lettres et Opuscules.*)

Les fausses opinions ressemblent à la fausse monnaie, qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font.

Lorsqu'une opinion ne choque aucune vérité reconnue, et qu'elle tend d'ailleurs à élever l'homme, à le perfectionner, à le rendre maître de ses passions, je ne vois pas pourquoi nous la repousserions.

L'opinion est un sceptre.

L'opinion peut être comparée à la vapeur : pour la former, il faut du feu ; mais, quand une fois elle est formée, elle soulèverait des Pyrénées.

La religion, dit Bacon, *est l'aromate qui empêche la science de se corrompre*. Observez encore qu'elle est le plus grand véhicule. La religion ne peut, sans doute, créer le talent qui n'existe pas; mais elle l'exalte sans mesure partout où elle le trouve, surtout le talent des découvertes, tandis que l'irréligion le comprime toujours, et l'étouffe souvent.

Aucune religion, excepté une, ne peut supporter l'épreuve de la science. La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, *excepté l'or*.

Il est des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec l'esprit de son cœur. (*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

Si l'homme pouvait vivre exempt de toute espèce de malheurs, il finirait par s'abrutir au point d'oublier complètement toutes les choses célestes et Dieu même.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

Pour juger un siècle, il ne suffit pas de connaître ce qu'il sait, il faut encore tenir compte de ce qu'il ignore.

(*Lettres et Opuscules.*)

L'homme ne peut représenter le Créateur qu'en se mettant en rapport avec lui. Insensés que nous sommes ! si nous voulons qu'un miroir réfléchisse l'image du soleil, le tournons-nous vers la terre ?

Parce que l'homme agit, il croit agir seul; et parce qu'il a la conscience de sa liberté, il oublie sa dépendance. L'homme est intelligent, il est libre, il est sublime sans doute; mais il n'en est pas moins un *outil de Dieu*.

L'homme en rapport avec son Créateur est sublime, et son action est créatrice; au contraire, dès qu'il se sépare de Dieu et qu'il agit seul, il ne cesse pas d'être puissant, car c'est un privilège de sa nature; mais son action est négative et n'aboutit qu'à détruire. (*Principe générateur des constitutions politiques.*)

Aucune institution humaine ne peut durer, si elle n'est supportée par la main qui supporte tout, c'est-à-dire si elle ne lui est spécialement consacrée dans son origine; plus elle sera pénétrée par le principe divin, plus elle sera durable.

Le principe religieux préside à toutes les institutions politiques; tout disparaît dès qu'il se retire.

Toutes les institutions imaginables reposent sur une idée religieuse, ou ne font que passer.

L'opinion est la fibre sensible de l'homme : on lui fait pousser les hauts cris quand on le blesse dans cet endroit.

(*Considérations sur la France.*)

Il est une loi divine aussi certaine, aussi palpable que les lois du mouvement. Toutes les fois qu'un homme se met, suivant ses forces, en rapport avec le Créateur et qu'il produit une institution quelconque au nom de la Divinité ; quelles que soient d'ailleurs sa faiblesse individuelle, son ignorance et sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance, en un mot son dénuement absolu de tous les moyens humains, il participe en quelque manière à la toute-puissance dont il s'est fait l'instrument ; il produit des œuvres dont la force et la durée étonnent la raison.

(*Considérations sur la France.*)

X. DE MAISTRE

(1764-1852.)

Xavier de Maistre, frère du grand Joseph de Maistre, est l'auteur d'ouvrages charmants par leur grâce exquise et familière : *Voyage autour de ma chambre, Expédition nocturne,* le *Lépreux de la cité d'Aoste,* la *Jeune Sibérienne,* les *Prisonniers du Caucase.* Cet esprit souple et varié, aimable et vrai, conduit tour à tour son lecteur sur les hauteurs du rêve et dans les petits chemins de la réalité. Nul ne passe avec plus d'aisance des pensées simples et douces aux considérations élevées. Il arrive à nous faire partager ses sensations intimes en les décrivant si bien, que nous reconnaissons immédiatement les nôtres dans les siennes.

Un domestique modèle.

C'est un parfait honnête homme que M. Joannetti.

« Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse ! Quelle tête ! quel

animal! » Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade.

« Il est si exact, » disais-je; je n'y concevais rien. « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas ; j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. « Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent? » Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. « Non, Monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sou ; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse? c'est sans doute pour cela?... » Il sourit encore. Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis pas une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi vingt-huit livres dix sous quatre deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. »

Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes, chrétiens, avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, tiens, lui dis-je, cours acheter la brosse. — Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir? — Va, lui dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » Il sortit, je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

(*Voyage autour de ma chambre.*)

L'immortalité de l'âme.

Le spectacle merveilleux de l'univers élève vers le Créateur la pensée de l'écrivain, méditant sur la tombe de son ami, et fait pénétrer dans son âme la certitude de l'immortalité.

J'en avais un [1] : la mort me l'a ôté ; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur.

Ah ! je ne m'en consolerai jamais ! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus que parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé : cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature indifférente de même au sort des individus remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté auprès du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches, les oiseaux chantent sous le feuillage, les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort ; — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'Orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant ; celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance [2]. — Le vol d'un

[1] Un ami.

[2] Ce n'est point par une déduction logique des faits que l'auteur acquiert la preuve de l'immortalité de l'âme : cette preuve, il la sent vivante en lui ; elle est toute morale et ne peut être soumise à aucune analyse. Il a ici non la compréhension, mais la certitude de l'immortalité.

insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader, et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs et je ne sais quel charme répandu autour de moi élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

(*Voyage autour de ma chambre.*)

Mme DE STAËL

(1766-1817.)

Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël, était la fille du célèbre financier, ministre de Louis XVI. Elle développa rapidement dans les salons de son père, qui réunissait toutes les illustrations de l'époque, les rares qualités de son esprit brillant et ingénieux. Obligée de fuir sous la Convention, exilée sous le Consulat, Mme de Staël se retira définitivement à Coppet, en Suisse, pour ne rentrer en France qu'en 1815. Après quelques voyages en Italie et en Allemagne, elle publia deux romans, *Delphine* (1802) et *Corinne* (1807), dans lesquels elle se peignait elle-même, et voulait prouver aux admirateurs de ses premiers ouvrages qu'elle n'avait pas moins d'imagination que de raison. Son meilleur ouvrage est son livre *De l'Allemagne*, qui révélait à la France les mœurs, la littérature, la philosophie, la morale et les idées religieuses d'un peuple mal connu jusque-là. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'art de conter en Allemagne et en France.

L'art de conter est rare en Allemagne. Pourquoi? Assez commun en France. L'Allemand réussit dans le conte poétique, mais dans le conte où il faut de l'esprit, il ne faut ni effort ni langueur. C'est dans celui-ci que le Français excelle; gai avec mesure, s'arrête à temps, fait valoir l'esprit des auditeurs.

Le talent de conter, l'un des grands charmes de la conversation, est très rare en Allemagne : les auditeurs y sont trop complaisants, ils ne s'ennuient pas assez vite ; et les conteurs, se fiant à la patience des auditeurs, s'établissent trop à leur aise dans les récits. En France, celui qui parle est un usurpateur qui se sent entouré de rivaux jaloux et veut se maintenir à force de

succès ; en Allemagne, c'est un possesseur légitime qui peut user paisiblement de ses droits reconnus.

Les Allemands réussissent mieux dans les contes poétiques que dans les contes épigrammatiques : quand il faut parler à l'imagination, les détails peuvent plaire, ils rendent le tableau plus vrai ; mais quand il s'agit de rapporter un bon mot, on ne saurait trop abréger les préambules. La plaisanterie allège pour un moment le poids de la vie : vous aimez à voir un homme, votre semblable, se jouer ainsi du fardeau qui vous accable, et bientôt, animé par lui, vous le soulevez à votre tour ; mais quand vous sentez de l'effort ou de la langueur dans ce qui devrait être un amusement, vous en êtes plus fatigué que du sérieux même, dont les résultats au moins vous intéressent.

Rien ne saurait égaler le charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourrait exciter l'intérêt. Sa physionomie, moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaieté, sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières ; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement ; bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien ; il fait valoir alors à son tour ceux qui viennent de l'applaudir ; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et, pour un moment du moins, l'on se plaît et l'on jouit les uns des autres, comme si tout était concorde, union et sympathie dans le monde.

(*De l'Allemagne*, partie I, chap. XI.)

Saint-Pierre de Rome.

Corinne visite les principaux monuments de Rome avec Oswald, lord Nelvil. Ils arrivent sous le portique de Saint-Pierre. Effet que produit l'intérieur de Saint-Pierre. Reconnaissance aux papes qui ont élevé ce monument. Les chefs-d'œuvre qu'il renferme. L'église souterraine. La coupole vue d'en bas. Œuvres antiques, œuvres chrétiennes mêlées. Tolérance du christianisme. Effets religieux des œuvres de génie.

« Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil, comme il était déjà sous le portique de l'église ; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple : votre

cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel? » Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil. Il marchait lentement à côté de Corinne; l'un et l'autre se taisaient. Là, tout commande le silence : le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : « Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux : le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon : Je la placerai dans les airs[1]. Et, en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'Église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu,

1 Bramante (1444-1514) et Sangallo (mort en 1546) avaient été les premiers architectes de Saint-Pierre de Rome. Michel-Ange (1475-1564) remplaça ce dernier en 1546, à l'âge de soixante-douze ans. Il modifia quelques parties du plan primitif et arrêta la forme de la coupole.

même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. — Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur, l'imagination et l'invention sont pleines de génie ; mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue? Quelles institutions, quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie ! et quoiqu'ils soient si faibles, combien ils asservissent les esprits ! — D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous, et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam, sì, ma servi ognor frementi.

Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

« Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus ! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple ; les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis : Christine après son abdication ; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome, depuis longtemps, est l'asile des exilés du monde ; Rome elle-même n'est-elle pas détrônée ! son aspect console les rois dépouillés comme elle :

Cadono le città, cadono i regni,
E l'uom, d'esser mortal par che si sdegni [1] !

Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole : vous apercevrez à travers les grilles de

[1] « Les cités tombent, les empires disparaissent, et l'homme s'indigne d'être mortel. »

fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu ; mais nous avons pour ainsi dire pratiqué notre obscurité habituelle[1], tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent et mettent le trouble dans nos facultés.

« Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes : un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi ; des intentions sévères, mais des interprétations très douces ; la théologie chrétienne, et les images du paganisme ; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers sa divinité. »

Corinne et lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église. « Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel ! voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie. Ce temple est une image de l'infini ; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir ; et quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps. »

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu'ils furent hors de

[1] Ce qui veut dire que les phénomènes inexplicables qui se passent tous les jours sous nos yeux ne nous inspirent plus, grâce à l'habitude, aucun étonnement. L'expression n'est pas suffisamment nette.

l'église, que sur ses portes étaient représentées en bas-relief les Métamorphoses d'Ovide. « On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'âme une impression religieuse, et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés. » Oswald sourit à cette explication. « Croyez-moi, milord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne foi dans les sentiments des nations dont l'imagination est très vive. »

(*Corinne*, ch. III.)

JOUBERT

(1754-1824.)

Joseph Joubert, l'un des moralistes les plus délicats de ce siècle, ne fut mêlé à aucune des luttes politiques ou littéraires qui remplirent la vie de Chateaubriand, son ami. « La peine de la dispute, disait-il, en excède l'utilité. J'ai besoin qu'il fasse beau autour de moi, et que mon esprit se sente environné et comme pénétré d'une douce température; j'ai l'esprit et le caractère frileux. » Aussi traversa-t-il les événements les plus troublés sans perdre aucune des amitiés qu'il avait conquises dans les divers camps. Il est de ces intelligences dont on a écrit qu'elles sont trop difficiles pour jamais composer un ouvrage. Il laissa des *Pensées*, des *Essais*, des *Maximes*, que l'on publia après sa mort. Curieux et amateur des belles choses, fin critique d'art, esprit judicieux, admirateur de Shakespeare dédaigné autour de lui, il a « distillé » ses observations en des pensées justes, plus fines que fortes, plus subtiles parfois que naturelles. Il pense comme les classiques, qu'il admire. Bien qu'il ait écrit : « Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume, » on souhaiterait dans son œuvre moins de recherche et moins d'agrément. Il est délicat, exquis, avec des nouveautés et des hardiesses qui nous semblent aujourd'hui naturelles. Il a trop de finesse pour être populaire, et sa concision n'est pas toujours assez profonde pour le faire ranger au nombre des maîtres du genre, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère.

La pudeur.

Définition de la pudeur. Les effets qu'elle produit. Ce qu'elle est à la beauté. Comment elle naît et se développe. Son influence sur l'imagination, sur l'esprit, sur le cœur, sur le caractère.

La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'âme, comme la fleur, son image, se replie et se recèle en elle-même, tant qu'elle est délicate et tendre, à la moindre apparence de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives ou des clartés prématurées. De là cette confusion qui, s'élevant à la présence du désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes. De là, cet instinct qui s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, et cet indicateur muet de ce qui doit être évité ou ne doit pas être connu.

Ce qu'est leur cristal aux fontaines, un verre à nos pastels[1], leur vapeur aux paysages, la pudeur l'est à la beauté et à nos moindres agréments.

Quand la nature extérieure veut créer un être, tant qu'il est peu solide encore, elle use de précautions. Elle met le germe en repos, en solitude, en sûreté, le parachève avec lenteur, et le fait tout à coup éclore. Ainsi se forment en nous toutes nos belles qualités.

Quand la nature veut créer notre être moral et faire éclore en notre sein quelque rare perfection, elle en dépose les germes au centre de notre existence, loin des agitations qui se font à notre surface. Elle environne d'un réseau transparent et inaperçu cette alcôve[2] aimante et vivante où plongé dans un demi-sommeil le caractère en son germe reçoit tous ses accroissements ; elle n'y laisse pénétrer qu'un demi-jour, qu'un demi-bruit, et que l'essence pure de toutes les affections. — Cette enveloppe est la pudeur.

La pudeur nous lègue des fruits précieux ; un goût pur dont rien n'émoussa les premières délicatesses, une imagination claire

---

[1] Peintures fragiles que l'on met sous verre, pour que la poussière du crayon ne s'enlève pas.

[2] Joubert compare ces germes à l'enfant qui dort dans un berceau.

dont rien n'altéra le poli ; un esprit agile et bien fait, prompt à s'élever au sublime ; l'amour des plaisirs innocents, les seuls qu'on ait longtemps connus ; la facilité d'être heureux par l'habitude où l'on vécut de trouver son bonheur en soi ; je ne sais quoi de comparable à ce velouté des fleurs, où nul souffle ne peut entrer ; un charme qu'on porte en son âme, et qu'elle applique à toutes choses, en sorte qu'elle aime sans cesse, et qu'elle a la faculté d'aimer toujours [1].

Les quatre principaux écrivains du XVIIIe siècle [2].

Montesquieu est concis, simple et grand; Voltaire, apte à tout, incapable de se maintenir dans l'excellent, trop léger. Rousseau, orgueilleux, mécontent de tout; Buffon a du génie, de l'esprit, de l'emphase.

Montesquieu avait les formes propres à s'exprimer en peu de mots ; il savait faire dire aux petites phrases de grandes choses [3].

Voltaire, esprit habile, adroit, faisant tout ce qu'il voulait, le faisant bien, le faisant vite, mais incapable de se maintenir dans l'excellent. Il avait le talent de la plaisanterie, mais il n'en avait pas la science ; il ne sut jamais de quelles choses il faut rire, et de quelles il ne faut pas. C'est un écrivain dont on doit éviter avec soin l'extrême élégance, ou l'on ne pensera jamais rien de sérieux. A la fois actif et brillant, il occupait la région placée entre la folie et le bon sens, et il allait perpétuellement de l'un à l'autre. Il avait beaucoup de ce bon sens qui sert à la satire, c'est-à-dire une grande pénétration pour découvrir les

---

1 Citons ici quelques pensées de Joubert sur le même sujet :

Tout enfant impie est méchant ou débauché.

N'estimez que le jeune homme que les vieillards trouvent poli.

Les vertus rendent constamment heureux ceux qui les ont. Elles rendent meilleurs ceux mêmes qui les voient et ne les ont pas.

La piété est une espèce de pudeur. Elle nous fait baisser la pensée, comme la pudeur nous fait baisser les yeux devant tout ce qui est défendu.

La crainte de Dieu nous est aussi nécessaire pour nous maintenir dans le bien, que la crainte de la mort, pour nous retenir dans la vie.

Soyez doux et indulgents à tous ; ne le soyez pas à vous-même.

On doit refuser la science à ceux qui n'ont pas de vertu.

2 On ne saurait demander d'être complets à des jugements si courts. Ils ne font que marquer quelques traits, mais ils les mettent vivement en lumière.

3 Joubert dit ailleurs de Montesquieu : « Ses mots, légers comme des ailes, portent des réflexions. »

maux et les défauts de la société; mais il n'en cherchait point le remède. On eût dit qu'ils n'existaient que pour sa bile ou sa mauvaise humeur : car il en riait ou s'en irritait, sans s'arrêter jamais à les plaindre[1].

Donner de l'importance, du sérieux, de la hauteur et de la dignité aux passions, voilà ce que J.-J. Rousseau a tenté. Lisez ses livres : la basse envie y parle avec orgueil; l'orgueil s'y donne hardiment pour une vertu ; la paresse y prend l'attitude d'une occupation philosophique, et la grossière gourmandise y est fière de ses appétits. Il n'y a point d'écrivain plus propre à rendre le pauvre superbe. On apprend de lui à être mécontent de tout, hors de soi-même.

Buffon a du génie pour l'ensemble, et de l'esprit pour les détails. Mais il y a en lui une emphase cachée, un compas toujours trop ouvert. (*Pensées*, titre XXIV.)

Pensées.

Dieu n'aurait-il fait la vie humaine que pour en contempler le cours, en considérer les cascades, le jeu et les variétés, ou pour se donner le spectacle de mains toujours en mouvement, qui se transmettent un flambeau? Non, Dieu ne fait rien que pour l'éternité.

Notre âme est toujours pleinement vivante ; elle l'est dans l'infirme, dans l'évanoui, dans le mourant; elle l'est plus encore après la mort.

Le ciel est pour ceux qui y pensent.

La piété est une sagesse sublime, qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie qui donne des ailes à l'esprit. Nul n'est sage s'il n'est pieux.

La piété nous attache à ce qu'il y a de plus puissant, qui est Dieu, et à ce qu'il y a de plus faible, comme les enfants, les

[1] Comparer le jugement de Doudan sur la prose de Voltaire : « Coloris fin et léger. Vivacité contenue ; parfois quelque chose de vif comme ses poésies légères, même quelque chose de ses tragédies. Une langue traditionnelle et néanmoins vivante. *Il y manque la gravité soutenue.* » V. *Pensées et Fragments* (1881).

vieillards, les pauvres, les infirmes, les malheureux et les affligés. Sans elle, la vieillesse choque les yeux; les infirmités repoussent, l'imbécillité rebute. Avec elle on ne voit dans la vieillesse que le grand âge, dans les infirmités que la souffrance, dans l'imbécillité que le malheur; on n'éprouve que le respect, la compassion et le désir de soulager.

On n'est jamais médiocre quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments.

Il y a des esprits creux et sonores, où les pensées retentissent comme dans un instrument. Il en est d'autres dont la solidité est plane, et où la pensée la plus harmonieuse ne produit que l'effet d'un coup de marteau.

Il est des hommes qui, lorsqu'ils tiennent quelque discours ou forment quelque jugement, regardent dans leur tête au lieu de regarder dans Dieu, dans leur âme, dans leur conscience, dans le fond des choses. On reconnaît cette habitude de leur esprit à la contenance qu'ils prennent et à la direction de leurs yeux.

Avoir fortement des idées, ce n'est rien; l'important est d'avoir des idées fortes, c'est-à-dire où il y ait une grande force de vérité. Or la vérité et la force ne dépendent point de la tête d'un homme. On appelle un homme fort celui qui tient tête aux objections; mais ce n'est là qu'une force d'attitude. Un trait obtus lancé d'une main forte peut frapper fortement, parce que l'on va du corps au corps; mais de forts poumons et un fort entêtement ne donneront point de vraie efficacité à une idée faible fortement dite, parce que l'esprit seul va à l'esprit.

Ce n'est pas une tête forte, mais une raison forte qu'il faut honorer dans les autres et désirer pour soi. Souvent ce qu'on appelle une tête forte n'est qu'une forte déraison.

On est ferme par principes et têtu par tempérament. Le têtu est celui dont les organes, quand ils ont une fois pris un pli, n'en peuvent plus ou n'en peuvent de longtemps prendre un autre.

Il faut non seulement cultiver ses amis, mais cultiver en soi

ses amitiés, les conserver avec soin, les soigner, les arroser pour ainsi dire.

Il faut servir son estime à ses amis comme un repas où tout abonde, sans taxer ni couper les parts.

Nous perdons toujours l'amitié de ceux qui perdent notre estime.

Une bonne raison pour se faire comprendre n'a jamais besoin que d'un mot, si on la sait bien.

L'attention de celui qui écoute sert d'accompagnement dans la musique du discours.

Il vaut mieux se faire agréer que de se faire valoir.

La médisance est le soulagement de la malignité.

Consulte les anciens, écoute les vieillards. Est bien peu sage qui n'a que sa propre sagesse, et bien peu savant qui ne l'est que de sa science.

La sagesse est le repos dans la lumière. Heureux sont les esprits assez élevés pour se jouer dans ses rayons!

Le bon sens s'accommode au monde; la sagesse tâche d'être conforme au ciel.

Il ne faut jamais regretter le temps qui a été nécessaire pour bien faire.

Ne coupez pas ce que vous pouvez dénouer.

La vertu par calcul est la vertu du vice.

Il n'y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce; c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit.

La règle doit être droite comme un fil, et non pas comme une barre de fer. Le cordeau indique la ligne, même lorsqu'il fléchit; l'inflexion ne la fausse pas. Toute règle bien faite est souple et droite; les esprits durs la font de fer.

Il y a dans la règle un repos qui attache, à toute autorité qui

établit l'ordre, la reconnaissance de ceux qu'elle y soumet. L'homme aime naturellement son guide, celui qui l'instruit, le commande et le dresse.

Dans les temps où l'on n'a pas de règles, les gens de bien même valent moins. La vie alors est un pont sans parapets, d'où les emportés se précipitent dans le vice quand ils le veulent, et les gens ivres sans le vouloir. On est, dans les bons temps, meilleur que soi-même et pire dans les temps mauvais.

Le mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées, » manque de justesse. Ce n'est pas là ce qui a rendu l'Espagne et la France amies; c'est plutôt la conquête de la Franche-Comté, qui, n'ayant plus laissé entre les deux nations aucun sujet de discorde, a fait rentrer l'Espagne dans les limites naturelles où nous n'avions rien à lui envier. L'Espagne et la France sont donc et doivent rester unies, parce qu'il y a des Pyrénées.

Il faut laisser à chacun, en se contentant de le perfectionner, sa mesure d'esprit, son caractère et son tempérament. Rien ne sied à l'esprit que son allure naturelle; de là son aisance, sa grâce et toutes ses facilités réelles ou apparentes. Tout ce qui le guinde lui nuit; en forcer les ressorts, c'est le perdre. Nous portons tous quelques indices de nos destinations. Il ne faut pas les effacer, mais les suivre; sans quoi nous aurons inévitablement une fausse et malheureuse destinée. Il faut que ceux qui sont nés délicats vivent délicats, mais sains; que ceux qui sont nés robustes vivent robustes, mais tempérants; que ceux qui ont l'esprit vif gardent leurs ailes, et que les autres gardent leurs pieds.

La haute poésie est chaste et pieuse par essence, disons même par position; car sa place naturelle la tient élevée au-dessus de la terre, et la rend voisine du ciel. De là, comme les esprits immortels, elle voit les âmes, les pensées et peu les corps.

Quiconque n'a jamais été pieux ne deviendra jamais poète. L'exemple de Voltaire même ne dément pas cette assertion. Il fut enfant, et ce qui prouve qu'il avait été dominé par les impressions religieuses, c'est qu'il passa sa vie à les rappeler, à les décrire, à les combattre.

Les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums.

Que de soin pour polir un verre! Mais on voit clair et on voit de loin : image de ces mots de choix. On les place dans la mémoire, et on les y garde chèrement. Ils occupent peu de place devant nos yeux, mais ils en ont une grande dans l'esprit; l'esprit en fait ses délices, et cette gloire est assez grande, ce sort est assez beau.

Les mots, comme les verres, obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir.

Il faut que les pensées naissent de l'âme, les mots des pensées, et les phrases des mots.

On dirait qu'il en est de nos pensées comme de nos fleurs; celles qui sont simples par l'expression portent leur semence avec elles; celles qui sont doubles par la richesse et la pompe charment l'esprit, mais ne produisent rien.

Dans le style, il faut que les tours se lient aussi bien que les mots.

Le style littéraire consiste à donner un corps et une configuration à la pensée par la phrase.

C'est un grand art que de savoir darder sa pensée et l'enfoncer dans l'attention.

Le style tempéré seul est classique.

Il en est des expressions littéraires comme des couleurs : il faut souvent que le temps les ait amorties, pour qu'elles plaisent universellement.

On n'est correct qu'en corrigeant.

La netteté, la propriété dans les termes, la clarté, sont le naturel de la pensée, la transparence est sa beauté. Il en résulte que pour se montrer naturelle il faut de l'art à la pensée. Il n'en faut pas au sentiment : il est chaleur, l'autre est lumière.

Il y a deux sortes d'éloquence : l'une tend à communiquer

nos enthousiasmes, et l'autre nos passions. Dans la première, tout vise au repos et à la lumière; tout dans la seconde, au contraire, tend à l'ardeur et au mouvement.

Toute éloquence doit venir d'émotion, et toute émotion donne naturellement de l'éloquence.

L'orateur est occupé de son sujet, et le déclamateur de son rôle; l'un agit, l'autre feint; le premier est une personne exposant de grandes idées, et le second un personnage débitant de grands mots.

Le goût est la conscience littéraire de l'âme.

Que de gens en littérature ont l'oreille juste et chantent faux!

En littérature, ce sont les premières saveurs qui forment ou déforment le goût.

Hélas! ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs, et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs. Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes.

Il faut être capable du trop et n'en être jamais coupable; car, si le papier est patient, le lecteur ne l'est pas, et sa satiété est plus à craindre que son regret.

La prodigalité des paroles et des pensées décèle un esprit fou. Ce n'est pas l'abondance, mais l'excellence qui est richesse. L'économie en littérature annonce le grand écrivain. Sans bon ordre et sans sobriété, point de sagesse; sans sagesse, point de grandeur.

CHATEAUBRIAND

(1768-1848.)

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo. Après une jeunesse triste et des études irrégulières, il se fit donner, par Louis XVI, une commission pour explorer l'Amérique du Nord. Ce voyage fut d'un grand profit pour son imagination. Revenu en Europe à la mort de Louis XVI, il fut un instant soldat parmi les émigrés, puis se retira à Londres presque dans la misère et le cœur vide de foi. Il fut ramené à la religion par la mort de sa mère et de sa sœur. Dès ce moment, il commença à produire ces œuvres qui devaient exercer une si grande influence sur l'âme et l'imagination de ses contemporains : *Atala*, le *Génie du christianisme* (1802), qui fut le signal d'une révolution religieuse et d'une révolution littéraire; *René*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Tout à la politique au retour des Bourbons, puis retiré à l'écart après 1830, il consacra ses dernières années à la rédaction de ses *Mémoires d'outre-tombe*. Imagination puissante, narrateur fécond, grand écrivain, Chateaubriand peut être regardé comme l'initiateur et le père de toute la littérature moderne. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Le Meschacebé.

Le Meschacebé, gonflé de mille autres fleuves, entraîne des radeaux immenses, formés des débris des forêts, tandis que le long des rivages se montrent des îles flottantes de nénuphars. Contraste entre les deux rives, l'une silencieuse, solennelle, l'autre couverte d'arbres de toutes les formes, remplie d'animaux de toute espèce, pleine de bruit, de mouvement, de grâce.

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane [1]. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé [2] l'engraissent de leur limon et le fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble sur toutes les sources les arbres déracinés : il les unit avec des

1 Les premiers, les Français Joliet et Marquette descendirent ce fleuve jusqu'à l'Arkansas (1673). En 1682, La Salle en reconnut le cours entier et lui donna le nom de *Saint-Louis*.

2 Le *Meschacebé* ou *Mississipi* a pour affluents, à droite : le Saint-Pierre, le Missouri, le Saint-François, le White, l'Arkansas et la Rivière rouge; à gauche, le Wisconsin, le Roch, l'Illinois, la Kaskakia et l'Ohio.

lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts; il répand ses eaux débordées autour des colonnades, des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les débris des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits papillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve[1], qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les

[1] Les anciens, sculpteurs, peintres ou poètes, représentaient les fleuves avec des cornes et une barbe majestueuse. Virgile dit : « le Rhin aux deux cornes; » Stace, « l'Èbre cornu. » Boileau nous montre le Rhin « essuyant sa barbe *limoneuse* ». Voir la statue du Tibre au musée du Louvre.

airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières sur lesquelles elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins qui chancellent sur les branchages des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais, quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes ces couleurs, à réunir tous ces murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature [1]. (*Atala*, prologue.)

[1] « On peut considérer cette page comme le chef-d'œuvre de la description pittoresque. Chateaubriand est peut-être le premier écrivain qui ait su voir la

Martyre d'Eudore et de Cymodocée.

Eudore est déjà dans l'amphithéâtre, prêt à être livré aux bêtes féroces; sa jeune femme Cymodocée, chrétienne comme lui, s'est échappée de la maison paternelle pour venir partager ses douleurs et la gloire du martyre : on attend l'arrivée de l'empereur pour livrer ces deux chrétiens à la fureur d'un tigre.

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius[1] ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper : un messager, arrivé des Gaules, venait de lui apprendre la mort de Constance[2]. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien, et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps; mais, renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse exposée dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon, pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts : « Les bêtes ! qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

---

nature avec les yeux d'un peintre, montrer les objets avec la richesse et la variété de leurs couleurs, dérouler la perspective, faire ressortir les contrastes, en un mot, donner à un paysage l'éclat, la profondeur et la vie. (RAGON.)

1 *Galérius* était fils d'un paysan dace, et avait gardé les troupeaux dans sa jeunesse. Sa valeur l'éleva aux premiers grades de l'armée. Créé César par Dioclétien, dont il avait épousé la fille, et Auguste après l'abdication de son beau-père, il persécuta les chrétiens avec fureur. Il mourut à Sardique en 311, des suites de ses excès.

2 Constance I^er^, surnommé *Chlore* ou le *pâle*, fut le collègue de Galérius après l'abdication de Dioclétien, et fit cesser dans son gouvernement les persécutions contre les chrétiens. Il est le père de Constantin le Grand.

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix : « Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires [1] traverse l'arène et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de forces que vous, et je puis vous voir mourir.

— Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrais mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie : « Ah ! sauvez-moi [2] ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine : il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs ; il se lève debout et enfonce ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès ; il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur

---

[1] Gladiateurs qui combattaient avec un filet.

[2] Défaillance d'un instant et si naturelle, qu'elle n'ôte rien à l'héroïsme. C. Delavigne a prêté avec non moins de bonheur le même sentiment à Jeanne d'Arc sur le bûcher :

. . . . . Quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère [1]. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces ; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau [2].

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière semblable à ce labarum qui fit triompher Constantin : la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent ; et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait : « Les dieux s'en vont. »

(*Les Martyrs*, livre XXIV.)

---

[1] Virgile (*Géorgiques*, l. IV), parlant de la tête d'Orphée emportée par le fleuve, dans lequel l'avaient jetée les femmes de Thrace, qui avaient massacré le poète, dit : « Cette tête détachée de son *cou de marbre*, » épithète empruntée avec bonheur à la statuaire, et qui éloigne de l'esprit une image trop cruelle. C'est pour le même motif que Chateaubriand parle du *cou d'ivoire* de la fille d'Homère. Cymodocée était la fille de Démodocus, prêtre d'Homère, qui l'avait consacrée aux Muses. Eudore l'avait rendue chrétienne.

[2] On sait de quelle réserve usaient les poètes anciens dans la peinture des douleurs physiques. Chateaubriand les imite avec goût. « Cela convient, dit-il, à mon sujet, qui doit montrer le martyre comme un triomphe et non comme un malheur. »

Pensées détachées.

L'homme qui vieillit en cheminant dans la vie se retourne pour regarder derrière lui ses compagnons de voyage, et ils ont disparu ! Il est resté seul sur une route déserte.

La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée ; elle ne découvre plus que le ciel.

Les poètes nous disent que le Sommeil est frère de la Mort : je ne sais ; mais, très certainement, la Vieillesse est sa plus proche parente. (*Mémoires d'outre-tombe.*)

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau ; s'il est certain que les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'âme et en augmenter le vide, il faut en conclure qu'il y a quelque chose au delà du temps.

Puisqu'il faut tôt tard sortir de la vie, la Providence a mis au delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable pour l'engager à passer.

On peut définir le beau idéal : l'*art de choisir et de cacher*. Cette définition s'applique également au beau idéal moral et au beau idéal physique : celui-ci se forme en cachant avec adresse la partie infime des objets ; l'autre, en dérobant à la vue certains côtés faibles de l'âme.

La chute des feuilles amène la fête des morts, pour l'homme, qui tombe comme les feuilles des bois.

(*Génie du Christianisme.*)

Rien ne prépare deux âmes à l'amitié comme la ressemblance des destinées, surtout quand ces destinées ne sont pas heureuses.

(*Les Martyrs.*)

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de partager nos infortunes, c'est de nous pardonner nos prospérités.

(*Mélanges littéraires.*)

On s'étonne du succès de la médiocrité, on a tort : la médiocrité n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais par les médiocrités qu'elle représente; et, dans ce sens, sa puissance est formidable.

La médiocrité est assez souvent secondée par des circonstances qui donnent à ses desseins un air de profondeur. Ces hommes impuissants qui, pour la foule, paraissent diriger la fortune, sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

La médiocrité se console souvent par la calomnie.

Ne comptez pas sur la bonhomie de la sottise; en politique, la sottise est féroce. La médiocrité a son fanatisme; c'est une religion fort répandue, qui a ses dieux, ses autels, ses sacrifices : elle choisit ordinairement les plus belles victimes.

(*Polémique.*)

NAPOLÉON

(1769-1821.)

La vie de Napoléon appartient à l'histoire et aux lettres, car Dieu avait doué cet homme extraordinaire de tous les talents, ou pour mieux dire de tous les génies. Grand capitaine, grand politique, il fut encore, à l'exemple de César, un grand écrivain. L'éloquence militaire n'a rien produit de supérieur aux *Proclamations* de Napoléon. La fierté, la grandeur, l'élan, l'enthousiasme, le mot qui électrise, tout y est. A Sainte-Hélène, Napoléon dictait, dans les dernières années de sa vie, ses *Mémoires* aux amis dévoués qui l'avaient suivi dans l'exil. Il raconta lui-même quelques-unes de ses campagnes. Les *Mémoires* de Sainte-Hélène rappellent parfois les *Commentaires* de César. Leur simplicité n'exclut pas la grandeur. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Jugement sur les grands capitaines.

Les grandes actions sont l'œuvre du génie.

Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune; elles dérivent toujours de la combinai-

son et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises le plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le grand Gustave [1] et autres : ils réussissent toujours ; est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non ; mais parce qu'étant de grands hommes ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leur succès, on voit qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir.

Alexandre, au sortir à peine de l'enfance, conquiert, avec une poignée de soldats, une partie du globe. Mais fut-ce de sa part une simple irruption, une façon de déluge? Non : tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre tout à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur. Malheureusement, quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale [2].

En cet Annibal, le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses ; qui, à vingt ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible ; qui, renonçant à toute communication avec son pays, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre ; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et tant de grandes actions qu'aux caprices du hasard, aux faveurs de la fortune? Certes, il devait être doué d'une âme de la trempe la plus forte, et avoir une bien haute idée de sa science en guerre, celui qui, interpellé par son jeune vainqueur, n'hésite

---

1 Gustave-Adolphe, roi de Suède en 1611, mort en gagnant sur les Autrichiens la bataille de Lutzen en 1632.

2 *Néron*, empereur romain (54-68), fameux par ses crimes : il fit périr son frère Britannicus, sa femme Octavie, sa mère Agrippine ; incendia Rome et fut le premier persécuteur des chrétiens. — *Trajan*, empereur romain (98-117), honnête homme et grand capitaine. — *Héliogabale*, empereur romain (217-222), fameux par sa cruauté et ses vices infâmes. Il fut tué dans une émeute et jeté dans le Tibre.

pas à se placer, bien que vaincu, immédiatement après Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime les deux premiers du métier[1].

Tous ces grands capitaines de l'antiquité, et ceux qui plus tard ont dignement marché sur leurs traces, n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art, c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de faire constamment de la guerre une véritable science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer d'en approcher.

(*Mémoires de Sainte-Hélène*, t. XXXII.)

DE BONALD

(1754-1840.)

Louis-Gabriel, vicomte de Bonald, né à Milhau, partage avec J. de Maistre et Chateaubriand la gloire d'avoir inauguré en France la réaction catholique contre le philosophisme du XVIII^e^ siècle. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, *Législation primitive* (1802), qui est comme l'antithèse du *Contrat social* de J.-J. Rousseau.

Pensées détachées.

L'âme est une lumière enfermée dans un verre, qu'elle use par son activité. Les matérialistes n'y voient qu'un verre lumineux. « Brisez le verre, disent-ils, et vous n'y verrez plus rien ; brisez le verre, disent les chrétiens, et vous y verrez beaucoup mieux. »

Quoique les arts agréables soient un délassement honnête ou même une parure utile, qui ajoute la perfection des manières

---

[1] *Pyrrhus*, roi d'Épire, envahit l'Italie et vainquit les Romains dans deux batailles ; vaincu ensuite, il périt en Grèce comme un aventurier, au siège d'Argos (272 av. J.-C.).

à celle des mœurs, il ne faut pas perdre de vue *qu'il n'y a de noble que les devoirs.*

Le bon sens, *maître des affaires,* n'est que l'esprit sans recherche et sans passions.

Le bon sens et le génie sont de la même famille; l'esprit n'est qu'un collatéral.

Dans le monde de l'intelligence, le bon sens est la propriété foncière, l'esprit n'est que le *mobilier.*

L'histoire est le tableau des événements; mais l'art dramatique doit être la leçon de la société ; et si l'histoire nous montre trop souvent l'ordre troublé par les passions humaines et la vertu succombant sous l'effort du crime, la tragédie doit rétablir l'ordre, redresser l'histoire, ou n'y prendre que ce qu'il est important de graver dans la mémoire des hommes, pour l'instruction éternelle des sociétés.

Les productions de l'art dramatique ne sont bonnes poétiquement que lorsqu'elles sont bonnes moralement, et il n'est permis au poète d'altérer la vérité des faits que pour corriger les erreurs des hommes.

La morale du théâtre tragique ne doit pas contrarier la morale de la société; et c'est dans cette conformité à la morale publique que consiste la moralité de l'art dramatique.

A la naissance de l'art il fallait, pour se distinguer, en atteindre les limites; il faut, à son déclin, les dépasser pour être remarqué. Les anciens ont atteint le sublime du naïf, et les modernes le sublime du grand ; on veut aller plus loin, l'on outre le naïf jusqu'au puéril, et le grand jusqu'au monstrueux.

L'esprit employé à corrompre n'est autre chose que la force employée à détruire.

La force de l'esprit consiste à en connaître les bornes.

Tout ce qui n'est qu'*esprit* est un peu *volatil* de sa nature, au moral comme au physique. Il produit d'abord une impression vive, qui bientôt se dissipe et s'évapore à force d'être répétée :

semblable à ces monnaies dont l'empreinte s'efface par le frottement.

Le petit esprit est l'esprit des petites choses.

La nature donne le génie; la société, l'esprit; les études, le goût.

Il y a un goût pour les choses de génie; il y en a un pour les choses d'esprit, et il ne faut pas se servir de la même mesure pour les unes et pour les autres.

Le goût est l'émanation et même l'expression du génie, comme la lumière est l'émanation des feux du soleil et l'expression de son éclat.

On peut dire du goût qu'il est le génie des petites choses et des détails, comme le génie est le goût de l'ensemble et des grandes pensées.

Les règles du goût sont méconnues à l'instant que les règles des mœurs sont renversées.

On se fait un ennemi plus irréconciliable d'un hypocrite qu'on démasque que d'un scélérat qu'on accuse.

Les faibles sont sensibles à l'ingratitude, et les forts à l'injustice. L'ingratitude blesse le cœur, mais elle flatte l'orgueil et laisse au bienfaiteur toute sa supériorité. L'injustice humilie; elle est un aveu forcé de dépendance, et elle fait trop sentir à l'homme l'infériorité de sa position.

Il n'en est pas d'un trésor littéraire comme d'un trésor matériel, où beaucoup de cuivre peut égaler la valeur d'une petite quantité d'or : dans l'appréciation des richesses littéraires, la quantité ne compense pas la qualité.

Il faut peu de livres à des peuples qui lisent beaucoup, c'est-à-dire qu'il ne faut que de bons livres partout où la lecture est un besoin de première nécessité.

Un livre dangereux écrit en français est une déclaration de guerre à toute l'Europe.

L'auteur d'un livre sérieux a complètement échoué, si on ne loue que son esprit.

Il est difficile au père de famille de ne pas regarder comme un ennemi personnel l'auteur d'un mauvais livre, qui portera la corruption dans le cœur de ses enfants.

Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire; mais, quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent.

L'immense quantité de livres fait qu'on ne lit plus, et, dans la société des morts comme dans celle des vivants, les liaisons trop étendues ne laissent plus aux amitiés le temps de se former.

On peut assurer que, même en métaphysique, un style continuellement sec et diffus, sans couleur et sans chaleur, où l'abstraction des mots est mise à la place de la généralité des idées, est l'expression infaillible d'un esprit indigent et la preuve certaine d'un système mal conçu.

Dans ces deux propositions ainsi énoncées : *le style est l'expression de l'homme, la littérature est l'expression de la société*, on voit tout de suite que la littérature est à la société ce que le style est à l'homme, et qu'on pourrait définir la littérature chez chaque peuple *le style de la société*.

JOUFFROY

(1796-1842.)

Né dans le Jura, Jouffroy fit ses premières études à Pontarlier et sa rhétorique au collège de Dijon. Admis à l'école Normale en 1814, il fut nommé répétiteur de philosophie en 1817. A la suppression de cette école (1822), il ouvrit chez lui des cours particuliers, que suivit une jeunesse d'élite, et il collabora en même temps à plusieurs publications périodiques. En 1833 il fut admis à l'Académie des sciences morales et politiques.

Psychologue sagace et délicat, âme sympathique, qui se débat contre les morsures du doute et regrette la foi perdue, Jouffroy est

en même temps un écrivain de rare mérite. La clarté, l'éloquence, parfois l'émotion, sont les principales qualités de son style.

Il a laissé entre autres ouvrages un *Cours de droit naturel,* un *Cours d'esthétique* et des *Mélanges philosophiques.*

Une grande religion.

Une grande religion répond à tout. Telle est la religion chrétienne. Un petit livre, le catéchisme, contient tant de philosophie. A toutes les questions sur Dieu, sur le monde, sur l'homme et ses destinées, sur le droit et sur les devoirs, un petit enfant répond à l'aide de ce petit livre. Voilà qui est grand.

Voulez-vous un exemple de la portée et de l'étendue d'une grande religion[1] ? Considérez la religion chrétienne. Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre, qui est le Catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes, sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprend qu'à demi, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé, et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée, et si c'est par une seule famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira. Il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce

[1] Joubert a écrit : « Aucune doctrine ne fut jamais aussi bien proportionnée que la doctrine chrétienne à tous les besoins naturels du cœur et de l'esprit humain. Elle donne une lumière à l'ignorance, une vertu à la faiblesse, une aptitude aux plus dénués, un talent même à l'incapable. »

que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité [1].

Mme DE RÉMUSAT

(1780-1821.)

Claire-Élisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, nièce du ministre de Vergennes, épousa M. de Rémusat, chambellan de Napoléon Ier, et fut elle-même dame du palais de l'impératrice Joséphine. Cette femme d'esprit et de goût a laissé un *Essai sur l'éducation des femmes*, des *Mémoires* et des *Lettres*.

Une audacieuse pédante.

Mme de Rémusat venait d'être nommée dame du palais, et M. de Rémusat préfet du palais (1802).

Comme j'arrivais, fort ignorante de la petite ou de la grande terreur que Bonaparte inspirait à ceux qui le connaissaient depuis longtemps, je n'éprouvais pas devant lui autant d'embarras que les autres, et je n'avais pas cru devoir me soumettre au système des monosyllabes adopté assez religieusement, et peut-être assez prudemment au fond, par toute la maison. Cela pensa pourtant me donner un ridicule dont je ne me doutai pas d'abord, dont je m'amusai ensuite, et qu'il fallut finir par tâcher d'éviter. On va voir qu'on ne pouvait guère l'acquérir à meilleur marché.

Un certain soir, Bonaparte parlant du talent de M. Portalis le

---

[1] Ozanam écrivait à un ami : « Non, Dieu ne peut pas permettre que la vérité religieuse, c'est-à-dire la nourriture nécessaire de toutes les âmes, soit le fruit de tant de recherches, impossibles au grand nombre des ignorants, difficiles aux savants. La vérité doit être à la portée des petits, et la religion reposer sur des preuves accessibles au dernier des hommes. Pour moi, après bien des doutes, après avoir aussi mouillé bien des fois mon chevet de larmes de désespoir, j'ai assis ma foi sur un raisonnement qui peut se proposer au maçon et au charbonnier. Je me dis que, tous les peuples ayant une religion, bonne ou mauvaise, la religion est un besoin universel, perpétuel, par conséquent légitime, de l'humanité. Dieu, qui a donné ce besoin, s'est donc engagé à le satisfaire; il y a donc une religion véritable. »

père [1], qui travaillait alors au Code civil, M. de Rémusat dit que c'était particulièrement l'étude de Montesquieu qui avait formé M. Portalis, qu'il l'avait lu et appris comme on apprend un catéchisme. Le premier consul, se retournant vers l'une de mes compagnes, lui dit en riant : « Je parie bien que vous ne savez guère ce que c'est que Montesquieu ? — Pardonnez-moi, répondit-elle, qui n'a pas lu *le Temple de Gnide* [2] *?* » A cette parole, Bonaparte partit d'un grand éclat de rire, et je ne pus m'empêcher de sourire. Il me regarda et me dit : « Et vous, Madame ? » Je répondis tout naturellement que je ne connaissais point *le Temple de Gnide*, que j'avais lu les *Considérations sur les Romains;* mais que je pensais bien que ni l'un ni l'autre ouvrage n'avait été le catéchisme dont M. de Rémusat parlait [3]. « Diable ! me dit Bonaparte, vous êtes une savante. » Cette épithète m'embarrassa, et je sentis que je courais le risque qu'elle me restât. Un moment après, Mme Bonaparte parla de je ne sais quelle tragédie qu'on donnait alors. Le premier consul passa en revue à ce propos les auteurs vivants, et parla de Ducis [4], dont il n'aimait guère le talent. Il déplora la médiocrité de nos poètes tragiques, et dit qu'il voudrait pour tout au monde avoir à récompenser l'auteur d'une belle tragédie. Je m'avisai de dire que Ducis avait gâté l'*Othello* de Shakespeare [5]. Ce nom si long et anglais sortant de mes lèvres fit un certain effet sur notre galerie en épaulettes, silencieuse et attentive. Bonaparte n'attendait pas trop qu'on louât quelque chose qui appartenait aux Anglais [6]. Nous discutâmes un peu de temps ; je demeurai pour ma part dans une ligne de conversation fort commune ; mais j'avais

---

[1] Jean-Étienne-Marie Portalis (1745-1807), jurisconsulte distingué, l'un des auteurs du Concordat, et celui qui eut la plus grande part à la rédaction du *Code civil.*

[2] Le *Temple de Gnide*, roman frivole de Montesquieu, et le moins remarquable de ses ouvrages.

[3] Mme de Rémusat faisait allusion à l'*Esprit des lois.* Consulter la notice sur Montesquieu.

[4] Sur Ducis, voir sa *Biographie*, p. 457.

[5] Shakespeare était encore peu connu en France. L'insuffisante traduction de Letourneur (1736-1788) et les timides imitations de Ducis ne pouvaient donner une idée exacte du grand poète.

[6] Bonaparte venait de signer avec eux la paix d'Amiens (mars 1802). Ce n'était qu'une trêve de courte durée ; les hostilités devaient reprendre l'année suivante.

nommé Shakespeare, j'avais un peu tenu tête au consul, j'avais loué un auteur anglais, quelle audace ! quel prodige d'érudition ! Comme je fus obligée de me tenir plusieurs jours après dans le silence ou dans les discours oiseux, pour réparer l'effet d'une supériorité dont assurément je ne pensais pas avoir pu si facilement acquérir l'embarras !

(*Mémoires*, Ire partie, chap. I.)

FRAYSSINOUS

(1765-1841.)

Denis-Antoine-Luc Frayssinous, originaire de Curières, près d'Espalion, entra dans les saints ordres et fit à Paris des conférences sur les *Vérités de la religion*. A partir de 1801 jusqu'en 1809, il fut inspecteur de l'Académie de Paris.

La conduite violente de l'Empereur à l'égard du Saint-Siège éloigna Frayssinous du souverain. Il reparut avec éclat dans la chaire sous la Restauration. « A l'impression qu'il produit, dit Lamennais, on dirait qu'il montre à ses auditeurs la vérité toute vivante. »

Depuis 1822 il a porté le titre d'évêque d'Hermopolis. Son meilleur ouvrage est la *Défense du Christianisme*.

L'existence de Dieu.

L'âme que le vice n'a pas flétrie croit d'instinct au Dieu qui a fait le monde.

La nature, celle surtout qui n'est ni transformée ni asservie par l'homme, chante la gloire du Créateur. Les forêts, la mer, la splendeur des nuits, la poésie des ruines mettent au cœur des sentiments de foi et de soumission résignée et repentante.

Vous êtes jeunes pour la plupart[1]; vos âmes encore neuves ne sont ni flétries par le venin d'un athéisme enraciné, ni desséchées par les calculs de l'intérêt, ni endurcies par le long usage des plaisirs; vous êtes dans cet âge brillant où une imagination plus ardente, un cœur plus sensible et plus loyal, disposent à se

[1] L'auditoire de l'abbé Frayssinous, à Saint-Sulpice, comptait un grand nombre de jeunes gens, que retenaient le charme et la grâce de sa parole.

laisser mieux pénétrer aux traits du sentiment et de la vérité. Eh bien, si jamais, fermant les livres et oubliant tous les raisonnements, vous avez contemplé quelques-unes des grandes scènes de la nature, avez-vous pu vous défendre d'une émotion profonde? N'avez-vous pas été ravis comme d'une espèce d'enchantement, et du fond de vos cœurs ne s'est-il pas échappé ce cri de vérité : « Que tes œuvres sont belles et magnifiques, Dieu tout-puissant! »

Oui, voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité, sortons du milieu de nos cités, de nos palais, de nos dépôts de recherches littéraires et de toutes les œuvres de notre industrie. Je ne veux chercher la nature ni dans le laboratoire du savant, ni dans le cabinet des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme; non, je ne vous conduirai pas auprès de cette enceinte qui renferme les animaux d'Afrique et d'Asie, ou des animaux de nos forêts dont nous avons enchaîné la sauvage liberté.

L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards; mais, dans cet état de dégradation, il n'y a plus rien qui me touche, et peut-être je me sentirais ému si je voyais le roi des airs s'élancer d'un vol rapide et majestueux vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous armer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur[1], et de le diriger vers le firmament; je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes; il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver, cette nature qui parle à nos âmes mieux que toute l'éloquence humaine? Où, Messieurs?

C'est dans ces forêts superbes et majestueuses, où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres semblent pénétrer l'âme d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur; c'est sur les bords d'une vaste mer tour à tour paisible et courroucée et dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite ou les apaise à son gré; c'est sur la cime de ces hautes montagnes d'où l'œil s'égare au loin et se perd dans un immense

[1] Le style de Frayssinous est noble; mais il porte bien la date de l'époque où il parut. La prose est aujourd'hui plus simple, plus vive; elle use moins des périphrases.

horizon. Là, le roi de la nature, l'homme, semble planer sur son empire, et, contemplant avec transport ce vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies qu'il voit à ses pieds, son âme s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles.

Où faut-il étudier la nature? C'est surtout dans les ruines, au milieu de ces nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune, avec ses douces clartés, semble verser sur l'univers le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir à la pensée qu'il n'y a pas de Dieu? Ah! plutôt des sentiments consolants et doux s'insinueront dans votre âme; quelques larmes d'admiration et d'attendrissement s'échapperont peut-être de vos yeux, et, tombant à genoux, vous direz : « Dieu de l'univers, que tes œuvres sont belles! Dieu de mon cœur, qu'il m'est doux de croire en toi! Et comment pourrais-je te méconnaître, quand ta présence éclate de toutes parts avec tant de gloire et de magnificence? Dieu de bonté, pardonne aux erreurs de ma jeunesse; reçois l'enfant égaré qui se jette dans ton sein paternel; et si tu fais paraître ta puissance en réglant le cours des astres, montre-toi plus puissant encore en réglant mon cœur et le soumettant pour toujours aux lois de ton adorable et suprême majesté [1]. »

DE BARANTE

(1782-1866.)

Guillaume-Prosper Brugière de Barante est le chef de l'école historique dite *descriptive*. D'après cette conception de l'histoire, l'écrivain doit se borner à exposer les faits, et laisser aux lecteurs le soin de tirer des événements la philosophie qu'ils renferment. Outre qu'une telle méthode est dangereuse, elle amoindrit le rôle de l'historien. Elle est même impossible, car un auteur ne peut s'empêcher de juger. L'*Histoire des ducs de Bourgogne*, qui abonde en morceaux éclatants, en belles narrations, en scènes vivantes, obtint, lors de son apparition, un grand et légitime succès. De Barante a encore écrit un *Tableau de la littérature française au* XVIII^e^ *siècle*.

[1] C'est la prière, qui entre fréquemment dans la péroraison des discours de la chaire.

Louis XI à Plessis-lès-Tours.

Dans sa solitude de Plessis-lès-Tours, Louis XI se plaît en la compagnie de gens d'humble condition. Il aime leur bon sens, leurs reparties joviales. Mais il ne veut pas que la familiarité dont il les honore leur soit un motif de former des projets ambitieux.

Vivant pour ainsi dire seul au Plessis, sans la reine, sans ses enfants, ne voyant guère que ses conseillers qui avaient leur logis, non au château, mais à Tours, il s'occupait aussi, dans les intervalles que lui laissaient les affaires, de son parc, de ses ouvriers, du train intérieur de sa maison. Il avait fait venir de Flandre des vaches et une laitière, les avait établies près de lui, et faisait faire sous ses yeux le beurre et le fromage. Il aimait à se familiariser avec les petites gens, à deviser sans façon avec eux, se plaisant à les mettre à leur aise tout autant qu'à troubler les grands par ses menaces ou ses railleries. Un jour, étant descendu dans les cuisines, il y trouva un petit garçon qui tournait la broche ; cet enfant ne le connaissait pas. « Que gagnes-tu ? lui dit-il. — Autant que le roi, répondit l'enfant, lui et moi gagnons notre vie : Dieu le nourrit, et il me nourrit. » La réponse lui plut; il le tira de sa cuisine, l'attacha au service de sa personne et lui fit beaucoup de bien.

Une autre fois, sur la parole de son astrologue, qui lui avait prédit le beau temps, il était allé à la chasse. Quand il fut au bois, il rencontra un pauvre homme qui touchait son âne chargé de charbon. On lui demanda s'il ferait beau, et il annonça qu'il tomberait assurément une grande pluie. Lorsque le roi fut rentré bien trempé, il fit venir le charbonnier : « D'où vient, dit-il, que tu en sais plus que mon astrologue ? — Ah ! Sire, dit celui-ci, ce n'est pas moi, c'est mon âne; quand je le vois se gratter et secouer les oreilles, je suis bien sûr qu'il y aura de l'eau. » Pour lors ce fut un grand sujet de moquerie pour le roi, qui reprochait à son astrologue d'en savoir moins qu'un âne.

Un autre de ses passe-temps, et il s'y était toujours livré depuis sa jeunesse lorsqu'il était de loisir, c'était de rester longtemps à table, à parler tout à son aise, à raconter des histoires, à en faire dire aux convives et à se gausser des uns et des autres. Il

ne lui fallait pas grande et noble compagnie; à défaut de ceux de ses serviteurs et de ses conseillers avec qui il était familier, comme les sires de Lude, d'Argenton, du Bouchage, il faisait asseoir près de lui des bourgeois et des gens de moindre condition, lorsqu'il les avait pris en gré. Un riche marchand de la ville de Tours, qu'on nommait maître Jean, souvent avait été ainsi admis à la table du roi, qui le traitait au mieux et conversait avec lui. Cet homme imagina de demander des lettres d'anoblissement. Quand il les eut, il revint se présenter devant le roi, vêtu comme un seigneur. Le roi lui tourna le dos; puis, le voyant surpris, il lui dit : « Vous étiez le premier marchand de mon royaume, et vous avez voulu en être le dernier gentilhomme. »

(*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

EUGÉNIE DE GUÉRIN

(1805-1848.)

Eugénie de Guérin et son frère Maurice, prématurément enlevés à la vie, laissaient après eux le souvenir d'une sincère piété et d'une rare distinction d'esprit. Quelques amis réunirent divers écrits, des *Lettres* surtout qui restaient d'eux, et se plurent à leur faire une réputation posthume. L'œuvre de la sœur vaut mieux que celle du frère : elle se recommande toutefois davantage par les sentiments exprimés que par une grande valeur de style.

Çà et là.

Pensées inspirées à Eugénie par la solitude, le chant des oiseaux et le lavage d'un bassin. L'ennui qu'elle éprouve... Les regrets que lui cause la mort de sa tourterelle... Lieu qu'elle choisit pour l'ensevelir : elle voudrait qu'il y eût un paradis pour les bêtes bonnes et douces.

Le 8 avril 1835. — Je ne sais pourquoi je n'ai rien mis ici depuis quatre jours ; j'y reviens à présent que je me trouve seule dans ma chambre. La solitude fait écrire parce qu'elle fait penser. On prend son âme, avec qui l'on entre en conversation. Je

demande à la mienne ce qu'elle a vu aujourd'hui, ce qu'elle a appris, ce qu'elle a aimé, car chaque jour elle aime quelque chose. Ce matin j'ai vu un beau ciel, le marronnier verdoyant, et entendu chanter les petits oiseaux. Je les écoutais sous le grand chêne, près du Téoulé [1], dont on nettoyait le bassin. Ces jolis chants et ce lavage de fontaine me donnaient à penser diversement : les oiseaux me faisaient plaisir, et, en voyant s'en aller toute bourbeuse cette eau si pure auparavant, je regrettais qu'on l'eût troublée, et me figurais notre âme quand quelque chose la remue; la plus belle même se décharme [2] quand on en touche le fond, car au fond de toute âme humaine il y a un peu de limon.

Le 22. — Pour toute compagnie, il ne me reste que Trilby et mes poulets, qui font du bruit comme des lutins; ils m'occupent sans me désennuyer, parce que l'ennui est le fond et le centre de mon âme aujourd'hui. Ce que j'aime le plus est peu capable de me distraire. J'ai voulu lire, écrire, prier, tout cela n'a duré qu'un moment; la prière même me lasse. C'est triste, mon Dieu! Par bonheur, je me suis souvenue de ce mot de Fénelon : « Si Dieu vous ennuie, dites-lui qu'il vous ennuie [3]. » Oh! je lui ai bien dit cette sottise.

Le 1er août. — Ce soir ma tourterelle est morte, je ne sais de quoi, car elle chantait encore ces jours-ci. Pauvre petite bête! voilà des regrets qu'elle me donne. Je l'aimais, elle était blanche, et chaque matin c'était la première voix que j'entendais sous ma fenêtre, tant l'hiver que l'été. Était-ce plainte ou joie? Je ne sais, mais ces chants me faisaient plaisir à entendre; voilà un plaisir de moins. Ainsi, chaque jour, nous perdons quelque jouissance. Je veux mettre ma colombe sous un rosier de la terrasse; il me semble qu'elle sera bien là, et que son âme (si âme il y a) reposera doucement dans ce nid sous les fleurs. Je

---

1 Ruisseau qui passe au Cayla, château, non loin de Gaillac, où était née et où habitait Eugénie.

2 Perd son charme. C'est une incorrection. *Décharmer* existait dans la vieille langue, mais il signifiait *priver ou guérir du charme*, et, avec la forme pronominale, *cesser d'être sous le charme*.

3 Fénelon écrit : « Accoutumez-vous à entretenir Dieu des sentiments dont votre cœur sera rempli... Que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, *qu'il vous ennuie*, que sa présence ne vous touche point... » (*Lettres spirituelles.*)

crois assez à l'âme des bêtes, et je voudrais même qu'il y eût un petit paradis pour les bonnes et les douces, comme les tourterelles, les chiens et les agneaux. Mais que faire des loups et autres méchantes espèces? Les damner? Cela m'embarrasse. L'enfer ne punit que l'injustice, et quelle injustice commet le loup qui mange l'agneau? En suivant son instinct, la bête est bonne ou mauvaise par rapport à nous seulement; il n'y a pas *vouloir*, c'est-à-dire choix dans les actions animales, et par conséquent ni bien ni mal, ni paradis ni enfer. Je regrette cependant le paradis, et qu'il n'y ait pas de colombes au ciel. Mon Dieu, qu'est-ce que je dis là? Aurons-nous besoin de rien d'ici-bas, là-haut, pour être heureux [1]? (*Journal et fragments.*)

Après la pluie.

Il vient de pleuvoir, la nature est fraîche; la terre semble savourer avec volupté l'eau qui lui apporte la vie. On dirait que le gosier des oiseaux s'est aussi rafraîchi à cette pluie; leur chant est plus pur, plus vif, plus éclatant, et vibre à merveille dans l'air devenu extrêmement sonore et retentissant. Les rossignols, les bouvreuils, les merles, les grives, les loriots, les pinsons, les roitelets, tout cela chante et se réjouit. Les arbres immobiles semblent écouter tous ces bruits. D'innombrables pommiers fleuris paraissent au loin comme des boules de neige, les cerisiers aussi tout blancs se dressent en pyramides ou s'étalent en éventails de fleurs.

Les oiseaux semblent viser parfois à ces effets d'orchestre où tous les instruments se confondent en une molle harmonie.

Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, que serait-ce de moi? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela. (*Journal et Fragments.*)

---

[1] Avec une délicatesse aisée, l'auteur s'est élevée d'un simple fait, — la mort d'une colombe, — à une question philosophique, — l'âme des bêtes; — enfin, elle s'élance de là à l'idée de l'amour pur qui sera l'occupation et la félicité des élus au ciel.

LE P. DE RAVIGNAN

(1795-1858.)

Gustave de Ravignan, prédicateur illustre, naquit à Bayonne. Il entra dans la Compagnie de Jésus et remplaça le P. Lacordaire à Notre-Dame de Paris. Outre ses conférences, il a laissé encore des *Retraites*, des *Entretiens spirituels*, *Clément XIII* et *Clément XIV*. La parole à la fois grave, originale et puissante du P. de Ravignan avait surtout le don de convaincre. Il y a profit pour l'esprit, le cœur et la piété, à lire les ouvrages de cet éloquent et saint religieux.

A la fin de sa carrière, il ouvrit à Vals, en faveur de ses jeunes frères en religion, appelés à prêcher un jour, un cours d'éloquence sacrée. Nous reproduisons, en les abrégeant un peu, ses principes oratoires, qui disent admirablement ce que doit être l'éloquence de la chaire au XIX^e^ siècle.

L'éloquence de la chaire.

Elle doit, avant tout, être animée du zèle surnaturel du salut des âmes; chercher ses arguments dans les saintes Écritures, puis se former par l'étude des modèles de la prédication. — Le langage apostolique doit être clair, concret, ému; il doit dégager, de tous les dogmes, les conséquences pratiques qu'ils renferment.

Qu'est-ce que l'éloquence de la chaire? C'est la puissance de la parole pour ramener les âmes à leur Créateur.

Ce ministère est le plus haut, le plus difficile aussi et le plus dangereux; il faut donc l'estimer et y porter, avec une humilité profonde, la sainte union avec Dieu.

Quand on ne veut parler qu'humainement, on puise sa force dans la passion humaine; mais, pour parler en apôtre, il faut recourir à ces saintes passions que j'appellerai surnaturelles. C'est l'amour de Dieu, le besoin du salut des âmes, le zèle robuste et tout-puissant de la charité pour les pauvres pécheurs; en un mot, c'est Dieu, Dieu seul, cherché et obtenu par un travail courageux et patient, par une prière vive et souffrante. Et voilà tout le secret de l'homme apostolique. Il y en a beaucoup qui parlent de la tête; peu, très peu, qui parlent de la poitrine,

du fond des entrailles. On s'y connaît vite; les gens même du monde ne s'y méprennent pas. Écoutez ce jugement d'une femme sur le discours d'un homme de Dieu : « Cela sent la cellule. »

Après ce principe intérieur, les sources de l'éloquence sacrée sont encore l'Écriture sainte. Certes, vous le comprenez, c'est la parole de Dieu que vous voulez prêcher.

Puis les modèles : Isaïe, l'admirable Paul, saint Chrysostome, le grand maître de l'éloquence, saint Grégoire de Nazianze. Pour nos prédicateurs français : Bourdaloue, Bourdaloue encore, c'est le roi; Fénelon, au cœur si aimant. Bossuet est l'éminent orateur; oui, mais on l'admire plus qu'on ne l'imite; il tient trop dans son génie.

Jamais, ou presque jamais ne faites de conférence. Non, ne prenez point ce genre pour une foule de raisons: il est trop facile, il donne trop de prise à la vanité, il s'éloigne trop de la pratique. Votre grande affaire, votre puissance la plus vraie, c'est de toujours montrer les consolations de la religion à tous, entendez-le bien, car voilà le grand besoin de ces pauvres âmes : « Toute tête est défaillante et tout cœur est malade; » faites respirer, faites revivre. Enfin, ce genre serait un danger pour la chaire. En vérité, il y a dix ans, je ne sais où nous serions tombés, si cette mode avait continué : tout le monde voulait faire des conférences. Sans doute il y a des exceptions, de malheureuses exceptions: Notre-Dame en est une. C'est pour des conférences que l'œuvre a été fondée; mais j'ai bien promis à Dieu que je ferai tous mes efforts pour qu'on ne suive pas mon exemple.

« Il y a une double maladie de notre siècle bien caractérisée, ce me semble, la manie du rêve et le défaut d'exécution, c'est-à-dire le vague de l'intelligence et la mollesse de la volonté. Combattez cela, parcourez la table des sermons de Bourdaloue, et choisissez; prenez des sujets qui instruisent et secouent. C'est difficile, certes, je le sais bien; mais précisément c'est là le bon. Vous pensez bien que je n'exclus point certains sermons de dogmes; à notre époque, c'est nécessaire : il faut d'abord faire venir. Parlez de la nécessité de la religion, de sa bonté surtout et de sa douceur : c'est toujours au cœur qu'il faut viser.

La religion est toute faite. La prédication ne débite pas les ingénieuses théories de l'humaine sagesse; elle n'invente pas, elle transmet seulement. On n'a pas voulu comprendre cela; au

moins plusieurs de nos prédicateurs modernes ne l'ont pas compris, et voilà la première cause de la déviation.

Parlant un autre jour de la composition, il disait :

On ordonne son plan, l'enchaînement des idées, leur progression, leur efficacité dernière. C'est là l'important, c'est presque tout ; écrire n'est rien, après ce travail. Mais il ne faut pas craindre sa peine : travaillez, patientez, souffrez ; à ce prix vous obtiendrez cette pleine énergie qui emporte la conviction et la persuasion.

Prenez bien garde à la rigueur abstraite et métaphysique : c'est un écueil au sortir des études scolastiques. Il est à craindre aussi qu'on ne soit dur, raide, incrépatif. Soyez sévère parfois, dur jamais. Entendez-le bien. Ah ! l'amour du pécheur, voilà l'essence de l'apôtre. Ne soyez même sévère que par amour. Consolez, encouragez plutôt, faites-vous des entrailles de miséricorde. Cependant, je vous en supplie au nom de Dieu, n'ayez jamais non plus rien de mou, rien d'efféminé, pas de sensiblerie ni de sentimentalisme. Si l'on est porté par son genre à la douceur, c'est une qualité précieuse et une espérance de succès ; mais encore faut-il un sage tempérament de douceur et de fermeté, ne voir que des âmes et ne les gagner qu'à Dieu.

La clarté est la première condition du discours, car on parle pour se faire comprendre sans étude. Voyez Bossuet lui-même, comme il est clair, quelque haut qu'il soit. C'est l'indice d'une grande puissance de tête. Maintenant c'est ce qui manque : on est nébuleux ; les expressions sont obscures et les idées vagues. On ne fait pas assez descendre sa parole dans la place publique. On m'a reproché souvent de n'être pas assez populaire, et avec raison, je le sens. Nous restons trop dans nos conceptions, au lieu de prendre celles de nos auditeurs comme elles sont. Il faut, pour rendre la vérité palpable, s'adresser à l'imagination, qui est la faculté la plus développée de nos jours ; présenter son sujet sous toutes ses faces et ne pas craindre de répéter, mais en évitant la vulgarité, même en présence des auditoires les plus simples.

Il faut être ému pour émouvoir. On puise cette vraie émotion d'abord dans la prière, puis dans la lecture d'un auteur favori, enfin dans la volonté énergique du but proposé. Ne crai-

gnez pas de vous abandonner : parlez à la passion, prenez tous les tons ; par des coups imprévus, agitez profondément votre auditoire, la véritable éloquence est un drame. Voyez Bourdaloue lui-même : quel entrain dans sa dialectique ! Comme il est pressant en paraissant si calme ! Voyez surtout l'incomparable saint Paul : il se met en scène, il s'interrompt, il apostrophe, il prie, il pleure, il menace, il aime, il est *mère!*

Il faut de la couleur ; mais n'est pas peintre qui veut. Saint Paul est encore ici le maître. Quelle image dans ses épîtres ! Notre-Seigneur parle par images ; dans ses discours, les pensées les plus profondes sont revêtues d'expressions sensibles, le langage reste noble en devenant populaire, on est ému sans le vouloir en lisant l'Évangile.

A. THIERRY

(1795-1856.)

Augustin Thierry naquit à Blois. La lecture d'une page des *Martyrs*, de Chateaubriand, lui révéla sa vocation d'historien. Jusque-là, l'histoire avait été considérée surtout comme une œuvre d'art. A. Thierry voulut qu'elle fût aussi une œuvre de science, la résurrection vivante mais exacte du passé. L'imagination et la critique devaient se prêter un mutuel secours et se compléter, afin de produire dans l'esprit le sentiment de la *vérité historique*. Tel est le double caractère des œuvres de A. Thierry, de son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, de ses *Récits des temps mérovingiens* surtout, son chef-d'œuvre. A. Thierry a laissé encore des *Lettres sur l'histoire de France* et *Dix ans d'études historiques*. Nul n'eut plus que lui le don de raconter et de peindre. C'est à la fois un grand historien et un grand écrivain. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Le dévouement à la science.

Les recherches de l'historien dans les archives. Son émotion au milieu des faits qui lui présentent à nu les temps et les hommes. Il s'est donné tout entier à la science. Puisse son exemple être fécond ! Rien n'est bon comme l'étude.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de

longues séances dans les galeries glaciales de la rue Richelieu [1], et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à près de cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi au milieu de ces recherches préparatoires, où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves.

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs: les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle: je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur [2], les autres naviguant dans la tempête avec autant de soucis d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les

---

[1] A la Bibliothèque nationale.

[2] Chef des Bretons en 516, dirigea la résistance nationale contre l'invasion des Anglo-Saxons. Le moyen âge le fit le héros d'une légende célèbre, d'où sont sortis les romans de la *Table ronde*. L'enchanteur Merlin était son compagnon fidèle.

familles comme le bétail ; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance...

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les intelligences ? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là, et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids ; on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait, et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma route : je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect: Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science [1].

(*Dix ans d'études*, préface.)

---

[1] On ne lira pas sans intérêt, après cette confidence, le portrait que M. Nisard a tracé d'Aug. Thierry :

« Imaginez-vous une belle figure douce et souriante, un front élevé, harmonieux, d'une grande blancheur; de beaux yeux noirs qui ne voient plus, mais qui parlent encore, qui ont de l'expression et qui n'ont pas de regard...; une tête de beau jeune homme mûri par la pensée, avec un mélange de grâce et de gravité, et sur toute cette figure, dans tous ces traits que la maladie n'a pas déformés, un bon sens bienveillant, de l'élévation et de la naïveté, les qualités de ses livres, intelligence, sagacité critique, sentiment de la vie. Je lui trouvai le visage calme, reposé, comme s'il avait le pouvoir d'empêcher ses souffrances

Colbert.

Rien de plus étrange que le contraste des figures et des caractères, dans cette association au même travail qui liait l'un à l'autre Louis XIV et Colbert : le roi, jeune et brillant, fastueux, prodigue, emporté vers le plaisir, ayant au plus haut degré l'air et les goûts d'un gentilhomme ; le ministre, joignant aux fortes qualités de la classe moyenne, l'esprit d'ordre, de prévoyance et d'économie, le ton et les manières d'un bourgeois. Vieilli avant l'âge dans des devoirs subalternes et des travaux assidus, Colbert en avait gardé l'empreinte ; son abord était difficile, sa personne sans grâce, ses traits austères jusqu'à la dureté. Cette rude enveloppe couvrait en lui une âme ardente pour le bien public, avide d'action et de pouvoir, mais encore plus dévouée qu'ambitieuse. Glacial pour les solliciteurs et peu sympathique aux plaintes de l'intérêt privé, il s'animait de tendresse et d'enthousiasme à l'idée du bonheur du peuple et de la gloire de la France. Aussi tout ce qui constitue le bien-être, tout ce qui fait la grandeur d'un pays, fut-il embrassé par lui dans ses méditations patriotiques. Heureuse la France de tout le bonheur où elle pouvait aspirer, si le roi, qui avait cru à Colbert sur la parole de Mazarin mourant, eût toujours suivi l'admirable guide que la Providence lui donnait ! (*Histoire du tiers état.*)

---

intérieures d'altérer ce pur miroir où se réfléchit tout ce qu'il y a de bon, d'intelligent, hélas ! et le peu qu'il a de bonheur en lui. J'en fus d'autant plus surpris, que je venais d'apprendre qu'il avait tous les soirs quelques moments de douleur aiguë : c'est là le prix dont la nature impitoyable lui fait payer ce peu de belles pages qu'il écrit dans les courtes trêves de ses souffrances. C'est un dur marché que celui-là, une page pour une heure d'angoisses ! Mais la crise passe, et la page reste : il sait cela, il y a foi, et il ne se plaint pas du marché. »

GUIZOT

(1787-1874.)

Guizot naquit à Nîmes d'une famille de bourgeois protestants. Élevé à Genève, il fit son droit à Paris, et fut appelé par Fontanes à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres. Son cours, interrompu par les événements de 1814, fut repris en 1820. Guizot étudiait les institutions de la France. Le succès en fut immense. Moins préoccupé de bien dire que de dire vrai, que d'aller puiser aux sources la matière de son enseignement, il renversait du coup l'idée qu'on s'était faite jusque-là de l'histoire. Plus tard, d'après la même méthode, il étudia les origines des institutions de l'Europe, et de ces deux cours tira son bel ouvrage : *Histoire de la civilisation en France, Histoire de la civilisation en Europe.* Mêlé à la politique sous le gouvernement de juillet, il fut l'un des grands orateurs de cette époque. Retiré de la vie publique après 1848, il revint tout entier à ses études historiques et publia successivement *De la Démocratie en France, Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps,* l'*Église et la société chrétienne,* l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants.* Historien, philosophe religieux, critique littéraire, orateur politique, Guizot fut avant tout un honnête homme ; mais ses préjugés de protestant ne lui permirent pas de rendre au catholicisme une exacte justice. Guizot n'est pas un grand écrivain. Son style est net et précis, mais il manque de couleur et de vie. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Causes de la chute du régime féodal.

Après cinq siècles de barbarie, de chaos, la société enfin s'organise. Le régime féodal naît. Aussitôt attaqué en bas par le peuple qui veut la liberté, en haut par le seigneur suzerain qui aspire à la monarchie. La liberté, la féodalité ne peut l'étouffer, elle ne brise que les résistances individuelles, elle cède aux attaques multipliées, elle n'a pas le prestige des despotes, elle ne fait pas oublier, elle éveille dans l'homme le sentiment de ses droits et de sa dignité. Mal unis contre le peuple, les seigneurs le sont aussi contre le roi. La féodalité était non une association d'égaux, mais une hiérarchie maintenue par des devoirs et des droits, incapable de faire un corps unique. Quand le roi se fut placé au sommet, il devint le centre de tous les devoirs, de tous les droits, il fut le maître.

Il avait fallu cinq siècles à la France pour poser définitivement le pied hors de la barbarie [1] ; pendant cinq siècles, toutes les

[1] Guizot terminait par ces mots le *Quatrième Essai :* « Quand le chaos eut duré cinq siècles, du V^e^ au X^e^, il fallut bien que les choses et les hommes en

existences individuelles, toutes les institutions publiques avaient été précaires, mobiles, flottant au gré de la force et du hasard ; si bien que, durant cette époque, on ne peut démêler aucun principe général, ni saisir la trace d'aucun progrès, et que la société semble stationnaire au sein du chaos. A travers cette longue et obscure anarchie, on voit seulement la féodalité se former aux dépens tantôt de la liberté, tantôt de l'ordre, non comme un perfectionnement de l'état social, mais comme le seul système qui puisse acquérir quelque fixité, comme une sorte de pis-aller nécessaire.

Dès qu'elle a prévalu, toutes choses prennent un autre aspect. La société, jusque-là dissoute et sans forme, a retrouvé enfin, avec une forme déterminée, un point de départ et un but. Le régime féodal, à peine vainqueur, est aussitôt attaqué, dans les degrés inférieurs, par la masse du peuple, qui essaye de reconquérir quelques libertés, quelques propriétés, quelques droits ; dans le degré supérieur, par la royauté, qui travaille à recouvrer son caractère public, à redevenir la tête d'une nation. Ces efforts ne sont plus tentés au milieu du choc des systèmes divers, confus, et qui se réduisent l'un l'autre à l'impuissance et à l'anarchie ; ils naissent au sein d'un système unique, et ne se dirigent que contre lui. Ce ne sont plus des hommes libres dans une situation vague et douteuse, et qui défendent mal, contre la domination des chefs dont ils habitent les terres, les débris de leur indépendance barbare. Ce sont des bourgeois, des colons, des serfs, dont la condition est claire, déterminée, qui savent bien quels sont leurs maux, leurs ennemis, et s'appliquent incessamment à s'en affranchir. Ce n'est plus un roi incertain du titre et de la nature de son pouvoir, tantôt le chef des guerriers, tantôt le plus riche des propriétaires, ici l'oint du Très-Haut, là l'héritier des empereurs, et qui s'agite confusément au milieu de sujets indépendants, de leudes avides, empressés tantôt d'envahir son autorité, tantôt de s'en isoler absolument. C'est le premier des seigneurs féodaux qui travaille à se faire le maître de tous, à changer sa

---

vinssent, comme dit Montaigne, à *s'adapter et s'appiler* d'après quelques principes, sous une forme un peu durable et déterminée. La tendance aristocratique devait prévaloir. Elle enfanta le régime féodal. Sauf la belle mais stérile tentative de Charlemagne, ce régime fut le premier pas hors du règne anarchique de la force, c'est-à-dire, dans l'Europe moderne, le commencement de la société. »

suzeraineté en souveraineté. Aussi, malgré la servitude où le peuple est tombé à la fin du dixième siècle, dès ce moment c'est l'affranchissement du peuple qui est en progrès. Malgré la faiblesse ou plutôt la nullité du pouvoir royal à la même époque, dès ce moment c'est le pouvoir royal qui gagne du terrain. Nul effort n'est vain, nul pas rétrograde. Ce système monarchique, que le génie de Charlemagne n'avait pu fonder, des rois bien inférieurs à Charlemagne le feront prévaloir peu à peu. Ces droits, ces garanties que les guerriers germains n'avaient pu conserver, les communes les ressaisirent successivement [1]. La féodalité seule a pu naître du sein de la barbarie ; mais à peine la féodalité est grande, qu'on voit naître et grandir dans son sein la monarchie et la liberté.

Mon dessein n'est point de décrire ici cette double révolution, ni de faire voir comment l'affranchissement du peuple sortit de la servitude féodale, et la royauté de la seigneurie. C'est du régime féodal seul que je recherche en ce moment le caractère. Or il faut bien que les causes d'un si grand changement y fussent déposées, quelques-unes du moins. Rien n'est obstacle qui ne soit aussi moyen. C'est sur le régime féodal, et malgré lui, que les rois ont conquis le pouvoir, les communes et les campagnes la liberté ; et pourtant c'est sous son empire que sont nées, qu'ont grandi les forces qui ont accompli cette conquête : il était donc en même temps contraire à leur but et propice à leur développement ; il a résisté et concouru à leurs succès.

La liberté, dit-on, est contagieuse. Les peuples n'ont pas toujours eu ce bonheur. Plus d'une aristocratie a gardé le privilège de la liberté et condamné ses sujets à une invincible servitude. Mais tant de permanence n'a guère appartenu qu'aux aristocraties fortement concentrées et gouvernant par un sénat. Celles-là seules ont opposé un mur impénétrable aux efforts du peuple vers l'affranchissement, ou avili leurs sujets au point de leur

---

[1] Le mouvement communal commença à la fin du XI^e^ siècle. Ce furent particulièrement les villes du Nord qui réclamèrent de leurs seigneurs des chartes de commune. Guibert de Nogent, qui vivait au XII^e^ siècle, écrit alors : « Commune est un *nom nouveau et détestable*. Et voici ce qu'on entend par ce mot : les gens taillables ne payent plus qu'une fois l'an à leurs seigneurs la rente qu'ils lui doivent. S'ils commettent quelques délits, ils en sont quittes pour une amende légalement fixée. »

faire accepter le joug. L'aristocratie féodale ne pouvait produire ni l'un ni l'autre effet.

Ses rangs n'étaient point serrés ; elle opprimait et résistait individuellement. Son oppression en était plus arbitraire, mais moins savante, et sa résistance moins efficace, surtout moins obstinée. Les corps seuls sont à l'abri des accidents et ne se lassent jamais. Une chance heureuse, une rébellion inopinée obligeait un seigneur à des concessions. Il essayait de les retirer et y réussissait quelquefois. Mais quand les rébellions s'étaient renouvelées souvent, elles atteignaient leur but. Il n'y a pas de roi qui puisse vivre toujours en guerre avec ses sujets. Quand il arriva à la population des villes et des campagnes d'entreprendre contre la noblesse une lutte presque générale, la noblesse fut victorieuse : elle était contrainte d'agir en corps, ce qui lui donnait l'avantage; mais les résistances partielles, locales, eurent plus de succès, et c'étaient celles que provoquait surtout l'aristocratie féodale. Elle les provoquait, plus que toute autre aristocratie, par les excès d'une tyrannie individuelle et toujours présente ; et en même temps elle était beaucoup moins capable de les surmonter.

Elle n'avait pas non plus, et par les mêmes causes, cette puissance d'avilissement, cette aptitude à retenir les peuples dans un état d'apathie et de mutilation morale, dont le despotisme d'un seul et les sénats aristocratiques ont été si souvent doués. Jamais peut-être l'homme ne s'est vu plus durement, plus insolemment traité que sous le régime féodal; et pourtant ce n'est pas chez les seuls possesseurs de fiefs, c'est aussi parmi les sujets que ce régime a réveillé et fortifié l'instinct du droit, le sentiment de la dignité humaine. Un peuple peut perdre ce sentiment en présence d'un despote entouré de tous les prestiges de la superstition et de l'éclat d'une supériorité éblouissante, comme revêtu d'un pouvoir illimité ; une nation vaincue peut tomber dans une humiliation sans remède sous l'empire d'une nation souveraine gouvernant en corps, et pesant ainsi tout entière sur chaque point de son territoire sur chacun de ses sujets. La pensée des vaincus succombe, comme leur existence, sous un tel fardeau : et l'on voit alors des masses d'hommes accepter la servitude comme leur condition naturelle et presque légitime. Mais quand le pouvoir est à la fois rapproché et individuel, quand il ne

tombe pas de haut ou n'émane pas d'un grand corps, quand il s'exerce presque d'homme à homme et directement, il ne lui est point donné de détruire ainsi, dans le fond des cœurs, tous les instincts de résistance, tous les besoins de liberté : car l'homme refuse de s'humilier absolument devant son semblable, dès qu'il se voit tête à tête et de près. Telle était la situation de l'aristocratie féodale[1] ; elle était oppressive, mais peu imposante, armée de la force qui disperse les paysans, mais non entourée des prestiges qui s'emparent de l'esprit humain. Au XI^e^ siècle, la noblesse des familles n'était rien encore ; ce n'était point sur le privilège de la naissance, sur la longue possession des avantages sociaux, que se fondait la domination des propriétaires des fiefs. Leur supériorité était un fait matériel et redoutable, non un droit ancien et respecté. Aussi arriva-t-il que la liberté dont ils jouissaient fut, en effet, contagieuse, et que malgré leur brutale tyrannie, par le spectacle de leur propre existence, le sentiment de la dignité de l'individu se propagea autour d'eux. Le bourgeois, le vilain même apprirent de leur seigneur ce qu'ils n'auraient jamais appris d'un sénat aristocratique ni d'un roi, à se croire des droits et à les défendre. L'exemple de la liberté était voisin et individuel, comme la source de l'oppression. Dans ses rapports avec son suzerain, avec ses vassaux, chaque seigneur revendiquait sans cesse ses droits, ses privilèges, l'exécution du contrat ou des promesses. Il appelait la population de ses domaines à les soutenir avec lui, et par la guerre. Cette population comprit qu'elle aussi pouvait réclamer des droits, conclure des traités ; elle se sentit renaître à la vie morale, et un siècle s'était à peine écoulé qu'au mouvement général des communes vers l'affranchissement et les chartes, on put reconnaître que le peuple, loin de s'avilir, avait recouvré quelque dignité et quelque énergie sous le régime le plus arbitraire, le plus vexatoire qui fut jamais.

En même temps, et par d'autres conséquences des mêmes causes, la féodalité s'ouvrait de toutes parts, sans cesser de les craindre et de les combattre, aux progrès du pouvoir royal. Elle

[1] Guizot, dans le même *Essai*, définit ainsi l'aristocratie féodale : « C'était une confédération de petits souverains, inégaux entre eux, et ayant les uns envers les autres des devoirs et des droits, mais investis dans leurs propres domaines, sur leurs sujets personnels et directs, d'un pouvoir arbitraire et absolu. »

n'était pas plus compacte contre la royauté que contre l'affranchissement du peuple. A l'une et à l'autre, un sénat eût opposé la force d'un corps unique, permanent, toujours animé du même esprit et voué au même dessein. La féodalité ne leur opposa que des individus ou des coalitions mal unies et passagères. Qu'on y regarde : la formation progressive de la monarchie française n'est point une œuvre politique, la lutte d'un pouvoir central contre une aristocratie qui défend et perd ses libertés ; c'est une série de conquêtes, la guerre d'un prince contre d'autres princes qui défendent et perdent leurs États.

Les rapports et les devoirs féodaux étaient le seul lien qui unît entre eux tous ces princes, qui prévint leur complet isolement, qui donnât enfin à leur coexistence sur le sol français l'apparence d'une confédération aristocratique ; et ce lien, par sa nature même, tourna au profit, non de l'aristocratie, mais de la royauté. Toute aristocratie véritable est une association d'égaux. C'étaient des égaux que les patriciens de Rome, de Venise, les barons de l'Angleterre, et la ferme union de leurs forces prit sa source dans l'égalité de leurs situations et de leurs droits. L'aristocratie féodale ne fut, en France, qu'une hiérarchie de supérieurs et d'inférieurs : hiérarchie fondée sur des droits et des devoirs réciproques, maintenue par de généreux sentiments, mais qui, ne consacrant que des rapports individuels, ne put jamais acquérir la consistance d'un corps politique. Quand le roi se fut enfin placé au sommet de cette confédération, où dominait le principe de l'isolement et de l'inégalité, il devint le centre de toutes les obligations féodales, l'objet le plus élevé de la fidélité et du dévouement. Dès lors, la féodalité fut vaincue : et en même temps se manifesta pleinement son vrai caractère. Il fut clair que, bonne seulement pour faire faire à la société le premier pas hors de la barbarie, elle était incompatible avec les progrès de la civilisation : qu'elle ne portait dans son sein le germe d'aucune institution publique et durable : que le principe des gouvernements aristocratiques lui manquait aussi bien que tout autre, et qu'elle laisserait, en périssant, une noblesse autour du trône, des aristocrates au-dessus du peuple, mais point d'aristocratie dans l'État.

(*Essai sur l'Histoire de France*, cinquième essai.)

Le rôle d'un évêque au VI^e^ siècle.

C'est dans les monuments du siècle, et surtout dans Grégoire de Tours lui-même, qu'il faut apprendre ce qu'était alors l'existence d'un évêque, quel éclat, quel pouvoir, mais aussi quels travaux et quels périls y étaient attachés. Tandis que la force avide et brutale errait incessamment sur le territoire, réduisant les pauvres à la servitude, les riches à la pauvreté, détruisant aujourd'hui les grandeurs qu'elle avait créées hier, livrant toutes choses aux hasards d'une lutte toujours imminente et toujours imprévue, c'était dans quelques cités fameuses, près du tombeau de leurs saints, dans le sanctuaire de leurs églises, que se réfugiaient les malheureux de toute condition, de toute origine, le Romain dépouillé de ses domaines, le Franc poursuivi par la colère d'un roi ou la vengeance d'un ennemi, des bandes de laboureurs fuyant devant les bandes de barbares, toute une population qui n'avait plus de lois à réclamer ni magistrats à invoquer, qui ne trouvait plus nulle part, pour son repos et sa vie, sûreté ni protection. Dans les églises seulement quelque ombre de droit subsistait encore, et la force se sentait saisie de quelque respect. Les évêques n'avaient, pour défendre cet unique asile des faibles, que l'autorité de leur mission, de leur langage, de leurs censures; il fallait qu'au nom seul de la foi ils réprimassent des vainqueurs féroces ou rendissent quelque énergie à de misérables vaincus. Chaque jour ils éprouvaient l'insuffisance de ces moyens; leur richesse excitait l'envie, leur résistance le courroux; de fréquentes attaques, de grossiers outrages venaient les menacer ou les interrompre dans les cérémonies saintes; le sang coulait dans les églises, souvent celui de leurs prêtres, même le leur. Enfin ils exerçaient la seule magistrature morale qui demeurât debout au milieu de la société bouleversée, magistrature, à coup sûr, la plus périlleuse qui fut jamais.

(*Notice sur Grégoire de Tours,* en tête de la traduction de *Grégoire de Tours et Frédégaire.*)

LAMENNAIS

(1782-1854.)

Après la publication du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, chef-d'œuvre de logique et d'éloquence enflammée, le monde catholique crut avoir trouvé dans l'abbé de Lamennais « un nouveau Père de l'Église ». Les volumes qui parurent ensuite ne répondirent pas au premier. Rome les censura. Lamennais, froissé, n'accepta pas la censure, et il vit s'en aller un à un les disciples que son grand talent avait attirés près de lui : l'abbé Gerbet, l'abbé de Salinis, l'abbé Combalot, Lacordaire, Montalembert. Il resta seul dans son orgueil et dans sa révolte. Ses ouvrages ne furent plus que des réquisitoires éloquents contre tout ce qu'il avait aimé et professé jusque-là. Les *Paroles d'un croyant* avaient marqué avec éclat sa rupture définitive avec l'Église. (Voir *Précis d'histoire littéraire*, p. 311.)

La prière.

La prière..., ses effets sur le cœur..., sur les peines et les joies de la vie. Notre patrie c'est le ciel... Dieu nous entend...; il est notre Père. Dieu veut qu'on lui demande. Des vents brûlants passent sur l'âme. La prière est la rosée qui les rafraîchit.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit les tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit [1].

Les joies du chrétien.

La grande joie du chrétien naît de la certitude où il est concernant sa destinée. Il est bien avec Dieu, qu'il sert; avec le prochain, qu'il aime; avec sa conscience, qu'il conserve pure.

« Instruit de ses devoirs comme de ses destinées et tranquille sur le reste, il n'ignore rien de ce qui lui est nécessaire ou vraiment utile de savoir. De là un repos profond, un bien-être inexprimable, indépendant des sensations, et que rien ne saurait troubler, parce qu'il a sa source dans le fond le plus intime de

1 Le style de Lamennais garde, jusque dans la multiplicité voulue des alinéas, une allure biblique qui n'est pas sa moindre originalité. Il est, par cette forme même, véhément, haletant, incisif, tourmenté même, et bien éloigné de l'ample période où se plaît la foi tranquille d'un Bossuet.

l'âme, abandonnée sans réserve entre les mains du grand Être essentiellement bon et tout-puissant. Éclairé d'une lumière nouvelle et appréciant toutes choses à leur vrai prix, il cesse d'être le jouet des passions. La règle invariable de l'ordre détermine, modère ses attachements et ses désirs, et, dans les vicissitudes inséparables de cette vie passagère, il ne voit que de courtes épreuves, dont une immortelle félicité sera le terme et la récompense. Peu sensible aux vils intérêts d'ici-bas, une abondance inépuisable de sentiments affectueux et purs le rapproche de ses semblables, le fait compatir à leurs maux, le porte à les soulager par tous les dévouements d'une charité tendre et infatigable; et, en se sacrifiant pour ses frères, c'est encore pour lui qu'il se sacrifie : tant l'union qu'établit le christianisme entre les hommes est intime, tant le charme sacré de la miséricorde est puissant. Si les devoirs de la religion paraissent à quelques-uns rigoureux et durs, ah! c'est qu'ils ne connaissent pas l'onction qui les adoucit, c'est que jamais ils ne goûtèrent les consolations, l'attrait aimable et les délicieuses joies de la vertu. On parle de plaisirs : en est-il de comparables à ceux qu'accompagne l'innocence? N'est-ce rien que d'être toujours content de soi et des autres? N'est-ce rien que d'être exempt de repentir et de remords, ou de trouver contre les remords un asile assuré dans le repentir? Car les larmes mêmes de la pénitence ont plus de douceur que n'en eurent les fautes qui les font couler. Le cœur du vrai chrétien est une fête continuelle. »

Dieu.

Tout vient de Dieu créateur, toute intelligence retourne à Dieu, juge suprême. C'est le devoir et la grandeur de l'homme de se soumettre à lui par un culte volontaire.

Toute existence émane[1] de l'Être éternel, infini; et la création tout entière avec ses soleils et ses mondes (chacun renferme en soi des myriades de mondes)[2] n'est que l'auréole de ce grand Être. Source féconde des réalités, tout sort de lui, tout y rentre;

[1] C'est-à-dire a été *créé* par Dieu.

[2] Qui comptera le nombre des étoiles et des systèmes d'astres qui se meuvent dans le firmament?

et, tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance et pour célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps, ses innombrables créatures, leur mission remplie, reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit, et que sa justice rend aussitôt à plusieurs d'entre elles ou comme récompense ou comme châtiment, seul, immobile au milieu de ce vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous les êtres, il est lui-même son principe, sa fin, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il a créé, il le tire de lui-même; et conserver, pour lui, c'est se communiquer encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il conçoit, et voilà l'univers. Il anime, si on peut le dire, quelques-unes de ses pensées; il leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà des intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent de sa substance et se nourrissent de sa vérité, leur aliment nécessaire. Même lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre, la sève qui vivifie. Faibles mortels, qui naguère désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour : Il existe un Dieu. Les ténèbres fuient devant ce grand nom; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse, et l'homme, à qui toute vérité et son être même échappait, sans qu'il pût le retenir, renaît délicieusement à l'aspect de celui qui est, et par qui tout est.

TOCQUEVILLE

(1805-1859.)

Formé à l'école de Guizot, Alexis-Henri Cléret de Tocqueville passa de la magistrature à la politique. C'est surtout à ses publications historiques qu'il doit la renommée. Jamais, depuis l'*Esprit des Lois*, on n'avait écrit un ouvrage de philosophie sociale tel que la *Démocratie en Amérique*. Par la méthode et par le style, cette étude savante rappelle les qualités et parfois les défauts de Montesquieu. De Tocqueville n'analysait pas avec moins de bonheur le jeu des institutions politiques dans un autre ouvrage : l'*Ancien régime et la Révolution*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

La nation française.

Nation extraordinaire pleine de contrastes; elle est docile et prête à toute servitude, excellente à la guerre, haïe ou aimée, jamais indifférente.

Quand je considère cette nation en elle-même, je la trouve plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule qui fût si remplie de contrastes et si extrême dans chacun de ses actes; plus conduite par des sensations, moins par des principes; faisant ainsi toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait, tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus; un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts, qu'on le reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans[1], et en même temps tellement mobile dans ses pensées journalières et dans ses goûts, qu'il finit par devenir un spectacle inattendu à lui-même, et demeure souvent aussi surpris que les étrangers à la vue de ce qu'il vient de faire; le plus casanier et le plus routinier de tous quand on l'abandonne à lui-même, et lorsqu'une fois on l'a arraché malgré lui à son logis et à ses habitudes, prêt à pousser jusqu'au bout du monde et à tout oser; indocile par tempérament, et s'accommodant mieux toutefois de l'empire arbitraire et même violent d'un prince que du gouvernement régulier et libre des principaux citoyens; aujourd'hui l'ennemi déclaré de toute obéissance, demain mettant à servir une sorte de passion que les nations les mieux douées pour la servitude ne peuvent atteindre; conduit par un fil tant que personne ne résiste, ingouvernable dès que l'exemple de la résistance est donné quelque part; trompant toujours ainsi ses maîtres, qui le craignent trop ou trop peu;

1 Comparer ce passage de Mérimée (*Portraits historiques*) : « Il n'y a pas de nation probablement qui ait moins changé que les Français; leur portrait par César est encore ressemblant, et, pour remonter plus haut que César et Possidonius, les Gaulois vainqueurs à l'Allia ne sont-ils pas nos aïeux? Les vieux annalistes transcrits par Tite-Live n'ont pas composé un roman lorsqu'ils ont trop exactement noté ce trait caractéristique de notre nation, qui passe si facilement de l'enthousiasme à l'ironie, du respect à l'insulte et à la fureur. » Dion Cassius, Ammien Marcellin et d'autres historiens encore, ont confirmé et complété les jugements de César et de Tite-Live.

jamais si libre qu'il faille désespérer de l'asservir, ni si asservi qu'il ne puisse encore briser le joug; apte à tout, mais n'excellant que dans la guerre [1]; adorateur du hasard, de la force, du succès, de l'éclat et de bruit plus que de la vraie gloire; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens, propre à concevoir d'immenses desseins plutôt qu'à parachever d'immenses entreprises; la plus brillante et la plus dangereuse des nations de l'Europe et la mieux faite pour y devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, mais jamais d'indifférence.

(*L'Ancien régime et la révolution.*)

LAMARTINE

(1790-1869.)

Lamartine apportait dans la prose les mêmes qualités que dans la poésie : la facilité, la grâce, l'aisance et l'harmonie. Toutefois, si la poésie se nourrit de sentiments, la prose sérieuse se nourrit d'idées et de faits. Les idées ne manquaient pas à Lamartine, mais il sut rarement les ordonner et les condenser. La plupart du temps, il connaît mal les faits qu'il expose ou les dénature, entraîné par son imagination de poète; il ne lui manque que l'exactitude historique. Lamartine a laissé son *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, les *Confidences*, le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, et une multitude d'autres écrits où quelques belles pages se « trouvent noyées dans une facilité diffuse et vide ». (V. *Précis d'hist. litt.*)

Damas.

Damas apparaît. Description de la ville, assise parmi les arbres et les jardins en fleur, dans une plaine magnifique, à l'est et au pied de l'Anti-Liban. Le Barrady, qui la traverse, s'y divise en sept bras.

Je marchais à la tête de la caravane, à quelques pas derrière les Arabes de Zebdani; tout à coup ils s'arrêtent et poussent des

---

[1] Cette appréciation exige une réserve. Appliquée au caractère général de la nation et à son histoire, elle est vraie. Elle n'est plus exacte si l'on considère à part certaines époques, et si l'on s'arrête à tous les grands noms qui ont illustré la chaire, la philosophie, les sciences, les lettres et les arts.

cris de joie en me montrant une ouverture dans le rebord de la route. Je m'approche, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme : c'était Damas et son désert sans bornes, à quelques centaines de pieds sous mes pas. Le regard tombait d'abord sur la ville, qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées, de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jetait ses bras immenses, çà et là, dans la vaste plaine partout ombragée, partout pressée par la forêt de dix lieues de tour de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes forme et de toute verdure, semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ses arbres, puis reparaissait au loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre. Les innombrables coupoles des mosquées et des palais d'une ville de quatre cent mille âmes[1] répercutaient les rayons du soleil couchant, et les eaux bleues et brillantes de sept fleuves étincelaient et disparaissaient tour à tour à travers les rues et les jardins.

L'horizon derrière la ville était sans bornes comme la mer; il se confondait avec les bords pourpres de ce ciel de feu qu'enflammait encore la réverbération des sables du grand désert. Sur la droite, les larges et hautes croupes de l'Anti-Liban fuyaient comme d'immenses vagues d'ombre, les unes derrière les autres, tantôt s'avançant comme des promontoires dans la plaine, tantôt s'ouvrant comme des golfes profonds où la plaine s'engouffrait avec ses forêts et ses grands villages, dont quelques-uns comptent jusqu'à trente mille habitants; des branches de fleuves et deux grands lacs éclataient là, dans l'obscurité de la teinte générale de verdure où Damas semble comme engloutie. A notre gauche, la plaine était plus évasée, et ce n'était qu'à une distance de

[1] Lamartine exagère. La population de Damas ne dépasse pas deux cent mille âmes.

douze ou quinze lieues qu'on retrouvait des cimes de montagnes, blanches de neige, qui brillaient dans le bleu du ciel, comme des nuages sur l'Océan.

La ville est entièrement entourée d'une forêt de vergers d'arbres fruitiers, où les vignes s'enlacent comme à Naples, et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et les cerisiers ; au-dessus de ces arbres, la terre grasse, fertile, et toujours arrosée, est tapissée d'orge, de blé, de maïs, et de toutes les plantes légumineuses que ce sol produit. De petites maisons blanches percent, çà et là, la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire. Ces jardins sont peuplés de chevaux, de moutons, de chameaux, de tourterelles, de tout ce qui anime les scènes de la nature ; ils sont en général de la grandeur d'un ou deux arpents, séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil ou par de belles haies vives. Une multitude de chemins, ombragés et bordés d'un ruisseau d'eau courante, circulent parmi ces jardins, passent d'un faubourg à l'autre, ou mènent à quelque porte de la ville ; ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas [1]. (*Voyage en Orient.* — Avril 1833.)

BERRYER

(1790-1868.)

Pierre-Antoine Berryer naquit à Paris et mourut à Angerville. Dévoué à la dynastie des Bourbons, convaincu de la divinité et du rôle social du Christianisme, il s'honora par une inviolable fidélité à sa foi religieuse et à ses convictions politiques. Sa réputation comme avocat fut immense : il défendit Ney, Cambronne, Lamennais, Chateaubriand, Montalembert, Louis-Napoléon, etc. — « Voilà une grande puissance, dit Royer Collard, la première fois qu'il entendit Berryer à la Chambre. » C'est l'honneur de Berryer de n'avoir mis cette puissance qu'au service de l'ordre et de la morale.

1 Lamartine, exubérant ici dans ses descriptions, sait les resserrer ailleurs en un petit tableau : « Je me souviens d'avoir vu un jour une branche de saule séparée du tronc par la tempête, et flottant sur un débordement de la Saône. Une femelle de rossignol y couvait encore son nid, à la dérive, dans l'écume du fleuve, et le mâle suivait du vol ses amours sur un débris. » Ne dirait-on pas du Chateaubriand ?

Exorde du plaidoyer pour le général baron Cambronne.

Le général Cambronne avait, comme le maréchal Ney, défendu la cause de Napoléon pendant les Cent jours. Il fut traduit pour ce fait devant un tribunal militaire, sous l'inculpation de crime de haute trahison. Plus heureux que pour le glorieux soldat de la Moskova, Berryer réussit à faire acquitter Cambronne, qui mourut à Nantes en 1842.

Messieurs,

En ces temps où l'insubordination et le mépris de la foi jurée, où l'oubli des devoirs et la violation des serments les plus sacrés ont enfanté de si grands maux et fait connaître tant de coupables, n'est-ce point un spectacle étrange que de voir un homme généreux conduit par son attachement à ses chefs, par son respect pour ses serments, sur ce siège honteux, où de justes vengeances appellent les parjures et les conspirateurs [1] ? N'êtes-vous pas encore plus étonnés que nous, vous, Messieurs, qui avez vécu dans nos camps? Vous le connaissez, cet homme qu'on vient de tirer d'une obscure prison pour le faire asseoir devant vous sur le banc des accusés! Toutes les fois qu'une ardeur française vous emporta au fort du péril, au foyer des combats, vous avez rencontré, vous avez admiré le général Cambronne, soit que dans les rues de Zurich, à la tête d'une seule compagnie de grenadiers, il emporte à l'ennemi plusieurs pièces de canon et douze cents prisonniers; soit qu'au Paradis, avec quatre-vingts hommes, il parvienne à culbuter trois mille Russes; soit enfin que, dans les plaines d'Iéna, voulant raffermir contre le danger ses gens qui chancelaient, il s'élance seul sur le plateau, sous un feu effroyable d'artillerie et de mousqueterie, et rallie la troupe par ce froid courage; partout éclatent à la fois et sa bravoure et sa volonté ferme de remplir les ordres de ses chefs. Le voici pourtant traduit devant vous comme traître et rebelle [2] !

---

[1] C'est une grande habileté à Berryer de rejeter sur les troubles politiques les violations de serments qui se sont multipliées en 1815.

[2] Éloquent contraste entre la honte qui environne Cambronne « traduit comme traître » et les actions d'éclat de son héroïque carrière.

Ah ! si jamais des magistrats ont été appelés à protéger le sort d'un homme de bien ; si jamais ils ont pu faire connaître, par une sentence solennelle, à quel degré d'estime ils savent placer la vaillance, le désintéressement et la loyauté, certes, c'est aujourd'hui que l'occasion leur en est offerte. Vous pouvez noblement venger des injustices de la fortune un capitaine intrépide qui, méprisant ses caprices et ses faveurs, exempt de reproches et de crainte, ne se détourna jamais du sentier de ses devoirs ; un guerrier qui sut allier au brillant éclat de notre âge la bonne foi de nos aïeux, qui prit sa part de toute la gloire du siècle sans en partager la corruption : esclave de sa parole, soumis à ses chefs, cher à ses compagnons d'armes, estimé de l'ennemi et redouté des âmes corrompues, parce qu'il fut toujours sincère et irréprochable. (*Plaidoyers.*)

LE P. LACORDAIRE

(1802-1861.)

Henri Lacordaire, après d'assez faibles études au lycée de Dijon, et des débuts heureux comme avocat stagiaire à Paris, quittait tout à coup le barreau pour entrer au séminaire. Admirateur et disciple ardent de Lamennais, il fonda avec lui le journal *l'Avenir,* mais ne le suivit pas dans sa séparation d'avec l'Église. Quelques sermons, qui eurent un immense succès dans la chapelle du collège Stanislas, déterminèrent l'archevêque de Paris à faire monter le jeune orateur dans la chaire de Notre-Dame. Il en descendit bientôt pour aller faire à Rome son noviciat chez les Dominicains. Il reprit au retour ses conférences interrompues. Traitant en chaire de toutes les questions politiques et sociales qui agitaient les esprits, il exerça sur son auditoire une action immense. Il dut avant tout son succès à sa parole chaude et vibrante, pleine de poésie et d'imagination, toute moderne et colorée de romantisme. Représentant du peuple en 1848, membre de l'Académie française en 1860, Lacordaire mourut en 1861, à Sorèze, dans le Tarn, supérieur du collège qu'il y avait fondé. Il laissait, outre ses *Conférences de Notre-Dame de Paris et de Toulouse,* une *Vie de saint Dominique,* des éloges funèbres, entre autres ceux de Drouot et d'O'Connell, des *Sermons,* des *Lettres à des jeunes gens,* une *Vie de sainte Madeleine.* (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'heure de Dieu.

Après ses études de droit, Lacordaire semblait destiné à fournir une honorable carrière dans le barreau. Mais, depuis plusieurs années, la grâce divine travaillait son âme dévastée par le doute, et il méditait les redoutables problèmes de l'infini. Quand la lumière se fut faite et sur ce qu'il devait croire et sur le but à donner à sa vie, il dit adieu au monde et entra au séminaire de Saint-Sulpice (1824). C'est cette résolution qu'il annonce à un ami.

Paris, le 11 mai 1824.

Mon cher ami,

Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-Sulpice. Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné de moi-même, et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité, qui a la conscience de toutes ses idées antérieures, qui en saisit la filiation, les alliances bizarres, l'enchaînement graduel, et qui les compare aux différentes époques de sa conviction. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot de *grâce* pour exprimer ce coup magique, cet éclair d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au

hasard le bandeau sur les yeux [1]; on le desserre peu à peu, il entrevoit le jour, et, à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil! (*Lettres à des jeunes gens.*)

De l'existence de Dieu.

Vous l'avouerai-je, Messieurs? c'est la première fois depuis que je suis chargé du ministère de la parole divine; c'est, dis-je, la première fois que j'aborde cette question de l'existence de Dieu, si toutefois on peut l'appeler une question. Jusqu'ici je l'ai dédaignée comme inutile; j'ai cru qu'il ne fallait pas démontrer à un fils l'existence de son père, et que celui qui ne le connaît pas ne mérite pas de le connaître. Mais le cours de la pensée m'a contraint de vous en dire quelque chose, et toutefois, en faisant à l'ordre logique cette concession, je n'ai pas voulu vous laisser penser que j'eusse pour but de satisfaire au besoin de votre cœur, ni du peuple et du siècle où nous vivons. Grâces à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises et comme associée à son triomphe l'image du Fils de Dieu fait homme. (*Applaudissements.*)

N'applaudissons pas, Messieurs, la parole de Dieu; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui [2].

(*XLV^e Conférence de Notre-Dame de Paris*, 1848.)

---

[1] Avec une infinie délicatesse de touche, Lacordaire peint les émotions d'une intelligence élevée à laquelle se révèle la Vérité divine. Combien qui, après avoir entendu à Notre-Dame le célèbre dominicain, devaient un jour reconnaître là des sentiments personnels!

[2] Lacordaire remporta dans la chaire des triomphes dont le seul récit nous étonne : l'éloquente sainteté et les audaces voulues de l'orateur ravissaient l'auditoire qui, plusieurs fois, traduisit son enthousiasme par des applaudissements. L'humble religieux s'opposa à ces manifestations.

Le chrétien.

Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger; Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'empereur il répondit comme un Romain d'une autre race que celle des Fabius et des Scipions, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du Forum. Depuis, les chaînes de cet homme se sont brisées, il a parcouru le monde.

Athènes l'a reçu et a convoqué, pour s'entretenir avec lui, les restes du Portique et de l'Académie; l'Égypte l'a vu passer au pied de ses temples, où il dédaignait de consulter la sagesse; l'Orient l'a connu, et toutes les mers l'ont porté.

Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front la cicatrice du martyre; mais ni le sang versé ni le cours des siècles ne lui avaient ôté la jeunesse

du cœur et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de la vertu, et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu, et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même; et enfin je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur, et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à César : « Je suis chrétien. »

Jésus-Christ dans l'humanité.

L'homme ne connaît pas l'amour parfait ici-bas; mort, il est oublié. Un seul depuis dix-huit siècles a vu sa tombe gardée par l'amour, la trace de ses pas adorée. Sa parole fait naître les dévouements sublimes. Roi des intelligences, Jésus-Christ est aussi le roi des cœurs.

Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en restera-t-il après la mort? je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas; l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe. Il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes, qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des

vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul en ce moment ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas.

Qui donc est aimé des grands hommes? Qui dans la guerre? Est-ce Alexandre, César, Charlemagne? Qui dans la sagesse? Est-ce Aristote ou Platon? Qui est aimé des grands hommes? Qui? Nommez-m'en un seul; nommez-moi un homme mort qui ait laissé l'amour sur son tombeau. Mahomet est vénéré des musulmans; il n'est point aimé. Jamais un sentiment d'amour n'a effleuré le cœur du musulman répétant sa maxime: « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Un seul homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas. Roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs, et, par une grâce confirmatrice de celle qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses saints le privilège de produire aussi dans la mémoire des hommes un souvenir pieux et constant[1].

(*Conférences*. De l'établissement du règne de Jésus-Christ.)

[1] Cette page rappelle une des plus célèbres conversations de Napoléon à Sainte-Hélène, rapportée dans un livre écrit en 1841, d'après les communications

De l'autorité et de l'obéissance.

Définition de l'autorité. Soumission spontanée d'une volonté à une autre volonté. Exemples. Sans cette soumission, l'unité est impossible, l'ordre aussi.

Qu'est-ce que l'autorité? L'autorité est une supériorité qui produit l'obéissance et la vénération : l'obéissance d'abord, c'est-à-dire la soumission spontanée d'une volonté à une autre volonté. « Capitaine, mettez-vous là avec votre monde, et faites-vous y tuer. — Oui, mon général. » Voilà l'obéissance, et vous le sentez, une obéissance d'homme libre, où celui qui commande et celui qui obéit sont également grands. L'un a trouvé simple de demander une vie pour le pays, l'autre a trouvé simple de la donner.

Quand ces fameux Spartiates des Thermopyles se préparaient dans leur cœur à mourir pour le salut de la Grèce, ils gravèrent sur un rocher cette inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. » Voilà encore l'obéissance, et non pas une obéissance portée au delà du nécessaire, propre seulement à quelques héros, mais une obéissance telle qu'il la faut à la société pour vivre, telle que Sparte l'avait dans ses beaux jours.

Sans la soumission spontanée de la volonté à une autre volonté, et même quelquefois sans une soumission enthousiaste, l'unité est impossible, l'ordre et la puissance aussi. Car, comment voulez-vous que tant de volontés séparées n'en fassent qu'une,

---

du général Montholon : « Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus intime, plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour... Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ. J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. Mais enfin il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi... Maintenant je suis à Sainte-Hélène ; maintenant je suis seul et cloué sur ce roc ; qui bataille et conquiert des empires pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? Qui se remue pour moi en Europe?... Telle est la destinée des grands hommes, telle a été celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie ! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collège ! »

s'il n'existe pas une volonté souveraine qui les rassemble en soi? Comment aurez-vous l'ordre, si toutes les puissances ne concourent pas par l'obéissance à maintenir les relations établies par les lois et sans cesse menacées par tous les intérêts mécontents? Et comment y aurait-il puissance, si chaque citoyen n'est pas prêt à prendre au premier ordre le poste où il est appelé? (*Conférences.* De l'autorité.)

OZANAM

(1813-1853.)

Frédéric Ozanam est un de ces hommes dont la religion et l'art déplorent la fin prématurée. Savant, philosophe, poète, il unissait une foi sincère à l'amour de la science, des convictions très arrêtées sur les choses à une grande modération envers les personnes. Il fut l'un des fondateurs de la *Société de Saint-Vincent-de-Paul*, et un des membres les plus actifs de l'*Œuvre de la Propagation de la foi*. Ses *Études germaniques pour servir à l'histoire de France* sont le principal et l'un de ses meilleurs ouvrages. Comme sa parole, le style d'Ozanam est coloré, entraînant; il respire le double enthousiasme de la foi chrétienne et de la poésie.

Mort de saint Thomas Becket [1].

Malgré les instances de ses clercs, l'archevêque refuse de fuir, et se rend dans sa cathédrale à l'heure des vêpres, en commandant de laisser les portes ouvertes. Les meurtriers s'élancent... courageuse attitude du prélat devant eux... Sommé de plaire au roi, il refuse, et est frappé de plusieurs coups à la tête. Après quoi les assassins pillent le monastère.

Le déclin du jour permettait à l'archevêque une fuite facile; ses clercs effrayés l'y exhortaient avec des pleurs. Il resta impas-

[1] Thomas Becket (1117-1170), naquit à Londres, d'une famille anglo-saxonne. Après une jeunesse frivole, il embrassa tout à coup l'état ecclésiastique. Élevé d'abord par Henri II à la dignité de chancelier du royaume, il fut ensuite nommé archevêque de Cantorbéry. Il eut presque aussitôt à défendre les droits de l'Église contre les injustes prétentions du monarque. Persécuté, banni, puis rappelé, et malgré cela toujours ferme, il portait plus que jamais ombrage au roi, qui s'écria dans un mouvement de colère : « Il n'y aura donc personne pour me délivrer de ce prêtre! » Sur cette parole, quatre chevaliers accoururent à Cantorbéry et y assassinèrent l'archevêque.

sible, et ne sortit de sa chambre que lorsqu'on lui eut annoncé l'heure des vêpres. Alors on voulut l'entraîner vers l'église; mais lui s'avançait lentement à travers les cloîtres et les couloirs, marchant le dernier de tous, comme le berger qui pousse ses brebis devant soi. Ni son geste ni sa marche ne trahissaient un sentiment de crainte. Enfin il entra dans l'église, où déjà quelques moines assemblés chantaient l'office. On voulut fermer les portes derrière lui; mais, les rouvrant de ses mains, il fit entrer quelques-uns de ses serviteurs qui étaient restés en dehors et ajouta : « Nous vous ordonnons au nom de la sainte obéissance [1] de laisser les portes ouvertes, car il ne convient pas de faire de la maison de Dieu un château fort. »

Tout à coup les quatre meurtriers s'élancèrent dans l'église, le glaive et la hache à la main. « Où est le traître? » Becket ne répondit rien : « Où est l'archevêque? » Thomas descendit les degrés de l'autel qu'il avait déjà montés, et se présenta en disant : « Me voici! je suis l'archevêque et non le traître. Quel est votre dessein? — Que tu meures. »

A ce moment, ses clercs se réfugièrent au pied des autels : il n'en resta que trois auprès de lui, entre lesquels Édouard Grim, le porte-croix. Un des meurtriers s'avança et mit la main sur l'archevêque : « Suivez-nous, lui dit-il, vous êtes pris. » L'archevêque, arrachant son manteau des mains du soldat, répondit : « Vous exécuterez ici vos desseins ou vos ordres. » Puis il s'adressa à Réginald, qu'il voyait arriver l'épée nue : « Qu'est-ce donc, Réginald? Je t'ai comblé de bienfaits, et tu approches de moi tout armé dans l'église? Si c'est ma tête que vous cherchez, je vous défends de la part de Dieu de toucher à aucun des miens, moine, clerc ou laïque, grand ou petit. Pour moi, je reçois volontiers la mort, si, dans l'effusion de mon sang, l'Église peut trouver la paix et la liberté. »

On le somma d'absoudre les évêques excommuniés [2]; il répondit : « Jusqu'à ce qu'ils aient satisfait aux saints canons [3], je ne

---

[1] Les clercs, le jour de leur ordination, promettaient à leur évêque *respect et obéissance.*

[2] Les évêques excommuniés par lui, pour avoir signé les statuts de Clarendon, qui restreignaient la juridiction épiscopale.

[3] Les *canons* sont les lois ecclésiastiques, du mot grec κανών, qui signifie règle.

les absoudrai pas. » Puis l'homme de Dieu se mit à genoux et proféra cette dernière prière : « Je recommande à Dieu, à la bienheureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu et au bienheureux martyr saint Denis, mon âme et la cause de l'Église. » Alors un coup d'épée frappa le bras du porte-croix, qui avait voulu protéger l'évêque, et atteignit l'archevêque lui-même à la tête; un second coup le renversa par terre; un troisième lui abattit une grande partie du crâne. Et l'un des meurtriers, s'approchant avec son glaive, fit jaillir la cervelle et la répandit sur le pavé. Ils sortirent ensuite de l'église, poussant des vociférations contre leur victime, et allèrent piller le monastère. Ainsi périt, à l'âge de cinquante-trois ans, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry [1].

(*Deux chanceliers d'Angleterre.*)

Comment finirent les combats de gladiateurs.

Impuissance des premiers empereurs chrétiens à supprimer ces combats de gladiateurs. Un moine d'Orient, Télémaque, se dévoue pour empêcher ces spectacles inhumains. Il est lapidé par la foule, mais son sang fut le dernier versé dans l'amphithéâtre.

Constantin [2], dans le premier élan de sa conversion, et par une constitution de l'an 325, avait interdit les jeux sanglants. Mais la passion du peuple, plus forte que la loi, ne protégeait pas seulement ces plaisirs; elle voulait que les princes en fussent complices, et les victoires de Théodose [3] approvisionnèrent encore de gladiateurs l'amphithéâtre de Rome. Vainement l'éloquence des pères s'était soulevée contre ces barbaries; vainement le poète Prudence [4], dans des vers pathétiques, pressait Hono-

[1] Thomas Becket fut canonisé trois ans après sa mort par Alexandre III. En vain Henri II désavoua les meurtriers; frappé d'excommunication, il dut faire amende honorable sur le tombeau du martyr.

[2] Constantin (272-337), fils de l'empereur Constance Chlore et de sainte Hélène, régna de 323 à 337. Il fut le premier empereur chrétien.

[3] Théodose *le Grand*, le dernier empereur romain (379-395) qui ait réuni sous son sceptre toutes les provinces de l'empire. Avant de mourir il les avait partagées lui-même entre ses deux fils : Arcadius eut l'Orient; Honorius, l'Occident.

[4] Prudence (348-410?) fut appelé le *premier des poètes chrétiens*. Il a laissé des poésies (hymnes et cantiques) destinées à être chantées dans les églises : il a de l'imagination, de l'esprit, mais peu de correction dans le style.

rius de faire que la mort cessât d'être un jeu, et l'homicide une volupté publique. Ce que nulle puissance terrestre n'avait osé, la charité l'accomplit.

Un moine d'Orient appelé Télémaque, un de ces hommes inutiles, ennemis de la société humaine, comme on disait, prit un jour son bâton de voyage et s'achemina vers Rome pour y mettre fin aux combats de gladiateurs. Or, le 1er janvier de l'an 404, le peuple romain, entassé sur les gradins du Colisée, célébrait le sixième consulat d'Honorius. Déjà plusieurs paires de combattants avaient ensanglanté l'arène, quand tout à coup, au milieu d'un assaut d'armes qui suspendait tous les yeux et tous les esprits, on vit paraître un moine étendant les bras et s'efforçant d'écarter les épées. A cet aspect, la foule étonnée se lève; on demande quel téméraire ose troubler les plaisirs très sacrés du peuple-roi. De tous côtés pleuvent les malédictions, les menaces et bientôt les pierres. Télémaque lapidé tombe, et les combattants qu'il avait voulu séparer l'achèvent. Il fallait ce sang pour sceller l'abolition des spectacles sanglants. Le martyre du moine força l'irrésolution d'Honorius, et un édit de la même année qui semble avoir été obéi, supprima les combats de gladiateurs. Avec eux l'idolâtrie perdait une de ses plus puissantes attaches. Le Colisée resta debout; il l'est encore. Seulement une large brèche dans ses flancs rappelle l'assaut que le christianisme livra à la société romaine, où il ne pénétra qu'en la démantelant. Mais on bénit les ruines qu'il a faites lorsque, entrant aujourd'hui dans le vieil amphithéâtre, on ne voit plus sous ses arcades croulantes que des scènes de paix : les plantes fleurir, les oiseaux faire leurs nids et les enfants jouer innocemment au pied de la croix de bois qui s'élève au milieu, vengeresse de l'humanité outragée et rédemptrice de l'humanité coupable.

(*La Civilisation au cinquième siècle,* Ve leçon.)

Prière à Notre-Dame de Burgos.

Quelle ne doit pas être la beauté de Notre-Dame, dont la seule pensée a fait descendre tant de grâce dans les œuvres des hommes! Sous sa main les barbares sont devenus doux, patients, hardis, chastes; les fiers Castillans se sont abaissés jusqu'à changer l'épée pour la truelle, afin de travailler pour leur reine.

O Notre-Dame de Burgos[1]! qui êtes aussi Notre-Dame de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les grandes cités catholiques, oui, vraiment « vous êtes belle et gracieuse », *pulchra es et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les pierres, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres, pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patients, qu'ils n'ont point compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes, que ces grandes créations architecturales, avec leur peuple de statues, ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Castillans, qui abhorraient le travail comme une image de la servitude; vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé; au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau, vous les avez retenus pendant trois cents ans dans vos ateliers pacifiques. O Notre-Dame! que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante, et, en retour de cette pauvre maison de Nazareth où vous aviez logé son Fils, que de riches demeures il vous a données!

(*Un pèlerinage au pays du Cid*, v.)

[1] *Burgos* est la patrie du Cid, « la ville de Notre-Dame, la ville des rois et des héros. » Sa belle cathédrale gothique est admirable d'élégance et de grâce.

Les Béarnais et les Basques.

Si les hommes des Pyrénées n'ont pas entrepris de lutter de hardiesse avec les pics qui les environnent, il ne faut pas croire non plus qu'ils n'aient bâti que des taupinières. Souvent un fier donjon s'élance du rocher pour garder l'entrée de ces vallées délicieuses où nos pères marchaient avec moins de sécurité que nous. Tous les caprices de la Renaissance ont décoré le château de Pau, et l'art ogival n'a peut-être jamais achevé des nefs plus harmonieuses, plus heureusement éclairées que celle de la cathédrale de Bayonne. Dans ce coin de terre il y a deux peuples historiques, deux peuples conservés, les Béarnais et les Basques. Il faut visiter dans leurs jours de fête ces Béarnais qui font gloire d'être restés « fins, féaux et courtois ». Pendant que les provinces environnantes subissent peu à peu l'ignominie de la blouse et du pantalon, les paysans de la vallée d'Ossau ont le bon esprit de garder le costume de leurs ancêtres : les femmes, le capulet, qui voile si bien leurs têtes pudiques; les hommes, le béret, la veste rouge, la ceinture éclatante, la culotte courte et la guêtre, qui donnent à toute la personne un tour vif et dégagé. Jamais on ne vit gens plus lestes à la danse, pendant que le ménétrier, trônant du haut de son tonneau, exécute un air mélancolique et monotone sur une espèce de guitare à quatre cordes qu'il frappe d'un tampon, à peu près comme on se figure la cithare et l'*electrum* des anciens. Mais jamais aussi on ne vit gens plus recueillis à la procession, et je ne saurais oublier ces deux longues files de montagnards qui se déroulaient au chant des hymmes sur la place de Laruns, le soir de la Notre-Dame d'août. J'admirais surtout de grands vieillards, droits comme les pins de leurs forêts, portant avec dignité des manteaux qu'on ne voit plus que dans les peintures du moyen âge. Derrière, venaient le maire et les adjoints en habit de paysan; l'écharpe peu officielle se nouait sur leur pourpoint violet; de longs cheveux encadraient leurs visages respectables et fins, types de cette race ingénieuse et polie, aussi habile, assure-t-on, à poursuivre une affaire en justice qu'une bête fauve dans la montagne. Le peuple basque a moins de charme et plus de gravité. Sans doute c'est

plaisir de suivre les jeunes gens à ces jeux de paume où deux villages, deux cantons, se livrent un combat de vigueur et d'adresse. Les anciens siègent au banc des juges, et pourquoi tairais-je qu'une fraîche retraite, ménagée dans le mur, garde la bouteille, conseillère des cas difficiles? Mais, plus encore que son jeu de paume, chaque village entretient avec jalousie son cimetière : ce lieu de deuil est tout planté de rosiers; on y voit peu de sépultures délaissées, et nul n'entre à l'église sans avoir prié sur la tombe des siens. Le culte des morts est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions. Chaque année des centaines de Basques, séduits par les beaux vaisseaux mouillés à Bayonne ou au Passage, vont tenter la fortune en Amérique. Enrichis, ils ont hâte de revoir la maison de leurs pères, d'envoyer un jeune frère s'enrichir aux mêmes colonies, et d'orner de leurs présents l'église à l'ombre de laquelle ils dormiront à côté des aïeux. Quoi d'étonnant si des hommes qui ne savent pas oublier gardent religieusement la langue de la patrie, si les prêtres et les lettrés veillent sur elle comme sur un feu sacré, si les Basques de nos jours parlent encore l'idiome des vieux Ibères, ces aînés des Germains et des Celtes, et l'un des premiers peuples qui aient quitté le voisinage de Babel pour voir coucher le soleil dans les mers de l'Occident?...

(*Un pèlerinage au pays du Cid*, I, *les Pyrénées et la mer.*)

Mgr GERBET

(1798-1864.)

Olympe-Philippe Gerbet est originaire de Poligny (Jura). Ami de Lamennais, il en abandonna les idées lorsqu'elles furent condamnées par le Saint-Siège. En 1853, il fut promu au siège épiscopal de Perpignan.

Outre plusieurs ouvrages de théologie, on a de lui le *Dogme générateur de la piété catholique* et l'*Esquisse de Rome chrétienne.*

Mgr Gerbet est un maître de la langue française, qu'il manie avec une souplesse délicate, une ampleur et une correction remarquables.

La première communion d'Alexandrine de la Ferronnays.

Les pages suivantes furent écrites dans l'*Université catholique* trois mois après la mort d'Albert de la Ferronnays, dont la femme, Alexandrine, fut convertie, on le sait, par l'influence de ses vertus, de ses paroles et de ses souffrances. Elle fit la première communion près de son lit de mort, le jour même où il faisait lui-même sa dernière communion. — Mgr Gerbet suppose un dialogue entre Fénelon et Platon.

O vous, qui avez écrit le *Phédon* [1], vous le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleur [2], la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires, dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom! Quels tableaux alors! quelles apparitions! Vous en citerai-je une, ô Platon? Oui, au nom du ciel, je vous la dirai, je l'ai vue, il y a quelques jours; mais, dans cent ans, je dirais encore qu'il y a quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire : je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle que le christianisme a faite; mais vous me comprendrez toujours assez.

Sachez donc que de deux âmes, qui s'étaient attendues sur la terre et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur; que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté fière, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre; l'une se disposait à participer pour la première fois au plus auguste mystère du Christ, lorsque

1 Dialogue où Platon raconte la mort de Socrate.

2 La lente et implacable maladie d'Albert de la Ferronnays et la première communion de sa femme.

l'autre allait le recevoir, comme une transition dernière à la communion éternelle. Or c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme, à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi pour celui qui allait partir, et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît de ses derniers regards descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut ;* qui n'est ni le mien ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu !

Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui, et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre presque funèbre fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au-devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour, que le jour de la séparation ; et, après avoir été depuis mises à l'écart, elles reparaissaient là, comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

Le sacrifice donc commença à minuit. Toute une famille y assistait, et avec elle un ami [1], fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essayerai pas ; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins tout l'espace d'un pôle à l'autre ; ainsi en était-il du sentiment et de la prière dans cette admirable scène. Ces

[1] Cet ami, c'est l'abbé Gerbet, alors à Rome.

éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois, sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes; car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée; ils y étaient représentés sensibles, vivants; cet autel paré qui semblait adossé à un cercueil; ces fleurs qui prédisaient parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel printemps; cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait comme une morte voilée, en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symbole d'immortalité; ces vêtements blancs de la première communiante, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme; cette hostie partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prières, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur [1]!

---

[1] De la famille de la Ferronnays, Pie IX disait : « *Sonno tutti santi!* », ce sont tous des saints.

VILLEMAIN

(1790-1870.)

Abel Villemain fut nommé, très jeune encore, maître de conférences à l'école normale et professeur d'éloquence à la Sorbonne. Il partagea dans sa chaire les triomphes de Guizot et de Cousin, et tandis que le premier renouvelait la science historique et le second l'enseignement de la philosophie, Villemain inaugurait une critique littéraire nouvelle, la critique fondée sur la connaissance de l'histoire. Une œuvre littéraire est forcément en rapport avec l'état social de l'époque qui l'a vue naître. L'homme explique l'auteur. En outre, la science des littératures comparées éclaire les grandes époques de l'histoire et fortifie les principes éternels de l'art. Tels sont les caractères des ouvrages qui résument l'enseignement de Villemain : le *Tableau de la littérature au moyen âge* et l'*Histoire de la littérature française au* XVIII^e^ *siècle.* On doit encore au même écrivain l'*Histoire de Cromwell* et l'*Histoire de l'éloquence chrétienne au* V^e^ *siècle.* Finesse de jugement, élévation de la pensée, langue sobre, savante, colorée, telles sont les qualités qui recommandent les œuvres de ce critique. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Rapport de la littérature d'un peuple avec son état moral.

A quoi se mesure la supériorité d'une littérature. L'élévation de caractère d'un peuple peut avoir d'autres causes que la liberté civile; exemple : les effets du despotisme et de la liberté sur les caractères et les lettres. Il ne peut y avoir de décadence continue pour les lettres. Un peuple ne renonce pas pour toujours à sa liberté.

Il n'y a pas un art d'écrire, qu'on le sache bien, qui soit séparé de grands intérêts moraux à célébrer, à revendiquer, à défendre. Le degré d'élévation qu'atteint le caractère d'un peuple est la mesure de la supériorité qu'il peut conserver, ou retrouver, dans les choses d'art et de goût. Cette élévation n'a pas toujours la forme de la liberté civile proprement dite : elle peut, suivant l'âge de la nation et le génie d'une époque, prendre sa racine ailleurs, se nourrir de zèle religieux, d'honneur aristocratique, de fidélité chevaleresque ; elle peut s'entretenir par l'esprit de

découverte et d'entreprise lointaine. Ainsi, au seizième siècle, le Portugal et l'Espagne jetèrent un vif éclat poétique, alors même que la tradition de leurs vieilles libertés allait s'affaiblissant. Ainsi, l'Angleterre avait paru pleine d'invention éloquente et d'imagination sous le règne impérieux d'Élisabeth [1]. Ainsi, la pensée française, libre avec tant de force et de licence, dans les longs troubles de la Ligue, puis, tout à la fois animée et contenue par Henri IV, s'était disciplinée, sans faiblir, sous la rude mais glorieuse main de Richelieu, et avait trouvé tant de grandeur, de magnificence et de grâce, pendant le demi-siècle que Louis XIV remplit du succès de ses armes, des splendeurs de sa cour et de son habile ascendant sur l'Europe.

Mais de semblables influences s'épuisent, avec les prestiges de gloire, les illusions de souvenirs qui les entouraient : elles seraient mal remplacées par l'action seule de la force et du pouvoir concentré. La force n'inspire rien que l'obéissance : elle n'élève pas les âmes de ceux qui obéissent; elle ne suscite pas le talent qui lui est suspect; elle ne laisse pas ouvert le champ du libre examen dont elle se défie. Elle peut accueillir les procédés mécaniques, les applications matérielles de la science, comme des instruments de richesse, comme des auxiliaires du luxe et de la dépendance qu'il entraîne. Mais, dans l'ordre intellectuel, rien ne l'intéresse, et beaucoup de choses la gênent ou lui déplaisent.

C'est par là qu'à certaines époques de la vie des peuples, lorsque la foi religieuse n'est ni conquérante ni menacée, lorsque la nation elle-même est fixée dans ses limites naturelles, lorsque le préjugé des rangs est fort diminué et ne saurait se rétablir par des créations de costumes, lorsque, enfin, les esprits ont trop de lumières pour n'avoir aucune volonté sur les affaires publiques, la liberté civile devient nécessaire à la dignité nationale.

Ainsi se rapprochent et se soutiennent les institutions d'un peuple et ses arts, les droits dont il jouit et l'élévation morale, qu'il conserve ou qu'il retrouve. A cette élévation, au sentiment du beau qu'elle fait naître, aux instincts généreux qu'elle excite, aux fortes études qu'elle encourage, se rapporte tout mouvement heureux dans les lettres, tout réveil philosophique ou poétique. Qu'est-ce, en effet, que la littérature? Une étude plus ou moins

[1] Sur ce sujet, on lira avec fruit le deuxième et troisième volume de l'*Histoire des littératures étrangères*, par Alfred Bougaud.

ingénieuse des formes du langage, une glose anecdotique; ou bien la traduction sincère, expressive, hardie de tout ce qu'embrassent de difficile et de grand l'intelligence et le cœur de l'homme, la philosophie, l'histoire, la politique.

Ce partage admis, et avec ces deux destinations si fort inégales, il n'y a pas de décadence nécessairement continue pour l'esprit d'un peuple : là où la philosophie, l'histoire, la politique, sont l'objet d'une libre étude, d'un véridique et complet examen, l'étincelle du génie, par moment obscure et cachée, ne meurt pas, se retrouve, se renouvelle.

Il n'y a de mortel au talent que la servitude; il n'y a de peuple menacé de déchéance dans l'ordre intellectuel, que celui qui renoncerait tout à fait à la liberté, dont il aurait eu la passion et le privilège. Mais un tel exemple est rare, peut-être impossible. Mais dans la civilisation imparfaite de l'empire romain, le souvenir de la liberté perdue, l'effort accidentel pour la ressaisir, justifiaient cet avis adressé à un nouvel empereur : *Imperaturus es hominibus qui nec totam libertatem pati possunt, nec totam servitutem.* « Tu vas commander à des hommes qui ne peuvent porter ni la complète liberté, ni la complète servitude [1]. »

(*Choix d'Études sur la Littérature contemporaine.*)

---

[1] La même pensée avait inspiré à Mme de Staël son ouvrage sur la *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* — Ce qu'elle veut montrer dans cet ouvrage, c'est « le rapport qui existe entre l'*art* et les *institutions* sociales de chaque siècle et de chaque pays ».

VICTOR COUSIN

(1792-1867.)

Victor Cousin était fils d'un horloger de Paris. Après de brillantes études au lycée Charlemagne et à l'école normale, il suppléa, en 1815, Royer-Collard dans la chaire de la Sorbonne. Le pouvoir prit ombrage de son enseignement, et ferma son cours. Cousin en profita pour aller étudier à sa source la philosophie allemande, dont il partagea les erreurs. Quelques années après, en 1827, il retrouva ses auditeurs plus nombreux et plus enthousiastes que jamais. Il inaugura l'*éclectisme*, « tentative impuissante de conciliation entre des principes contradictoires. » Comblé d'honneurs par le gouvernement de juillet, ministre de l'instruction publique, il employa toute son éloquence à défendre l'Université vivement attaquée alors par les partisans de la liberté d'enseignement. Après 1848, Cousin se consacra à la revision de ses anciens ouvrages, et en tira un nouveau, bien loué et bien dénigré depuis : *Du Vrai, du Beau et du Bien*. Puis il se voua exclusivement à des travaux de littérature et d'histoire, et surtout à ses études sur les grandes dames du XVII^e^ siècle, dont il s'était en quelque sorte épris avec passion.

Cousin n'est pas un grand philosophe, il n'eut jamais de doctrine personnelle et constante; mais il restera un de nos meilleurs écrivains philosophiques. Son style est celui des maîtres du XVII^e^ siècle. Chez lui l'ampleur savante des périodes, la noblesse des tours, la constante propriété des termes n'ont jamais nui à la chaleur du sentiment ni au mouvement de la pensée. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'hôtel de Rambouillet.

L'hôtel de Rambouillet (ancien hôtel Pisani), était au XVII^e^ siècle la résidence de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, et de Catherine de Vivonne-Pisani, qui le lui avait apporté. Il était situé entre la place actuelle du Palais-Royal et celle du Carrousel, dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Quelle idée se présente à l'esprit dès qu'on parle de l'hôtel de Rambouillet? Celle d'une réunion choisie, où l'on cultive la plus exquise politesse, mais où s'introduit peu à peu et finit par dominer le genre précieux. Et qu'était-ce que le genre précieux? C'était d'abord tout simplement ce qu'on appellerait aujourd'hui le genre distingué. La distinction, voilà ce qu'on recherchait par-dessus tout à l'hôtel de Rambouillet : quiconque la possédait

ou y aspirait, depuis les princes et les princesses du sang jusqu'aux gens de lettres de la fortune la plus humble, était bien reçu, attiré, retenu dans l'aimable et illustre compagnie.

Mais que faut-il entendre par la distinction? On ne peut la définir d'une manière absolue. Chaque siècle se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant y entrent presque toujours, deux choses en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage[1]. On peut supposer qu'à Athènes, chez Aspasie, Périclès, Anaxagore, Phidias parlaient d'art, de philosophie, de politique, sans plus d'effort et de déclamation que des ouvriers et des marchands n'en auraient mis à s'entretenir de leurs occupations ordinaires. Socrate était un modèle accompli en ce genre, et le *Banquet* de Platon, où l'on traite, après souper, des matières les plus hautes dans le style le plus charmant et le plus naturel, nous donne une idée parfaite de ce qu'était alors le ton de la bonne compagnie, cet atticisme particulier à Athènes, et qui même à Athènes était le signe de la distinction. Il en était de même à Rome chez les Scipions, où un badinage aimable se mêlait souvent aux propos les plus graves. C'est cette urbanité romaine, fille un peu dégénérée de l'atticisme athénien, que l'hôtel de Rambouillet recherchait, et qu'il contribua à répandre.

La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du dix-septième siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une sève puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes, Poussin et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensers hardis, sous le regard de Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude,

[1] V. Cousin part de là pour donner la définition de ce qu'on appelait, au XVII[e] siècle, le galant homme ou plus ordinairement l'honnête homme. « L'honnête homme devait avoir des sentiments élevés : il devait être brave, il devait être galant, il devait être libéral, avoir de l'esprit et de belles manières, mais tout cela sans aucune ombre de pédanterie, d'une façon tout aisée et familière. Tel est l'idéal que l'hôtel de Rambouillet proposa à l'admiration publique et à l'imitation des gens qui se piquaient d'être comme il faut. »

même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait ; la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.

Il s'ouvre vers 1620, et subsiste à peu près jusqu'en 1648, où l'idole de la maison, Mlle de Rambouillet, mariée en 1645 à M. de Montausier, le suit dans son gouvernement de Saintonge, au commencement de la Fronde. Le beau temps de l'illustre hôtel est donc sous Richelieu et dans les premières années de la régence. Pendant une trentaine d'années, il a rendu d'incontestables services au goût national ; mais le bien qu'il pouvait faire était accompli en 1648. Déjà ses défauts commençaient à paraître et à prendre le pas sur ses qualités. Les cercles inférieurs qui s'étaient formés à Paris et en province, d'abord utiles parce qu'ils propageaient la politesse, avaient fini par être dangereux en faisant dégénérer la noblesse des idées et des sentiments en une fausse grandeur, outrée et maniérée, surtout en transportant l'affectation dans la simplicité. C'est alors que le genre précieux s'étant corrompu, le grand maître en fait de naturel et de vérité lui déclara cette guerre impitoyable par laquelle il a débuté et par laquelle il a fini, les *Précieuses ridicules* étant sa première pièce imprimée en 1660, et les *Femmes savantes*, la dernière en 1676.

(*La Jeunesse de Mme de Longueville*, II.)

La morale et l'intérêt personnel.

Il y a dans l'homme un autre ressort moral que l'intérêt, le devoir. La vertu n'est pas impossible, elle n'est pas toujours intéressée.

Le langage du genre humain ne s'accorde guère avec celui d'Helvétius[1]. Le dictionnaire moral d'Helvétius se réduit en un mot, l'intérêt. Celui du genre humain est plus varié et plus riche ;

[1] Helvétius (1715-1771), littérateur et philosophe français, auteur d'un ouvrage l'*Esprit*, dans lequel il soutient cette déplorable doctrine, que le seul principe de nos actions est l'intérêt.

il parle de justice, de probité, de devoir. Partout on oppose le bien au mal, le dévouement à l'égoïsme; on célèbre les sacrifices de la vertu, les saintes douleurs qui accompagnent l'accomplissement du devoir, et on flétrit les lâches voluptés du vice et du crime.

Or le langage humain, c'est l'humanité même. Quand le genre humain recommande le devoir désintéressé, et dans les religions, et dans les législations, et dans les poésies, comment ne pas croire qu'il connaisse une loi morale différente de l'intérêt? Comment admettre que d'un bout du monde à l'autre, depuis trois mille ans, le genre humain ait fait comme une conspiration pour se tromper lui-même?...

Mais cette conception du bien en soi et de la vertu désintéressée ne serait-elle pas un idéal impossible à réaliser? Nous avouons que les hommes, pour parler sans cesse de justice et de dévouement, ne se montrent pas toujours justes ni très empressés à sacrifier leur intérêt. La conduite du genre humain est un bien pâle reflet de sa croyance, quand sa croyance est difficile à pratiquer. Quelle force et quelle sublimité dans la pensée! quelles faiblesses, quelles misères dans l'action! Mais est-ce à dire qu'elle en soit absolument vide? Qu'il se trouve un seul acte de vertu, je dis un seul, et la vertu n'est plus une chimère. Si un homme a pu être vertueux une fois dans sa vie, il a pu l'être deux fois, cent fois; d'autres peuvent l'être comme lui : la vertu n'est donc point au-dessus des forces humaines, et c'est calomnier l'humanité que de prétendre qu'elle ne peut suivre d'autre règle de conduite que la passion ou l'intérêt. Il ne faut pas, dira Helvétius, être dupe de l'apparence; il faut se rendre compte des intentions. Assurément; mais, en s'appliquant à ne pas être trompé par les autres, il ne faut pas se tromper soi-même en imposant aux actions humaines des interprétations systématiques en contradiction avec leurs caractères manifestes. Si dans l'obscurité du cœur humain le champ est ouvert à toutes les interprétations, il en est pourtant qui répugnent à la raison. Le genre humain a toujours cru à l'héroïsme de Décius, qui, pour ramener la victoire sous les drapeaux de Rome, se dévoue aux dieux infernaux; de Régulus, qui s'arrache à sa famille et à sa patrie pour aller chercher à Carthage une mort affreuse; de d'Assas, qui, sous la pointe des baïonnettes, s'écrie : « A moi,

Auvergne, ce sont les ennemis [1] ! » D'âge en âge, le genre humain a célébré ces grands actes de vertu ; et il n'a jamais pu croire, quoi qu'en aient dit les sophistes de tous les temps, qu'un calcul d'intérêt ait engendré de pareils sacrifices ; il n'a jamais souffert qu'on transformât ses héros et ses martyrs en marchands habiles.

(*Philosophie du* XVIII^e^ *siècle*, IV.)

PROSPER MÉRIMÉE

(1803-1870.)

Les *Nouvelles* de Prosper Mérimée ont placé leur auteur parmi les premiers écrivains de notre époque. Un rare esprit d'observation, une sensibilité qui se dérobe sous l'ironie, un art de narration admirable, un style correct, ferme et nerveux, font de ces petites histoires presque autant de chefs-d'œuvre. L'une d'elles, un vrai roman, *Colomba*, est restée populaire. Mais il faut signaler et condamner, en Mérimée, un scepticisme froid et audacieux.

Une surprise [2].

Une batterie catholique placée sur une petite éminence, près d'un moulin en ruines, est surprise par les protestants. Les catholiques sont enfermés dans le moulin : le feu est mis à leurs barricades, ils périssent dans les flammes. Un enseigne veut sauter par une fenêtre ; son armure trop large ne peut passer et le retient suspendu. Le malheureux périt dans cette armure brûlante.

Le bastion de l'Évangile, contre lequel les ingénieurs de l'armée catholique avaient dirigé leurs efforts, avait surtout à souffrir d'une batterie de cinq canons, établie sur une petite éminence surmontée d'un bâtiment ruiné, qui, avant le siège, avait été un moulin. Un fossé avec un parapet en terre défendait les approches du côté de la ville, et en avant du fossé on avait

---

1 La parole de d'Assas n'est pas d'une authenticité absolue. Mais au lieu des mots qu'on lui prête, qu'on suppose un cri seulement, sa conduite n'est pas moins héroïque.

2 Nous sommes à La Rochelle. Boulevard du protestantisme, cette ville soutint en 1572-1573 un siège glorieux contre le duc d'Anjou. Le récit qu'on va lire est un des épisodes de ce siège.

placé plusieurs arquebusiers en sentinelle. Mais leurs arquebuses, exposées pendant plusieurs heures à l'humidité, devaient être à peu près inutiles, et les assaillants, bien pourvus de tout, préparés à l'attaque, avaient un grand avantage sur des gens surpris à l'improviste, fatigués par les veilles, trempés de pluie et transis de froid.

Les premières sentinelles sont égorgées. Quelques arquebusades, parties par miracle, éveillent la garde de la batterie à temps pour voir l'ennemi déjà maître du parapet et grimpant contre la butte du moulin. Quelques-uns essayent de résister; mais leurs armes échappent à leurs mains raidies par le froid; presque toutes les arquebuses ratent, tandis que pas un seul coup des assaillants ne se perd. La victoire n'est plus douteuse, et déjà les protestants, maîtres de la batterie, poussent le cri féroce de : *Point de quartier!*

Une cinquantaine de soldats avec leur capitaine étaient logés dans la tour du moulin; le capitaine en bonnet de nuit et en caleçon, tenant un oreiller d'une main et son épée de l'autre, ouvre la porte, et sort en demandant d'où vient ce tumulte. Loin de penser à une sortie de l'ennemi, il s'imaginait que le bruit provenait d'une querelle entre ses propres soldats. Il fut cruellement détrompé : un coup de hallebarde l'étendit par terre baigné dans son sang. Les soldats eurent le temps de barricader la porte de la tour, et pendant quelques instants ils se défendirent avec avantage en tirant par les fenêtres; mais il y avait tout contre ce bâtiment un grand amas de paille et de foin, ainsi que des branchages qui devaient servir à faire des gabions. Les protestants y mirent le feu, qui, en un instant, enveloppa la tour et monta jusqu'au sommet. Bientôt on entendit des cris lamentables en sortir. Le toit était en flammes, et allait tomber sur la tête des malheureux qu'il couvrait. La porte brûlait, et les barricades qu'ils avaient faites les empêchaient de sortir par cette issue. S'ils tentaient de sauter par les fenêtres, ils tombaient dans les flammes, ou bien étaient reçus sur la pointe des piques.

On vit alors un spectacle affreux. Un enseigne [1], revêtu d'une

---

[1] On donnait autrefois ce nom à tout officier qui portait un drapeau. On ne l'emploie plus aujourd'hui que dans la marine. L'enseigne de vaisseau est le dernier des officiers de marine.

armure complète, essaya de sauter comme les autres par une fenêtre étroite. Sa cuirasse se terminait, suivant une mode alors assez commune, par une espèce de jupon de fer qui couvrait les cuisses et le ventre, et s'élargissait comme le haut d'un entonnoir, de manière à permettre de marcher facilement. La fenêtre n'était pas assez large pour laisser passer cette partie de son armure, et l'enseigne, dans son trouble, s'y était précipité avec tant de violence, qu'il se trouva avoir la plus grande partie du corps en dehors sans pouvoir remuer, et fut pris comme dans un étau. Cependant les flammes montaient jusqu'à lui, échauffaient son armure, et l'y brûlaient lentement comme dans une fournaise ou dans ce fameux taureau d'airain inventé par Phalaris[1]. Le malheureux poussait des cris épouvantables, et agitait vainement les bras comme pour demander du secours. Il se fit un moment de silence parmi les assaillants; puis, tous ensemble, et comme par un commun accord, ils poussèrent une clameur de guerre pour s'étourdir et ne pas entendre les gémissements de l'homme qui brûlait. Il disparut dans un tourbillon de flammes et de fumée, et l'on vit tomber, au milieu des débris de la tour, un casque rouge et fumant.

La fausse alerte.

La nuit venue, les hommes de l'escorte jettent les amorces de leurs fusils, pour prouver aux brigands qu'ils n'ont jamais songé à se défendre. A l'entrée de la gorge paraissent des hommes à cheval, armés. Les voyageurs ont une peur affreuse... On approche... Ces gens armés sont des fermiers, qui reviennent de la foire en troupe, de peur d'être attaqués.

Le jour tombe en Espagne avec beaucoup plus de rapidité que dans nos climats du nord : ici le crépuscule ne dure qu'un moment; survient alors, surtout dans le voisinage des montagnes, un vent frais et désagréable. Pendant que vous vous enveloppez dans votre manteau, vous remarquez que les hommes de votre escorte jettent l'amorce de leurs fusils sans la renouveler.

[1] Phalaris, tyran d'Agrigente (566 av. J.-C.). Les séditions qui suivirent son usurpation le rendirent cruel. Pour seconder sa fureur, un artisan, Pérille, avait inventé un taureau d'airain, dans les flancs embrasés duquel le tyran faisait périr ses victimes. La première fut l'inventeur même, Pérille.

Étonné de cette singulière manœuvre, vous en demandez la raison, et les braves qui vous accompagnent répondent, du haut de l'impériale où ils sont perchés, qu'ils ont bien tout le courage possible, mais qu'ils ne peuvent pas résister seuls à toute une bande de voleurs. « Si l'on est attaqué, nous n'aurons de quartier [1] qu'en prouvant que nous n'avons jamais eu l'intention de nous défendre... »

La nuit est tout à fait venue; mais heureusement la lune se lève brillante sur un ciel sans nuages. On commence à découvrir de loin l'entrée d'une gorge affreuse, qui n'a pas moins d'une demie-lieue de longueur.

« Mayoral [2], est-ce là l'endroit où l'on a déjà arrêté la diligence? — Oui, Monsieur, et tué un voyageur. — Postillon, poursuit le mayoral, ne fais pas claquer ton fouet, de peur de les avertir. — Qui? demande le voyageur. — Les voleurs, répond le mayoral. — Diable! s'écrie le voyageur. — Monsieur, regardez donc là-bas, au tournant de la route... Ne sont-ce pas des hommes? ils se cachent dans l'ombre de ce grand rocher. — Oui, Madame; un, deux, trois, six hommes à cheval! — Ah! Jésus, Jésus!... — Mayoral, voyez-vous là-bas? — Oui. — En voici un qui tient un grand bâton, peut-être un fusil? — C'est un fusil. — Croyez-vous que ce soient de bonnes gens? demande la dame avec anxiété. — Qui sait? répond le mayoral en haussant les épaules et en abaissant le coin de sa bouche. — Alors, que Dieu nous pardonne à tous! » Et elle se cache la figure dans le gilet du voyageur.

La voiture va comme le vent; huit mules vigoureuses au grand trot. Les cavaliers s'arrêtent; ils se forment sur une seule ligne, — c'est pour barrer le passage. — Non; ils s'ouvrent: trois prennent à gauche, trois à droite de la route : c'est qu'ils veulent entourer la voiture de tous les côtés.

« Postillon, arrêtez vos mules, si ces gens vous le commandent; n'allez pas nous attirer une volée de coups de fusil! — Soyez tranquille, Monsieur, j'y suis plus intéressé que vous. »

Enfin l'on est si près, que déjà l'on distingue les grands cha-

---

[1] C'est-à-dire nous n'aurons la vie sauve.

[2] Le *mayoral* est le chef de l'escorte, du mot latin *major*, plus grand. Du même comparatif est dérivé par conception le mot français *maire*.

peaux, les selles turques et les guêtres de cuir blanc des six cavaliers. Si l'on pouvait voir leurs traits, quels yeux, quelles barbes ! quelles cicatrices on apercevrait ! Il n'y a plus de doute, ce sont des voleurs : car ils ont des fusils.

Le premier voleur touche le bord de son grand chapeau et dit d'un ton de voix grave et doux : « Allez avec Dieu ! » C'est le salut que les voyageurs échangent sur la route : « Allez avec Dieu, » disent à leur tour les autres cavaliers, s'écartant poliment pour que la voiture passe, car ce sont d'honnêtes fermiers attardés au marché d'Ecija [1], qui retournent dans leur village, et qui voyagent en troupe et armés, par suite de la grande préoccupation des voleurs [2].

SAINTE-BEUVE

(1804-1869.)

Charles-Augustin Sainte-Beuve fut d'abord médecin ; puis il fit partie du *Cénacle* de Victor Hugo, écrivit, pour défendre les doctrines de la nouvelle école, son *Tableau de la poésie française au* XVI^e^ *siècle*, et publia, sous le nom de Joseph Delorme, un volume de *Poésies* écrites dans le goût romantique. Il comprit vite qu'il devait chercher la gloire ailleurs que dans les vers, et il se donna tout entier à la critique : c'est là qu'était sa vraie vocation. C'est dans le *Constitutionnel* qu'il insérait chaque lundi ses articles, réunis plus tard en volumes, sous le nom de *Causeries du lundi*.

Écrivain délicat et juge d'une sagacité remarquable, Sainte-Beuve mêle à l'étude de l'œuvre celle de la biographie de l'écrivain : le milieu où il a vécu, les influences qu'il a subies (influences de race, de religion, d'éducation, de tempérament, etc.) ; il fait ainsi de la critique un tableau vivant. Cette méthode, dont l'avantage est incontestable, a l'inconvénient, quand on la pousse à l'excès, de laisser trop dans l'ombre le génie particulier de l'écrivain et d'aboutir au déterminisme avec M. Taine. Une œuvre littéraire n'est plus que « l'expression d'un état de civilisation ». Sainte-Beuve n'a pas toujours évité ces défauts. Il n'en demeure pas moins, par la sûreté de

[1] Ville industrielle de l'Andalousie, à quatre-vingt-douze kilomètres N.-E. de Séville.

[2] Ce récit est un modèle de narration. Tout y est habilement aménagé pour tenir l'esprit du lecteur en suspens, et l'amener à une conclusion tout autre que celle qu'il avait prévue.

son goût et la finesse de son jugement, le maître de la critique contemporaine. Il excelle dans le détail, il avoue lui-même que les vues d'ensemble ne sont pas son affaire. On regrette qu'il ait témoigné parfois trop de partialité envers les personnes et peu de respect pour la morale et la religion. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Le salon de Mme Récamier.

Le salon de Mme Récamier fermé par la mort. Tableau de ce salon, où régnait Chateaubriand. Mme Récamier, l'âme de ces réunions, occupée de tous, mais surtout de Chateaubriand.

Au mois de mai dernier[1], a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps sous une influence charmante les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer...

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *a parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde, allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne

[1] Le 11 mai 1849. Mme Récamier (1777-1849) fut mariée à l'âge de seize ans à peine à un riche banquier de Paris, Récamier. Par sa distinction, sa grâce et son esprit, elle attira dans ses salons de la rue de la Chaussée-d'Antin, sous le Consulat et l'Empire, tous les personnages distingués de l'époque. Fermé quelques années par ordre du pouvoir, ce salon se rouvrit sous la Restauration dans un vaste appartement de l'Abbaye-au-Bois, et, dès 1824, Chateaubriand en fut le héros. Mme Récamier régnait dans ces réunions avec une bienveillance charmante. Son tact, extrêmement délicat, la rendait sympathique à tout le monde.

grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends,* et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIII[e] siècle, ceux de Mme Geoffrin, de Mme d'Houdetot, de Mme Suard[1]. Mme Récamier les connaissait tous et en parlait très bien; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle : mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme...

Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants ! C'était le caractère de cette âme si multipliée de Mme Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure; que dis-je ? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites

1 Mme Geoffrin (1689-1777) tint au XVIII[e] siècle un salon très fréquenté. Mme d'Houdetot est morte en 1813, à plus de quatre-vingts ans; Mme Suard, morte en 1830, était la femme du célèbre publiciste Jean-Baptiste Suard (1733-1817).

sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant les témoins ! Comme elle était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent; toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait !...

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de Mme Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakespeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de Charité de leurs peines, de leurs faiblesses et un peu de leurs défauts.

(*Causeries du lundi*, tome I : *Mme Récamier.*)

Le style dramatique chez Racine et Molière.

Le style dramatique est *vif* comme la lutte des sentiments et des intérêts qu'il traduit; il cherche ses effets en des mots *simples*, mais très significatifs pour les personnages. Le pittoresque et le pompeux lui siéent mal; le lyrisme n'y est admis que par courtes échappées.

Le procédé de Racine est de faire faire, par ses acteurs, une analyse minutieuse de leurs sentiments, et de la traduire avec une élégance continue. On la croirait uniforme, cette élégance; mais, à y regarder de près, on est étonné d'y apercevoir tant de délicates nuances.

Si Racine, dans les *Plaideurs*, s'éloigne du style dramatique, qui rapproche en tant d'endroits Molière même de Corneille, c'est qu'il a voulu faire non œuvre d'art sérieux, mais œuvre plaisante.

Le style de Molière est franc, vif. Il devait déplaire au lettré délicat qu'était Fénelon, et il lui suggéra d'assez sévères critiques.

Qu'est-ce qu'un style dramatique? C'est quelque chose de simple, de familier, de vif, d'entrecoupé, qui se déploie et se brise, qui monte et redescend, qui change sans effort en passant d'un personnage à l'autre, et varie dans le même personnage selon les moments de la passion. On se rencontre, on cause, on plaisante; puis l'ironie s'aiguise, puis la colère se gonfle, et voilà que le dialogue ressemble à la lutte étincelante de deux serpents entrelacés. Les gestes, les inflexions de voix et les sinuosités du discours sont en parfaite harmonie; les hasards naturels,

les particularités journalières d'une conversation qui s'anime, se reproduisent en leur lieu. Auguste est assis avec Cinna dans son cabinet et lui parle longuement; chaque fois que Cinna veut l'interrompre, l'empereur l'apaise d'autorité, étend la main, ralentit sa parole, le fait rasseoir et continue. Le jeu de Talma, c'était tout le style dramatique mis en dehors et traduit aux yeux. Les personnages du drame, vivant de la vie réelle comme tout le monde, doivent en rappeler à chaque instant les détails et les habitudes. Hier, aujourd'hui, demain, sont des mots très significatifs pour eux. Les plus chers souvenirs dont se nourrit leur passion favorite leur apparaissent au complet avec une singulière vivacité dans les moindres circonstances. Il leur échappe souvent de dire : Tel jour, à telle heure, en tel endroit.

. . . . . .

La douleur est superstitieuse ; l'âme, en ses moments extrêmes, a de singuliers retours; elle semble, avant de quitter cette vie, s'y rattacher à plaisir par les fils les plus déliés et les plus fragiles. Desdemona, émue du vague pressentiment de sa fin, revient toujours, sans savoir pourquoi, à une chanson du Saule que lui chantait dans son enfance une vieille esclave qu'avait sa mère. C'est ainsi que le lyrique même, grâce aux détails naïfs qui le retiennent et le fixent dans la réalité, ne fait pas hors-d'œuvre et concourt directement à l'effet dramatique.

Le pittoresque épique, le descriptif pompeux, sied mal au style du drame; mais sans se mettre exprès à décrire, sans étaler sa toile pour peindre, il est tel mot de pure causerie qui, jeté comme au hasard, va nous donner la couleur des lieux et préciser d'avance le théâtre où se déploiera la passion.

. . . . . .

Le style de Racine se présente, dès l'abord, sous une teinte assez uniforme d'élégance et de poésie; rien ne s'y détache particulièrement. Le procédé en est d'ordinaire analytique et abstrait; chaque personnage principal, au lieu de répandre sa passion au dehors en ne faisant qu'un avec elle, regarde le plus souvent cette passion au dedans de lui-même, et la raconte par ses paroles telle qu'il la voit au sein de ce monde intérieur, au sein de ce moi, comme disent les philosophes : de là une manière générale d'exposition et de récit qui suppose toujours dans chaque héros ou chaque héroïne un certain loisir pour s'examiner préala-

blement, de là encore tout un ordre d'images délicates, et un autre coloris de demi-jour, emprunté à une savante métaphysique du cœur.

. . . . . .

Le procédé continu d'analyse dont Racine fait usage, l'élégance merveilleuse dont il revêt ses pensées, l'allure un peu solennelle et arrondie de sa phrase, la mélodie cadencée de ses vers, tout contribue à rendre son style tout à fait distinct de la plupart des styles franchement et purement dramatiques. Talma, qui dans ses dernières années en était venu à donner à ses rôles, surtout à ceux que lui fournissait Corneille, une simplicité d'action, une familiarité saisissante et sublime, l'aurait vainement essayé pour les héros de Racine; il eût même été coupable de briser la déclamation soutenue de leur discours, et de ramener à la causerie ce beau vers un peu chanté.

Est-ce à dire pourtant que le caractère dramatique manque entièrement à cette manière de faire parler des personnages? Loin de notre pensée un tel blasphème. Le style de Racine convient à ravir au genre de drame qu'il exprime et nous offre un composé parfait des mêmes qualités heureuses; tout s'y tient avec art, rien n'y jure et ne sort du ton; dans cet idéal complet de délicatesse et de grâce, Monime, en vérité, aurait bien tort de parler autrement. C'est une conversation douce et choisie, d'un charme croissant, une confidence pénétrante et pleine d'émotion, comme on se figure qu'en pouvait suggérer au poète le commerce paisible de cette société où une femme écrivait la *Princesse de Clèves;* c'est un sentiment intime, unique, expansif, qui se mêle à tout, s'insinue partout, qu'on retrouve dans chaque soupir, dans chaque larme, et qu'on respire avec l'air. Si l'on passe brusquement des tableaux de Rubens à ceux de M. Ingres, comme on a l'œil rempli de l'éclatante variété pittoresque du grand maître flamand, on ne voit d'abord dans l'artiste français qu'un ton assez uniforme, une teinte diffuse de pâle et douce lumière. Mais qu'on approche de plus près et qu'on observe avec soin, mille nuances fines vont éclore sous le regard, mille intentions savantes vont sortir de ce tissu profond et serré; on ne peut plus en détacher ses yeux. C'est le cas de Racine, lorsqu'on vient à lui en quittant Molière ou Shakespeare: il demande alors plus que jamais à être regardé de très près et

longtemps; ainsi seulement on surprendra les secrets de sa manière.

. . . . . .

Racine a fait les *Plaideurs*, et dans cette admirable farce il a tellement atteint du premier coup le vrai style de la comédie, qu'on peut s'étonner qu'il s'en soit tenu à cet essai. Comment n'a-t-il pas deviné, se dit involontairement la critique questionneuse de nos jours, que l'emploi de ce style sincèrement dramatique, qu'il venait de dérober à Molière, n'était pas limité à la comédie, que la passion la plus sérieuse pouvait s'en servir et l'élever jusqu'à elle? Comment ne s'est-il pas rappelé que le style de Corneille, en bien des endroits pathétiques, ne diffère pas essentiellement de celui de Molière? Il ne s'agissait que d'achever la fusion; l'œuvre de réforme dramatique qui se poursuit maintenant sous nos yeux eût été dès lors accomplie. C'est que sans doute, dans la tragédie telle qu'il la concevait, Racine n'avait nullement besoin de ce franc et libre langage, c'est que les *Plaideurs* ne furent jamais qu'une débauche de table, un accident de cabaret dans sa vie littéraire, c'est que d'invincibles préjugés s'opposent toujours à ces fusions si simples que combine à son aise la critique après deux siècles. Du temps de Racine, Fénelon, son ami, son admirateur, et qui semble un de ses parents les plus proches par le génie, écrivait de Molière : « En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, l'*Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers; il est vrai que la versification française l'a gêné, il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les vers de l'*Amphitryon*, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général il me paraît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions. » Il faut se souvenir que l'auteur de cet étrange jugement avait la manière d'écrire la plus antipathique à Molière qui se puisse imaginer. Il était doux, fleuri, agréablement subtil, épris des antiques chimères, doué des signes gracieux de l'avenir, et sa prose, encore qu'un peu traînante, ne ressemblait pas mal à ces beaux vieillards divins dont il nous parle souvent, à longue

barbe plus blanche que la neige, et qui, soutenus d'un bâton d'ivoire, s'acheminaient lentement au milieu des bocages vers un temple du plus pur marbre de Paros. Quoi qu'il en soit, il énonçait à coup sûr, dans cette lettre à l'Académie, l'opinion de plus d'un esprit délicat, de plus d'un académicien de son temps, et Racine lui-même se serait probablement entendu avec lui pour critiquer sur beaucoup de points la diction de Molière.

(*Portraits littéraires*, t. I.)

MONTALEMBERT

(1810-1870.)

Né à Londres, où sa famille avait émigré durant la Révolution, Charles de Montalembert s'exerça de bonne heure au talent de la parole « Souvent, au milieu d'un bois, écrivait-il à un ami de collège, je commence une improvisation fougueuse contre le ministère; puis, avec ma vue basse, je tombe nez à nez avec quelque bûcheron ou quelque paysan qui me regarde d'un air ébahi et me croit sans doute échappé d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me sauve à toutes jambes, et puis je recommence à gesticuler et à déclamer. »

Montalembert fut un grand orateur et un éminent écrivain. Nous lui devons une ravissante *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, les *Moines d'Occident*, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard; le *Pape et la Pologne*, une *Vie du Père Lacordaire*, et de nombreux discours politiques.

Devenu pair de France par droit d'hérédité, et membre de l'Académie française, en 1852, Montalembert se constitua le défenseur de toutes les grandes causes : des noirs opprimés, des chrétiens massacrés dans le Liban, des Polonais asservis, de la liberté de l'enseignement, etc. « Au milieu d'un peuple libre, nous catholiques, s'écriait-il un jour à la tribune, nous ne voulons pas être des ilotes... Nous sommes les fils des croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire. »

Amitié de saint Benoît et de sainte Scholastique.

Il n'est pas rare de voir, dans les œuvres fondées par les saints, que Dieu leur a ménagé le concours d'une femme éminente en piété. Sainte Scholastique avait reçu le voile des vierges consacrées, bien avant que son frère saint Benoît fondât des couvents de moines. Ils se visitaient une fois chaque année. La dernière rencontre du frère et de la sœur est marquée par un prodige accordé à la prière de Scholastique, qui voyait avec peine finir trop tôt un entretien qu'elle savait devoir ne pas se renouveler.

Dans l'histoire de la plupart des saints qui ont exercé une action réformatrice et durable sur les institutions religieuses, on retrouve presque toujours le nom et l'influence d'une sainte femme associée à leur dévouement et à leurs œuvres. Ces rudes combattants, dans la guerre de l'âme contre la chair, semblent avoir puisé de la force et de la consolation dans une chaste et fervente communauté de sacrifices, de prières et de vertus, avec une mère, avec une sœur par le sang ou par le choix, et dont la sainteté répand sur ce coin de leur glorieuse vie comme un rayon de lumière plus intime et plus douce. Pour ne citer que les plus célèbres, c'est ainsi qu'on voit Macrine à côté de saint Basile, et que les noms de Monique et d'Augustin sont inséparables, comme dans les siècles postérieurs ceux de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal[1].

Saint Benoît avait, lui aussi, une sœur nommée Scholastique, née le même jour que lui ; ils s'aimaient, comme s'aiment souvent les jumeaux, avec la passion de l'amour fraternel. Mais ils aimaient tous deux Dieu par-dessus tout. Plus tôt encore que son frère, Scholastique s'était consacrée à Dieu dès l'enfance, et en devenant religieuse elle avait préparé une patronne et un modèle à l'innombrable famille de vierges qui devaient reconnaître, adopter et suivre les lois de son frère. Elle le rejoignit au mont Cassin et se fixa dans un monastère, au fond d'une vallée tout proche de la sainte montagne. Benoît la dirigea de loin, comme il le faisait d'ailleurs pour beaucoup d'autres religieuses des environs; mais ils ne se voyaient qu'une fois par an, et alors c'était

[1] Sainte Monique, mère de saint Augustin; sainte Jeanne, co-fondatrice de l'ordre de la Visitation. — On sait qu'elle est la grand'mère de M^me^ de Sévigné.

Scholastique qui sortait de son cloître et venait trouver son frère. Lui, de son côté, allait au-devant d'elle; ils se rejoignaient sur le flanc de la montagne, non loin de la porte du monastère, en un lieu que l'on a longtemps vénéré.

C'est là qu'eut lieu, en leur dernière rencontre, cette lutte de l'amour fraternel avec l'austérité de la règle, qui est le seul épisode connu de la vie de Scholastique, et qui a suffi pour assurer à son nom un impérissable souvenir. Ils avaient passé tout le jour en pieux entretiens entremêlés des louanges de Dieu. Vers le soir ils mangèrent ensemble, et, comme ils étaient encore à table et que la nuit s'avançait, Scholastique dit à son frère : « Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit, afin que nous puissions parler des joies du ciel jusqu'à demain matin. — Que dis-tu là, ma sœur! répondit saint Benoît; à aucun prix je ne puis demeurer hors du monastère. » Sur le refus de son frère, Scolastique mit sa tête entre ses mains jointes sur la table, et pria Dieu en versant des torrents de larmes, au point que la table en fut inondée. Le temps était fort serein, il n'y avait pas le moindre nuage dans l'air. A peine se fut-elle relevée, que le tonnerre se fit entendre, et qu'un orage violent éclate; la pluie, la foudre, les éclairs furent tels, que ni Benoît ni aucun des frères qui l'accompagnaient ne purent mettre le pied hors du toit qui les abritait. Alors il dit à Scholastique: « Que Dieu te pardonne, ma sœur; mais qu'as-tu fait? — Eh bien! oui, lui répondit-elle ; je t'ai prié, et tu ne m'as pas écouté; alors j'ai prié Dieu, et il m'écoute. Sors maintenant si tu peux, et renvoie-moi pour monter à ton monastère. » Il se résigna bien malgré lui à rester, et ils passèrent le reste de la nuit en conversations spirituelles. Saint Grégoire, qui nous a conservé ce récit, ajoute qu'il ne faut pas s'étonner si la volonté de la sœur fut plutôt exaucée par Dieu que celle du frère, parce que des deux c'était la sœur qui avait le plus aimé, et qu'auprès de Dieu, plus on aime et plus on est puissant.

Au matin ils se quittèrent, pour ne plus se revoir en cette vie. Trois jours après, Benoît, étant à la fenêtre de sa cellule, eut une vision, où il vit l'âme de sa sœur entrant dans le ciel sous la forme d'une colombe. Ravi de joie, sa reconnaissance éclata en chants et en hymnes à la gloire de Dieu. Il envoya aussitôt chercher le corps de la sainte, qui fut transporté au mont Cassin

et placé dans la sépulture qu'il avait déjà fait préparer pour lui-même, afin que la mort ne séparât point ceux dont les âmes avaient toujours été unies en Dieu. Cette mort de sa sœur fut pour lui le signal du départ. Il ne lui survécut que quarante jours.

(*Les moines d'Occident*, t. II.)

LE P. GRATRY

(1805-1872.)

Auguste-Joseph-Alphonse Gratry avait passé par l'école polytechnique avant d'embrasser la carrière sacerdotale. Il fut l'un des premiers membres de l'Oratoire français, restauré à Paris en 1853, et sa réputation y attira des prêtres éminents par la science et la vertu.

Le P. Gratry a composé un *Cours de Philosophie*, un *Traité de la Connaissance de Dieu*, une *Logique*, les *Sources*, recueil de précieux conseils pour la conduite de l'esprit et de la volonté.

Parmi ses disciples, il faut citer l'abbé Perreyve, Alfred Tonnelé, tous deux morts prématurément, et l'abbé Perraud, devenu évêque d'Autun, puis cardinal.

On a dit de Pascal qu' « il avait la géométrie enflammée ». Le P. Gratry a quelque chose de ce don extraordinaire, mais avec moins de sûreté dans les conceptions.

La connaissance de Dieu.

L'idée de l'infini, le besoin d'une vérité, d'un amour que rien ne limite, pousse l'homme à chercher Dieu. Par une opération naturelle à son esprit, il cherche à s'en faire une idée, en poussant à l'infini les perfections des êtres créés.

Le mépris de la réalité présente, si naturel à l'homme; l'attente de l'avenir idéal, si habituelle à l'âme; l'instinct du merveilleux et le pressentiment de l'infini, sont la source de cette opération sublime qui démontre Dieu. Qui ne le sait? l'âme de l'homme surtout, lorsqu'elle est élevée et pure dans sa sève et sa jeunesse, conçoit et désire sans limite tous les biens et toutes les beautés dont elle aperçoit quelque trace. On efface toutes les bornes, toutes les limites, toutes les imperfections. On conçoit l'être dans toute sa plénitude; on conçoit l'amour éternel, le

bonheur sans vicissitudes, la vérité sans ombre, la volonté plus forte que tout obstacle. Tous ces pressentiments du cœur de l'homme, tous ces rêves, tous ces enivrements impliquent une méthode vraie et rigoureusement scientifique. Analysées par la raison, cette poésie, cette foi, contiennent la démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu. Le spectacle du monde, la conscience de la vie, la vue des êtres finis et des beautés créées, quand le cœur et l'imagination s'en emparent pour les grandir et les pousser à l'infini, par l'effacement du mal, des bornes et des limites, cet élan de l'âme vers l'infini à partir du fini, voilà ce qui donne aux hommes l'idée de Dieu. Et cet élan intellectuel et moral, dont est capable toute âme humaine, est l'acte et le procédé fondamental de la vie humaine intellectuelle et de la vie raisonnable. Et il se trouve que cette naturelle opération de l'âme est le fond de la plus scientifique des méthodes, et que toutes les démonstrations de l'existence de Dieu, données par tous les vrais philosophes de tous les temps, ne sont que la traduction philosophique du procédé vulgaire que tous les hommes emploient.

(*Connaissance de Dieu*, t. I.)

La paix.

Le globe terrestre flottait dans la lumière de son soleil. Le matin se levait sur l'Europe, et c'était un jour de printemps. Une vapeur blanche et fraîche couvrait les plaines, et les hommes marchaient avec joie dans la brume, car ils sentaient que le soleil gagnait en force et qu'il allait régner. Le printemps commençait à peine; peu d'arbres étaient verts, et, transparents sous leur frêle verdure, d'autres commençaient à rougir, presque tous étaient encore noirs. Il y avait encore beaucoup d'eau sur la terre, et quelque neige: mais l'eau déjà tournait en sève et gonflait les racines des plantes et les bourgeons prêts à s'ouvrir.

Mon cœur aussi se gonflait de sève et s'emplissait de larmes en voyant la vie revenir. Mais, ô mon Dieu! disait mon âme, me ferez-vous assister toujours jusqu'à la dernière année de ma vie, à ce retour périodique du globe vers la lumière, et ne serai-je jamais témoin, selon l'indomptable espérance de ma jeunesse, d'un retour des âmes vers la paix, vers la sérénité, vers vous,

ô Dieu fécondateur, béatificateur des âmes! La terre, malgré ses ouragans et ses tempêtes, a plus de calme que les âmes; et vos enfants, ô Dieu! ceux mêmes qui marchent dans votre lumière, ne savent pas encore aussi bien que les plantes, les forêts, les campagnes, tirer de vos rayons la force et la beauté, l'amour et la fécondité?

Notre terre tressaille de joie sous l'été qui revient, mais les hommes ne tressaillent point. Le cœur du genre humain, sous votre ardeur divine, ô notre Père! persiste à battre languissamment et tristement, comme un cœur presque éteint. Aussi, mon Dieu, rien de nouveau sous le soleil. Les saisons vont et viennent comme aux premières années du monde, et les hommes n'avancent pas [1].

MICHELET

(1798-1874.)

Michelet naquit à Paris. Après une enfance pénible et pauvre, et quelques années studieuses de collège, il fut nommé professeur d'histoire à l'école normale. Il publia son premier ouvrage, l'*Histoire romaine*, en 1831, et en 1833 le premier volume de son *Histoire de France*. Il était relativement juste encore envers les institutions et les hommes; mais, nommé professeur au collège de France, il fit de sa chaire une tribune, et se jeta bientôt dans les opinions extrêmes. A cette époque se placent diverses œuvres polémiques, et entre autres son *Histoire de la Révolution*, qui n'a aucune valeur historique. Chassé de sa chaire en 1851, il termina son *Histoire de France*. Catholique avec saint Louis, huguenot avec Luther, Michelet n'a dans ses jugements ni impartialité ni justice. Il se moque des documents : « Il ne compare pas, il décrit; c'est un poète. Nul n'a eu plus que lui, comme écrivain, le don de l'image et de la couleur. » (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

1 Les aspirations ardentes du P. Gratry, son désir de voir l'humanité revenue toute à Dieu et jouissant de la paix, se révèlent ici. Ce fut le rêve de toute sa vie d'établir partout le bonheur par la soumission à la foi divine. Si les désirs du P. Gratry ne sont pas exempts d'illusion, ils prouvent du moins la beauté de son âme d'apôtre.

Les Pyrénées [1].

Aux géologues de raconter l'histoire des Pyrénées. Leur aspect du côté de la France. Leur beauté sauvage vers Gavarnie. Souvenir de Roland. Le versant espagnol. Les foires de Tarbes et toutes les races des Pyrénées.

Ce n'est pas à l'historien qu'il appartient de décrire et d'expliquer les Pyrénées. Vienne la science de Cuvier et d'Élie de Beaumont [2]; qu'ils racontent cette histoire antéhistorique. Ils y étaient, eux, et moi je n'y étais pas, quand la nature improvisa sa prodigieuse épopée géologique; quand la masse embrasée du globe souleva l'axe des Pyrénées, quand les monts se fendirent et que la terre, dans la torture d'un titanique enfantement, poussa contre le ciel la noire et chauve Maladetta [3]. Cependant une main consolante revêtit les plaies de la montagne de ces vertes prairies, qui font pâlir celles des Alpes. Les pics s'émoussèrent et s'arrondirent en belles tours; des masses inférieures vinrent adoucir les pentes abruptes, en retardèrent la rapidité, et formèrent du côté de la France cet escalier colossal dont chaque gradin est un mont.

Montons donc, non pas au Vignemale, non pas au mont Perdu [4], mais seulement au port de Paillers [5], où les eaux se partagent entre les deux mers, ou bien entre Bagnères et Barèges, entre le beau et le sublime. Là, vous saisirez la fantastique beauté des Pyrénées, ces sites étranges, incompatibles, réunis par une inexplicable féerie; et cette atmosphère magique, qui tour à tour rapproche, éloigne les objets; ces gaves écumants

[1] On connaît l'ouvrage de Ramond de Carbonnières (1755-1827), *Observations faites dans les Pyrénées*. Dans ses *Causeries du lundi*, t. X, Sainte-Beuve lui a consacré trois articles intéressants. On peut voir aussi l'ouvrage de M. Taine, *Voyage aux eaux des Pyrénées*.

[2] Georges Cuvier (1769-1832), célèbre naturaliste français. Le premier il reconstitua le monde antédiluvien. — Élie de Beaumont (1798-1874), savant géologue français.

[3] Le massif de la Maladetta (*monts Maudits*) renferme le plus haut sommet des Pyrénées, le Nethou (3 404 mètres) en Espagne.

[4] Le Vignemale est le pic le plus haut des Pyrénées françaises (3 298 mètres). La frontière passe au sommet, laissant le versant nord à la France, et le versant sud à l'Espagne. Le mont Perdu (3 351 mètres) appartient au versant espagnol.

[5] On appelle *port* un passage entre deux montagnes : c'est par là que se *portent* les marchandises.

ou verts d'eau, ces prairies d'émeraude. Mais bientôt succède l'horreur sauvage des grandes montagnes qui se cachent derrière. N'importe, persistons, engageons-nous le long du gave de Pau [1], par ce triste passage, à travers ces entassements infinis de blocs de trois à quatre mille pieds cubes ; puis les rochers aigus, les neiges permanentes, puis les détours du gave, battu, rembarré durement d'un mont à l'autre ; enfin le prodigieux cirque et ses tours dans le ciel. Au pied, douze sources alimentent le gave, qui mugit sous des ponts de neige, et cependant tombe de treize cents pieds, la plus haute cascade de l'ancien monde.

Ici finit la France. Le port de Gavarnie que vous voyez là-haut, ce passage tempétueux où, comme ils disent, le fils n'attend pas le père, c'est la porte de l'Espagne. Une immense poésie historique plane sur cette limite des deux mondes, où vous pourriez voir à votre choix, si le regard était assez perçant, Toulouse ou Saragosse. Cette embrasure de trois cents pieds dans les montagnes, Roland l'ouvrit en deux coups de sa Durandal. C'est le symbole du combat éternel de la France et de l'Espagne, qui n'est autre que celui de l'Europe et de l'Afrique. Roland périt, mais la France a vaincu. Comparez les deux versants : combien le nôtre a l'avantage ! Le versant espagnol, exposé au midi, est tout autrement abrupt, sec et sauvage ; le français, en pente douce, mieux ombragé, couvert de belles prairies, fournit à l'autre une grande partie des bestiaux dont il a besoin. Barcelone vit de nos bœufs. Ce pays de vins et de pâturages est obligé d'acheter nos troupeaux et nos vins. Là le beau ciel, le doux climat et l'indigence ; ici la brume et la pluie, mais l'intelligence, la richesse et la liberté. Passez la frontière, comparez nos routes splendides et leurs âpres sentiers, ou seulement regardez ces étrangers aux eaux de Cauterets, couvrant leurs haillons de la dignité du manteau, sombres, dédaigneux de se comparer.

Qui veut voir toutes les races et tous les costumes des Pyrénées, c'est aux foires de Tarbes qu'il doit aller. Il y vient près

---

[1] Le gave de Pau a pour source les glaciers du Marboré, et commence par la cascade de Gavarnie, qui tombe d'une hauteur de quatre cent vingt-deux mètres. Le cirque de Gavarnie est entouré de gauche à droite par le pic de Marboré, la tour de Marboré, le casque de Marboré, la brèche de Roland et le Taillon. Il a en face de lui, au nord-ouest, le Vignemale.

de dix mille âmes : on s'y rend de plus de vingt lieues. Là, vous trouverez souvent à la fois le bonnet blanc du Bigorre, le brun de Foix, le rouge du Roussillon, quelquefois même le grand chapeau plat d'Aragon, le chapeau rond de Navarre, le bonnet pointu de Biscaye. Le voiturier basque y viendra sur son âne, avec sa longue voiture à trois chevaux ; il porte le berret du Béarn ; mais vous distinguerez bien vite le Béarnais et le Basque : le joli petit homme sémillant de la plaine, qui a la langue si prompte, la main aussi, et le fils de la montagne, qui la mesure rapidement de ses grandes jambes, agriculteur habile et fier de sa maison dont il porte le nom. Si vous voulez trouver quelque analogue au Basque, c'est chez les Celtes de Bretagne, d'Écosse ou d'Irlande qu'il faut le chercher. Le Basque, aîné des races de l'Occident, immuable au coin des Pyrénées, a vu toutes les nations passer devant lui : Carthaginois, Celtes, Romains, Goths et Sarrasins. Nos jeunes antiquités lui font pitié. Un Montmorency disait à l'un d'eux : « Savez-vous que nous datons de mille ans[1] ? — Et nous, dit le Basque, nous ne datons plus. »

(*Histoire de France*, tome II. Tableau de la France.)

SAINT-MARC GIRARDIN

(1801-1873.)

Villemain renouvelait la critique littéraire en la rattachant à la connaissance de l'histoire. Saint-Marc Girardin suivit une autre voie et en fit une étude psychologique. L'élévation dans la pensée, le goût sûr dont il fit preuve, un tour d'esprit neuf et piquant, expliquent assez le succès qu'obtint pendant un quart de siècle son cours de poésie à la Sorbonne. Il nous reste, de Saint-Marc Girardin, des *Études sur la Poésie chrétienne* et sur *La Fontaine* et un *Cours de littérature dramatique*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

---

[1] Dès 950 on trouve un Bouchard I^er^, sire de Montmorency, parmi les grands feudataires du duché de France.

De l'émotion dramatique.

Les fictions dramatiques suffisaient aux Grecs pour être émus. Aux Romains il fallait du sang répandu. Quand les émotions du corps prévalent au théâtre, c'est déjà la décadence. La nature matérielle est bornée, la nature morale est presque infinie.

Les Grecs, pour être émus, n'avaient besoin que des fictions de leur théâtre, et c'est là ce qui fait leur gloire dramatique. Ils restaient dans les limites de l'illusion. A Rome, au contraire, le peuple, pour être touché, avait besoin de spectacles grossiers. Les plaintes harmonieuses d'un Philoctète, d'un Œdipe, ne remuaient point le cœur des Romains; il leur fallait les cris des gladiateurs mourants. Rome méprisait les petites terreurs de la tragédie grecque : elle préférait ses jeux du cirque, c'est-à-dire des hommes se battant, se blessant, se tuant. Une arène rouge de sang, un sol ébranlé sous les convulsions des mourants, de vraies agonies, de vraies morts, de vrais cadavres : voilà l'émotion dramatique comme la comprenaient les Romains, voilà le drame de cette société matérialiste. Aussi n'en a-t-elle point eu d'autre. Rome n'a point eu d'art dramatique, parce qu'elle a préféré le cirque au théâtre, les émotions du corps aux émotions de l'esprit.

Quand le théâtre fait prévaloir les émotions du corps sur les émotions de l'esprit, il se rapproche du cirque; mais il en est aussitôt puni par une prompte décadence. En effet, les émotions qui viennent du corps sont bornées et monotones : on connaît bien vite toutes les contorsions tragiques des passions exagérées; on s'aperçoit promptement que ces cris de souffrance et d'agonie qui, la première fois, ont frappé l'oreille d'un coup inattendu et terrible, rendent toujours le même son; et, au bout de quelque temps, l'auteur et le spectateur viennent échouer contre l'impossibilité de faire et de sentir autre chose que ce qu'ils ont fait et senti hier. J'ajoute que c'est sur cet écueil que doivent venir échouer tous les arts qui s'enfermeront dans le cercle de l'imitation matérielle. La nature matérielle est beaucoup plus bornée que la nature morale; soit pour jouir, soit pour souffrir. L'âme, dans ses douleurs, est patiente et variée, parce qu'elle est immortelle; parce que le corps, après souffrir, ne sait que

mourir : c'est la seule variété et la seule péripétie qu'il sache mettre dans ses douleurs ; et de là aussi, au théâtre, la stérilité et la monotonie des souffrances matérielles.

(SAINT-MARC GIRARDIN, *Littérature dramatique.*)

Commencements de Bossuet.

Bossuet raconte que, jeune encore [1], il vit le cardinal de Richelieu entrer à Paris dans une chambre de bois, portée par dix-huit gardes qui se relayaient de distance en distance. Malade et moribond, mais vainqueur de ses rivaux, ce ministre hautain traversait Paris, au milieu de l'étonnement du peuple et des muettes imprécations de ses ennemis; la foule sur son passage s'entretenait, les uns de sa puissance, les autres de son génie : peu songeaient à Dieu et à ses coups inattendus, si ce n'est, je l'imagine, ce jeune homme destiné à l'Église, cet enfant qui sera Bossuet et qui peut-être, à la vue d'une si haute fortune comparée à la fragilité humaine, méditait déjà sur la vanité des choses de la terre [2]. Bientôt Dieu acheva la leçon : Richelieu mourut, et Bossuet alla voir ce ministre puissant étendu sur son lit de parade; magnifique spectacle où le peuple vient satisfaire sa curiosité, où le courtisan rêve à ses intrigues, et que la piété seule sait comprendre. Ainsi une secrète prédestination amenait Bossuet à ce cercueil, comme si le ciel voulait déjà instruire son enfance du peu que vaut le monde, comme si l'orateur à qui il fut donné de faire retentir, au milieu des palais, les terribles enseignements de la mort [3], devait en quelque sorte commencer son éducation devant le lit funèbre de Richelieu [4].

(*Cours de littérature dramatique.*)

---

1 Il avait à ce moment seize ans. C'était en 1642, et il venait de Dijon à Paris, pour faire sa philosophie au collège de Navarre.

2 Bossuet a montré plus tard la formidable puissance de ces « coups inattendus ». Comme l'a dit Villemain, « l'orateur, maître des esprits qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire, de plus effrayant que la mort. »

3 Dans les *Oraisons funèbres.*

4 A la vue du corps de ce grand homme, naguère si puissant et si redoutable, et maintenant réduit à si peu de chose par la mort.

Le « Discours sur l'Histoire universelle » de Bossuet.

Quelle admirable revue de tous les peuples! Comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand [1]! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte : il faut marcher, il faut courir. Bossuet pousse les uns sur les autres les siècles et les peuples : « Marche! marche! » dit-il à l'Égypte; et le trône majestueux des Pharaons [2], et ce sacerdoce [3] imposant, et ce peuple grave et sérieux passe et disparaît bientôt. « Marche! marche! » dit-il à la Grèce; et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine [4]. « Marche! marche! » dit-il à Rome elle-même; et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera un jour effacé de la terre, qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ; son aigle [5], qui croyait voler au gré de la politique du sénat [6], est forcée de reconnaître que son vol était tracé et qu'elle a suivi le doigt de Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée. Ainsi Dieu est partout : il change et renouvelle à son gré la figure du monde, et à la voix de Bossuet l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre se révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ces destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré [7].

(*Essais de littérature et de morale.*)

---

1 « Dieu seul est grand, mes frères! » c'est le mot de Massillon devant le cercueil de Louis XIV.

2 Titre des rois égyptiens.

3 Le corps des prêtres, qui formait une caste si puissante en Égypte.

4 Le critique donne ici, en trois lignes, l'impression de la brillante civilisation des Grecs, et du bruit que ce peuple a fait dans le monde.

5 Les Romains n'avaient pas de drapeaux, mais les légions marchaient précédées d'aigles métalliques, fixées à l'extrémité d'une hampe.

6 Le sénat dirigeait, sous la république, la politique extérieure de Rome.

7 La conception historique de Bossuet, c'est que les événements de l'histoire, dans l'antiquité, sont conduits par la Providence de manière à préparer l'établissement de la religion de Jésus-Christ.

Mgr PLANTIER

(1813-1875.)

Les premiers travaux de Mgr Plantier furent des *Études littéraires sur la poésie biblique*. Pendant toute sa carrière épiscopale, il se fit l'ardent et courageux défenseur des droits du Saint-Siège et de l'intégrité de la foi. Il dénonça les entreprises de la Révolution contre la puissance papale, et il réfuta les erreurs modernes répandues au nom de la philosophie et de la science.

But et dignité des études philosophiques.

La saine philosophie fait connaître l'homme à lui-même, et elle l'étudie dans sa vie personnelle et sociale. Elle s'essaye à connaître Dieu autant que le permet la raison.

Elle touche à toutes les sciences, dont elle s'inspire et qu'elle dirige. Elle met en exercice toutes les facultés de l'âme, les développe dans leur hiérarchie harmonique. Elle forme les penseurs, et, par eux, agit sur les sociétés.

Descendre avant tout dans le mystérieux labyrinthe de l'âme immortelle, en sonder tous les abîmes, en écarter tous les orages, en interroger tous les replis, pour essayer à travers ces différents caractères d'en deviner l'origine, d'en fixer la place sur l'échelle de la création, d'en définir les lois, d'en pressentir les destins; de cette analyse de l'homme individuel et d'une conscience solitaire, s'élever à l'étude générale de la conscience universelle et de l'humanité tout entière, des sociétés qu'elle embrasse, des évolutions qu'elle accomplit, du centre auquel ses mouvements se rattachent, des divers mobiles qui la poussent, des principes enfin qui font naître, tomber les peuples qui la composent; après le monde moral, s'adresser au monde matériel, et cela, non point seulement pour s'enfermer dans une aride investigation de son mécanisme ou dans un sec enthousiasme pour ses magnificences, mais afin de trouver, dans les empreintes dont il est marqué, quelques secrets de son histoire, et, dans l'éclat de ses merveilles, comme un reflet visible de son invisible Auteur; enfin s'enfoncer autant que le peut l'esprit créé dans la contemplation du Très-Haut lui-même, en déterminer les attri-

buts, en mesurer les gloires, en signaler les relations avec les autres êtres relégués au-dessous de sa grandeur et compris dans son immensité : tels sont les éléments, si je puis ainsi parler, sur lesquels la philosophie travaille et les dimensions de la sphère au sein de laquelle elle s'agite.

Sphère non moins étendue que radieuse! Éléments aussi graves que sublimes! Ainsi la philosophie enveloppe-t-elle dans son royaume la plus noble portion des connaissances purement humaines. Elle touche à notre raison pour en découvrir les principes, à notre cœur pour en tracer les obligations, à l'histoire, à la nature, pour en coordonner les faits et en tirer des leçons, pour en surprendre la législation par la comparaison des phénomènes et en faire jaillir des conséquences, à la politique pour en établir les bases et en guider les calculs; en un mot, au domaine de toutes les sciences mortelles, non seulement pour les régulariser, mais encore pour en éclaircir les problèmes les plus imposants et s'en approprier toutes les vérités sûres et fécondes.

Elle donne à l'esprit qu'elle domine de nobles et avantageuses habitudes. Tantôt elle forme ses disciples à s'isoler, par le recueillement de la pensée, de l'univers matériel qui les entoure, sans toutefois en sortir, à se retirer en eux-mêmes comme dans un sanctuaire intime, à s'établir dans le calme de ce temple ou en face de leur propre cœur, pour en saisir les traits et leurs nuances, ou en présence de la vérité pure pour mieux jouir de ses feux, en la dégageant des images où si souvent ils se cachent pour ne point éblouir les regards du vulgaire. Tantôt je la vois leur commander de réfléchir, de ne point adopter une idée à l'aveugle ni sous un simple enchantement d'imagination; de ne confondre ni les mots qui éblouissent avec les principes qui éclairent, ni les sophismes qui abusent avec les raisons qui convainquent; de prendre garde à ne s'égarer ni pour penser trop ni pour penser trop peu, selon le mot de Pope; de ne se reposer enfin dans un jugement qu'après s'en être fait une conviction. Tantôt elle leur communique une noble indépendance; c'est-à-dire qu'elle leur apprend à penser autrement que d'emprunt, à ne point se laisser étouffer stupidement sous le poids des préventions, à ne se courber devant aucune idole, même consacrée par les siècles, sans en avoir constaté les droits;

à ne jurer sur la parole du maître qu'après avoir vérifié les titres de son infaillibilité ; à ne relever, en un mot, que de la vérité même ou d'une autorité légitime et à ne porter que leurs chaînes.

Comme la philosophie exerce une noble action sur les intelligences, ainsi peut-elle exercer une précieuse influence sur les caractères, les mœurs, la tranquillité publique. Que tous les génies qui la représentent n'adorent, au lieu de doctrines fatales, que des principes salutaires; que, renonçant à retenir ces vérités captives en eux-mêmes ou à les présenter sous des formes inintelligibles pour le vulgaire, ils les épanchent au contraire sur le peuple et les traduisent à la foule en termes lumineux et qu'elle puisse comprendre; qu'ils les lui recommandent par tous les genres de motifs et d'autorités qu'elle goûte et révère ; qu'ils les appuient surtout à ses yeux de la sainteté des exemples; et le monde, maintenant son équilibre et respectant ses devoirs, marchera sans déviation comme sans secousse dans une double voie de vertus et de bonheur. Comme ce sont les sages qui font penser les siècles et les nations, ce sont eux qui les font agir; la société n'a d'autre mouvement que le branle qu'ils lui donnent; elle roule au gré de leurs doctrines comme le navire au gré du souffle qui tend sa voile; et de même que des sophistes la briseront à l'écueil s'ils la dominent, de même aussi de vrais philosophes, s'ils la gouvernent, la feront-ils prospérer jusque même sous l'effort des orages dont ils n'auront pu conjurer l'explosion.

THIERS

(1797-1877.)

Né à Marseille, Adolphe Thiers étudia le droit à Aix, vint à Paris, tout jeune encore, collabora à divers journaux, et, en 1823, publia ses deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution française*. C'est la partie la plus faible de son œuvre. La valeur scientifique était médiocre; malgré tout, le succès fut énorme. Dès ce moment, Thiers étudia de plus près les documents, la science financière, la science militaire et les institutions. L'ouvrage était complet en 1827. Thiers en méditait un autre plus considérable : l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ses voyages à travers l'Europe lui avaient procuré les documents nécessaires; son passage aux affaires lui avait donné cette *intel-*

ligence qu'il regarde comme la première qualité de l'historien ; il comprend tout et il a le don de tout faire comprendre au lecteur. Son style se distingue par la simplicité, la précision, la rapidité : c'est, a-t-on dit, le style de l'homme d'affaires. On reproche à Thiers son fatalisme historique, son indulgence envers les hommes de la révolution, et sa partialité envers les ennemis de Napoléon et du saint-siège. (V. *Précis d'Hist. litt.*)

L'art d'écrire l'histoire[1].

L'histoire a été écrite supérieurement de vingt manières différentes. Cependant il y a un don préférable à tous qui fait le grand historien, c'est l'intelligence. Ce qu'est cette intelligence. Unie à l'expérience, elle entraîne toutes les autres qualités, elle peut même suppléer à l'art.

L'observation assidue des hommes et des événements, ou, comme disent les peintres, l'observation de la nature, ne suffit pas : il faut un certain don pour bien écrire l'histoire. Quel est-il ? est-ce l'esprit, l'imagination, la critique, l'art de composer, le talent de peindre ? Je répondrai qu'il serait bien désirable d'avoir tous ces dons à la fois, et que toute histoire où se montre une seule de ces qualités nous est une œuvre appréciable et hautement appréciée des générations futures. Je dirai qu'il y a non pas une, mais vingt manières d'écrire l'histoire, qu'on peut l'écrire comme Thucydide, Xénophon, Polybe, Tite-Live, Salluste, César, Tacite, Commines, Guichardin, Machiavel, Saint-Simon, Frédéric le Grand, Napoléon, et qu'elle est ainsi supérieurement écrite, quoique très diversement. Je ne demanderai au ciel que d'avoir fait comme le moins éminent de ces historiens, pour être assuré d'avoir bien fait, et de laisser après

---

[1] M. Thiers semble avoir voulu réaliser le programme que traçait jadis Voltaire à l'historien :

« Si j'avais de la santé et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans ma tête : c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mézerai et Daniel m'ennuient ; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut, dans une histoire comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénouement.

« Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux ; mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien ? »

moi un souvenir de mon éphémère existence. Chacun d'eux a sa qualité particulière et saillante; tel raconte avec une abondance qui entraîne; tel autre, sans suite, va par saillies et par bonds, mais en passant il trace en quelques traits des figures qui ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes; tel autre enfin, moins abondant et moins habile à peindre, mais plus calme, plus discret, pénètre d'un œil auquel rien n'échappe dans la profondeur des événements humains, et les éclaire d'une éternelle clarté. De quelque manière qu'ils fassent, je le répète, ils ont bien fait. Et pourtant n'y a-t-il pas une qualité essentielle, préférable à toutes les autres, qui doit distinguer l'historien, et qui constitue sa véritable supériorité? Je le crois, et je dis tout de suite que, dans mon opinion, cette qualité c'est l'intelligence.

Je prends ici ce mot dans son acception vulgaire, et, l'appliquant seulement aux sujets les plus divers, je vais tâcher de me faire entendre. On remarque souvent chez un enfant, un ouvrier, un homme d'État, quelque chose qu'on ne qualifie pas d'abord du nom d'esprit, parce que le brillant y manque, mais qu'on appelle l'intelligence, parce que celui qui en paraît doué saisit sur-le-champ ce qu'on lui dit, voit, entend à demi-mot, comprend, s'il est enfant, ce qu'on lui enseigne, s'il est ouvrier, l'œuvre qu'on lui donne à exécuter, s'il est homme d'État, les événements, leurs causes, leurs conséquences, devine les caractères, leurs penchants, la conduite qu'il faut en attendre, et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qui s'appelle l'intelligence, et bientôt à la pratique, cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus grande utilité dans la vie que tous les dons de l'esprit, le génie excepté, parce qu'il n'est après tout que l'intelligence elle-même avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude.

C'est cette qualité appliquée aux grands objets de l'histoire qui, à mon avis, convient essentiellement au narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres, pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. En effet, avec ce que je nomme l'intelligence, on démêle bien le vrai du faux; on ne se laisse pas tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire; on a de la critique, on saisit bien le caractère des hommes et des temps; on n'exagère rien, on ne fait rien trop grand ou trop petit, on donne

à chaque personnage ses traits véritables; on écarte le fard, de tous les ornements le plus malséant en histoire; on peint juste; on entre dans les secrets ressorts des choses, on comprend et on fait comprendre comment elles se sont accomplies; diplomatie, administration, guerre, marine, on met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous; et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements; car celui qui a su saisir le lien mystérieux qui les unit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres, a découvert l'ordre de narration le plus beau, parce que c'est le plus naturel; et si, de plus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il mêle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité; il laisse au fleuve du temps sa fluidité, sa puissance, sa grâce même en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions, comme la connaissance profonde des hommes. Je ne dirai pas qu'elle fait tomber toute sévérité, car ce serait un malheur; mais quand on connaît l'humanité et ses faiblesses, quand on sait ce qui la domine et l'entraîne, sans haïr moins le mal, sans aimer moins le bien, on a plus d'indulgence pour l'homme qui s'est laissé aller au mal par les mille entraînements de l'âme humaine, et on n'adore pas moins celui qui, malgré toutes les basses attractions, a su tenir son cœur au niveau du beau, du bon et du grand.

L'intelligence est donc, selon moi, la facilité heureuse qui, en histoire, enseigne à démêler le vrai du faux, à peindre les hommes avec justesse, à éclaircir les secrets de la politique et de la guerre, à narrer avec un ordre lumineux, à être équitable, en un mot à être un véritable narrateur. L'oserai-je dire? presque sans art, l'esprit clairvoyant que j'imagine n'a qu'à céder à ce besoin de conter qui souvent s'empare de nous et nous entraîne à rapporter aux autres les événements qui nous ont touchés, et il pourra enfanter des chefs-d'œuvre.

(*Préface du* XIIe *volume du Consulat et de l'Empire*[1].

[1] « Dans cette préface justement célèbre, M. Thiers se fait un idéal des propres qualités de son esprit. — Sa théorie sacrifie trop la passion et l'imagination :

Une page de nos révolutions.

Tableau de la Révolution. Ses horreurs. L'œuvre de l'empereur. Sa chute.

Je suis ici, je le sais, non devant une assemblée politique, mais devant une académie. Pour vous, Messieurs, le monde n'est point une arène, mais un spectacle en face duquel le poète s'inspire, l'historien observe, le philosophe médite. Quel temps, quelles choses, quels hommes depuis cette mémorable année 1789 jusqu'à cette autre année non moins mémorable de 1830! La vieille société française du XVIII^e^ siècle, si polie, mais si mal ordonnée, finit dans un orage épouvantable. Une couronne tombe avec fracas, entraînant la tête auguste qui la portait. Aussitôt, et sans intervalle, sont précipitées les têtes les plus précieuses et les plus illustres : génie, héroïsme, jeunesse, succombent sous la fureur des factions qui s'irrite de tout ce qui charme les hommes. Les partis se suivent, se poussent à l'échafaud, jusqu'au terme que Dieu a marqué aux passions humaines; et de ce chaos sanglant sort tout à coup un génie extraordinaire qui saisit cette société agitée, l'arrête, lui donne à la fois l'ordre, la gloire, réalise le plus vrai de ses besoins, l'égalité civile, ajourne la liberté qui l'eût gêné dans sa marche, et court porter à travers le monde les vérités puissantes de la révolution française. Un jour sa bannière à trois couleurs éclate sur les montagnes du mont Thabor, un jour sur le Tigre, un dernier jour sur le Borysthène. Il tombe enfin, laissant le monde rempli de ses œuvres, l'esprit humain plein de son image, et le plus actif des mortels va mourir, mourir d'inaction, dans une île du grand Océan ! (*Discours de réception à l'Académie française.*)

---

mais ce qu'il refuse à l'historien, son histoire nous l'a plus d'une fois donné. — Comparez à ce morceau le chapitre de Fénelon qui traite le même sujet, dans sa *Lettre à l'Académie.* » (MERLET.)

GEORGE SAND

(1804-1876.)

Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George Sand, eut un rare talent d'écrivain. L'on regrettera toujours qu'elle ait fait place dans ses romans aux idées de Rousseau, en accordant à la passion des droits imprescriptibles; qu'elle les ait gâtés par ses utopies socialistes et une morale plus que suspecte. On lit des fragments avec plaisir où la beauté morale, suivant l'expression de Nisard, se joint à la beauté poétique, telles sont les pages de la *Mare au diable*, *François le Champi*, la *Petite Fadette*. (V. *Précis d'hist. litt.*)

Les laboureurs.

Description d'un tableau d'Holbein. Le champ qu'on prépare pour la semaille. Les taureaux. Le laboureur. L'enfant qui pique les bœufs. Les obstacles. Force et grâce du tableau. Contraste avec celui d'Holbein. Heureux le laboureur !

A la sueur de ton visaige
Tu gagneras ta pauvre vie;
Après long travail et usaige,
Voicy la mort qui te convie.

Ce quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une composition d'Holbein[1], est d'une tristesse profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin; on y voit de pauvres cabanes; le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail. Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué; le soc s'enfonce dans un fond raboteux et rebelle. Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène de *sueur et de usaige*. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, servant ainsi de

1 Jean Holbein (1495-1543) était né à Augsbourg. Il passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où Henri VIII l'avait accueilli avec bienveillance. On cite parmi ses tableaux les plus célèbres la *Danse du village*. Le Louvre possède d'Holbein le portrait de *Thomas Morus*, le portrait d'*Érasme* et une *Adoration des Mages*.

valet de charrue au vieux laboureur. C'est la Mort, ce spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement dans une succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée *Les simulacres de la mort.*

Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Je marchais sur la lisière d'un champ que les paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi, et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé dans quelques sillons des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. A une extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes sur sa blouse d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de

leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'araire à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples, et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille : au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadrige de bœufs robustes et ardents; au lieu de la mort, un bel enfant; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain français : *A la sueur de ton visaige*, etc., et le *O fortunatos... agricolas* de Virgile, me revinrent ensemble à l'esprit, et qu'en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques et avec tant de grâce unie à la force un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonde mêlée à un respect involontaire. Heureux le laboureur ! oui, sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine devenue puissante, pouvaient ainsi féconder et chanter la nature sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté mystérieuse

des choses, et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelle et sublime[1]! (*La Mare au diable.*)

Mgr DUPANLOUP

(1802-1878.)

Félix Dupanloup, né à Saint-Félix (Savoie), fit ses études à Paris, aux séminaires de Saint-Nicolas et de Saint-Sulpice. Il fut ordonné prêtre en 1825, et ensuite attaché à la cour comme confesseur et aumônier; en 1830, il fut nommé supérieur du petit séminaire de Paris. Il parut en 1841 dans la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne; il fut nommé évêque d'Orléans en 1849.

Orateur illustre, écrivain fécond, polémiste de premier ordre, ses écrits portent l'empreinte des luttes et des pensées de sa vie, mais se distinguent par l'élévation morale et le mérite littéraire. Son traité sur l'*Éducation*, l'*Oraison funèbre de Lamoricière*, les *Panégyriques de Jeanne d'Arc*, l'*Athéisme et le péril social*, les *Lettres sur Voltaire*, sont les plus estimées de ses œuvres.

Il fut membre de l'Académie française, dont il se retira avec éclat, quand il crut ne pouvoir y siéger auprès de membres nouveaux, en qui l'irréligion lui parut être un système.

Jeanne d'Arc.

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve son idée pendant six ans sans la confier à personne; elle n'en dit rien même à sa mère, rien à nul confessseur. Sans nul appui de prêtres ou de parents, elle marche tout ce temps seule avec Dieu, dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors, immuable, elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France, ravagée et déserte, les routes infestées de brigands; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats; rien ne l'étonne, elle

[1] Ce tableau champêtre est complet dans sa sobriété : rien n'est plus poétique et plus réel, en même temps plus vrai.

plonge intrépide au milieu des épées ; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé! La pauvre fille, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France. La récompense, la voici : Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée de ceux qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste à tout en ce dernier combat, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes qui font pleurer éternellement. Abandonnée de son roi et du peuple qu'elle a sauvés, par le plus cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de Dieu.

. . . . . .

. . . . . .

Le sacre de Reims fut le triomphe du duc de Bourgogne[1] ; le roi n'y brilla que par l'humilité. Le duc, du haut de son cheval, et dominant la foule de ses pages, de ses archers à pied, « avait la mine d'un empereur ; » le roi allait devant, comme pour l'annoncer. Il semblait être là pour faire valoir par le contraste cette pompe orgueilleuse. On démêlait à peine les nobles bourguignons, les grands flamands, enterrés qu'ils étaient dans leurs épais velours, sous leur pesante orfèvrerie massive... Le roi, tout au revers, semblait l'homme de l'autre monde. Il se montrait fort humble, pénitent, âprement dévot. Dès minuit, la veille du sacre, il alla ouïr matines, communia. La matin il était au chœur, il attendait la sainte Ampoule, qui devait venir de Saint-Remy apportée sous un dais. A peine sut-il qu'elle était arrivée aux portes, vite il y courut, « et se rua à genoux. » A deux genoux, mains jointes, il adora. Au banquet, il dîna, couronne en tête ; mais comme cette couronne du sacre était large et ne tenait pas juste, il la mit tout bonnement sur la table, et, sans faire attention aux princes, il causa tout le temps avec Philippe Pot[2], qui était au dos de sa chaise, un gentil et subtil esprit.

---

1 Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur et père de Charles le Téméraire.

2 Philippe Pot (1428-1494), bourguignon, conseiller de Charles le Téméraire, puis de Louis XI, qui se l'attacha, comme il devait faire un jour de Commynes.

Mgr PIE

(1815-1880.)

Louis-Édouard Pie, né à Pontgoin (Eure-et-Loir), fut évêque de Poitiers, puis cardinal. Ce prélat, illustre par la doctrine, par l'éloquence et par le talent d'écrivain, a dénoncé les erreurs contemporaines avec une grande autorité dans ses *Instructions synodales*, ses *Mandements* et ses *Lettres pastorales*.

L'évêque et l'orateur.

« L'évêque de Poitiers[1], dit M. Eugène Veuillot, prit possession de son siège en décembre 1849. Déjà il avait indiqué ce qu'il allait être. Depuis plusieurs années on connaissait l'orateur, l'écrivain, le prêtre ; deux actes venaient de montrer l'évêque : son premier mandement et un discours d'adieu prononcé dans la cathédrale de Chartres. Mgr Pie est là tout entier. Il n'a rien fait depuis lors qui ne soit l'harmonieux et fécond développement de ce magnifique exorde. Que de passages seraient à citer, mais il faut se borner à quelques lignes. Après deux ou trois phrases très sobres sur son élévation, il prenait possession de son autorité. Il enseignait :

« Nous ne sommes pas assez étranger à l'observation des choses pour nous arrêter à quelques surfaces qui peuvent encore éblouir, nous ne saurions méconnaître que la société humaine est en proie à un mal plus intime, plus profond, plus dévorant qu'il n'est possible de le dire. La logique des passions, longtemps suspendue, retardée dans sa marche, a produit enfin les conclusions inévitables des principes qu'avaient posés les siècles précédents. Nous vivons dans la fatale période des conséquences extrêmes. Chaque jour, les dernières espérances s'évanouissent ; les terribles problèmes un instant écartés reviennent se poser en face ; toute solution humaine est désormais impossible. Il ne reste qu'une alternative : se soumettre à Dieu ou périr. »

Le parti des transactions, qui aime à s'appeler parti de la conciliation, essayait dès lors d'affaiblir la vérité afin qu'elle consen-

[1] *Les grandes figures contemporaines.* — Paris. Sanard et Darangeon.

tît à *respecter* l'erreur; car un des progrès du temps est d'avoir découvert que l'erreur doit être respectée. Mgr Pie indiquait d'autres vues :

« Rien ne sera fait, disait-il, tant que Dieu ne sera pas replacé au-dessus de toutes les choses humaines, tant que son droit ne sera pas solennellement reconnu et respecté d'une façon sérieuse et pratique. On parle d'un grand parti de l'ordre et de la conciliation. Un seul parti pourra sauver le monde, le parti de Dieu. Il n'y a de salut que là. Abjurer nos rêves d'indépendance à l'égard de l'Être souverain et nous soumettre à lui, relever parmi les hommes le drapeau du prince de la milice céleste, avec sa devise : « Qui est comme Dieu ? *Quis est ut Deus ?* » La conciliation ? Eh ! oui, sans doute; mais nous avons plus et mieux à faire que de rapprocher les hommes entre eux; le grand rapprochement à opérer, c'est de réconcilier la terre avec le ciel. Qu'on ne s'y méprenne pas : la question qui s'agite et qui agite le monde n'est pas de l'homme à l'homme; elle est de l'homme à Dieu. N'espérons point, par de secrètes capitulations, ressaisir ce que le ciel lui-même nous refuse. Le règne des expédients est fini; il faut que le règne des principes commence. »

Plus loin, parlant des luttes de Mgr Clausel de Montals, il glorifiait l'évêque combattant, et montrait que lui aussi il saurait combattre :

« O pontife vénéré, en qui notre siècle a reconnu la vigueur apostolique des anciens athlètes de la foi ! De quelque nom historique que l'on doive rapprocher le vôtre, vous appartenez à cette époque héroïque des grands évêques, dont saint Grégoire de Nazianze, leur contemporain, a dit : « Quelque doux et traitables qu'on les connaisse d'ailleurs, ils ne supportent point de devenir modérés et faciles, quand le silence et le repos trahiraient la cause de Dieu; alors ils sont ardents à la lutte, impétueux dans le combat (car ici le zèle c'est une flamme), et ils sacrifieraient tout plutôt que d'omettre rien du devoir. »

Ces paroles de saint Grégoire de Nazianze, l'évêque de Poitiers ne les a jamais oubliées. Si doux et traitable qu'on le connaisse d'ailleurs, on l'a toujours vu plein d'ardeur pour la cause de Dieu. Il n'a point cherché la lutte, il ne la désirait point; car si l'évêque lutte, c'est que l'Église souffre, mais il la prévoyait. « Certes, disait-il, les jours dans lesquels il a plu à Dieu de me

donner une part dans la succession des apôtres sont des jours mauvais, et tous les devoirs inhérents à ma charge se compliqueront de toutes les difficultés du temps où nous vivons. » Puis, s'adressant aux fidèles, il ajoutait : « Vous aimez l'Église, vous aimez la gloire de Dieu, et puisque ma vie désormais est consacrée à de si graves intérêts, obtenez de Marie que je ne sois pas un gardien infidèle du trésor divin, un ministre oublieux de ses devoirs; obtenez-moi un courage qui soit à la hauteur des obligations et des circonstances. Qu'il ne soit pas dit que cette Église de Chartres a donné à l'Église de Poitiers, sa sœur, un évêque qui n'a pas compris sa mission. »

Lorsque les ténèbres deviennent puissantes, Dieu allume des phares; l'Église de Poitiers put se dire, en entendant les premières paroles de son évêque, que l'obscurité ne prévaudrait pas dans son sein.

« Mgr Pie, dit à son tour M. Frédéric Godefroy[1], a répandu dans ses *Instructions synodales* une science profonde de théologien et des qualités éminentes de controversiste. Il ne laisse rien échapper des erreurs subtiles de son époque, et confond les plus insaisissables avec l'autorité d'un docteur de l'Église. Aimant avant tout les questions nettement posées et les difficultés franchement abordées, il apporte dans les discussions théologiques l'absolutisme de principes d'une foi ardemment convaincue. Il condamne hautement sans réticence, sans formules équivoques, toute mesure de conciliation, tout ménagement contraire à l'orthodoxie rigoureuse. Il blâme énergiquement les compromis intempestifs des chrétiens réservés qui prennent si souvent pour excuse d'une modération dangereuse leur qualité de laïques.

... Mgr Pie n'est point un esprit rétrograde, un fanatique admirateur du passé; il accepte, encourage toute idée de civilisation, mais pour lui l'Église est la source la plus féconde du légitime progrès. « Non seulement, dit-il, l'Église peut se concilier avec la liberté, avec le progrès, avec la civilisation, mais elle seule a donné et seule elle peut conserver au monde tous ces biens. Il y a plus, c'est elle encore, et elle seule qui, après une longue période de confusion, saura démêler parmi les idées de ce temps ce qu'elles peuvent contenir de juste, de sensé, de salu-

1 *Histoire de la Littérature française.* — Paris. X. Rondelet et Cie, éditeurs.

taire[1]. » Les œuvres de l'évêque de Poitiers ont toutes au même degré ce caractère sacerdotal. Il n'est survenu en France aucune circonstance extraordinaire où l'éloquent prélat n'ait été invité à parler. Il le fait toujours avec une ampleur de sentiment et d'expression qui rappelle en quelque sorte la grande manière de Bossuet. Ses *Homélies* sont particulièrement célèbres.

MIGNET

(1796-1884.)

Originaire d'Aix, Mignet fit ses études au lycée d'Avignon et suivit ensuite les cours de droit de sa ville natale; c'est là qu'il connut Thiers, et de cette époque (1815) date leur longue amitié. En 1821, il obtint un prix de l'Académie et vint à Paris, où il collabora au *Courrier français*. Il professa en même temps à l'Athénée des cours d'histoire qui eurent un grand éclat.

Son premier ouvrage est son *Histoire de la Révolution*. Descriptive avec Augustin Thierry, dogmatique avec Guizot, l'histoire n'est pas loin d'être fataliste avec Mignet. Sa faculté maîtresse, comme historien, est la généralisation, le talent de condenser en quelques traits toute une époque. Le style de Mignet se distingue par la concision et la sobriété.

Bientôt après, l'étude du seizième siècle l'absorba et lui inspira les quatre ouvrages suivants : *Antonio Perez et Philippe II, Marie Stuart, Charles-Quint et son abdication, Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*. Les *Notices*, qui racontent la vie d'un certain nombre de membres de l'Académie des sciences, sont un des meilleurs ouvrages de Mignet.

L'histoire et la poésie dramatique.

Le but de l'histoire. Comment elle l'atteint. Ce que fait le drame, ce qu'on exige de lui.

L'histoire a pour but d'être instructive, et pour obligation d'être exacte. Elle reproduit tout ce qui reste des temps passés, mais elle n'imagine pas ce que la mort en a fait disparaître. Réduite à supposer les intentions des hommes par leurs actes, si

---

[1] *Homélie prononcée dans l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux, pour la fête d'inauguration de la statue de Notre-Dame d'Aquitaine* (19 mai 1863). Œuvres, t. V.

elle parvient jusqu'à leurs sentiments, elle les indique plus qu'elle ne les développe. Ses émotions sont contenues ; et si elle trouve de la poésie, c'est lorsque, suivant les peuples dans leurs destinées ou le genre humain dans sa marche, elle les montre s'agitant sous de grandes pensées, exécutant des desseins supérieurs, et répandant les couleurs variées de la vie sur les vastes plans de Dieu.

Il n'en est pas de même du drame : tandis que l'histoire s'arrête devant l'obscurité qui lui dérobe une partie de l'homme, l'imagination, plus puissante, pénètre dans les tombeaux et triomphe de la mort même. Ressuscitant les grands acteurs des temps passés, elle les replace dans la vie, elle leur redonne des pensées, des passions ; elle les crée une seconde fois. Aussi la poésie doit-elle à cet admirable privilège d'avoir toujours passé pour une œuvre divine. Sa seule obligation, c'est de ne pas défigurer l'homme. Elle peut jusqu'à un certain point se tromper sur le temps, sur le pays où il a vécu, jamais sur son éternelle nature. Ce qu'on lui demande, c'est la représentation de l'humanité [1] et non la chronologie de ses sentiments et de ses formes. Sans doute, si elle peut ajouter à la vérité des passions la fidélité des mœurs et du langage, elle rendra son œuvre plus parfaite sans la rendre plus pathétique.

Ce n'est pas, comme nous nous le sommes trop facilement imaginé de nos jours [2], la couleur historique qui touche le public et qui inspire le poète. L'âme humaine, voilà ce qui est à la portée du poète comme du public, ce qui donne du génie à l'un et de l'émotion à l'autre. La passion est la grande loi de la tragédie. Que le poète ait de la passion et du style, et qu'il fasse tout ce qu'il voudra, car il le fera bien.

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

---

[1] Aristote exprime à ce sujet, dans sa *Poétique* (ch. x), une opinion singulière. Après avoir remarqué que l'histoire ne s'occupe que du particulier, tandis que la poésie peint l'homme en général, il n'hésite pas à déclarer que la poésie est quelque chose de plus sérieux, de plus instructif, de plus philosophique que l'histoire.

[2] C'est une allusion aux théories romantiques exposées par V. Hugo dans la préface de *Cromwell*.

Charles-Quint [1].

Charles-Quint a représenté les qualités variées des races dont il était issu. Il fut à la hauteur de son immense charge par son habileté, sa valeur et son activité. Il réalisa la plupart de ses desseins, s'étendit en Italie, agrandit les Pays-Bas, vainquit les Maures; il échoua contre le protestantisme, n'ayant pu le combattre que tard. Retiré, il resta le même politique écouté, ambitieux pour les siens, catholique ardent, grand homme.

Charles-Quint a été le souverain le plus puissant et le plus grand du seizième siècle. Issu des quatre maisons d'Aragon, de Castille, d'Autriche, de Bourgogne [2], il en a représenté les qualités variées et, à plusieurs égards, contraires, comme il en a possédé les divers et vastes États. L'esprit toujours politique et souvent astucieux de son grand-père, Ferdinand le Catholique; la noble élévation de son aïeule, Isabelle de Castille, à laquelle s'était mêlée la mélancolique tristesse de Jeanne la Folle, sa mère; la valeur chevaleresque et entreprenante de son bisaïeul, Charles la Téméraire, auquel il ressemblait de visage; l'ambition industrieuse, le goût des beaux-arts, le talent pour les sciences mécaniques de son aïeul l'empereur Maximilien, lui avaient été transmis avec l'héritage de leur domination et de leurs desseins.

L'homme n'avait pas fléchi sous la charge du souverain. Les grandeurs et les félicités que le hasard de nombreuses successions et la prévoyance de plusieurs princes avaient accumulées sur lui, il les porta à leur comble. Pendant longtemps ses qualités si différentes et si fortes lui permirent de suffire, non sans

---

1 Charles-Quint (1500-1558), fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, petite-fille de Ferdinand le Catholique, auquel il succéda comme roi d'Espagne, en 1516, sous le nom de Charles Ier. En 1519, à la mort de son aïeul paternel, Maximilien, il fut élu empereur d'Allemagne sous le nom de Charles-Quint. Il abdiqua en 1555, partageant ses immenses États entre son frère Ferdinand, déjà roi de Bohême et de Hongrie, qui fut élu empereur d'Allemagne sous le nom de Ferdinand Ier, et son fils Philippe II, qui devint roi d'Espagne et resta maître de toutes les possessions espagnoles du nouveau monde. Charles-Quint mourut dans l'Estramadure, au monastère de Saint-Just, qu'il avait choisi pour retraite.

2 De la maison d'Aragon, par son grand-père maternel Ferdinand le Catholique; de Castille, par sa grand'mère Isabelle de Castille, femme de Ferdinand; d'Autriche et de Bourgogne, par son père, fils de Maximilien, duc d'Autriche, et de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire.

succès, à la diversité de ses rôles et à la multiplicité de ses entreprises. Toutefois la tâche était trop immense pour un seul homme.

Aidé de grands capitaines et d'hommes d'État habiles, qu'il sut choisir avec art, employer avec discernement, il dirigea d'une manière supérieure et persévérante une politique toujours compliquée, des guerres sans cesse renaissantes. On le vit à plusieurs reprises se transporter dans tous les pays, faire face à tous ses adversaires, conclure lui-même toutes ses affaires, conduire en personne la plupart de ses expéditions. Il n'évitait aucune des obligations que lui imposaient sa grandeur et sa croyance. Mais, sans cesse détourné de la poursuite d'un dessein par la nécessité d'en reprendre un autre, il ne put pas toujours commencer assez vite pour réussir, ni persister assez longtemps pour achever.

Il parvint toutefois à réaliser quelques-unes de ces entreprises. Ayant à s'étendre en Italie, à garder une partie de ce beau pays disputé, et à constituer l'autre dans ses intérêts, il y réussit, malgré François Ier et Henri II, au prix de trente-quatre ans d'efforts, de cinq longues guerres, dans lesquelles, presque toujours victorieux, il fit un roi de France et un pape prisonniers. Il parvint aussi non seulement à préserver les Pays-Bas, mais à les accroître : au nord, du duché de Gueldre, de l'évêché d'Utrecht, du comté de Zutphen ; au sud, de l'archevêché de Cologne ; il les dégagea en même temps de la suzeraineté de la France sur la Flandre et sur l'Artois. Mais comment empêcher la Hongrie d'être envahie par les Turcs, les côtes de l'Espagne, les îles de la Méditerranée, le littoral de l'Italie d'être ravagés par les Barbaresques ? Il le tenta cependant. Lui-même repoussa le formidable Soliman II de Vienne en 1552 ; enleva la Goulette et Tunis à l'intrépide dévastateur Barberousse en 1535, voulut en 1541 se rendre maître d'Alger, d'où le repoussa la tempête. Il aurait complété sur terre et sur mer cette défense des pays chrétiens, et aurait devancé dans le protectorat de la Méditerranée son fils immortel[1], l'héroïque vainqueur de Lépante, s'il n'avait pas été constamment réduit à se tourner vers

[1] Don Juan d'Autriche, qui détruisit la flotte turque, le 17 octobre 1571, dans le golfe de Lépante, formé par la mer Ionienne sur la côte occidentale de la Grèce, où il s'enfonce profondément.

d'autres desseins par d'autres dangers. Quant au projet de ramener l'Allemagne à la vieille croyance catholique, il dut être impuissant parce qu'il fut tardif. Charles-Quint, obligé de souffrir le protestantisme lorsqu'il était encore faible, l'attaqua lorsqu'il était devenu trop fort pour être, je ne dirai pas détruit, mais contenu. Durant trente années, l'arbre de la nouvelle croyance avait poussé de profondes racines sous le sol de toute l'Allemagne, qu'il couvrait alors de ses impénétrables rameaux. Comment l'abattre et le déraciner? Le catholique espagnol, le dominateur italien, le chef couronné du Saint-Empire romain, auquel l'ardeur religieuse de sa foi comme l'entraînement politique de son rôle interdisaient d'admettre le protestantisme, qu'il n'avait jamais que temporairement toléré, crut en 1546 pouvoir le dompter par les armes et le convertir par le concile. Après avoir affermi ses établissements en Italie, renouvelé ses victoires en France, étendu ses conquêtes en Afrique, il marcha en Allemagne. Dans deux campagnes il triompha des troupes protestantes; mais, après avoir désarmé les bras, il ne put soumettre les consciences. Son triomphe religieux et militaire sur l'Allemagne protestante et libre, qui n'entendait être ni convertie ni opprimée, fut le signal d'un irrésistible soulèvement de l'Elbe au Danube, et ranima toutes les vieilles inimitiés contre Charles-Quint dans le reste de l'Europe, où tout ce qui paraissait décidé en sa faveur se trouva remis en question. Il fit encore face à la fortune; mais il était au bout de ses forces, de sa félicité, de sa vie. Accablé de maladies, surpris par ce grand et inévitable revers de son dernier dessein, hors d'état d'entreprendre, à peine capable de résister, ne pouvant plus diriger et accroître cette vaste domination, dont la charge devait être divisée après lui, n'entendant pas composer avec l'hérésie victorieuse en Allemagne, trouvant à agrandir son fils en Angleterre, ayant soutenu une lutte et fait une trêve sans désavantage avec la France, il réalisa le projet d'abdiquer qu'il avait médité depuis tant d'années, et que lui rendaient nécessaire les maladies de l'homme, les fatigues du souverain, les sentiments du chrétien.

La retraite ne le changea point; le profond politique se montra toujours dans le pieux solitaire, et l'habitude du commandement survécut chez lui à la renonciation. S'il devint désintéressé pour

lui-même, il demeura ambitieux pour son fils. Se prononçant du fond de son monastère en 1557 contre Paul IV, comme il l'avait fait en 1527 du haut de son trône contre Clément VII; conseillant à Philippe II de poursuivre Henri II avec la même rigueur qu'il avait mise à poursuivre dans son temps François Ier; songeant sans cesse à garantir les pays chrétiens des dévastations des Turcs, qu'il avait autrefois repoussés de l'Allemagne et vaincus en Afrique; défendant les doctrines catholiques des atteintes protestantes, sinon avec plus de conviction, du moins avec plus d'ardeur, parce qu'il n'avait point alors à agir, mais simplement à croire, et que, si la conduite est souvent obligée d'être accommodante, la pensée peut toujours être inflexible; arbitre consulté et chef obéi de la famille, dont les tendres respects et les invariables soumissions se tournaient incessamment vers lui : on peut dire qu'il ne fut pas autre dans le couvent que sur le trône. Espagnol intraitable par la croyance, ferme politique par le jugement, toujours égal en des situations diverses, s'il a terminé sa vie dans l'humble dévotion du chrétien, il a pensé jusqu'au bout avec la persévérante hauteur du grand homme.

(*Charles-Quint; son abdication, son séjour, sa mort au monastère de Yuste.*)

Mazarin.

Les calculs d'une politique souple, habile, souvent astucieuse, se retrouvent dans tous les actes de l'administration de Mazarin. Aussi persévérant que Richelieu, il arriva à ses fins par d'autres moyens, et il réussit là où celui-ci se fût peut-être découragé. — D'ailleurs ce sont les plans de Richelieu qu'il acheva contre l'Autriche et contre la turbulence des grands.

Mazarin avait l'esprit grand, prévoyant, inventif, le sens simple et droit, le caractère plus souple que faible et moins ferme que persévérant. Sa devise était : « Le temps et moi. » Il se conduisait non d'après ses affections et ses répugnances, mais d'après ses calculs. L'ambition l'avait mis au-dessus de l'amour-propre, et il était d'avis de laisser dire, pourvu qu'on le laissât faire. Aussi était-il insensible aux injures et n'évitait-il que les échecs; les adversaires n'étaient pas même des ennemis pour lui : s'il se croyait faible, il leur cédait sans honte; s'il était puissant, il les

emprisonnait sans haine. Richelieu avait tué ceux qui s'opposaient à lui; Mazarin se contenta de les enfermer. Sous lui, l'échafaud fut remplacé par la Bastille. Il jugeait les hommes avec une rare pénétration, mais il tirait son propre jugement du jugement que la vie avait déjà prononcé sur eux. Avant d'accorder sa confiance à quelqu'un il demandait : « Est-il heureux? » Ce n'était point de sa part une aveugle soumission aux chances du sort; être heureux signifiait avoir l'esprit qui prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise. Il était incapable d'abattement et il avait une constance inouïe, malgré ses variations apparentes. Résister dans certains cas et à certains hommes ne lui paraissait point de la force, mais de la maladresse. Aussi ce qu'il cédait c'était pour le reprendre, et lorsqu'il partait c'était pour revenir. La Rochefoucauld, un de ses spirituels antagonistes, a dit de lui « qu'il avait plus de hardiesse dans le cœur que dans l'esprit, au contraire du cardinal de Richelieu, qui avait l'esprit hardi et le cœur timide ». Si le cardinal de Richelieu, qui était sujet à des accès de découragement, était tombé du pouvoir, il n'y serait pas remonté, tandis que Mazarin, deux fois fugitif, ne se laissa pas abattre, gouverna du lieu de son exil, et vint mourir dans le suprême commandement et dans l'extrême grandeur.

Mazarin poursuivit l'affaiblissement de la maison d'Autriche, malgré les difficultés intérieures qu'il rencontra. La minorité de Louis XIV fut troublée, ainsi que l'avaient été toutes les minorités. La France, courbée sous la main de Richelieu, se détendit comme un ressort longtemps comprimé. La fronde éclata; elle ne fut pas un essai de réforme, mais un mouvement de caractère. Les anciens intérêts des diverses classes n'étaient plus assez forts, et l'intérêt général du pays n'était pas devenu encore assez distinct pour qu'il y eût une véritable guerre civile ou une révolution sérieuse. Le coadjuteur ne pouvait pas refaire la Ligue, le prince de Condé recommencer le duc de Guise, et le parlement remplacer la royauté. Aussi vit-on les factieux sans projet se donner l'amusement de la guerre civile, former des partis qui n'avaient que la durée d'une intrigue, et entrer dans des liaisons qu'ils rompaient selon l'insistance de leur humeur ou la mobilité de leurs intérêts. Au milieu de ces agitations déraisonnables qui troublèrent un moment la prudence du sage Turenne, qui tournèrent dans les mains du grand Condé l'épée

de Rocroy contre la France, et qui portèrent le cardinal de Retz à faire de son esprit un si pauvre usage, il n'y eut qu'une volonté stable, Anne d'Autriche; qu'un homme de bon sens, Mazarin.

(Introduction à l'*Histoire de la succession d'Espagne.*)

Exécution de Marie Stuart.

En face de l'échafaud, entourée de quelques amis et sous le regard de ses bourreaux, Marie Stuart garda une majesté grave et recueillie. Jusqu'au bout, elle refusa de quitter le catholicisme pour l'anglicanisme. Avec une touchante piété, elle pria pour les siens, pour l'Église et pour l'Angleterre; elle pardonna à ceux qui l'envoyaient à la mort, bénit ses serviteurs et se livra à l'exécuteur. Un silence glacial accueillit les paroles des conseillers de la reine d'Angleterre, quand ils s'écrièrent : « Que Dieu sauve Élisabeth ! » La réprobation universelle condamnait son crime.

L'échafaud avait été dressé dans la salle basse du château de Fotheringay. Il avait deux pieds et demi de hauteur et douze pieds carrés d'étendue; il était couvert de frise noire d'Angleterre, ainsi que le siège, le coussin et le billot où Marie devait s'asseoir, s'agenouiller et recevoir le coup fatal. Elle prit place sur ce siège lugubre sans changer de couleur et sans rien perdre de sa grâce et de sa majesté accoutumées, ayant à sa droite les comtes de Shrewsbury et de Kent; assis à sa gauche, le shérif, debout, en face, les deux bourreaux, vêtus de velours noir; à peu de distance, le long du mur, ses serviteurs; et, dans le reste de la salle, retenus par une barrière que Poulet gardait avec ses soldats, environ deux cents gentlemen et habitants du voisinage, admis dans le château, dont on avait fermé les portes. Robert Beale lut alors la sentence, que Marie écouta en silence, et si profondément recueillie en elle-même, qu'elle semblait étrangère à ce qui se passait.

Lorsque Beale eut achevé de lire, elle fit le signe de la croix... Puis, après quelques paroles données à sa justification, elle se mit à prier. Alors le docteur Fletcher, doyen protestant de Peterborough, que les deux comtes avaient amené avec eux s'approcha d'elle et voulut l'exhorter à mourir. « Madame, lui

dit-il, la reine, mon excellente souveraine, m'a envoyé par devers vous... » Marie, l'interrompant à ces mots, lui répondit : « Monsieur le doyen, je suis ferme dans l'ancienne religion catholique romaine, et j'entends verser mon sang pour elle. » Comme le doyen insistait avec un fanatisme indiscret et l'engageait à renoncer à sa croyance, à se repentir, à ne mettre sa confiance qu'en Jésus-Christ seul, parce que seul il pouvait la sauver, elle le repoussa d'un accent résolu, lui déclara qu'elle ne voulait pas l'entendre et lui ordonna de se taire. Les comtes de Shrewsbury et de Kent lui dirent alors : « Nous désirons prier pour Votre Grâce, afin que Dieu éclaire votre cœur à votre dernière heure, et que vous mouriez ainsi dans la vraie connaissance de Dieu. — Mylords, répondit Marie, si vous voulez prier pour moi, je vous en remercie; mais je ne saurais m'unir à vos prières, parce que nous ne sommes pas de la même religion. »

La lutte entre les deux cultes, qui avait duré toute sa vie, se prolongea jusque sur son échafaud. Le docteur Fletcher se mit à lire la prière des morts selon le rite anglican, tandis que Marie récitait en latin les psaumes de la pénitence et de la miséricorde, et embrassait avec ferveur son crucifix. « Madame, lui dit rudement le comte de Kent, il vous sert peu d'avoir en la main cette image du Christ, si vous ne l'avez gravée dans le cœur. — Il est malaisé, lui répondit-elle, de l'avoir en la main sans que le cœur en soit touché, et rien ne sied mieux au chrétien qui va mourir que l'image de son Rédempteur. »

Lorsqu'elle eut achevé à genoux les trois psaumes *Miserere mei, Deus*, etc.; *In te, Domine, speravi*, etc.; *Qui habitat in adjutorio*, etc., elle s'adressa à Dieu en anglais et le supplia de donner la paix au monde, la vraie religion à l'Angleterre, la constance à tous les persécutés, de lui accorder à elle-même l'assistance de sa grâce et les clartés de l'Esprit-Saint à cette heure suprême. Elle pria pour le Pape, pour l'Église, pour les monarques et les princes catholiques, pour le roi son fils, pour la reine d'Angleterre, pour ses ennemis, et, se recommandant elle-même au Sauveur du monde, elle finit par ces paroles : « Comme tes bras, Seigneur Jésus-Christ, étaient étendus sur la croix, reçois-moi de même entre les bras étendus de ta miséricorde! » Sa piété était si vive, son effusion si touchante, son courage si

admirable, qu'elle avait arraché des larmes à presque tous les assistants.

La prière finie, elle se releva. Le terrible moment était arrivé, et le bourreau s'approcha d'elle pour l'aider à se dépouiller d'une partie de ses vêtements; mais elle l'écarta et dit en souriant qu'elle n'avait jamais eu pareil valet de chambre. Elle appela Jeanne Kennedy et Élisabeth Curle, qui étaient restées pendant tout ce temps à genoux au pied de l'échafaud, et elle commença à se déshabiller avec leur aide, ajoutant qu'elle n'avait pas coutume de le faire devant tant de monde. Les deux désolées jeunes filles lui rendaient ce triste et dernier service en pleurant. Pour arrêter l'explosion de leur douleur, elle mettait son doigt sur leur bouche, et leur rappelait qu'elle avait promis en leur nom qu'elles montreraient plus de force.

« Loin de pleurer, réjouissez-vous, leur disait-elle; je suis bien heureuse de sortir de ce monde, et pour une aussi bonne cause. » Elle déposa son manteau, ôta son voile, et ne conserva qu'une jupe de taffetas rouge. Elle s'assit alors sur son siège et donna sa bénédiction à tous ses serviteurs, qui pleuraient. Le bourreau lui demanda pardon à genoux : elle répondit qu'elle l'accordait à tout le monde. Elle embrassa Élisabeth Curle et Jeanne Kennedy, les bénit en faisant le signe de la croix sur elles, et, après que Jeanne Kennedy lui eut bandé les yeux, elle leur ordonna de s'éloigner, ce qu'elles firent en sanglotant.

En même temps elle se jeta à genoux d'un grand courage, et, tenant toujours le crucifix entre ses mains, elle tendit le cou au bourreau. Elle disait à haute voix et avec le sentiment de la plus ardente confiance : « Mon Dieu, j'ai espéré en vous; je remets mon âme entre vos mains. »

Elle croyait qu'on la frapperait comme en France, dans une attitude droite et avec le glaive. Les deux maîtres des hautes œuvres l'avertirent de son erreur, et l'aidèrent à poser la tête sur le billot, sans qu'elle cessât de prier. L'attendrissement était universel à la vue de cette lamentable infortune, de cet héroïque courage, de cette admirable douceur.

Le bourreau lui-même était ému et la frappa d'une main mal assurée. La hache, au lieu d'atteindre le cou, tomba sur le derrière de la tête et la blessa, sans qu'elle fît un mouvement, sans qu'elle proférât une plainte. Au second coup seulement le bour-

reau lui abattit la tête, qu'il montra en disant : « Dieu sauve la reine Élisabeth! — Ainsi périssent tous ses ennemis! » ajouta le docteur Fletcher.

Une seule voix se fit entendre après la sienne, et dit *Amen!* c'était celle du sombre comte de Kent.

(*Histoire de Marie Stuart*, ch. XI.)

VICTOR HUGO

(1802-1835.)

Pas plus que chez Lamartine, le prosateur chez Victor Hugo n'égale le poète. « Son roman *Notre-Dame de Paris* vaut surtout comme tableau d'une époque historique reconstituée; les *Misérables* contiennent, à côté de quelques belles pages, beaucoup de longueurs et de fatras. » (Doumic.) A mesure que l'auteur vieillit, sa langue devient plus tourmentée, plus obscure, et ses idées tournent à l'utopie et à l'impiété. Puissant souvent dans les *Travailleurs de la mer*, il est inintelligible dans l'*Homme qui rit*, il redevient parfois étincelant dans les *Pamphlets*. (*V. Précis d'hist. litt.*)

Paris à vol d'oiseau en 1482.

LA CITÉ ET L'UNIVERSITÉ [1]

Tableau d'ensemble. La Cité se forme. Les armes de Paris. L'aspect de la Cité. L'Université, son aspect, ses habitants, ses monuments, collèges, monastères, églises. L'enceinte fortifiée. Les faubourgs Saint-Victor, Saint-Marceau, Saint-Jacques, Saint-Germain. L'abbaye.

Pour le spectateur qui arrivait essoufflé sur le faîte de Notre-Dame, c'était d'abord un éblouissement de toits, de cheminées, de rues, de ponts, de places, de flèches, de clochers. Tout vous prenait aux yeux à la fois, le pignon taillé, la toiture aiguë, la tourelle suspendue aux angles des murs, la pyramide de pierre

[1] Victor Hugo fait précéder cette description particulière de deux des trois parties de Paris, tout d'abord du tableau des agrandissements successifs de la ville reculant de siècle en siècle son enceinte, puis d'un tableau d'ensemble de Paris, qui comprenait alors la *Cité*, dans l'île qui garde encore ce nom, de la *Ville* sur la rive droite de la Seine, de l'*Université* sur la rive gauche.

du XIe siècle, l'obélisque d'ardoise du XVe, la tour ronde et nue du donjon, la tour carrée et brodée de l'église, le grand, le petit, le massif, l'aérien. Le regard se perdait longtemps à toute profondeur dans ce labyrinthe, où il n'y avait rien qui n'eût son originalité, sa raison, son génie, sa beauté, rien qui ne vînt de l'art, depuis la moindre maison à devanture peinte et sculptée, à charpente extérieure, à porte surbaissée, à étages en surplomb, jusqu'au royal Louvre, qui avait alors une colonnade de tours. Mais voici les principales masses qu'on distinguait lorsque l'œil commençait à se faire à ce tumulte d'édifices.

D'abord la Cité. L'île de la Cité, comme dit Sauval[1], qui, à travers son fatras, a quelquefois de ces bonnes fortunes de style, *l'île de la Cité est faite comme un grand navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine.* Au XVe siècle, ce navire était amarré aux deux rives du fleuve par cinq ponts[2]. Cette forme de vaisseau avait aussi frappé les scribes héraldiques, car c'est de là, et non du siège des Normands, que vient, selon Pasquier[3], le navire qui blasonne le vieil écusson de Paris. Pour qui sait le déchiffrer, le blason est une algèbre, le blason est une langue. L'histoire entière de la seconde moitié du moyen âge est écrite dans le blason, comme l'histoire de la première moitié dans le symbolisme des églises romanes. Ce sont les hiéroglyphes de la féodalité après ceux de la théocratie.

La Cité donc s'offrait d'abord aux yeux avec sa poupe au levant et sa proue au couchant. Tourné vers la proue, on avait devant soi un innombrable troupeau de vieux toits sur lesquels s'arrondissait largement le chevet plombé de la Sainte-Chapelle, pareil à une croupe d'éléphant chargé de sa tour. Seulement ici cette tour était la flèche la plus hardie, la plus ouvrée, la plus menuisée, la plus déchiquetée qui ait jamais laissé voir le ciel

---

1 Henri Sauval (1620-1669), auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire et antiquités de la ville de Paris*, dont le premier volume, d'après Langlet-Dufresnoy, est bon, le second médiocre, le troisième détestable. C'est de Sauval, sous le nom de Sofal, dont Boileau se moque (*Satire* VII, 40) :

> Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
> Ma plume, au bout du vers, trouve d'abord Sofal.

2 Les ponts *Notre-Dame*, *au Change*, *aux Meuniers*, sur le bras droit de la Seine ; le *Petit-Pont*, le pont *Saint-Michel*, sur le bras gauche.

3 Pasquier Étienne (1529-1615), auteur des *Recherches de la France*, ouvrage très estimé.

à travers son cône de dentelle. Devant Notre-Dame, au plus près, trois rues se dégorgeaient dans le parvis, belle place à vieilles maisons. Sur le côté sud de cette place se penchait la façade ridée et rechignée de l'Hôtel-Dieu, et son toit qui semble couvert de pustules et de verrues. Puis à droite, à gauche, à l'orient, à l'occident, dans cette enceinte si étroite pourtant de la Cité, se dressaient les clochers de ses vingt et une églises de toute date, de toute forme, de toute grandeur, depuis la basse et vermoulue campanille[1] romane de Saint-Denis-du-Pas (*carcer Glaucini*) jusqu'aux fines aiguilles de Saint-Pierre-aux-Bœufs et Saint-Landry. Derrière Notre-Dame se déroulaient au nord le cloître[2], avec ses galeries gothiques; au sud, le palais demi-roman de l'évêque; au levant, la pointe déserte du Terrain. Dans cet entassement de maisons, l'œil distinguait encore, à ses hautes mitres de pierres percées à jour qui couronnaient alors sur le toit même les fenêtres les plus élevées des palais, l'hôtel donné par la ville, sous Charles VI, à Juvénal des Ursins[3]; un peu plus loin les baraques goudronnées du marché Palus[4]; ailleurs encore, l'apside[5] neuve de Saint-Germain-le-Vieux, rallongée en 1458 avec un bout de la rue aux Febves; et puis, par places, un carrefour encombré de peuple; un pilori[6] dressé à un coin de rue, un beau morceau du pavé de Philippe-Auguste,

---

1 *Campanille* ou mieux *campanile* (masc.), tour bâtie près d'une église sans en faire partie. Tels sont le *campanile de Pise*, appelé *Tour penchée;* à Paris, celui de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Le style roman se remarque dans les édifices du IV^e^ au XII^e^ siècle; il est caractérisé par le *plein cintre* ou arc parfait, dans le sommet des ouvertures et les voûtes. Le style gothique lui succéda : il a pour caractère principal l'ogive (nervures qui se rejoignent au sommet d'une voûte).

2 Il existe encore une rue du *Cloître* dans la cité.

3 Juvénal des Ursins (1360-1431), de Troyes. Magistrat distingué, prévôt des marchands de Paris en 1388, avocat général au parlement en 1400, chancelier de France en 1413.

4 Ce marché se trouvait entre le Petit-Pont et le pont Saint-Michel. Il tirait son nom de la rive marécageuse du fleuve (*palus*, marécage).

5 Nous écrivons aujourd'hui *abside*, d'un mot grec qui signifie *arceau de voûte*. On désigne ainsi la partie de l'église située derrière le maître-autel, où les trois nefs aboutissent.

6 Le *pilori* était un pilier muni de chaînes et de carcans pour attacher les criminels exposés. Le plus célèbre à Paris était celui des Halles. Il avait la forme d'une tour surmontée, à sept ou huit mètres de haut environ, d'une lanterne de bois, dans l'intérieur de laquelle était attaché le condamné. La lanterne tournait sur un pivot de demi-heure en demi-heure, afin que chacun pût voir les exposés de face.

magnifique dallage rayé par les pieds des chevaux au milieu de la voie, et si mal remplacé au XVIe siècle par le misérable cailloutage dit *pavé de la ligue;* une arrière-cour déserte avec une de ces diaphanes tourelles de l'escalier comme on en faisait au XVe siècle, comme on en voit encore une rue des Bourdonnais. Enfin, à droite de la Sainte-Chapelle, vers le couchant, le Palais de Justice[1] asseyait au bord de l'eau son groupe de tours. Les futaies des jardins du roi, qui couvraient la pointe occidentale de la Cité, masquaient l'îlot du Passeur[2]. Quant à l'eau, du haut des tours Notre-Dame, on ne la voyait guère des deux côtés de la Cité : la Seine disparaissait sous les ponts, les ponts sous les maisons.

Et quand le regard passait ces ponts dont les toits verdissaient à l'œil, moisis avant l'âge par les vapeurs de l'eau, s'il se dirigeait à gauche vers l'Université, le premier édifice qui le frappait, c'était une grosse et basse gerbe de tours, le Petit-Châtelet, dont le porche béant dévorait le bout du Petit-Pont; puis, si votre vue parcourait la rive du levant au couchant, de la Tournelle à la tour de Nesle[3], c'était un long cordon de maisons à solives sculptées, à vitres de couleur surplombant d'étage en étage sur le pavé un interminable zigzag de pignons bourgeois, coupé fréquemment par la bouche d'une rue, et de temps en temps par la face ou par le coude d'un grand hôtel de pierre, se carrant à son aise cours et jardins, ailes et corps de logis, parmi cette populace de maisons serrées et étriquées, comme un grand seigneur dans un tas de manants. Il y avait cinq ou six de ces hôtels sur le quai, depuis le logis de Lorraine, qui partageait avec les Bernardins le grand enclos voisin de la Tournelle, jusqu'à l'hôtel de Nesle, dont la tour principale bornait

---

1 Il fut appelé d'abord *Palais de la Cité*. Il fut construit, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien palais romain que les rois mérovingiens avaient habité. Le roi Eudes l'occupa à la fin du IXe siècle. Robert le Pieux le fit rebâtir vers 1003. Saint Louis l'agrandit et bâtit à côté la Sainte-Chapelle. Charles VII l'abandonna au parlement. Depuis il a été brûlé plusieurs fois en partie et reconstruit.

2 Il s'agit de l'îlot du *Passeur aux Vaches*, réuni depuis à la Cité, aujourd'hui traversé par le Pont-Neuf.

3 La Tournelle à l'est, et la tour de Nesle à l'ouest, terminaient sur la rive gauche l'enceinte méridionale de Paris. Un pont qui commence à l'endroit même où se trouvait la Tournelle porte encore ce nom. Quant à la tour de Nesle, elle a fait place au palais Mazarin, aujourd'hui l'Institut.

Paris, et dont les toits pointus étaient en possession pendant trois mois de l'année d'échancrer de leurs triangles noirs le disque écarlate du soleil couchant.

Ce côté de la Seine, du reste, était le moins marchand des deux ; les écoliers y faisaient plus de bruit et de foule que les artisans, et il n'y avait, à proprement parler, de quai que du pont Saint-Michel à la tour de Nesle. Le reste du bord de la Seine était tantôt une grève nue, comme au delà des Bernardins [1], tantôt un entassement de maisons qui avaient le pied dans l'eau, comme entre les deux ponts.

Il y avait grand vacarme de blanchisseuses; elles criaient, parlaient, chantaient du matin au soir le long du bord, et y battaient fort le linge, comme de nos jours. Ce n'est pas la moindre gaieté de Paris.

L'université [2] faisait un bloc à l'œil. D'un bout à l'autre c'était un tout homogène et compact. Ces mille toits drus, anguleux, adhérents, composés presque tous du même élément géométrique, offraient, vus de haut, l'aspect d'une cristallisation de la même substance. Le capricieux ravin des rues ne coupait pas ce pâté de maisons en tranches trop disproportionnées. Les quarante-deux collèges [3] y étaient disséminés d'une manière assez égale, et il y en avait partout. Les faîtes variés et amusants de ces beaux édifices étaient le produit du même art que les simples toits qu'ils dépassaient, et n'étaient en définitive qu'une multiplication au carré ou au cube de la même figure géométrique. Ils compliquaient donc l'ensemble sans le troubler, le complétaient sans le charger. La géométrie est une harmonie. Quelques beaux hôtels faisaient aussi çà et là de magnifiques saillies sur les greniers pittoresques de la rive gauche ; le logis de Nevers, le logis de Rome, le logis de Reims, qui ont disparu ; l'hôtel de Cluny [4], qui subsiste encore pour la consolation de l'artiste et dont on a si bêtement découronné la tour il y a quelques

---

1 Entre le Petit-Pont et la Tournelle.

2 On désignait sous ce nom le quartier des écoles, sur la rive gauche. Il occupait le sommet et les pentes de la montagne Sainte-Geneviève.

3 Le collège n'était au début que l'habitation commune des étudiants de même nation ou province. Ils suivaient tous les cours de l'Université. Dans la suite, on donne l'instruction dans le collège même.

4 Les hôtels servaient de logements, pendant leur séjour à Paris, aux grands-seigneurs auxquels ils appartenaient.

années. Près de Cluny, ce palais romain à belles arches cintrées, c'étaient les Thermes de Julien[1]. Il y avait aussi force abbayes d'une beauté plus dévote, d'une grandeur plus grave que les hôtels, mais non moins belles, non moins grandes. Celles qui éveillaient d'abord l'œil, c'étaient les Bernardins avec leurs trois clochers; Sainte-Geneviève, dont la tour carrée, qui existe encore, fait tant regretter le reste; la Sorbonne, moitié collège, moitié monastère, dont il survit une si admirable nef; le beau cloître quadrilatéral des Mathurins; son voisin le cloître de Saint-Benoît, dans les murs duquel on a eu le temps de bâcler un théâtre[2] entre la septième et huitième édition de ce livre; les Cordeliers[3], avec leurs trois énormes pignons juxta-posés; les Augustins[4], dont la gracieuse aiguille faisait, après la tour de Nesle, la deuxième dentelure de ce côté de Paris, à partir de l'occident. Les églises (et elles étaient nombreuses et splendides dans l'Université; et elles s'échelonnaient là aussi dans tous les âges de l'architecture, depuis les pleins cintres de Saint-Julien jusqu'aux ogives de Saint-Séverin), les églises dominaient le tout; et, comme une harmonie de plus dans cette masse d'harmonies, elles perçaient à chaque instant la découpure multiple des pignons de flèches tailladées, de clochers à jour, d'aiguilles déliées dont la ligne n'était aussi qu'une magnifique exagération de l'angle aigu des toits.

Le sol de l'Université était montueux. La montagne Sainte-Geneviève y faisait au sud-est une ampoule énorme; et c'était une chose à voir du haut de Notre-Dame que cette foule de rues étroites et tortues (aujourd'hui le *pays latin*), ces grappes de maisons qui, répandues en tous sens du sommet de cette éminence, se précipitaient en désordre et presque à pic sur ses flancs jusqu'au bord de l'eau, ayant l'air les unes de tomber, les autres de regrimper, toutes de se retenir les unes aux autres. Un flux continuel de mille points noirs qui s'entre-croisaient sur le pavé

---

1 Les *Thermes de Julien* sont les restes d'un vaste palais, dont les jardins s'étendaient jusqu'à la Seine. Julien l'habita, et y fut proclamé empereur par ses troupes. L'hôtel de Cluny fut bâti, au XIV^e^ siècle, sur l'emplacement d'une partie du palais des Thermes. Les deux édifices sont aujourd'hui réunis.

2 L'ouverture de la rue des Écoles l'a fait disparaître.

3 C'est là que se tint le club révolutionnaire dit des *Cordeliers*. Le couvent était situé entre la rue Racine et la rue de l'École-de-Médecine.

4 Un quai porte encore ce nom.

faisait tout remuer aux yeux : c'était le peuple vu ainsi de haut et de loin.

Enfin, dans les intervalles de ces toits, de ces flèches, de ces accidents d'édifices sans nombre qui pliaient, tordaient et dentelaient d'une manière si bizarre la ligne extrême de l'Université, on entrevoyait d'espace en espace un gros pan de mur moussu, une épaisse tour ronde, une porte de ville crénelée figurant la forteresse ; c'était la clôture de Philippe-Auguste. Au delà verdoyaient les prés, au delà s'enfuyaient les routes le long desquelles traînaient encore quelques maisons de faubourg, d'autant plus rares qu'elles s'éloignaient plus. Quelques-uns de ces faubourgs avaient de l'importance ; c'était d'abord, à partir de la Tournelle, le bourg Saint-Victor, avec son pont d'une arche sur la Bièvre, son abbaye où on lisait l'épitaphe de Louis le Gros, *epitaphium Ludovici Grossi*, et son église à flèche octogone flanquée de quatre clochetons du XI^e^ siècle (on peut en voir une pareille à Étampes, elle n'est pas encore abattue) ; puis le bourg Saint-Marceau, qui avait déjà trois églises et un couvent ; puis, en laissant à gauche le moulin des Gobelins et ses quatre murs blancs, c'était le faubourg Saint-Jacques avec la belle croix sculptée de son carrefour ; l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qui était alors gothique, pointue et charmante ; Saint-Magloire, belle nef du XIV^e^ siècle, dont Napoléon fit un grenier à foin ; Notre-Dame-des-Champs, où il y avait des mosaïques byzantines. Enfin, après avoir laissé en plein champ le monastère des Chartreux, riche édifice contemporain du Palais de justice, avec ses petits jardins à compartiments et les ruines mal hantées de Vauvert[1], l'œil tombait à l'occident sur les trois aiguilles romanes de Saint-Germain-des-Prés. Le bourg Saint-Germain, déjà une grosse commune, faisait quinze ou vingt rues derrière ; le clocher aigu de Saint-Sulpice marquait un des coins du bourg. Tout à côté on distinguait l'enceinte quadrilatérale de la foire Saint-Germain, où est aujourd'hui le marché, puis le

---

1 *Vauvert* était un ancien château voisin de Paris. Il était, dit-on, au XIII^e^ siècle, hanté par des revenants. Louis IX le donna aux Chartreux pour y bâtir leur couvent, et les prodiges s'évanouirent. Le couvent des Chartreux était entouré de jardins immenses, dont le sol déprimé a été comblé en partie, sous Napoléon I^er^, par l'allée de l'*Observatoire*, et le reste par la *pépinière du Luxembourg*, sous Napoléon III.

pilori de l'abbé, jolie petite tour ronde, bien coiffée d'un cône de plomb; la tuilerie était plus loin, et la rue du Four, qui menait au four banal[2], et le moulin sur sa butte, et la maladrerie[3], maisonnette isolée et mal vue. Mais ce qui attirait surtout le regard et le fixait longtemps sur ce point, c'était l'abbaye elle-même. Il est certain que ce monastère, qui avait une grande mine et comme église et comme seigneurie; ce palais abbatial, où les évêques de Paris s'estimaient heureux de coucher une nuit; ce réfectoire, auquel l'architecte avait donné l'air, la beauté et la splendide rosace d'une cathédrale; cette élégante chapelle de la Vierge, ce dortoir monumental, ces vastes jardins, cette herse, ce pont-levis, cette enveloppe de créneaux, qui entaillait aux yeux la verdure des prés d'alentour, ces cours où reluisaient des hommes d'armes mêlés à des chapes d'or, le tout groupé et rallié autour des trois hautes flèches à pleins cintres, bien assises sur une apside gothique, faisaient une magnifique figure à l'horizon.

(*Notre-Dame de Paris*, livre III, chap. II.)

L'enlizement.

Il est, sur certaines plages de Bretagne ou d'Écosse, des plaines de sables mouvants d'autant plus dangereuses, que rien ne trahit d'abord leur nature.

Tableau de la lutte que livre contre la mort un homme qui s'est laissé enlizer : impuissance de ses efforts, engloutissement progressif, puis « effacement » total.

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, voyageur ou pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis quelques minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix; la semelle s'y attache : ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche; mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus; la petite nuée joyeuse des

ucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les ieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie ers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas nquiet. Inquiet de quoi? Seulement il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les recouvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière; il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville; il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau, s'il en a un; il s'allège comme un navire en détresse; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus. Si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet enterrement long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et plein de santé, qui vous tire par les pieds, qui à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlizement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelisseuse inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent; il se redresse, il enfonce; il se sent engloutir; il hurle, implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au

ventre ; le sable atteint la poitrine. Il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaine molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte. Le sable atteint les épaules ; le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit ; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme ; nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme. (*Les Misérables.*)

DE FALLOUX

(1811-1886.)

Publiciste, homme politique, mêlé aux grandes luttes contemporaines, le comte de Falloux a toujours été à l'avant-garde de ceux qui, dans notre siècle, ont réclamé la liberté pour l'Église aussi bien que pour les peuples. Aujourd'hui son nom a un peu pâli devant de plus grands, associés au sien autrefois. Nous avons de lui l'*Histoire de Louis XVI ; l'Histoire de saint Pie V ; Mme Swetchine, sa vie, ses œuvres, sa correspondance.*

La rêverie.

Rêver n'accomplit et ne termine rien, mais commence beaucoup de choses : ce n'est pas encore le bien, mais ce n'est déjà plus le mal. Rêver, c'est s'élever au-dessus des réalités grossières : c'est déjà monter. La musique nous fait rêver, bénie soit-elle. Elle commence ainsi à nous sauver.

Si la musique ne rendait à l'homme d'autre service que la rêverie, je croirais encore qu'il faut la ranger parmi les agents et les conseillers d'un ordre élevé. Rêver n'accomplit et ne termine rien, mais commence beaucoup de choses ; rêver, ce n'est pas encore le bien, mais ce n'est déjà plus le mal dans son action impérieuse et grossière ; rêver, c'est le premier acte de l'imagination en conflit avec de vulgaires réalités, c'est l'état intermédiaire entre l'attrait et le dégoût ; c'est le déclin de

orgie et l'aurore de l'amour. Rêve-t-il celui qui ne connaît ncore que les aiguillons de sa chair? rêve-t-il celui qui se pré- ipite dans toutes les frénésies du jeu et dans tous les raffine- ients de la sensualité? Non, et vous soulèveriez son dédain, robablement sa colère, si vous lui parliez de ces horizons in- écis qui ne sont plus la terre et qui ne sont pas encore le ciel, e ces pensées incertaines et flottantes qu'on peut nommer lassi- ude ou regret, mais pas encore remords ou repentir. Combien e temps saint Augustin a-t-il rêvé avant de croire, avant de 'incliner et de prier? Demandez-le aux larmes de sainte Mo- ique[1], elles seules pourraient vous répondre. Mais si, par alheur, vous enleviez au pauvre cœur humain cette halte pas- agère entre le mal et le bien qui s'appelle la rêverie, vous auriez ompu le pont entre les deux mondes invisibles que presque out homme doit traverser pour arriver à sa propre valeur et 'établir dans son état définitif. Bénie soit donc la musique, car lle ne peut nous faire rêver sans nous détacher de nous-mêmes, ans nous entraîner dans cette sphère de l'idéal qui, pour beau- oup d'âmes, ou faibles, ou délaissées, n'est point encore le anctuaire, mais est au moins le parvis.

A. DE PONTMARTIN

(1811-1890)

Armand-Joseph de Pontmartin naquit à Avignon, le 16 juillet 1811.)e 1848 à 1890, il publia régulièrement et avec une fécondité remar- uable des articles de critique littéraire dans l'*Union*, la *Revue con- emporaine*, le *Correspondant* et la *Gazette de France*. La constance es opinions politiques et la fermeté des convictions chrétiennes de I. de Pontmartin font l'unité de sa vie et de son œuvre. « Ses qualités, it Sainte-Beuve, — son plus redoutable adversaire, — tiennent à la ersonne même de l'écrivain : il est ce qu'on appelle homme d'esprit. a plupart de ses débuts d'articles sont heureux; sa plume a de l'en- rain. Il a de la gaieté dans la moquerie. Son esprit très prompt et rès délié a une grande activité de lecture, une grande facilité d'assi- nilation. » On lui voudrait parfois plus de profondeur.

[1] Saint Augustin raconte lui-même dans ses *Confessions* les prières et les armes de sa mère, auxquelles il dut de sortir de ses égarements.

Louis XIV.

Malgré ses défauts, Louis XIV fut en France le type du *Roi*. Il fut roi absolu, par goût et par nécessité de l'époque. L'histoire est obligée de reconnaître qu'après 1685 le règne n'est brillant qu'à l'extérieur. L'abus du principe d'autorité conduit la monarchie et la France à une catastrophe que les esprits clairvoyants redoutent.

Toutes les imperfections de Louis XIV, et elles sont nombreuses, furent compensées par l'admirable accord de sa vocation avec sa destinée. Il naquit roi, comme d'autres naissent soldats, marins ou poètes. Être roi, roi toujours, absorber dans cette royauté toute l'âme d'une grande nation, telle fut la pensée constante de cette longue et glorieuse vie; l'histoire s'y est si peu trompée, que, rencontrant peut-être sur le trône ou sur les champs de bataille de plus grands hommes, elle n'en a pas trouvé qui fussent plus rois. Comme pour donner à cette vocation souveraine plus d'éclat et plus d'essor, Dieu l'avait désignée pour un moment unique où il n'y avait pas de milieu : ou la déchéance de la monarchie, peut-être de la France, ou bien le développement excessif de l'idée et de la puissance monarchique. Que le prince adolescent n'eût ni le goût, ni la passion, ni les qualités, ni le *physique* de son royal métier, c'en est fait; la royauté était renversée et le pays démembré. Entre deux malheurs, on eut le moindre et le plus lointain : voilà ce qu'oublient trop ceux qui, à l'aide de nos idées modernes, reprochent à Louis XIV d'avoir poussé jusqu'à ses dernières limites l'abus de l'isolement monarchique et de la *personnalité* humaine. Assurément cet abus devait produire et produisit des conséquences funestes, mais après avoir imprimé aux rouages du gouvernement une force, à l'unité nationale une vigueur capable de résister à tout, même aux dissolvants du siècle suivant, même aux secousses du Samson révolutionnaire, ébranlant les colonnes de l'édifice au risque de s'écraser sous ses ruines.

Voilà donc un roi absolu dans un royaume délivré de ses discordes intérieures, vis-à-vis de l'Espagne affaiblie, de l'Europe attentive, convié par son propre penchant, par toutes les voix de la flatterie et de la renommée, par l'entraînement des circonstances et l'attente publique, à faire de grandes choses au

dedans et au dehors, à occuper ceux qu'il a domptés, à éblouir ceux qu'il a vaincus : il n'est peut-être, à y regarder de près, ni un héros ni un homme de génie ; mais il est de ces maîtres qu'un héros peut servir sans se rapetisser, et qu'un homme de génie peut célébrer sans s'avilir. Son éducation est fort incomplète ; mais son ignorance est plus que rachetée par son aptitude à s'assimiler les talents de ceux qui l'entourent, de même que les lacunes de sa gloire se cachent sous les rayons des gloires d'autrui. Il supplée d'ailleurs à l'instruction qui lui manque par le goût du travail, l'instinct du grand et du beau, l'application aux affaires, et un fond de bon sens dont on ne saurait donner une meilleure preuve qu'en rappelant que l'exercice de la royauté, telle qu'il l'a comprise et pratiquée pendant plus de soixante ans, ne l'a pas rendu fou.

Il en est des personnages historiques comme des héros de roman ; ils ne devraient pas vieillir. Le roman a du moins la ressource de baisser le rideau quand ses héros se rangent, quand le mariage fait succéder son bonheur uniforme à l'ardeur de leurs passions et à la variété de leurs aventures. Mais l'histoire est obligée de conduire ses acteurs jusqu'au bout, parfois même de mener le deuil de leur gloire avant de commander leurs funérailles, et il est rare que le déclin réponde aux splendeurs du commencement. Qu'il s'agisse de Charles-Quint ou de Louis XIV, de Constantin ou de Napoléon, il arrive presque toujours, dans ces existences démesurées, dans ces cerveaux tour à tour exaltés et enfiévrés par la toute-puissance, un moment où l'équilibre se rompt, où la mesure se perd, où les ressorts se tendent, où la fatigue se trahit par l'exagération de l'effort, où la verve d'agrandissement ou de conquête se change en manie d'autocrate, et où la jeunesse qui éclairait tout n'est plus là pour tout excuser. Pour Louis XIV et pour Louvois, cette époque critique commence entre la paix de Nimègue et le traité de Ryswick, dans ces treize années qui se terminent par la mort du grand ministre. Louis XIV n'est pas vieux, mais son règne n'est plus jeune : les galanteries brillantes qui finissent ou vont finir préparent, en guise d'expiation, des malheurs et des fautes. Tout est grand encore, plus grand que jamais, dans cet ensemble ; mais la grandeur a des airs de menace ou d'inquiétude : la force devient violence ; les faveurs de la fortune sont

plutôt arrachées qu'obtenues; on lui demande trop pour avoir beaucoup à espérer de sa longue complaisance et n'avoir pas tout à craindre de son premier refus. Vous diriez ces visages qui conservent les apparences d'une santé magnifique, pendant que les organes enferment déjà les germes d'une maladie dangereuse; ces jours d'été où le ciel est tout d'azur et de flamme, tandis que l'atmosphère s'alourdit et qu'au loin des grondements sourds annoncent un orage. (*Nouveaux Lundis.*)

Jean Reboul.

La poésie *l'Ange et l'Enfant* a fait à Reboul une réputation universelle. Plusieurs se demandent pourquoi ce poète, sorti du peuple, n'est pas le poète du peuple. Mais il est poète du peuple parce qu'il lui a parlé des dogmes qui consolent. Parce qu'il s'est inspiré de la religion, il est le poète de tous.

Ce fut *l'Ange et l'Enfant* (1828) qui justifia la vocation poétique et inaugura la célébrité de Reboul. En cette belle saison de renouveau, qui fut comme le second printemps de la poésie française, nul n'eût songé qu'il fût possible de faire acte de poète dans une autre langue que celle des *Méditations*, des *Odes et Ballades* et des *Messéniennes*, du *Lac*, des *Préludes* et d'*Éloa*. Par ce coup d'éclat qu'il n'a pas dépassé depuis, et où j'essayerai de retrouver tout à l'heure une preuve de la bizarrerie du succès et de l'injustice du public en matière de poésie, Reboul s'emparait d'emblée du cœur de toutes les mères, ce qui n'est pas une trop mauvaise façon d'être populaire; car l'amour maternel n'a jamais passé, que je sache, pour un privilège aristocratique. Ceci me mène droit à une objection : Pourquoi Reboul, sorti des rangs du peuple, n'a-t-il pas été exclusivement le poète du peuple? Pourquoi, — ce fut le mot de la critique, — n'a-t-il pas donné un Robert Burns à la France?

Pourquoi? — Je réponds : Parce que ce n'était pas possible, parce que les situations sont différentes ou plutôt contraires, parce que Burns, en France, ne serait pas lu. L'Angleterre est le pays du *chez soi :* la muse populaire peut s'y enfermer dans l'atelier et dans la mansarde, s'y créer un petit monde dont les épisodes, les personnages, les figures, les émotions, les griefs

excitent un intérêt *sui generis*. Le génie français a plus d'expansion, plus d'attrait pour les idées générales. L'unité, à laquelle il tend sans cesse et qui fait sa force, le ramène, en dépit des diversités de talents, de sujets, d'éducations, de fortunes, vers ces sources d'aspirations qui ne tarissent jamais et où s'abreuve tout homme doué de la soif de l'idéal, qu'il soit riche ou déshérité, noble ou plébéien. Il existe en France une centralisation poétique; chez nous il n'y a pas de milieu : ou la poésie populaire est démagogique, subversive, révolutionnaire, querelleuse, agressive, remplie de récriminations et d'invectives socialistes, — et ce n'est pas là probablement ce que l'on eût demandé à Reboul ; — ou bien, après avoir effleuré de ses ailes les petites réalités de la vie, elle aspire à monter, à reprendre possession de sa patrie véritable, et il serait aussi cruel, aussi insensé de l'en exclure que d'interdire aux pauvres et au peuple leur part dans les espérances célestes. La poésie, telle que nous essayons de l'esquisser et telle que Reboul l'a pratiquée, convient mieux aux petits et aux humbles qu'aux heureux et aux grands de la terre. Pour ceux-ci, elle n'est qu'un plaisir fugitif, une émotion stérile; pour ceux-là, elle est une consolation, une sauvegarde et un refuge; elle les aide à combler la distance qui sépare leur misère de ces sphères enchantées où s'assouvit cette faim à laquelle le pain du jour ne suffit pas, où l'imagination se délecte, où le cœur s'apaise, où le désir s'épure, où s'épanouissent les fleurs de l'âme. Dire que Reboul, quand il a chanté les douleurs et les consolations des mères, les Petites Sœurs des pauvres, les mystères de la religion, la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le sacerdoce, la charité, les devoirs du citoyen, les noms chers à la fidélité politique, n'a pas été au plus haut degré un poète populaire, c'est absurde; c'est comme si l'on disait que le christianisme, la charité, les fêtes de l'Église n'intéressent en rien le peuple, que le clergé ne se recrute que dans les classes riches, que les noëls ne sont chantés que dans les réunions aristocratiques, qu'un citoyen n'a pas de devoirs s'il ne possède en même temps vingt mille livres de rente, et que, pour rester fidèle aux principes et aux traditions monarchiques, il faut préalablement être monté dans les carrosses de roi. Ce serait bien mal connaître notre Midi, où la communauté des croyances religieuses et des affections politiques est une condition d'égalité

morale, un lien plus puissant que toutes les similitudes de rang et de fortune, où les plus pauvres foyers nourrissent parfois les flammes les plus généreuses et entretiennent le plus obstinément leur feu sous la cendre.

Voilà le trait distinctif de Reboul, son charme et sa gloire, sa place dans son pays et dans notre histoire littéraire. Posé par les contrastes de son éducation et de sa pauvreté, de sa profession et de son œuvre, de sa naissance et de son génie, au point où se réunissent les diverses classes sociales pour adorer le même Dieu, professer la même foi, évoquer les mêmes souvenirs, prier ou sourire aux mêmes fêtes, compter les mêmes battements de cœur et répandre les mêmes larmes, il a exprimé cette union féconde dans une langue que tous pouvaient parler, dans une poésie que tous pouvaient comprendre : il a écrit les paroles et noté la musique de ce chœur chanté par des milliers d'âmes, fières et heureuses d'échapper par leurs célestes ressemblances aux différences de costume et de figures.

Le poète Brizeux.

Brizeux a un bonheur qui commence à devenir rare, et qu'ont dû lui envier plusieurs de ses rivaux : il a un pays. Qu'est-ce à dire? Ne sommes-nous pas tous d'un pays quelconque, Gascons ou Provençaux, Champenois ou Picards? Oui : mais Brizeux a une patrie poétique, et c'est là l'essentiel pour un poète. Dans un temps où disparaissent, d'une province à l'autre, toutes les particularités de langage, de mœurs et de costumes, où les chemins de fer, comme une gigantesque rature, effacent tous les détails, toute aspérité de couleur locale, et où des milliers de provinciaux qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes se changent en Parisiens qui ressemblent à tout, Brizeux est resté Breton. Sa chère Bretagne, en dépit du nivellement général, lui a offert encore assez de ses caractères primitifs et de ses traits originaux pour défrayer sa poésie pendant vingt-cinq ans, sans qu'elle parût, dans son uniformité volontaire, ni s'obstiner trop ni trop se répéter. Comme si ce n'était pas assez de cette heureuse fortune, il s'est trouvé que ce peuple, dont il se faisait ainsi le légendaire et l'interprète, ayant depuis longtemps admis la

langue française côte à côte avec son antique idiome, M. Brizeux a pu, sans contradiction apparente, prêter à ses images, à ses idées, à ses mœurs bretonnes, le seul langage qui soit aujourd'hui possible dans notre littérature, et échapper à l'inconvénient où sont tombées d'autres poésies trop locales, celui de n'être intelligibles que dans le pays même où elles sont écrites. Enfin, — et c'est là un point important, — cette fière et noble Bretagne ayant gardé la religion de ses pères, le culte de la famille, l'amour des vieux usages, l'instinct de l'idéal, les saintes traditions d'héroïsme, de simplicité et de grandeur morale, c'est-à-dire les plus pures, les plus fécondes inspirations que puisse rencontrer un poète en dehors de toute préoccupation de race, de caste ou de province, il en résulte que l'auteur de *Marie* et des *Histoires poétiques* a pu être à la fois local par la forme et général par le fond, s'adresser à toutes les âmes capables de sentir, sans quitter le berceau où s'abrite sa muse, et faire arriver jusqu'à nous ce souffle tout imprégné de l'agreste parfum de ses landes, mais doux à tous les fronts et vivifiant pour tous les cœurs.

NISARD

(1806-1888.)

A côté de la critique qu'on appelle historique, et que représentaient Villemain et Sainte-Beuve, l'ancienne critique idéaliste et dogmatique, celle qui goûte, apprécie et juge d'après des règles, trouva dans Désiré Nisard un illustre représentant, et lui inspira sa belle *Histoire de la littérature française*. Défenseur ardent de l'école et de l'idéal classiques, il est dur et souvent injuste pour la littérature du moyen âge, qu'il connaît à peine et pour les prétendus imitateurs du romantisme. Vraiment magistral quand il aborde les grands noms littéraires du XVII[e] siècle, il sait aussi apprécier les beautés des grands écrivains de nos jours, bien qu'il soit l'ennemi déclaré de leurs théories et de leurs innovations. (V. *Précis d'hist. litt.*)

L'importance de l'attention.

L'attention est la qualité la plus personnelle, avec elle on n'est jamais médiocre. L'attention s'en va. Suites funestes. Ce que produit l'inattention.

Nous n'avons rien en nous de plus original que l'attention, ni qui nous appartienne plus en propre. Les lueurs de talent, la facilité, les saillies, nous font ressembler à beaucoup de gens dans ce pays où l'on a fait un assez médiocre éloge de l'esprit, en disant qu'il y court les rues. Il y a certaines qualités qui ne sont pas un cachet, un certain esprit qu'on attrape, comme plus d'un défaut, par l'imitation. Si c'est cet esprit-là qui court les rues, soit, je ne sortirai pas pour le voir passer. L'attention, c'est véritablement la personne. Quand je lis un travail dont elle a tracé le plan, lié les parties, pesé les mots, ce ne sont plus des pages, c'est quelqu'un que je vois; je ferais son portrait, je me prends à envier un tel fils à ses parents, et je félicite la société de ce qu'il lui est né un homme.

Vos maîtres ne vous demandent pas un esprit brillant, une imagination heureuse. Cela ne s'enseigne ni ne s'apprend. Mais ils ont raison de vous demander ce dont nous sommes tous capables par la volonté, je veux dire l'attention, qui n'est que la volonté appliquée à la conduite de l'esprit. C'est un bien dont nul n'est privé, parce qu'il a plu à Dieu de faire de tout homme un être libre et responsable. Sans doute il ne suffit pas de l'attention pour devenir un esprit supérieur; mais c'est assez pour n'être pas médiocre. Il n'y a pas de couronnes pour tout le monde; mais il n'est personne qui ne puisse conquérir par l'attention quelque chose qui n'est au-dessous d'aucune couronne, la connaissance de ses forces, et cet art d'en user, par lequel on tient une place utile dans le monde, et l'on y laisse un vide quand on en sort.

Je sais bien que l'époque où nous vivons n'est guère propice à l'attention, et je ne crois pas en faire une censure injuste en disant que cette faculté y a fléchi. Nous ne sommes plus au temps où le *Discours de la Méthode* de Descartes, dont chaque phrase est pour notre mollesse intellectuelle une énigme qui l'em-

barrasse ou qui l'accable, était lu par les gens du monde comme un livre à la mode. De grandes causes et de petits travers; l'incertitude dans les esprits née de l'instabilité dans les choses; le temps méprisé comme un obstacle au lieu d'être estimé comme la seule force inépuisable; un certain dédain du passé, qui semble augmenter à proportion que nos inventions et nos nouveautés nous en éloignent; un emportement universel qui donne aux gens recueillis le ridicule de gens attardés; enfin, dans les lettres, des théories qui ont discrédité la réflexion au profit de l'improvisation, et mis les hasards de la plume au-dessus du travail: tout cela forme comme un air insensible qui s'est glissé jusque dans nos écoles et y a produit je ne sais quelle impatience qui se croit de la maturité. Voilà comment l'attention s'est relâchée. Le mal qui en résulte s'étend fort au delà du terme des études. S'il est vrai qu'à l'attention, dans la vie du lycée, répondent dans le monde la persévérance, la tâche mesurée aux forces, le calme dans les entraînements publics; par contre, à l'inattention répondent la mobilité et l'inquiétude, les fausses démarches, les illusions, qui ôtent à l'homme la possession de lui-même. Défendez-vous de ce défaut, soyez plus sages que nous; il serait beau que l'attention rentrât dans la société par les lycées, et dans nos maisons par nos enfants.

(*Discours universitaires*, 1864.)

LOUIS VEUILLOT

(1813-1883.)

Depuis sa conversion à la foi et aux pratiques chrétiennes, en 1838, M. Louis Veuillot présente à l'admiration de ses amis et de ses ennemis, « le spectacle d'une longue vie qui s'est achevée dans l'unité de principe et d'action et d'un beau talent qui s'est dévoué sans défaillance et avec un parfait désintéressement à une grande cause. Journaliste hors ligne, conteur ravissant, satirique étincelant de verve, critique d'un goût délicat et d'une sagace impartialité, artiste et poète original, philosophe aux vues nettes et larges, moraliste pénétrant et sans pessimisme, enfin épistolier inimitable, par son prodigieux esprit et sa

virile tendresse[1] », il avait reçu de Dieu les dons les plus multiples et les plus rares, et c'est pour la cause de Dieu et de l'Église qu'il les fit valoir. Il se proposa pour l'objet premier et capital de sa vie de démasquer et de flétrir les ennemis de la religion. Laissant à d'autres champions la persuasion et la douceur, il frappa avec « la hache et la massue ». Les articles qu'il publia pendant quarante-deux ans dans l'*Univers* lui attirèrent d'illustres amitiés, d'honorables sympathies et l'engagèrent en de retentissantes polémiques. C'est un écrivain éloquent, souvent d'une éloquence indignée; c'est un homme d'infiniment d'esprit et, chez lui, l'esprit est comme un éclair du bon sens.

Les principaux ouvrages de M. Louis Veuillot sont les *Pèlerinages de Suisse* (1838), *Pierre Saintive* (1840), *Rome et Lorette* (1841), *les Nattes* (1844), *l'honnête Femme* (1844), *les Français en Algérie* (1845), *les libres Penseurs* (1849), *Corbin et d'Aubecourt* (1858), *la petite Philosophie* (1850), *Çà et là* (1859), *les Parfums de Rome* (1861), *la Vie de Jésus* (1864), *les Odeurs de Paris* (1867), *les Couleuvres, Molière et Bourdaloue, V. Hugo* (recueil d'articles), *Correspondance* (7 volumes), *Mélanges*, etc.

M. Louis Veuillot était un disciple fervent de Bossuet, de Bourdaloue, de Sévigné, de La Fontaine, de J. de Maistre; il est lui-même un maître dans la perfection de l'art.

Maître Aspic.

Maître Aspic est sûr de perdre son procès, ses clients aussi; mais ils veulent faire injurier leur adversaire. La foule encombre le prétoire; maître Aspic commence, et répond à sa réputation : il provoque l'enthousiasme. La partie adverse avait pour elle la justice; mais elle est ridiculisée, diffamée pour dix ans. L'avocat en convient lui-même, et il est content.

Maître Aspic vient en poste à Chignac plaider un procès qu'il sait qu'il perdra. Ses clients aussi savent que le procès sera perdu : ce n'est pas pour le gagner qu'ils ont largement payé cet avocat célèbre. Ils sont riches, et ils veulent principalement faire injurier leur partie. Cohue de curieux dans le prétoire[2]; la ville entière est là. Derrière les juges, cinquante femmes du premier rang sont attentives, cinquante langues aiguës vont

---

[1] *L. Veuillot*, par E. Cornut (Paris, Retaux).

[2] Le *prétoire* était, à Rome, le lieu où le préteur rendait la justice. Chez nous, ce mot désigne la salle d'audience de la Justice de Paix, ou bien, comme ici, tout autre tribunal.

s'imbiber des plus corrosifs venins de la médisance. On lit déjà l'inquiétude sur le visage de ces malheureux qui ont pour eux l'équité, le droit et même les juges, mais qui n'ont pas maître Aspic; qui gagneront leur procès, mais qui perdront leur honneur. On appelle la cause. Maître Aspic commence; il s'anime, il s'échauffe, il est en colère, il s'enivre de sa colère; le voilà monté, le voilà superbe. Non seulement il veut gagner en conscience son argent, il veut encore soutenir sa belle réputation. Durant deux heures il tient la partie adverse sous le coup de cette parole insolente qui se permet tout, même à Paris. Il persifle, il vilipende, il meurtrit, il broie; c'est un massacre. L'auditoire frémit, frissonne, éclate de rire. Un dernier coup qui atteint une fibre du cœur encore épargnée; une injure, s'il se peut, plus poignante, une calomnie plus atroce : l'enthousiasme crève; on applaudit malgré les juges, tentés d'applaudir eux-mêmes; l'avocat tombe sur son banc et s'essuie le front : il a fini. Voilà pour un an, pour dix ans, l'infortuné plaideur devenu la fable de ses concitoyens. Maître Aspic, applaudi, admiré, touche une jolie somme, soupe en cérémonie chez le préfet ou chez le maire, dit que ses clients sont injustes, fait sa cause plus mauvaise encore qu'elle n'était, rend à huis clos justice au pauvre diable qu'il a diffamé en plein tribunal, et reprend la poste, fort content de l'opinion qu'il laisse de lui à ces gens de province [1].

(Extrait des *Libres penseurs*.)

En voyage.

Description d'une petite ville, cachée dans un charmant paysage. Tout est si frais, si calme, si doux, qu'on voudrait s'arrêter là pour jamais. C'est précisément alors que la diligence va plus vite, et il reste un regret au cœur.

Ne vous est-il jamais arrivé de traverser en voiture une de ces petites villes assises au penchant d'un coteau, sur le bord d'une rivière, à l'ombre d'un bouquet de bois? La rue est à peu

[1] Ce portrait rappelle ceux de La Bruyère; il n'est guère possible de mettre plus de vigueur dans le trait et de vivacité dans les couleurs.

près déserte, mais vous voyez pourtant çà et là un enfant qui joue, une servante qui tricote, un bourgeois qui ne fait rien (principale occupation de tous les bourgeois de province), et c'est la meilleure figure de bourgeois que vous avez jamais vue. Les maisons ont un air fruste[1] et vénérable; elles sont silencieuses, elles semblent faites pour l'étude et pour la prière comme un couvent, et le rebord des fenêtres est chargé de parterres aériens. Une percée vous laisse apercevoir l'église; vous longez une promenade plantée de vieux arbres; vous rasez les murs d'un château gothique, portes festonnées, croisées à petites vitres, toitures aiguës, au sommet desquelles les belles vieilles girouettes tournent encore[2]. Vous sortez enfin de la ville, et ce ne sont que capricieux chemins dans les prairies, haies vives, peupliers au bord des rigoles, grands chênes dans les lointains, buissons charmants sur les côtés de la route.

Tout cela est si frais, si paisible, si peuplé d'oiseaux qui chantent, et si profusément[3] semé de belles simples fleurs, qu'on se demande où l'on va, et quelle affaire si importante vous force à courir le monde, et s'il ne serait pas beaucoup plus sage de rester dans ce petit pays inconnu, au fond d'une de ces maisons respectables, tout près de cette vieille église, de cette belle promenade tranquille et de ce placide bourgeois. On voudrait au moins s'arrêter un instant, casser un rameau de ce cher buisson, emporter une de ces fleurs, demander l'heure qu'il est à cette bonne servante qui tricote, et qui ne pourrait pas le dire bien certainement : en effet, à quoi bon savoir les heures? à quoi bon s'inquiéter des jours? le bedeau ne sonne-t-il pas la messe tous les matins, et le prône de M. le curé n'est-il pas de tous les calendriers le plus sûr? N'importe, on voudrait s'arrêter; mais la diligence ne va jamais vite que quand vous avez de ces désirs-là. Le postillon fait claquer son fouet, les chevaux galopent comme s'ils savaient ce que c'est que galoper, les roues brûlent le pavé. Vous passez, vous êtes déjà bien loin, et vous dégagez avec un gros soupir votre cœur, accroché là-bas aux buissons disparus : « Chantans et florissans buyssons, dit un

[1] Usé par le temps, comme une médaille ou une monnaie dont l'image et les caractères sont effacés.

[2] Voilà un petit tableau charmant en deux ou trois coups de crayon.

[3] Avec tant de profusion.

vieil auteur, buyssons portans perles en la matinée, et sur le vespre, feuillage d'or[1]. »

(*Œuvres.*)

Le lac des Quatre-Cantons.

Le lac des Quatre-Cantons est le roi des lacs : nulle part la nature n'est plus grandiose, plus belle; ses bords furent le berceau de la liberté suisse.

Le lac de Waldstetten[2] est une étoile tombée au milieu des montagnes, entre lesquelles il étend ses branches étincelantes, comme pour procurer à cette noble nature le plaisir de se mirer et de voir elle-même sa splendeur. C'est le roi des lacs, et à double titre la perle et l'honneur de la Suisse, car la Suisse s'est formée sur ses bords; nulle part elle n'est aussi grande, nulle part elle n'étale autant de beautés : sites gracieux et sombres, rochers arides, rives fleuries, héroïques souvenirs, tout se trouve là. Il n'est peut-être pas un point du monde où le soleil se lève et se couche si beau, il en est peu que l'amour de la patrie ait illustrés d'un roman plus pur. Jusqu'à présent, courant à travers des contrées dont les habitants se sont, de façon ou d'autre, laissé arracher ou leur foi ou leur liberté, je m'étais demandé quel si grand plaisir on pouvait trouver à être Suisse; mais là, au sein de la vieille Helvétie, en présence de ces bords qui sont ceux des trois cantons, au pied de ces montagnes que n'a pu escalader le sophisme bavard si triomphant ailleurs, je l'ai deviné. C'est là que la liberté suisse a eu ses premiers et ses derniers défenseurs : Sempach, Morgarten, Cappell, Stanz, Altorf et le Grütli[3] sont voisins; les héros poétiques de l'indé-

[1] « La belle humeur, l'esprit de bon aloi se mêlent harmonieusement dans cette page à une poésie pleine de fraîcheur et de sentiment : c'est une perle ravissante, un vrai bijou. » (Ragon.)

[2] Ce mot signifie *lieux forestiers*. On désigne plus communément ce lac sous le nom de *lac des Quatre-Cantons* ou de *Lucerne;* car outre les trois cantons dont se composa d'abord la fédération helvétique : Uri, Schwytz, Unterwald, un quatrième, celui de Lucerne, baigne aussi ses pieds dans le lac.

[3] Sempach, village du canton de Lucerne, célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Suisses en 1386 sur l'archiduc autrichien Léopold, grâce au dévouement d'Arnold de Winkelried.— Morgarten, montagne située entre les cantons de Schwitz et de Zug. Victoire des Suisses sur les Autrichiens, en 1315.— Cap-

pendance ont vécu là ; c'est là que l'étranger n'a pu régner ; c'est là que n'ont pénétré ni la déloyauté ni l'hérésie [1] ; c'est là qu'avec la foi sont restées la gloire et la liberté.

(*Les Pèlerinages de Suisse.*)

Le Limousin.

Voici un doux pays, le pays des douces montagnes. Les Alpes sont tristes, les Pyrénées joyeuses. Dans les Alpes, parfois le soleil semble s'éteindre ; il ne peut descendre au fond de ces vallées qui pleurent et de ces ravins d'où monte le froid. Il rit dans les Pyrénées ; il teint de rose ces sommets qui se laissent fouler par le pied de l'homme, mais qui refusent le labeur de ses mains. Les douces montagnes du Limousin sont humaines. Elles appartiennent à l'homme, elles produisent pour lui. D'échelons en échelons, il y fait monter ses troupeaux, il y mène sa charrue.

La haute partie du Limousin, serviable encore, mais plus sauvage, est celle qui tire son nom de la Corrèze, rivière bien nommée : Corrèze, coureuse. Elle court, elle prend son élan, bondit et se remet à courir. On pourrait aussi l'appeler la chanteuse ; elle ne court pas sans chanter. Quel chant vivant, aimable, parfois éclatant ! Lorsqu'elle s'élance pour franchir un obstacle, ou lorsqu'un rocher du bord veut l'arrêter, sa robe verte s'entr'ouvre, il en jaillit des perles : la coureuse les laisse, et elle court. Elle s'enfonce sous les berceaux de châtaigniers, elle tourne au flanc des hautes collines, elle caresse les grandes herbes, chantant, dansant ; et les grands bestiaux la regardent courir. Oh ! la belle coureuse ! On voit sur la route l'eau s'échapper des rochers en filets d'argent, et courir et se précipiter et la

---

pell, village du canton de Zurich ; les catholiques y battirent les réformés, en 1531 ; Zwingle périt dans l'affaire. — Stanz, village du canton d'Unterwald ; dans une assemblée qui s'y tint en 1481, Nicolas de Flue pacifia les confédérés. Patrie d'Arnold de Winkelried. — Altorf, chef-lieu du canton d'Uri ; patrie de Guillaume Tell et théâtre de ses exploits. — Grütli ou Rutli, prairie de la Suisse, au pied du Seelisberg, sur un golfe du lac. C'est là que dans la nuit du 7 novembre 1307, Werner, Stauffacher, Walter Furst et Arnold Melchthal, chacun avec dix Suisses qu'ils avaient amenés, firent serment d'affranchir leur patrie.

[1] Les populations qui avoisinent le lac de Lucerne sont en majorité catholiques.

rejoindre. Et elle va toujours, preste et contente; et nous ne pouvons nous retenir de lui jeter des genêts fleuris, des bruyères, des mauves, pour qu'elle les emporte. A quelle fête vas-tu si joyeuse? Prends du moins ces parures [1].

(*Petits voyages.*)

Le lac de Genève.

Dans une gerbe de montagnes aux cimes barbelées de vignes, de bois et d'aiguilles de pierres, merveilleuse fleur entre ces merveilleux épis, le lac s'épanouit, bleu comme le ciel, vert comme les prés.

Que le brouillard léger du matin les voile, que le plein soleil en éclaire la splendeur ou que le soir les revête d'une gaze de feu, que le flot s'endorme ou que le vent murmure, toujours, sur ces doux rivages, habite la paix.

L'amitié m'accompagnait, jeune, mais déjà sereine, car elle sentait qu'elle pourrait vieillir. L'hospitalité nous entourait de ses soins charmants. Notre hôte était notre ami, et ses amis devenaient nos hôtes. Au fond des vallons, sur les collines vertes, sur les vieux arbres, partout, au seuil de la maison riante, nous attendait le riant visage de l'hospitalité. Les serviteurs mettaient d'abord la nappe, et couraient avertir le maître absent.

Te souviens-tu de la jeune comtesse qui nous jeta la bienvenue du balcon de son château crénelé? Le pont-levis était chargé de fleurs. Quand nous entrâmes, elle renouvela son salut et nous tendit sa fine et noble main.

Et le vieux curé dans son presbytère? Je vois sa table boiteuse près de la fenêtre encadrée de vigne sauvage, ses vieux livres derrière un rideau, son lit entouré de vieille serge, son rire cordial, son beurre, son joli vin.

Nous regardions ses meubles usés, plus qu'usés, sa maison tout entière vermoulue, qui branlait au vent et craquait sous nos pas. « Bah! disait-il, pour un an peut-être que j'ai à rester, est-ce la peine de changer rien? »

---

[1] Beaucoup de lecteurs ne connaissent, de Louis Veuillot, que le polémiste vigoureux. Mais ce grand écrivain sait prendre tous les tons; son talent si souple aborde tous les genres. Le fragment ci-dessus le révèle délicat paysagiste : il voit, et décrit si bien qu'on semble voir avec lui.

De son grenier, plein d'une odeur de pommes, on voit le mont Blanc mieux que de Chamonix, quand on le voit. On ne le voyait pas ce jour-là. Mais quels effets de pluie, quels bruits de clochettes à travers la brume, quels parfums de montagne mouillée!

Tu voulais rester pour peindre des effets de pluie; je voulais rester pour faire des vers. Nous partions, emportant et laissant les souhaits du cœur. Nous arrivions dans un autre gîte, où nous voulions rester encore; nous voulions rester partout.

Notre voiture, — quelle voiture! — gémissait sur des routes affreuses et charmantes. O joyeux embarras! ô ravissements soudains devant ces perspectives immenses, ces pics neigeux, ces arbres noirs, ces eaux bondissantes!

Mais le plus grand charme, c'était l'homme: jamais, en si peu de jours, je n'ai rencontré tant de bonnes âmes, tant de fermes esprits. La franchise éclairait les visages, le bon sens réglait les discours, les cœurs battaient pour le bien.

Jamais, non, pas même dans les premiers enivrements de la jeunesse et de la liberté, jamais d'un pied plus heureux je ne fis lever la poussière du chemin, jamais d'une oreille plus charmée je n'écoutai la voix des solitudes.

Jamais je ne portai dans les sanctuaires un cœur plus enivré de reconnaissance et d'amour. Seigneur, Dieu créateur du monde, vos œuvres sont belles! Seigneur Dieu, père et maître des hommes, vous les avez faits droits et bons. (*Çà et là.*)

Une fleur du Colisée.

Depuis quelques jours je n'avais pas vu le Colisée, depuis quelques jours le printemps est venu à tire-d'aile.

Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyre a premièrement fleuri, là naissent les premières fleurs.

Ce matin, j'y suis entré par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue, j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient, fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

Quel hosanna disaient les oiseaux! quels parfums répandaient les fleurs! que le soleil était doux! que mon cœur était joyeux!

Un oiseau chantait sur la croix. Au pied de la croix je vis une marguerite blanche tachetée de rouge.

Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César.

Au milieu d'une touffe d'herbe vigoureuse, j'y voyais briller comme une goutte de sang.

Et près de cette touffe d'herbe je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

Il me regardait ; ses lèvres blanchissantes s'entr'ouvraient pour un sourire qui n'a point la vie.

Et sur son visage je retrouvais à la fois les traits de mon père, et ceux de mon frère, et ceux de nos enfants.

Il me disait : « J'ai été amené captif du fond des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple romain.

« La clémence du Christ m'a visité dans ma prison : il m'a envoyé son Pontife ; j'ai reçu le baptême. César m'a offert la vie si je voulais abjurer le Christ ; préférant le don du Christ, j'ai choisi de mourir. Je suis mort pour le Christ, je suis mort pour le Christ ! que le Christ soit béni ! qu'il règne à jamais !

« J'ai laissé mes fils dans ma pauvre cabane des Gaules. O Christ ! que ton baptême descende sur eux !

« O Christ ! je suis mort pour toi ; ô Christ ! que ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes martyrs ! »

Et ce corps ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de laquelle brillait cette chose qui semblait une goutte de sang.

Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules aux pieds de César.

Ce que j'avais vu comme une goutte de sang était une fleur de l'herbe ; je l'emportai sur mon cœur.

Pierre, fils de mon frère, cette fleur est pour toi.

(*Les Parfums de Rome.*)

Lettre sur l'aurore.

Description de la campagne après un orage. Le chant des oiseaux rappelle à Louis Veuillot le souvenir de sa fille, et il renouvelle son acte de résignation à la volonté de Dieu. Il parle en quelques mots de son installation au château qu'il habite.

Époisses (Côte-d'Or), juin 1858.

J'ai fait un bon voyage, et je suis très bien. J'ai été escorté de la foudre jusqu'à Montbard; ma voiture m'attendait en gants blancs. Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'Angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'aurore; et c'est charmant[1]. Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs peu à peu sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient. Puis l'aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie: figure-toi sœur Olga dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient par-ci par-là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre, elles devinrent des ruisseaux et des fleurs. Elle fit sa toilette et se pommada de tilleul et de foin avec une pointe de sureau, c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche, elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid que j'aurais voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue du Bac[2]. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre de plus en plus se réjouissait de la voir: tout s'animait, les oiseaux éclatèrent en chansons et me firent souvenir de faire ma prière comme ils fai-

---

1 M^me^ de Sévigné n'a rien de comparable à cette description d'un lever de soleil, sur la campagne après la pluie.

2 Remarquez avec quelle habileté l'auteur, au lieu d'une description banale et froide de l'aurore, fait un tableau complet et vrai, où il donne la sensation de tout ce qu'il a vu et même des parfums champêtres qu'il a respirés. « Maintenant, dit A. de Pontmartin, lisez cette page, Messieurs les naturalistes, les descriptifs à perdre haleine, et saluez, non pas, Dieu merci! votre maître, mais le maître! »

saient la leur[1]. Tu sais à quoi je pense en te disant cela[2], ma sœur, et j'y pensais dans ce moment-là, sans pleurer, me ressouvenant pourtant de la date et de l'heure. Ah! ma sœur, cet anniversaire est celui de la plus forte et de la plus triomphante prière qui ait été faite pour nous après celle de notre mère Marie. Je continuai donc mon voyage, admirant cette belle nature et montant plus haut avec un esprit résigné.

Nous verrons mieux que cela: nous entendrons la prière des anges, plus douce que le chant des oiseaux, et dans cette prière nous reconnaîtrons la voix de notre fille Marie. Va, courage, donnons au bon Dieu ce qu'Il a voulu prendre, afin qu'Il nous prenne aussi, quand même nous ne voudrions pas assez nous donner. Ceux à qui il a pris un tel trésor malgré eux, et qui ensuite le Lui donnent, c'est qu'Il a résolu de les prendre eux-mêmes, fût-ce malgré Lui[3].

Époisses est un très beau reste de château fortifié, entouré de deux enceintes à demi gothiques, bâti dans un pêle-mêle singulier; grand seigneur comme Rostopchine, bon enfant comme Ségur, plein de portraits, de livres, de blasons, de charmantes ferrailles: la cour est un jardin, le pays est un parc; l'église et le presbytère sont dans la première clôture, le curé a les cheveux roux et lit l'*Univers*.

Ma chambre est celle du grand Condé.

J'ai un balcon sur la campagne; l'embrasure d'une de mes fenêtres est mon cabinet de travail; l'autre, mon cabinet de toilette. Il y fait frais. En arrivant à quatre heures du matin, je me suis couché et j'ai dormi parfaitement, à peine réveillé trois ou quatre fois par des coups de tonnerre. Voilà mon maître[4]! j'aurais du regret à te peindre mes félicités, si tu étais à Paris; mais tu liras ceci aux Mouettes, et tu te moqueras bien de mon bonheur. Fais

---

1 C'est ainsi que, pour cette âme chrétienne, tout était un motif de s'élever à Dieu.

2 Allusion à un propos de sa fille Marie, qui, tout enfant, entendant chanter les oiseaux, disait qu'ils faisaient leur prière.

3 Pour les réunir au ciel à ceux qu'ils ont perdus. — Louis Veuillot avait perdu plusieurs de ses enfants, et il vit sa fille le quitter pour entrer dans un monastère : il acquiesça simplement à la volonté de Dieu, qu'il eut le courage de bénir, en répandant des larmes.

4 Terme familier, l'un de ceux si multipliés dont il se servait en écrivant à sa sœur.

tous mes respects, tous mes compliments et tous mes embrassements. Mme de Guitaut est très bien. C'est une douceur accueillante et ingénue, pleine de modestie [1]. (*L'Enfant du peuple* [2].)

P.-S. On m'apportera tous les matins ma petite crème !

A propos de Mme de Sévigné.

Mme de Sévigné personnifie son siècle. Tandis que les autres écrivains « s'arrangent » dans leurs ouvrages, Mme de Sévigné est d'un naturel parfait. Elle reflète la société où elle brille, où elle vit sans trouble ni inquiétude.

Je trouve qu'elle personnifie le XVIIe siècle à un degré incomparable, sans mélange du passé et de l'avenir. Elle n'est pas telle ou telle figure dominante de cette société ; elle est la société elle-même dans son ensemble, dans sa vie, dans son mouvement. Bossuet, Colbert, Arnauld, La Rochefoucauld, Louis XIV, sont des personnages, sont des influences, sont des actions; Mme de Sévigné est le public formé et remué par ces formes diverses, et qui, en recevant l'impulsion, garde son caractère propre, caractère multiple, mais facile à discerner.

C'est par là que sans y penser, et surtout sans y prétendre, rien qu'en écrivant à ses amis, elle a été le plus sincère organe de la pensée publique et nous a laissé le plus vivant tableau qui existe d'aucune époque dans aucune littérature. Les écrivains, les orateurs, les autobiographes, les auteurs de Mémoires publics ou secrets ont eu en vue un dessein personnel, qui leur fait prendre des précautions. Ils s'arrangent. Dans ces arrangements, le vrai, s'il n'est pas entièrement caché, reçoit de quelque façon tantôt des voiles, tantôt des parures, et perd toujours un peu de sa nudité ; le particulier éclipse le général.

Mme de Sévigné est la nature prise sur le fait : elle dit les choses comme elles sont, du moins comme le public les voit et les juge ; elle ne tait ni ne déguise ni n'outre son sentiment, protégée par l'intimité, qui lui permet de tout dire, non par

---

[1] En trois mots, le portrait est achevé.

[2] Louis Veuillot, sorti des rangs du peuple, rappelait souvent l'humilité de son origine. Il fut toujours dévoué au peuple, qu'il défendit contre les entraînements de l'ignorance et contre les agissements des exploiteurs de toute sorte.

le secret, dont la sécurité dangereuse donne licence de tout exagérer. Quand même son loyal caractère ne lui interdirait pas le mensonge, elle ne voudrait, dans la condition où elle est placée, ni n'oserait mentir.

En même temps que rien ne la gêne, tout la garde. Elle parle au milieu d'un monde qui la connait parfaitement et dont elle ne peut se distinguer autrement que par la grâce souveraine de son esprit ou plutôt de son style : car son esprit rencontre partout des appréciateurs, c'est-à-dire des égaux. Certes, d'autres qu'elle, en ce temps-là, savaient tourner une lettre. Elle est tout le monde, mais dans un moment rare et presque unique où ce grand et formidable mille-pattes se trouva tout brillant de culture, de politesse, de bonne grâce et de bon sens.

Avec un instrument supérieur, elle en exprime les opinions, les goûts, le contentement général, la liberté réglée, les sécurités, les dédains. Bossuet, l'œil sur Cromwell et sur Jurieu, pressentait Voltaire, et, par delà Voltaire, Robespierre et les niveleurs; Mme de Sévigné ne pressentait rien. Elle est le type de cette société ordonnée, assise, remplie, qui ne regardait pas dans le passé au delà d'hier, qui ne voulait voir dans l'avenir que l'éternité, qui trouvait sa vie en elle-même et ne la cherchait point au dehors, qui trouvait en elle-même encore son art, sa littérature, sa politique, qui n'était ni surchargée, ni oisive, qui travaillait sans fièvre, attendait sans alarme, se reposait sans ennui. Caractères bien à l'opposé de tout ce que nous sommes ! Est-ce pour cela que nous avons tant d'agrément à les contempler ?

H. TAINE

(1828-1893.)

Hippolyte-Adolphe Taine naquit à Vouziers (Ardennes). Après des études très brillantes à l'École normale, où déjà s'accentuaient en lui les tendances philosophiques qui devinrent son système, il occupa pendant quelques années une chaire d'histoire à Nevers, Poitiers et Besançon. Les difficultés que lui suscita la hardiesse de ses opinions l'amenèrent à quitter l'Université.

Il fut dès lors non un « homme de lettres », mais le plus profond des philosophes positivistes, appliquant à l'histoire, à la critique littéraire et artistique les théories dont il était l'adepte.

Ce qu'on a contesté dans l'œuvre de M. Taine, ce sont les conclusions très dangereuses où l'amenèrent ses erreurs philosophiques; ce que l'on continuera à admirer, c'est la constante sincérité de l'auteur, le nombre prodigieux d'idées personnelles qu'il a émises, souvent avec courage, toujours un rare bonheur d'expression. Les écrivains catholiques qui l'ont justement attaqué, — l'abbé de Broglie, M. de Margerie, — ont rendu hommage aux qualités de l'homme, aux mérites du penseur et de l'écrivain.

M. Taine publia en 1856 les *Philosophes français au XIX^e^ siècle;* en 1857, les *Essais de critique et d'histoire;* en 1858, les *Écrivains actuels de l'Angleterre;* en 1862, l'*Histoire de la littérature anglaise;* en 1864, *Idéalisme anglais;* en 1865, les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* en 1866, la *Philosophie de l'art en Italie* et le *Voyage en Italie;* en 1867, *Notes sur Paris, ou Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge;* en 1868, l'*Idéal dans l'art,* leçons qu'il avait faites à l'École des Beaux-Arts comme professeur d'esthétique; puis, en 1869, l'*Art dans les Pays-Bas;* en 1870, l'*Art en Grèce* et son grand ouvrage *De l'Intelligence,* ouvrage dans lequel il résume ses doctrines philosophiques; enfin, à partir de 1875, les *Origines de la France contemporaine,* ouvrage dont la première partie parut en 1875, sous le titre de l'*Ancien régime;* puis, en 1878, l'*Anarchie;* en 1882, la *Conquête jacobine,* et en 1884 les *Gouvernements révolutionnaires.* Enfin, le *Régime moderne* a paru en 1893.

Comment les membres de l'Assemblée constituante étaient préparés à leur tâche.

La tâche des membres de l'Assemblée constituante était grande et difficile : plusieurs défauts les y ont fait échouer. Ils étaient d'un caractère trop sentimental pour garder leur sang-froid dans l'ardente mêlée des discussions et la vue nette des réformes à opérer, au milieu du choc des propositions irréfléchies. Ils étaient exaltés, et ils avaient besoin d'exaltation. La gravité des législateurs leur manqua.

Tous ces gens-là sont trop *sensibles*. Ce sont des Français, et des Français du XVIII^e^ siècle, élevés dans les aménités de la plus exquise politesse, accoutumés aux procédés obligeants, aux prévenances continues, aux complaisances mutuelles, si pénétrés par le sentiment du savoir-vivre, que leur conversation semblait presque fade à des étrangers [1]. — Et d'un coup les voilà transportés sur le terrain épineux des affaires, parmi les débats injurieux, les contradictions à bout portant, les dénonciations haineuses, les diffamations prolongées, les invectives ouvertes, dans ce combat à toutes armes qui compose la vie parlementaire, et où des vétérans endurcis ont peine à garder tout leur sang-froid. Jugez de l'effet sur des nerfs novices et délicats, sur des gens du monde habitués aux ménagements et aux douceurs de l'urbanité universelle. Ils sont tout de suite hors d'eux-mêmes. — D'autant plus qu'ils ne s'attendaient point à une bataille, mais à une fête, à quelque idylle grandiose et délicieuse, où tous, la main dans la main, s'attendriraient autour du trône et sauveraient la patrie en s'embrassant. C'est Necker lui-même qui a arrangé la salle de leurs séances en manière de théâtre :

« Il ne voulait se figurer les assemblées des états que comme un spectacle paisible, imposant, solennel, auguste dont le peuple aurait à jouir; » et quand tout de suite la pastorale tourne au drame, il est si alarmé, qu'il pense à supposer un éboulement, à faire crouler pendant la nuit la charpente de l'édifice. — Au moment où se réunissent les états généraux, tous sont ravis : ils croient entrer dans la terre promise. Pendant la procession du 4 mai, « des larmes de joie, dit le marquis de Ferrières, coulaient de mes yeux... Plongé dans la plus douce extase,... je voyais la France, appuyée sur la religion, nous exhorter à la concorde. Ces cérémonies saintes, ces chants, ces prêtres revêtus de l'habit du sacrifice, ces parfums, ce dais, ce soleil rayonnant de pierreries... Je me rappelais les paroles du prophète... Mon Dieu, ma patrie, mes concitoyens étaient devenus moi-même [2]. »

Vingt fois dans le cours des séances cette sensibilité fait

---

1 « Châtiée, élégante, polie, insignifiante, dit Arthur Young, la masse des idées échangées n'a le pouvoir ni d'offenser ni d'instruire. Toute vigueur de pensée s'efface dans l'expression. Là où le caractère est si effacé, il y a peu de place pour la discussion. »

2 Mémoires de Ferrières, I, 189.

explosion et emporte un décret auquel on ne songeait pas. « Parfois, écrit l'ambassadeur américain [1], au milieu d'une délibération, un orateur se lève, fait un beau discours sur un sujet différent, et conclut par une bonne petite motion qui passe avec les hourras. Par exemple, pendant qu'ils discutaient un projet de banque nationale, présenté par M. Necker, un député se mit dans la cervelle de proposer que chaque membre donnât ses boucles d'argent, ce qui fut adopté d'un seul coup, l'honorable député déposant les siennes sur la table; après quoi l'on revint aux affaires. » Ainsi surexcités, ils ne savent pas le matin ce qu'ils feront le soir et sont à la merci de toutes les surprises. Quand l'enthousiasme les saisit, un vertige court sur les bancs : toute prudence est déconcertée, toute prévision disparaît, toute objection est étouffée. Dans la nuit du 4 août, « personne n'est plus maître de soi... L'Assemblée offre le spectacle d'une troupe de gens ivres, qui, dans un magasin de meubles précieux, cassent et brisent à l'envi tout ce qui se trouve sous leurs mains. « Ce qui aurait demandé une année de soins et de méditations, » dit un étranger compétent, fut proposé, délibéré et voté par acclamation générale. L'abolition des droits féodaux, de la dîme, des privilèges des provinces, trois articles qui à eux seuls embrassaient tout un système de jurisprudence et de politique, furent décidés, avec dix ou douze autres, en moins de temps qu'il n'en faut au parlement d'Angleterre pour la première lecture d'un bill de quelque importance. » — « Voilà bien nos Français, disait encore Mirabeau, ils sont un mois entier à discuter sur les syllabes, et dans une nuit ils renversent tout l'ancien ordre de la monarchie [2]. » A dire vrai, ce sont des femmes nerveuses, et d'un bout à l'autre de la Révolution leur surexcitation ira croissant.

Non seulement ils sont exaltés, mais encore ils ont besoin d'exaltation, et, comme un buveur qui, une fois échauffé, recherche les liqueurs fortes, on dirait qu'ils prennent à tâche d'expulser de leurs cervelles les derniers restes de sang-froid et de bon sens. Ils aiment l'emphase, la rhétorique à grand orchestre, les pièces d'éloquence déclamatoire et sentimentale :

---

1 Gouverneur Morris, 24 janvier 1790.
2 Lettre de Mirabeau à Sieyès, 11 juin 1790.

tel est le style de presque tous leurs discours, et en cela leur goût est si vif, que leurs propres harangues ne leur suffisent pas. Lally et Necker ayant débité à l'hôtel de ville des discours « attendrissants et sublimes », l'Assemblée veut qu'on les lui répète : elle est le cœur de la France, et il convient qu'elle ressente les grandes émotions de tous les Français. Que ce cœur batte toujours et le plus fort possible, voilà son office, et, jour par jour, on lui fournit des secousses. Presque toutes les séances commencent par la lecture publique d'adresses admiratives ou de dénonciations menaçantes. Souvent les pétitionnaires viennent en personne lire leurs effusions enthousiastes, leurs conseils impérieux, leurs doctrines dissolvantes. Aujourd'hui, c'est Danton, au nom de Paris, avec sa face de taureau et sa voix qui semble un tocsin d'émeute; demain, ce sont les vainqueurs de la Bastille ou telle autre troupe, avec un corps de musique qui joue de ses instruments jusque dans la salle. La séance n'est plus une conférence d'affaires, mais un opéra patriotique, où l'églogue, le mélodrame et parfois la mascarade, se mêlent parmi les claquements des mains et les bravos. On présente à l'Assemblée un serf du Jura âgé de cent vingt ans, et l'un des membres du cortège, « M. Bourdon de la Crosnière, directeur d'une école patriotique, demande de s'emparer de l'illustre vieillard pour le faire servir par des jeunes gens de tous les rangs, surtout par les enfants dont les pères ont été tués à l'attaque de la Bastille. » Enthousiasme et brouhaha : la scène semble copiée de Berquin, et, de plus, compliquée d'une réclame commerciale; mais on n'y regarde pas de si près, et l'Assemblée, sous la pression des tribunes, condescend à subir des parades de foire. Soixante vagabonds, payés douze francs par tête, habillés en Espagnols, Hollandais, Turcs, Arabes, Tripolitains, Persans, Hindous, Mongols, Chinois, et conduits par le Prussien Anacharsis Clootz, viennent, sous le nom d'ambassadeurs du genre humain, déclamer contre les tyrans, et on les admet aux honneurs de la séance. — Cette fois du moins la mascarade est un coup monté pour brusquer et extorquer l'abolition de la noblesse [1].

[1] Dans ses *Mémoires*, I, 402, Malouet dit : « L'un de ces figurants vint le lendemain chercher sa paye chez le comte de Billancourt, qu'il prenait pour le duc de Liancourt : « Monsieur, lui dit-il, c'est moi qui faisais hier le Chaldéen. »

D'autres fois elle est presque gratuite, et le ridicule en est incomparable : car la farce s'y joue, comme dans une distribution de prix au village, avec conviction et avec sérieux. Pendant trois jours, les enfants qui viennent de faire leur première communion devant l'évêque constitutionnel ont été promenés dans Paris; ils ont récité aux Jacobins l'amphigouri dont on a chargé leur mémoire, et le quatrième jour, admis à la barre de l'Assemblée, leur orateur, un pauvret de douze ans, recommence sa tirade de perroquet sifflé. Il finit par le serment d'usage, et là-dessus tous les autres crient de leurs voix aiguës : « Nous le jurons! » Pour comble, le président, un jurisconsulte grave, Treilhard, répond à ces gamins sans rire, en style pareil, avec métaphores, prosopopées et tout l'appareil d'un pédant qui trône sur son estrade : « Vous méritez de partager la gloire des fondateurs de la liberté, puisque vous êtes prêts à répandre votre sang pour elle. » Applaudissements de la gauche et des galeries, décret pour ordonner l'impression du discours du président et des enfants; probablement ils voudraient bien aller jouer, mais bon gré, mal gré, on leur accorde ou on leur fait subir les honneurs de la séance. — Voilà les ficelles d'impresario et de cuistres par lesquelles on remue ici les pantins politiques; c'est ainsi que la sensibilité, une fois reconnue comme une puissance légitime, devient un instrument d'intrigue et de contrainte. Pour avoir accepté les exhibitions théâtrales, lorsqu'elles étaient sincères et sérieuses, l'Assemblée les subit lorsqu'elles sont factices et bouffonnes. Dans ce grand banquet national qu'elle croyait conduire, et auquel, portes ouvertes, elle appelait toute la France, elle s'est d'abord enivrée d'un vin noble; mais elle a trinqué avec la populace, et par degrés, sous la pression de ses convives, elle est descendue jusqu'aux boissons frelatées et brûlantes, jusqu'à l'ivresse malsaine et grotesque, d'autant plus grotesque et malsaine qu'elle persiste à se prendre pour la raison.

(*Les Origines de la France contemporaine : la Révolution*, t. I, liv. II, ch. I.)

L'onde des torrents.

Ces eaux des montagnes ne ressemblent pas à celles des plaines : rien ne les souille ; elles n'ont jamais pour lit que le sable et la pierre nue. Si profondes qu'elles soient, on peut compter leurs cailloux bleus ; elles sont transparentes comme l'air. Un fleuve n'a d'autre diversité que celle de ses rives ; son cours régulier, sa masse, donnent toujours la même sensation : au contraire, le Gave est un spectacle toujours changeant ; le visage humain n'a pas d'expressions plus marquées et plus différentes. Quand l'eau dort sous les roches, verte et profonde, ses yeux d'émeraude ont le regard perfide d'une naïade qui fascinerait le passant pour le noyer ; puis la folle qu'elle est bondit en aveugle à travers les roches, bouleverse son lit, se soulève en tempête d'écume, se brise, impuissante et furieuse, contre le bloc qui l'a vaincue. Trois pas plus loin, elle s'apaise et vient frétiller capricieusement près du bord en remous changeants, diaprée de bandes claires et sombres, se tordant comme une couleuvre voluptueuse. Quand la roche de son lit est large et polie, elle s'y étale, veinée de rose et d'azur, souriante, offrant sa grâce unie à toute la lumière du soleil. Sur les herbes courbées, elle file silencieuse en lignes droites et tendues comme un faisceau de joncs, avec l'élan et la vélocité d'une truite poursuivie. Lorsqu'elle tombe en face du soleil, on voit les couleurs de l'arc-en-ciel trembler dans ses filets de cristal, s'évanouir, reparaître, ouvrage aérien, sylphe de lumière, auprès duquel une aile d'abeille paraît grossière, et que les doigts des fées n'égaleraient pas. De loin, le Gave entier n'est qu'un orage de chutes argentées, coupées de nappes bleues, splendides. Jeunesse fougueuse et joyeuse, inutile et poétique ; demain cette eau troublée recevra les égouts des villes, et les quais de pierres emprisonneront son cours pour le régler. (*Voyage aux Pyrénées.*)

Les chèvres dans les Pyrénées.

Souvent pendant une demi-heure on entend derrière la montagne un tintement de clochettes; ce sont des troupeaux de chèvres qui changent de pâturage. Il y en a quelquefois plus de mille. Au passage des ponts, on se trouve arrêté jusqu'à ce que toute la caravane ait défilé. Elles ont de longs poils pendants qui leur font une fourrure; avec leur manteau noir et leur grande barbe, on dirait qu'elles sont habillées pour une mascarade. Leurs yeux jaunes regardent vaguement, avec une expression de curiosité et de douceur. Elles semblent étonnées de marcher ainsi en ordre sur un terrain uni. A voir cette jambe sèche et ces pieds de corne, on sent qu'elles sont faites pour errer au hasard et pour sauter sur les roches. De temps en temps les moins disciplinées s'arrêtent, posent leurs pattes de devant contre la montagne, et broutent une ronce ou la fleur d'une lavande. Les autres arrivent et les poussent: elles repartent la bouche pleine d'herbes, et mangent en marchant. Toutes leurs physionomies sont intelligentes, résignées et tristes, avec des éclairs de caprice et d'originalité. On voit la forêt de cornes s'agiter au-dessus de la masse noire, et les fourrures lisses luire au soleil. Des chiens énormes, à poils laineux, tachés de blanc, marchent gravement sur les côtés, grondant lorsqu'on approche. Le pâtre vient derrière, dans sa cape brune, avec le regard immobile, brillant, vide de pensées qu'ont ses bêtes: et toute la bande disparaît dans un nuage de poussière d'où sort un bruit de bêlements grêles. (*Voyage aux Pyrénées.*)

X. MARMIER

(1809-1892.)

Xavier Marmier naquit à Pontarlier en 1809. Dans la littérature des voyages, si abondante au XIXe siècle, Xavier Marmier a montré un talent admiré pour ses descriptions sobres, d'un pittoresque artistique et d'une émotion délicate. Rien de bruyant dans le ton, de criard dans la couleur. L'ordonnance générale des tableaux est nette, les détails sont précis; il y a du mouvement, de la vie; l'écrivain est un artiste qui sait voir. Les principaux ouvrages de Xavier Marmier sont *Voyage en Islande et au Groënland, Chants populaires, Voyages*, etc.

Dans les Pyrenées.

L'écrivain dit son impuissance à traduire les impressions qu'il a ressenties dans les Pyrénées. Par une matinée de septembre, il suit une vallée qui aboutit à une gorge et à des rochers abrupts, puis qui s'ouvre sur des vallées d'une admirable fertilité et d'une saisissante variété.

Il est des impressions que la plume ne peut rendre, et qui meurent dans la voix. Le rêve intime de l'artiste est d'ordinaire plus grand que l'œuvre d'exécution. L'image qu'il a conçue se dénature ou s'affadit en passant par le pinceau, et la pensée à laquelle il s'abandonne devient plus froide ou plus étroite en tombant dans le mécanisme du langage. Voilà du moins ce que j'éprouve en me reportant à cette vive et ardente émotion qui me saisit lorsque, pour la première fois, je me trouvai au sein des Pyrénées. J'avais aperçu ces montagnes depuis Toulouse, depuis Narbonne, toujours de loin, comme un nuage ou une vapeur. Mais, arrivé au delà de Saint-Gaudens, je les vis s'élever devant moi grandes et majestueuses, et j'entrai dans cette délicieuse vallée qui serpente au pied de leurs hautes sommités.

C'était le matin, au lever du soleil. Une partie de ces montagnes était encore revêtue d'une teinte d'azur, comme les vagues de la mer que la lumière n'éclaire pas, tandis que l'autre commençait déjà à s'éclaircir, à s'argenter aux premiers rayons de l'aurore. L'épaisse rosée de septembre étincelait sur toutes les herbes de la prairie, sur toutes les feuilles des arbrisseaux; un air frais se jouait à travers les rameaux élancés des peupliers, à travers les branches flexibles du saule des rivières; et, le long du chemin, à droite et à gauche, la petite porte de la chaumière s'ouvrait, et la jeune femme venait jeter autour d'elle un regard curieux. Tout échappait au sommeil, tout s'animait, et le pâtre dans les champs, et les troupeaux de mulets sur la grande route, et le vigneron sur le coteau. Et je m'en allais à pied le long de cette vallée, heureux d'aspirer cet air frais, heureux de voir ces tableaux, heureux de sentir passer au dedans de moi l'impression de cette suave et sublime nature. Les montagnes s'élèvent et se suivent et s'enlacent comme les anneaux d'une chaîne continue. Souvent vous croyez voir la route se

fermer brusquement devant vous; les montagnes l'arrêtent de toutes parts. Mais avancez-vous encore : voici la gorge qui s'ouvre, voici la route qui s'enfuit par une nouvelle sinuosité, voici le vallon qui se referme sur vos pas et s'élargit dans une nouvelle enceinte pour se fermer encore tout à l'heure et s'élargir de nouveau. Ainsi l'on passe sans cesse à travers un défilé et une prairie. A chaque pas c'est un vallon qui s'élargit, c'est l'aspect général du tableau qui change, c'est la cime des montagnes qui s'élance en pyramide, s'arrondit comme un globe, se déchire comme les flancs d'un cratère ou s'aplanit comme une terrasse. C'est quelquefois une masse de rochers élevée à pic comme une muraille, puis des forêts de sapins, puis un espace de verdure, où, le long de l'étroit sentier, le mulet grimpe avec sa lourde charge, où la maison du laboureur apparaît au loin comme un ermitage. Au milieu de ces rochers, de ces montagnes, l'œil ne se lasse pas de voir cette vallée si riante et si fertile. Les diverses productions qui la recouvrent, les arbres de toute nuance qui y naissent, lui donnent autant de variété qu'on en trouve dans l'aspect des montagnes. Les champs portent trois récoltes par année; couverts de verdure, ils s'offrent au regard comme une belle nappe d'eau. Ceux que l'on a ensemencés de blé de sarrasin exhalent dans l'air un doux parfum. L'arbre à fruits de Normandie s'élève auprès du bouleau, le chêne auprès du cerisier. La vigne s'élance à la tige des arbres, monte comme une branche de lierre, et puis retombe et court à un autre arbre, plie sous le poids de ses grappes, et entoure ainsi l'enclos, le jardin d'une verte guirlande, festonnée comme une broderie de femme, légère comme une arabesque. D'un côté, la route circule, unie et sablée comme une allée de jardin anglais; de l'autre, la Garonne se déroule, s'enfuit, revient par maints détours, disparaît quelquefois sous des masses de saules, puis se représente avec ses flots d'azur et d'argent. Tout cela réuni, vu ensemble, forme un tableau imposant, solennel, plein de grâce et de majesté, qui tour à tour étonne la pensée, l'élève, l'agrandit ou la repose doucement comme un berceau de fleurs. C'est plus grandiose que Liebenthal dans le canton de Berne, plus varié que la vallée de Saint-Maurice, plus pittoresque que la vallée de Mourg dans le pays de Bade, plus riant que la riante prairie du Doubs, entre Dôle et Besançon.

Un hiver au Canada.

Dans le Canada, l'hiver est plus rigoureux que dans les contrées européennes situées à la même latitude. Nulle chaîne de montagnes ne protège le Canada contre les vents réfrigérants de l'ouest et du nord-ouest, et près de là s'étendent les froides régions arctiques, les lacs glacés de la baie d'Hudson.

En quelques semaines, quelle transformation ! quel triste aspect que celui de ce pays que j'ai vu naguère si vert, si animé, si riant! De tous côtés, des plaines immenses, ensevelies sous une couche de neige. Au milieu de ces plaines, les forêts de sapins, sombres et silencieuses comme des monuments de deuil dans le champ des morts ; dans le jour, un horizon terne, un ciel gris ou chargé de nuages noirs, quelquefois un jaune et vif rayon de soleil pareil au dernier regard d'un malade épuisé qui s'éteint ; puis une obscurité subite sous les douces lueurs du crépuscule et, dans les nuits parfois lucides, des étoiles qui ressemblent à de froides pointes d'acier clouées au firmament, et une lune pâle qui ressemble à un disque de glace. Pas une mélodie dans les airs, pas un mouvement dans les champs ou dans les bois. Les lacs et les rivières, enchaînés par les glaces, ont perdu leurs doux murmures; les insectes avec leurs larves sont cachés dans les réduits imperceptibles d'où ils ne sortiront qu'au printemps. Les oiseaux se sont enfuis vers des régions plus chaudes. Les écureuils mêmes, ces vifs habitants des forêts, émigrent. On dit qu'à l'approche de la rude saison ils sautent de branche en branche, d'arbre en arbre, jusqu'au bord des rivières, et là attendent un vent propice pour s'embarquer en levant leur queue comme une voile. Les ours et les ratons se bloquent dans une ténébreuse retraite comme des philosophes affligés de ce qui se passe dans le monde; les daims et les élans se retirent dans les profondeurs des forêts. Les loups seuls errent encore à l'aventure, cherchant une proie sur cette terre dépeuplée, et dans leurs appétits faméliques poussent des hurlements sinistres. De temps à autre aussi, une corneille égarée fend l'air comme une flèche noire et s'abat sur un rameau de sapin en jetant un cri aigu. De temps à autre, dans les ombres du soir, retentissent les accents du hibou cornu, dont les modulations plaintives, pareilles aux

gémissements d'une voix humaine, épouvantent comme un sinistre augure, comme un chant funèbre, le voyageur solitaire qui les entend raisonner dans le silence des nuits. Mais quelquefois, dans ce silence, dans cette immobilité de la nature, tout à coup le vent d'hiver se lève, et dans son vol impétueux balaye les plaines de neige comme le simoun balaye les sables du désert.

La tempête éclate, et les grandes tiges de sapin s'inclinent sous sa puissance, se courbent l'une contre l'autre, s'entrechoquent et se rompent avec un fracas pareil à celui d'une muraille qui s'écroule, ou d'une mer en furie qui se brise sur les rochers. En un instant les géants séculaires des forêts sont mutilés et découronnés, et la terre est jonchée de leurs larges rameaux.

C. ROUSSET

(1821-1892.)

Après un assez long professorat à Paris, M. Camille Rousset publia son *Histoire de Louvois*, qui attira sur lui l'attention du monde savant. Il fut attaché au ministère de la guerre en qualité d'historiographe (1864-1871), époque où il fut élu membre de l'Académie française. M. Camille Rousset a encore publié la *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*, les *Volontaires de* 1791 *à* 1793, la *Grande Armée de* 1813, l'*Histoire de la guerre de Crimée*, la *Conquête de l'Algérie* et les *Commencements d'une conquête*. Les œuvres de M. Rousset valent par les meilleures qualités du genre historique : précision savante des détails, ordonnance claire de l'ensemble, gravité soutenue et relevée d'élégance simple et souvent éloquente.

Caractère et génie de Louvois.

Si, dans Louvois, l'homme politique peut être discuté et même blâmé, l'administrateur est admiré de tous ceux qui s'occupent des choses militaires. Il est avant tout précis et pratique; il aime les conseils utiles autant qu'il repousse les théories verbeuses. C'est parce qu'il n'avait pas le mépris systématique du passé qu'il a laissé subsister certains abus, comme la vénalité des charges, auxquels il lui semblait impossible de remédier alors sans danger.

Il y a dans Louvois deux personnages distincts, un administrateur et un politique; par l'ordre des temps, comme par la

grandeur des services, l'administrateur tient le premier rang. Le procès peut être fait en politique ; l'administrateur est hors de cause. Un ensemble de qualités le distingue, qui semblent d'abord incompatibles avec cette brutalité ou, pour employer le mot de Saint-Simon, cette férocité de caractère qui n'était que l'énergie d'une volonté puissante ; un jugement sain, un sens droit, une vue nette de l'utilité du possible. Louvois faisait peu de théorie ; il n'avait qu'un petit nombre d'idées premières, très précises et très simples, comme les axiomes fondamentaux des géomètres ; mais il avait une singulière aptitude, une fécondité ingénieuse, une méthode infaillible pour les appliquer à la solution de tous les problèmes. S'imaginer un novateur turbulent, audacieux, infatué de son génie, impatient de tout conseil, c'est se faire de Louvois un portrait sans ressemblance.

Il n'aimait ni les bavards, ni les importuns, ni les visionnaires, et leur faisait mauvais accueil ; mais les hommes d'affaires trouvaient toujours audience. « Jamais ministre, dit un contemporain, n'a été plus circonspect dans la conversation ; si un homme lui parlait, il le regardait en face, il l'écoutait et observait s'il y avait du génie et du bon sens dans ce qu'il lui disait, et, soit qu'il approuvât ou non sa proposition, il gardait toujours un profond silence, se réservant d'en faire une sage économie en temps et lieu. » Ceux qu'il avait jugés une fois capables et compétents, il les excitait à lui communiquer librement leurs idées ; il les provoquait même à la contradiction. « Bien loin de trouver mauvais, écrivait-il à l'un d'eux, que vous me mandiez sur toutes choses votre sentiment avec liberté, et que vous me contestiez même dans les choses dans lesquelles, par la connaissance que vous avez sur les lieux, vous trouvez qu'on peut mieux faire que ce que je vous propose, je vous renouvelle sur ce chapitre tout ce que je vous ai dit et vous prie de continuer dorénavant. » Mais il voulait des raisons et non des assertions : « Ces sortes de décisions sententieuses ne me conviennent pas, » disait-il. « C'est assez, écrivait-il encore à Vauban, que je remarque les défauts et que je vous fasse part de mes scrupules ; vous me les lèverez, s'il vous plaît, par un discours assez clair pour que je le puisse comprendre ; car je ne m'accommode en aucune façon du monde des décisions qui ne sont pas accompagnées de raisonnements qui éclairent mon ignorance. »

De même qu'il n'avait pas, pour l'opinion d'autrui, ce dédain superbe qui n'est pas, tant s'en faut, un signe infaillible de supériorité intellectuelle, il n'avait pas davantage ce mépris absolu du passé, cette impatience contre les institutions vieillies, qui ne doit pas être confondu avec le sage esprit de réforme. Le passé cependant lui léguait bien des abus, bien des désordres dans l'organisation militaire de la France; les bases mêmes étaient mal assises; mais ces bases étaient celles de la société tout entière; il n'y fallait porter la main qu'avec une extrême prudence. Peut-on douter, par exemple, que la vénalité des charges, ce vice capital de l'armée, n'ait préoccupé l'esprit de Louvois, et que, s'il avait pu la détruire, il ne l'eût fait? Malheureusement la vénalité des charges était comme une de ces infirmités chroniques que les sages médecins se gardent bien d'attaquer, parce qu'elles ne peuvent finir qu'avec le malade. Il n'y a que les empiriques ou les fous qui aient de ces audaces. La vénalité des charges n'a disparu qu'en 1789, dans la ruine du vieux corps social. Restituer à l'État ses droits exclusifs sur l'armée en dépossédant les officiers propriétaires, c'était une entreprise pleine de difficultés et de périls. Était-il absolument impossible d'y réussir? Non, sans doute, en théorie. Il ne faut pas oublier que la situation des officiers, placés incessamment sous le coup d'une réforme, était essentiellement précaire. Les réformes partielles, que la cessation des hostilités amenait comme une conséquence nécessaire, en atteignaient, après chaque guerre, un nombre plus ou moins considérable à qui l'État ne se croyait pas tenu d'accorder aucune indemnité. Le roi, dans les limites extrêmes de son droit souverain, aurait donc pu prononcer une réforme générale, absolue, sans exception. Mais, passé le premier moment de stupeur, que de ressentiments, que de colères, que de révoltes peut-être! Et, pour des voisins jaloux, quelle tentation de profiter du désordre, quelle occasion d'attaquer un pouvoir détesté et désarmé! Que si, pour prévenir une telle crise, le roi s'obligeait à dédommager les intéressés, quelle charge accablante pour le trésor, quels accroissements de taxes, quel épuisement du royaume! Encore si cette misère ne devait durer qu'un temps! Il n'était pas permis de l'espérer. Réduits à leurs devoirs purement militaires, les officiers cessaient d'être, pour employer une expression dont la vulgarité ne diminue pas la justesse, des marchands d'hommes,

des entrepreneurs de soldats; à l'industrie privée il fallait bien que l'État substituât la sienne; le recrutement et l'entretien des troupes retombaient à sa charge, et le budget de la guerre se trouvait doublé. Mais alors il fallait changer les bases de l'impôt, supprimer les privilèges, réformer la société de fond en comble; en un mot, faire une révolution. Nos pères ont fait cela; Louvois ne pouvait pas le faire.

(*Histoire de Louvois*, t. I, ch. III [1].)

P. FÉLIX

(1810-1892.)

Le P. Félix, de la Compagnie de Jésus, a continué dans la chaire chrétienne la série des grands prédicateurs que son ordre avait déjà fournis à l'Église, depuis le père Bourdaloue jusqu'au père de Ravignan. Dans ses *Conférences sur le Progrès,* le P. Félix garde quelque chose de l'inflexible logique du premier; mais il n'a ni la pureté de langage ni l'accent pénétrant du second, et il est inférieur à tous deux. L'abondance du développement, la pénétration des vues lui ont attiré et conservé pendant de longues années un nombreux auditoire.

But de l'art et vocation de l'artiste.

L'orateur définit la fonction de l'art et la mission de l'artiste. Il doit avant tout rechercher l'idéal et, à travers la réalité palpable, élever jusqu'à lui nos regards; plus que cela, élever jusqu'à lui nos cœurs et nous le faire aimer. Là où penche notre cœur, notre vie penche tout entière. Nos cœurs étouffent sous le poids du sensualisme : à l'artiste de les dégager, de les porter en haut, vers l'idéal, l'invisible, Dieu.

Le ministère de l'art, sa grande fonction sociale, est de perfectionner la vie humaine en la rapprochant de son idéal, qui est Dieu même[2]. Élever les hommes en les attirant vers les hauteurs,

[1] A propos de ce beau travail de M. Rousset, on a fait remarquer que l'auteur semble exagérer l'influence de Louvois sur Louis XIV, et qu'il n'a pas mis en relief ni le despotisme du roi, ni l'absence de scrupules du ministre. Cela n'est vrai qu'en partie : Louis XIV et Louvois ont des mérites supérieurs qui devaient être montrés en pleine lumière; M. Rousset n'y a pas manqué.

[2] Rappeler à l'art, qui se dit indépendant, qu'il relève de Dieu comme toutes les autres manifestations de l'intelligence, et traiter cette vérité devant un auditoire d'artistes était presque une nouveauté.

imprimer à l'humanité, par un mouvement de bas en haut, une direction ascensionnelle et une marche progressive : voilà votre vocation sublime, artistes qui m'écoutez, votre fonction vraiment royale [1]...

L'artiste est né pour s'élever, comme l'oiseau pour voler, comme l'onde pour couler, comme le vent pour souffler, comme la flamme pour briller, comme la poitrine pour respirer, comme l'intelligence pour penser. Cette fonction est tellement inhérente à la nature de l'art, que l'artiste ne peut l'abdiquer non seulement sans forfaire à la vocation qu'il déserte, mais encore sans forfaire à l'art lui-même, qu'il déshonore [2]...

Le premier acte de toute création artistique, c'est un regard jeté sur l'idéal même de la beauté ; c'est la contemplation en quelque sorte intuitive de cette beauté infinie, qui reluit sur le génie de l'homme des profondeurs de Dieu. Sans cet œil ouvert pour regarder l'idéal, il n'y a pas de véritable artiste. O vous qui portez avec honneur ce grand nom, vous à qui Dieu a donné encore plus qu'à l'humanité en général un front sublime, un visage qui regarde le ciel [3] ; debout sur les plus hauts sommets de la vie humaine, vous devez sans cesse, plus haut que toute beauté et toute grandeur finies, contempler l'idéal de l'infinie beauté et de l'infinie grandeur ; et, séduits les premiers par ce charme de la beauté et de la grandeur infinies, vous devez prendre notre pensée sur les ailes de votre pensée et nous emporter avec vous comme l'aigle ses petits, vers ces régions éthérées et pures où l'idéal vous attire par sa propre attraction [4]. Par vous et avec vous, l'âme du peuple, elle aussi, doit regarder et voir dans ce monde supérieur qui se découvre à vos yeux. Car le principe de sa grandeur, c'est la contemplation de tout ce qui est grand et de tout ce qui est beau ; et ses contemplations préparent ses ascensions.

---

[1] La délicatesse de l'éloge permet à l'orateur les leçons qui vont suivre.

[2] C'est la condamnation de l'art réaliste, qui se confine dans la brutale imitation de tout ce qui est.

[3] Réminiscence d'une belle pensée d'un poète ancien : « Dieu donna à l'homme un front sublime, pour regarder le ciel. »

[4] L'artiste doit donc idéaliser les objets de sa contemplation, et, séduit lui-même par la beauté immatérielle qui transparaît à travers ce qu'il voit, il se propose comme but de faire partager ces nobles sentiments à ceux qui admireront son œuvre. Ainsi entendu, l'art a une mission éducatrice.

Donc, artistes, mes frères, laissez-nous regarder avec vous dans ce monde de lumière sans ombre et de beauté sans tache. Et même alors que vous peignez sous nos regards la réalité palpable, oh! montrez-nous, planant au-dessus d'elle, l'idée qui fait voir plus haut et regarder plus loin. Oui, laissez-nous vous crier: En haut nos regards avec vos regards! Ce n'est pas assez; laissez-nous vous crier aussi : En haut nos cœurs avec vos cœurs ! *Sursum corda ! Sursum corda!* Car, s'il vous faut un regard pour contempler l'idéal, l'art vous dit aussi qu'il vous faut un cœur pour l'aimer; il vous faut une contemplation sublime de l'idéale beauté, oui, mais il faut que cette contemplation soit une contemplation émue, ardente, transportée, enthousiaste.

C'est qu'en effet, pour atteindre votre but, vous ne devez pas seulement élever le regard des multitudes avec votre propre regard vers tout ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait, de plus divinement beau, vous devez élever surtout avec leur cœur leurs affections et leurs amours. Ah! c'est que le cœur est le centre de la vie, et que l'amour en est le poids. Là où penche mon cœur, ma vie penche tout entière; et partout où je vais, c'est mon amour qui me porte. Donc, si vous voulez que l'humanité s'élève, faites que ses amours montent avec son cœur. Élevez les cœurs, élevez les cœurs, vous dis-je, et vous élèverez l'humanité tout entière...

Ah! nos cœurs penchent, ils s'affaissent sous la pression de tous les sensualismes que les souffles de ce siècle font passer sur nous. Nous étouffons dans cette épaisse atmosphère! Ne voyez-vous pas comment partout les choses basses, viles et quelquefois immondes, font pencher nos cœurs ainsi que nos regards, et y développent, d'une manière qui épouvante, les tendances ravalées et grossières? Qui viendra rehausser nos affections, en relevant nos cœurs vers les sublimes choses? qui viendra nous arracher à ces dégradations du cœur et à ces décadences de l'amour? qui nous fera aimer le pur, le saint, le beau, l'invisible, l'infini, Dieu lui-même?...

Artistes, si vous le voulez, ce sera vous. Cette vocation, c'est vraiment la vôtre : oui, vous passionner noblement, et les multitudes avec vous, pour tout ce qu'il a de plus grand, de plus beau, de plus divin : voilà ce que l'art lui-même exige de vous ; car on n'est pas un grand artiste sans un sublime amour.

Le mot *mère* est le premier que notre cœur prononce, même sans l'avoir jamais appris ; il exprime dans la langue de tous les peuples comme la première respiration de notre cœur. Ceux qui se plaisent à explorer les mystères des langues humaines cachés dans les replis des mots mêmes les plus simples, disent sur celui-ci des choses merveilleuses qui ne peuvent trouver place dans ce discours. Quoi qu'il en soit, on sent, au parfum que l'on y respire toujours, que ce mot : *ma mère,* garde pour notre cœur un charme qui ne sait pas tarir.

L'homme peut devenir sourd à toute parole, insensible à tout nom ; il y a un mot qu'il entend, une parole qui l'émeut toujours : *ma mère !* L'homme peut tout oublier, même Dieu, il ne peut pas oublier sa mère : dans les plus grandes ruines de son cœur cette image reste debout. Lorsque surtout nous l'avons perdue depuis des années, et que déjà notre vie s'en va vers son déclin, souvent, dans cette ombre que projette devant nous toute vie dont le soleil descend, nous croyons voir s'élever, couronnée d'une pure lumière, une image que les années embellissent à mesure qu'elles s'éloignent de nous ; et, sous le charme d'un souvenir toujours jeune, nous nous surprenons à nous écrier dans le secret de notre cœur : « Ma mère, oui, c'est ma mère ! » Sous ce rapport, notre cœur en vieillissant semble retrouver un perpétuel rajeunissement, et nos souvenirs cachés au plus intime de notre vie gardent un charme qui se prolonge et se multiplie avec nos jours. »

(*Le Progrès par le Christianisme,* année 1860.)

Mgr FREPPEL

(1827-1892.)

Charles-Emile Freppel, né à Obernay (Alsace), fut successivement professeur de philosophie à l'école des Carmes, de Paris, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, évêque d'Angers et membre de la Chambre des députés. « Il a été, dit son biographe, un homme d'Église et un homme d'État, un homme de principes et un homme de caractère, un homme d'idées et un homme d'action. Doué par la Providence d'un esprit vaste, d'un jugement sûr, d'une volonté forte, il fut un homme supérieur, et il a rendu des services éminents à l'Église

et à la France. Il a été une de ces dignes que Dieu oppose au mal, une de ces colonnes qui empêchent les nations de s'effondrer[1]. » Ses œuvres complètes ne formeront pas moins de quarante volumes : *Études sur les Pères des trois premiers siècles. Bossuet et l'éloquence sacrée au* XVIIe *siècle. Œuvres pastorales, Discours politiques*, etc. Ses livres sont vraiment du XIXe siècle, avec un souffle des Pères et un reflet de Bossuet.

L'éloquence sacrée aux premiers siècles de l'Église.

Voici un fragment du discours où il trace, devant ses auditeurs de Sorbonne, le programme du cours où il comptait exposer toute l'*Histoire de l'éloquence sacrée*. Il n'en étudia que les trois premiers siècles, et ses leçons composent onze volumes.

Jésus-Christ, l'Évangile, c'est l'éloquence sacrée s'élevant à l'idéal, c'est le fleuve de la parole sainte ramassée dans sa source. Sortant de là, elle s'échappe, elle s'épanche par des canaux divers. Comme le rayon de lumière qui, traversant le prisme, reparaît sous différentes couleurs, ainsi la parole sacrée, sans rien perdre de son unité doctrinale, reçoit néanmoins de chaque apôtre qui la transmet le cachet de son originalité, l'empreinte de son génie. Simple et grande dans le chef de la hiérarchie; affectueuse et tendre dans le disciple bien-aimé; véhémente, rude, dans cet Hébreu de l'ancienne marque que le Christ appelait le fils du tonnerre; vive et imagée dans saint Jude, la parole évangélique coule des lèvres de saint Paul avec toute la plénitude de sa force et de sa vie. Là, dans la bouche de cet homme, le plus éloquent peut-être qui fut jamais, la parole est un glaive qui brille, qui frappe, qui renverse. C'est son âme peut-être qui passe au dehors, qui déborde dans ces pages qu'on dirait écrites avec du feu. On sent que les langues humaines lui font défaut, qu'elles le gênent, qu'elles l'entravent; c'est un instrument qu'il dompte plutôt qu'il ne s'en sert, qu'il fatigue, qu'il tourmente pour lui faire rendre des sons qu'il n'a pas; tant la doctrine jaillit de son âme abondante et vive, tant l'inspiration le presse, le subjugue! Et lorsqu'ainsi, à bout d'haleine, vous suivez ce torrent d'idées qui vous entraîne à travers le temps et l'éternité; lorsqu'à la suite de ce grand homme vous contemplez

[1] *Mgr Freppel*, par le P. Cornut (Paris, Retaux).

le monde entier suspendu à la personne du Christ, et le Christ lui-même reliant à Dieu tout l'ensemble des choses, laissant derrière vous ces étrangetés de style, ces audaces de langage, ces sons heurtés, ces tours hébraïques, ces constructions forcées, bizarres, ces antiphrases insolites, cette syntaxe extraordinaire, vous sortez de vous-même et vous vous écriez dans le ravissement de votre âme: « Ou l'éloquence n'est rien, ou cela est l'éloquence; car cela est beau, cela est grand, cela est divin ! »

Avec saint Paul, l'éloquence apostolique atteint son apogée. Et maintenant, Messieurs, pour juger de ce qu'a dû être, après les apôtres, l'éloquence chrétienne, non pas abandonnée à elle-même, la parole sacrée ne l'est jamais, mais privée de cette inspiration plus haute qui se renferme dans les lettres divines, transportez-vous, s'il vous plaît, par la pensée, dans l'une de ces assemblées primitives, telle que la décrivait Pline le Jeune dans son épître à Trajan et aussi Justin le Martyr dans sa première apologie. On se réunit, on célèbre la liturgie, on lit quelques pages de l'Évangile ou un fragment d'une lettre apostolique; puis l'évêque ou le chef de la communauté se lève, il commente ce qu'on vient de lire; il y met son âme et son cœur; après quoi l'on se donne le baiser de paix, et l'on se sépare.

. . . . . .

Aussi, Messieurs, vous le concevez sans peine, l'éloquence chrétienne ne pouvait pas en rester là. Elle devait, comme toutes choses, grandir sous la lutte. Et quelle lutte ! jamais nous ne comprendrons, nous qui n'avons le plus souvent que tout juste assez de foi pour croire, ou qui n'en avons pas assez pour persécuter ceux qui croient; jamais nous ne comprendrons ce qu'il y a eu dans cette lutte des trois premiers siècles de l'Église, dans cette lutte de la parole aux prises avec la force brutale, d'énergie et de grandeur. C'est le monde romain tout entier se soulevant contre cette parole qui attaque son passé, qui menace son avenir. Comme tous les systèmes vaincus qui n'ont pas conscience de leur force, qui n'ont pas foi en eux-mêmes, le paganisme a recours au glaive et au mensonge. Il frappe et il calomnie. Alors l'apologie chrétienne se lève en face des bûchers: ce qu'elle demande, c'est d'être écoutée; ce qu'elle revendique, c'est ce qui appartient à tous, une place au soleil et un rang dans le monde : Dieu et la vérité feront le reste. Calme et savante dans

saint Justin, comme il convenait au philosophe martyr; vive, lumineuse, pressante dans Tatien, dans Athénagore, dans Théophile d'Antioche, l'apologie chrétienne redouble de force avec le péril et se multiplie à mesure qu'on l'étouffe. Ici encore, Messieurs, dans ces écrivains, vous ne chercherez pas tant l'éloquence des formes, le brillant, le poli des expressions, l'harmonie d'une diction pure et châtiée, la richesse d'une belle ordonnance. Nous ne sommes plus pour la perfection du style, aux beaux temps de la Grèce et de Rome. Rappelez-vous bien que ce sont des athlètes que vous avez sous les yeux, des athlètes de la vérité qui luttent, qui combattent; et lorsqu'on voit des athlètes descendre dans la lice, lorsqu'on les suit de l'œil au fort de la mêlée, quand la sueur ruisselle sur leur front, que le sang s'échappe de leurs membres meurtris, qu'ils sont là haletants, épuisés, on ne leur demande pas si leur arme est artistement sculptée; si la lame est d'un acier luisant, poli; si la garde de leur épée est enrichie d'or ou de pierreries; on s'inquiète peu de savoir si leurs vêtements sont en désordre, si la poussière recouvre leurs corps; on regarde à terre, et, si l'adversaire a plié sous leurs coups, on applaudit à leur triomphe et on couronne leur front.

Ne croyez pas cependant que cette grande époque n'ait pas été féconde en chefs-d'œuvre de tout genre. L'éloquence chrétienne s'y déploie sous toutes ses formes. Ici c'est l'école d'Alexandrie, avec son immortelle phalange d'érudits éloquents, d'orateurs philosophes. C'est Clément qui, recueillant autour du christianisme toutes les semences de vérité éparses dans le vieux monde, explique la science par la foi et confirme la foi par la science; c'est, plus grand que son maître, Origène, la merveille d'un siècle si fertile en merveilles, enfant martyr, docteur dès le berceau, qui d'une main terrasse Celse et de l'autre élève à l'Écriture un monument colossal de foi et d'érudition; esprit vaste et pénétrant, qui, embrassant toutes choses, en scrute les principes, en sonde la profondeur, et qui, jusqu'au milieu de ses erreurs les plus hardies, a su tenir la critique en balance et forcer le blâme à douter de lui-même. Ailleurs, à l'extrémité opposée, sur cette terre des Gaules, fécondée par le sang des martyrs de Lyon, c'est Irénée, dont le vaste savoir, dont le sens droit et judicieux tempère la vivacité du génie oriental par la sagesse pleine de

mesure de l'esprit occidental. Plus bas, sous le ciel brûlant de l'Afrique, c'est cet éloquent prêtre de Carthage, dont la fougue passionnée brise tout ce qu'elle rencontre, dont l'ardente imagination colore tout ce qu'elle touche, ce stoïcien du christianisme, qui accable nos faiblesses sous la colère de sa grande âme, cet âpre et rude Africain que Dieu semble avoir placé au berceau de l'Église comme pour prouver à tous que si la religion inspire le génie, elle sait se passer de lui lorsque, épris de lui-même, le génie secoue son frein. C'est l'élève de Tertullien, cet évêque à l'âme si belle, qui, toujours sur la brèche, attaque l'erreur, défend la vérité; cet intrépide champion de la foi, dont chaque écrit néanmoins, chaque lettre exhale un parfum de sentiment qui charme, qui attache. C'est avec saint Cyprien toute cette pléiade d'écrivains apologistes, Minutius Félix, Arnobe, Lactance enfin, dont la plume, trempée aux sources les plus pures de l'antiquité classique, dit assez que, pour atteindre à la perfection de l'art, l'éloquence chrétienne n'a besoin que d'une existence plus paisible, de jours plus sereins.

L'invincible Athanase ouvre cette immortelle série. Athanase, dont je ne puis pas prononcer le grand nom sans me sentir remué jusqu'au fond de mon âme; héros de la doctrine à qui un demi-siècle de lutte n'a pu arracher un instant de faiblesse, et dont la mâle figure, traversant les âges entre Arius et Julien, ces deux ennemis de la foi, plane encore au-dessus de nous comme une image de terreur pour quiconque persécute la vérité, et comme une vision d'espérance pour quiconque la soutient. Puis voici les trois grands Cappadociens qui se lèvent, frères par l'amitié, frères par le génie. A leur tête c'est Basile, esprit grave et profond, dont le goût attique ne craint pas d'enrichir de toutes les couleurs de l'Orient ces lettres, ces homélies, ces traités où l'onction la plus douce s'allie avec bonheur à la plus exquise délicatesse; c'est Grégoire de Nysse, non moins judicieux avec bien moins d'abondance et d'éclat; c'est cet orateur poète, à l'imagination si brillante et si facile, qui le premier chanta sur une lyre chrétienne ces saintes tristesses de l'âme, dont les suaves accents, ignorés des poètes profanes, ont retenti jusqu'au milieu de nous dans les méditations religieuses de notre âge. Grégoire de Nazianze qui, également habile à varier tous les tours, déploie tout à coup dans ses invectives contre Julien une vivacité, une

verve que rien n'égale, et dont la vie agitée, tableau fidèle des vicissitudes de son temps, se dépouille de tout éclat sur les premiers sièges de l'Orient, pour s'éteindre au bourg d'Azianze, obscure et solitaire. Au-dessus d'eux enfin s'élève un homme qui les résume, qui les surpasse ; merveilleux génie en qui revivent, avec l'inspiration de saint Paul, avec la fermeté de Jean-Baptiste, l'imagination d'Homère, la magnificence de Platon, la raison sévère et passionnée de Démosthène; Chrysostome, qui, au milieu des voluptés de l'Orient, lutte au nom du Christ contre le paganisme des mœurs; orateur sans rival, soit que du haut de sa chaire d'Antioche il ranime par sa parole un peuple consterné, soit que sur son siège de Constantinople il tonne sans relâche contre les vices de la cour, sauve des fureurs de la multitude un ministre son ennemi, soit qu'enfin, loin de son troupeau, relégué malgré son caractère et ses cheveux blancs au pied du mont Taurus, cet héroïque vieillard remue encore le monde en jetant à travers l'Orient et l'Occident les derniers cris de sa grande âme.

« Assurément, Messieurs, voilà de la grande et haute éloquence, et les lettres chrétiennes n'auraient-elles à présenter que ces noms-là au milieu de tous ceux que j'omets, il faudrait à coup sûr leur décerner la palme de l'éloquence. Mais ce n'est là qu'un siècle, car voici l'Occident qui à son tour revendique une large part dans cette moisson de gloire et de triomphe. Avec moins d'éclat, moins de couleur et de variété, l'Occident réunit plus de clarté, de méthode, une sagacité plus pénétrante et plus vive. Saint Jérôme est le brillant anneau qui relie entre elles ces deux littératures aux traits communs et divers, comme il convient à des sœurs. Tandis que son éducation toute romaine lui fait porter dans ses immenses travaux d'érudition un coup d'œil plus sûr, une critique plus sévère, et dans ses lettres si charmantes de naturel et d'abandon une finesse d'observation, une précision de style qui n'est qu'à lui; on sent bien, en parcourant les écrits de ce grand homme, que le soleil de l'Orient, embrasant de ses feux le solitaire de Bethléhem, colore son imagination, enflamme sous sa plume sa verve de controversiste; il y a même dans ce caractère de Dalmate, qui se raidit jusqu'à la dureté, qui s'enfle jusqu'à l'hyperbole, je ne sais quoi d'âpre et de violent qui, dépassant le monde grec et romain, touche à un

monde qui n'est pas encore. Avant lui déjà, saint Hilaire, évêque de Poitiers, avait mérité par la vigueur de son orthodoxie, par la véhémence entraînante de sa parole, par ses aperçus neufs, lumineux, sur la Trinité, d'être surnommé l'Athanase des Gaules. Puis un autre enfant des Gaules, dont le nom rappelle ce qu'il y a eu dans l'antiquité chrétienne, d'une part, de plus tendre, de plus ingénu, de plus délicat; et, de l'autre, de plus ferme et de plus imposant; saint Ambroise avait su embellir tous les points de la doctrine par les charmes d'une élocution brillante et fleurie, et, qui mieux est, convertir les cœurs par la charité qui persuade et l'onction qui guérit. Enfin, Messieurs, pour couronner tout cet ensemble de merveilles, pour relier dans une vaste et magnifique synthèse tous les travaux de l'éloquence chrétienne sacrée dans l'espace de quatre siècles, à travers l'Orient et l'Occident, l'Afrique et les Gaules, Dieu tira des conseils de sa Providence un homme, un des plus grands qui aient paru dans le monde. Parti des dernières profondeurs du vice et de l'erreur, après avoir mesuré aux égarements de son propre génie la grandeur et la faiblesse de l'esprit humain, il fut donné à cet homme d'embrasser dans son ensemble l'édifice de la vérité, d'en pénétrer les fondements, d'en préparer toutes les parties, d'en saisir les proportions, d'en contempler le faîte, afin qu'à cette hauteur, recueillant sur ses lèvres les traditions du passé, il pût les renvoyer en flots de lumière à travers les âges futurs. Esprit universel, s'il en fut jamais, rien n'échappe à son coup d'œil; à tel point qu'à l'heure où je vous parle, nous qui, à quatorze siècles de lui, avons remué toutes les idées, agité tous les problèmes, nous sommes encore, croyants ou incroyants, nous sommes obligés de compter avec le génie de cet homme; et, suivant la trace de ses pas, recueillant toutes les lueurs de son esprit, de nous demander sur un point quelconque de la doctrine ce qu'Augustin a pensé, ce qu'Augustin a cru. Je m'arrête, Messieurs, à ce grand nom qui ferme la première période de l'histoire de l'éloquence chrétienne. »

Mgr D'HULST

(1842-1896.)

Maurice Lesage d'Hauteroche d'Hulst, prélat de la maison du Pape, vicaire général et recteur de l'Institut catholique de Paris, député du Finistère, fut l'une des gloires du clergé de France et de la science religieuse au XIXe siècle. Dans les différentes charges qu'il occupa, dans les questions philosophiques et théologiques auxquelles il fut mêlé, il montra les dons remarquables d'un talent souple, varié, mais plus lumineux qu'enthousiaste, plus didactique que passionné, plus fait de raison que de chaleur communicative. Pendant six années, il succéda au P. Monsabré dans la chaire de Notre-Dame de Paris; il y exposa, avec une grande sûreté de vues, les devoirs de la morale chrétienne.

Rôle social de la jeunesse catholique.

Dans ses allocutions aux étudiants de l'Institut catholique, il insistait sur la nécessité, pour eux, de puiser largement à toutes les sources du savoir chrétien, pour en répandre autour d'eux ensuite la salutaire influence. Voici un fragment d'un discours aux jeunes gens.

Nous voulons jeter dans le monde qui passe un ferment chrétien.

Qu'est-ce qu'un ferment, Messieurs? Demandez-le à la science. Il y a quarante ans, elle n'en savait rien. Elle y voyait une action chimique d'espèce assez mystérieuse, car elle échappait aux lois connues de la combinaison des substances. Un homme s'est levé, qui avait reçu du ciel une de ces illuminations dont parle Bossuet et par où s'éclaire le génie lui-même. Louis Pasteur a découvert dans ce ferment une fonction de la vie. Un organisme invisible à l'œil nu élabore la matière inerte; en y cherchant son aliment, en rejetant ce qui lui est inutile, il la décompose et la transforme. Ainsi dévoilé, le mystère de la fermentation devient une source de lumière. L'hypothèse de la génération spontanée est abattue pour toujours. La nature des maladies contagieuses se révèle, et le remède apparaît. Les végétaux qui nourrissent l'homme, les animaux qui le servent, l'homme lui-même, cette victime désignée à tant d'ennemis, pourront être préservés des fléaux destructeurs.

Voilà ce que dit la science, renouvelée par le génie d'un Pasteur. Mais elle n'est pas la seule à nous parler des ferments. L'Évangile nous en parle aussi. L'œuvre de Dieu sur la terre, ce que le Christ a coutume d'appeler le royaume du ciel, est comparé à cette faible quantité de levain que la ménagère enferme dans la pâte et qui fait lever toute la masse[1]. Ce ferment, c'est une vie : vie cachée au regard de la chair, vie enfermée dans de chétifs symboles, vie puissante néanmoins et rénovatrice, qui transforme la nature de l'homme, en sépare les éléments, s'en assimile les parties saines pour les élever au partage d'une activité supérieure et rejette au dehors ce qui, dans l'humanité déchue, appartient à l'héritage du péché.

Ils n'ont pas compris cela, ceux qui, dans l'Évangile, ne veulent voir qu'une des phases de l'évolution humaine. Si la nature seule avait produit cet ouvrage, elle n'en serait point ébranlée et modifiée dans ses profondeurs. Non, le christianisme n'est pas la vie de l'homme, il est dans l'homme la vie de Dieu. Et je ne vois pas d'autre image pour rendre sensible, comme le fait celle du ferment, l'action régénératrice qui est celle du Rédempteur.

Mais cette action, où la trouver? Dans le passé? Oui, sans doute, puisqu'elle a commencé avec la venue du Christ. Mais dans le présent aussi, car elle n'a pas pris fin avec son séjour visible sur la terre. C'est le propre de la vie de n'interrompre jamais ses opérations. La vie est un échange incessant; un courant qui s'épanche et revient sur lui-même, qui s'arrête un instant, c'est la mort. Un jour viendra où le parfait repos et l'activité suprême se concilieront dans la plénitude immobile de la vivante éternité. Ici-bas, c'est chimère de compter sur l'effort d'hier pour autoriser ou excuser l'inaction d'aujourd'hui. En vain le Christ aurait renouvelé, il y a dix-neuf siècles, la face de la terre si, quand vient notre tour, nous la laissions vieillir.

Le ferment divin a deux noms : il s'appelle grâce et vérité : *Gratias et veritas per Jesum Christum facta est*[2]. La vérité est le ferment de l'intelligence; la grâce est celui de la volonté et du cœur. A toutes les heures de l'histoire l'un et l'autre levain ont été incorporés à la masse humaine, et c'est pour cela que le

[1] Matth. XIII, 33.
[2] Joan. I, 17.

monde n'a pas péri victime de sa propre ignorance et de sa propre corruption. C'est pour cela qu'il y a toujours eu des docteurs et des saints, qui ont laissé sur leur passage des traces lumineuses. Le siècle où nous vivons a les mêmes besoins : à nous, Messieurs, de lui préparer les mêmes remèdes.

Mais comment les appliquer ? Ici encore la théorie des ferments va nous instruire. Les inoculations qui régénèrent ne se font pas en masse, mais en détail. Il faut constituer des foyers de vie surnaturelle d'où la contagion du bien se répande. Quelques-uns d'entre nous ont pu rêver, à certaines heures, d'une conquête collective par l'influence du pouvoir. Dieu ne l'a pas permis. Ce n'est pas là le procédé rédempteur. Et, de fait, supposons que, il y a vingt ans, tous les ressorts de l'autorité eussent passé pour longtemps aux mains d'hommes partageant nos croyances ; qu'auraient-ils pu faire ? Ils auraient disposé du corps de la nation : l'esprit leur eût échappé. Or c'est l'esprit qu'il faut atteindre, et, pour atteindre l'esprit, il n'est pas nécessaire d'avoir à son service les ressources de la puissance publique ; les apôtres ne les ont pas eues. Il ne nuit pas d'être persécuté ; les apôtres ont subi des persécutions que nous ne connaîtrons jamais. Ce qui est nécessaire, ce qui suffit, c'est de communiquer à des âmes choisies un principe de vie divine et de faire de ces âmes transformées des agents propagateurs de la vérité et de la grâce.

Il faut au monde des foyers de sainteté ; et c'est pour cela qu'aucune forme de l'oppression, fût-elle fiscale, n'aura raison de l'état monastique qui organise et perpétue dans l'Église la pratique des conseils évangéliques. Il faut au monde des foyers de vérité ; et c'est pour cela que les universités catholiques ont pris naissance à l'heure même où les ennemis de Dieu devenaient tout-puissants dans ce pays. Ah ! je sais bien que cette coïncidence a découragé un grand nombre de ceux qui semblaient être les patrons ou les clients naturels de ces bienfaisantes institutions. Celles-ci appartenaient au parti vaincu. On a désespéré d'avance. On a prophétisé leur mort au risque de les tuer ; elles n'en sont pas mortes, grâce à Dieu, mais leur croissance en a été ralentie. Aujourd'hui elles vivent ; adversaires déclarés ou amis pusillanimes, il faut que tous en prennent leur parti. Quant aux amis véritables, ils ne se contenteront pas de laisser vivre nos écoles supérieures ; ils voudront qu'elles deviennent

grandes et fortes, qu'elles fassent honneur à la vérité qui les inspire, qu'elles propagent la foi avec la science, qu'elles triomphent du dédain, imposent le respect, désarment la calomnie et que, pénétrant par droit de conquête dans les grands milieux intellectuels de la nation, elles y fassent entrer avec elles l'élément régénérateur qui emprunte sa vertu à la parole de Dieu.

Tel est, Messieurs, l'espérance qui nous anime. Elle a présidé à ces créations difficiles, entreprises avec courage en des jours mauvais; elle a déterminé les sacrifices généreux qui nous ont aidés à traverser plus d'une épreuve; elle a soutenu nos fondateurs, inspiré nos bienfaiteurs, fortifié le dévouement de nos maîtres, nourri la confiance de nos disciples. Elle nous a conduits jusqu'aux résultats honorables que nous plaçons aujourd'hui sous vos yeux. Elle ne nous abandonnera pas en chemin. Une statistique officielle constate que, sur vingt-sept mille clients de l'enseignement supérieur en France, l'enseignement libre et chrétien n'en peut encore revendiquer que quinze cents. C'est trop peu, j'en conviens. Mais je remarque d'abord que sur ces quinze cents, plus de six cents appartiennent à notre œuvre. Et j'ajoute : ces quinze cents étudiants catholiques, oh! sans doute ils disparaissent dans la masse; mais attendez, c'est le ferment évangélique : une fois introduit dans cette masse, il la soulève et la transforme!

LE P. MONSABRÉ

(1827)

En 1873, le P. Monsabré, de l'ordre de Saint-Dominique, montait dans la chaire de Notre-Dame, où pendant dix-sept ans il poursuivit l'exposition raisonnée du dogme catholique. Merveilleusement pénétré des secrets de l'école thomiste, il a conduit souvent les esprits à de sublimes hauteurs; et tel est l'empire de sa parole, la clarté de ses raisonnements, la richesse de ses images, que ceux-là mêmes le suivaient dans ses déductions les plus abstraites, qui ne semblaient pas préparés à un tel enseignement. Le P. Monsabré n'est pas seulement théologien, il est encore orateur et poète.

Dans l'un de ses premiers discours, s'attaquant directement au matérialisme, il montre avec véhémence ce que deviendrait l'humanité si toute croyance religieuse, si tout principe de haute morale et de spiritualisme étaient jetés à terre.

Nécessité de la croyance religieuse.

O Dieu, si tu n'étais pas! quel vaste et effroyable abîme s'ouvrirait pour engloutir ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus respectable au monde! où iraient les prières de tes saintes? où iraient les contemplations sublimes des âmes qui rêvent l'idéal? où iraient les dévouements et les sacrifices des cœurs généreux? où irait le sang des martyrs du devoir? où iraient la plainte et le dernier espoir de la justice opprimée? où iraient les larmes des abandonnés? au néant! Au néant, pendant que les méchants, enhardis par l'irresponsabilité de leurs crimes, dévasteraient le monde! Quelle horreur! Non, non, mon grand Dieu, nous ne voulons pas être orphelins. Toi seul tu peux porter l'univers, dont tu es le père. Viens au milieu de nous, et fais-nous entendre la grande parole du désert : « Je suis celui qui suis, *ego sum qui sum.* « Oui, force infinie, cause universelle, nécessaire existence, perfection suprême, souveraine intelligence, créateur et ordonnateur du monde, maître de notre vie, tu es celui qui est, et la matière est ce qui n'est pas, car sans toi elle n'est rien. Regarde, nous voici debout, les yeux et les mains au ciel ; avec toi nous foulons aux pieds les membres rompus de l'idole de la fausse science, et à la place de la foule aveuglée qui criait tout à l'heure : Il n'y a pas de Dieu ! *non est Deus !* nous, tes enfants, nous chantons d'un cœur ravi et d'une voix émue : « Je crois en Dieu. *Credo in Deum!* »

Mais écoutez cette hymne radieuse, que semble chanter à la Trinité un poète sacré :

Chante, ô mon âme, chante la fécondité de ton Dieu; dis à toutes les créatures qu'elles se voilent la face devant l'incomparable pureté des processions divines. Fleurs charmantes, qui ne pouvez porter de fruits sans perdre votre virginité; femmes pudiques, qui sacrifiez un saint privilège aux honneurs de la maternité ; filles d'Ève, qui concevez dans le péché et enfantez dans la douleur, cachez-vous; car même les plus chastes mystères de mon âme sont impurs en présence du mystère divin. J'ai besoin pour penser de l'immatériel toucher des formes intelligibles d'où me viennent mes idées; j'ai besoin pour aimer que

le souffle d'un autre cœur émeuve mon cœur. Je ne puis penser sans fatigue, je ne puis aimer sans inquiétude; et si je veux beaucoup penser, ma fatigue est de la fièvre; et si je veux beaucoup aimer, mon inquiétude est de l'angoisse. Mais la vie immaculée de mon Dieu prend en elle-même le pouvoir de se féconder; rien ne lui vient en aide, rien ne la déflore; elle conçoit sans mouvement, elle enfante sans labeur, elle aime sans trouble; ses processions tranquilles consomment sa béatitude sans altérer son repos. C'est la plus belle et la première des vierges, *prima Virgo Tria est.* O merveilleuse pureté!

Chante toujours, ô mon âme, chante la parfaite beauté des processions divines, et si tu veux la connaître, demande aux artistes ce qu'ils pensent des chefs-d'œuvre qui si longtemps ont tourmenté leur fertile génie. Ils les admiraient, ils les aimaient lorsqu'ils n'étaient encore qu'en rêve. Ils croyaient avoir saisi l'idéal et pouvoir le fixer sur une toile ou dans un marbre immortel; mais souvent, hélas! leur œil sincère ne reconnaît plus dans la réalité qu'ils ont créée la perfection qu'ils contemplaient au dedans d'eux-mêmes, et, pendant que le monde célèbre leur gloire, eux racontent aux amis dignes de les comprendre leurs espérances et leurs déceptions. Que de fois j'ai cru te voir, fille de mon âme, ô ma pensée, parée du vêtement qui convient à la chaste beauté! Que de fois, en présence de ma parole sans éclat, je me suis écrié avec découragement: Ce n'est pas cela! Il ne connaît ni ces déceptions ni ces dégoûts, l'Être sublime dont le génie enfante une parole si vivante, qu'elle peut lui rendre en un souffle vivant amour pour amour. Dans ce qui procède de lui, il voit et il aime une beauté égale à lui-même, une beauté infinie, splendeur suprême de l'ordre dans la suprême égalité des perfections. Égalité sans confusion, hiérarchie sans dépendance, le plus bel ordre qui se puisse concevoir dans une société, la plus belle société qui se puisse concevoir dans l'unité. O merveilleuse beauté!

Mgr PERRAUD

(1828.)

Louis-Adolphe Perraud, né à Lyon, passa par l'École normale supérieure, où il se lia intimement avec le P. Gratry, dont il fut l'un des plus brillants disciples. Promu à l'évêché d'Autun en 1874, il devint supérieur général de l'Oratoire de France, membre de l'Académie française en 1882, et cardinal en 1896. Mgr Perraud a écrit des ouvrages d'histoire sur l'*Irlande*, l'*Histoire de l'Oratoire de France*, les *Derniers jours du P. Gratry*, les *Paroles de l'heure présente* (1870-71). Ses *Œuvres pastorales et oratoires* forment cinq volumes.

Nous empruntons aux *Discours militaires* du cardinal Perraud deux fragments, l'un de l'oraison funèbre du général Changarnier (février 1877), l'autre du maréchal de Mac Mahon (novembre 1893), qui, tous deux, avaient fait une partie de leurs études à Autun.

Fragment de l'oraison funèbre du général Changarnier.

Né soldat comme d'autres naissent peintres ou poètes, mais trop tard pour prendre part aux combats de géants dont l'Europe était le théâtre [1], alors qu'il n'était encore que l'obscur écolier de notre collège d'Autun, Nicolas-Théodule Changarnier dut attendre jusqu'à la campagne de 1823 et surtout jusqu'à l'expédition d'Alger pour déployer toutes les qualités dont la Providence l'avait doué pour le métier de la guerre.

Mais alors quelle soudaine, quelle brillante explosion des aptitudes les plus rares et de ces facultés maîtresses qui font non seulement les soldats intrépides, mais les hommes de commandement et les solides capitaines ! Mettez ensemble la rapide intelligence des situations, une hardiesse qu'on aurait parfois taxée de témérité, si elle n'avait été cet élan traditionnel de la *furie française*, qui fit appliquer vingt fois à ce fils des Éduens le mot de Strabon sur les Gaulois nos ancêtres : « Prompts au com-

1 Changarnier (Théodule) né à Autun le 26 avril 1793, est l'un des plus brillants officiers de ce siècle. Sorti de Saint-Cyr en 1815, il fit la campagne d'Espagne en 1823; guerroya en Afrique de 1830 à 1847, où il se signala surtout à Constantine et aux Portes-de-Fer. Opposé aux théories politiques de l'empire, il s'exila d'abord, puis se retira dans ses propriétés de Saône-et-Loire. En 1870, Changarnier (général depuis 1843) prit part aux combats de l'armée de Metz et fut envoyé comme prisonnier en Allemagne. Il fit parti de la chambre des députés, de 1871 à 1875, et du sénat de 1875 à sa mort.

bat, ils marchent droit à l'ennemi et l'attaquent de front, sans s'informer d'autre chose. » Enfin, et autant qu'il peut m'être permis d'esquisser en traits rapides et incomplets cette physionomie si originale, le don merveilleux d'entraîner tout après soi par la double et irrésistible puissance de la bravoure la plus chevaleresque unie à une imperturbable gaieté; ainsi apparut sur les champs de bataille de l'Algérie le jeune officier que distinguait de bonne heure le maréchal Clausel, et qui bientôt, digne émule des Bedeau et des Lamoricière, formant avec eux, comme on l'a si bien dit, le *triumvirat des Africains*, s'éleva rapidement aux plus hauts grades, demeurant toujours par son mérite au-dessus des distinctions les plus légitimement conquises.

Constantine, Blidah, Mouzaïah, les Portes-de-Fer, Chéliff, le col de Médéah et cent autres noms, gravés en caractères de feu dans la mémoire de nos troupiers d'Afrique, rappellent à tous comment, en moins de douze ans, de 1830 à 1842, Changarnier échangeait ses épaulettes de capitaine contre les étoiles de général de division. Ce sont elles qui ornent aujourd'hui son cercueil, et font involontairement penser à ce bâton de maréchal que la fortune lui a refusé, mais non le suffrage compétent de ses anciens compagnons d'armes.

Fragment de l'oraison funèbre du maréchal de Mac Mahon.

A la fin de l'écrit consacré par lui à louer les vertus de son beau-père Agricola, dans une page d'une émotion contenue et d'autant plus pénétrante, Tacite exhorte les siens et s'exhorte lui-même à s'élever au-dessus des lamentations pusillanimes et des vains regrets. « C'est en imitant ces grands hommes autant qu'il nous sera possible, que nous leur payerons vraiment le tribut d'honneur et de pieux hommages auquel ils ont droit de notre part. »

Messieurs, au moment où j'achève de louer devant vous l'homme « de la ligne droite », le soldat qui a bien servi notre cher pays de France, je vous tiendrai le même langage [1].

[1] Marie-Edme-Patrice-Maurice de Mac Mahon naquit à Sully (Saône-et-Loire), le 13 juillet 1808, d'une ancienne famille catholique irlandaise, venue en France au temps de l'exil de Jacques II. Il fit ses premières armes à Alger (1830),

. . . . . .

Que la France fasse attention à cet oracle de nos Livres saints. Ce n'est pas en sevrant la jeunesse de toute idée et préoccupation religieuse, ce n'est pas en lui donnant une éducation purement humanitaire, ce n'est pas en déshabituant l'enfant de joindre ses mains et de redire la prière tombée du cœur et des lèvres de sa mère dans son âme, que nous préparerons des générations droites, fortes, capables de porter le fardeau des grands devoirs ou de s'élever jusqu'à l'héroïsme des grands sacrifices.

Un contemporain des invasions barbares le redisait aux descendants dégénérés de la vieille Rome et à ces chrétiens tièdes, inconséquents, mondains, qui croyaient pouvoir sauver l'empire sans s'inquiéter d'abord de remplir leurs devoirs envers Dieu. « Si nous voulons nous relever, leur criait éloquemment saint Jérôme, commençons par fléchir les genoux. »

Messieurs, nous ne pouvons pas avoir la prétention de surpasser en patriotisme les Bayard, les Lamoricière, les Changarnier, les Courbet, les Dupetit-Thouars, les Mac Mahon ! Nous ne porterons pas plus loin qu'eux les délicates susceptibilités de l'honneur et le sincère dévouement à la chose publique. Efforçons-nous donc de les imiter, et demandons comme eux à la fidélité envers Dieu le secret de cette droiture, de ce désintéressement, de cette élévation qui font les grands citoyens, et, par eux, les grands peuples.

Le 18 octobre, après une maladie de quelques jours, le maréchal de Mac Mahon sentit approcher son heure dernière. Il s'y

---

assista au siège d'Anvers (1832), et retourna en Afrique en 1833. Il se couvrit de gloire à Constantine (1837), fut promu général en 1848 et rappelé à Paris en 1855. Le 8 septembre 1855, il eut le périlleux honneur de diriger l'assaut de la tour de Malakoff, où il s'était promis d'entrer « mort ou vivant ». Pendant la guerre d'Italie, Napoléon lui dut la victoire de Magenta (4 juin 1859), et il le nomma sur le champ de bataille même, duc de Magenta et maréchal de France.

Pendant la guerre franco-allemande, le maréchal de Mac-Mahon commanda le 1er corps d'armée, chargé de défendre l'Alsace, et qui perdit glorieusement les batailles de Wissembourg, Reischoffen et Freschwiller (août 1870). Le 1er septembre, il fut blessé devant Sedan et fait prisonnier. Il dirigea contre l'insurrection de la Commune les opérations de l'armée dite de Versailles, et il mérita d'être appelé par M. Thiers « le chevalier sans peur et sans reproche de notre temps ».

Le 24 mai 1873, sans qu'il l'eût sollicité, il fut nommé président de la République, poste qu'il occupa jusqu'au 30 janvier 1878.

prépara comme avaient fait tous ceux de sa race, en s'appuyant doucement et fortement à cette foi chrétienne qui n'avait pas été seulement l'amie tutélaire de sa première enfance, mais la conseillère toujours écoutée, et dont il n'avait jamais cessé d'être le disciple fidèle. Il reçut avec reconnaissance le précieux secours que l'Église donne à ses enfants aux approches de cette crise redoutable, inévitable, qui s'appelle la mort.

Peu d'heures avant le moment final, et dans une sorte de demi-délire, par deux fois, le maréchal fit entendre ces paroles : « A moi, les turcos ! En avant ! »

A son insu peut-être, et en se référant inconsciemment aux impressions militaires de son passé, le vieux soldat se disposait à livrer un dernier assaut. Un mot de David m'autorise à employer cette comparaison : C'est là-haut, est-il dit au psaume 121, où il est question de la Jérusalem céleste, c'est là-haut que sont montées avant nous les tribus du Seigneur !

Ne semble-t-il pas qu'on assiste à une escalade où les saints nous servent de guides? Ils montent les premiers, ils nous frayent le chemin, ils nous encouragent de la voix, du geste, de l'exemple. Il n'y a qu'à les suivre. Courage ! D'une main ferme ils tiennent le drapeau de la croix ; ils combattent et renversent nos ennemis. Courage ! Avec eux nous arriverons au sommet du rempart ; avec eux nous serons vainqueurs ; avec eux nous redirons, dans un sentiment d'actions de grâces qui ne s'épuisera jamais, ce mot du hardi vainqueur de Malakoff que j'ai réservé à dessein pour en faire la conclusion de tout ce discours, parce qu'il exprime très bien la perpétuité du bonheur et de la gloire dont Dieu fait la récompense de ses élus : « J'y suis, j'y reste [1] ! »

---

1 C'est la réponse que fit Mac Mahon, alors général, le 8 septembre 1859, à un officier anglais qui, effrayé de son héroïque témérité à Malakoff, lui faisait dire de quitter un poste aussi périlleux : « J'y suis, j'y reste ! »

F. BRUNETIÈRE

(1849.)

Dans notre *Recueil de compositions françaises*, p. 329, nous avons exposé et apprécié la méthode de M. Ferdinand Brunetière, l'un des maîtres incontestés de la critique contemporaine.

Son œuvre est déjà considérable : le *Roman naturaliste*, *Études critiques* (5 vol.), *Histoire et Littérature* (3 vol.), *Époques du théâtre français*, *Évolution des genres littéraires* (2 vol.), etc., et un très grand nombre d'articles de revues, parmi lesquels celui sur la *Faillite de la science* a eu un particulier retentissement.

Corneille.

L'un des plus incontestables mérites de Corneille, c'est son style, l'un des modèles du style dramatique. Les vers sont nés avec l'idée, avec la scène : ce sont vers d'action. Les discours que renferment ses tragédies font penser aux harangues antiques; mais ce ne sont pas des imitations : ils font partie intégrante du développement dramatique. Corneille a valu à la langue française une gloire européenne. Il nous a surtout donné, par ses personnages, la leçon de l'énergie dans les résolutions; il a acquis à notre littérature une réputation de dignité morale que trop d'écrivains ont, depuis, affaiblie comme à plaisir.

Ce qui fait la vraie « grandeur » de Corneille, c'est avant tout la « grandeur » de son style, c'en est l'air à la fois de facilité, de force et de solidité. Dans la perversion ou dans la corruption de toutes ses autres qualités, ce que ce robuste vieillard a gardé jusqu'à la fin, c'est le don d'écrire et de penser en vers; et, il avait raison de le croire, pour la justesse et la fermeté de la langue, pour la plénitude et l'harmonie un peu rude, ou plutôt un peu archaïque du vers, pour l'ampleur et la majesté de la période, son *Sertorius*, son *Othon*, son *Attila*, ne sont pas indignes d'*Horace* et de *Cinna*. Sans doute, il y est quelquefois obscur, et plus souvent encore emphatique et précieux; mais, dans la préciosité même et dans l'emphase, par une rencontre presque unique, il a le secret d'être naturel; et son « galimatias », là même où il est inintelligible, est encore d'un grand écrivain. Peu d'épithètes à la rime, peu de chevilles, peu de

métaphores et peu de périphrases; une extraordinaire fécondité d'invention verbale, tous les mots de la langue également dociles à l'appel de l'idée, nulle trace d'effort; partout le discours le plus direct et le plus agissant, le plus rapide et le plus nerveux, je ne sais quoi de simple et de hardi : c'est l'idéal du style dramatique peut-être, et assurément l'un des modèles qu'il y ait en notre langue de la perfection de l'art d'écrire en vers. Car, dans les vers de Racine, que l'on peut préférer d'ailleurs, on sent l'art et un peu l'étude, quelquefois même l'apprêt, ce qui s'explique lorsqu'on se rappelle qu'il arrêtait d'abord en prose les plans de ses tragédies, dont alors il reliait les masses par ces oppositions, cette variété et ces dégradations des nuances qui font la magie de son style. La veine de Corneille, moins pure ou, si l'on veut, plus trouble, a quelque chose de plus abondant, de plus véhément, de plus « naturel », en tant que plus inconscient.

Aussi, parmi les légendes qui remplissent encore son histoire, pouvons-nous être assez certains qu'il n'y en a pas de plus fausse, ni surtout qui donne de son style une idée plus contraire à ce qui en fait la principale beauté, que celle qui nous le montre, dans le feu de la composition, soulevant une trappe et demandant à Thomas, qui travaille au-dessous de lui, la rime ou le mot dont il a besoin pour achever son vers. Ceux-là n'ont jamais lu *Don Bertrand de Cigarral* ou le *Comte d'Essex,* qui croient que Pierre ait jamais pu devoir quelque chose à Thomas; mais ceux-là jugent bien mal ou bien superficiellement de son style qui n'ont pas senti que les mouvements et les rimes étaient donnés ensemble à l'auteur de *Polyeucte* et de *Rodogune* avec les idées et les sentiments. J'ajouterai sur ce point, et pour tâcher de ne rien omettre, que je n'accorde pas que ce style, comme on l'a dit, soit plus oratoire que proprement poétique : tout au plus n'est-il point lyrique, diffère-t-il du style de la méditation ou de l'ode, n'admet-il pas l'intervention de la personne ou du *moi* du poète. Mais qui ne voit que cela même fait une partie de son mérite, que d'être ainsi destiné pour l'action, *rebus agendis*, et, conséquemment, de répondre aux exigences ou aux nécessités du drame? Faire des vers d'action, si l'on peut ainsi dire, qui aident le drame à marcher vers son dénouement, qui contiennent au besoin jusqu'à des indications

de mise en scène et qui demeurent des vers; c'est l'une des pures difficultés du drame ou de la comédie en vers, et personne ne l'a surmontée, ou pour mieux dire, et sans presque y songer, ne s'en est joué comme Corneille.

Ce qu'il a fait encore, et le premier, c'est de rendre le vers français capable de porter la pensée. Qui donc a dit à ce propos que, fussent-elles dénuées de toute valeur proprement dramatique, ses tragédies, pour la seule beauté des discours qu'on y fait, dureraient encore tout entières? Et ce n'est sans doute qu'un paradoxe, mais il renferme une part de vérité. Lorsque Corneille parut, il y avait cent ans déjà que l'on s'exerçait à penser, et que l'on n'y réussissait pas. En vain pillait-on les anciens; en vain dérobait-on à Lucrèce, à Virgile ou aux Italiens, à Pétrarque surtout, une « sentence » que l'on avait d'ailleurs soin de mettre entre guillemets, ou d'imprimer en italiques, pour attirer l'attention du lecteur; en vain même les prosateurs faisaient-ils passer tout Sénèque ou tout Plutarque dans leurs *Essais,* comme Montaigne : on ne les digérait pas, et on ne parvenait pas à se les assimiler, à se les convertir, selon l'expression et le vœu de du Bellay, « en sang et en nourriture. » De cette tutelle de l'antiquité, de cette imitation laborieuse et stérile jusqu'alors du grec et du latin, Corneille est, avec Descartes, avant même Descartes, le premier qui ait émancipé la langue et la pensée française.

En ce sens, parmi nos grands écrivains, on a eu raison de les nommer les premiers des modernes, les premiers qui aient donné à notre littérature sa marque originale, son caractère de nationalité, les premiers créateurs enfin, et non plus des commentateurs ou des compilateurs. C'est par là que le *Cid,* comme le *Discours de la méthode,* marque une date ou une époque, pour mieux dire, non seulement dans l'histoire du théâtre, mais dans celle de la littérature et de l'esprit français. Ils ont délié la langue encore embarrassée dans les dépouilles du latin; ils ont dénoué la pensée, qui voulait être et qui ne pouvait pas. En dehors de Richelieu, qui n'a guère connu Descartes, et presque contre lui, — puisqu'il a fait critiquer le *Cid,* — la propre idée du grand ministre, quand il instituait son Académie française, ou l'une au moins de ses idées, qui n'était pas la moins ambitieuse, est réalisée maintenant. Car on pourra bien retraduire en latin le

Discours de la méthode, comme vingt ans plus tard on fera les *Provinciales;* mais un grand pas, et le pas décisif, n'en a pas moins été fait. Maintenant il existe, d'un bout à l'autre de l'Europe, entre tous ceux qui lisent et qui pensent, un nouvel et universel instrument de communication et d'échange : c'est le français de Descartes; c'est surtout le français de Corneille, qui va chasser le latin des dernières positions qu'il occupe, présider, dès 1648, à la rédaction des traités d'alliance et de paix, et devenir enfin, pendant deux siècles entiers, la langue presque unique des lettres, de la philosophie et de la science.

Mais en même temps que la langue, — et par conséquence naturelle, quoique non pas nécessaire, puisqu'elle n'a pas toujours suivi, — il a haussé, si je puis ainsi dire, l'âme française au-dessus d'elle-même. Le XVI^e^ siècle encore l'avait essayé; mais il y avait presque plus échoué qu'à préparer l'universalité de la langue, et la licence italienne, en se mêlant au vieux courant gaulois, avait fait la fortune de ce genre de littérature. Aussi Corneille était-il trop modeste quand il ne se vantait que d'avoir épuré les mœurs du théâtre. Il a fait autre chose et il a fait davantage : à cette société grossière et corrompue du temps, ou plutôt de la cour de Henri IV et de Marie de Médicis, on peut dire qu'il est venu proposer un nouvel idéal moral, qui devait être celui du XVII^e^ siècle, et dont les excès ou les bizarreries ne sauraient nous faire méconnaître pourtant la grandeur. Car un poète, et surtout un poète dramatique, n'est pas, ne peut pas être un prédicateur de vertu; si Corneille nous a donné quelquefois le spectacle du triomphe du devoir sur la passion, nous n'avons plus besoin de répéter qu'il ne nous l'a pas donné toujours, ni dans tous ses chefs-d'œuvre; le point d'honneur, chez lui comme chez les Espagnols, a souvent des exigences qu'il est presque permis d'appeler criminelles; enfin, comme on l'a vu, la volonté même, en ne s'imposant d'autre obligation que celle de son propre exercice, est ou peut être souvent chez lui d'un dangereux exemple. Il n'est pas moins vrai cependant, qu'en touchant ces cordes de l'honneur, du devoir et de la volonté, Corneille en a tiré des accents auxquels vibre non pas peut-être ce qu'il y a de meilleur, mais assurément ce qu'il y a de plus noble en nous; en nous enlevant à nous-mêmes, ses héros nous provoquent à l'imitation des vertus qui ne sont point de commerce, ainsi que l'on disait

jadis, mais qui n'en sont justement que plus rares; et nous n'avons point affaire de lui pour nous apprendre à vivre, mais pour nous habituer au contraire à placer bien des choses au-dessus de la vie, et pour nous mettre en quelque manière dans cet état d'exaltation morale qui devient, avec l'occasion, le principe des grandes actions.

Par là il est et il demeure, avec Pascal et Bossuet, du petit nombre de ceux de nos grands écrivains qui nous défendent contre les étrangers du reproche que l'on nous a si souvent adressé de légèreté, d'insouciance des grandes questions, de gauloiserie et d'immoralité. Est-ce que vous n'avez pas été quelquefois effrayé de ce que serait, en effet, notre littérature, si par hasard ces quelques noms y avaient fait défaut, et qu'elle n'eût pour la représenter que l'auteur de *Pantagruel* et celui des *Essais,* Molière et La Fontaine, ou l'auteur enfin de *Candide*[1] et celui du *Neveu de Rameau*[2]? C'est alors que nous ne serions que les amuseurs de l'Europe, uniquement bons à la faire rire. Mais nous avons les *Pensées* de Pascal, nous avons les *Sermons* de Bossuet, et nous avons les tragédies de Corneille. Et c'est pour cela qu'avec tous ses défauts, ce « bonhomme » est de ceux qui font éternellement honneur, non seulement, comme La Fontaine ou Molière, à l'esprit français, mais à notre caractère; qui nous ont, comme nous disions, élevés au-dessus de nous-mêmes, et qui nous ont enfin, entre les leçons de l'épicurisme facile des Rabelais et des Montaigne, ou des Voltaire et des Diderot, enseigné le prix de la volonté, l'héroïsme du devoir et la beauté du sacrifice.

---

1 Voltaire.
2 Diderot.

Boileau.

Le premier article de la doctrine littéraire de Boileau est l'obligation qu'il fait aux écrivains d'être naturels. Pour lui, l'imitation de la nature s'arrête à la nature humaine et encore dans ce qu'elle a de digne, d'élevé, non de passager, mais de permanent. C'est donc l'exclusion du brutal, du grossier, du bizarre et de l'accidentel. Et parce que la raison est ce qui répond le mieux à cette théorie, les œuvres littéraires doivent, avant tout, être raisonnables. Sa doctrine, Boileau la tient non de Descartes, mais des anciens, qu'il imite et prescrit d'imiter, parce que leur art est naturel : c'était empêcher l'imitation de la nature de dégénérer en banalité.

Comme Molière, dont la supériorité d'âge et de génie nous autorise à supposer qu'il fut en ceci le conseiller, le maître ou l'inspirateur même de son jeune ami, le premier objet que Boileau se propose, et le premier article de sa doctrine, c'est d'essayer de ramener l'art, qui depuis si longtemps, — depuis le temps au moins de Ronsard et de la Pléiade, — s'en était diversement, mais tous les jours, écarté davantage, à l'imitation de la nature et à l'expression de la vérité. Car dirai-je qu'alors un peu partout, dans ces « cabinets où la vertu était révérée sous le nom d'Arthénice », comme dans ce logis de la vieille rue du Temple, où Mlle de Scudéri « tenait ses samedis », on avait horreur de la nature? Mais, assurément, on la trouvait « commune »; et les moyens d'art qu'il fallait bien qu'on lui empruntât, du moins ne s'en servait-on que pour « l'embellir », c'est-à-dire, en bon français, pour la défigurer. Les uns, sur les traces de l'auteur du *Cid* et de *Rodogune*, s'évertuaient pour faire « plus grand », et les autres, sur celles de l'auteur du *Roman comique* et de *Don Japhet d'Arménie*[1], plus « plaisant » que nature. Non seulement au barreau, mais jusque dans la chaire même, on ne voulait rien que de « rare », que « d'imprévu », que de « surprenant ». Et tous ensemble, dans les salons comme au théâtre, dans les romans comme à l'Académie, en s'éloignant de la nature, on ne

[1] Cet auteur est Scarron (1610-1660), représentant par excellence du genre burlesque. Sa verve, plus souvent grotesque que comique, battit en brèche le jargon fastidieux des pastorales et la métaphysique amoureuse des longs romans de l'époque. On a de lui, entre autres, le *Roman comique* (1662), tableau d'aventures spirituellement vulgaires, et huit comédies, parmi lesquelles *Don Japhet d'Arménie* (1653).

semblait travailler qu'à séparer l'art d'avec la vie, qui en est pourtant la matière, le support et la raison d'être. Ce n'est pas l'homme qui est fait pour l'art, mais bien l'art qui est fait pour l'homme. C'est ce que Boileau vit admirablement, avec une promptitude et une sûreté de coup d'œil extraordinaires chez un jeune homme d'une vingtaine d'années ; c'est ce qui souleva son bon sens bourgeois ; et, comme il avait dirigé contre cette littérature aristocratique jusque dans le burlesque même, et surtout artificielle, tous les traits de sa satire, c'est à ces leçons qu'il résolut d'opposer celles de ses *Epîtres* et de son *Art poétique*.

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable...
> Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
> Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent...
> Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
> C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime...
> Que la nature donc soit notre étude unique...

L'imitation de la nature, voilà la règle de toutes les règles, celle qui précède, qui enveloppe et qui résume les autres. Ou, mieux encore, il n'y en a pas d'autres; et bien loin d'avoir pour objet de corriger la nature, de lui donner, selon l'expression du temps, le « goût puissant », le goût terrible », le « grand goût », les principes de l'art ne doivent tendre, en nous apprenant à la mieux voir, qu'à nous faciliter l'imitation de cette nature même.

Mais une question s'élève ici. Chacun de nous a sa manière de voir la nature; et, d'autre part, on ne déforme la nature dans un sens ou dans l'autre, on ne la « perfectionne » ou on ne la « dégrade », on ne fait enfin plus laid ou plus beau que nature qu'avec des moyens, quels qu'ils soient, qui sont eux-mêmes encore et toujours de la nature. N'y a-t-il pas de certaines gens dont le naturel est de n'en pas avoir ? Prendrons-nous donc à la lettre les deux vers de l'*Art poétique :*

> Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux ?

Et croirons-nous qu'effectivement le « naturalisme » de Boileau s'étende à l'imitation de la nature entière ? Nous nous tromperions gravement; et, pour vouloir faire Boileau trop moderne ou trop contemporain, en le mêlant trop à nos controverses nous le ferions trop peu ressemblant.

Non, assurément, Boileau ne veut pas qu'on imite la nature

tout entière, mais seulement la nature humaine; car, pour l'autre, la nature extérieure, cette nature mouvante, sensible et colorée que Rousseau découvrira plus tard, — en haine de la civilisation et de la société de son temps, — le XVII^e^ siècle ne l'a pas connue. Je précise et j'appuie. Le XVII^e^ siècle a joui de la nature, mais il ne l'a pas connue. Boileau lui-même, entre deux satires, a joui de son jardin d'Auteuil, puisqu'il se l'est payé, puisqu'il l'a vendu lorsqu'il n'en put plus jouir; il s'est plu à Hautile, chez son neveu, « l'illustre M. Dongois, » greffier en chef du parlement, puisqu'il y est allé; ou à Bâville, chez les Lamoignon; il a aimé, comme nous, le soleil, les bois et la verdure; il a chassé, il a même pêché à la ligne, mais « sans phrases »; et il n'a point fait de la « littérature » avec des plaisirs qui lui paraissaient trop naturels, je crois, sinon pour être rappelés ou contés en souriant dans les vers d'une épître agréablement familière, du moins pour être « célébrés » ou « chantés ». Ce n'en est pas la mode en son temps. Pour Boileau comme pour Molière, le mot de « nature » ne signifie que ce qu'il peut signifier pour des Parisiens du XVII^e^ siècle; et nous ne devons l'entendre uniquement que de la nature humaine.

Conséquemment à ce principe, nous éliminerons donc d'abord du domaine de l'art la représentation des parties inférieures de la nature humaine. Puisque effectivement elles nous sont communes avec les animaux, ce n'est point par elles que nous sommes hommes, c'est en dépit d'elles; et notre humanité ne relève évidemment pas de nos sens, puisque, au contraire, ce qui nous rend hommes c'est le pouvoir que, seuls dans la nature, nous sommes capables d'exercer sur eux. L'animal est véritablement le produit de ses instincts; nous, nous en sommes les maîtres. C'est pourquoi le tumulte que les appétits excitent quelquefois en nous ne tombera sous l'imitation qu'extraordinairement, hors tour, à titre d'exception ou presque de licence, dans des occasions strictement définies, et qui devront toujours porter leur excuse ou leur justification avec elles. Ainsi, dans la tragédie, qui ne purge les passions qu'en en étalant l'atrocité sous nos yeux; ainsi dans la comédie, qui ne corrige les mœurs qu'en les ridiculisant; ainsi encore dans la satire. Mais alors même, et s'il nous faut absolument présenter de semblables spectacles, nous aurons toujours soin de choisir des mots qui transposent

les choses, en les faisant passer de l'ordre de la sensation dans celui du sentiment ou de la pensée. Nous ne déchaînerons pas la brute sur le théâtre; et, pour inspirer l'horreur du vice, nous ne le peindrons pas sous des traits qui aient l'air d'en caresser l'idée. Jusque dans le désordre de la passion, nous conserverons aux victimes de l'amour ou de l'ambition ce caractère d'humanité, faute duquel ce ne serait plus à la littérature, mais à la médecine, qu'elles appartiendraient. Et nous imiterons ainsi d'autant mieux la nature que ces représentations, moins conformes peut-être à la vérité d'un moment, le seront davantage à la vérité de tous les temps et de tous les lieux.

Pour des motifs analogues, c'est-à-dire pour que la peinture demeure vraiment humaine, nous éliminerons encore du domaine de l'art le bizarre et l'accidentel. Car, à les bien prendre, eux aussi, ne sont-ils pas en dehors ou en marge de la nature, puisque, à vrai dire, le nom même dont nous les nommons les en excepte, et que leur existence n'est qu'une transgression ou une dérision de ses lois? Ainsi, d'être borgne ou boiteux, c'est manquer à la définition de l'espèce, et ce n'est pas se distinguer de l'humanité, c'est plutôt en sortir. Je veux bien plaindre celui qui n'y voit que d'un œil, mais je n'admets point qu'il dise que j'ai tort, moi, d'en avoir deux. Pareillement, nous éliminerons ce que la coutume et la mode superposent en nous d'apparences passagères aux caractères fixes et durables qui constituent notre nature. Tel est l'usage de porter perruque. Les modes ne font point partie de la nature, puisque leur institution même n'a pour objet que de la déguiser; et qui ne sait qu'il y a des modes en fait de sentiments comme d'habits, et d'idées comme de coiffures? Le haut-de-chausses n'est point inhérent à l'espèce. Et nous éliminerons enfin de chaque homme, à commencer par nous-mêmes, ce que nous trouverons en lui de plus personnel ou de plus particulier. Car la véritable originalité consiste-t-elle à différer des autres? Non, pas du tout, puisqu'en ce cas elle nous échapperait, n'ayant pas avec nous de commune mesure; mais, ce que les autres sont ou pourraient être, l'originalité consiste à l'être plus et plus complètement qu'ils ne le sont eux-mêmes. Et d'ailleurs, — la vie quotidienne est là pour nous l'apprendre, — à quoi voyons-nous que nous nous intéressons effectivement dans les autres, si ce n'est à ce qu'ils ont de commun avec nous? Or

ce qu'il y a de plus commun entre les hommes, « la chose du monde la plus répandue, » la mieux partagée [1], la seule même en vérité qui le soit à peu près également, n'est-ce pas la raison? Différents que nous sommes les uns des autres en tout le reste, — de taille et de visage, d'humeur et de complexion, de condition, de goûts et d'habitudes, ou pour ainsi dire encore quelque chose de plus, différents de nous-mêmes, selon l'occasion et le temps, — n'est-ce pas là la raison, éternellement subsistante et constamment identique en tout homme, qui rétablit d'heure en heure l'intégrité de notre personne, et qui continue d'âge en âge l'unité de l'espèce humaine? Conséquemment, n'est-ce pas elle qui nous fait hommes, puisque c'est elle seule qui nous distingue de tous les autres êtres; non la sensibilité, qui peut se trouver aussi vive, plus vive même en eux; ni l'instinct, qui est toujours plus sûr? Aimons donc la raison. Opposons la fixité de ses enseignements à la mobilité des impulsions des sens ou des rêves de l'imagination. Entendons que c'est elle qui nous fait contemporains d'Auguste ou de Périclès, elle qui nous rend concitoyens d'un homme jaune ou d'un homme noir, puisque enfin, tout ayant changé depuis dix-huit cents ans et rien n'étant le même à deux ou trois mille lieues de nous, nous n'avons qu'elle de commun avec eux. Et, dans tous nos écrits, convenons enfin que c'est elle qu'il faut réaliser, si nous ne voulons pas que, participant de la fragilité des circonstances, ils ne périssent eux-mêmes avec l'occasion qui les a vus naître.

On peut, si l'on veut, reconnaître et noter ici, dans la doctrine de Boileau, l'influence des leçons de Descartes, mais en prenant garde pourtant de ne rien exagérer, et que, si l'on retranchait le cartésianisme de l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle, il n'y a pas un vers des *Épîtres* ou de l'*Art poétique* qui ne subsistât tout entier. C'est qu'avant de l'être de Descartes, Boileau est le disciple déclaré des anciens; et ce que l'on veut qu'il ait emprunté à l'auteur du *Discours de la méthode*, il le doit à la *Poétique* d'Aristote ou à l'*Épître aux Pisons*. Je ne puis du moins expliquer autrement que les préceptes les plus généraux de son *Art poétique*, — sur les bornes de l'imitation, par exemple, ou sur

[1] Souvenir d'une pensée exprimée par Descartes au début du *Discours de la méthode*.

l'autorité de la raison, — se trouvent déjà dans celui de Vauquelin de la Fresnaye [1], qui écrivait plus de trente ans avant que Descartes eût paru. Boileau ne paraît pas avoir connu le poème de son prédécesseur. Mais tous les deux, à soixante-quinze ans de distance, ils sont allés puiser aux mêmes sources. En quoi d'ailleurs, beaucoup moins révolutionnaire qu'il ne croyait l'être lui-même, Boileau continuait la tradition de Ronsard et de la Pléiade, purgée seulement de ce que l'italianisme y avait mêlé de préciosité, l'alexandrinisme [2] de pédanterie, et ainsi ramenée à sa pureté première.

L'imitation des anciens n'a pas, en effet, beaucoup moins d'importance à ses yeux que celle même de la nature, et ce n'est pas lui qui dirait avec Molière: « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. » Ce langage est celui d'un auteur comique, dont la grande règle est de plaire, acteur lui-même et directeur de troupe, qui ne saurait jamais en cette qualité se détacher entièrement de la considération de la recette: il faut vivre et faire vivre les siens. Mais Boileau, qui voit certes moins loin et moins profondément que Molière, vise plus haut. Puisque nous ne sommes pas les premiers ni les seuls qui ayons écrit, il trouverait quelque chose d'insolemment barbare dans cette prétention de ne vouloir dater que de nous-même. Il sait le pouvoir de la tradition ; qu'elle est, pour ainsi dire, le trésor lentement accumulé de l'expérience humaine; et que les anciens, en général, plus voisins que nous de la nature, s'ils ne l'ont sans doute pas mieux connue, l'ont mieux attrapée, à cause qu'ils l'on fait presque sans le savoir. N'y a-t-il pas d'ailleurs un peu de superstition encore dans ce culte que Boileau professe pour les anciens, ou un peu de pédanterie même? S'il ne confond plus, comme Ronsard, dans une admiration commune et presque égale Homère et Lycophron [3], ou, comme Corneille, Virgile et Lucain, comprend-il bien toujours Homère? et n'est-ce pas une admiration de commande que celle qu'on l'entend exprimer

---

[1] Vauquelin de la Fresnaye (1536-1606) a composé, entre autres poèmes, un *Art poétique* en trois livres, inspiré d'Aristote et d'Horace.

[2] C'est-à-dire la subtilité et l'afféterie familières aux poètes grecs de l'école d'Alexandrie (III[e] siècle de notre ère).

[3] Lycophron, poète de l'école d'Alexandrie, auteur d'un poème d'une érudition indigeste, intitulé : *Alexandra*.

pour Pindare? Je le craindrais, en vérité, si je ne pensais qu'il se laisse ici guider aux conseils de son ami Racine, grâce à qui, s'il n'admire pas toujours très sincèrement les anciens, du moins les admire-t-il toujours aux bons endroits et pour les bonnes raisons. Mais, en tout cas, en prescrivant l'imitation des modèles, il a maintenu les droits de la tradition contre les assauts de la « modernité, — si l'on me passe le néologisme, — et, en le faisant, il a rendu dans sa doctrine une part et une place à l'originalité, qu'il semblait avoir exclue.

En effet, à n'imiter ainsi de la nature ou de l'humanité que ce qu'elles ont de plus universel, on courait le risque, évidemment, de n'en imiter aussi que ce qu'elle a de plus vulgaire, ou, pour mieux dire, de plus plat.

(*Esthétique de Boileau.* — Hachette et Cie, éditeurs.)

Voltaire et Bossuet.

Voltaire et Bossuet représentent chacun leur époque. Le grand évêque n'a combattu toute sa vie que pour le bien de la religion et de la société ; l'écrivain philosophe n'a jamais travaillé que dans l'intérêt de sa fortune et de sa réputation. Bossuet a pu s'endormir dans la paix d'une haute et loyale conscience ; Voltaire a, de son vivant, pressenti l'heure où ses disciples se retourneraient contre lui.

Voltaire et Bossuet se ressemblent par plus d'un point ; s'ils diffèrent l'un de l'autre, c'est comme le XVIIIe siècle diffère du XVIIe. L'un et l'autre ils ont été le plus grand nom de leur temps et la voix la plus écoutée ; l'un et l'autre ils ont parlé cette langue lumineuse du bon sens, également éloignée de la singularité anglaise et de la profondeur germanique ; l'un et l'autre ils se sont moins souciés de l'art que de l'action, de charmer que de persuader ou de convaincre et de gagner des esprits à leur cause ; l'un et l'autre enfin partout où de leur temps quelque controverse s'est émue, quelque conflit élevé, quelque grande bataille engagée, comme si le sort du combat n'eût dépendu que de leur présence, ils sont venus et ils ont vaincu ; mais l'évêque n'a pris les armes que pour soutenir, défendre et fortifier ; le courtisan de Frédéric et de Catherine II n'est entré dans la lutte que pour détruire, dissoudre, et pour achever les déroutes que d'autres avaient commencées. Bossuet n'a combattu que pour les choses

qui donnent du prix à la société des hommes : religion, autorité, respect. Voltaire, sauf deux ou trois fois peut-être, n'est intervenu que dans sa propre cause, et n'a bataillé soixante ans que dans l'intérêt de sa fortune, de son succès, de sa réputation. Et le prêtre du XVIIe siècle a vu plus loin et plus juste que le pamphlétaire du XVIIIe, car, ayant traversé comme les autres les angoisses du doute et sué, dans le secret de ses méditations, l'agonie du désespoir, il a compris que toutes choses qui tiennent de l'homme étant imparfaites, c'était trahir la cause elle-même de l'humanité que de dénoncer au sarcasme, au mépris, à l'exécration les maux dont on n'avait pas le remède. Aussi le premier, quand il a vu la mort approcher, a-t-il pu s'endormir dans la paix d'une haute et loyale conscience ; le second, de son vivant même, a pressenti l'heure où ses disciples se retourneraient contre lui.

Au foyer de la Comédie-Française, on voit une admirable statue de Voltaire. C'est le Voltaire de Ferney, chargé d'années, exténué par l'âge, amaigri, mais éternellement jeune par la flamme du regard et la vie du sourire. Tout son corps se porte en avant et semble provoquer la lutte. On dirait que le sculpteur l'a surpris dans son attitude familière, au moment où « le bon Suisse » va lancer contre un adversaire qu'on devine quelqu'une de ces plaisanteries mortelles qui clouent à terre un ennemi. Ses mains mêmes, longues et maigres, crispées sur les bras du fauteuil, ne semblent attendre qu'un signal pour soulever et lancer tout le corps d'une seule détente. C'est bien là le vrai Voltaire, imparfaite ébauche de sa personne peut-être, mais portrait vivant et parlant de ses œuvres. Allez voir maintenant au Louvre le portrait de Bossuet par Rigault. Le prélat est en pied, vêtu des ornements sacerdotaux. Le visage est plein, les lignes en sont fermes et nettes ; dans les yeux et sur les lèvres un léger sourire dont la sérénité, dont la douceur étonnent. On se figurait un Bossuet plus sévère. L'attitude est d'un corps tout entier rejeté en arrière, prêt à la lutte aussi ; mais à cette lutte qu'on attend de pied ferme, non pas à cette lutte qu'on provoque et qu'on défie. C'est le calme de la force qui s'est éprouvée par l'expérience et la sincérité d'une inébranlable conviction contre laquelle rien d'humain ne saurait prévaloir.

Considérez-les lentement, attentivement, ce portrait et cette

statue ; ce ne sont pas seulement deux hommes, ce sont deux siècles de notre histoire, ce sont deux formes du génie français, ce sont aussi, grâce à la haute signification des modèles dans le marbre de Houdon et sur la toile de Rigaud, deux faces de l'esprit humain que l'art a fixées pour jamais.

(*Études critiques.* — Hachette et Cie, éditeurs.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT v

MOYEN AGE. — POÉSIE

Chanson de Roland : La tempête 1
La bataille 2
Charlemagne approche 6
Mort de Roland 8
Le châtiment des Sarrasins 9
Tristan et Yseult : Mort d'Yseult 12
Drame d'Adam : Tentation d'Ève par le serpent 14
Roman de la Rose : Le temps 17
Rutebeuf. — Promettre et tenir 18
Un pauvre trouvère 19
Eustache Deschamps. — Le bon capitaine 20
Charles d'Orléans. — Vive est la souris 22
Rondeau 23
Villon. — Regrets 24

MOYEN AGE. — PROSE

Maurice de Sully. — L'oiseau du Paradis 25
Villehardouin. — Arrivée des croisés à Constantinople . . . 30
Joinville. — Saint Louis devant Chypre 34
Froissart. — Comment fut pris le roi Jehan 37
Christine de Pisan. — Une journée du roi Charles V . . . 40
Commynes. — Louis XI au Plessis-lez-Tours 42

SEIZIÈME SIÈCLE. — POÉSIE

Mellin de Saint-Gelais. — La vraie grandeur. 46
Marot. — Contentement passe richesse. 47
Fable du Lion et du Rat 48
Au roy, pour avoir esté desrobé. 50
Ronsard. — Contre les bûcherons de la forêt de Gastine. . . 55
Les docteurs orgueilleux 57
Du Bellay. — La vieillesse de Rome 58
Sur lui-même. 59
Remy Belleau. — Avril 60
Jodelle. — Imprécations de Didon. 62
Baïf. — Condamnation d'Antigone 64
Garnier. — La captivité de Babylone. 66
L'argent. 68
Passerat. — Contre les Espagnols. 69
Larmes et rires 70
Contre les Allemands et leurs reîtres. 70
Vauquelin de la Fresnaye. — Conseils à son fils Guillaume. 72
La tragédie chrétienne. 73
Du Bartas. — Dieu contemple l'œuvre de la création. . . . 74
Desportes. — Tout lasse. 77
Vive l'audace ! 78
D'Aubigné. — Contre les flatteurs. 79
L'enfer 81
Bertaut. — Complainte sur la mort du feu roy. 82

SEIZIÈME SIÈCLE. — PROSE

Chronique de Bayard. — Comment le bon chevalier fut tué d'un coup d'artillerie. 84
Rabelais. — Comment Pantagruel vint à Paris. 86
Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel. 87
Montluc. — A un gouverneur de place. 91
L'Hospital. — La tolérance. 94
Calvin. — Questions sans réponses. 95
Amyot. — Utilité de l'histoire. 98
Amyot juge ses traductions. 99
Du Bellay. — Pourquoy la langue françayse n'est si riche que la grecque et latine 100

Brantôme. — Mort de Coligny 102
La Boétie. — Douceur de la liberté 105
Montaigne. — La vie du soldat 107
Force de l'habitude 108
Mieux vaut douceur que violence 109
Henri IV. — A M. de Grillon 110
A Mme de la Roche-Guyon 111
Saint François de Sales. — L'âme et son instinct filial . . 112
Satire Ménippée. — Harangue de M. d'Aubray pour le tiers estat 113

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — POÉSIE

Malherbe. — Ode au roi Louis XIII 118
Régnier. — Contre Malherbe et son école 122
Racan. — A M. Maynard, président d'Aurillac 125
Corneille. — La vengeance (*Cid*) 127
La provocation 129
Imprécations de Camille. Sa mort (*Horace*) 131
La conspiration contre Auguste (*Cinna*) 134
Monologue d'Auguste 139
Interrogatoire de Cinna 141
Clémence d'Auguste 146
Profession de foi de Polyeucte (*Polyeucte*) 147
Conversion de Pauline 148
Flaminius essaye d'intimider Nicomède 150
Nicomède enseigne à Prusias son devoir 151
Mort de Pompée 152
Perfidie de Cléopâtre 156
Rotrou. — Après le meurtre 162
Après la condamnation 165
Aspiration au martyre 167
La Fontaine. — Élégie aux nymphes de Vaux 170
L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits 172
Un animal dans la lune 174
La mort et le mourant 176
Épître à Turenne 179
A Mme de la Sablière 181
Molière. — Une partie de chasse (*Les Fâcheux*) 184
Sottes prétentions d'Arnolphe 188
Le sonnet 190
Les portraits (*Femmes savantes*) 194
Visite d'Arsinoé à Célimène 198

Monologue de Sosie (*Amphitryon*). 201
Les deux pédants 205
Crédulité d'Orgon (*Tartufe*) 210
Boileau. — La rime et la raison 216
Conversations littéraires 218
Un curieux plaidoyer. 219
La modération dans les désirs. 221
Utilité des ennemis. 223
Racine. — Porus à Ephestion (*Alexandre*). 229
Prière d'Andromaque à Pyrrhus (*Andromaque*). 230
Les souvenirs d'Andromaque. 231
Andromaque recommande Astyanax à Céphise. 234
Agrippine reproche à Néron son ingratitude (*Britannicus*). 235
Conseils de l'honnête Burrhus. 241
Narcisse renverse les derniers scrupules de Néron. 244
Dernières paroles de Titus à Bérénice. 248
Xipharès engage son frère à venger la défaite de leur père (*Mithridate*). 250
Mithridate à ses enfants. 251
Dernières paroles de Mithridate mourant. 255
Résignation d'Iphigénie, douleur de sa mère (*Iphigénie*). . 256
Indignation d'Achille. 261
Hippolyte à Thésée son père (*Phèdre*). 264
Mort d'Hippolyte. 265
Regnard. — Un testament 267

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — PROSE

Balzac. — Les fléaux de Dieu. 275
Descartes. — Comment Descartes fut amené à refaire seul tout l'édifice de ses connaissances. 277
Les batailles de la science. 279
Voiture. — Apologie de Richelieu. 281
Corneille. — Des unités de temps et de lieu. 283
Essai de théorie de la tragédie bourgeoise ou drame. . . . 286
Retz. — Comment éclatèrent les troubles de la Fronde. . . . 289
La Rochefoucauld. — Demandeurs et donneurs de conseils. 291
Savoir écouter. 292
De la conversation. 292
Maximes choisies. 294
Arnauld. — De la justesse de l'esprit. 295
Saint-Évremond. — Annibal 298
Plutarque 299

Molière. — Une visite 300
Conversation. 301
Appréciation de l'École des femmes. 305
Usage des règles dans la comédie 308
Sotte vanité d'un parvenu. 310

Pascal. — L'homme entre le passé et l'avenir. 312
Les deux infinis 313
Sur l'homicide. 315
Pensées diverses sur la morale et la littérature. 318

Nicole. — Vanité de l'ambition humaine. 319
Il faut contredire les autres sans les blesser et être indulgents pour leurs torts 320

Mme de Sévigné. — A Mme de Grignan : séparation. 323
Au comte de Bussy-Rabutin : sur un pamphlet littéraire. . 325
A Mme de Grignan : la représentation d'Esther à Saint-Cyr. 326
Au comte de Bussy : la mort de Turenne. 327
A Mme de Grignan : l'approche de la vieillesse. 329

Bossuet. — Luttes contre l'établissement de l'Église. 331
Éloquence et mission de saint Paul. 334
L'honneur du monde. 337
Les mots et les choses. 338
Le pécheur 340
Inquiétude de l'homme. 341
La fortune. 342
Misère et grandeur de l'homme. 345
Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. . . 347
Portrait de Cromwell. 349
Mort d'Henriette d'Angleterre. 350
Péroraison de l'oraison funèbre de Condé. 352
La princesse Palatine à la cour et pendant la Fronde. . . . 355
Luther et Calvin. 357
Conseils adressés à Louis XIV. 358

Bourdaloue. — La médisance 360
La fausse conscience. 362
La cérémonie des Cendres. 363
Jésus-Christ, par sa mort, a conquis le monde. 364

Fléchier. — Exorde de l'oraison funèbre de Turenne. 367
Mort de Turenne. 370

Mme de Maintenon. — Au comte d'Aubigné 372
A Mlle d'Aubigné. 373

Malebranche. — Sur les Essais de Montaigne. 375

Jean Racine. — Éloge de Corneille 378

La Bruyère. — Parallèle de Corneille et de Racine 382
Jugement sur quelques écrivains français. 384
Du vrai mérite dans les actions et les qualités des hommes. 387

Zénobie ou la vanité de la magnificence. 388
La maladie, la vieillesse et la mort. 390
La religion chrétienne 392

Fénelon. — Propagation de la foi évangélique. 394
Puissance universelle de la raison 396
En quoi consiste l'art de peindre. 398
Un plaidoyer burlesque. 399
Le goût en poésie 400

Fontenelle. — Ancien état de l'Amérique. 402
Vauban 403

Massillon. — A ceux qui recherchent trop avidement les amusements 405
L'affabilité. 407
L'homme en présence de son Juge suprême. 408
Pourquoi l'Église bénit les symboles de la guerre. 410

Saint-Simon. — Louis XIII mourant prédit la victoire de Rocroy 412
M. de Montausier et Molière 415
Mort du grand Dauphin, dit Monseigneur, fils de Louis XIV. 416

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — POÉSIE

J.-B. Rousseau. — Prière de David repentant. 424

Crébillon. — Ambassade de Rhadamiste. 426

Destouches. — Le Glorieux 429

Louis Racine. — Sur l'existence et l'immortalité de l'âme. . 432

Voltaire. — La liberté de Rome menacée. 435
Les triomphes de la foi 437
Mérope veut sauver son fils. 440
Le pauvre diable. 446
La vanité 448

Gresset. — Point de commerce avec les méchants. 449

Le Franc de Pompignan. — La résurrection des morts. . 452
L'envie 454

Le Brun. — A Mlle Marie Corneille. 456
Sur La Harpe, qui venait de parler de Corneille avec irrévérence 457

Ducis. — Songe de Macbeth. 458
Infortune du roi Lear 459

Delille. — Présages de la guerre civile. 461
Le causeur aimable 463
Apostrophe de Satan au soleil. 464

Gilbert. — Réponse aux critiques qui lui reprochaient de nommer dans ses satires les auteurs par leurs noms . . . 467
Florian. — Les deux bacheliers. 468
André Chénier. — L'aveugle. 471
J.-M. Chénier. — Aux calomniateurs. 476

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — PROSE

Rollin. — Périclès 479
D'Aguesseau. — L'esprit, le pédantisme, la science. 484
Montesquieu. — Politique des Romains. 486
De l'esclavage des nègres. 491
Voltaire. — Mort de Charles XII, roi de Suède 493
Du goût. 497
Résistance des Hollandais contre Louis XIV. 500
A M. Helvétius. 505
A M. J.-J. Rousseau 506
A Mademoiselle ***. 510
A M. de Vauvenargues. 511
Mme du Deffand. — A Walpole. 514
Au même. 514
Au même. 515
A Voltaire 516
Buffon. — La guerre. 518
Sur le style 520
J.-J. Rousseau. — La vraie liberté. 523
L'Évangile. 525
Au prince Beloselski. 526
Diderot. — L'esquisse. 529
De l'allégorie dans la peinture. 530
Vauvenargues. — Vanité du bonheur sans la foi chrétienne. 531
Du courage. 533
Bossuet, Pascal, Fénelon. 534
La Fontaine. 536
Pensées diverses. 536
Beaumarchais. — Mésaventures de Figaro. 538
La Harpe. — Les combats dans l'Iliade. 542
Mme Roland. — La promenade à Meudon. 544
Dernière lettre à sa fille. 546
Mirabeau. — Discours contre la banqueroute. 548
Mirabeau à ses calomniateurs. 551
Vergniaud. — Au camp, citoyens! 553

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — POÉSIE

Béranger. — Les hirondelles. 556
Le bonheur. 558
Souvenirs d'enfance 559
Millevoye. — L'anniversaire 561
Le poète mourant 562
La chute des feuilles. 563
Lamartine. — La nuit 565
Bonaparte. 566
L'immortalité. 570
Alfred de Vigny. — Moïse. 573
Casimir Delavigne. — Entrevue de Louis XI et de saint François de Paule. 577
V. Hugo. — Napoléon II 586
La conscience. 589
Un chant de fête de Néron. 591
Waterloo 594
A la colonne. 597
Saison des semailles. — Le soir. 601
Auguste Barbier. — L'idole. 602
Le campo Vaccino. 604
Alfred de Musset. — L'espoir en Dieu. 605
L'âme est immortelle 608
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre . . 609
Qu'est-ce que la poésie? 610
A La Fontaine. . . . . *Ibid.*
L'oubli des hommes. 611
Jean Reboul. — Les langes de l'Enfant Jésus. 611
De Laprade. — Aux jeunes gens. 613
Les fleurs du désert 616
Retour aux Alpes 617
La croix relevée. 618
Autran. — Eschyle vaincu 621
Ponsard. — Marat, Danton et Robespierre 623
Théophile Gautier. — Le chasseur de la Sierra-Nevada . . 630
De Bornier. — Remords de Ganelon 631
Le dialogue des statues. 634
Coppée. — Légende évangélique 637
Moisson d'épées 639
L'Angélus. 641

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — PROSE

J. de Maistre. — Deux caractères de l'esprit français. . . . 642
Loi universelle de la mort. 644
Pensées détachées 645
X. de Maistre. — Un domestique modèle. 648
L'immortalité de l'âme. 650
Mme de Staël. — L'art de conter en Allemagne et en France. 651
Saint-Pierre de Rome. 652
Joubert. — La pudeur. 657
Les quatre principaux écrivains du XVIIIe siècle. 658
Pensées détachées 659
Chateaubriand. — Le Meschacebé. 665
Martyre d'Eudore et de Cymodocée. 668
Pensées détachées. 671
Napoléon. — Jugement sur les grands capitaines. 672
De Bonald. — Pensées détachées. 674
Jouffroy. — Une grande religion. 678
De Barante. — Louis XI au Plessis-lès-Tours. 679
Mme de Rémusat. — Une audacieuse pédante. 681
Frayssinous. — L'existence de Dieu. 683
Eugénie de Guérin. — Çà et là. 685
Après la pluie. 687
Le P. de Ravignan. — L'éloquence de la chaire. 688
A. Thierry. — Le dévouement à la science. 691
Colbert. 694
Guizot. — Causes de la chute du régime féodal. 695
Le rôle d'un évêque au VIe siècle. 701
Lamennais. — La prière. 702
Les joies du chrétien. 703
Dieu. 704
A. de Tocqueville. — La nation française. 706
Lamartine. — Damas. 707
Berryer. — Exorde du plaidoyer pour le général baron Cambronne. 710
Le P. Lacordaire. — L'heure de Dieu. 711
L'existence de Dieu. 712
Le chrétien. 713
Jésus-Christ dans l'humanité. 715
De l'autorité et de l'obéissance. 717

Ozanam. — Mort de saint Thomas Becket. 719
Comment finirent les combats de gladiateurs. 721
Prière à Notre-Dame de Burgos. 722
Les Béarnais et les Basques. 723

Mgr Gerbet. — La première communion d'Alexandrine de la Ferronnays 725

Villemain. — Rapport de la littérature d'un peuple avec son état moral. 728

Victor Cousin. — L'hôtel de Rambouillet 731
La morale et l'intérêt personnel. 733

Prosper Mérimée. — Une surprise. 735
La fausse alerte 737

Sainte-Beuve. — Le salon de Mme Récamier. 740
Le style dramatique chez Racine et Molière. 742

Montalembert. — Amitié de saint Benoît et de sainte Scholastique. 747

Le P. Gratry. — La connaissance de Dieu. 749
La paix. 750

Michelet. — Les Pyrénées. 752

Saint-Marc Girardin. — De l'émotion dramatique. 755
Commencements de Bossuet. 756
Le « Discours sur l'Histoire universelle » de Bossuet. . . . 757

Mgr Plantier. — But et dignité des études philosophiques. . . 758

Thiers. — L'art d'écrire l'histoire. 761
Une page de nos révolutions. 664

George Sand. — Les laboureurs. 765

Mgr Dupanloup. — Jeanne d'Arc. 768

Mgr Pie. — L'évêque et l'orateur. 770

Mignet. — L'histoire et la poésie dramatique. 773
Charles-Quint. 775
Mazarin. 778
Exécution de Marie Stuart. 780

V. Hugo. — Paris à vol d'oiseau, en 1482. 783
L'enlizement. 790

De Falloux. — La rêverie. 752

A. de Pontmartin. — Louis XIV. 794
Jean Reboul. 796
Le poète Brizeux. 798

Nisard. — L'importance de l'attention 800

Louis Veuillot. — Maître Aspic 802
En voyage. 803
Le lac des Quatre-Cantons. 805
Le Limousin. 806

Le lac de Genève 807
Une fleur du Colisée. 808
Lettre sur l'aurore. 810
Mme de Sévigné 812

Taine. — Comment les membres de l'Assemblée constituante étaient préparés à leur tâche. 814
L'onde des torrents. 819
Les chèvres dans les Pyrénées 820

X. Marmier. — Dans les Pyrénées 821
Un hiver au Canada. 823

C. Rousset. — Caractère et génie de Louvois 824

P. Félix. — But de l'art et vocation de l'artiste. 827

Mgr Freppel. — L'éloquence sacrée aux premiers siècles de l'Église 831

Mgr d'Hulst. — Rôle social de la jeunesse catholique. 837

Le P. Monsabré. — Nécessité de la croyance religieuse. . . 841

Mgr Perraud. — Fragment de l'oraison funèbre du général Changarnier 843
Fragment de l'oraison funèbre du maréchal de Mac-Mahon. 844

F. Brunetière. — Corneille. 847
Boileau 852
Voltaire et Bossuet. 858

26286. — Tours, impr. Mame.

NOTE

C'est avec l'autorisation des éditeurs et auteurs ci-après désignés, ou de leurs ayants-droit, que les morceaux suivants ont été insérés dans le présent *Recueil :*

Auguste Barbier et Henri de Bornier, *Curel et Fayard frères*, éditeurs (librairie Dentu) ; — Béranger et Sainte-Beuve, *Garnier frères*, éditeurs ; — Mgr Gerbet, *Tolra*, éditeur ; — Victor Hugo ; — Lamartine, *Société des éditeurs des œuvres de Lamartine :* — Louis Veuillot ; — François Coppée, *A. Lemerre*, éditeur ; — Camille Rousset, comte de Falloux, Berryer, Guizot, Villemain, Victor Cousin, Mignet, Victor de Laprade, *Perrin et Cie*, éditeurs ; — P. Lacordaire, *Ch. Poussielgue*, éditeur ; — Mgr Plantier, *Gervais-Bedot*, éditeur ; — Théophile Gautier, Alfred de Musset et Saint-Marc Girardin, *E. Fasquelle*, éditeur (librairie Charpentier) ; — Ozanam et Montalembert, *V. Lecoffre*, éditeur ; — Mgr Dupanloup, *Herluison*, éditeur ; — Mgr Freppel, *V. Retaux*, éditeur ; — P. de Ravignan, P. Gratry et cardinal Perraud, *Téqui*, éditeur ; — P. Monsabré ; — Taine, X. Marmier, F. Brunetière, Michelet, *Hachette et Cie*, éditeurs ; — Alexis de Tocqueville ; — Augustin Thierry et Nisard, *F. Didot et Cie*, éditeurs ; — Thiers, *Jouvet et Cie*, éditeurs ; — P. Mérimée, A. de Pontmartin, J. Autran, Ponsard et George Sand, *Calmann Lévy*, éditeur ; — Alfred de Vigny ; — P. Félix, *A. Roger et F. Chernoviz*, éditeurs.

A tous nous exprimons ici nos bien sincères remerciements.

F. G.-M.

566 143

Box 343

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

DEC. 1 0 1942

3-8-51

JAN 2 1 1966

OCT 3 1966

EB 2 0 1967

CONSULTATION REFERENCE

131275

10 DEC. 1993

30 NOV. 1993

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 002285426b

CE PG 1109
.F3 1897
COO F. G. M. MORCEAUX C
ACC# 1385249